

APR 9 5 100

EDIDERUNT

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

PARIS
LIBRAIRIE AUGUSTE PICARD
82, rue Bonaparte

REVUE TRIMESTRIELLE SUBVENTIONNÉE PAR LA FONDATION UNIVERSITAIRE

HOC FASCICULO CONTINENTUR

<p>Paul PEETERS. Les débuts du christianisme en Géorgie d'après les sources hagiographiques 5</p> <p>Le nouveau volume des <i>Acta Sanctorum</i> 59</p> <p>Albert VOGT. S. Théophylacte de Nicomédie 67</p> <p>Robert LECHAT. Les <i>Fragmenta de Vita et Miraculis</i> <i>S. Bernardi</i> par Geoffroy d'Auxerre 83</p> <p>Baudouin DE GAIFFIER. Les revendications de biens dans quelques documents hagiographiques du XI^e siècle 123</p> <p>Paulus GROSJEAN. <i>Hibernica e schedis bollandianis</i> . 139</p> <p>Hippolyte DELEHAYE. La chasse de S. Commodus . . 147</p> <p>Bulletin des publications hagiographiques 152</p> <p>DE JERPHANION. La voix des monu- ments 152.</p> <p>— Mélanges d'archéologie anatolien- ne 152.</p> <p>— Histoires de S. Basile 152.</p> <p>RIDDLE. The Martyrs 155.</p> <p>MICHAËLSSON. Quelques observations sur le nom d'Agnès 156.</p> <p>PASINI. S. Valeriano patrono di Forlì 157.</p> <p>KELLNER. Der heilige Agapitus von Praeneste 158.</p> <p>ALBERTINI. Inscription martyrologi- que de Tizirt 160.</p> <p>VULIĆ. Fruškogorski mučenici 160.</p> <p>BASSI. S. Agostino 161.</p> <p>CAMMELLI. Romano il Melode 161.</p> <p>FESTA. Teodoreto 161.</p> <p>CANTARELLA. S. Massimo Confessore 161.</p> <p>GETTY. The Life of the North Afri- cans 163.</p> <p>DIEDERICH. Vergil in the Works of St. Ambrose 163.</p> <p>DAVIDS. De Orosio et S. Augustino 164.</p> <p>ROUËT DE JOURNEL - DUTILLEUL. En- chiridion asceticum 166.</p> <p>RUCKER. Studien zum Concilium Ephe- sinum 167.</p>	<p>SCHWARTZ. Concilium universale Chal- cedonense 169.</p> <p>MESSINA. Der Ursprung der Magier. 173.</p> <p>MOCHI ONORY. Congetture sulla data del passaggio del « Castrum Fe- licitatis » 175.</p> <p>LUISO. La leggenda del Volto Santo 176.</p> <p>KLEINSCHMIDT. Antonius von Padua 176.</p> <p>MEISEN. Nikolauskult und Nikolaus- brauch 176.</p> <p>DE Tervarent. La légende de Ste Ursule 181.</p> <p>Festschrift Albert Brackmann 183.</p> <p>Elsass-Lothringisches Jahrbuch 187.</p> <p>SALLOCH. Hermann von Metz 187.</p> <p>Archiv für elsässische Kirchenges- chichte 187.</p> <p>SAJDAK. Ioannis Kyriotis Geometrae Hymni 189.</p> <p>MANITIUS. Lateinische Literatur des Mittelalters 190.</p> <p>SABATIER. Le « Speculum Perfec- tionis » 194.</p> <p>DOBLE. Saint Symphorian 195.</p> <p>— Saint Perran 195.</p> <p>— The Parishes... 195.</p>
---	---

(Voir la suite à la 3^e page de la couverture)

ANALECTA
BOLLANDIANA

DES PRESSES DE J. DE MEESTER ET FILS, WETTEREN (BELGIQUE)

ANALECTA
BOLLANDIANA

TOMUS L

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE
PAULUS PEETERS MAURITIUS COENS

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES

SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES
24, Boulevard Saint-Michel

PARIS

LIBRAIRIE AUGUSTE PICARD
82, rue Bonaparte

1932

- BHG.* = *Bibliotheca hagiographica graeca*. Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.
- BHL.* = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis*. Bruxellis, 1898-1901. Eiusdem *Supplementi* editio altera auctior. Ibid., 1911.
- BHO.* = *Bibliotheca hagiographica orientalis*. Bruxellis, 1910.
- Catal. Gr. Germ.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae*. Bruxellis, 1913.
- Catal. Gr. Paris.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis*. Bruxellis, 1896.
- Catal. Gr. Vatic.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1899.
- Catal. Lat. Brux.* = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae regiae Bruxellensis*. Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.
- Catal. Lat. Paris.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi*. Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.
- Catal. Lat. Rom.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae*. Bruxellis, 1909.
- Catal. Lat. Vatic.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1910.
- Mir. BVM.* = *Index miraculorum B. V. Mariae* editus in *ANAL. BOLL.*, t. XXI, p. 241-360.
- Synax. Eccl. CP.* = *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. H. DELEHAYE, Bruxellis, 1902, in-fol. (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Novembris).

LES DÉBUTS DU CHRISTIANISME EN GÉORGIE

D'APRÈS LES SOURCES HAGIOGRAPHIQUES

Autant l'érudition occidentale s'est montrée peu soucieuse de connaître le passé de la nation et de l'église géorgiennes, autant elle s'est intéressée à la première pénétration du christianisme chez les Ibères du Caucase. Jusqu'en ces derniers temps, personne ne semblait même se douter que l'ancienne Géorgie eût une histoire, en dehors des épisodes où elle apparaît de loin en loin, aux extrêmes limites du monde gréco-romain. Des esprits très cultivés en ignoraient tout ; mais par une inconséquence qui ne laisse pas d'être surprenante, beaucoup d'entre eux se sont imposé de lire des dissertations rébarbatives, où l'on prétend expliquer comment les ancêtres du peuple géorgien sont entrés dans la famille chrétienne.

Une légende semi-poétique a fait ce miracle. Dans l'appendice qu'il a joint à sa traduction de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, Rufin ¹ a peint en traits heureux la figure de cette pauvre femme, emmenée captive chez les Ibères et qui par l'exemple de ses vertus plus encore que par ses miracles gagna à la religion du Christ, la reine d'abord, le roi ensuite et déterminina ainsi la conversion du peuple tout entier.

Depuis le jour où cette anecdote a eu la chance d'animer un instant le style de Rufin, elle s'est emparée des imaginations chrétiennes. Si l'on s'était borné à la répéter et à la transcrire, elle serait devenue une page d'anthologie, et l'héroïne lointaine qu'elle a immortalisée aurait continué de flotter, dans une lumière irréaliste, entre la fiction et l'histoire, comme tant d'autres images de la *Légende dorée*. Mais ce récit a été traduit, amplifié, démarqué en grec, en arménien, en copte, en arabe, en éthiopien. Il a, par réaction, suscité chez les

¹ Sur la question Rufin-Gélase, voir ci-après, p. 30-33.

Syriens une prétention rivale. Dans la littérature géorgienne, il s'est déployé en un cycle de légendes nationales et religieuses. Quand à leur tour les érudits ont pénétré dans ce sujet, ils ont cru se trouver en présence d'un large réseau de traditions indépendantes. Sur ces témoignages discordants ou contradictoires, ils ont essayé des combinaisons, des interprétations et des hypothèses, trop souvent dominées par une idée préconçue. Aujourd'hui les rares données positives du problème ont été noyées sous un tel déluge de commentaires que le seul espoir de résoudre ou de faire avancer cette question insoluble semble déjà présomptueux.

Il faut pourtant qu'on l'essaye. La conversion de l'Ibérie n'est pas seulement un épisode original et caractéristique de l'expansion chrétienne. Elle marque un moment décisif dans l'histoire politique et religieuse du proche Orient. Elle fut liée à des circonstances et à des événements qu'on doit renoncer à comprendre si elle demeure inexpiquée. C'est bien le moins qu'on tente de préciser ce que nos documents permettent d'en connaître. Comme la principale difficulté du sujet vient des suppositions arbitraires et des vues systématiques dont il a été embrouillé à plaisir, nous demandons la permission d'exposer les faits sans discuter les considérations savantes auxquelles ils ont donné lieu. Nous voyons bien ce que l'on peut objecter à ce procédé expéditif. Ce qui l'excuse, c'est que toute autre méthode est impossible. Une fois entrés dans ces controverses, nous n'en sortirions plus : cet amoncellement d'hypothèses, presque toujours viciées par la racine, est comme ces forêts marécageuses dont on ne peut faire place nette qu'en y mettant le feu.

I

Il serait cependant contraire à toute justice de paraître englober dans cet auto-da-fé conditionnel les travaux de certains spécialistes éminents qui ont, les premiers, institué l'étude critique des sources de la légende. Le présent essai leur doit beaucoup, même aux endroits où il s'écarte de leurs conclusions. Nous avons tenu à le déclarer tout d'abord d'autant plus expressément que la marche directe à laquelle la nécessité nous condamne ne nous laisse guère le moyen d'ac-

quitter en détail la dette dont nous sommes tenus envers ces devanciers, comme le seront, dans la suite, tous ceux qui reprendront ou achèveront l'étude de la question.

A tout seigneur, tout honneur. Un archéologue géorgien rompu aux meilleures méthodes philologiques, M. E. Taqaïšvili (Taqaišvili), a publié en 1890, d'après le célèbre « recueil de Šatberd », daté de l'an 973 ¹, la première partie de l'histoire intitulée : მოქცევაჲ ქართლისაჲ, la *Conversion du K'artli* ². L'année suivante, il publiait, comme « seconde partie » du même document, la Vie de S^{te} Nino, qui dans le recueil de Šatberd, forme les chapitres 2-14, de la « conversion du K'artli » ³. Les deux parties du texte étaient précédées d'amples prolégomènes, qui pénétraient résolument au cœur du problème, par un chemin encore inexploré. Une traduction russe, avec des notes d'un caractère plus strictement documentaire, fut publiée en 1900 par le même M. Taqaïšvili ⁴. Il n'est pas exagéré de dire que tout le mouvement de recherches qui s'est déployé depuis 40 ans autour des origines de l'Église géorgienne est né de ces méritoires publications.

M. Iv. Džavakhov (Ėavakhišvili), que nous allons retrouver dans un instant, a pris position dès 1900, par une étude remarquable sur l'apostolat de S. André et de S^{te} Nino en Géorgie. Elle a paru presque simultanément en géorgien, dans la revue de Tiflis *Moambe*, « Messenger » ⁵, puis en russe dans l'organe officiel du Ministère de l'instruction publique de Russie ⁶. Depuis lors, il a, par deux fois tout au moins ⁷,

¹ Cf. *Anal. Boll.* XL, p. 279-80.

² სამი ისტორიული ზრუნვა, *Trois documents historiques*. Tiflis, 1890.

³ ახალი ვარიანტი წმ. ნინოს ცხოვრებისა ანუ მეორე ნაწილი ქართლის მოქცევისა (*Une nouvelle recension de la Vie de S^{te} Nino, ou seconde partie de la Conversion du K'artli*), Tiflis, 1891.

⁴ *Sbornik materialov dlja opisanija mēstnostej i plemen Kavkaza*, t. XXVIII, p. 1-116. Il convient de rappeler aussi la traduction anglaise publiée par Miss WARDROP et M. J. O. WARDROP dans les *Studia biblica et ecclesiastica*, t. V, 1; cf. *Anal. Boll.*, t. XX, p. 338-39.

⁵ T. VI, mai et juin, 1900.

⁶ *Propovėdničeskaja dējatel'nost'j ap. Andreja i sv. Niny v' Gruzii* dans *Žurnal Ministerstva narodn. prosvėščenija*, t. CCCXXXIII, 1901, p. 77-113; cf. *Anal. Boll.*, t. XX, p. 340.

⁷ Le *Mok'tzeva K'artlisa* est l'une des principales sources de

exposé avec une belle indépendance de jugement ses vues sur les origines de l'Église géorgienne, au tome I de son *Histoire du peuple géorgien*¹, et plus largement dans la seconde édition de ce même ouvrage, parue en 1925².

Bien que la légende de S. Grégoire l'Illuminateur se déroule à peu près tout entière en territoire arménien, nous devons mentionner ici la dissertation érudite que M. N. Marr a jointe à son édition des Actes arabes de S. Grégoire, trouvés par lui à la bibliothèque du Sinaï³. M. Marr a le premier entrevu et mis en lumière la persistance de l'orthodoxie chalcédonienne chez les Arméniens du Taïk' et du Klarġeti géorgien, après que l'Église d'Arménie eut passé en masse au schisme monophysite. L'*Agathange* arabe lui a paru avoir un lien de famille avec ce milieu, arménien de langue mais demeuré en communion avec l'Église géorgienne. Il en a pris thème pour remonter aux premières origines de ces affinités religieuses et discuter à fond tous les indices d'où il ressort que les Ibères ont été évangélisés par S. Grégoire. Cet aperçu est d'un intérêt qui n'a pas vieilli. M. Marr y a jeté à pleines mains les trouvailles de son savoir encyclopédique, en les éclairant aux fulgurations, trop éblouissantes parfois, de son ingéniosité hardie.

Nous avons déjà signalé ici-même⁴ le très important mémoire publié en 1926 par M. Kekelidze dans le premier (ou dans l'unique) numéro de la revue *Mimomkhilveli* (*L'Observateur*), à Tiflis. Un court résumé allemand, dont il était suivi⁵, l'a heureusement préservé de passer inaperçu. Il en a été fait

l'histoire ancienne de la Géorgie, dont M. Ćavakhišvili a traité ex professo au t. II de son encyclopédie des sciences historiques. Nous exprimons une fois de plus le regret que cet ouvrage soit pratiquement introuvable; cf. *Anal. Boll.*, t. XLVI, p. 395; t. XLVIII, p. 407.

¹ Tiflis, 1908 (en géorgien), p. 137 et suiv.

² Cf. *Anal. Boll.*, t. XLVII, p. 409.

³ *Krešćenie armjan, gruzin, abkhazov i alanov svjatym Grigoriem* dans *Zapiski Vostočn. otdělenija Imp. russk. Arkheologičeskavo Obščestva*, t. XIV (1905), p. 63-211; cf. *Anal. Boll.*, t. XXVI, p. 117-20.

⁴ T. XLVII, p. 409-410.

⁵ P. 50-53.

une traduction allemande, sous le titre : *Die Bekehrung Georgiens zum Christentum*, dans la collection : *Morgenland, Darstellungen aus Geschichte und Kultur des Osten*, Heft 18 ¹. Elle a été reçue avec une faveur largement justifiée. Le grand mérite de cette étude est d'avoir distingué, mieux qu'on ne l'avait fait jusque-là, les étapes successives par lesquelles le christianisme s'est étendu sur la totalité de la nation ibère. Les témoignages historiques et à plus forte raison les légendes où il est parlé de la conversion du royaume de Géorgie se rapportent à des territoires dont les limites ont constamment varié et dont les noms mêmes ont changé de sens. Pour les comprendre, il faut en corriger la perspective illusoire.

Cette observation fort juste porte beaucoup plus loin que la question présente. A très peu d'exceptions près — on pourrait dire : sans exception aucune — les documents géorgiens appartiennent à une époque où les régions habitées par la race géorgienne tendaient à se rejoindre en un État centralisé. Annalistes, hagiographes et autres, tous tant qu'ils sont, les écrivains de la Géorgie unitaire ont projeté sur les événements du passé l'organisation politique de leur temps. Cette erreur de perspective saute aux yeux jusque dans l'historiographie de la renaissance du ^{xiii}e siècle ². A plus forte raison est-elle sensible dans les textes tardifs qui prétendent raconter les lointaines origines de l'Église géorgienne. M. Kekelidze a rendu impossible de s'y tromper.

Nous voudrions ne parler qu'avec éloge de l'étude posthume du regretté Jos. Markwart, publiée sous le titre : *Die Bekehrung Iberiens und die beiden ältesten Dokumente der iberischen Kirche*, dans le fasc. 7 de *Caucasica* ³. Étant de Markwart, elle ne peut être négligeable ; et l'on sait d'avance qu'elle sera sillonnée de lueurs ou d'éclairs, qui entraînent le regard bien au-delà de la question et le laissent rêveur devant d'insondables perspectives. Il reste toujours de ces surprises une impression bonne à rapporter dans notre horizon resserré. Mais pour se guider dans le dédale des antiquités de l'Église

¹ Berlin, 1928.

² Voir, par exemple, la Vie de S. Constantin l'Ibère. *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 541-63.

³ Leipzig, 1931, p. 111-67.

d'Ibérie, la connaissance directe des sources géorgiennes est une préparation à laquelle rien ne supplée. Markwart, qui savait tant de choses, n'avait pas pris le temps d'étudier à tête reposée la philologie géorgienne. Il semble l'avoir regardée de loin comme un domaine à peu près stérile, qui ne pouvait attirer aucun chercheur qualifié et qu'il trouverait en friche, le jour où il lui plairait d'y aller à la découverte. Illusion pardonnable à un grand esprit, doublement isolé par son originalité trop puissante et par les conditions de travail imposées à sa spécialité abstruse. Markwart lui a pourtant payé cette fois un trop large tribut ¹, et c'est d'un peu loin aussi qu'il faut regarder son essai pour n'en apercevoir que les résultats solides et dignes de rester. Il n'en manque pas ².

II

De même que la plupart des Églises d'Orient et d'Occident, l'Église géorgienne a voulu se persuader que l'Évangile lui avait été apporté par l'un des Douze Apôtres. Tout comme ailleurs aussi, ce rêve anachronique souriait d'autant plus à la fierté nationale des Ibères qu'il autorisait leurs prétentions à posséder une hiérarchie autonome, autocéphale, comme on disait. En vertu de son origine apostolique, l'Église de

¹ Il convient d'ajouter ici que son éditeur posthume M. K. Roth a placé en tête de ce travail un avertissement, où le lecteur est loyalement mis en garde.

² Nous regrettons de devoir laisser parmi les publications surannées, malgré les doctes citations, dont ils sont pleins, les deux articles de feu Aur. Palmieri : *La chiesa georgiana e le sue origini*, dans *Bessarione*, t. IX (1900-1901), pp. 433-57 ; 2^e sér., t. I (1901), p. 397-403 ; t. II (1902), pp. 188-204, 333-43, et *La conversione ufficiale degl' Iberi al cristianesimo* dans *Oriens christianus*, t. III (1903), p. 148-72. Une si vaste lecture était digne d'un emploi plus méthodique. Nous tenons également à mentionner ici, par acquit de conscience, une étude de M. Kakabadze sur la Vie de S^{te} Nino, parue à Tiflis en 1912. Le nom de son auteur lui fait une bonne recommandation ; mais nous ne la connaissons pas autrement.

Géorgie n'était, de naissance, tributaire et vassale d'aucune métropole ecclésiastique ¹.

Deux textes légendaires, principalement, ont servi de prétexte à ces revendications ² : les Actes apocryphes de Simon le Chananéen (Simon le Zélote) et les *Voyages* encore plus apocryphes de l'apôtre S. André. Au VIII^e-IX^e siècle, le moine Épiphanes rapporte incidemment, dans la Vie de S. André, qu'un tombeau de Simon le Zélote, identifié par une inscription, se voyait à Nicopsis (Anacophia), au confins de la Zicchie et de l'Aphkhazie, à l'embouchure du Čorokh ³. Cette affirmation précise doit remonter à une Passion des apôtres Simon et Jude relativement ancienne, puisqu'elle a trouvé un écho jusque dans la seconde recension du martyrologe Hiéronymien ⁴.

C'est dans ce même écrit du moine Épiphanes que l'on voit apparaître pour la première fois la légende de S. André sous la forme où elle a été alléguée dans les controverses sur l'autocéphalie de l'Église géorgienne ⁵. Ces deux témoignages tardifs et les déductions qu'on en avait tirées ont été ruinées de fond en comble par un savant géorgien, le prof. Ivané Ġavakhišvili, à une époque où cette sincérité ne laissait pas d'être méritoire ⁶. Il n'y a pas lieu de revenir sur cette exécution. Le moine Épiphanes doit avoir pris son inspiration dans le catalogue des Apôtres et des Disciples, mis sous le nom de son soi-disant homonyme, le pseudo-Épiphanes ⁷,

¹ Les arguments invoqués pour l'autocéphalie de l'Église géorgienne ont été passés au crible par M. N. MARR, *Tserkovnyja Vedomosti*, 1907, t. I, sect. 2, p. 107-141.

² *Vie de S. Georges l'Hagiorite*, c. 51 ; *Anal. Boll.*, t. XXXVII-XXXVIII, p. 116.

³ Rappelons que cet Épiphanes, que l'on a confondu avec Épiphanes l'Hagiopolite, écrivait à Constantinople, au monastère τῶν Καλλιστράτων, vers 780 (KRUMBACHER, *Byzantinische Literaturgeschichte*, p. 192). M. Ġavakhišvili, et d'après lui, M. Kekelidze, l'appellent par inadvertance Épiphanes de Chypre. Ce quiproquo est de nature à compliquer les recherches.

⁴ Voir notamment au 28 octobre. *Act. SS.*, Nov. t. II, 2, p. 575.

⁵ Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVII-XXXVIII, p. 116, note 7.

⁶ Dans l'article indiqué ci-dessus, p. 7.

⁷ *BHG.* 150.

qui envoie prêcher l'apôtre André ... καὶ ἐν Σεβαστοπόλει τῇ μεγάλῃ, ὅπου ἐστὶν ἡ παρεμβολὴ Ἀπαρος, καὶ Ὑσσον λιμὴν καὶ Φᾶσις ποταμός¹. Le même énoncé se retrouve, un peu écourté, chez le pseudo-Dorothee et sa séquelle. Il n'en vaut pas davantage.

Une autre légende qui se rattache pareillement au cycle des traditions prétendues apostoliques est celle qui est censée raconter la translation de la Tunique du Christ en Géorgie. Il n'en reste aujourd'hui que des extraits, incorporés dans la Vie de S^{te} Nino, dans les annales géorgiennes et un bref résumé interpolé dans la version arménienne de la chronique de Michel le Syrien². Mais il paraît assez probable que ce récit a existé d'abord à l'état indépendant. Les raisons par lesquelles on a essayé d'en soutenir la valeur historique ne méritent pas un instant d'examen. La critique peut se borner à mettre les défenseurs de la Sainte Tunique de Mtskheta aux prises avec les champions de la Sainte Tunique de Trèves ou d'Argenteuil et à regarder de loin cette passe d'armes, en marquant les points sans faire de vœux.

Rien ne permet donc d'affirmer que l'apôtre S. André ait apporté l'Évangile en Géorgie ; et toutes les vraisemblances portent plutôt à croire qu'il n'y est jamais allé. Les Actes apocryphes d'André s'inspirent pourtant d'un état de choses remontant à une période assez ancienne. D'après une tradition dont Eusèbe s'est fait l'écho, André avait prêché aux Scythes. Longtemps avant Eusèbe, les Scythes et les Parthes sont cités par Arnobe, Origène, Tertullien et d'autres, parmi les peuples chez qui l'Évangile avait déjà pénétré³. Il faut bien convenir que ces premiers catalogues de nations chrétiennes ont un tour un peu trop oratoire pour inspirer pleine confiance. Mais le témoignage d'Eusèbe prouve tout au moins

¹ Th. SCHERMANN, *Die Propheten- und Apostellegenden*, dans *Texte und Untersuchungen*, 3^e sér., t. I, 3 (1907), p. 251-52.

² N. MARR, *Khiton Gospodenj v' knižnykh legendakh armjan, gruzin i sirijscev*, dans *Sbornik statej učnikov barona Viktora Romanoviča Rozena* (Saint-Pétersbourg, 1897), p. 67-96.

³ Textes dans HARNACK, *Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten*, 4^e éd. (1924), p. 539 et suiv.

que, dès le second quart du iv^e siècle, il y avait en Scythie des groupements chrétiens organisés et qu'ils ne dataient pas de la veille. Comment l'historien aurait-il admis que deux apôtres avaient évangélisé un pays, où, de son temps, le christianisme venait à de peine pénétrer ?

La légende même d'André et de Matthieu porte la marque d'une époque relativement ancienne. Dans l'Itinéraire du diacre Théodose, composé vers 530, il est dit par deux fois que Sinope, la ville des Anthropophages, reçut la visite d'André et de son compagnon ¹, avant ou après leur expédition chez les Scythes. Sinope était en effet, au début de l'ère chrétienne, le port d'attache des navires qui sillonnaient le Pont-Euxin oriental. Elle ne devait pas uniquement son importance au rôle stratégique qu'elle avait joué sous Mithridate, et elle ne la perdit jamais totalement. Mais après la fondation de Constantinople, l'ancienne capitale du Pont cessa assez vite d'être, dans la littérature épique, l'escale obligatoire des navires trafiquant avec la Scythie.

Dès le iii^e siècle au plus tard, des Églises chrétiennes existaient donc chez les Scythes. Par l'effet des mêmes causes qui avaient attiré dans ces parages les premiers prédicateurs de l'Évangile, les missions durent prendre pied, vers la même époque, sur la côte orientale de la mer Noire. Dans la liste des Pères de Nicée on trouve un évêque Patrophile de Pityonte, dont le diocèse est rattaché à la circonscription ecclésiastique du Pont Polémoniaque ². Pityonte, « la ville des Pins », existe encore aujourd'hui sous le nom géorgien de *Bidšvinta*, en russe *Pitzunda* ³, à l'extrémité nord-ouest du littoral de l'ancienne Aphkhazie. Elle devait son origine à une colonie Milésienne, que l'on fait remonter au vi^e siècle avant J.-C. Gallien la pourvut de défenses militaires. Cette

¹ *Anal. Boll.*, t. XXIV, p. 499 ; t. XXXI, p. 468.

² Ces deux formes indigènes condamnent la forme du singulier *Pitious*, qui est préférée par quelques philologues ; par ex., V. CHAPOT, *La frontière de l'Euphrate, de Pompée à la conquête arabe* (Paris, 1907), pp. 336, 372. La variante *Pithiae*, citée aux mêmes endroits, est une faute de copiste ou un non-sens pseudo-classique.

³ H. GELZER, H. HILGENFELD et O. CUNTZ, *Patrum Nicaenorum nomina*, p. LXII.

qualité de place forte, s'ajoutant à des relations commerciales presque millénaires, explique fort naturellement que Pityonte ait, de très bonne heure, possédé une Église et que son évêque se soit trouvé présent au concile de Nicée.

Un peu au sud de Pityonte ¹, était située Dioscurias, autre ville hellénisante, dont les géographes et navigateurs grecs et latins parlent comme d'un *emporium* fameux. Toutes les conjectures que l'on a essayées touchant la position de Dioscurias sont aujourd'hui dépassées par une brillante étude de M. J. Orbeli. Reprenant une étymologie suggérée par M. N. Marr, le savant géorgien a démontré, avec une maestria séduisante que *Dioscurias* traduit le nom de Soukhoun, dans l'orthographe indigène : *Tzkhoun*, terme qui en géorgien, en mingrélien et en tzane signifie « jumeaux ». La « ville des Dioscures » était située dans le pays des Hénioques, *Ἠνίοχοι*, dont le nom aussi s'explique à merveille par une autre jolie trouvaille de M. Orbeli ², comme on le verra plus loin.

Nous n'avons pas la preuve positive que Dioscurias ait partagé avec Pityonte l'honneur de posséder une chrétienté organisée dès le début du iv^e siècle. Mais il est, au total, beaucoup moins imprudent de l'admettre qu'il ne le serait de le nier. Pline s'inspirant de Strabon, qui citait Timosthène, rapporte que le marché de Dioscurias était fréquenté par 300 tribus parlant des langues ou des dialectes différents ³. Au dire de ce même Pline, les Romains n'y employaient pas moins de 120 interprètes ; et rien ne permet de croire que ce chiffre ait diminué dans la suite. Où l'administration impériale aurait-elle recruté ces auxiliaires sinon parmi les naturels du Caucase, qui avaient séjourné en pays grec ? Il aurait donc fallu trier à dessein ce personnel très spécial, pour que dans le nombre il ne se fût pas trouvé des Arméniens hellénisants,

¹ C'est aussi la position indiquée par Arrien, ce qui ne l'empêche pas d'écrire ailleurs, que la domination romaine s'arrête à Dioscurias. Cf. CHAPOT, *La frontière de l'Euphrate*, p. 366.

² *Gorod Bliznetzov Διοσκουριάς i plemja Voznits*, *Ἠνίοχοι*, dans *Žurnal Ministerstva narodn. prosvěščenija*, nouv. sér., t. XXXIII, 1911, section de philologie classique, p. 195-215.

³ *Historia Nat.* VI. 6 ; cf. P. PEETERS, *Linguistique caucasienne*, dans *Le Muséon*, t. XLII (1929), p. 100 et suiv.

bien ou mal baptisés. Par eux et sans doute aussi par des trafiquants ou par des immigrants d'autres nations riveraines de la mer Noire, le prosélytisme chrétien ne put manquer d'atteindre très tôt un milieu cosmopolite comme était Dioscurias. Si l'histoire ne le dit pas expressément, c'est que ces temps lointains n'ont pas d'histoire. Mais dès le moment où apparaissent les premiers témoignages de la tradition écrite, ils nous révèlent une situation religieuse dont les origines se perdent très haut dans le passé.

III

Comme la colonisation hellénique qui lui avait préparé les voies, la propagande chrétienne en Aphkhazie et en Colchide resta d'abord confinée dans les établissements de la côte. Les Grecs, les Ioniens surtout, pratiquaient dès l'antiquité ce que l'on a appelé, d'un nom moderne, la « politique des ports ». Sans chercher à étendre leur domination à l'intérieur des pays qu'ils ne pouvaient songer à dominer par la force, ils se contentaient d'occuper solidement quelques localités maritimes, qui devenaient les têtes de lignes de leur commerce¹. Par Pityonte, par Dioscurias et par les autres comptoirs grecs qui jalonnaient le littoral E. et N.-E. du Pont-Euxin, l'influence de la civilisation hellénique avait pénétré bien au-delà de la zone côtière. Dans toute la vallée du Terek, on a retrouvé des fibules grecques dont la facture varie entre le VI^e siècle avant J.-C. et le V^e, de notre ère².

¹ Ces relations, qui datent des origines mêmes de l'histoire, expliquent aussi le prestige que le Caucase a, de tout temps, exercé sur l'imagination des anciens. B. Latyšev a pu remplir deux énormes et passionnants volumes des seuls textes relatifs au littoral est et nord-est du Pont-Euxin, qu'il a relevés dans les littératures grecque et latine. *Izvēstija drevnykh pisatelej grečeskikh i latinskikh o Skithii i Kavkazě*, t. I, Auteurs grecs, dans *Izdanija Imp. Russk. Arkheologičeskavo Obščestva* (1900); t. II. Auteurs latins, dans *Zapiski klassičesk. Otdělenija Imp. Russk. Arkheologičesk. Obščestva*, t. II, 1 et 2 (1904-1906). Les publications de Latyšev sur l'épigraphie gréco-latine des mêmes régions sont connues de tous les philologues.

² A. P. KALITINSKIJ, dans *Recueil d'études dédiées à la mémoire*

Évidemment, les influences morales qui ont favorisé l'expansion chrétienne ne peuvent être assimilées aux courants économiques qui ont répandu au Caucase la pacotille des marchands grecs. Pourtant, si étrange que paraisse le silence de l'histoire, il faut bien admettre que la pénétration du christianisme dans la Géorgie du nord s'est faite par les voies dont l'archéologie profane indique la direction. S'il y avait une Église à Pityonte, on doit regarder comme à peu près certain qu'elle n'était pas complètement isolée. Ces premiers foyers de vie chrétienne, auxquels les villes maritimes de l'Aphkhalie et de la Colchide offraient un milieu propice, ont dû exister, puisqu'on voit leur action. Chez les montagnards Svanes qui habitent la haute vallée de l'Ingour, sur le versant sud de la haute chaîne du Caucase, le vocabulaire religieux contient encore aujourd'hui une forte proportion de termes grecs ¹. Par où se sont introduits ces hellénismes qui n'existent pas en géorgien ? Si les Svanes avaient été convertis en même temps que la masse du peuple ibère, ou par une propagande dirigée du même centre, leur langue ne présenterait pas une telle anomalie. La foi chrétienne leur a donc été apportée directement par des catéchistes grecs ou hellénisés.

En partant de cette indication certaine, on pourrait déjà se demander si des missionnaires grecs ou les agents, quels qu'ils fussent, de ce prosélytisme hellénisant auraient encore trouvé le champ libre en Svanéti, après la conversion officielle du royaume ibère. Mais il y a mieux. C'est dans une version géorgienne que s'est conservé, sous la forme la plus ancienne que l'on connaisse, le *typicon*, ou dispositif du cycle liturgique, selon le rite propre de l'Église de Jérusalem. Ce document a été publié en 1912, par M. Kekelidze, d'après deux très vieux manuscrits, jalousement gardés dans deux églises du Svanéti ². On en connaissait un troisième, daté de

de N. P. Kondakov (Prague, 1926), p. 39-62 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XLVI, p. 393.

¹ MARR, *Krešenie armjan*, l. cit., p. 170-71.

² *Ierusalimskij kanonarj VII. veka*, Tiflis, 1912 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 349-50.

982, à la bibliothèque du couvent de Sainte-Catherine au Sinaï. Depuis lors deux autres fragments de ce même texte ont été retrouvés, tous deux palimpsestes et d'un caractère notablement plus archaïque. Comme les deux exemplaires publiés, ils se cachaient dans les montagnes du pays svane ¹.

Si anciens soient-ils, tous ces manuscrits sont postérieurs de beaucoup à la première pénétration du christianisme dans la Transcaucasie septentrionale. L'original grec de la version géorgienne qu'ils représentent ne peut être antérieur au VIII^e siècle ². Des parchemins du VIII^e siècle n'autorisent qu'une inférence très indirecte sur l'antiquité chrétienne du Svanéti. Mais croit-on pouvoir laisser sans explication le fait énigmatique que, sauf l'exemplaire momifié du Sinaï, tous les manuscrits géorgiens du typicon de Jérusalem ont été trouvés dans le Svanéti ; que deux de ces manuscrits sont palimpsestes, et que, par conséquent, ils représentent un document mis au rebut ? Jusqu'à preuve du contraire, il faut admettre que la liturgie de Jérusalem a été autrefois en usage chez les Svanes et qu'elle a été abolie, au profit de celle qui avait prévalu dans l'Église nationale de la Géorgie unitaire.

Que maintenant l'on cherche une époque où un groupement chrétien, affilié à l'Église de Jérusalem, a pu s'organiser sur la frontière nord du royaume d'Ibérie, on aura peine à le trouver, passé la date où l'influence de Constantinople est devenue prédominante dans le Pont-Euxin oriental. Force nous est donc de remonter plus haut.

Cette conclusion est en parfait accord avec celle qui était suggérée par la nature des choses. De Pityonte, et sans doute aussi de Dioscurias et des autres établissements grecs échelonnés sur la côte, la propagande chrétienne a rayonné vers l'intérieur du pays. Les relations nouées à cette époque lointaine, avant la fondation de Constantinople, ont persisté longtemps, à la faveur de ce traditionalisme indéformable, dont les idiomes, les coutumes, les industries et les superstitions des montagnards caucasiens offraient, hier encore, tant et de si

¹ A. CHANIDZÉ, dans *Bulletin de l'Université de Tiflis*, t. III (1923), p. 354-88 ; VII (1926), p. 98-159 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XLVI, pp. 384-86 ; 389-90.

² *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 350.

surprenants exemples ¹. Telle est du moins l'explication qui s'adapte le mieux aux faits constatés.

Sur tout le littoral au sud du Caucase, la masse de la population demeura païenne jusque dans la première moitié du VI^e siècle. Les Lazes adoptèrent officiellement le christianisme sous Justin, les Aphkhazes sous Justinien. Il faudrait beaucoup de naïveté pour croire que le basileus théologien demeura étranger à cette conversion et qu'il n'y employa pas d'autres missionnaires que des gens d'Église ². Mais assez longtemps avant le triomphe définitif de la foi nouvelle, celle-ci avait déjà conquis des prosélytes, que beaucoup d'autres doivent avoir précédés ou suivis. Un roi des Lazes nommé Goubazios, mis en disponibilité pour des raisons peu claires, vivait à Constantinople, sous le règne de Léon I (457-474), et se montrait fort assidu à visiter S. Daniel le Stylite ³.

Nous n'apprendrons à personne que les Lazes possédaient dans le désert de Jérusalem un monastère, qui au VI^e siècle avait déjà subi les injures du temps : il fut rebâti par Justinien ⁴. Nouvel indice confirmant l'ancienneté des relations entre la Palestine et les premières églises de la Colchide.

IV

Tandis que les germes de la foi chrétienne, apportée du pays grec par voie de mer, se répandaient un peu au hasard sur le littoral du futur royaume géorgien et, en arrière du littoral, dans la partie nord-ouest de son hinterland montagneux, une autre propagande se développait dans le sud du territoire. Elle partait de l'Arménie romaine et s'appuyait sur une orga-

¹ Exemples dans le « voyage » de la Ctesse Uvarov, *Materialy po arkheologii Kavkaza*, t. X, Moscou, 1904.

² Ch. DIEHL, *Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle* (Paris, 1901), p. 380 et suiv. Par l'effet des causes que l'auteur indique très bien, la conversion des deux principaux peuples de la côte dut avoir sa répercussion fort loin à l'intérieur du pays. Les dates acceptées par M. Kekelidze (p. 16-17) sont plausibles mais approximatives seulement.

³ *Vita S. Danielis Stylitae*, c. 51, *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 169-70.

⁴ PROCOPII, *De Aedif.* v, 9, HAURY, t. III, p. 169.

nisation politique et militaire beaucoup plus fortement articulée. La conquête commença par la province de *Tao*, le *Taïk'*, des Arméniens, célèbre dans l'histoire au moins par la retraite des Dix-Mille ¹. Cette marche bilingue, où l'Arménie et la Géorgie ont dominé tour à tour, était destinée à jouer un rôle décisif dans le développement de la nationalité géorgienne. Au milieu du iv^e siècle elle appartenait au royaume d'Arménie. Sous le règne d'Arsace, les montagnes du *Taïk'* servaient de refuge à de hauts seigneurs arméniens, à qui la discorde des factions, aggravée de la guerre entre Rome et la Perse, avaient rendu leur pays inhabitable ². On ne saurait mettre en doute que, dès cette époque, le christianisme fût solidement établi dans le *Tao* géorgien.

A cette même date, il avait déjà pénétré au cœur du territoire ibère, non pas seulement par une infiltration automatique résultant du voisinage, mais par la force d'une propagande résolue et entreprise de dessein formé. D'après les récits qui nous sont parvenus, l'Arménie, chrétienne de la veille, se mit tout aussitôt en devoir de convertir les peuples d'alentour. Les Actes de S. Grégoire l'Illuminateur rapportent qu'après le baptême du roi Tiridate et de son peuple, un des premiers soins de l'apôtre fut d'ordonner en masse tout un contingent d'évêques non seulement pour le pays arménien mais encore pour l'Ibérie et pour l'Albanie. Sur ce point, l'*Agathange* grec ³ parle comme l'*Agathange* arménien ⁴. On peut encore, si l'on veut être complet, appeler en confirma-

¹ H. HÜBSCHMANN, *Die altarmenischen Ortsnamen* (Strassburg, 1904), p. 276-78.

² FAUSTE DE BYZANCE, *Hist.*, l. IV, ch. 2 ; éd. de Venise (1832), p. 66 ; trad. J.-B. ÉMIN, dans V. LANGLOIS, *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, t. I (1867), p. 236. Nous avons esquissé ailleurs ce sujet (*L'intervention politique de Constance II dans la Grande Arménie en 338*, dans *Bulletin de la classe des Lettres de l'Académie Royale de Belgique*, 5^e sér., t. XVII, 1931, p. 42 suiv.).

³ *Agathangelus*, c. 152-53, ed. P. DE LAGARDE, dans *Abhandlungen der kgl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, t. XXXV (1889), p. 77.

⁴ Ed. G. TER-MKRTČEAN et St. KANAJEANTZ (Tiflis, 1909), p. 459-60.

tion la Vie arabe de S. Grégoire, dont le témoignage est beaucoup plus tardif, mais qui peut avoir conservé quelques vestiges d'une tradition indépendante.

Tous les critiques, même les plus modérés, s'accordent à reconnaître que le livre d'« Agathange », sous sa forme actuelle, est une légende fabuleuse, où l'imagination la plus enfantine s'est donné carrière sans nulle retenue. Mais ces développements épiques, combinés à plaisir pour désespérer la raison, recouvrent des récits plus anciens, qui ne peuvent avoir été de pure invention. Cet *Agathange* primitif parlait déjà des missions envoyées par S. Grégoire en Géorgie.

Vers le premier quart du V^e siècle, Fauste de Byzance qui cite nominativement le livre d'Agathange atteste, en termes exprès que, dès le lendemain de sa fondation l'Église d'Arménie étendit ses ramifications chez les Ibères et les Albans. Le chapitre 5 de son livre III est une biographie des deux fils et successeurs de S. Grégoire, Arestakès et Vrthanès, dont le premier est ce même Ἀρωστάκης Ἀρμενίας¹, qui fut présent au concile de Nicée². On remarquera en passant le son authentique de ces deux noms hellénisés mais qui appartiennent à l'onomastique parthe : Ἀρωστάκης = Arestak, Ἀθανάσιος³, Οὐρθάνης = Gurtân, Ἡρως.

Le second fils de Vrthanès, qui s'appelait Grégoire, comme son grand père, mourut très jeune, après avoir été « catholicos » du pays des Ibères et des Albans⁴. Son histoire,

¹ Forme attestée par AGATHANGE, ch. 158 et pass. (LAGARDE, l.c., p. 80 et suiv.), et mieux encore par la liste grecque des Pères de Nicée, d'après l'*Index Vaticanus* (n° 37). Dans la liste de Théodore le Lecteur (n° 103), Ἀρουνστάκης (GELZER-HILGENFELD-CUNTZ, pp. 52, 65). La forme Ἀριστάκης (ibid., p. LXII) semble refaite sur l'arménien.

² H. GELZER, H. HILGENFELD et O. CUNTZ, *Patrum Nicaenorum nomina*, p. LXII.

³ De *rist* ou *ristâ*, « mort », qui forme le premier élément du mot *ristâkhêz*, « résurrection » (cf. H. S. NYBERG, *Hilfsbuch des Pehlevi*, II, Uppsala, 1931, p. 195-96). Justi rattachait Ἀρωστάκης à l'avestique *urusta*, « gewachsen, gediehen » (*Iranisches Namenbuch*, p. 268). D'après cette étymologie, le nom s'apparenterait au pehlevi *rustak*, « champ ».

⁴ Autrement appelés *Atuans*, *Aghuans*, *Aghouans*, ou *Albaniens*

commencée au ch. 5, remplit tout le chapitre suivant ¹. Elle s'étend sur l'ascétisme du saint, avec une prolixité banale, d'où l'on peut conclure que Fauste résume ou copie un document hagiographique. Ce qui est à retenir du récit, c'est que Grégoire, dont l'apostolat dut être très court, prit le gouvernement d'un diocèse ou d'une éparchie déjà anciennement organisée. Il releva à Amaraz une église bâtie par son aïeul. D'Albanie, il pénétra dans les états de Sanêsan, roi des Մազքութի, *Mazk'utk'*, «qui commandait l'armée des Հոնք», *Honk'*. Ce roi, est-il dit, était de la proche famille des rois d'Arménie. Grégoire entreprit de le convertir lui et son peuple. Les barbares parurent d'abord disposés à l'écouter. Mais à la réflexion, ils se dirent qu'une religion qui leur interdisait le brigandage ruinait tous leurs moyens d'existence. Ce prédicateur, qui voulait mettre à pied toute leur cavalerie, ne pouvait être qu'un émissaire du roi d'Arménie et il fallait s'en débarrasser par la mort. Sanêsan, qui a recueilli les avis en passant lui-même dans les rangs de son armée, prononce la sentence. Grégoire est attaché à la queue d'un cheval, qu'on lance sur la grève «bordant la grande mer du Nord, à côté du camp des barbares, dans la plaine de Vatni : ընդ ծովեզեր դաշտին Հիւսիսական ծովուն մեծի, արտաքոյ իւրեանց բանակին ի դաշտին վատնեայ (²).

Dans ce récit, deux noms au moins sont susceptibles d'être identifiés.

Le roi des *Mazk'itk'* ou *Mazk'utk'*, commandant l'armée des *Honk'*, régnait bien certainement sur le pays des *Μασαχοντῶν Οὐννων*, que l'*Agathange* grec mentionne parmi les contrées évangélisées par S. Grégoire ³. Dans l'original arménien,

du Caucase. L'ethnique : *Albans*, adopté par Th. REINACH (*Mithridate Eupator*, Paris, 1890, p. 393 et suiv.) méritait de rester dans l'usage, car il évite toute amphibologie.

¹ Texte arménien, p. 10-14 ; trad. ÉMIN, l. c., p. 212-14.

² P. 14.

³ Ch. 152, LAGARDE, p. 77. MARKWART, approuvant une observation de Lagarde, avait commencé par nier cette équivalence (*Erānšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i*, p. 168-69). Il s'est, vingt ans plus tard, arrêté à une autre explication où la première est implicitement rétractée. Les *Mazk'utk'*, de Fauste

non plus que dans Fauste, le nom ne se présente qu'au génitif. La forme n'est pas entièrement stable : *Մաւթթաց*, *Մաւթթաց*, *Մաւթնթաց*. D'après le sens naturel de tout le texte, dans l'*Agathange* aussi bien que chez Fauste, ce nom, qui à l'origine était celui d'une peuplade ou d'une race, était déjà passé à l'état d'expression géographique. Il est donc peu raisonnable d'en chercher l'explication ailleurs que dans la toponymie indigène ¹, et tout aussi peu raisonnable de s'étudier à mettre savamment Fauste en opposition avec *Agathange*. A l'époque où il écrivait, tous les lecteurs auxquels il s'adressait ont dû comprendre que Sanêsan régnait sur le « pays des Meskhes », ou *Μόσχοι*, en géorgien : le *Meskhethi* dans le Samtzkhe ².

Les *Honk'* ne sont pas les Huns, comme on l'a cru, par une erreur fort excusable. Dans le curieux mémoire que nous avons cité plus haut ³, I. Orbeli a montré, aussi clairement qu'on peut le souhaiter, qu'ils sont identiques aux *Heniochoi* des auteurs grecs et latins. Les peuplades qui au début de l'ère chrétienne ont envahi par le nord et dominé la côte orientale du Pont-Euxin ont été appelées *Ἡνίοχοι*, par un jeu de mots qui s'accordait à merveille avec celui qui a suggéré le nom de Dioscurias ⁴.

La mission du jeune Grégoire chez le roi Sanêsan et sa fin tragique sont racontées par Fauste en quelques traits pris sur le vif et qui sont bien conformes aux mœurs et aux habitudes d'un peuple barbare, dont toute la vie se passait à cheval.

sont les « Massageten = Alanen » (*Südarmenien und die Tigrisquellen*, pp. 7*, 60*, note 1).

¹ Zosime, Procope et autres, de qui on a invoqué l'avis pour embrouiller la question, n'avaient que des idées approximatives sur l'ethnographie du Caucase.

² Sur ce point, Lagarde déjà avait judicieusement interprété l'*Agathange* arménien. Voir aussi HÜBSCHMANN, *Die altarmenischen Ortsnamen*, p. 275.

³ P. 14.

⁴ Après le travail de M. Orbeli, on peut encore relire ou consulter avec profit la massive dissertation de M. KIESSLING, au mot *Heniochoi* au t. VIII, 1 de la *Real-Encyklopädie* de PAULY-WISSOWA, col. 258-80.

Le lieu de la scène n'a pas été identifié ; mais sa position géographique est déterminée avec certitude. La « mer du Nord » est le lac que les Grecs appelaient Palacatzis, et qui est mémorable par la bataille que Basile II livra sur ses rives ¹. Les Arméniens l'appelaient « mer ou lac du Nord », parce qu'il était situé à la frontière septentrionale de leur pays. Cette dénomination correspond au géorgien ჩრდოვლი, *črdi-li*, encore reconnaissable dans celle de Čaldyr göl, qui est le nom turc actuel du lac Palacatzis.

La clef de ce problème topographique nous est donnée par un passage du pseudo-Moïse de Khoren, déjà remarqué par J. Saint-Martin ² : Valarsace II, roi d'Arménie, après une campagne en Taïk³, passe dans le pays de Vanand, et de là s'en va prendre ses quartiers d'hiver, sur la rive du Medsaur, « au confluent de ce fleuve et du Medsaget, qui est un émissaire du grand lac du Nord » ³. On ne pouvait pas exiger que Moïse, qui se doit de ne rien dire simplement, désignât en termes plus clairs la position du Čaldyr göl.

Il est vrai que ce même Moïse, racontant à sa manière le martyre de Grégoire, prétend que les barbares le firent piétiner par leurs chevaux, « dans la plaine de Vatnian, près de la mer appelée Caspienne », ընթացեալ ձիովքն բարբա-
րութեն, ի վատնետն դաշտին, մերձ ի Կասբիականն կոչե-
ցեալ ծով ⁴. Ce non-sens, qui enlève à l'épisode toute portée historique, peut s'expliquer par une mention que Moïse aura trouvée dans la Passion originale de S. Grégoire, dont Fauste lui aussi a dû s'inspirer ⁵.

¹ G. SCHLUMBERGER, *L'épopée byzantine*, t. II. *Basile II, le Tueur de Bulgares* (1890), p. 483 et suiv.

² *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, t. I (Paris, 1818), p. 62-63.

³ *Histoire d'Arménie*, l. II, ch. 49 ; éd. de Venise (1843), p. 126-27. Tous ces noms sont expliqués par L. ALISHAN, *Aïrarat* (Venise, 1910), pp. 4, 5, 106, 132, et reportés sur la carte placée en tête de l'ouvrage.

⁴ L. II, ch. 6, *ibid.*, p. 74-75.

⁵ C'est l'interprétation du pseudo-Moïse qui reparaît dans l'*Histoire des Albans* de Moïse de Kałankaïtu, et qui a été adoptée par l'historiographe moderne de l'Albanie, M. Barkhutariantz, Պատմութիւն Ալուանից t. I (Vagharšabad, 1902), p. 62 et carte,

La mer Caspienne ou Hyrkanienne porte les deux mêmes noms que deux peuplades, qui ont dû autrefois habiter sur ses rivages, mais qui n'y sont pas demeurées. Dès l'époque de Strabon, les *Κάσπιοι* avaient commencé de remonter par la vallée du Kour, vers les montagnes de l'intérieur ¹. C'est, apparemment, par un effet de leurs migrations, que les « portes Caspiennes » ont changé de nom avec les « portes Caucasiennes », et désignent non la passe de Derbend mais le célèbre défilé de Darial, au pied du mont Kazbek, qui est appelé aussi « porte des Alains ». Pline a déjà protesté contre cette méprise, mais n'a pas réussi à la bannir de l'usage ². On est donc fondé à supposer que les « Caspiens » étaient nommés dans la Passion de S. Grégoire, et que cette mention a brouillé les idées du pseudo-Moïse.

Le récit de Fauste a un épilogue, qui en garantit l'authenticité. « Les compagnons venus avec (Grégoire) du canton de Haband, l'emportèrent dans leur pays, et le déposèrent au village d'Amaraz, près de l'église bâtie par son aïeul Grégoire, archevêque de la Grande Arménie. Et chaque année les peuples de tout le pays environnant se réunissent pour célébrer la fête du saint martyr ³. »

Il manque la date de cet anniversaire pour que le texte de Fauste renferme au complet toutes les données qui peuvent garantir l'authenticité d'une tradition hagiographique. Mais on ne saurait exciper de cette omission vénielle pour infirmer un témoignage aussi net. Fauste s'adresse à des lecteurs bien placés pour savoir si la fête de S. Grégoire d'Albanie, dont l'institution ne datait pas de si loin, continuait d'être célébrée, comme il l'affirme.

Par l'effet du hasard qui l'avait enrichie des reliques de son premier patron, l'église d'Amaraz devint la métropole religieuse d'Albanie. Elle passa par des vicissitudes qui sont dans la destinée de tous les sanctuaires nationaux d'Orient et d'Occident ⁴. Mais la suite de cette histoire n'appartient

¹ HERRMANN, dans PAULY-WISSOWA, t. X, 2, col. 2272-73.

² MARQUART, *Erānšahr*, p. 100 et suiv.

³ Texte arménien, l. cit., p. 14 ; trad. ÉMIN, t. c., p. 214.

⁴ S. EPHRIKIAN, *Պատկերազարդ բնաշխարհիկ բառարան*, t. I, (Venise, 1903-1905), article *Amaras* (*Amarén*), p. 135-36.

pas à la question présente. Il suffisait d'en rappeler ici le commencement et la conclusion qui en ressort.

Grégoire, « catholicos » des Albans, petit-fils de S. Grégoire l'Illuminateur, n'est pas un personnage de légende. Sa mission chez les Mak'zulk', où il laissa la vie, très jeune encore, est un fait historique. L'endroit de sa rencontre avec le roi Sanésan est marqué approximativement, dans le Ġavakh, district du canton de Gugark', bien près de la région centrale du territoire le plus authentiquement géorgien.

V

On se ferait une idée fort inexacte des conditions qui rendaient possible cette première tentative du prosélytisme arménien en Géorgie, si l'on négligeait de rechercher quelles étaient à cette époque les relations politiques des deux pays. Nous pouvons nous dispenser de remonter jusqu'avant l'ère chrétienne. Depuis l'effondrement de l'empire Parthe, les Romains avaient étendu sur la Colchide et le sud de l'Ibérie proprement dite une domination, qui ne s'est jamais résignée à demeurer simplement nominale, entraînée qu'elle était par un enchaînement de causes, que Mommsen a mis dans une lumière saisissante¹. Du moment que Rome entendait se maintenir en Arménie, elle ne pouvait en rester là. Bon gré mal gré, par une nécessité plus forte que les conseils de l'opportunité politique, elle devait chercher à maîtriser le bassin du Kour, sur toute l'étendue qui correspond au territoire de la Géorgie et du Širvan actuels. Ce ne fut pas l'esprit de vertige et d'erreur qui lui imposa ce plan ; ce fut au contraire la lucide et froide raison, déduisant logiquement les conséquences pratiques imposées par une erreur initiale, sur laquelle il n'était plus temps de revenir. Après Crassus, Pompée et Marc Antoine, les intrigues politico-militaires de Corbulon, les campagnes de Vespasien et de Trajan, marquent les principales étapes de cette entreprise séculaire.

La face des choses changea brusquement, quand après l'écroulement final de l'empire Parthe, l'hégémonie du monde iranien et de la Mésopotamie araméenne eut passé au pouvoir

¹ *Römische Geschichte*, t. V, p. 370 et suiv.

de la dynastie Sassanide. Mais après un demi-siècle de cuisants et inquiétants revers, un coup inespéré de la fortune sembla rétablir les affaires de Rome. Galère surprend et anéantit à Oshka, en Phasiane, à l'Est de Satala, l'armée perse du roi Narsès, dont les débris s'enfuient jusqu'en Colchide ¹. A la suite de ce désastre, Narsès fut contraint d'abandonner à Rome trois provinces arméniennes au delà du Tigre. Dans le même traité de Nisibe, où ces dures conditions étaient imposées par le vainqueur, un article spécial réglait aussi que désormais le roi d'Ibérie recevrait de Rome les insignes de sa royauté. Pour ne pas livrer l'autorité impériale à la risée des barbares, ce droit d'investiture devait être regardé comme l'expression protocolaire d'un contrôle politique équivalent à un commencement d'annexion. En fait, le royaume Ibère était devenu un pays de protectorat. Tous les moyens d'action qui le maintenaient dans la dépendance étaient placés *sub dispositione ducis Armeniae*, selon la formule officielle de la *Notitia dignitatum*.

Sur cette armature administrative et militaire de l'occupation romaine, qui jusqu'à la fin du iv^e siècle laissa aux rois d'Arménie tous les dehors de la souveraineté, les historiens nationaux sont muets. Ils la traitent comme non avenue. Les historiens ibères, s'il en existait, garderaient le même silence. Mais la puissante organisation du *limes* arménien n'a pas disparu tout entière. Il en reste des traces qui, bien interprétées, permettent de comprendre comment les gouverneurs de l'Arménie romaine ont tenu sous leur main tout le système des communications entre l'Asie Mineure et le Caucase.

Très peu de temps avant sa mort, J. Markwart est parvenu à débrouiller la section des anciens itinéraires latins qui part de la frontière de Cappadoce et se dirige sur Harmozice par Bagavan et Artaxata ². Harmozice, *Ἀρμολική*, *Harma-*

¹ *L'intervention politique de Constance II dans la Grande Arménie en 338*, l. c., p. 23-29.

² *Skizzen zur historischen Topographie und Geschichte von Kaukasien. Das Itinerar von Artaxata nach Armastica auf der römischen Weltkarte*, dans *Handes Amsorya*, t. XLI (1927), col. 825-66. Selon l'invariable habitude du trop savant auteur, son travail dépasse en tous sens les promesses du titre.

stica, *Harmastus*, en géorgien : *Armatzikhe*, « la citadelle d'Armaz », dont le nom reviendra tout à l'heure, était une place forte dominant le Kour. Vespasien y avait établi une garnison, chargée de surveiller, sur la rive d'en face, Mtzkheta, la capitale des Ibères, au confluent du Kour et de l'Aragvi, et au-delà de Mtzkheta, la route des invasions, la trop fameuse passe de Darial ¹.

Grâce à Markwart on peut voir aujourd'hui comment ce poste avancé était relié aux stations de l'intérieur. Beaucoup de toponymes, qui dans les manuscrits latins de la *Notitia*, dans les Tables de Peutinger, dans l'Anonyme de Ravenne, étaient devenues des coquecigrues fatales à la raison des philologues, ont repris une forme intelligible et donnent une mesure précise aux directions et aux distances. Maintenant que les voilà sorties du domaine fantastique, ces routes, aux étapes exactement repérées, rendent témoignage du rôle qu'elles ont joué autrefois et qui a survécu à leur destination stratégique.

VI

Ces explications préliminaires se sont un peu allongées ; mais elles sont indispensables à qui veut comprendre les premiers cheminements de la prédication chrétienne dans la Géorgie du sud ; et elles procureront au lecteur la satisfaction d'apercevoir par lui-même la réalité sous-jacente au récit de nos historiens.

Nous pouvons maintenant donner la parole à Rufin : ²

Per idem tempus etiam Hiberorum gens, quae sub axe Pontico iacet, Verbi Dei foedera et fidem futuri suscepit regni. Sed huius tanti boni praestitit causam mulier quaedam captiva, quae apud eos reperta, cum fidelem satis et sobriam ac pudicam duceret vitam totisque diebus ac noctibus obsecrationes Deo per-

¹ La « porte des Alains », appelée aussi, par abus, les « portes Caspiennes ». Voir ci-dessus, p. 24. Harmozice apparaît dans l'histoire militaire romaine, dès la campagne de Pompée. MARKWART, l. c., col. 835.

² *Histoire eccl.*, l. X, 11 ; éd. MOMMSEN, p. 973-76.

vigiles exhiberet, in admiratione esse ipsa rei novitas barbaris coepit. Et quid hoc sibi velit, curiosius perquirebant. Illa, ut res erat, simpliciter Christum se Deum hoc ritu colere fatebatur. Nihil ex hoc amplius barbari praeter novitatem nominis mirabantur. Verum, ut fieri solet, ipsa perseverantia curiositatem quandam mulierculis inferebat, si quid emolumenti ex tanta devotione caperetur. Moris apud eos esse dicitur, ut, si parvulus aegrotet, circumferatur a matre per singulas domos, quo scilicet, si qui experti aliquid remedii noverit, conferat laboranti. Cumque mulier quaedam parvulum suum per omnes circumtulisset ex more nec aliquid remedii cunctas domos lustrando cepisset, venit etiam ad captivam, ut, si quid sciret, ostenderet. Illa se humani quidem remedii nihil scire testatur, Deum tamen suum Christum, quem colebat, dare ei desperatam ab hominibus salutem posse confirmat. Cumque cilicio suo parvulum superposuisset atque ipsa desuper orationem fudisset ad Dominum, sanum matri reddidit infantem. Sermo defertur ad plures, factique fama magnifici usque ad aures reginae perlabitur, quae dolore quodam gravissimo corporis adflicta in desperatione maxima erat. Rogat ad se captivam deduci. Illa ire abnuit, ne praesumere amplius aliquid quam sexus sineret videretur. Ipsam se regina deferri ad captivae cellulam iubet. Quam similiter supra cilicium suum positam, invocato Christi nomine, continuo post precem sanam et alacrem fecit exurgere Christumque esse Deum Dei summi filium, qui salutem hanc contulerit, docet eumque, quem sibi auctorem suae sciret esse incolumitatis et vitae, commonet invocandum: ipsum namque esse qui et regibus regna distribuat et mortalibus vitam. At illa cum laetitia domum regressa marito percunctanti causam tam subitae sanitatis aperuit. Quique, cum pro salute coniugis laetus mulieri munera deferri iuberet, illa: « Horum inquit, o rex, nihil captiva dignatur; aurum despicit, argentum respuit, ieiunio quasi cibo pascitur. Hoc solum ei muneris dabimus, si eum qui me, illa invocante, sanavit, Christum Deum colamus. » Ad hoc tunc rex segnior fuit et interim distulit, saepius licet ab uxore commonitus, donec accidit quadam die, venante eo in silvis cum comitibus suis, obscurari densissimis tenebris diem et per taetrae noctis horrorem, luce subducta, caecis iter gressibus denegari. Alius alio diversi ex comitibus oberrant; ipse solus densissima obscuritate circumdatus quid

ageret, quo se verteret nesciebat, cum repente anxios salutis desperatione animos cogitatio talis ascendit: si vere Deus est Christus ille, quem uxori suae captiva praedixerat, nunc se de his tenebris liberet, ut ipsum ex hoc, omissis omnibus, coleret. Ilico ut haec nondum verbo sed sola mente devoverat, reddita mundo dies regem ad urbem perducit incolumem. Quique reginae rem protinus, ut gesta est, pandit, evocari iamiamque captivam et colendi ritum ut sibi tradat exposcit, nec se ultra alium Deum quam Christum veneraturum esse confirmat. Adest captiva, edocet Deum Christum, supplicandi ritus venerandique modum, in quantum de his aperire feminae fas erat, pandit. Fabricari tamen ecclesiam monet formamque describit. Igitur rex totius gentis populo convocato rem ab initio, quae erga se ac reginam gesta fuerat, exponit fidemque edocet, et nondum initiatus in sacris fit suae gentis apostolus. Credunt viri per regem, feminae per reginam, cunctisque idem volentibus, ecclesia extruitur instanter. Et elevato iam perneciter murorum ambitu tempus erat quo columnae conlocari deberent; cumque erecta prima vel secunda, ventum fuisset ad tertiam, consumptis omnibus machinis et boum hominumque viribus, cum media iam in obliquum fuisset erecta et pars reliqua nullis machinis erigeretur, repetitis secundo et tertio ac saepius viribus, ne loco quidem moveri, adtritibus omnibus, potuit. Admiratio erat totius populi, regis animositas hebescebat, quid fieri deberet omnes simul latebat. Sed cum interventu noctis omnes abcessissent cunctique mortales et ipsa opera cessarent, captiva sola in oratione pernoctans mansit intrinsecus. Cum ecce matutinus et anxius cum suis omnibus ingrediens rex videt columnam, quam tot machinae ac tot populi movere non quiverant, erectam et supra basim suam librate suspensam nec tamen superpositam, sed quantum unius pedis spatio in aere pendentem. Tunc vero omnes populi contuentes et magnificantes Deum veram esse regis fidem et captivae religionem praesentis miraculi testimonio perhibebant¹. Et ecce mirantibus adhuc et stupentibus

¹ De cet épisode légendaire, on peut rapprocher le miracle de la mosquée de Samarcand, relaté par Marco Polo I, 34; trad. Fr. YULE, *The Book of Ser Marco Polo*, t. I (London, 1926), p. 185-86. Comparer aussi l'anecdote célèbre de l'obélisque de Sixte-Quint.

cunctis, in oculis eorum sensim supra basim suam, nullo contingente, columna deposita summa cum libratione consedit. Post hoc reliquus numerus columnarum tanta facilitate suspensus est, ut omnes quae superfuerant ipsa die locarentur. Postea vero quam ecclesia magnifice constructa est et populi fidem Dei maiore ardore sitiebant, captivae monitis ad imperatorem Constantinum totius gentis legatio mittitur; res gesta exponitur; sacerdotes mittere exoratur, qui coeptum erga se Dei munus implerent. Quibus ille cum omni gaudio et honore transmissis, multo amplius ex hoc laetatus est, quam si incognitas Romano imperio gentes et regna ignota iunxisset.

Haec nobis ita gesta fidelissimus vir Bacurius, gentis ipsius rex et apud nos domesticorum comes, cui summa erat cura et religionis et veritatis exposuit, cum nobiscum Palaestini tunc limitis dux in Hierusolymis satis unanimiter degeret. Sed ad inceptum redeamus.

Ainsi parle Rufin.

Jusqu'en ces derniers temps, personne ne lui avait contesté l'honneur d'avoir le premier mis par écrit cet épisode, et d'être ainsi le témoin duquel dépendent directement ou indirectement tous les historiens grecs qui ont raconté la conversion des Ibères. Mais en 1914, un philologue allemand, M. Ant. Glas, crut avoir fait une importante découverte. Les deux livres ajoutés par Rufin à l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, au lieu d'avoir été mis à contribution par Socrate et d'autres auteurs grecs, ainsi qu'on le croyait, seraient, au contraire, une version subreptice d'un original grec. Rufin aurait accommodé en latin et publié sous son nom un ouvrage composé par un successeur d'Eusèbe, Gélase de Césarée, neveu de S. Cyrille de Jérusalem ¹. Ce livre de Gélase n'existe plus sous sa forme première, mais il en reste de larges extraits, incorporés à une autre histoire ecclésiastique, compilée par un second Gélase, évêque de Cyzique, vers l'année 475 ².

Il est heureusement superflu de discuter ici cette thèse

¹ *Die Kirchengeschichte des Gelasios von Kaisareia, die Vorlage für die beiden letzten Bücher der Kirchengeschichte Rufins*, dans *Byzantinisches Archiv*, Heft 6.

² Ed. Gerhard LOESCHKE et Margret HEINEMANN, Leipzig, 1918.

paradoxe. Quelques mois après le livre de M. Glas, paraissait dans un numéro du *Muséon*, qui avait pu être publié en Angleterre, une intéressante étude de M. P. Van de Ven, qui ne semble pas avoir été remarquée, comme elle l'aurait été en des temps moins troublés. S'appuyant sur de nombreux exemples, choisis notamment dans la Vie de S. Spyridon, M. Van den Ven démontrait par une argumentation serrée que Socrate, Sozomène, Théodoret et les hagiographes byzantins avaient lu Rufin dans une version grecque librement remaniée¹. La construction de M. Glas, que l'auteur n'avait pu connaître, était donc ébranlée par la base. Le Rufin grec n'était pas un mythe, et l'on n'avait plus à s'expliquer comment ce mythe, si peu vraisemblable en soi, avait trompé Photius, et bien d'autres avant Photius, y compris le grave historien Socrate, qui écrivait quelques années à peine après Rufin.

Depuis lors, un autre revirement est venu simplifier encore la question. Tout le système de M. Glas est fondé sur une combinaison chronologique empruntée à la Vie de S. Porphyre de Gaza. Le Gélase qui est dit avoir traduit Rufin, ne peut être que Gélase de Césarée, que tous les indices s'accordent à désigner. Or Marc le Diacre, biographe de Porphyre, nous apprend que celui-ci fut ordonné par l'évêque Jean de Césarée. Ce fait se passait en 395. Gélase, prédécesseur de Jean ayant déjà disparu de la scène en 395, ne pouvait avoir traduit l'histoire de Rufin, qui fut composée en 403. L'ordre de dépendance entre le texte latin et le texte grec devait donc être renversé, et l'emprunteur était non pas Gélase mais Rufin.

On sait maintenant ce qu'il en faut croire. L'autorité de Marc le Diacre a été, ce n'est pas trop dire, réduite à presque rien par MM. Grégoire et Kugener², et plus personne aujour-

¹ P. VAN DEN VEN, *Fragments de la recension grecque de l'Histoire ecclésiastique de Rufin dans un texte hagiographique*, dans *Le Muséon*, t. XXXIII (1915), p. 92-105.

² H. GRÉGOIRE et M.-A. KUGENER, *Marc le diacre, Vie de Porphyre évêque de Gaza*, Paris, 1930. Voir spécialement, p. xxxviii-xxxix.

d'hui ne la mettrait en balance avec celle des témoins incomparablement plus sûrs que M. Glas lui avait sacrifiés.

Maintenons donc à Rufin la propriété de son ouvrage, et ne chargeons pas sa mémoire d'un nouveau méfait, dont S. Jérôme n'aurait pas manqué de mener grand ramage, car il connaissait Gélase de Césarée ¹, et l'on n'ignore pas qu'il surveillait d'assez près son plagiaire supposé.

Au point de vue de la présente recherche, il peut sembler assez indifférent que l'anecdote de la conversion des Ibères soit originairement de Gélase ou de Rufin, car les deux récits concordent à peu près dans tous leurs détails. Il y a pourtant quelques différences. Émanant de Gélase, le témoignage serait plus ancien de plusieurs années et peut-être un peu moins suspect d'avoir été arrangé, pour la beauté du discours. Rufin, s'il était le plagiaire que l'on dit, aurait, en sus du détournement littéraire, chargé sa conscience d'un mensonge, puisqu'il répète une histoire qu'il prétend avoir entendre lui-même de la bouche de son ami Bacour, roi d'Ibérie. Mais le discrédit résultant de cette atteinte à la vérité est une affaire personnelle à Rufin. Gélase aussi se réclame de ce « même Bacour, qu'il appelle *ὁ πιστότατος Βακκούριος ... ἀνὴρ εὐλαβέστατος καὶ τοῦ βασιλικοῦ γένους τῶν παρ' αὐτοῖς Ἰβήρων περιφανέστατος, <ὃς> σατράπης Ῥωμαίων καταστάς καὶ ταῖς ἀκρωρείαις τῆς Παλαιστίνης κατὰ τῶν Σαρακηνῶν βαρβάρων ἐπιστρατεύσας πόλεμον ἄκρως ὅτι μάλιστα τὴν κατ' αὐτῶν νίκην ἤρατο*. On le voit, aucun doute n'est permis quant à l'identité du témoin. Gélase, il est vrai, ne prétend pas avoir connu Bacour en personne. Il ne dit pas davantage qui lui a rapporté le récit de cet homme sincère. A cela près, l'histoire qu'il raconte est exactement celle que nous connaissons par Rufin. Elle n'en diffère par aucun détail qu'on puisse regarder comme un complément ou une rectification ; et les érudits géorgiens qui ont accepté la thèse de M. Glas, non sans un brin de pré-

¹ *Gelasius, Caesareae Palaestinae post Euzoium episcopus, accuratissime limatique sermonis fertur quaedam scribere, sed celare*. HIERONYMUS, *De viris inlustribus*, c. 130, ed. E. C. RICHARDSON, *Texte und Untersuchungen*, t. XIV, 1, p. 54.

² LOESCHKE et HEINEMANN, *op. c.*, p. 154.

cupitation, se sont donné une peine inutile pour attribuer aux minces variantes du texte grec une importance qu'elles n'ont pas ¹.

VII

A tout prendre, cependant la critique se sent sur un terrain plus solide depuis que Gélase est mis hors de cause. Voici pourquoi.

Bacour a beau être un témoin véridique ; l'histoire dont il est rendu garant n'est pas claire. Sans parler du merveilleux exubérant, qui lui prête un air de légende, elle choque tout d'abord par l'absence complète de circonstance précise de temps, de lieu et de personnes. Sauf la mention du peuple ibère, et celle de Bacour intercalée par Rufin, parlant pour son propre compte, il n'y a pas un seul nom indigène dans toute cette narration. L'héroïne principale, la captive chrétienne qui a converti l'Ibérie, est anonyme ; et on remarquera en passant le vague qui plane sur la condition de cette prisonnière, qui refuse de se rendre à l'appel de la reine. Anonyme aussi la mère de l'enfant dont la guérison miraculeuse mit l'étrangère en réputation de thaumaturge ; anonymes le roi, la reine, la capitale, la forêt où le monarque est sauvé par un prodige. Était-il bien de son pays, le prince du Caucase, qui évoquant devant des Romains les souvenirs les plus sacrés de sa nation, n'aurait fait passer sous leurs yeux que des ombres impersonnelles ? On n'en saurait douter : dans le récit original de Bacour, les personnages avaient une figure et les localités portaient un nom. Si ces détails ont pu être connus de Gélase, il faut regarder comme impossible qu'il les eût omis, contrairement à ses habitudes de rapporteur fidèle, dont l'exactitude sacrifiait peu à l'élégance.

Pour Rufin le cas est différent. Il écrivait d'après des souvenirs déjà anciens, loin des lieux où vivaient d'autres amis ou compagnons de Bacour qu'il aurait pu interroger. Il répète, en le drapant de ses phrases arrondies, le thème anecdotique

¹ Par ex., M. S. QAUKHČIŠVILI, *Mimomkhilveli*, t. I (1926), p. 54-68.

que sa mémoire lui rend, un peu effacé déjà, et dont les détails spécifiquement ibères ne lui étaient pas restés présents. L'imprécision de son récit n'est donc pas une raison de mettre en doute qu'il le tienne directement, comme il l'affirme, d'un témoin qui pouvait passer pour un répondant fidèle de la tradition.

Mais qui était ce témoin ? A cette question, le bon sens répond : Bacour était, nécessairement, le personnage que Rufin désigne par ses nom et qualités. Pour nous, à quinze siècles de distance, l'ancien royaume d'Ibérie est un monde nébuleux, sur lequel on peut aisément nous en conter. Nous connaissons un peu moins mal, mais encore bien imparfaitement, l'état nominatif de l'armée romaine de Palestine au iv^e siècle. Mais les lecteurs auxquels s'adressait Rufin étaient tout au moins en mesure de savoir si, de leur temps, un Bakourios, Ibère de naissance, avait exercé un haut commandement sur le *limes* Palestinien et si, de mémoire d'homme, un roi d'Ibérie avait porté ce nom. Sur ces deux points, Rufin, tout rhéteur qu'il était, ne pouvait avancer une affirmation controuvée.

On a pourtant essayé de le mettre en opposition avec la biographie de Bacour. Mais les pièces rapportées dont se compose cette biographie ¹ tiennent trop mal ensemble pour servir d'appui à une conclusion ferme. Il se peut que l'ami de Rufin soit le même Bacour, tribun des archers et des scutaires, dont la bravoure un peu folle, fut, au dire d'Ammien, l'une des causes du désastre d'Andrinople ², où périt Valens. *Bacurius Hiberus quidam* est une expression peu cérémonieuse et même impropre pour désigner un prince royal d'Ibérie. Mais n'y regardons pas de si près. A la bataille du Frigidus contre l'usurpateur Eugène (en 394), on voit se distinguer entre tous *Bacurius vir, fide, pietate, virtute animi et corporis insignis et qui comes esse et socius Theodosii mereretur*. C'est Rufin qui s'exprime en ces termes ³. Il s'étend ensuite avec la

¹ O. SEECK, dans PAULY-WISSOWA, t. II, col. 2724-25.

² *Rerum gestarum*, l. XXXI, 12, 6, éd. GARDTHAUSEN, t. II, p. 264.

³ *Hist. eccl.*, XI, 33, MOMMSEN, p. 1038-39. Il est étrange que des érudits, d'ailleurs sérieux, aient cru ajouter à l'autorité de ce récit en écartant le texte de Rufin pour y substituer celui de Georges le

même grandiloquence, sur les exploits de Bacour, sur un miracle obtenu à la prière de Théodose, sur la défaite, la capture et l'exécution d'Eugène. Zosime, témoin beaucoup plus éloigné des événements, prétend que le stratège Bacour aurait péri dans la mêlée qui termina la première phase de la bataille¹. S'il a dit vrai, le silence de Rufin est bien étrange. On le rend tout à fait inexplicable en supposant que le héros dont il ne songe pas à mentionner d'un mot la fin glorieuse est ce même Bacour, roi des Ibères, son ami personnel, dont il a invoqué l'autorité au livre précédent. Et en ce cas, Zosime est encore en faute, car il s'est trompé de son côté sur la nationalité du Bacour, qui s'est illustré à la bataille du Frigidus et dont il fait un Arménien : ἔλκων ἐξ Ἀρμενίας τὸ γένος.

Jusqu'ici donc aucun doute positif ne s'élève contre l'identité du témoin à qui remonte originairement l'histoire de la conversion des Ibères. La chronologie ne présente que deux points fixes, aisément conciliables : Rufin a quitté la Terre-Sainte en 397. Le commandement de Bacour sur le *limes* Palestinien est donc antérieur à cette date. On peut le placer avant 394, si l'on admet que le Bacour de l'armée de Palestine est le même qui a servi dans la campagne contre Eugène ; à la date que l'on voudra, si on tient à distinguer les deux personnages, ce qui paraît beaucoup moins vraisemblable.

Tout serait clair, sans la correspondance de Libanius. Vers 392, celui-ci a reçu la visite d'un admirateur nommé Βακούριος, qui lui a apporté une lettre de son ami Aristae-nète. En cette même année 392, ce Bacour a été honoré d'une lettre de Libanius². Le rhéteur parle de lui et s'adresse à lui en coréligionnaire. On en a conclu que l'ami de Rufin s'est converti au christianisme entre 392 et 397³. C'est

Moine, qui est censé reproduire le grec original de Gélase de Césarée. Rufin, écrivant à Aquilée après un long séjour à Rome, aurait donc volé à un écrivain grec de Palestine la relation d'un événement arrivé moins de dix années auparavant, près de Gorizia. La critique trop livresque a de ces trouvailles ahurissantes.

¹ *Historia nova*, l. IV, c. 57-58 ; ed. BEKKER, p. 242-43.

² Lettres 963, 964, ed. FÖRSTER, *Libanii opera*, t. XI, pp. 167-68.

³ Lettre 980, FÖRSTER, t. c., p. 183-84.

⁴ SEECK, dans PAULY-WISSOWA, l. c., et d'autres à sa suite.

un pur non-sens. Bacour, s'il était encore païen, quand il quitta son pays, aurait donc raconté à ses amis de Palestine une histoire qu'il avait jugée fausse aux lieux mêmes où elle s'était passée. Et ce *fidelissimus vir* ne serait qu'un prosélyte, frais échappé du milieu le plus païen d'Antioche. Une telle hypothèse ne supporte pas un instant d'examen. Il est tout aussi peu admissible que Libanius n'ait pas eu la moindre marque de déférence pour le royal personnage qui daignait lui servir de courrier. Dans les compliments dont il le couvre, il n'y a pas la plus lointaine allusion à sa grandeur passée, présente ou future. Il l'appelle Bacour et le salue d'un titre militaire, c'est vrai. Mais où a-t-on pris que ce nom était unique dans l'armée romaine d'Orient ?

Reste maintenant à trouver, pour l'ami de Rufin, une place dans les listes royales d'Ibérie. On a embrouillé cette recherche en y introduisant des données arbitraires. Bacour nous est présenté comme *gentis ipsius rex et apud nos domesticorum comes*. Ces deux titres vont aussi bien ensemble que ceux de roi et de curopalate qui ont été portés simultanément par les Bagratides d'Artanuğ. Rufin ne dit pas : roi détrôné, ce qu'il ne pouvait guère se dispenser d'ajouter, si le *limitis praeфекtus* qu'il a connu en exercice était à ce moment une grandeur déchue. Le mouvement de sa phrase donne plutôt à entendre que Bacour est devenu roi des Ibères après l'époque où se place son séjour à Jérusalem.

Est-ce donc si difficile à comprendre ? A une date qui ne précéda pas de beaucoup le retour de Rufin en Italie, un revirement s'était produit dans les relations entre Rome et la Perse. Mettant à profit l'incapacité des faibles successeurs de Sapor II, Gratien et Valentinien II avaient repris le dessus en Arménie ¹. En 387, Romains et Perses s'étaient entendus sur un nouveau partage du pays, et quelques années plus tard, en 390, la royauté nationale était abolie dans l'Arménie romaine, qui devenait une province, placée sous la souveraineté immédiate de l'empereur.

Ainsi, à un siècle de distance, le cycle de l'histoire se fer-

¹ E. STEIN, *Geschichte des spätrömischen Reiches*, t. I (Wien, 1928), p. 317 et suiv.

mait. La politique de Rome sur la frontière du haut Euphrate repassait tout près du même point culminant où le coup de main heureux de Galère l'avait portée ¹. Pour ne pas compromettre d'avance tout le bénéfice de ce redressement, Valentinien II ou ses conseillers devaient songer à couvrir leur frontière du côté de l'Ibérie. La Perse, contrainte à leur laisser les mains libres en Arménie, ne pouvait pas davantage les empêcher de remettre en vigueur la garantie stipulée par le traité de Nisibe. Il est donc indiqué par la logique des choses qu'à la première vacance du trône d'Ibérie (qui ne dut pas tarder), Rome l'ait dévolu à un prince énergique et avisé dont elle était entièrement sûre. Bacour était pour elle le meilleur des prétendants à la couronne. Il était de sang royal et déjà voisin du rang suprême. Il avait fidèlement servi l'empire en Palestine. Et tout porte à croire qu'il s'était acquis des titres encore plus éclatants à la bienveillance de Valentinien II par sa brillante conduite dans la guerre contre Arbogaste et Eugène.

S'il restait encore un doute ou un prétexte à contestation il tomberait devant le témoignage décisif de Koriun, dans la Vie de S. Maštotz. Koriun est un de ces auteurs auxquels on a plaisir à rendre justice, tant le fond solide de leur véracité apparaît partout sans chercher à se montrer ². On sait par lui que son maître S. Maštotz, ou Mesrop, après avoir créé l'alphabet arménien, voulut rendre le même service aux Géorgiens et les doter d'un système d'écriture, approprié à leur langue. Quel dessein l'y poussait, c'est une histoire un peu longue à expliquer, mais à l'évidence de laquelle on se rendra tôt ou tard. Pour l'exécution de son projet, Maštotz passa en Géorgie, peu après l'année 416 ³, *եւ երթեալ յանդիման լինէր թագաւորին, որում անուն էր Բակուր, եւ եպիսկոպոսի աշխարհին Մովսէս, (4) et illuc profectus se coram*

¹ Voir *L'intervention politique de Constance II dans la Grande Arménie*, l. c., p. 21 et suiv.

² Pour l'histoire des origines de l'alphabet arménien, dans *Revue des études arméniennes*, t. X (1930), p. 203-237.

³ *Revue des études arméniennes*, t. c., p. 208-209.

⁴ *Vie de S. Mesrop*, éd. de Venise (1894), p. 25 ; cf. *Revue des études arméniennes*, t. c., p. 204, note 1.

obtulit regi cui nomen erat Bacurius et regionis episcopo Moysi. Koriun, Géorgien lui-même, devait connaître ces deux noms, et il ne les a pas insérés là machinalement. Très peu d'années plus tard ¹, Maštotz retourna chez les Ibères. Il n'y retrouva plus Bacour, mais un autre roi nommé *Ardzul*, en géorgien *Arčil* ². Bacour était mort, ou bien, la fortune ayant de nouveau tourné, le client de Rome avait été déposé par le roi de Perse, Iazdkert I, qui reprenait la politique de son aïeul Sapor.

On peut donc en croire Rufin : son ami le commandant du *limes* Palestinien a bien réellement été roi de Géorgie. Il n'y a pas même de difficulté sérieuse sur la date de son règne : il se place entre l'année 394, où Bacour se battait en Italie contre Eugène, et l'année 421 ou 422.

VIII

L'identité de Bacour ainsi établie, il s'ensuit que l'histoire de la conversion des Ibères était pour lui, non seulement une légende nationale, mais encore une tradition de famille. Nous voilà donc doublement avertis. Ce descendant des rois d'Ibérie devait avoir la mémoire pleine de détails authentiques, ou enjolivés ou inventés, mais précis et concrets sur la conversion de ses ancêtres. L'aspect fruste et décoloré de sa narration est uniquement dû à un trop long séjour dans la tête de Rufin. Malheureusement, le résultat est tout de même que les attaches historiques de cet épisode sont bien difficiles à dégager. Deux points cependant se laissent à peu près circonstancier.

Le royaume d'Ibérie dont parlait Bacour ne comprenait évidemment qu'une partie du territoire qui fut beaucoup plus tard inclus dans les frontières de la Géorgie unifiée. Ses limites, comme celle de tous les États du Caucase, ont fréquemment varié. Mieux vaut avouer sans détour qu'il n'en existe aucune description précise qu'on puisse rapporter à la première moitié du iv^e siècle. Et n'oublions pas qu'entre Bacour et nous, il y a toujours le trop disert Rufin.

¹ *Revue des études arméniennes*, t. c., p. 212.

² *Vie de S. Mesrop*, p. 32.

Selon M. Kekelidze, l'Ibérie des auteurs anciens correspondait à la province que les auteurs géorgiens appelaient *Hereti*¹. Celle-ci était bornée au nord par la chaîne centrale du Caucase, au sud par le Kour (le Cyrus des Grecs), aux deux autres points cardinaux, par deux affluents gauches du Kour, l'Alazan (en grec *Ἀλάζων*) à l'est, l'Aragvi à l'ouest.

Si l'on entend par là que les noms d'Ibères et d'Ibérie dérivent du même terme indigène qui est devenu *Her* dans l'idiome k'artle, nous ne dirons ni oui ni non. Cette identification est liée à des considérations de phonétique et de dialectologie caucasiennes qui nous dépassent. On peut du reste accorder par convention que le terme gréco-latin d'*Iberia* devrait régulièrement s'appliquer à l'aire géographique désignée par le nom indigène dont il est l'équivalent. Mais la question n'est pas là. Il paraît bien que les auteurs classiques ont manqué à la règle et qu'il faut laisser à leur langage son coefficient d'impropriété.

Ammien Marcellin nous fait connaître un partage du royaume d'Ibérie, qui eut lieu en 370². Ardakert (*Artogerassa*), où s'était réfugiée la veuve du roi Arsace d'Arménie, venait de tomber au pouvoir des Perses. Les Romains, désemparés depuis la défaite de Julien, s'étaient trouvés impuissants à soutenir leurs anciens alliés. Par un contre-coup inévitable, leur client, le roi d'Ibérie Surmag ou *Sauromaces*, avait été renversé et remplacé par son cousin Aspakour ou *Aspacures*, qui avait donné des gages au roi de Perse³. Le maître de l'infanterie Arinthée arrive juste à temps pour arrêter l'écrasement définitif de la puissance romaine en Arménie et au Caucase. Il renvoie Surmag dans ses états, avec le comte TERENCE,

¹ *Die Bekehrung Georgiens zum Christentum*, p. 20 et suiv. M. Marr inclinerait plutôt à voir dans l'ancienne Ibérie, la Mingrélie de l'époque postérieure (cf. R. BLEICHSTEINER, *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. XXXVI, 3-4, 1929, p. 351). Nous ne nous permettons pas d'élever aucune objection contre cette hypothèse, entendue comme il vient d'être expliqué.

² L. XXVII, 12, 16, GARDTHAUSEN, t. II, p. 124.

³ Son fils Vltra lui servait d'otage auprès de Sapor. *Vltra* n'est pas un nom. Ammien aura cru traduire Πέραν, équivalent du nom pehlevi *Pīrān*. Les Byzantins le rendent d'ordinaire par Περάνιος.

à la tête de douze légions. Mais voyant l'un et l'autre dans quelle aventure ils s'engageaient, les deux rivaux s'entendirent sur une solution transactionnelle, qui eut l'agrément de l'empereur. Celui-ci, continue Ammien, *divisioni adquevit Hiberiae, ut eam medius dirimeret Cyrus, et Sauromaces Armeniis finitima retineret et Lazis, Aspacures Albania Persisque contigua.*

Ce témoignage est sans réplique : il prouve qu'à l'époque d'Ammien, au moment où les affaires de la région caucasienne avaient pour les Romains un intérêt d'actualité, le nom d'*Hiberia* désignait un territoire qui s'étendait sur les deux parties, nord et sud, de la vallée du Kour. Cette acception impropre et abusive peut-être, est pareillement celle qui était admise par Rufin.

La date maintenant. Rufin, répété par Socrate, Sozomène et tous les chroniqueurs qui l'ont suivi, place la conversion des Ibères sous le règne de Constantin. Comme pour bien montrer que personne ne s'y est trompé, Gélase spécifie que les premiers évêques du nouveau royaume chrétien furent ordonnés par Alexandre de Constantinople¹, mort avant 337.

Cette date, si clairement attestée, a pourtant été révoquée en doute. Selon Rufin, les Ibères furent gagnés à la foi chrétienne vers le même temps, *per idem tempus*, où le christianisme pénétrait en Éthiopie. D'autre part, nous assure-t-on, les critiques ont tiré au clair les origines du christianisme en Éthiopie et démontré qu'elles ne remontent pas plus haut que l'année 355-356.

Nous n'objectons rien à cette conquête de la critique. Mais il s'agit ici non de la conversion des Éthiopiens mais de la conversion des Ibères. Rufin tient du seul Bacour tout ce qu'il connaît de cet événement. Or, il tombe sous le sens que l'arrivée de Frumentius et d'Aedesius en Éthiopie n'était pas pour Bacour une ère chronologique, d'après laquelle il datait la rénovation religieuse de son pays natal. Ce n'est pas lui, c'est Rufin qui a noté la coïncidence de ces deux faits. Les mots : *per idem tempus* sont une simple formule de transition dont Rufin se sert en plus d'un endroit², pour établir une

¹ LOESCHCKE - HEINEMANN, p. 154.

² Par ex., X, 7 ; XI, 4, etc,

apparence de continuité dans la trame de son exposition. Si le synchronisme qu'elle a l'air d'établir est en contradiction avec les événements tels que Bacour les raconte, c'est à la version de Bacour qu'il faut s'en tenir, et il est complètement abusif de prétendre qu'il a nommé à Rufin, non pas Constantin, mais Constance II.

En fait, cette prétendue contradiction n'existe pas. Rufin, à tort ou à raison, croyait que les Éthiopiens aussi avaient embrassé le christianisme sous le règne de Constantin. Il le dit en propres termes dans le chapitre auquel fait suite l'épisode de la conversion des Ibères. La formule : *per idem tempus* a donc un sens on ne peut plus parfaitement clair, dont en bonne herméneutique il est impossible de la détourner.

On a aussi appelé l'astronomie à la rescousse. Dans la légende que racontait Bacour, le roi des Ibères pendant une chasse est enveloppé tout à coup de ténèbres épaisses, qui le mettent en danger, et qui se dissipent miraculeusement après qu'il a invoqué le Dieu des chrétiens. Or les tables astronomiques indiquent en effet une éclipse de soleil qui a dû être visible au Caucase, le 28 mai 355. Tel serait donc le phénomène qui aurait fourni le thème de la légende et qui par suite permet de dater exactement l'épisode raconté par Bakour ¹.

C'est trop de science. Le regretté professeur Alliaume, de l'Université de Louvain a bien voulu m'apprendre que l'éclipse en question a pu en effet être observée dans la région du Caucase, mais non pas dans les conditions supposées par le récit. La tache de totalité a passé de Syracuse à un point situé dans le nord du Pacifique, à une vingtaine de degrés au sud du détroit de Behring. A l'est et au sud-est de la mer Noire, tout s'est borné à une « éclipse partielle assez médiocre, mais qui ne pouvait guère passer inaperçue par temps clair » ². Le roi des Ibères a dû prendre peur bien vite, et ses réflexions ont été courtes !

Contre cette date de 356, il y a du reste une objection dont il n'est pas permis de faire bon marché. En cette année les affaires de Rome, vues des rives du Kour, devaient inspirer

¹ KEKELIDZE, l. c., p. 41-42.

² Lettre du 13 juillet 1928.

bien peu de confiance. La guerre de Perse s'éternisait. A chaque campagne, Constance II et ses incapables généraux perdaient du terrain ¹. L'Arménie chrétienne, alliée de Rome, était au bord de la ruine. Du côté de Nisibe et d'Amid, la frontière romaine ne tenait plus que par une chance qui ne pourrait durer toujours. Dans l'empire fatigué une seule force jeune s'annonçait capable de conjurer le destin : le César Julien. Or il s'employait à restaurer le paganisme. Et tel est le moment qu'un lointain petit royaume, fortement marqué de la culture et de la religion iraniennes, aurait choisi pour se déclarer en faveur du christianisme et unir son sort à celui des vaincus de demain. De tous les miracles dont la légende ibérienne est un peu trop abondamment fleurie, celui-ci ne serait pas le moins dur à croire ni le moins opposé au cours naturel des choses.

Laissons donc le nom de Constantin dans le récit de Bacour. Il en est indissociable ; et la date qui s'en déduit est encore celle qui nous explique le mieux pourquoi les héros et les figurants de cette histoire n'ont pas d'individualité reconnaissable. Ils appartiennent à une époque antérieure de beaucoup à tous les souvenirs personnels de Rufin.

IX

Au bout de ces laborieuses explications, nous ne savons encore rien de la réalité historique qui est à l'origine de cette narration. Dût-on passer pour sceptique, il faut bien constater que la chaîne de nos témoignages est fragile. Rufin se porte garant de Bacour, *cui summa erat cura religionis et veritatis*. Mais c'est le moins qu'il pouvait dire après avoir raconté sur la foi de cet unique témoin une histoire merveilleuse, qui s'était passée à l'autre bout du monde. On ne saurait pourtant oublier que cet homme véridique venait de loin et qu'il accordait bien quelque chose au souci de l'édification. Puis, entre Bacour et nous il y a Rufin ; entre les événe-

¹ Voir *L'intervention politique de Constance II en Arménie*, l. c., p. 43 et suiv.

ments et Bacour, une tradition orale, qui avait déjà traversé pour le moins deux générations.

Toutes ces causes d'altération n'ont que trop visiblement joué ; et s'il fallait accepter ou rejeter en bloc tout l'épisode tel qu'il a passé dans l'histoire, le choix du lecteur serait bientôt fait. Mais l'alternative ne se pose pas en ces termes beaucoup trop simplifiés.

A la date où écrivait Rufin, le royaume ibère était chrétien. Il l'était donc devenu. Cette conversion officielle est en elle-même un événement qui reste vrai en toute hypothèse et qui, de sa nature, rend à peu près impossible d'admettre que tout ce qu'on en racontait moins d'un siècle plus tard était faux. Les circonstances de cet événement et les personnages principaux qui s'y étaient trouvés mêlés avaient laissé un souvenir, dont la légende s'était emparée sans doute, mais qu'elle ne pouvait avoir de, si bonne heure, remplacée dans le pays même, par une fiction sans aucun rapport avec la réalité des faits. Si donc la critique veut se montrer de bonne foi, elle doit écarter la supposition d'un mythe forgé de toutes pièces.

Ce fond historique peut-il être isolé des développements dont l'imagination populaire d'abord, la littérature ensuite, l'ont recouvert ? On en jugera. Pour se guider dans ses investigations, la critique aurait besoin avant tout d'un document parallèle, indépendant de Rufin et permettant de remonter aux faits par une voie différente. Or cet indispensable moyen de contrôle n'existe pas. Dans la littérature byzantine, toute la tradition dépend de Rufin, ou de Bacour, si l'on préfère. Rufin est paraphrasé en grec par un traducteur auquel nous laisserons le nom de Gélase qu'il porte dans les manuscrits. Gélase¹ inspire Socrate², Sozomène³, Théodoret⁴, Gélase de

¹ Gélase directement ou par l'un des auteurs tributaires de sa version. M. Van den Ven, dans l'article cité plus haut (p. 31), a montré que la tradition qui part du Rufin grec est fort enchevêtrée. Mais par une voie ou par une autre, tous les récits occidentaux de la conversion des Ibères remontent finalement à celui de Bacour.

² *Hist. eccl.*, I, 20, éd. HUSSEY, t. I (Oxford, 1853), p. 117-23.

³ *Hist. eccl.*, II, 7, éd. HUSSEY, t. I (Oxford, 1860), p. 126-32.

⁴ *Hist. eccl.*, I, 24, éd. PARMENTIER (Berlin, 1911), p. 74-76.

Cyzique ¹ et Théophane ². De la source première ou de l'un des ruisselets qui en dérivent, un hagiographe tire une narration édifiante : *περὶ τῶν Ἰβήρων ὅπως ἦλθον εἰς θεογνωσίαν*, qui existe à l'état séparé dans les manuscrits ³ et qui a passé dans certains synaxaires de plus basse époque ⁴. La même anecdote ou quelque une de ses imitations est à l'origine de la légende de St^e Théognosta, qui se retrouve chez Jean de Nikiu ⁵, dans un fragment copte ⁶, dans le synaxaire arabe alexandrin ⁷ et dans sa métaphrase éthiopienne ⁸. Tous ces textes offrent des variantes ou des superfétations, nouvelles en ce sens qu'elle ne peuvent être imputées à Rufin, puisqu'elles proviennent de l'imagination des remanieurs. Mais d'un témoignage historique autre que celui de Bacour, il n'y a pas la moindre apparence.

Dans le pays même ou dans les proches environs, l'évangélisatrice des Ibères semble d'abord tombée en oubli. Le premier auteur indigène qui la mentionne est le pseudo-Moïse de Khoren, qu'on a vainement essayé de remonter plus haut que le début du VIII^e siècle ⁹. Au l. II, ch. 86, de son histoire d'Arménie, le soi-disant Moïse raconte la conversion du royaume d'Ibérie par une vierge appelée *Nouné*, qui était l'une des compagnes des saintes Hripsimé et Gaiané ¹⁰.

¹ Voyez ci-dessous, p. 30-31.

² *Chronographia*, ed. DE BOOR, p. 24.

³ Par ex., dans un manuscrit de Dionysiou 260, LAMBROS, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, t. I (Cambridge, 1895), p. 386, n^o 3794^s; Lavra 1115^s, EUSTRATIADÈS, *Catalogue of the Greek Manuscripts in the Library of the Laura on Mount Athos* (Cambridge Mass., 1925), p. 178.

⁴ Au 27 oct., *Synax. Eccl. CP.*, p. 167-70.

⁵ *The Chronicle of John, Bishop of Nikiu*, ch. LXXVII, 106 et suiv., trad. R. H. CHARLES (London, 1916), p. 69-70.

⁶ BHO. 811; cf. *Anal. Boll.*, t. XXVI, p. 120-22.

⁷ *Synaxarium alexandrinum*, au 17 tout, ed. J. FORGET, *Corpus Script. christ. or.*, Script. arab., ser. 3, t. XVIII, p. 28-29.

⁸ Au 17 maskaram, trad. E. A. Wallis BUDGE, p. 61-62.

⁹ Tout récemment le P. Nersès Akinian a suggéré que le pseudo-Moïse cacherait un écrivain du IX^e siècle, lequel ne serait autre que Léonce le prêtre. *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. XXXVII, 1-2 (1930), p. 204-217; *Handes Amsorya*, t. XLIV (1930), pp. 8-41, 129-56, 381-404, etc.

¹⁰ Éd. de Venise, p. 169-71; trad. V. LANGLOIS, op. c., t. II (1869), p. 125-27.

Nous croyons pouvoir supposer connue la légende de ces martyres, qui est longuement racontée par *Agathange* ¹ et par la Vie de S. Grégoire d'Arménie ². *St^e Hripsimé*, pour échapper aux poursuites de Dioclétien, s'enfuit à travers l'Orient, avec Gaiané sa nourrice, et une troupe de jeunes chrétiennes, qui lui font cortège. Elles arrivent en Arménie, où elles tombent au pouvoir du roi Tiridate, encore idolâtre. Tiridate, au lieu de la livrer à Dioclétien, qui la réclame, s'éprend d'elle à son tour. Gaiané, qui l'avait exhortée à la résistance, est sacrifiée la première. Hripsimé la suit dans la mort avec toutes ses compagnes.

Ce serait peut-être aller trop loin que de nier l'existence de ces martyres, dont l'*Agathange* primitif, tel que le lisait Lazare de P'arp ³, racontait déjà l'arrivée en Arménie. Leur basilique, à Edšmiadsin, est regardée par de bons juges comme fort ancienne ⁴. Et le rôle que leur légende prête à Dioclétien n'est pas sans quelque fondement dans l'histoire vraie. Galère a laissé en Arménie des souvenirs qui doivent avoir été assez sombres. Maximin Daia a sévi, les armes à la main, contre les chrétiens des nouvelles provinces romaines. Et le roi Tiridate lui-même fut, d'une certaine façon, une créature à la dévotion de Dioclétien ⁵. Mais sur le fond qui peut être accepté comme vraisemblable, les hagiographes ont brodé une fiction qui ne l'est pas. V. Langlois déjà y reconnaissait un thème, qui ressemble un peu trop à la romanesque aventure de Valeria et de Dioclétien, racontée par Lactance ⁶.

Or c'est à la légende déjà viciée par la littérature que Moïse rattache son histoire de la conversion des Ibères. *St^e Nouné*, compagne de *St^e Hripsimé*, échappe à la mort, s'enfuit en Ibérie et arrive à Mtskheta, capitale du roi Mirian. Suit une narration dont le début est l'anecdote de Rufin, savamment

¹ Ed. TER-MEKRTČIAN et KANAJEANTZ, ch. 50-88; LAGARDE, t. c., p. 31-45.

² BHG. 713. LAGARDE, t. c., p. 100-108.

³ Պատմութիւն Հայոց, ch. 2, 3^e éd. de Venise (1891), p. 7.

⁴ J. STRZYGOWSKI, *Die Baukunst der Armenier und Europa*, t. II (Wien, 1918), principalement, p. 654 et suiv.

⁵ Voir *L'intervention politique de Constance II dans la Grande Arménie*, l. c., p. 29-31.

⁶ LANGLOIS, t. I., p. 137, note.

enlacée à des réminiscences d'*Agathange*. Moïse prend bien soin de marquer que la conversion du roi Mirian fut précédée et, en partie, déterminée par celle du roi d'Arménie. C'est ce caractère composite du récit qu'il importe surtout de constater. La première légende orientale de l'évangélisatrice des Ibères a été arrangée par un Arménien, à la gloire du roi Tiridate et de S. Grégoire l'Illuminateur.

Personne n'ignore plus aujourd'hui, à moins de fermer volontairement les yeux, par quelle voie l'anecdote de Bacour est revenue si près de son lieu d'origine. Moïse a mis à profit l'Histoire ecclésiastique de Socrate, traduite en arménien par Philon de Tirak, sous le pontificat du catholicos Anastase ¹. Un des deux manuscrits où cette version ² s'est conservée porte un colophon qui nous en apprend la date exacte ³ : elle a été faite ou achevée en l'an du monde 6204, selon l'ère de Constantinople, 144^e de l'ère arménienne, première ⁴ année de la neuvième indiction, deuxième de l'empereur Léonce. Toutes ces indications concordent exactement avec l'année 686 après J.-C. Cette date est à retenir. Mais le libellé du colophon nous apprend encore autre chose. Les années y sont comptées selon la *vie du (monde) périssable*, d'après la chronologie de Sainte-Sophie de Constantinople, la « métropole œcuménique » L'expression soulignée : *Կենցաղում անցաւորի*, est un idio-

¹ *Histoire universelle* par ÉTIENNE AÇOGH'IG DE DARON, traduite de l'arménien et annotée par E. DULAURIER, 1^{re} partie (Paris, 1883), p. 128.

² Outre la traduction, légèrement abrégée, de Philon, il en existe une autre beaucoup moins fidèle, qui n'apparaît que plusieurs siècles après la première. Cette paraphrase est communément appelée le « petit Socrate ». Elle est publiée avec la version de Philon dans l'édition citée plus bas.

³ Սոկրատայ Աթուստիկոսի Եկեղեցական պատմութիւն. Թարգմանեաց Փիլոն Տիրակացի, ed. Mesr. TER MOVSESIANTZ (Vagharšabad, 1897), p. xvii.

⁴ Un signe de ponctuation mal placé a fait lire : « l'an I del'empereur Léon II (ou III) », et donner à Léonce un numéro d'ordre comme à un souverain moderne. Ce numéro étant faux, on en tiré prétexte pour contester l'authenticité du colophon. M. Rob. P. Blake a pris la peine de la défendre contre cette objection et d'autres encore (*Khristsanskij Vostok*, t. VI, 1916), p. 175-88.

tisme géorgien, ცხოვრებას ხაწუთრება, « dans l'histoire du monde temporel ». Quant à la qualification de métropole œcuménique donnée à Sainte-Sophie de Constantinople, c'est, autant dire, un blasphème, qu'un Arménien de la confession grégorienne ne se serait jamais résigné à proférer et encore moins à écrire ¹.

Dans le second exemplaire du Socrate arménien, ce colophon ne se lit pas. Mais en tête de l'ouvrage qui y fait suite dans le même manuscrit, une autre notule ² porte que « dix-huit ans avant la traduction de l'histoire ecclésiastique de Socrate par Philon, Grégoire abbé de Dzorop'or avait traduit la Vie de S. Silvestre, par ordre de Nerseh, de glorieuse mémoire, prince des Ibères, gendre des Kamsarakans » ³. Devant de telles preuves, il faut bien reconnaître que la version arménienne de Socrate qui a servi de source au pseudo-Moïse est éclosée dans un milieu arméno-géorgien, en communion avec Constantinople. Le fait est clair et la conclusion qui en ressort ne l'est pas moins.

Jusqu'à présent, la littérature géorgienne reste muette. Il faut descendre encore trois siècles avant de rencontrer un récit indigène de l'introduction du christianisme en Ibérie. Le voici enfin ; c'est la légende intitulée *K'artlis Mok'tzeva*, « Conversion du K'artli » ⁴. Elle apparaît dans le « recueil de Šatberd », qui nous a rendu en traduction géorgienne plusieurs anciens ouvrages que l'on croyait perdus, notamment le commentaire de S. Hippolyte sur le Cantique des Cantiques ⁵, et celui de S. Épiphanie sur les Douze pierres du

¹ Ne serait-ce pas la véritable raison pour laquelle cette note de copiste a été arguée de faux ?

² TER MOVSESIAN, l. c.

³ Ce Nerseh prince des Ibères est mentionné par Jean le Catholikos, sous le pontificat du catholicos Israël (677-687), comme ayant mis en fuite le général arabe Barabaj ('Abd-Rabbeh ?) qui avait envahi l'Arménie ; éd. J.-B. ÉMIN (Moscou, 1853), p. 53. Il ne sera pas inutile de savoir que la traduction de Saint-Martin est inexacte en cet endroit. S'en rapporter à celle de J. MARQUART, *Osteuropäische und Ostasiatische Streifzüge* (Leipzig, 1903), p. 402, note.

⁴ Voir ci-dessus, p. 7.

⁵ Publié par M. N. MARR, *Teksty i razyskanija po armjano-gruzinskoj filologii*, t. III, 1901.

rational ¹. Le manuscrit de Šatberd, dont nous ne recommencerons pas ici la longue et curieuse histoire ², provient de l'Arméno-Géorgie. Il est lui aussi un monument des plus démonstratifs de l'activité intelligente qui a régné dans ce milieu bilingue, où les deux cultures, arménienne et géorgienne, ont travaillé à frais communs sur l'inépuisable fonds de la littérature byzantine.

La *Conversion du K'artli* débute par énumérer, dans l'ordre chronologique, les rois qui ont régné sur les deux parties du royaume ibère avant la conversion du pays. Au vingt-septième règne, celui du roi Mirian, le chroniqueur entre dans son sujet, par un énorme anachronisme. Après la victoire de Constantin, St^e Hélène sa mère se rend à Jérusalem pour y rechercher la Sainte-Croix. Elle y rencontra St^e Hripsimé avec une jeune Romaine, appelée Nino, qui avait été l'institutrice de Hripsimé. Après leur rencontre avec St^e Hélène, Hripsimé, sa nourrice Gaiané, Nino et quelques autres femmes s'enfuient par mer en Arménie ³. Inutile de pousser plus loin ce résumé. On a déjà reconnu cette narration hybride. Elle vient en droite ligne du pseudo-Moïse de Khoren, qui a le premier amalgamé l'anecdote de Bacour et la légende d'Agathange. Le chroniqueur géorgien a pris à son tour la même liberté. Il a encore surchargé d'autres embellissements la version frelatée de Moïse. Mais la source première de son inspiration n'est pas douteuse. Tout le fond historique par où son récit repose sur la tradition primitive est emprunté à Moïse, qui l'a tiré de Rufin par Socrate.

X

Là ne devait pas s'arrêter l'évolution de la légende sur le sol géorgien. Nous avons déjà dit que le *K'artlis mok'tzeva* comprend une seconde partie, qui est la *Vie de St^e Nino* ⁴. A voir combien peu naturellement ce récit se raccorde au

¹ L'édition autographique de M. Rob. P. Blake (Boston, s. a.) sera suivie d'une importante étude, prête à paraître.

² Cf. *Anal. Boll.*, t. XL, p. 279.

³ TAQAÏŠVILI, *Sbornik materialov*, t. c., p. 61-19.

⁴ Ci-dessus, p. 7.

précédent et le reprend en sous-œuvre, on a déjà une première preuve de la fertilité exubérante avec laquelle le thème initial de la légende s'est développé dans la poétique imagination du peuple ibère. Si l'auteur de la *Conversion du K'artli* au moment où il rédigeait le premier chapitre de son livre, connaissait déjà les faits merveilleux qu'il déroule dans la seconde partie de sa narration, qui l'empêchait de les insérer à leur place naturelle? De toutes les explications que l'on peut essayer, la moins arbitraire, c'est que le compilateur du *K'artlis mok'tzeva* a reproduit bout à bout deux états successifs de la même légende.

Pour en avoir le cœur net, il suffit du plus rapide coup d'œil sur la tradition manuscrite. La *Vie de S^{te} Nino* se présente tantôt à l'état indépendant, tantôt intercalée dans le récit continu des annales géorgiennes, comme elle l'est dans le *K'artlis mok'tzeva*. On la trouve au moins sous cinq formes, sans compter celles qui sont données expressément pour des remaniements littéraires comme la métaphrase du « catholikos » Arsène ¹:

1. Dans le *Mok'tzeva K'artlisa* de la recension de Šatberd, déjà nommée.

2. Dans une autre rédaction du même livre, dite du manuscrit de Dšeliš ².

3. Dans l'*Histoire de Géorgie*, mise sous le nom de Džuanšer. Ce texte du XII^e siècle, qui semble représenter le premier noyau des annales de la Géorgie, ne subsiste plus que dans une version arménienne ³. (Notons encore une fois l'in-

¹ Éditions du Musée ecclésiastique, n° 10, Tiflis, 1930.

² Copie, sur papier, en *khutzuri*, du XIV^e-XV^e siècle. C'était le manuscrit 439 de la Société pour la diffusion des lettres parmi la population géorgienne, décrit dans le catalogue de M. E. TAQAÏŠVILI, *Sbornik materialov*, t. XLI (1910), p. 44-96 ; t. XLII (1911), p. 1-59. A raison de l'importance du texte, M. Taqaïšvili l'a publié intégralement, sous le texte de Šatberd, réimprimé in extenso. Il y a joint (t. XLII, p. 57-59) une récapitulation des principales variantes. On ne perdra pas de vue que le manuscrit de Šatberd est incomplet de plusieurs feuillets.

³ Համառոտ պատմութիւն Վրաց, ընծայեալ Զուանշերի պատմչի, (Venise, 1884), ch. VIII-X, p. 26-61 ; cf. BROSSET, *Histoire de la Géorgie*, t. IV. Additions et éclaircissements, p. 19-32 ; F. C. CONYBEARE, dans WARDROP, *Life of St. Nino*, l. c., p. 67-86.

térêt que les Arméniens ont pris à ces débuts de l'historiographie géorgienne).

4. Dans les annales ou chroniques géorgiennes connues sous le titre de *K'artlis tzkhovreba*, « Vie du K'artli » ¹.

5. Enfin, à l'état de pièce complète par elle-même, dans le légendier arménien ².

Toutes ces rédactions prétendent raconter la même histoire, mais avec combien de divergences et de variations. D'un texte à l'autre, l'altération éclate avec une évidence qui ne laisse place à aucune supposition rassurante sur la genèse du document. Sans doute, en ergotant sur de simples possibilités, on peut plaider que la tradition après avoir somnolé nuitamment pendant de longs siècles, s'est mise tout à coup à fermenter, à partir du moment où elle a vu le grand jour. Mais qui le croira, s'il n'est persuadé d'avance par un préjugé national ou patriotique? Cette légende qui apparaît pour la première fois en 973 et qui depuis lors ne cesse plus de changer, c'est un roman, une chanson de geste, une saga, ce que l'on voudra ; un texte fixé depuis des siècles, et protégé contre les fantaisies des copistes par son antiquité vénérable, c'est impossible.

Une analyse détaillée du document nous conduirait au même résultat. Mais cette analyse serait interminable, et l'instituer ici pour en tirer un simple complément de preuve serait enfoncer une porte ouverte.

La *Vie de S^{te} Nino* se compose de sept narrations distinctes, dont six sont attribuées à des auteurs fantastiques, inventés selon les recettes les plus banales de la littérature d'imagination. Nous les indiquons par leurs sous-titres, qui suffisent à caractériser le genre.

a) Récit de la reine Salomé d'Ouğarma, d'après les souvenirs autobiographiques que S^{te} Nino lui aurait confiés à son lit de mort ;

b) Récit du prêtre juif Abiathar, converti à Mtskheta par S^{te} Nino ;

¹ Ed. DŠIDŠINADZE (Tiflis, 1897), p. 86-139. Recension dite de la reine Marie, éd. E. TAQAİŠVILI (Tiflis, 1906), p. 55-116. Traduction dans BROSSET, *Histoire de la Géorgie*, t. I, p. 89-132.

² SABININ, *Sak'artvelos Samotkhe* (Tiflis, 1882), p. 119-55.

- c) Récit du même sur la translation de la *St^e Tunique* ;
- d) Récit de Sidonia, disciple de *St^e Nino*, sur la conversion du roi Mirian ;
- e) Récit de la même sur la construction des premières églises ;
- f) Récit de l'exaltation de la Croix de Mtskheta ;
- g) Lettre du patriarche de Rome et du roi des « Francs » (*Brandž*) à *St^e Nino* et au roi des Ibères.

Dans les matériaux qui ont servi à remplir ce cadre fantaisiste, on reconnaît, outre le thème arrangé par Moïse de Khoren, un fatras emprunté à l'hagiographie de toutes les époques : livre d'Agathange, auquel le compilateur a recouru directement ¹, Passion de S. Georges, Vie de Constantin, légende de la *St^e Tunique*, Passion des SS. Speusippe, Éleusippe et Mélasippe ², Apparition de la Croix à Constantin, etc.

Sur ces réminiscences livresques, il n'y a pas à discuter : elles sautent aux yeux avant toute recherche, et quelques-unes contiennent des allusions, qui équivalent à une référence directe ³. La supercherie éclate plus scandaleusement encore dans les données où devrait se montrer le fond solide de la tradition locale. M. Marr a pris la peine d'examiner les passages où la Vie de *St^e Nino* et le *K'artlis tskhovreba* parlent de l'ancienne religion du pays. Son verdict est formel : le panthéon géorgien, tel qu'il apparaît dans cette fiction épique, est une réunion de dieux iraniens, d'autres dieux aryas et de dieux sémitiques, sans une seule divinité proprement géorgienne ⁴.

¹ Il en existe une recension géorgienne, éditée par M. L. MELIKSET-BEKOV, *Vita S. Gregorii Parthianensis*, dans *Monumenta Georgica*, I. Scriptores ecclesiastici, 2. Tiflis, 1920.

² Éditée par M. N. MARR, dans *Zapiski Vostočn. Otdelenija Imp. Russk. Arkheologičeskavo Obščestva*, t. XVII (1906), p. 285-344 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXVI, p. 334-35.

³ M. G. Peradze distinguerait dans le *K'artlis Mok'tzeva* et la Vie de *St^e Nino* des éléments appartenant à quatre couches d'âges différents (communication verbale ; cf. *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XLIX, 1930, p. 95-99). Cette stratification peut être admise, à la condition qu'on l'entende des matériaux comme tels, mais non de leur mise en œuvre.

⁴ *Bogi jazyčeskoj Gruzii po drevnegruzinskim istočnikam*, dans

Tous les indices convergent donc vers la même conclusion : la riche floraison de légendes écrites qui s'est épanouie chez les Géorgiens autour de la figure de Ste Nino, a germé tout entière de l'anecdote de Bacour, enregistrée par Rufin, transmise par Socrate et arrangée par le pseudo-Moïse de Khoren. La littérature indigène des Ibères sur la conversion de leur pays a pris naissance dans une page qui leur appartient, mais qui leur est revenue de l'étranger.

XI

Nous disons à dessein la littérature, parce que, toutes conclusions prises, la critique doit distinguer entre les fictions de l'hagiographie géorgienne et le fait historique qui en a fourni le sujet. Si le lecteur veut bien se rappeler les quelques points fixes qui ont guidé la présente recherche, il peut sans trop de peine tracer la résultante de cette marche sinueuse.

La conversion officielle des Ibères était nécessairement liée à la conversion du roi. Elle s'est donc décidée à Mtskheta. Les facteurs humains qui l'ont préparée ne pouvaient agir que de l'Arménie romaine ; et encore leur jeu devait-il être favorisé par un concours de circonstances heureuses, qui a cessé très vite après le règne de Constantin. Temps, lieu, conjoncture politique sont exactement indiqués dans l'anecdote de Bacour, ou s'en déduisent sans effort. Quant à l'épisode caractéristique qui détermina la résolution du roi, le témoin de Rufin peut l'avoir rapportée, en l'embellissant de quelques touches poétiques, d'après une tradition déjà idéalisée ; mais rien n'autorise à supposer qu'il l'ait inventé de toutes pièces.

La sainte femme qui apporta l'Évangile aux Ibères étant figure historique, on doit regarder comme moralement impossible que son souvenir ait achevé de disparaître après

Zapiski Vostočn. Otdělenija, t. XIV (1903) p. 1-29. M. O. G. von WESENDONK a rejeté cette conclusion de M. Marr ; mais les conceptions de mythologie comparée qu'il y oppose ne sont pas convaincantes. *Ueber georgisches Heidentum*, dans *Caucasica*, fasc. 1 (1924), p. 1-102. Il serait cependant peu équitable de méconnaître l'érudition accumulée dans ce travail (cf. *Anal. Boll.*, t. XLIV, p. 150-51),

quelques générations. Que l'on n'en retrouve, dans le pays même, aucune trace écrite remontant aux premiers siècles, est-on en droit de s'en étonner, puisqu'à cette époque lointaine, la Géorgie chrétienne n'écrivait pas? D'autres indices certains permettent de conclure que le peuple ibère n'avait pas oublié les circonstances qui avaient accompagné la conversion de ses ancêtres. S. Eustathe, mazdéen converti sous le règne de Khosrau Anošarvan (531-578), au moment où il est emmené de Mtskheta à Tiflis, pour être jugé, salue au passage « la Croix de Mtskheta »¹. On ne sait trop si ce nom désigne une église ou, au sens littéral du terme, une simple croix. La chapelle qui fut ainsi appelée pourrait avoir été construite quelques années après la mort de S. Eustathe. En tout cas, il s'agit bien ici d'un endroit anciennement vénéré par les chrétiens. Plus tard, on voit que la croyance populaire y avait localisé un épisode de la prédication de S^{te} Nino. Il se peut que cette tradition soit née de la légende écrite ; mais à tout prendre, il est encore plus prudent de s'en tenir à l'explication que le texte de Rufin rend plausible s'il ne la suggère pas positivement. S. Eustathe de Mtskheta fut martyrisé en 541. Sa Passion, qui ne semble pas avoir été rédigée au lendemain des faits, n'est cependant pas postérieure à la fin du VI^e siècle. On peut donc inscrire sous l'une de ces deux dates, la plus récente, si l'on y tient, une première attestation locale de la légende de S^{te} Nino.

La cathédrale de Mtskheta en est une seconde. Des archéologues au jugement sûr font remonter cet antique monument au début du VII^e siècle. On ignore, il est vrai, si dès cette

¹ DSCHAWACHOFF (I. ĖAVAKHIŠVILI) et HARNACK, *Das Martyrium des heiligen Eustathius von Mzcheta*, dans *Sitzungsberichte der kgl. Preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1901, p. 875-902. Harnack inclinait à suspecter que la mention de Croix de Mtskheta pourrait être interpolée (p. 882, note 1). Il n'y a pas lieu de s'émouvoir outre mesure de la raison apportée à l'appui de ce soupçon.

² La monographie de A. NATROEV, *Mtskhet i evo Sobor Sveti-Tzkhoveli* (Tiflis, 1901) manque de critique. Elle est périmée par les belles études de M. G. Tschubinaschwili, *Untersuchungen zur Geschichte der georgischen Baukunst*. Erster Band, Erstes Heft, *Die kleine Kirche des Heiligen Kreuzes von Mzcheta*, Tiflis, 1921 ; *Histoire de l'art géorgien*, Tiflis, 1926 (en géorgien).

époque, il avait déjà reçu le nom de *Sveti tzkhoveli*, « Colonne vivante », sous lequel on le trouve désigné à travers toute l'histoire géorgienne. Mais jusqu'à preuve du contraire, il est déraisonnable de présumer que ce vocable ne peut remonter à la première dédicace de l'église, comme si le témoignage de Rufin ne comptait pas. Entre le miracle de la colonne suspendue qui se racontait déjà à la fin du iv^e siècle et le nom qui de temps immémorial est celui de la cathédrale de Mtskheta, la concordance est trop frappante.

Grâce aux archéologues qui ont mis hors de doute l'ancienneté de ce monument vénérable, nos recherches s'achèvent dont sur un résultat moins décevant qu'on ne pouvait le craindre tout d'abord. Les événements qui avaient accompagné ou déterminé la conversion de l'Ibérie ne se sont jamais complètement effacés de la mémoire du peuple. Il en restait des souvenirs, fort obscurcis probablement, mais qui, à Mtskheta tout au moins, étaient attachés à des sanctuaires entourés de la vénération publique. Cette tradition locale ne peut avoir subi l'influence de la légende écrite, car celle-ci n'apparaît que beaucoup plus tard. Ce que les vieilles églises de Mtskheta racontaient aux fidèles, c'était une histoire qui, sans doute, avait beaucoup changé depuis Bacour mais qui n'était pas encore la merveilleuse épopée de St^e Nino. Ainsi, par une conséquence qui pourra sembler paradoxale, la pauvreté même de ces fictions littéraires rend témoignage à la tradition qui les a précédées.

XII

Il doit sembler étrange que dans cette longue étude, nous ayons laissé dans l'ombre la longue généalogie qui est placée en tête de la biographie syriaque de Pierre, évêque de Maïouma et descendant de la dynastie ibérienne¹. Notre explication sera brève. On peut tirer de cette pièce de quoi embrouiller l'histoire de la Géorgie chrétienne ; de quoi l'éclaircir ou la compléter, c'est une autre affaire.

La *Vie de Pierre l'Ibère* a certainement été composée au

¹ Mort peu avant 490. *BHO*, 955.

monastère qui portait son nom, près de la ville épiscopale de Maïouma¹. Pour en déterminer le degré d'originalité, il faudrait pouvoir la confronter avec une autre biographie du même personnage, composée par Zacharie le Scolastique et dont il ne reste plus que des fragments². Comparée aux *Plérphories* de Jean de Maïouma³, rédigées, semble-t-il, un peu plus tard et dont Pierre l'Ibère était également le personnage principal, elle montre que le souci de la vérité historique comptait pour assez peu de chose dans le culte que les monophysites de Maïouma rendaient à leur grand homme. Au commencement du VI^e siècle, la propagande anti-chalcédonienne gagnait du terrain en Arménie. En Ibérie au contraire, en Aphkhalie et en Colchide, l'orthodoxie byzantine étendait ses conquêtes⁴. Quoi d'étonnant que le parti monophysite ait saisi l'occasion d'une facile revanche? La nationalité de l'évêque de Maïouma était un thème commode à exploiter. Personne, évidemment, ne s'aviserait d'objecter qu'il était peu sérieux de prendre comme témoin des croyances religieuses de l'Ibérie, un homme qui, disait-on, avait été, dès sa douzième année, livré comme otage à Constantinople, qui avait été élevé au palais de Théodose II, et qui, plus tard à l'âge d'homme s'était fourvoyé dans un monastère de Palestine, patronné par Eudocie et qui a servi de retraite à Sévère d'Antioche. Il était Ibère, de race royale à ce qu'on assure. Ses panégyristes ont voulu de plus qu'il fût un descendant direct du grand Bacour, le premier roi chrétien de l'Ibérie⁵.

¹ S. VAILHÉ, *Répertoire alphabétique des monastères de Palestine* (1900). Extrait de la *Revue de l'Orient chrétien*, p. 55-58 du tirage à part. Sur la personnalité historique de Pierre, tout l'essentiel est rassemblé par J.-B. CHABOT, *Pierre l'Ibérien, évêque monophysite de Maïouma (Gaza), à la fin du V^e siècle*, dans *Revue de l'Orient latin*, t. III (1895), p. 367-97.

² BHO. 956. Sur les sources de la biographie de Sévère, il est bon de relire les observations de M. Kugener, *Byzantinische Zeitschrift*, t. IX (1900), p. 464-70.

³ BHO. p. 209. Éd. F. NAU, *Patrologia Orientalis*, t. VIII, 1 (1912).

⁴ Ci-dessus, p. 18.

⁵ R. RAABE. *Petrus der Iberer* (Leipzig, 1895), p. 7 du texte syriaque.

Des critiques se sont demandé qui était ce Bacour le Grand. Comment y aurait-il moyen de s'y tromper ? Maïouma n'est pas si loin de Césarée. Le moine chargé de glorifier Pierre l'Ibère avait lu la traduction de Rufin par Gélase ; il écrivait pour des lecteurs qui la connaissaient. Le Bacour dont Pierre était l'arrière-petit-fils du côté maternel est, sans discussion possible, celui dont on se souvenait à Césarée. Comme pour achever de montrer qu'il s'agit bien du même personnage, l'hagiographe ajoute que Bacour le Grand était frère d'*Arsilios*, c'est-à-dire Arčil, qui appartient en effet à la liste royale d'Ibérie, et qui, semble-t-il, lui succéda ¹.

Ni Gélase, ni Rufin sa source, ni aucun témoin digne de foi n'a jamais avancé que Bacour fût le premier roi chrétien des Ibères. Bacour lui-même dit tout le contraire on ne peut plus clairement. L'affirmation du biographe de Pierre l'Ibérien est une erreur ; et, prise en liaison avec les détails circonstanciés qui l'entourent, cette erreur est un mensonge : on ne saurait la qualifier d'un nom plus doux. Il y a tout près de là d'autres faussetés aussi palpables. On nous conte que, du côté paternel, Pierre avait un grand oncle, frère de sa grand'mère, qui s'appelait *Parsmanios*, c'est à dire *P'arsmân*. Ce *P'arsmân* exerçait un haut commandement dans l'armée romaine, jusqu'au jour où il dut s'enfuir, pour avoir commis un adultère, avec Eudoxie, femme d'Arcadius ². Il devint ensuite roi des Ibères et déclencha sur l'empire une invasion des Huns Blancs. On reconnaît ici le roman d'Eudocie et de Paulin, avec d'autres personnages. Le beau-frère du roi d'Ibérie a pris la place du *magister officiorum*, et l'Eudoxie d'Arcadius est confondue avec l'Eudocie de Théodose II, chère aux monophysites. Il n'y a pas que la chronologie qui soit mise à mal dans cette substitution ³.

Ceux que deux exemples de cette force ne découragent pas peuvent essayer de contrôler la généalogie anecdotique de Pierre l'Ibérien. Elle s'étend sur trois générations dans l'ascendance paternelle, sur quatre dans la maternelle. Mais cette

¹ Ci-dessus, p. 38.

² RAABE, p. 5 du texte syriaque.

³ Voir O. SEECK, art. *Eudokia*, dans PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie*, t. VI, 1, col. 907 et suiv.

irrégularité n'en est que le moindre défaut ¹. Nous laissons à d'autres le soin d'expliquer la chance extraordinaire qui a conservé en si parfait état cet arbre généalogique où figurent, à côté des parents, aïeux et bisaïeux de Pierre, sa sœur adultérine, ses oncles, grands oncles, tantes, grandes tantes, cousins, et jusqu'à la bonne femme qui le cacha pour le soustraire aux réquisitions des Perses, la fille de cette femme, qui servit de nourrice à Pierre, son mari, ses frères et ses deux enfants. En dernière analyse, ce registre d'état-civil et son commentaire biographique reposeraient sur les dires d'un transfuge séparé des siens et de sa patrie depuis l'âge de douze ans. Mettons que cela ne soit pas rigoureusement impossible. Mais alors pourquoi l'hagiographe qui récite si exactement tout ce livre de famille ne paraît-il connaître ni une ville, ni un fleuve, ni aucune localité, ni aucun détail géographique du pays géorgien ? On serait encore plus en peine de raccorder à n'importe quoi de certain les historiettes édifiantes attribuées aux ancêtres du héros. Les noms mêmes de tous ces personnages sont aussi énigmatiques que leurs figures : presque tous ceux qui se laissent identifier sont lazès ² ou iraniens. Et ce n'est assurément pas sans motif que les Géorgiens eux-mêmes, lorsque plus tard, ils ont voulu reprendre pour eux la cé-

¹ En travaillant à grands coups de grattoir dans cette généalogie, Markwart a fini par identifier *Busmerios*, premier du nom, grand père de Pierre l'Ibérien, au *Barzimeres scutariorum tribunus*, qui fut dépêché, par Valens, avec le comte Daniel, pour rejoindre le roi Pap, échappé de Tarse (AMMIEN MARCELLIN, l. XXX, 1, 11 et suiv.). Or ce Barzimeres était Arménien, et de plus, l'année 374, où ces événements se passaient, dérange un peu les calculs. Markwart, qui transposait volontiers le monde antique dans le monde moderne, ne s'est pas demandé, si, par exemple, en 1885 on aurait vu ailleurs qu'à la foire un phénomène vivant, dont le propre grand père était colonel de pandours au lendemain de la guerre de Sept Ans.

² D'après l'hagiographe, Pierre, avant son entrée en religion, se serait appelé *Nabarnugios*. M. A. I. Brilliantov a mis ce nom en rapport avec celui du patrice de Lazique appelé *ὁ τοῦ Βαρνικίου*, par Théophane, et *Λεβαρνίκιος* par Théodore de Gangres, dans son récit de la mort de S. Maxime (*Khristianskij Vostok*, t. VI p. 47, note 1) : rapprochement qui a reçu l'approbation de M. Marr, *ibid.*, p. 95-97.

l'ébriété de leur compatriote¹, n'ont rien su reconnaître de leur histoire nationale dans tout le début de sa biographie.

La Vie syriaque de Pierre l'Ibérien est le repoussoir qu'il fallait pour mettre en relief la naïveté et la prudence de l'honnête Rufin. P. P.

³ La Vie géorgienne de Pierre l'Ibérien a été publiée par M. N. MARR, *Žitie Petra Ivera tsareviča-podvižnika i episkopa majumskavo*, dans *Pravoslavnyj Palestinskij Sbornik*, t. XVI, 2 (1896).

LE NOUVEAU VOLUME DES ACTA SANCTORUM

Le volume des *Acta Sanctorum* qui vient de paraître¹ n'est pas, comme on pourrait s'y attendre, le tome V de Novembre. C'est le complément du tome II, *pars prior*, qui porte le millésime de 1894. Beaucoup de bibliothécaires, attendant la *pars posterior*, se plaignaient de ne pouvoir envoyer à la reliure cette première partie. Au risque de leur donner un nouveau sujet de mécontentement, nous leur offrons, au lieu d'un fascicule supplémentaire, un volume complet. Il est rempli tout entier par un commentaire du Martyrologe Hiéronymien, qui rappellera celui du martyrologe d'Usuard que le P. Du Sollier fit paraître en 1714. En le publiant, nous remplissons un devoir envers nos vénérés prédécesseurs. Ils ont constamment rencontré sur leur route le précieux document, dont ils devinaient l'importance. Mais ils ont dû renoncer à l'expliquer, faute de posséder aucun des moyens dont nous disposons aujourd'hui pour éclairer ce texte difficile.

Des trois manuscrits principaux qui ont été reproduits intégralement dans l'édition de J.-B. De Rossi et L. Duchesne, placée en tête de la *pars prior*, ils ne connaissaient que l'*Epternacensis*. Papebroch eut l'intuition des questions délicates que soulèverait l'étude du document, et jugea utile de faire reproduire, par la gravure, l'antique manuscrit. Les cuivres du premier fac-similé de manuscrit que l'on connaisse, et qui n'a pas été terminé, sont conservés au Musée Plantin, à Anvers². C'est un document curieux de l'histoire des études d'érudition. L'intéressante initiative du célèbre critique

¹ *Acta Sanctorum Novembris*, tomi II pars posterior, qua continetur Hippolyti DELEHAYE *Commentarius perpetuus in Martyrologium Hieronymianum* ad recensionem Henrici QUENTIN O. S. B. Bruxellis, 1931, in-fol., xxiv-721 pp.

² M. ROOSES, *Le plus ancien fac-similé d'un manuscrit*, dans *Bulletin de l'Académie d'archéologie de Belgique*, 1881, p. 295-300.

n'eut malheureusement pas les résultats qu'on aurait pu en espérer. Pas plus que ses successeurs, jusqu'au P. Victor De Buck, Papebroch ne fut en possession de la clef de ces vénérables archives hagiographiques de l'antiquité qu'est le Martyrologe Hiéronymien. Les anciens Bollandistes se trouvaient dans les mêmes conditions que l'illustre érudit de Lucques, Fiorentini, qui usa sa vie dans une tentative vouée d'avance à l'insuccès, et dont l'énorme commentaire, fruit d'un travail opiniâtre et d'une science étendue, n'a pas fait avancer d'un pas la connaissance du mystérieux document. Lorsque parut, en 1866, date mémorable dans l'histoire de l'hagiographie, le martyrologe syriaque trouvé par W. Wright dans un manuscrit du British Museum, copié en 411, le P. Victor De Buck fut un des premiers à reconnaître la parenté de ce texte avec le Martyrologe Hiéronymien, et le parti qu'on pouvait en tirer pour la critique de cette compilation. Il en fit la preuve dans divers essais, prélude d'un travail considérable qu'une mort prématurée ne lui permit pas d'exécuter. Les *Acta Sanctorum* d'Octobre touchaient à leur terme, et l'on songeait à grouper les matériaux du mois suivant. Novembre s'ouvrait par la fête de Tous les Saints. C'était la place indiquée pour une édition du vieux martyrologe, où tous les saints de l'antiquité chrétienne semblaient représentés.

A la mort du P. Victor De Buck, les survivants étaient trop avancés en âge pour reprendre ce grand projet, que d'ailleurs le manque de ressources matérielles n'eût pas permis de mener à bonne fin. Ils contribuèrent, dans la mesure de leurs forces, à l'étude critique des martyrologes, en publiant, dans le volume XIII d'Octobre, un des principaux manuscrits de l'hiéronymien, le *Bernensis*, dont le texte n'avait jamais vu le jour, et dont W. Arndt leur avait procuré une copie. En tête du volume suivant, le t. I de Novembre, fut placée une bibliographie des martyrologes, travail sommaire, mais indispensable pour s'orienter dans une littérature très dispersée.

Cependant, deux illustres savants étaient amenés par leurs travaux à faire du Martyrologe Hiéronymien une étude spéciale. J.-B. De Rossi y avait souvent recours dans sa *Roma Sotterranea* et dans son *Bullettino*. L. Duchesne y recueillait d'excellents matériaux pour son *Liber pontificalis* et ses *Fas-*

les épiscopaux. Une étude du même auteur sur les sources du Martyrologe Hiéronymien (1885) vint de nouveau attirer l'attention sur la nécessité d'une édition critique du document. Le P. De Smedt s'adressa à ceux qui étaient tout désignés pour l'entreprendre, les engagea à se mettre à l'œuvre, et leur offrit l'hospitalité des *Acta Sanctorum*, qui fut aussitôt agréée. C'est à la suite de cette démarche que parut, en 1894, la première édition savante du texte, précédée d'importants prolégomènes, où les manuscrits sont décrits et classés, les recensions établies, le tout complété par une étude des sources de la compilation. Ce n'est pas, à vrai dire, une édition critique, l'état des manuscrits rendant impossible une restitution du texte primitif. On dirait mieux une édition diplomatique, reproduisant très exactement les trois manuscrits principaux, et groupant autour d'eux une masse imposante de matériaux, préparés pour les recherches ultérieures.

Cette édition si longtemps attendue devint le point de départ de nombreuses études. Mais on ne fut pas longtemps à s'apercevoir, par divers essais malheureux, que pour le plus grand nombre des érudits, déroutés par l'état de délabrement du texte, le Martyrologe Hiéronymien restait un livre fermé, et que l'insuccès de leurs tentatives provenait d'un défaut de méthode. L'erreur consistait à étudier les notices isolément, sans assez s'occuper du contexte, et surtout sans avoir une idée claire de la composition du martyrologe. La nécessité d'un commentaire courant, appuyé sur une étude d'ensemble du document, se faisait de plus en plus sentir. On se mit donc à recueillir les matériaux d'une annotation ; des essais de restitution partielle parurent à divers intervalles¹ ; et quand le travail préparatoire parut suffisamment avancé, la publication du commentaire fut décidée.

Une difficulté restait à résoudre. A quel texte attacher ce commentaire ? Il ne pouvait être question de l'ensemble des manuscrits reproduits dans l'édition à trois colonnes. Se

¹ *Les origines du culte des martyrs*, 1912, et divers articles détachés publiés dans les *Analecta* et ailleurs. Voir par exemple, t. XLIX, p. 22, notes 1-5. En dernier lieu : « *In Britannia* » dans le *Martyrologe Hiéronymien*, dans *Proceedings of the British Academy*, t. XVII, 1931.

contenter d'un de ces manuscrits, en tenant compte, éventuellement, des leçons des autres, était un système dont le moindre inconvénient était de compliquer les discussions et de nuire à la clarté. D'autre part, une restitution du texte, tel qu'il sortit des mains du premier rédacteur, en Italie, au ^{ve} siècle, était jugée impossible. Ayant confié nos hésitations à un des savants qui connaissent le mieux la littérature des martyrologes, le R. P. Dom H. Quentin, celui-ci suggéra l'idée d'établir un texte qui serait un essai de restitution de l'archétype de nos manuscrits, appartenant tous, comme on sait, à la recension Gallicane du martyrologe. Il avait reconnu la possibilité d'y réussir et se trouvait en possession des matériaux nécessaires. Très aimablement il s'offrit à exécuter ce travail préliminaire, et à nous livrer le texte critique auquel le commentaire pourrait s'adapter commodément. L'offre fut acceptée avec reconnaissance, et c'est du texte constitué par Dom Quentin que nous sommes partis pour rédiger notre commentaire.

La disposition typographique adoptée facilitera beaucoup la lecture du martyrologe. Le texte de l'archétype représenté par l'accord des deux familles de manuscrits est donné en caractères gras à longues lignes. Les particularités des deux familles sont figurées en caractères plus petits et disposées sur chacune des deux moitiés, I et II, de la page. Les additions propres à des manuscrits particuliers ou à des groupes secondaires sont mises à part en tête de l'appareil critique. Dans celui-ci sont relevées les variantes des manuscrits pléniens EABSW. Il est suivi d'un choix d'extraits de manuscrits abrégés, sous la rubrique *Excerpta ex variis*, parmi lesquels sont reproduits intégralement deux exemplaires de manuscrits qui n'étaient point connus à l'époque de la publication de l'édition tripartite : le manuscrit de Dublin, publié ici-même sous le titre de *Martyrologium Cambrense*¹, et depuis, reproduit avec fac-similé dans la série de la Bradshaw Society ; de même, la partie latine du *Tamlactense*, ou martyrologe de Tallaght, qui vient d'être publié par MM. Best et Lawlor dans la même collection. M. Best avait bien voulu nous communiquer les épreuves de son édition. Il était né-

¹ *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 371-407.

cessaire de faire connaître ce texte, dont on attendait beaucoup, mais qui causera quelque déception. Un coup d'œil jeté sur le *Tamlactense*, exemplaire incomplet d'ailleurs, permet de constater qu'il aggrave généralement, sans les éclairer presque jamais, les défauts de la tradition commune, et qu'on ne peut guère en tirer parti pour la critique du martyrologe. Une particularité à signaler est la répétition fréquente (environ 80 fois) à diverses dates, du nom de *Zefanus*. Il ne peut être question d'y reconnaître chaque fois le nom du premier martyr, et il semble qu'il provienne simplement d'un sigle mal interprété. Un de nos collaborateurs s'occupera d'éclaircir ce mystère.

La nouvelle recension facilitera sans doute la lecture du texte, mais elle laisse sans solution la question de la forme primitive des notices et de l'identification des saints qui en font l'objet. C'est la tâche du commentateur de chercher à la résoudre. La restitution d'une notice suppose la connaissance de trois éléments : la forme exacte du nom du saint ; le nom de l'Église à laquelle il appartient ; la date de sa fête. Exemple : *VII kal. mart. Smyrnae Polycarpi*. Nous n'expliquerons pas, une fois de plus, pourquoi une opération, si simple en apparence, est entourée de grandes difficultés lorsqu'il s'agit du Martyrologe Hiéronymien. Les noms défigurés par les copistes, les interpolations et le désordre qui s'en est suivi, séparant le nom du saint de la rubrique topographique correspondante, les répétitions des mêmes annonces à diverses dates, tout cela conspire pour créer au critique des embarras souvent inextricables. Les répétitions ou doublets sont comme la caractéristique de l'hiéronymien. Cette particularité doit nous arrêter un instant.

Trois catégories de doublets méritent spécialement l'attention :

1^o) Ceux qui se rencontrent le même jour ou à des dates voisines. La source de ces répétitions n'est pas difficile à découvrir. Deux ou plusieurs exemplaires ont été collationnés. Le résultat de la comparaison a été inscrit soit entre les lignes, soit dans les marges. Un travail de revision a fait entrer ces noms, en tout ou en partie, dans le texte. Ce travail a été fait sans aucun soin. Les nouvelles leçons avaient été placées dans les espaces libres, sans indication de relation

avec la première rédaction. Elles ont été intercalées n'importe où, dans le texte, dont elles ont, par suite, troublé toute l'économie. Et il est arrivé souvent que les additions marginales n'aient pas trouvé place vis-à-vis de la véritable date. Le copiste les a reportées au jour précédent, au lendemain, au surlendemain selon les apparences, parfois selon son inspiration.

2^o) Une catégorie spéciale est celle des notices qui se reproduisent à des dates plus éloignées, mais ayant, dans le calendrier romain, la même expression numérique. C'est ainsi qu'on retrouve une notice du *III non. ian.*, par exemple, au *III non. mai.*, du *XVI kal. april.*, au *XVI kal. iul.* et ainsi de suite. Les confusions de ce genre sont très fréquentes, et résultent également de la comparaison de divers exemplaires. Elles accusent un travail hâtif, et une négligence peu commune.

3^o) La troisième série de doublets est due à la manie d'un interpolateur qui, le jour de la fête d'un saint, inscrit d'autres noms que ce saint lui remet en mémoire, le plus souvent des martyrs appartenant au calendrier de la même église. A Milan, le 19 juin se célèbre la fête des SS. Gervais et Protais. Ce jour-là on a placé à côté d'eux plusieurs saints milanais célébrés à des dates différentes. Ainsi, les saints Nazaire et Celse, du 28 juillet.

Il est d'autres répétitions qui n'entrent dans aucune de ces catégories, et dont la raison d'être échappe généralement à nos recherches. De celles que nous venons d'énumérer, la critique peut tirer bon parti, non seulement pour déterminer les étapes de la formation du texte tel qu'il nous est parvenu, mais encore pour l'identification des saints et la reconstitution des notices. Nous avons montré, dans un article précédent, par quelques exemples qu'il serait aisé de multiplier, que la comparaison des doublets permet parfois d'arriver à des conclusions inattendues ¹. Alors même que notre exégèse n'aboutirait, comme c'est souvent le cas, qu'à montrer que le même saint reparait à plusieurs dates, sans qu'il soit possible d'en dire davantage, c'est là un résultat qui ne doit pas être dédaigné. La tendance de presque tous les

¹ *Anal. Boll.*, t. XLIX, p. 38-50.

érudits qui ont étudié le martyrologe a été d'attribuer à des personnages distincts tous les noms qui se répètent à des dates différentes et plus encore ceux qui reparaissent à deux, parfois à trois places dans la liste d'un même jour. On est arrivé ainsi à encombrer le catalogue des saints d'une foule d'homonymes, sur lesquels on ne trouve d'ailleurs rien à dire. Nous avons toujours pensé qu'un des canons de l'hagiographie critique devait être de réagir contre la manie des dédoublements, favorisée par des légendes sans autorité. Le Martyrologe Hiéronymien a fourni trop souvent à des hagiographes de bas étage des matériaux pour leurs périlleux exercices, et l'on verra, par une foule d'exemples, qu'il ne faut pas hésiter, dans certains cas, à reconnaître sept, huit et jusqu'à dix fois la mention d'un même saint à des dates différentes.

Nous n'exposerons pas en détail la méthode suivie dans notre commentaire, qui laissera sans réponse, nous le craignons, bien des questions que se posent les lecteurs du Martyrologe. Mais une réserve extrême s'impose. Tel qu'il est, le texte du document est, pour le critique, un terrain dangereux, où il peut éprouver, à chaque pas, la tentation de s'arrêter à des solutions ingénieuses, voire plausibles, mais difficiles à justifier. Le désordre du texte est souvent irrémédiable, et lorsqu'une notice parfaitement claire semble s'en détacher sans effort, il faut commencer par se méfier. Ce n'est parfois qu'une rencontre fortuite de noms qui n'ont aucun lien entre eux. Nous n'oserions prétendre que tous les pièges ont été évités. Mais bien des fois nous avons préféré avouer notre ignorance plutôt que de risquer des conjectures faiblement appuyées, qui passeraient à l'état de chose jugée et serviraient de base à des constructions fragiles. Il reste, dans le martyrologe, bien des coins inexplorés, où la sagacité des philologues et des historiens trouvera matière à s'exercer. Ce n'est point par un effort isolé que l'on peut se flatter de dissiper les mystères d'un pareil document.

Au cours de nos recherches, il a fallu plus d'une fois attirer l'attention sur les notices du Martyrologe Romain de provenance hiéronymienne, et constater que Baronius, pas plus que ses contemporains, n'a réussi à débrouiller l'écheveau de l'antique compilation. Il n'est guère de notices du martyrologe

officiel empruntées à cette source qui ne demande une sérieuse révision.

Nos lecteurs apprendront avec satisfaction que Sa Sainteté le pape Pie XI a daigné agréer la dédicace du volume qui vient d'être publié.

S. THÉOPHYLACTE DE NICOMÉDIE

La Vie de S. Théophylacte, évêque de Nicomédie, au IX^e siècle n'est pas, en ses grandes lignes du moins, tout-à-fait inconnue. Le Synaxaire de Constantinople, à la date du 8 mars, fait mention de notre saint. Combesis a publié, dans son Auctarium un texte analogue ¹, et Nicodème l'Hagiorite, à la fin du VXIII^e siècle, nous a laissé, d'après quelque ancienne rédaction, un court récit de la vie de S. Théophylacte, dans son Synaxariste. Enfin, en 1897, feu Loparev, à son retour de l'Athos, signala, dans un article du Vizantijskij Vremennik, une Vie inédite de Théophylacte dont il donna un rapide résumé, d'après un codex du monastère de Dionysios, manuscrit tardif, daté du XVII^e siècle ².

Grâce à la bienveillance de Mgr Eustratiadès, que nous tenons à remercier respectueusement, nous avons pu avoir copie de la Vie même que signalait M. Loparev, non d'après le ms. de Dionysios, mais d'après deux mss. de Lavra, le Δ 84 et le E 188, le premier du XIII^e siècle, le second daté de l'année 1627. C'est d'après le premier de ces deux mss. — le plus ancien et le meilleur — que nous donnons la vie qu'on va lire ci-dessous ³.

Le ms. Δ 84 qui mesure 37 × 24, est écrit, du fol. 1-410 sur parchemin. C'est le ms. primitif. Au XV^e siècle un copiste ajouta les fol. 411-432, qui sont, eux, sur papier. Le texte qui nous occupe fait donc partie du ms. du XIII^e siècle. C'est, je crois, le plus ancien témoin, aujourd'hui connu, de la Vie de Théophy-

¹ COMBESIS, *Bibliothecae graecorum patrum auctarium novissimum*, (Paris, 1672), pars II, p. 1030.

² *Vizantijskij Vremennik*, t. IV (1897). Cf. *Byzantinische Zeitschrift*, t. VII, 1898, p. 476.

³ Le ms. E 188 n'est qu'une copie du Δ 84. D'après les citations de Loparev, absolument conformes à notre texte, il semble bien que le ms. de Dionysios soit également une simple copie de l'original.

lacte et dont tous les autres ne sont que des copies, à savoir le Philotheos 1848, du ^{xv}^e siècle, l'Iviron 4713, du ^{xvi}^e siècle, et le Dionys. 3677, du ^{xvii}^e siècle.

L'auteur de la biographie que nous publions s'appelait, lui aussi, Théophylacte. C'était, sans doute, un clerc de l'Église de Nicomédie, qui vivait dans la métropole après 843. Il ne semble pas qu'il faille l'identifier avec Théophylacte II, qui paraît avoir gouverné le diocèse entre la mort de notre saint et l'époque de Photius. En tout cas, rien, sous sa plume, ne le laisse soupçonner. Par contre, il est assez improbable qu'il ait écrit, soit à l'époque du différend Ignace-Photius, soit plus tard. Théophylacte a soin de nous dire, en trois endroits de son récit que les fondations religieuses de son héros, qu'il connaissait bien, existaient encore de son temps et que les usages introduits dans le diocèse par le saint touchant les œuvres de charité étaient encore en vigueur de son temps. Or on sait que, par suite de la persécution iconoclaste, beaucoup de ces œuvres pieuses disparurent. En 820 déjà, les maisons que Taraise avaient construites pour les clercs en voyage étaient tombées dans un tel état de délabrement que leur sort préoccupait les empereurs. A plus forte raison en dut-il être de même, surtout dans les provinces, pour les établissements de bienfaisance comme pour les couvents, avant le rétablissement des Images et le renouveau de zèle qui suivit. Il est, je pense, probable que notre hagiographe écrivit la Vie de son ancien métropolitain à l'occasion du transfert de son corps à Nicomédie ou peu après.

Trente ans et plus avaient passé depuis le départ du saint de sa ville épiscopale. Beaucoup des gens qui l'avaient connu n'étaient plus là pour renseigner son biographe. Ce dernier ne dit nulle part, en effet, qu'il ait connu personnellement son héros ni qu'il ait reçu ses renseignements de témoins oculaires. C'est, sans doute, ce qui explique le peu de détails précis qu'il nous apporte sur le saint confesseur. Ce qu'il dit de l'époque où vécut Théophylacte, c'est ce que tout le monde pouvait savoir de son temps. Même le lieu exact de la naissance du Saint, il semble l'ignorer. Le nom, la condition des parents, sauf qu'ils étaient de condition obscure, son éducation avant son arrivée à Constantinople, ce sont là toutes choses dont il n'a pas dû avoir connaissance ou dont il ne s'est pas soucié.

Ce qu'il paraît, par contre, savoir, c'est que Théophylacte fut d'abord au service de Taraise, avant l'avènement de ce dernier au pontificat, puis qu'il fut moine, avec Michel de Synnades, au couvent fondé par le patriarche, c'est-à-dire avant 787, puisqu'à cette date Michel était déjà évêque de Synnades.

Ce pauvre détail est le seul qui nous permette, par conjecture, d'entrevoir approximativement la date de naissance de S. Théophylacte. Si ce dernier entra au couvent au moment de l'élection de Taraise, en décembre 784, et avait été auparavant à son service, il faut bien admettre qu'il avait, en tout cas, une quinzaine d'années quand il vint à Constantinople et qu'il resta, en outre, quelque temps auprès du secrétaire impérial. Nous aurions donc par là, comme date possible, mais extrême, de la naissance de Théophylacte, 765 environ. Il serait arrivé à Byzance vers 780, entra au couvent en 785 et dut être sacré vers 800, à l'âge de trente-cinq ans environ. Dans cette hypothèse, il serait mort âgé de soixante-quinze ans, vers 840. On comprend dès lors qu'à près de quatre-vingts ans de distance, l'hagiographe n'ait pas pu être très exactement renseigné sur un pontife qui n'était né ni à Byzance ni dans les environs, ni d'une famille en vue.

Ce qui, du reste, a surtout retenu l'attention du biographe, ce sont, plus même que les affaires iconoclastes, les œuvres charitables qu'établit à Nicomédie le saint évêque. Il se pourrait que Théophylacte, l'hagiographe, eût été ou supérieur de ces établissements ou, du moins, à leur service. Les connaissant bien, il n'a pas voulu que le souvenir de leur fondateur disparût. C'est même, peut-être, surtout pour cette raison qu'il écrivit la Vie de Théophylacte, et c'est ce qui expliquerait aussi pourquoi, à la différence des autres hagiographes, il ne s'est pas mis en peine de rechercher les renseignements qui pouvaient lui être utiles pour une véritable Vie et ne s'est pas perdu, comme tant d'autres, en considérations générales et en comparaisons tirées des Livres Saints.

Les œuvres de S. Théophylacte à Nicomédie, sont, en effet, remarquables, bien qu'elles ne soient pas uniques. Probablement, furent-elles inspirées par Taraise lui-même. Le patriarche, on le sait, construisit plusieurs xenodochia. Mais là ne se borna pas son zèle. Il nourrissait des pauvres à sa table et distribuait aux indigents des subventions mensuelles. Pour

n'oublier personne, il avait un livre spécial sur lequel figurait le nom de ses protégés¹. Or, n'est-ce pas ce que fit Théophylacte à Nicomédie ? Dans sa métropole, comme autrefois S. Basile à Césarée, il fit construire des maisons à deux étages et, à leur côté, un oratoire dédié aux saints Anargyres, Cosme et Damien ; il meubla ces maisons hospitalières de lits, de couvertures et de tout le nécessaire et, les ayant largement dotées, organisa un hôpital avec des médecins et des infirmiers. Comme autrefois Taraise, il tint un registre des pauvres qu'il secourait et sur lequel étaient inscrits le nom, la famille, la patrie de chaque assisté. Tous les mois, il leur distribuait leur subsistance et, chaque semaine, faisait donner, aux malades, un bain chaud. Lui même, ceint d'un linge, essuyait pauvres et malades. Ces exemples de charité ne furent pas perdus, car Théophylacte nous dit, par deux fois, que les successeurs de l'évêque continuèrent, comme une règle, de suivre cette tradition.

Si le biographe ne nous apprend rien de particulièrement nouveau touchant la querelle iconoclaste, il sait pourtant que lors de la conférence de 815, ordonnée par Léon V et convoquée au palais, Théophylacte joua un rôle actif. Son intervention, sous la forme qu'en donne l'hagiographe, est-elle authentique ? On en peut douter. Son petit discours a tout l'air d'un lieu commun. La citation de S. Basile était de règle du côté des iconophiles dans les discussions sur le culte des Images. Non seulement nous la retrouvons parmi les textes patristiques avancés par les Pères au second Concile de Nicée, mais nous la retrouvons sous la plume de Théodore Studite et de tous les écrivains du temps. Seule, la part active qu'il prit à la conférence, aux côtés du patriarche Nicéphore et sa fermeté en face de l'empereur doivent donc être retenues.

Comme beaucoup d'autres évêques et higoumènes de son temps, Théophylacte, à la suite de son opposition, fut frappé, maltraité et envoyé en exil. L'hagiographe, tout en restant dans les généralités, paraît mieux savoir ce qu'y fut la vie de son héros. Pendant près de trente ans, à Strombilos, Théophylacte semble avoir continué sa mission. Comme évêque, il s'occupe des Églises et de la foi orthodoxe. Il écrit et il ensei-

¹ LOPAREV, dans *Vizantijskij Vremennik*, t. XVII, p. 1 05,

ne. Comme moine, il se mortifie. Comme saint, il compatit aux souffrances des autres, et sa charité envers les pauvres, les veuves, les orphelins ne se refroidit pas, jusqu'au jour où vaincu par la maladie, il meurt en remettant, suivant le cliché invariable des hagiographes, son âme entre les mains de Dieu.

Pourquoi ne revint-il pas avec les autres exilés, à la mort de Léon V? Le biographe ne nous le dit pas. L'accalmie de 820 ne fut pas, du reste, de longue durée. Beaucoup d'évêques et d'higoumènes — tels Théodore de Stoudios et son frère Joseph — ne reçurent jamais l'autorisation de rentrer à Byzance ou dans leur diocèse. Ce fut, semble-t-il, le châtiment des chefs de file. Théophylacte put être un de ceux là. Il n'est pas impossible, au demeurant, que, déjà malade, il dût renoncer à revoir son diocèse, occupé par un autre, ou, du moins, les lieux habités par ses anciens compagnons d'armes. En tout cas, il mourut là où l'avait envoyé Léon V. Ce ne fut qu'après sa mort et l'avènement de Théodora que ses diocésains fidèles purent ramener son corps à Nicomédie, comme on le fit pour Théodore Studite et le patriarche Nicéphore, et c'est dans cette église, dédiée aux SS. Cosme et Damien, qu'il avait fait construire, qu'il fut enterré et reposa désormais.

Genève.

Albert VOGT.

Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν
Θεοφυλάκτου, ἀρχιεπισκόπου Νικομηδείας.

1. Ἄλλοις μὲν ἄλλαι βίων αἰρέσεις καὶ δόξαι καὶ πράγματα, τοῖς περὶ τὴν ἀνθρωπίνην δηλαδὴ δόξαν ἐσπουδακόσι καὶ τοῖς παροῦσι τὰ πάντα ὀριζομένοις συναποφέρεσθαι, τῆς δ' ἀκηράτου καὶ αἰωνίου ζωῆς κατεπαιρομένοις καὶ τρυφῆς καὶ μήτε λόγῳ μήτε νοῦ ταῦτα παραδέξασθαι βουλομένοις · τούτῳ δὲ τῷ θεωνύμῳ καὶ θεοφόρῳ καὶ σεβασμίῳ καὶ μακαριωτάτῳ πατρὶ Θεοφυλάκτῳ δόξης μὲν καταφρονῆσαι σπουδῇ, ἀνθέξεσθαι δὲ ἀρετῆς καὶ Θεῷ συγγενέσθαι, ὥς ἐφικτόν, καὶ τῶν ὀρωμένων ὑπεραρθῆναι καὶ μόνῳ πλησιάσαι τῷ ὄντι, παρ' οὗ τῆς ἀρετῆς καὶ ἀγώνων οἱ στέφανοι τοῖς ἀξίοις βραβεύονται.

2. Οὗτος οὖν ὁ μακάριος πατὴρ ἡμῶν γένους μὲν ἦν οὐ τῶν πλούτῳ καὶ περιφανείᾳ καὶ δόξῃ κομώντων, ἀλλὰ τῶν ἐν αὐταρκείᾳ καὶ λιτότητι μᾶλλον βιούντων · ὥρμητο δὲ ἐκ τοῦ τῆς ἐφῶας μέ-

ρους¹, καὶ ταύτην ἀφείς τῇ βασιλίδι τῶν πόλεων ἑαυτὸν δίδωσι, μεθέξοντα λογίων τοῦ Πνεύματος καὶ τύπους ἀρετῶν συλλεξάμενον, ἢ μᾶλλον αὐτὸν ἐσπουδακότα τύπον ἀρετῆς καὶ εἰκόνα φανῆναι· ἀμέλει καὶ τῷ πρώτῳ τῶν βασιλικῶν ἐντυχῶν μυστογράφῳ — Ταράσιος² δὲ τούτῳ ἢ κλήσις καὶ τῶν ὀρθοδόξων τὸ ἔρεισμα καὶ ἀρετῆς ἀντεχομένων ὁ ἔπαινος — τούτῳ ἑαυτὸν εἰς ὑπηρεσίαν ἐκδίδωσιν.

3. Ἰστε δὲ πάντες οἱ τῶν τοιούτων γενόμενοι, ὅσος εἰς ὑπηρεσίαν ἀγῶν ἐν θεραπείᾳ γενέσθαι δεσπότην καὶ δόξης καταφρονῆσαι καὶ πλούτου, ὑπεραρθῆναί τε τῶν γηϊνῶν καὶ ἀνταλλάξαι τῶν ῥεόντων τὰ μένοντα· ἀντέχεσθαι μὲν γὰρ τῆς δεσποτικῆς εὐνοίας ἔργῳ ἐσπούδακε, πείθεσθαι δὲ τῷ δεσπότην οὐ παρημέλει, ἅτε σύνοικον αὐτῷ τὴν ἀρετὴν κεκτημένος καὶ τὴν προαίρεσιν. Εἶχε μὲν οὖν οὕτως ὁ ὅσιος.

4. Ἐπεὶ δὲ τοῦ Κυπρίου Παύλου³, τοῦ τότε τῆς ἀρχιερωσύνης τοὺς οἶακας ἐγκεχειρισμένον, ἀποβάντος τοῦ θρόνου, ὥς παρὰ τῶν αἰρεσιαρχῶν καὶ εἰκονομάχων δεξαμένον τὴν χρῆσιν, καὶ οὐκ ἀξίως τὸ πρῶτον χρισθέντος, καὶ φυγῇ μᾶλλον τὴν σωτηρίαν κερδήσαντος, Ταράσιος — τίς σου Χριστέ μου τῶν θαυμάτων τὸ μέγεθος διηγῆσαιτο; — λόγῳ καὶ ἔργῳ διαπρέπων τῶν ἄλλων, ἐκ βασιλικῶν αὐλῶν ἢ μᾶλλον καὶ τῶν οἶκοι ἐνδοτέρων ἀπορραγείς, τῶν ἀρχιερατικῶν θρόνων τοὺς οἶακας καὶ τὴν προστασίαν πιστεύεται παρὰ Εἰρήνης τῆς βασιλίσσης καὶ τοῦ ὑπὸ χεῖρα ταύτης

¹ Nous n'avons aucune autre donnée plus précise sur la patrie de Théophylacte. Le Synaxaire de Constantinople (ed. DELEHAYE, p. 519) dit : τῶν ἀφ' ἡλίου ἀνατολῶν γνωριζόμενος. On sait que Ἐφ᾽ α μέρη signifie l'Asie Occidentale.

² Taraise, patriarche de Constantinople, du 25 décembre 784 au 25 février 806. Cf. Sa Vie par le Diacre Ignace, *Acta Societatis Scientiarum Fennicae*, Helsingfors, 1891; BHG². 1698; et LOPAREV, *Vizantijskij Vremennik*, t. XVII, 1910, p. 99.

³ Paul, patriarche de Constantinople, prédécesseur de Taraise, 20 fév. 780 au 31 août 784. Son attitude dans la question des Images, le serment qu'il prêta en montant sur le trône patriarcal furent cause pour lui de tels remords qu'il résigna sa charge en 784 et s'en alla prendre l'habit monastique au monastère de Floros où il mourut. Il fut un des alliés de l'impératrice Irène pour obtenir la convocation du concile de Nicée qui eut lieu, après sa mort, en 787, et le rétablissement des Images. Cf. HÉFELÉ-LECLERCQ, t. III, p. 742-43 et FISCHER, *De Patriarcharum Constantinopolitanorum catalogis*, p. 290; PARGOIRE, *L'Église byzantine*, 3^e édit. (Paris, 1923), p. 262.

ὁρθοδόξου λαοῦ προκριθεὶς • οἶδε γὰρ ἀρετὴ καὶ φθόνον καὶ κακίαν νικᾶν, ὅταν οἱ πολλοὶ τῶν ἀνθρώπων παρ' ἐτέρων ἡττώμενοι, τοῖς παραδείγμασι δείκνυνται.

5. Προσκαλεσάμενος τοιγαροῦν ὁ μέγας Ταράσιος τὸν ὅσιον πατέρα ἡμῶν Θεοφύλακτον, λόγοις οὐκ ἀπατηλοῖς καὶ βεβήλοις, οἷς ὑπονοθεύεσθαι οἶδεν ἀλήθεια, ἀλλὰ βεβαίοις τε καὶ σωτηριώδεσιν, οἷς στηρίζεται μὲν καρδία πνεύματι θείῳ διώκεται δὲ ἐνδομυχῶν λογισμὸς πονηρότατος, ὅποιον αἰρεῖται τὸν βίον πνυθάνεται. Ὡς δὲ τὸν μοναδικὸν παρ' αὐτοῦ ἀνεμάνθανε, μοναστήριον οὐχ ὅποιον οὖν, ἀλλὰ καὶ τῶν πάννυ θυμαζομένων πρὸς τῇ εἰσβολῇ τοῦ Πόντου δειμάμενος ¹, τοῦτον ἐκεῖσε φιλήσυχον ὄντα μονάσαι πεποίηκεν, ἅμα Μιχαὴλ τῷ μετέπειτα Συνάδων ἐπισκοπήσαντι ², ἄρμα τοῦ λόγου καλῶς τὸν μοναδικὸν διανύοντα βίον εἰπεῖν καταστήσας νικᾶν ἀλλήλους φιλονεικοῦντας καὶ πάσαις ἐντολαῖς Κυρίου ἀνεπιστρόφως πορευομένους καὶ τὰ δικαιώματα αὐτοῦ νυκτὶ καὶ ἡμέρᾳ, κατὰ τὸν θεῖον φάναι Δαβίδ, μελετῶντας, καὶ οὕτω διάγειν, ὥς ἅπαξ μὲν τῆς ἡμέρας λιτῶς τε καὶ σχεδὶως τρέφεσθαι μετὰ δύσιν ἡλίου, πείνη τε καὶ δίψει καὶ ἀγρυπνία καὶ

¹ Le monastère fondé par S. Taraise était primitivement un προάστειον familial qui se trouvait au Sténon, à l'embouchure du Pont-Euxin, sur la côte européenne. La Vita dit, en effet, *θρακικὸς βόσπορος, βυζάντιος βόσπορος*. Il faut donc placer le monastère de S. Taraise tout près du St-Mamas pératique et du monastère τοῦ Δαμιανοῦ, près de Saint-Phocas, aujourd'hui Orta-Keui. Il semble que le monastère était sous le vocable de Tous-les-Saints-Martyrs (cf. CEDRENIUS, *P.G.*, t. 121, p. 917; Vita, ed. HEIKEL, p. 403 et 421; PREGIER, *Script. Originum Constantinopolitanarum*, p. 266, n. 160; PARGOIRE, *Les Saint-Mamas de Constantinople*, dans *Institut archéologique russe de Constantinople*, t. IX, 1904).

² Michel de Synnades, en Phrygie (aujourd'hui Tchifout-Kasaba), moine au couvent de Saint-Taraise, consacré entre le 25 décembre 784 et le 13 octobre 787. Il assista au concile de Nicée dès la première session, en octobre 787. En 806, il préside une ambassade envoyée à Bagdad par l'empereur Nicéphore à Haroun-al-Raschid. En 811, il va à Rome comme légat du patriarche Nicéphore; en 812, il est ambassadeur de l'empereur Nicéphore auprès de Charlemagne; en 815, il est relégué à Eudocias. Il mourut le 23 mai 826 (cf. PARGOIRE, dans *Échos d'Orient*, 1900-1901, p. 347). Sa fête est inscrite au 23 mai. Sur les mss. contenant sa Vie (Athos, Pantocrator, N. 13; Gênes, N. 33) et les extraits publiés par GÉDÉON cf. *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 425 et SCHMIDT, dans *Inst. archéol. russe de Constantinople*, t. XI, 1906.

παντὶ τρόπῳ ἀσκήσεως ἑαυτοὺς κατατρύχειν, καὶ τὸν τῇ σαρκὶ ἐπεγειρόμενον πόλεμον, νηστείας ὅπλοις νικῆσαι μηχανωμένους. Πρὸς τούτοις ἄλλαι κατέστεφον αὐτοὺς ἀρεταί, ταπεινοφροσύνη, ἀγάπη, πραότης, σωφροσύνη, ἀγνεία. Ταύταις συζῶντες καὶ ἐν αὐτοῖς διαλάμποντες μέγιστοί τινες καὶ θαυμαστοὶ ἠκούοντο, καὶ διεβοεῖτο ἐν πᾶσι τὰ κατορθώματα τούτων, καὶ ὅποιοι τὴν ἀρετὴν ἀνεδείκνυντο, ὅθεν καὶ τὴν ἀπαρχὴν αὐτῶν ὁ λόγος προῖων δεῖξαι βούλεται.

6. Θέρους ὁ καιρὸς ἦν, καὶ φλογμῷ καὶ δίψει περισχεθέντες, οἷα τοῖς ἐκ καμάτων καὶ πόνων οἶδεν ὁ χρόνος ὑποτιθέναι, τῇ τῆς μονῆς ὑδρίᾳ ἐναφικόμενοι ἢ καθαρὰ νάματα βρύσεως ἐξαλλομένης ἐδέχετο καὶ πηγὴ τις ἀνεδείκνυτο ξένη, τὸν χαλκοῦν περιστροφον ᾧ ἐδεσμεῖτο τὸ ὕδωρ κατ' εὐθὺ ἀφέντες, εἰς γῆν τοῦτο ῥεῖν ἐπαφῆκαν, αὐτοὶ τούτου μηδόλως ἐν μεταλήψει γινόμενοι ἐγκρατεία πεισθέντες, ἢ ὕδατος ἠττηθῆναι γεύσει καὶ κύριοι μὴ ἀποδειχθῆναι θελήματος· τούτων τὸ ἐγκρατὲς καὶ τὴν ἀσκησιν καὶ τὴν εἰς Θεοῦ προκοπὴν γνούς ὁ θεῖος ἐν πατράσιν Ταράσιος, τούτους ἐκεῖθεν μετακαλεσάμενος, τοῖς ἱεροῖς εὐκτηρίοις τοῦ μεγάλου καὶ καθολικοῦ θείου οἴκου ἀποκαθίστησιν.

7. Ἐπεὶ δὲ καὶ τούτους ἔσπευδον τὴν ἀρετὴν λαμπροτέραν ἐκφάναι, καὶ φαίνειν μᾶλλον ἐν ὕψει τοσοῦτῳ, ἢ τοὺς ὑπὸ τὸν μόδιον τὴν λυχνίαν τιθέντας σκότῳ τῷ σφῶν συγκαλύπτεσθαι, ἐπίδηλοι τοῖς πᾶσι κατέστησαν, ὥς ἐκ μόνης αὐτοὺς ὀψεως δηλοῦν τὴν τῆς ψυχῆς καθαρότητα, καὶ τὴν τοῦ ἐνοικοῦντος αὐτοῖς θείου Πνεύματος ἔλλαμψιν. ὧν δὴ καὶ εἰσέτι τὴν ἀρετὴν αὐξομένην, καὶ εἰς τοῦμπροσθεν ἐπεκτεινομένων, ἡξίου τούτους ὁ θεῖος Ταράσιος τῷ τῆς ἱερωσύνης χρίσματι κοσμηθῆναι, οὓς οὐκ ἐθέλοντας καὶ ἀπαρνούμενους, μόλις δὲ ταῖς αὐτοῦ εἷξαντας παραινέσεσιν, ἱερέας τῷ Θεῷ τελειοῖ ὁ μέγας Ταράσιος. Χρόνος οὐ συχνός, οὐ πολὺ τὸ ἐν μέσῳ, καὶ εἰς χειροτονίαν προεκρίθησαν, οὐ ψήφῳ κενῇ καὶ ματαίᾳ αἷς οἶδε δόσις συγκαλύπτειν τὴν ἀρετὴν, καὶ κακία νικᾷ τὴν εὐσέβειαν, καὶ οὓς οὐχὶ ποιμένας καὶ ἱερέας τῷ Πνεύματι, ἀλλὰ λύκους θρεμμάτων ἐνδεδυμένους δορὰν καὶ ταύτη τὸ ποίμνιον διασπώντας, μισθωτοὺς ὄντας καὶ οὐ ποιμένας, ἀλλὰ ψήφῳ Πατρός, Υἱοῦ καὶ ἁγίου Πνεύματος τῆς ἐν τούτοις ὀριζομένης θεότητος, παρ' ἧς ἢ ἔλλαμψις τοῖς ἀξίοις ἐγκατοικίζεται, καὶ ψυχαῖς ὁσίαις καινιζομένη γνησίους υἱοὺς καὶ κληρονόμους ἐργάζεται.

8. Καὶ ὁ μὲν τούτων Μιχαὴλ ὁ ἱερώτατος τὴν Συνάδων, ὁ δὲ ἅγιος πατὴρ ἡμῶν Θεοφύλακτος τὴν Νικομηδέων ἔλαχε διῆθύνειν

μητρόπολιν ¹. Τότε δὴ τότε ἦν ἀληθῶς ἰδεῖν ἱερέα Θεοῦ δικαιοσύνην ἐνδεδυμένον, καὶ ὅσιον ἀγαλλιᾶσαι κεκοσμημένον, καὶ ἔργῳ καὶ λόγῳ τοῖς τοῦ διδασκάλου ἵχνεσιν ἐφεπόμενον, καὶ τὸν λόγον τῆς ἀληθείας ὀρθοτομοῦντα, καὶ τὴν πίστιν ἀκραιφνῇ τηροῦντα καὶ ἀδιάπτωτον, ὅσιον, ἄκακον, μακρόθυμον, πρᾶον, ἀόργητον, φιλάνθρωπον, καὶ ἐλεήμονα δειχθέντα, ᾧ καὶ μαρτυροῦσι τὰ πράγματα. οἴκους γὰρ ἀνεγείρας ἐν ταύτῃ τῇ πόλει διωρόφους, καὶ εὐκτήριον ναὸν ἐπ' ὀνόματι τῶν ἁγίων καὶ θαυματουργῶν Ἀναργύρων Κοσμᾶ τε καὶ Δαμιανοῦ ἐν αὐτοῖς δειμάμενος κάλλιστον, κλίνας τε καὶ στρωμνὰς ἀποθέμενος τούτοις, καὶ ὅσα τοῖς δεομένοις ἐπαρκεῖν οἶδεν ὁ λόγος, ἀπόμοιράν τε οὐκ ὀλίγην αὐτοῖς προσκυρώσας, περιφανὲς φροντιστήριον ἀπετέλεσεν, ἰατροὺς καὶ ὑπηρέτας καταστησάμενος καὶ τὴν ἄλλην ἅπασαν χρεῖαν, ἧς ὁ ἐνδεὴς ἐπαρκεῖται λάος · ὅπερ ἰατρεῖον ἐξ ἐκείνου καὶ μέχρι τῆς δεῦρο περίεστι, τὸ πρὸς τοὺς δεομένους εὐσυμπάθητόν τε καὶ φιλάνθρωπον τοῦ πατρὸς σαφῶς ἐνδεικνύμενον. Χηρῶν γὰρ ἀνὴρ πνεύματι, καὶ πατὴρ ὀρφανῶν, καὶ τῶν καθ' ἡντινα αἰτίαν ἀπορομένων, ἐλέους χορηγὸς δαφιλέστατος ἐγνωρίζετο · καὶ τούτων πρὸς ὄνομα, γένος, πατρίδα, ιδέαν, ἐγγράφως ἐκθέμενος, ἐκάστῳ μηνὶ τὴν τροφήν πᾶσιν ἐδίδον ἀπαράσπαστόν τε καὶ ἀδιάλειπτον, ὃ καὶ εἰσέτι διετηρήθη παρὰ τῶν κατὰ διαδοχὰς ἱερατεύειν ἐκεῖσε λαχόντων. Ταῦτα μὲν οὕτως.

9. Καὶ ἕτερα δὲ πρὸς ἐπὶ τούτοις ὁ λόγος ἔρχεται λέξων. Οὗτος γὰρ τοῦ εἰρηνικοῦ καὶ πρᾶου Χριστοῦ μιμητῆς καθεστώς, καθ' ἐκάστην μὲν τοὺς νοσοῦντας οὐ διελίμπανεν ἐπισκέπτεσθαι, συμπαθεῖ γνώμη τὰ πρόσφορα πᾶσι προσνέμων, ἐν δὲ τῇ ἑκτῇ ἡμέρᾳ τῆς ἑβδομάδος λουτρῷ τούτοις τῶν πόνων τὴν ἴασιν ἐδαψίλευε · λέντιον γὰρ χριστομιμήτως διαζωννύμενος, εὐχῆς καὶ ὁλονύκτου ἱκεσίας τελουμένης, καὶ φιάλης τῷ λουτρῷ θερμῶν προκειμένης ὑδάτων, πάντας τοὺς νόσῳ κατειλημμένους καὶ λώβῃ βαρεῖα πιεζομένους οἰκείαις χερσὶ προθύμως ἀπέσμηχε · καὶ κανὼν εἰσέτι τὸ ἔργον καὶ τοῖς καθεξῆς προῖοῦσιν παρείληπται.

10. Τούτων οὕτως φιλοθέως καὶ εὐλαβῶς καὶ πάσῃ σπουδῇ καὶ χειρὶ παρ' αὐτοῦ τελουμένων, οὐκ ἔφερεν ὁ τοῦ ἀνθρωπίνου γένους

¹ Michel de Synnades était déjà évêque en 787. Nous trouvons son nom sur toutes les listes du II^e concile de Nicée. Théophylacte ne devint métropolitain de Nicomédie qu'à la mort de Pierre. Nous ignorons la date de la mort de Pierre, mais nous voyons, qu'en tout cas, avant 806, Théophylacte était à Nicomédie.

πολέμιος, ἀλλ' ἔσπευδε σαίνων καὶ κατεπαιρόμενος τούτου, τοῦ μὴ χρόνῳ καὶ αὐθις παραλειφθῆναι εἰς ἔσχατον τὰ παρ' αὐτοῦ φιλοτίμως οἰκονομούμενά τε καὶ διοικούμενα, καταστροφὴν τοῖς τοιούτοις πολλάκις ἐπενεγκών. Ἀλλ' οὐκ εἰς ἔργον αὐτῷ τὰ βουλευματα γέγονεν, εὐχαῖς τοῦ ὁσίου καὶ ὁλονύκτοις στάσεσιν ἐκποδῶν τοῦ ἀλάστορος γενομένου. Μετὰ δέ τινες χρόνους τοῦ ὁσίου λάμπαντος ἐν πατράσι Ταρασίου τοῦ βίου ἀπολιπόντος¹, καὶ τοῖς χοροῖς τῶν ἁγίων προστεθέντος, Νικηφόρος ὁ οὕτως νίκης ἐπώνυμος καὶ θεοφόρος τῆς ἀρχιερωσύνης τοὺς οἶακας ἐμπιστεύεται², ὀρθοδοξία τὸ ποίμνιον διεξάγων καὶ πάσῃ χειρὶ καὶ δυνάμει καὶ λόγῳ καὶ ἔργῳ αὖξων τε καὶ κρατύνων τὴν θεοσέβειαν καὶ ὀρθοτόμως ἐπικτεινόμενος, Εἰρήνης δὲ τῆς βασιλίσσης μεταστάσης τὸν βίον³, Νικηφόρος⁴ τῶν σκήπτρων ἐγκρατὴς γίνεται, οὗ βαρβαρικῇ χειρὶ ἀναιρεθέντος καὶ ἐξ ἀνθρώπων γενομένου, Σταυράκιος ὁ τούτου υἱὸς βασιλεὺς ἀνθ' αὐτοῦ ἀναδείκνυται⁵, ὃς ἐπὶ μικρῷ βιούς ὑπαλλάττει τὸν βίον, Μιχαήλ τε ὁ γαληνότατος καὶ τῶν ἄλλων βασιλέων φιλόχριστος, αὐτοκράτωρ καθίσταται⁶. Τούτων δὲ πάντων ἐν ὀρθοῖς δόγμασι καὶ εὐσεβείᾳ διαπρεψάντων καὶ φιλοθέως τὸν βίον διηνυκότων, οὐκ οἶδ' ὅθεν καὶ ὅσως καὶ τίνι τρόπῳ, παραχωρήσει Θεοῦ, ὥσπερ τις αἰγυπτιακὴ καὶ ἐννάτη πληγὴ ὁ καὶ θηρίων ἀπανθρωπότερος τε καὶ ἀγριώτερος θηριώννυμος Λέων Ἀρμένιος τὴν βασιλείον ἀρχὴν⁷ διαδέχεται, τῷ

¹ 25 février 806.

² Nicéphore, patriarche de Constantinople, du 12 avril 806-815. Il mourut en exil, le 2 juin 828, à Nicée. Cf. *BHG*², 1335; et FRANCHI DE' CAVALIERI, *Studi e Testi*, t. 33 (Rome, 1920).

³ Irène, impératrice de Byzance, de 797-802.

⁴ Nicéphore, empereur de Byzance de 802 à 811.

⁵ Staurakios, fils de Nicéphore, 811. Couronné la seconde année du règne de son père, il avait épousé Théophano. Gravement blessé au cours de la guerre bulgare dans laquelle Nicéphore mourut, il fut cependant proclamé empereur. Mais, arrivé à Constantinople, il apprit l'élévation au trône de son beau-frère Michel I Rhangabé. Il dut se retirer, lui et sa femme, au couvent de Braca, où il mourut, le 11 janvier 812. Il fut enterré au monastère de Saint-Satyre.

⁶ Michel I Rhangabé, empereur de Constantinople de 811 à 813. Beau-fils de Nicéphore par son mariage avec Procopia, il dut abandonner le pouvoir à Léon l'Arménien. Il finit ses jours comme moine, sous le nom d'Athanase, dans une des îles des Princes. Il fut le père du futur patriarche Ignace.

⁷ Léon V l'Arménien, 813 à 820, surnommé le « Caméléon »,

γαληνοτάτῳ καὶ εὐσεβεστάτῳ καὶ φιλοθέῳ Μιχαήλ ἐπαναστὰς δολίως καὶ ἀντιταξάμενος καὶ τῆς βασιλείας τυραννικῶς καὶ ἀθέως ἐν κατασχέσει γενόμενος, τοῦτον ἐξοστρακίζει τῆς βασιλείας καὶ μοναχὸν ἀντὶ βασιλέως δείκνυσι.

11. Αὐτὸς δὲ δολίως καὶ πανούργως τὴν τῆς βασιλείας ἀρχὴν ὑπελθὼν, καὶ μικρόν τι παραβλεψάμενος τὴν εὐσέβειαν, χριστιανοῖς τε ὁμόφρων δεικνύμενος, καὶ τῇ προβάτου δορᾷ τὸν λύκον ὑπενδυσάμενος, ἦν πάλαι ἐνδομυχοῦσαν κατεῖχεν αἵρεσιν, ἀθρόον ἀπογυμνοῖ καὶ κατὰ τῶν θείων εἰκόνων χωρεῖ καὶ τὴν τοῦ μὴ προσκυνεῖσθαι ταύτας ἀθέως τε καὶ δυσσεβῶς φωνὴν ἐξερεύγεται, οὐ μόνον δέ, καὶ ἀφειδῶς καταστρέφεσθαι, ὄντως τάφος ἀνεωγμένος ὁ λάρυγξ αὐτοῦ ψαλμικῶς¹, ἡ δὲ ψυχὴ αὐτοῦ τοῖχος² κεκονιαμένος. Τούτου γενομένου καὶ ἀπανταχοῦ γῆς τοῦ δυσσεβοῦς, διασπαρέντος προστάγματος, ἦν ἰδεῖν τὸ χριστιανῶν φῶλον κοπτόμενον δάκρυσι, σκυθρωπότητι συνεχόμενον, πάντας ὥς ἐκ μιᾶς τομῆς τοῦ βίου διαρραγῆναι προθυμουμένους, καὶ μὴ τὴν μορφὴν τοῦ Θεοῦ καὶ λόγον ὁρᾶν ἐνυβριζομένην καὶ πατουμένην ὑπὸ βεβήλων καὶ ἀνοσίων ἀνδρῶν³.

12. Ἐπεὶ ταῦτα οὕτως, ἢ μᾶλλον πρὸς τὸ χεῖριστον ἢ κακία τοῦ τυράννου προέβαινε, τότε δὴ τότε ὁ ὄντως νίκης ἐπώνυμος καὶ ὄλον ἐν ἑαυτῷ Θεὸν φέρων καὶ τοῦ ἀληθοῦς ἐπαγγέλματος ἄξιος Νικηφόρος (προκληθεὶς γὰρ ἢ γεγωνὸς ὁ προσεκλήθη) καὶ τῆς ἀρχιερατικῆς τάξεως καὶ ἀγγέλων ἐφάμιλλος ὄλον τοῦ πολέμου κατεξανίσταται, καὶ πλῆθος ἀρχιερέων καὶ ὁσίων λαὸν μοναχῶν συναθροίσας⁴, οὓς ἤδει καὶ θανάτου κατατολμῆσαι τοῦ καιροῦ

fut proclamé le 11 juillet et sacré le même jour à Sainte-Sophie. De nation arménienne, il fut, tour à tour, chef des φοιδεράτων, stratège des Arméniaques et patrice. Disgracié sous Nicéphore, il rentra en faveur sous Michel I et commanda les troupes d'Orient. Il avait épousé Théodosia, fille d'Arsaber, dont il eut quatre fils, tous exilés à Proti après sa mort.

¹ Ps. v, 10.

² Matth., xxiii, 27.

³ Il y a, sans doute, ici une allusion à des gens, comme Théodore Kassitéras, ami de l'empereur dès avant son élévation, et qui fut fait patriarche quand S. Nicéphore fut exilé. La Vie de S. Nicetas de Médikion cite également, parmi les fanatiques de la première heure : Jean Spectas, Eutychien, Jean Grammaticos, Antoine de Sylée, Léonce et Zosime, tous connus par ailleurs (Act. SS., April. t. I, p. xxix, § 31).

⁴ Cette réunion dut avoir lieu dans les derniers mois de 814 ou, en tout cas, au début de 815.

παρεστῶτος, ἐν οἷς ἦν Εὐθύμιος μὲν ἀρχιερεὺς Σάρδεων ¹, Κυζίκου Αἰμιλιανός ², Ἰωσήφ Θεσσαλονίκης ³, Ἀμορίου Ἐυδόξιος ⁴,

¹ Euthyme, métropolitain de Sardes, né en Asie, à Ouzara, aux confins de la Lycaonie, moine dans son pays jusqu'à son élection au siège de Sardes, un peu avant 787. Il siégea au Concile de Nicée et reçut diverses missions diplomatiques sous Irène et Constantin VI. Exilé, en 805, dans l'île de Pantellaria par Nicéphore, il était, de nouveau, à Constantinople en 815. Léon l'Arménien l'exila à Assos, en Mysie, ou à Thasos. Il y resta jusqu'en 821. Il ne revint à Constantinople que pour être exilé au cap Acritas. Cedrenus dit que ce fut Théophyle qui le fit mettre à mort, aux environs du 24 ou 26 décembre 824 (cf. PARGOIRE, *Échos d'Orient*, 1901-1902, p. 157 et suiv.). Il fut, lors de la réunion commandée au Palais par Léon V, avec Émilien de Cyzique, Michel de Synnades et Théophylacte de Nicomédie, parmi les contradicteurs de l'empereur (cf. Mgr GERMANOS, *Ἱστορικὴ μελέτη περὶ τῆς Ἐκκλησίας τῶν Σάρδεων*, Constantinople, 1928, p. 47 et suiv.)

² Émilien, métropolitain de Cyzique, succéda probablement à Nicolas, encore en charge en 788. Ce fut lui qui répondit à Léon V, lors de la conférence du palais que si la question des dogmes était d'ordre ecclésiastique, elle devait se traiter à l'église et non au palais. Il fut exilé en 815 et mis à mort à une date inconnue (cf. *Act. SS.*, Aug. t. II, p. 353 et Oct. t. XI, p. 196).

³ Joseph, archevêque de Thessalonique, frère de S. Théodore de Stoudios, dès avant 809, probablement dès la fin de 806 ou le début de 807. Exilé en 815, il sortit de prison au début de 821, mais ne rentra peut-être jamais à Thessalonique. Il mourut au Stoudios, le 15 juillet 832 (cf. PETIT, *Les Évêques de Thessalonique*, dans *Échos d'Orient*, 1900-1901, p. 216 ; PARGOIRE, *St. Joseph de Thessalonique*, ibid., 1906, p. 278 et 351 et suiv.).

⁴ Eudoxe, évêque d'Amorion, n'est connu que par ce texte et par les ménées et les synaxaires qui, probablement, dépendent de la Vie de Théophylacte. On sait seulement qu'il n'était pas encore évêque d'Amorion en 788 car, lors du II^e concile de Nicée, le siège était occupé par Théodore. S'il est vrai, comme c'est d'ailleurs assez probable, que S. Taraise ait élevé à l'épiscopat, outre Michel de Synnades et Théophylacte, plusieurs autres religieux de son monastère familial, on peut supposer, peut-être, qu'Émilien de Cyzique et Eudoxe d'Amorion furent de ceux-là. C'est ce qui expliquerait qu'inconnus par ailleurs, ils figurent à côté des grands noms de l'histoire : Euthyme de Sardes, Joseph de Thessalonique, Michel de Synnades. Théophylacte, Émilien et Eudoxe étaient probablement unis par cette commune origine. C'est aussi ce qui peut expliquer que Pierre de Nicée, un des contradicteurs de Léon V à la conférence du palais, n'est pas nommé dans la Vie de Théophylacte. Il est bien certain, quoique nous ne le sachions pas par des documents, qu'Eudoxe dut être exilé avec les autres évêques.

Μιχαήλ Συνάδων καὶ ὁ ἐν ἁγίοις πατὴρ ἡμῶν Θεοφύλακτος Νικομηδείας, ἤρετο τούτους, εἰ τῆς εὐσεβείας καὶ τοῦ ὀρθοῦ δόγματος καὶ τῆς τῶν τιμίων καὶ ἁγίων εἰκόνων ὕβρεως προκινδυνεύσειεν ἔτοιμοι, θυμοῦ βασιλέως ἐπαναστάντος καὶ τὴν σφῶν παρρησίαν ἐκτεμεῖν βουλευθέντος. Ὡς δὲ τούτοις ἡ βούλησις καὶ ἡ ἔνστασις μία καὶ ὑπὲρ Χριστοῦ τὸ αἷμα χεθῆναι ὡμολογήθη, ὁμοῦ πάντες οὐ βία, ἀλλ' αὐθαιρέτως τῷ τυράννῳ προσέρχονται γραφικαῖς ἀποδείξεσι διδασκαλίαις τε καὶ παραινέσεσι συμβουλεύοντες, τῆς μισοχρίστου ἀποστῆναι αἰρέσεως.

13. Ὡς δὲ τὰ ἐναντία τοῦτον πλάττοντα καὶ φρονοῦντα μεταπεθεῖν οὐκ εἶχον (δυσανάτρεπτος γὰρ ἡ κακία, καὶ τὸ ψυχῇ ῥιζωθὲν πονηρὸν δυσεξάλειπτον) λεληθότως τῆς ἐκκλησίας ὁ ὁσιος πατριάρχης ὑπεξίσταται Νικηφόρος, Θεῷ τὸ πᾶν καὶ τῷ ἐξ αὐτοῦ λόγῳ καὶ πνεύματι ἀναθέμενος · οἴκησιν γὰρ τὴν μετὰ ψευδοχρίστου λαοῦ παρωσάμενος, αἰρετωτέραν τὴν μετὰ θηρίων ἡγήσατο λέουσι καὶ λυκοῖς καὶ ἄρκτοις τὴν συμβίωσιν πιστευσάμενος, ἢ τῷ μισοχρίστῳ βασιλεῖ καὶ λαῷ. Ὡς δὲ πάλιν συνέλευσιν οἱ ἀρχιερεῖς ποιησάμενοι τοῦ καλοῦ ποιμένος ἐστερημένοι τυγχάνοντες, ἤκον τῷ τυράννῳ διαλεξόμενοι καὶ κατὰ βαθμοῦ αὐτῷ τὰς πεύσεις ἐποιοῦντο. Τῆς ἀντιθέσεως¹ δὲ προβάσης τῷ μακαρίῳ Θεοφυλάκτῳ, θαρσαλέῳ καὶ σταθερῷ τῷ φρονήματι πρὸς τὸν ἐν κακίᾳ κανχώμενον ἄμετρα βασιλέα, τοῦς ἐλέγχους ἐκίνει · « καὶ ἀπόχρη, ἔλεγε, βασιλεῖ, καὶ τῶν ἱερῶν ἀνδρῶν νουθεσίαις πεισθῆναι θέλησον, καὶ μὴ τῷ σαντοῦ θανατηφόρῳ φρονήματι συννπάγεσθαι πρὸς ἀπώλειαν καὶ βάσανον παραπέμποντι αἰωνίαν · τὴν γὰρ τῆς εἰκόνης τιμὴν ἐπὶ τὸ πρωτότυπον διαβαίνειν ἐμάθομεν, ὡς ὁ μέγας διδάσκει Βασίλειος². Ἄλλ' ὁ καὶ τὴν σὴν εἰκόνα τοῦ φθαρτοῦ καὶ γηϊνοῦ ἀτιμάσαι κατατολμήσας οὐχ ὑφέξει δίκην καὶ τιμωρίαν ἀξίαν τῶν τολμηθέντων; καὶ εἰ ὁ τοῦ γηϊνοῦ τοσαύτην, πόσῃν μᾶλλον ὁ τὴν τοῦ δημιουργοῦ τοῦδε τοῦ παντὸς κόσμου βουλευθεὶς καταπατῆσαι καὶ ἀθετῆσαι εἰκόνα; εἰ δὲ τῆς ἀπείρου καὶ ἀμέτρου ἀνοχῆς τε καὶ μακροθυμίας τοῦ Θεοῦ καταφρονεῖς ἐπαιρόμενος, ἤξει ἐξαπίνης ἐπὶ σὲ ὄλεθρος ἔνδικος, καὶ ἡ τῆς σῆς κακοδόξου ζωῆς καταστροφή, ὁμοία καταιγίδι, παρέσται. »

¹ ἀτιθέσεως cod.

² Cette pensée revient perpétuellement sous la plume des écrivains iconophiles. Dans la IV^e session du II^e Concile de Nicée, les Pères invoquent le texte de S. Basile (MANSI, t. XIII, 69; cf. S. BASILE, *De Spiritu Sancto*, P.G., t. XXXI, spécialement ch. xvii p. 48 et suiv.).

14. Ταῦτα τοῦ δσίου εἰπόντος καὶ μήτε τὴν ἐξουσίαν ἢ τὸ ἐμβριθὲς τοῦ τυράννου καταπλαγέντος, μήτε βασάνων εἰ καὶ προσ-
αχθεῖεν αὐτῷ φροντίσαντος ὅλως (δικαίου γὰρ ψυχὴ ἐν χειρὶ Θεοῦ
καὶ οὐ μὴ ἄφηται αὐτοῦ βάσανος καὶ ὡς λέοντος ψαλμικῶς εἰπεῖν
ἢ πεποίθῃσις) τοσοῦτου θυμοῦ καὶ ἀλαζονείας ὁ δαίλαιοι καὶ αἰ-
σχύνῃς ἔμπλεως καταστάς, ὑπερορία τοὺς τοῦ Θεοῦ ἱερεῖς κατε-
δίκασεν, ἄλλον ἀλλαχοῦ παραπεμπάμενος, ὡς μὴ θάτερον θατέρον
τὴν διατριβὴν εἰδέναι καὶ ὅποι ἀπ' ἀλλήλων διέστησαν · κρατῆσαι
γὰρ τούτῳ τῆς τοιαύτης κακομηχάνως διανοήθη αἰρέσεως ἐκ μέσου
τοὺς δηλωθέντας ἀγίους ποιησάμενος καὶ μὴ τινος ὄντος αὐτῷ
κατὰ πρόσωπον ἀντιστῆναι καὶ τῆς ἀθεμίτου αἰρέσεως ἀποστῆσαι.

15. Τὸν μέντοι θεῖον ἀρχιερέα καὶ ὄσιον, Θεοφύλακτον λέγω,
ἀπόσπασιν τῆς γενειάδος ὑποστάντα τῇ τοῦ τυράννου προστάξει,
καὶ προσώπῳ τυφθέντα, Στρόβιλος¹ ὑπερόριον δέχεται, ἢ μᾶλλον
τοῖς αὐτοῦ κατορθώμασί τε καὶ ἡθεσιν ἐσεμνύνετο, ἢ ταῖς λαμπη-
δόσιν ἡλίου κατηγλαῖζετο · καὶ φασὶν αὐτόν, τριάκοντα σχεδὸν
ἔτη τῇ ὑπερορία διηνυκέναι², παντὶ τρόπῳ θλιβόμενον, κακου-
χούμενον, τῇ προτέρᾳ ἀσκήσει καὶ ἐγκρατεῖα συζῶντα, εὐχαρί-
στως τε ὑπομένοντα πάντα, καὶ αὐτοῦ τοῦ ὑπερορίσαντος ὑπερ-
ευχόμενον βασιλέως, τὴν ὑπερεύχεσθαι τῶν ἐπηρειαζόντων δεσπο-
τικὴν δι' εὐαγγελίου πληροῦντα παράδοσιν³.

16. Τίς δ' ἄρα λόγος δηλώσει τὰ ἐν τῇ ὑπερορία τοῦ ἀνδρὸς
ἀγωνίσματα, τὴν πρόνοιαν τῶν ἐκκλησιῶν, τὴν τοῦ ὀρθοδόξου
λαοῦ κηδεμονίαν, τὸ ἐν προσευχαῖς ἄγρυπνον, τὸ συμπαθὲς τῶν
δεομένων, τὸν οἶκτον, τὸν ἔλεον, τὴν φιλανθρωπίαν, τὴν διδασκα-
λίαν, τὴν τῶν καμνόντων παρηγορίαν, οἷς γράφων καὶ ἐπιστέλλων
κατὰ τὸν μακάριον Παῦλον μὴ ἐκκακεῖν ἐν ταῖς θλίψεσιν ἔφασκε ;
καὶ γὰρ τοὺς μὲν πιστοὺς διδάσκων καὶ στηρίζων οὐ διελίμπανε ·

¹ Sans parler du Strobilos qui se trouvait au Caucase et dont Arrien fait mention, (ed. HASCHER, Leipzig. 1885, *Périple du Pont-Euxin*, p. 94), nous connaissons, par Constantin Porphyrogénète, deux villes ou bourgades de ce nom, l'une au thème des Kibyrréotes (*De Them., P.G.*, t. CIII, p. 100), il y avait là, paraît-il, au bord de la mer, une forteresse ; l'autre, en Italie, dans les environs de Venise. C'était un fort, κάστρον, appelé Πίνεται ou Στρόβιλος (*De Admin. ibid.*, p. 241).

² Ceci nous reporterait donc à l'an 845 environ, ce qui paraît assez extraordinaire. Il faut donc que Théophylacte, si son biographe est bien renseigné, n'ait pas profité de l'amnistie de Michel II.

³ *Matth.*, v, 44.

τοὺς δὲ ἀπίστους εἰς θεοσέβειαν ἐπιστρέφειν αἰεὶ ἔπειθε · καὶ τὸν τῆς ἀληθείας καὶ ἐπιγνώσεως λόγον ταῖς αὐτῶν ἐμφυτεύειν ψυχαῖς οὐκ ἡμέλει. Ἐντεῦθεν ἄμπελος εὐκληματοῦσα τῷ τόπῳ ἐγένετο καὶ ἐλαία ψαλμικῶς¹ ἐφάνη κατάκαρπος. Τίς γὰρ πλατυνόμενος θλίψει καὶ τοῖς δυσχεροῖς προσπαλαίων τοῦ βίου καὶ πρὸς αὐτὸν ἀφικόμενος οὐκ ἐκ μόνης τῆς θέας τὴν ἡδονὴν ἐκαρποῦτο καὶ τῇ αὐτοῦ μελισταγεῖ ὁμιλίᾳ τὴν λύσιν τῶν ἀνιαρῶν οὐκ ἐλάμβανε; τίς πενίαν ἀποδυρόμενος, τίς χηρείαν καὶ ὀρφανίαν καὶ ὅσα κατατρώχειν οἶδε καὶ συνταράττειν τοὺς κάμνοντας;

17. Οὕτω μὲν οὖν οὕτω καὶ ὅλη ψυχῇ καὶ προθέσει τῆς τοιαύτης αἵρέσεως ὑπεραγωνισάμενος, καὶ τῇ ὁμολογίᾳ τὸ μαρτύριον ὡς οἷόν τε συνειδήσει τελέσας, χρονία νόσῳ περιπεσὼν, κρίμασιν ἀνεφίκτοις Θεοῦ, ἐπεὶ καὶ ὁ ἀγωνοθέτης αὐτὸν ἐκάλει Χριστός, τῶν πόνων τὰς ἀμοιβὰς ἀποδώσων αὐτῷ, εἰς χειῖρας Θεοῦ τὴν ψυχὴν παραθέμενος ἀπολείπει τὸν βίον, μηνί Μαρτίῳ ὀγδόῃ².

18. Χρόνοι οὐκ ἐν μέσῳ συχνοὶ καὶ τῆς ἀθεμίτου ταύτης αἵρέσεως ἐκκρουσθείσης καὶ ἐκποδῶν γεγονυίας, ἀναιρέσει τοῦ θηριωνύμου τυράννου, καὶ τῆς ὀρθῆς δόξης ἀναλαμπάσης, Θεοδώρας³ τῆς εὐσεβεστάτης Αὐγούστης διεπούσης τὴν βασίλειον τότε ἀρχήν, καὶ τὸ ἀπορραγεν μέλος τῆς πίστεως, ταύτῃ πάλιν εὐσεβῶς καὶ φιλοθέως συναψάσης, Μεθοδίου τοῦ ὁσίου ἡμῶν πατριάρχου ταύτην πρὸς τοῦτο κεκινηκότος καὶ παραινέσαντος⁴, ἐκ τῆς ὑπερορίας τηνικαῦτα καὶ τὸ τοῦ ὁσίου καὶ σεβασμίου πατρὸς ἡμῶν Θεοφυλάκτου ἀνακομίζεται σῶμα⁵ · τῷ παρ' ἐκείνου καλῶς κοσ-

¹ Ps. LI, 10.

² C'est en effet, ce jour-là que l'Église grecque célèbre la fête de S. Théophylacte.

³ Théodora prit le gouvernement de l'Empire comme tutrice de Michel III, en 842, Il semble ici que Théophylacte soit mort avant cette date. Il ne serait pas alors resté « presque trente ans » en exil, à moins d'admettre qu'il mourut, un ou deux ans tout au plus avant l'avènement de Théodora, soit vers 840.

⁴ Ce fut également à la même époque, que le Patriarche Méthode ordonna la translation à Byzance du corps de Théodore Studite et du patriarche Nicéphore.

⁵ S. Méthode fut patriarche, du 1^{er} mars 843 au 14 juin 847. Né à Syracuse, il vint à Byzance pour entrer dans l'administration; mais converti par un moine, il entra au couvent de Chenolaccos. Pendant la persécution de Léon l'Arménien, en 815, il alla à Rome et ne rentra qu'à la mort de Léon. Persécuté, de nouveau, par Michel II, il fut exilé au cap Acritas ou dans les environs (cf. Vie dans P.G., t. C).

μηθέντι ἐναποδοθὲν θρόνῳ, καὶ τοῦτον μᾶλλον τῇ καταθέσει φαιδρύναι, ἢ ὅτι ζῶν διετελεῖ. Ὅθεν σεπτῶς καὶ εὐσεβῶς κηδευθὲν κατατίθεται ἐν τῷ ὑπ' αὐτοῦ κτισθέντι ναῷ Νικομηδείας τῆς πόλεως, ἱαμα μὲν καὶ κοινὸν ἱατρεῖον πᾶσι τοῖς ἐν ἁρρωστίᾳ προκείμενον, παραμύθιον δὲ εὐεκτοῦσι, καὶ ἀποτροπὴ πάντων τῶν τοῦ ἡμετέρου πολεμίου ἐνέδρων.

19. Ἀλλά μοι τὴν εὐφημίαν ἄρτι τῷ ἀρχιερεῖ καὶ ἀρχιποίμενι ἀποδοῦναι προθυμουμένῳ, ὃ πιστὸν ἐγκαλλώπισμα καὶ ἀκροατῶν οἱ εὐήκοοι καὶ φιλάρετοι καὶ φιλέοργοι συνεύξασθε, εἰ καὶ μὴ κατ' ἀξίαν ὁ λόγος, ἀλλ' ὅσον τὸ πρόθυμον ἐν τοῖς λόγοις τὴν σπουδὴν ἀποδέξασθαι τοῦτον, καὶ τοῦ πόθου ἀντιμετρῆσαί μοι πολλαπλασίως τὸν ἔλεον, καὶ ὀφλημάτων τὴν συγχώρησιν πρεσβεῦσαι δοθῆναι τῷ συνωνύμῳ ¹, ὃ γῆς ἐφ' ἧς ἔκφυμά τε καὶ ῥόδον, ὃ νεότητος καὶ παιδαγωγίας καὶ γήρως ὑπογραμμέ, ὃ μοναστῶν ἔρεισμα καὶ καλλώπισμα, ὃ ἀρχιερέων καὶ ἀρχιποιμένων διδάσκαλε, ὃ τῶν ἱερῶν εἰκόνων ὑπέρμαχε καὶ τῆς ἀγίας καὶ ὁμοουσίου Τριάδος ὁμολογητά, καὶ μάρτυς καὶ πρεσβευτὰ καρτερώτατε, ὃ τῆς μακροχρονίου ὑπερορίας ἀμετάβολος ὑπομονὴ καὶ τελείωσις, ὃ φύλαξ ἐνταλμάτων καὶ δεσποτικῶν διατάξεων πληρωτὴς ἀληθέστατος, ὁ τοὺς διώκοντας εὐλογῶν καὶ τῶν ἐπηρεαζόντων ὑπερευχόμενος, ὃ μακάριε μακαρίου καὶ θείου χοροῦ καὶ συστήματος ἁρμονία καὶ σύμπηξις, νοερῶς σὺν ἀγγέλοις χορεύων, σὺν ὁσίοις καὶ ἱεράρχαις πανηγυρίζων, τῆς Τριάδος ἀπολαύων τρανότερον καὶ παρ' ἐκείνης τὰς ἐλλάμψεις δεχόμενος· μὴ ἐλλίποις ὑπὲρ ἡμῶν τῶν θερμῶς σε τιμώντων ἱκεσίας προσφέρειν Θεῷ, ὃ σεπτῶς εὐηρέστησας, καὶ πρεσβείαν ποιεῖσθαι τοῦ τὸν ἐπικείμενον ἡμῖν ὀφλημάτων ἀπορρίψασθαι οἶκον καὶ τῶν δυσχερῶν καὶ ἀνιαρῶν τοῦ βίου διαπεράσαι, καὶ ἰλεων ἡμῖν τὸν κριτὴν ἀπεργάσασθαι ἐν ἡμέρᾳ τῆς δίκης, ὅτε κατ' ἀξίαν ἐκάστῳ τῶν βεβιωμένων τὰς ἀντιδόσεις παρέχειν, ὃ πρέπει πᾶσα δόξα, κράτος, τιμὴ καὶ προσκύνησις σὺν τῷ ἀνάρχῳ αὐτοῦ Πατρὶ καὶ τῷ παναγίῳ Πνεύματι νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

¹ L'auteur de la présente biographie s'appelle donc, lui aussi, Théophylacte.

LES FRAGMENTA DE VITA ET MIRACULIS S. BERNARDI

PAR GEOFFROY D'AUXERRE

L'importance de la pièce connue sous le nom de Fragmenta Gaufridi de Vita et Miraculis S. Bernardi (BHL. 1207) a été mise en pleine lumière, il y a bon nombre d'années déjà, par Georges Hüffer¹. Une étude détaillée du texte et la comparaison avec les autres pièces du dossier hagiographique de S. Bernard, montrent que les Fragmenta Gaufridi constituent dans ce dossier la source littéraire la plus ancienne, rédigée — comme d'ailleurs la Vita Prima (BHL. 1211-1216) — du vivant même du saint. Les Fragmenta sont de simples notes réunies par Geoffroy d'Auxerre, secrétaire de S. Bernard, pour servir de matériaux à Guillaume de Saint-Thierry, qui s'apprêtait à écrire la Vie du saint abbé. Ainsi s'explique le désordre des premiers paragraphes, où le même événement est raconté à deux reprises (n. 2 et n. 6), ou rappelé une seconde fois avec renvoi au récit fait plus haut (n. 8 et 14; 7 et 15; 11 et 15). Ainsi s'explique de même cet incipit assez inattendu (n. 6) après plusieurs pages de texte. Au n. 32, on aperçoit nettement que l'auteur travaille pour un autre, à qui il s'adresse directement : Quae in Flandria egerit... melius ipsi nostis, siquidem et presentes fuistis, ni fallor. Sic et de electionibus Catalaunensi etc... si describendas iudicaveritis eas, nichil michi opus est tradere vobis.

Les Fragmenta servirent en effet à Guillaume de Saint-Thierry pour la composition du livre I^{er} de la Vita, puis, après la mort de Guillaume, à Arnould de Bonneval pour la

¹ G. HUEFFER, *Der heilige Bernard von Clairvaux*, t. I [seul paru]. Vorstudien. Munster, 1886, p. 27-69.

composition du livre II, et finalement à Geoffroy d'Auxerre lui-même, qui en incorpora le restant dans le livre IV.

De nombreux indices convergents ont amené Hüffer à fixer à l'année 1145 la date de composition des *Fragmenta*, opinion ratifiée par Vacandard ¹.

Jusqu'en ces toutes dernières années, on ne connaissait les *Fragmenta* que par :

1^o Les dix passages que Pierre-François Chifflet en a publiés dans ses *Opuscula Quatuor* (Parisii, 1679), d'après un manuscrit de l'abbaye d'Orval (prov. de Luxembourg). Ces mêmes dix passages ont été reproduits, d'après l'édition de Chifflet, par Mabillon dans son édition des œuvres de S. Bernard (*Opera S. Bernardi*, t. II, 1719, col. 1292-1295 ²).

2^o Par deux autres passages insérés par Mabillon quelques pages plus loin ³ avec la mention : « *praetermissa apud Chiffletium ex Gaufrido superius col. 1278 [lire : 1295], post art. X et postea reperta* » ; il ne dit pas d'après quel manuscrit.

3^o Par d'autres extraits, également « *ex ms. monasterii Aureae-Vallis, submisso a P. Alex. Wiltheim rectore Luxemburgensi* », disséminés par le P. Pinius dans son *Commentarius praevius* sur S. Bernard (*Act. SS., Aug. t. IV*, pp. 105, 107-108, 364-65).

La copie intégrale du document fournie aux Bollandistes par le P. Wiltheim († 1684 ; recteur du collège de Luxembourg, de 1656 à 1662), se trouve encore actuellement dans notre bibliothèque, parmi les *Collectanea Bollandiana*, n. 130.

Une autre copie, faite aussi sur le manuscrit d'Orval : « *ex ms. abbatiae Aureae Vallis in Lucemburgo* » (fol. 2) ... « *ex antiquo codice qui fuit penes Chiffletium* » (fol. 1), se trouve à la bibliothèque Nationale de Paris, fonds latin 17639. Elle date de 1721 et est de la main de Jean Bouhier, sénateur de Dijon.

C'est sur ces deux copies des *xvii^e* et *xviii^e* siècles que Hüffer a basé son étude.

¹ HUEFFER, p. 48 ; VACANDARD, *Vie de S. Bernard*, 4^e édit., Paris, 1910, t. I, p. xxii.

² P. L., t. CLXXXV, p. 523-28.

³ Col. 1309-1311 ; P. L., t. c., p. 528-30.

Lui-même au cours de son travail a reproduit plusieurs passages non encore édités jusque-là. Plus récemment, tout le début de la pièce (nn. 1-16 de notre édition) a été imprimé d'après la copie de Paris, par l'abbé Chomton, en appendice à son *S. Bernard et le château de Fontaines-les-Dijon* ¹.

Mais le manuscrit d'Orval, d'où dérivent toutes les copies et toutes les éditions d'extraits, était réputé perdu. Vacandard, dans la dernière édition (1910) de son *Saint Bernard*, en exprime encore le regret ².

Or, au congrès de l'Association Bourguignonne des Sociétés savantes, tenu à Dijon en 1927, le Révérendissime abbé des Trappistes de l'abbaye de Tamié en Savoie, Dom Alexis Presse, fit connaître que le manuscrit d'Orval n'était nullement perdu : il se trouve à l'abbaye de Tamié ³. L'identité de la pièce est suffisamment établie par l'inscription, d'une écriture ancienne : *Liber sancte Marie Aureevallis*, qui se lit au fol. 71^v, et par l'attestation autographe de l'abbé Clesse, curé d'Anlier, collée à l'intérieur de la couverture. Clesse déclare avoir reçu le manuscrit de D. Joseph Martin, religieux de l'abbaye d'Orval, et en avoir ensuite lui-même fait présent au monastère de la Trappe de Val-Sainte-Marie près Besançon ⁴. En effet, en 1841, quand les Trappistes de l'ancienne abbaye de Bellevaux près Besançon, réfugiés en Suisse, purent rentrer d'exil et se reconstituèrent au Val-Sainte-Marie, l'un d'entre eux se mit en quête de livres et de manuscrits pour reformer la bibliothèque. Il fit, paraît-il, ample moisson dans nos contrées et obtint de l'abbé Clesse le volume contenant les *Vies* de S. Bernard et de S. Hubert. La relation du voyage de ce moine peut se lire en appendice à la quatrième édition, parue en 1843, d'un livre peu connu (en core, l'appendice ne se trouve-t-il pas dans tous les exem-

¹ T. III, Dijon, 1895, p. 188-98. Ajoutons, pour être complet, que HENRIQUEZ, *Menologium Cisterciense* (1630), p. 23, note, a reproduit textuellement notre § 46, relatif à Gaufridus de Ainaio, et que le songe de notre § 44 a été édité dans les *M. G.*, Script. t. XXVI, p. 107.

² T. I⁴, p. xxi.

³ *Saint Bernard et son temps*. Recueil de mémoires et communications présentés au Congrès de Dijon, t. I (Dijon, 1928), p. 2.

⁴ Le texte de cette déclaration est imprimé dans *S. Bernard et son temps*, t. c., p. 5, et dans la *Dublin Review*, 1930, p. 134.

plaires): Histoire de l'abbaye du Val Sainte-Marie. Le passage qui nous intéresse est reproduit par Dom Canivez en appendice à l'Histoire de l'abbaye d'Orval¹. En 1849, les moines du Val-Sainte-Marie se transférèrent en l'abbaye de la Grâce-Dieu, puis en 1909 à Notre-Dame de Tamié, emportant avec eux dans leurs divers déplacements le précieux manuscrit.

D'après la tradition du monastère, Léopold Delisle, ayant eu l'occasion d'examiner le codex, aurait émis l'avis qu'il datait du XII^e siècle.

Le Révérendissime abbé de Tamié a bien voulu offrir aux *Analecta Bollandiana* l'édition des *Fragmenta Gaufridi*. Non content de nous adresser une copie faite sous sa surveillance, il a poussé la complaisance jusqu'à nous envoyer en communication à Bruxelles le manuscrit même. Qu'il veuille bien agréer l'expression de notre respectueuse gratitude.

Le codex d'Orval a été décrit récemment, très en détail, dans la *Dublin Review*² par M. Watkin Williams. Nous pouvons donc nous borner ici aux indications essentielles.

Il comprend, sous une reliure ancienne, en cuir, 71 feuillets de parchemin, mesurant 0^m,145 × 0,100. Entre les feuillets actuels 26 et 27, un feuillet a été arraché. Sur le lambeau qui en reste, on aperçoit encore, vers le milieu du recto, la haste gauche d'un H capital, signe qu'à cet endroit commençait un nouveau paragraphe. Du fol. 65 il ne subsiste que la partie supérieure, étroite bande où s'achève le *Liber tertius Miraculorum*. Au verso de cette bande on lit les mots : fortis a leone rugiente et a dracone furiente qui vi(vis) et reg(nas) D(eus) per o(mnia) s(aecula) s(aeculorum).

Sous sa forme actuelle le codex semble bien réunir deux manuscrits originellement indépendants, l'un concernant S. Bernard, l'autre S. Hubert. Voici l'analyse du contenu.

1. (Fol. 1-39^v) <Fragmenta Gaufridi> = BHL. 1207.
2. (Fol. 40-53). *Liber secundus de signis que a Spira usque Leodium claruerunt* = BHL. 1226.

¹ N. TILLIÈRE, *Histoire de l'abbaye d'Orval*, 3^e édit. Gembloux, 1927, p. 271-72.

² *The Codex Aureaevalensis*, dans *Dublin Review*, N^o, 372, 1930, p. 130-40.

3. (Fol. 53-65) *Liber tercius* = BHL. 1227. *Des.* : et virtutum affluens signis (= Act. SS., n. 330). Explicit liber tercius.

4. (Fol. 66-71). *Vita S. Hugberti* = BHL. 4000.

Plusieurs scribes du *xii^e* siècle ont collaboré à la transcription de ce manuscrit. Mais les *Fragmenta Gaufridi* sont tout entiers d'une même main.

A en croire une tradition courante chez les moines de Tamié, nous serions en présence de l'autographe même de Geoffroy d'Auxerre, ou tout au moins de l'exemplaire original. C'est difficile à admettre. Les quelques additions marginales ne sont pas des retouches d'un auteur qui se corrige ou se complète, mais des corrections d'un copiste qui supplée un mot oublié tout d'abord. Quelques fautes aussi, notamment la fin du paragraphe 10, ne s'expliqueraient pas sous la plume ou la dictée de l'auteur, mais sont évidemment des bévues d'un copiste qui n'a pas bien compris son modèle. Enfin le paragraphe 43 commence au milieu d'un épisode dont le début a été sauté par le scribe. Qui croira que pareille distraction aurait échappé à l'auteur ?

Il a paru intéressant de montrer dans le tableau ci-joint quels passages de notre texte ont été édités précédemment et à quels endroits. Sur nos 65 paragraphes, 20 sont entièrement inédits, 10 le sont partiellement. On aurait tort pourtant de se promettre de notre édition des renseignements nouveaux sur S. Bernard. Comme on pourra s'en rendre compte par les renvois aux passages parallèles de la *Vita* qui accompagnent en note presque chaque paragraphe, les premiers biographes de S. Bernard ont exploité à fond les matériaux que leur avait préparés Geoffroy.

1. CHIFFLET, p. 196-70. — CHOMTON, p. 188-89.
2. CHOMTON, p. 189-90.
3. CHIFFLET, p. 170 (*filium hunc - vocans*). — CHOMTON, p. 190.
4. Act. SS., p. 105, n. 21 (*Fuit - coetaneos suos*). — HUEFFER, p. 35 (*Fuit - magistrorum*). — CHOMTON, p. 190.
5. CHIFFLET, p. 172. — CHOMTON, p. 190-91.
6. HUEFFER, p. 35 (*Incipit - utero catellum*). — CHOMTON, p. 191,

7. CHOMTON, p. 191-92.
8. CHIFFLET, p. 174-75. — CHOMTON, p. 192-93.
9. CHOMTON, p. 193.
10. *Act. SS.*, p. 107, n. 30 (hortantur - proficisceretur), 31 (festinans - educatus). — CHOMTON, p. 193-94.
11. MABILLON, p. 1309 (commence aux mots : « Dehinc profectus » du § précédent). — *Act. SS.*, p. 107-108, n. 33-35 (ait - temptavit). — HUEFFER, p. 53, note (Erat fama - profecturus). — CHOMTON, p. 194-96.
12. HUEFFER, p. 36 (Cum duce-itineri fratris). — CHOMTON, p. 196.
13. CHIFFLET, p. 173 (Andreas ei dixit - tolerabile est). — CHOMTON, p. 196-97.
14. CHOMTON, p. 197-98.
15. CHIFFLET, p. 173 (Quid virilem - cohiberi). — CHOMTON, p. 198.
16. CHIFFLET, p. 173-74. — HUEFFER, p. 55 note. — CHOMTON, p. 198.
17. *Act. SS.*, p. 364, n. 61. — HUEFFER, p. 55, note (Factum-monte).
18. Inédit.
19. HUEFFER, p. 57-59.
20. Inédit.
21. HUEFFER, p. 59-60.
22. Inédit.
23. *Act. SS.*, p. 364, n. 62.
24. Inédit.
25. HUEFFER, p. 61 (Vir - ipse nosti).
26. CHIFFLET, p. 200-201. — HUEFFER, p. 32 (Exstat - epistulam).
27. CHIFFLET, p. 198-99.
28. Inédit.
29. *Act. SS.*, p. 365, n. 65 (extraits).
- 30-31. Inédit.
32. HUEFFER, p. 61-62.
33. *Act. SS.*, p. 365, n. 65 (extraits).
34. Inédit.
- 35-38. HUEFFER, p. 53-54, note (*e n. 38 om.* : Hec in ipsa hora-liberata est ab infirmitate).
39. CHIFFLET, p. 201-202.
- 40-42. Inédit.
43. HUEFFER, p. 37-39.
44. HUEFFER, p. 39 (Cui tum ab - finis scismatis). — *M.G., Script. t. XXVI*, p. 107.
45. HUEFFER, p. 39 (multa de conversione - delectabiliter).
46. HENRIQUEZ, p. 23.
- 47-48. Inédit.
49. CHIFFLET, p. 218-20 (contigit - et unus). — *Act. SS.*, p. 364, n. 63 (*om.* : Contigit - hinc abibo).
50. CHIFFLET, p. 218-20 (Eodem sane - testatur). — *Act. SS.*, p. 365, n. 64,

51-52. Inédit.

53. CHIFFLET, p. 221 (*om.* : sanus - itinere).

54-55. CHIFFLET, p. 217-28 (Et precipuus - concepit et peperit ; *om.* : Nec negavit - effectum).

56-59. Inédit.

60-63. MABILLON, p. 1309-1311 (In eisdem - pro patre suo).

64. Inédit.

65. HUEFFER, p. 40 (Pace - Gerardi Hugonis).

Nous reproduisons le texte tel quel, avec son orthographe, nous contentant de corriger, en les signalant en note, les fautes trop déconcertantes. La division en paragraphes est de nous. Elle correspond la plupart du temps aux alinéas du manuscrit, clairement marqués par une lettrine ornée. Nous n'avons pas cru devoir tenir compte des e cédillés. Ils sont d'ailleurs très rares, et se présentent presque toujours dans le mot ecclesia.

Robert LECHAT S. I.

1. In territorio Lingonis civitatis situm est castrum nobile quondam et inclitum valde cui Castellio nomen est, multos habens procures armis strenuos, sed multo magis legalitate precipuos. Inter quos excellabat Tecelinus quidam cognomento Sorus, quo nomine vulgari lingua subrufo¹ et pene flavos appellare solemus. Erat autem vir iste genere nobilis, possessionibus dives, suavis moribus, amator pauperum maximus, summus pietatis cultor et incredibilem habens iusticie zelum. Denique et mirari solebat quod multis honorum esse² videret servare iusticiam et maxime (adversus quos amplius movebatur) quod aut timore aut cupiditate desererent iusticiam Dei. Erat quidem miles fortissimus, sed non minori studio laudes ipse fugiebat quam ceteri captare videantur. Nunquam armis usus est nisi aut pro defensione terre proprie aut cum³ domino suo, duce scilicet Burgundie, cui plurimum familiaris et intimus erat, nec aliquando fuit cum eo in bello quin victoria ei proveniret. Erat quidem indigena Castellionis sed dominus minoris

1. — ¹ add, in marg. cod. — ² prius esset cod. — ³ cō cod.

castri cui Fontane nomen est, quod famosissimo illi castro Divionis supereminet in excelsa rupe locatum. Huic sane uxor erat Elisabeth nomine (1) ex optimo genere Burgundiorum Bernardi de Monte ⁴Barro filia, digna tanto genere et tanto viro, immo etiam gloria utriusque (2).

2. Peperit ergo Helizabet viro suo non dissimilem tantis parentibus sobolem, Guidonem et Girardum. Dehinc concepit et tertium tertia conceptione felitior. Dumque nobili pondere staret honusta, vidit in sompnis latrantem sese in utero habere catellum. Cuius territa sompni visione, familiare sibi ¹ semper ² consiliarium religiosum quemdam virum Cf. Luc. 1, 30, 35. alloquitur et sompni ordinem pandit. At ille : « Ne timeas, inquit, quoniam magnum quemdam optimumque catellum habes in utero, et qui nascetur ex te optimus predicator erit, nec erit quales sunt canes muti non valentes latrare. » Quod sane verbum quam manifeste propheticæ spiritu dictum sit ipse rei exitus usque hodie manifestat. Nonne enim terra Tuscanorum, Italiorum, Hispanorum, Aquitanorum, Anglorum, Scotorum, Hyberorum, Suetentorum Suetorumque languidas mentes saucias catelli huius medicinalis lingua curavit? Nec omitam eos qui sunt ex Francia et Burgundia, Cf. Ps. 18, 5. Flandria quoque et Britannia. In omnem plane terram latrantis catelli huius sonus exivit et vox eius usque ad fines orbis terre (3).

3. Hunc itaque, ut ad narrationis ordinem revertamur, cum natus esset, mater piissima ¹ accipiens et elevans in celum quam altius potuit obtulit Deo fructum uteri sui. Quod sane et de ceteris omnibus quoscumque peperit facere consuevit ut editos in lucem offerret protinus Redemptori. Veruntamen filium hunc divino edocta oraculo tenerius omnibus

⁴ mote cod.

2. — ¹ sup. lin. cod. — ² seper cod.

3. — ¹ pma cod.

(1) Sur ce nom, voyez CHOMTON, p. 189.

(2) Cf. Vita, lib. I, c. 1, num. 3.

(3) Cf. Vita, lib. I, c. 1, num. 4,

dilexit, unde et patris sui ei nomen inposuit, Bernardum eum vocans, et ubi paululum crevit litteralibus eum tradidit studiis imbuendum (1).

4. Fuit autem puer in his que ad literas pertinebant perspicacissimi ingenii, facilius discens quecumque a magistris tradebantur super omnes coetaneos suos, sed ad ea que mundi sunt simplicitatis inestimabilis et incredibilis verecundie, ita ut loqui coram aliis aut ignotis presentari viris ipsa sibi morte molestius iudicaret. Denique et conqueri ipse solebat quod multum ei indite a natura verecundie abstulerit violentia magistrorum. Mater vero divino, ut manifestum est, preventa consilio filios omnes non seculo sed religioni parabat, sollicita quippe sine deliciis educare eos, vilioribus autem et communibus pascere cibis ut fierent robustiores nec effeminarentur ¹ usu deliciarum (2).

5. Erat autem in Castellione ecclesia tunc quidem ¹ secularium canonicorum sed in maxima disciplina viventium, in qua Bernardus est educatus a parvulo. Vigilia ergo dominice Nativitatis, dum adhuc puerulus dormiret in domo patris, videbatur sibi videre virginem parientem et Verbum infans nascens ² ex ea. Protinus autem pulsatum est ad vigiliis et excitans eum mater induit accurate vestibus canonicalibus et secum pariter ad ecclesiam duxit ut solebat. De qua visione dicere ipse solebat quod eam crederet esse dominice Nativitatis horam et quod sibi ostensum est signum fuisse multorum que sibi de eadem postmodum Domini Nativitate revelata sunt misteriorum (3).

Incipit vita vel miracula Bernardi abbatis.

6. Somnium vidit mater ¹ Helizabeth habere se in utero catellum latrantem, et territa valde religioso cuidam viro con-

4. — ¹ effeminaretur *cod.*

5. — ¹ quidam *cod.* — ² nacens *cod.*

6. — ¹ *sup. lin.*

(1) Cf. *Vita*, lib. I, c. 1, num. 4 ex. et 5 in.

(2) Cf. *Vita*, lib. I, c. 1, num. 5.

(3) Cf. *Vita*, lib. I, c. 1, num. 5 in. et 6 pars posterior.

questa est. At ille : « Ne timeas, inquit, quoniam magnum quemdam optimumque catellum habes in utero et qui nascetur ex te predicator egregius erit (1). »

7. Loquebatur aliquando fratri suo Girardo de conversione. Ille vero ut prudentissimus¹ in generatione sua, minus intendebat his² que ab adolescente³ dicebantur. Repletus autem Bernardus spiritu prophetie : « Scio, inquit, quod non capiet in te sermo meus donec hoc in loco lancea transfigaris⁴ ; nec morieris utique sed certe pavebis, » et hoc dicens inter costas eius digitum applicavit. Paucis denique diebus interpositis, factum est ut predixit. Hic ergo cum vulneratus graviter captus ab hostibus duceretur, cisterciensem⁵ monachum se esse clamitabat. At illi nichilominus in captionem posuerunt eum, pacem perinde a propinquis eius optinere sperantes. Sed curato quam⁶ citius vulnere, cum in vinculis ferreis tenebatur, visionem vidit et ipsis a quibus tenebatur intra paucos dies liberandum se fore predixit. Erant autem Quadragesime⁷ dies. Nec multo post cum in cellario clausus custodiretur⁸, levans manu conpedes suas pedetentim gradiens pervenit ad hostium, sed clusum illud et obseratum invenit. Tenens⁹ autem pessulum continuo ad tactum eius serra tota cecidit ad pedes eius. Exiens itaque versus ecclesiam lento tendebat incessu utpote conpeditus. Ecce vero obvius ei factus est unus ex militibus domini a quo fuerat captus, et clamitans a longe quia tarde venistis. Hoc autem dicebat non quasi reducere vellet eum sed quia iam in ecclesia illa completa esset vespertina oratio. Unde et adiecit : « Festinate tamen quoniam adhuc private vespere cantari incipiunt. » Erat autem gradus quidam altior¹⁰ ante ecclesiam ut non posset sine auxilio conpeditus ascendere. Extendens ergo manum iuvit eum predictus miles, quoniam disponente Deo quasi extra se factus quid ageret ignorabat. Cumque attraxisset¹¹ eum superius

7. — ¹ purdentissimus *cod.* — ² *sup. lin.* — ³ adolecente *cod.* — ⁴ tranfigaris *cod.* (*prius tranfigiris*). — ⁵ scisterciensem *cod.* *hic et plerumque.* — ⁶ *quā* *cod.* — ⁷ XXXX^{mo} *cod.* — ⁸ cutodiretur *cod.* — ⁹ tenes *cod.* — ¹⁰ (q. a.) *in marg.* — ¹¹ *//// atraxisset cod.*

(1) Voir plus haut, num, 2,

rediens ad cor suum : « Quid est hoc ? » inquit, et voluit detinere eum sed iam non valuit (1).

8. Senior frater eius Guido (2) cum de conversione loqueretur ei, excusare se cepit de uxoris vinculo quod solvere non liceret. Promisit tamen in fide et dextram dedit, venturum sese cum fratre si posset ab uxore licentiam optinere. Ad quem illico frater ait : « Ut meliori sis animo, ego quoque in eadem tibi fide promitto ante proximum Pasca aut licentia immo et petitione aut certe morte ipsius, solvendum te a lege uxoris. » Et promisit in manu ipsius. Nec multo post factum est uti predixit, et cepit iuvenula nobilis et decora cum omni instantia lacrimarum in cubiculo stupenti viro pro conversionis licencia supplicare. Ipsa est que usque hodie in monasterio Lairicus (3), quod prope Divionum situm est, perseverat mulier virtutis et multarum in Christo virginum mater (4).

9. Posuit in corde suo ab ipso puericie tempore preventus gratia et benedictione dulcedinis, carnis spurcitas immaculato calle transire, odiens ¹ eam que carnalis est tunicam maculatam. Iam vero cum vicesimo appropinquaret etatis anno, adolescencie stimulos senciens indigne tulit, iam necessarium iudicans castigare corpus et subicere servituti. Ex tunc ergo cum avunculo ² suo, Gauderico nomine, sermo ei fuit de conversione, licet nichil certum diffinierint. Cogitabat sane, ut dicere ipse solebat, eum eligere <locum³> in quo maxime mori mundo et fieri tanquam vas perditum posset, ne qua ⁴ eum de generositate seu ingenii vivacitate adulatio vana extolleret, extollencia condempnaret (5).

10. Cuius cum desiderium fratribus innotuisset, conati sunt extinguere ⁵ spiritum, sed non fuit consilium contra consilium Domini. Hortantur eum ad studia literarum, qua

9. — ¹ /// odiens *cod.* — ² avuculo *cod.* — ³ *supplevi.* — ⁴ nequā *cod.*

10. — ¹ *extingure cod.*

(1) Cf. *Vita*, lib. I, c. II, num. 13, 14.

(2) Chronologiquement, la conversion de Gui précéda celle de Gérard. Voir CHOMTON, p. 193.

(3) *Al.* Lariacum, le prieuré de Larrey. Voir CHOMTON, p. 193.

(4) Cf. *Vita*, lib. I, c. II, num. 12.

(5) Cf. *Vita*, lib. I, c. I, num. 8-10.

maxime via facilius eum detinere posse sperarent. Placuit sermo² in oculis eius et constituta est dies qua providerent fratres³ itineri eius necessaria et sic in Alemanniam proficisceretur. Festinans autem ad constitutum diem et locum, cepit subito maternam in animo suo imaginem volvere et confundi quod frustraret spem quam de eo ipsa conceperat, et nichil pro ea ageret a qua tam tenere fuerat educatus. Videns ergo ecclesiam iuxta iter, descendit et ingressus⁴ in eam fleuit in oratione compunctus nimis; dehinc profectus ibat ad constitutum locum, ubi non multos undique colligit (1).

11. Ait quadam die ad fratres suos: «Habeo amicum Masticoni Hugonem de Vitreio; et ipsum oportet adducere ut sit et ipse unus ex nobis.» Erat autem clericus nobilis et iam maturioris etatis, secularibus pariter et ecclesiasticis possessionibus affluens. Ceperunt ergo qui noverant eum temeritatis arguere, sed nichilominus ille confidens sine omni hesitatione festinavit¹ ad ipsum. Erat autem fama in regione quod Iherosolimam esset iturus. Sic enim ipse fingeat, non in eam in qua fuit, sed in qua est Deus Iherosolimam profecturus. Videns ergo eum predictus Hugo flens et eiulans in amplexus eius ruit, sed vir Dei lacrimas eius penitus non attendebat². Ubi vero paululum respiravit, revelat ei propositum suum et ecce innovatus est dolor et fons lacrimarum fluxit uberius ita ut tota die illa non quiesceret pupilla eius. Sequenti nocte pariter accubuerunt in angustissimo strato ita ut vix caperet alterum. Nec tunc ergo cessabat a lacrimis Hugo ita ut argueret eum vir

² semo *cod.* — ³ frates *cod.* — ⁴ ingresus *cod.*

11. — ¹ fetinavit *cod.* — ² atendeat *cod.* (videns - atendeat) *in marg. infer.*

(1) Cf. *Vita*, lib. I, c. II, num. 11 in. Chronologiquement les num. 9 et 10 devraient se placer avant les num. 7 et 8. La fin du num. 10 est évidemment corrompue. Le dernier membre de phrase appartient vraisemblablement au paragraphe suivant. La seconde phrase du num. 15, qui est, à n'en pas douter, un rappel de ce passage-ci, suggère la correction bien simple: «Dum multos undique colligit, ait quadam die...» Mabillon (t. c., p. 1309), qui ne dit pas où il a trouvé ce passage, commence son extrait aux mots «Dehinc profectus», de notre § 10, et continue: «ibat ad constitutum locum, ubi etiam multos collegit. Ait quadam die...»

sanctus quod dormire eum non pateretur. Ubi vero obdormivit, videbatur sibi invocato ex more Spiritu sancto habere ad eum de conversione sermonem et non deesse voci sue vocem Ps. 67, 34. virtutis. Mane autem facto cum rursum fleret Hugo, moleste iam accipiens cepit durius obiurgare eum. At ille: « Non michi, inquit, eadem hodie lugendi causa que fuit heri. Heri enim super vos flebam, hodie super me ipsum. Novi enim conversacionem vestram et michi quam vobis conversionem esse necessariam non ignoro. » Ad quem Bernardus exultans: « Flete, inquit, nunc satis, quoniam optime sunt lacrimae istae, nolite cessare. » Ex hinc cum vidissent eos clerici ambulantes pariter et exultantes simul, nec ad momentum ab invicem separari, conati sunt Hugonem avellere a Bernardo, timentes ³ immo iam aperte cognoscentes ⁴ quoniam uno ⁵ spiritu agerentur. Tenentes ergo Hugonem iam nulla ratione pati voluerunt ⁶ ut vir Dei cum eo de cetero loqueretur. Abiit ergo tristis set nichilominus erat adhuc cor eius fiduciam habens in Domino. Post aliquot dies sane conventum audiens episcoporum, festinavit illuc ut Hugonem videret. Clerici vero cum vidissent eum, preter morem torvo oculo respicere et stipare Hugonem undique ne quis pateret accessus. Seditibus ergo in campo et colloquentibus episcopis, in medio clericorum iuxta Hugonem sedens, loqui ei non poterat propter astantes, sed tamen flebat uberrime super collum eius et ecce inundaverunt aquae et celum dedit pluvias ita ut dispersi cum omni festinatione ad proximum vicum currerent; sed beatus Hugonem manu tenens: « Mecum, inquit, in pluvia stabis. » Statimque serenitate reddita soli stabant in campo. Et confessus est Hugo iuramentum quod fecerat minime se monachum ⁷ fore usque ad annum. Hoc autem fecerat ut deciperet clericos, annuam quippe probationem non ignorans. Ibi confirmato ex integro sodalicio spirituali, redierunt manu sese tenentes alterutrum; et iam desperati omnes nemo deinceps Hugonem detinere temptavit (1).

³ timimentes *cod.* — ⁴ cognocentes *cod.* — ⁵ in *ras. cod.* — ⁶ voluerunt *cod.* — ⁷ in *marg. cod.*

(1) Cf. *Vita*, lib. I, c. II, num. 15-16.

12. Cum duce fratres sui in obsidione erant coram castro Granceio (1). Erat sane in eadem obsidione avunculus eius Gaudericus nomine miles inclitus cum quo prius habuerat de conversione sermonem. Ipsa ergo die priusquam Bernardus adveniret, iratus adversus ducem quod fidem quam pro eo posuerat non liberasset: « non est mihi, inquit, unde ulcisci possim adversum vos, sed scitote ¹ quod ab hodie in collo meo clipeus non pendeat. » Audientes fratres Bernardi non ignorant sermonis huius originem, et tanto amplius timent sibi ² a conversione fratris illicoque festinant Castellionem ut accelerent que paranda erant itineri fratris. Interea Bernardus adveniens Gaudericum reperit et confirmato conversionis proposito accedunt ad patrem ipsius Bernardi et propositum palam fatentur (2).

13. Invenit illic Bernardus fratrem suum iuniorem se Bartholomeum qui necdum milicie cingulo utebatur; et is continuo fratri avunculoque consensit. Andreas vero iunior et ipse Bernardo sed Bartholomeo ¹ senior et noviter factus miles, in ipso castro captus tenebatur. Ingressus ² itaque Bernardus ad eum, propositum conversionis sue revelat et admonet ut ipse quoque pariter convertatur. In cuius sermonis inicio continuo Andreas exclamavit: « Video matrem meam. » Bernardus vero dissimulans interim ceptum exequabatur de conversione sermonem, et quoniam adolescens erat laboravit aliquandiu in persuasionem, sed tandem respondit Andreas et dixit: « Ecce date operam ne quis fratrum nostrorum in seculo maneat; alioquin scinde me medium quoniam nec a vobis nec ab illis separari tolerabile est. » Videns ille iam motum animum eius, tunc primum quid fuerit quod de matre dixerat sciscitatur. Ille vero asserebat omnino vidisse se eam super caput ipsius Bernardi, sicut olim solebat parvuli demulcere caput. Ad quem Bernardus: « Hinc plane, inquit, nosse potes quoniam grata sit ei conversio nostra. » (3)

12. — ¹ citote *cod.* — ² *inter lin. cod.*

13. — ¹ bartholomeus *cod.* — ² ingresus *cod.*

(1) Grancey-le-Château.

(2) Cf. *Vita*, lib. I, c. II, num. 11 med.

(3) Cf. *Vita*, lib. II, c. II, num. 11 ex.

14. Exiens itaque iam de Andrea securus, reversos ad obsidionem fratres invenit, Guidonem scilicet et Girardum, priores natu et magni animi ac perfecti consilii viros. Hi sane ubi stabilitum esse consilium et publicatum propositum cognoverunt, pleni licet tristitia nichil tamen deinceps de revocatione¹ machinati sunt desperantes omnino. At Bernardus invocato Spiritu sancto cepit instare oportune inopportune ut cum eo ipsi quoque salvarent animas suas. Senior itaque frater eius Guido excusare se cepit super vinculo uxoris quod solvere non liceret. Persuasit tamen Bernardus ut in fide promitteret et daret ei dextram quod cum eo veniret, si posset uxoris licentiam optinere; et facta promissione² continuo ait Bernardus ad ipsum: « Ut meliori... » ut supra (1).

15. Dehinc aggreditur et Gerardum. Sed ille ut prudentissimus in generatione sua... etc (2). Exhinc dum multos undique colligit... etc. ut supra (3). Collegit itaque tantos undique tam ex propinquis et notis quam ex alienis ut triginta fuerint intra paucos dies. Preveniunt¹ sane nonnulli dum ceteris colligendis Bernardus intendit tandemque secuta est multitudo. Quid virilem illum patris animum loquar, qui una die VI filios, et filios tales, videns abire non modo non doluit, sed et gavisus est valde, illud tantum monens ut in omnibus modeste agerent, « quoniam ego, inquit, novi vos, quod aut vix aut nunquam possit zelus vester cohiberi. »

16. Proficiscentibus itaque fratribus, unus tantum et ipse puerulus remanebat, qui cum parvulis aliis in platea¹ iocabatur. Videns autem eum senior frater Guido: « Ecce, inquit, Nivarde, secure potestis ludere quoniam terram multam habiturus estis. » At ille subsannans, « cum maledictione, inquit, fiat hec distributio ut vos celum habeatis, ego terram. » Fugiebat ergo cotidie puer ad fratres suos volens conver-

14. — ¹ derrevocatione *cod.* — ² promissione *cod.*

15. — ¹ prevenit *cod.*

16. — ¹ plate *cod. in marg., rescissa a libri compactore ultima littera a.*

(1) Ci-dessus, num. 8.

(2) Voir ci-dessus, num. 7.

(3) Ci-dessus, num. 10 ex.

ANAL. BOLL. L. — 7.

sionis eorum socius fieri. Sed quia parvulus erat, remittebant eum et reddebant patri suo. Tandem non ferentes inopportunitatem eius tradunt eum sacerdoti cuidam ut disceret literas et ubi paululum crevit factus est et ipse novicius apud Cistercium et suscepto post anni spacium habitu, redditus est fratribus in Claravalle (1).

17. Factum est in primis annis, messis tempore, venerabilis Bernardus loquens cum fratre quodam sedebat in descensu nemoris quod monasterio illi quod nunc est in excelso supereminet monte. Ecce vero coram ipso fractum est plastrum quod honeratum manipulis fratres laici bobus trahentibus deducebant. Fractus est autem axis ita ut vix transversus digiti spacio cohereret. Turbati itaque fratres conqueruntur abbati super gravi dampno quoniam manipulos iamiamque cadentes quo modo in grangiam possent deducere non habebant. At ille facto eminens signo crucis: « In nomine, inquit, Domini ite usque in aream. » Erat autem grangia longius posita a loco illo, ut vix posset ab inde vox clamantis audiri. Cumque in aream pervenisset carrus tamquam completo iam obediencie ministerio qui prius cadere prohibebatur confracto axe cecidit in ipsa hora. Quo facto valde exhilarati et consolati¹ sunt fratres.

18. Per idem quoque tempus accidit ut nocte quadam in tempestive ad vigiliis surgeretur. In ipso itaque vigiliarum et laudum matutinarum intervallo cum diutissime orasset homo Dei, in ipso oracionis fervore egressus ab oratorio deambulabat obnixius supplicans Deo ut acceptum sibi faceret ministerium eius ad animarum salutem, et in spiritualibus quoque revelare dignaretur oculos cordis eius. Subito autem clausi sunt oculi eius et vidit ex omni parte confluere in vallem ipsam multitudinem hominum copiosam ex omni gente et condicione omni ita ut non posset eos capere vallis tota. Cuius sane visionis quam manifestum in brevi effectum tenuerit quis ignorat? Ex illa igitur hora tantam sensit latitudinem cordis ut affatim ei sermo sciencie sapiencieque suppe-

17. — ¹ (et consolati) *inter lin. cod.*

(1) Cf. *Vita*, lib. I, c. II, num. 19.

teret¹ (1). Adhuc tamen movebatur in cogitationibus suis parva et contemptibilia reputans quecumque occurebant² animo suo. Humilitate nimirum peditus ceteros omnes sublimiora arbitrabatur et diviniora meditari. Unde et silentio comprimens que parvipendenda iudicabat timebat affari. Ecce vero nocte quadam astitit ei quasi pueruli cuiusdam admirande claritatis imago precipiens fidutialius loqui quecumque suggerebantur, quoniam non ipse esset qui loqueretur, sed *Cf. Matth.* Spiritus Patris in ipso (2). *10, 20.*

19. Gosbertus de Firmitate, vir nobilis et ipsius abbatis propinquus secundum carnem, pater huius Iosberti qui nunc est, sine confessione et communione sacra moriens iam in extremis positus loquendi amiserat facultatem. Turbati milites, turbata domestica familia eius, turbatus castris ipsius populus universus lugebant inconsolabiliter tam miserum et miserabilem exitum tanti viri. Advenit interea venerabilis abbas cum fratre suo Gerardo et Gauderico avunculo suo. Cuius pedibus provoluti supplicabant¹ obnixius ut pro viri periculo faceret orationem. Quorum lacrimis motus vir pietatis et caritatis immense: « Vos, inquit, scitis quam multa iniuste usurpaverit homo iste. Abneget ergo ea filius eius et familia universa, et ego vobis confisus de divina miseratione promitto quia loquetur et propria peccata confitebitur et deplorabit et suscipiet dominici corporis et sanguinis sacramenta. » Obstupuere omnes alter ad alterum conversus in silencio, admirantes tante fidutiae² verbum, presertim quod ignota esset adhuc gratia viri in hac parte. Maxime vero Gaudericus et Gerardus expavescentes³ timore orribili murmura-
bant graviter adversus eum desperantes de effectu tante promissionis. At illi non tam pusila erat fides sed libere coram omnibus id promitebat. Quid plura? Factum est ut imperavit et abnegavit Gosbertus iunior quecumque iniuste a patre eius usurpata videbantur⁴, multa ecclesiis, multa commilitonibus

18. — ¹ supeteret *cod.* — ² ocurrebant *cod.*

19. — ¹ suplicabant *cod.* — ² inter lin. *cod.* — ³ expavecentes *cod.* — ⁴ videbatur *cod.*

(1) *Cf. Vita*, lib. I, c. III, num. 29 ex.

(2) *Cf. Vita*, lib. I, c. IV, num. 33.

Cf. Marc.
7, 35.

suis restituens, multas quoque novas et iniustas consuetudines in manu beati viri deponens. Protinus autem adveniente eo respiravit homo et solutum est vinculum oris eius. Confitensque peccata sua flevit uberrime super manus hominis Dei tota devocione deosculans eas. Susceptis denique sacramentis rursus obmutuit et sequenti nocte defunctus est. Hoc in universa regione celeberrimum fuit notissimumque miraculum (1).

Cf. I Petr.
5, 7.

20. Factum est in eisdem annis ut hieme appropinquante necesse haberet venerabilis Gerardus qui monasterii cellerarius erat multa emere ad opus fratrum et pecunia omnino deesset. Unde cum conquereretur abbati, iubet ille considerari diligentius si quomodo de substantia monasterii posset acquiri ¹ pecunia illa. Cumque Gerardus assereret nichil sibi suppetere unde posset haberi, sciscitatus vir Domini quantum ei pecunie in presentiarum sufficere posset. At ille XI libras sibi necessarias esse respondit. Tum vero dimittens eum a se, de Dei misericordia sperare monet, quoniam illi, inquit, cura est de nobis. Egressus autem Gerardus a facie eius post paululum rediit dicens quia mulier quedam de Castellione foris stat cupiens loqui vobis. Exiit ergo ad eam et cognovit uxorem esse Martini cuiusdam valde pecuniosi viri. Procidensque mulier ad pedes eius aiebat: « Vir meus in gravi infirmitate et mortis periculo constitutus de nocte misit me ad vos rogans ut pro eo precem habeatis ad Deum, hanc quoque benedictionem quam vobis transmisit suscipi iubeat sanctitas vestra. » Erat autem marsupium habens XII libras. Dimittens itaque mulierem: « Vade, inquit, in pace quia sanum invenies virum tuum. » Veniens autem invenit sicut dixerat ei (2).

21. Rediens a pratis aliquando Bernardus venerabilis invenit mulierem quandam parvulum filium deportantem. Erat autem pueruli manus arida simul cum brachio toto ex utero matris sue, et ob hanc causam de longe attulerat eum. Motus ergo lacrimis eius vir Domini, qui totus semper pie-

20. — ¹ aquiri *cod.*

(1) Cf. *Vita*, lib. I, c. iv, num. 48-49.

(2) Cf. *Vita*, lib. I, c. iv, num. 30.

tatis visceribus¹ affluebat, deponi puerum iubet. Facta autem oratione signans brachium et manum eius ait ad mulierem : « Voca ad te filium tuum. » Adcurrens autem parvulus utroque brachio amplexatus est matrem et incolumis factus est ex ea ora (1).

22. Venerabilis autem Gaudericus timens valde nepoti pariter et abbati suo, utpote quem adhuc et propemodum adolescentem¹ etate et in ipsa quoque religione satis novitium tanta videret vanitatis occasione pulsari posse, exagitabat graviter verecundiam eius indignans et subsannans quod per eum miracula fieri dicerentur. Ille vero ut erat mansuetissimus obiurgationes patientissime sustinens omnino non contradicebat sermonibus eius observans studiosissime apostolicum illud : blasphemamur et obsecramus. Interea Gau- I Cor.4, 13. dericus gravissima febre corripitur et vexatus nimis, cogitur tandem, quod ridere solebat religioso humilitatis² zelo, victus ipsa necessitate sibi orationum et benedictionis eius auxilium obnixius flagitare. At Bernardus primum dissimulans³ et modeste satis inproperans que prius in eum durius proferre solebat, acquievit tandem et cum imperasset febre, ab ea die Gaudericus convaluit expertus in semetipso quod arguere ante solebat (2).

23. Illud quoque quod de viro reverentissimo Humberto¹ postmodum abbate Igniacum factum est² non silebo. Erat enim cum ad Claramvallem venit iam provectionis etatis et caduco morbo laborare solebat. Arreptus ergo solita infirmitate sed multo acrius solito una in die septies cecidit, ita ut in insaniam versus dentibus appeteret eos a quibus tenebatur in lecto. Videns autem vir Domini fidei zelo accensus : « Quid agimus? inquit; eamus ad oracionem. » Cumque ingressus oratorium inclinasset se, sine mora penetrans celos oratio Cf. Eccli. iusti desideratum reportavit effectum. Protinus enim inter 35, 21.

21. — ¹ viceribus *cod.*

22. — ¹ adolecentem *cod.* — ² humitatis *cod.* — ³ disimulans *cod.*

23. — ¹ hunberto *cod.* — ² (factum est) *in marg. cod.*

(1) Cf. *Vita*, lib. I, c. iv, num. 50.

(2) Cf. *Vita*, lib. I, c. iv, num. 51-52 in.

Cf. Marc.
7, 35.

suis restituens, multas quoque novas et iniustas consuetudines in manu beati viri deponens. Protinus autem adveniente eo respiravit homo et solutum est vinculum oris eius. Confitensque peccata sua flevit uberrime super manus hominis Dei tota devocione deosculans eas. Susceptis denique sacramentis rursus obmutuit et sequenti nocte defunctus est. Hoc in universa regione celeberrimum fuit notissimumque miraculum (1).

Cf. I Petr.
5, 7.

20. Factum est in eisdem annis ut hieme appropinquante necesse haberet venerabilis Gerardus qui monasterii cellerarius erat multa emere ad opus fratrum et pecunia omnino deesset. Unde cum conquereretur abbati, iubet ille considerari diligentius si quomodo de substantia monasterii posset acquiri ¹ pecunia illa. Cumque Gerardus assereret nichil sibi suppetere unde posset haberi, sciscitatus vir Domini quantum ei pecunie in presentiarum sufficere posset. At ille XI libras sibi necessarias esse respondit. Tum vero dimittens eum a se, de Dei misericordia sperare monet, quoniam illi, inquit, cura est de nobis. Egressus autem Gerardus a facie eius post paululum rediit dicens quia mulier quedam de Castellione foris stat cupiens loqui vobis. Exiit ergo ad eam et cognovit uxorem esse Martini cuiusdam valde pecuniosi viri. Procidensque mulier ad pedes eius aiebat: « Vir meus in gravi infirmitate et mortis periculo constitutus de nocte misit me ad vos rogans ut pro eo precem habeatis ad Deum, hanc quoque benedictionem quam vobis transmisit suscipi iubeat sanctitas vestra. » Erat autem marsupium habens XII libras. Dimittens itaque mulierem: « Vade, inquit, in pace quia sanum invenies virum tuum. » Veniens autem invenit sicut dixerat ei (2).

21. Rediens a pratis aliquando Bernardus venerabilis invenit mulierem quandam parvulum filium deportantem. Erat autem pueruli manus arida simul cum brachio toto ex utero matris sue, et ob hanc causam de longe attulerat eum. Motus ergo lacrimis eius vir Domini, qui totus semper pie-

20. — ¹ aquiri *cod.*

(1) Cf. *Vita*, lib. I, c. iv, num. 48-49.

(2) Cf. *Vita*, lib. I, c. iv, num. 30.

tatis visceribus¹ affluebat, deponi puerum iubet. Facta autem oratione signans brachium et manum eius ait ad mulierem: « Voca ad te filium tuum. » Adcurrens autem parvulus utroque brachio amplexatus est matrem et incolumis factus est ex ea ora (1).

22. Venerabilis autem Gaudericus timens valde nepoti pariter et abbati suo, utpote quem adhuc et propemodum adolescentem¹ etate et in ipsa quoque religione satis novitium tanta videret vanitatis occasione pulsari posse, exagitabat graviter verecundiam eius indignans et subsannans quod per eum miracula fieri dicerentur. Ille vero ut erat mansuetissimus obiurgationes patientissime sustinens omnino non contradicebat sermonibus eius observans studiosissime apostolicum illud: blasphemamur et obsecramus. Interea Gau- I Cor.4, 13.
dericus gravissima febre corripitur et vexatus nimis, cogitur tandem, quod ridere solebat religioso humilitatis² zelo, victus ipsa necessitate sibi orationum et benedictionis eius auxilium obnixius flagitare. At Bernardus primum dissimulans³ et modeste satis inproperans que prius in eum durius proferre solebat, acquievit tandem et cum imperasset feбри, ab ea die Gaudericus convaluit expertus in semetipso quod arguere ante solebat (2).

23. Illud quoque quod de viro reverentissimo Humberto¹ postmodum abbate Igniacum factum est² non silebo. Erat enim cum ad Claramvallem venit iam provectioris etatis et caduco morbo laborare solebat. Arreptus ergo solita infirmitate sed multo acrius solito una in die septies cecidit, ita ut in insaniam versus dentibus appeteret eos a quibus tenebatur in lecto. Videns autem vir Domini fidei zelo accensus: « Quid agimus? inquit; eamus ad oracionem. » Cumque ingressus oratorium inclinasset se, sine mora penetrans celos oratio Cf. Eccli.
iusti desideratum reportavit effectum. Protinus enim inter 35, 21.

21. — ¹ viceribus *cod.*

22. — ¹ adolecentem *cod.* — ² humitatis *cod.* — ³ dissimulans *cod.*

23. — ¹ hunberto *cod.* — ² (factum est) *in marg. cod.*

(1) Cf. *Vita*, lib. I, c. iv, num. 50.

(2) Cf. *Vita*, lib. I, c. iv, num. 51-52 in.

manus fratrum dormivit Humbertus. Sequentique die accipiens sacramenta divina de manu sancti et beati viri sanus factus est et plurimis postea vivens annis nunquam deinceps huiusmodi infirmitate laboravit (1).

24. Fusniacus dicitur abbatia quedam in episcopatu Laudunensi, una ex his quas primo a Claravalle monachos mitens ¹ venerabilis pater edificavit. Cum ergo dedicanda esset ecclesia adveniens circa vesperum audivit a longe strepitum et sonitum quemdam ² in ea et sciscitabatur quidnam hoc esset. Dixerunt autem ei muscarum incredibili multitudine ³ plenam esse. At ille : « Excumunico, inquit, eas. » Mane autem facto mortuas invenerunt universas et solum omne opertum a multitudine earum, ita ut palis eicerint eas. Hoc autem in tota terra illa ita est diffamatum ut commune ubique proverbium esset super maledictione muscarum Fusniacensium (2).

25. Vir bone memorie magister Guillelmus de Campellis episcopus Catalaunensis quam affectuose dilexerit sanctum Domini a principio melius ipse nosti. Hic ergo videns quia graviter infirmaretur quem pro reverentia sanctitatis tota caritate diligebat, veniens ad Cisterciense ¹ capitulum prostratus omnium abbatum pedibus vir tante reverentie optinuit ab eis ut per annum unum venerabilis Bernardus eius obedientie subderetur. Positoque eo in cellula quadam seorsum extra monasterium ipse quidem omni sollicitudine curabat refovere corpus eius, sed Bernardus magis spiritui intendebat et liber ab exteriori occupatione totus in divina pergebat. Scripsit autem eodem tempore omelias quatuor ² in laudibus virginis matris. Ipso quoque anno nocte quadam cantus audivit angelorum et ab ipsa cellula sua persecutus est eos usque dum venientes starent supra ubi nunc est nove clareval-

24. — ¹ mitens *cod.* — ² *in marg.* — ³ mutitudine *cod.*

25. — ¹ scisterciense *cod.* — ² IIII^{or} *cod.*

(1) Cf. *Vita*, lib. I, c. iv, num. 54. Entré dans l'Ordre en 1117, après vingt années de profession chez les Bénédictins de la Chaise-Dieu, Humbert fut le premier abbé d'Igny, de 1126 à 1138 ; il mourut en 1147 ou 1148. (VACANDARD, t. I (1895), pp. 81, 398).

(2) Cf. *Vita*, lib. I, c. vi, num. 58,

lensis ecclesie corus ita ut longe postea videns supra tectum ecclesie paratum locum campane obstupuerit ipsum recognoscens³ locum ubi cantantes angeli steterant, iam presignante Domino eam que tanto post facta est mutacionem (1).

26. Nepos eius Robertus quemadmodum seductus fuerit cum adhuc puer esset, ipsius de qua loqui volumus epistole verba declarant. Cum enim in alio ordine iam per aliquot annos demoraretur, scripsit ad eum epistolam, erroneam ovem revocans. Exiit autem extra monasterii septa ut dictaret secretius et Guillemus, qui postea in Angliis Rievallensem edificavit abbatiam (2), que dictabantur excipiens scribebat in carta. Subito autem inundante pluvia timuit qui scribebat, erant enim sub divo. Cui venerabilis abbas: « Opus, inquit, Dei est, fac quod facis. » Res mira. Madebant vestes eorum et scribebatur grandis epistola et cartam omnino non tetigit himber. Extat adhuc epistola et ego ipse primam eam constitui in corpore epistolarum, cum audissem tam grande miraculum ab ipsius ore qui scripsit eam in pluvia sine pluvia (3).

27. Querelam episcoporum adversus regem Francorum Ludovicum seniore, patrem huius qui nunc est Ludovici, manifeste explicant epistole beati viri ad apostolicam sedem pro hoc ipso directe. Factum est autem ut die quadam congregarentur ad regem episcopi et vocatus ab eis abbas Clarevallensis qui licet adhuc iuvenis summa tamen totius ecclesie columna iam tunc videbatur. Procidentes autem episcopi ad pedes regis humiliter supplicabant ei ut qui satis ante dilexisset et honorasset ecclesiam, parceret etiam in hac parte, ne forte durius quam vellent contra eum agere cogerentur. At ille non satis eorum precibus acquievit. In crastinum autem durius arguebat eum venerabilis abbas manifeste

³ recognocens *cod.*

(1) Cf. *Vita*, lib. I, c. iv, num. 37-39.

(2) L'abbaye de Rievaulx fut fondée le 5 mars 1132 (VACANDARD, t. I, p. 405). Guillaume de Rievaulx mourut en 1145 (HUEFFER, p. 47).

(3) Cf. *Vita*, lib. I, c. vi, num. 56.

Ps. 75, 13. *deminans* : « quia offendisti terribilem et eum qui aufert spiritum principum, terribilem apud reges terre et certus esto quoniam offensa hec primogeniti tui Philippi morte mulctabitur ¹. Vidi enim nocte preterita et ecce tu cum filio tuo Ludovico procidebas ad pedes episcoporum. Intellexi autem continuo moriente Philippo supplicaturum te eis quod non possis nisi per manus eorum sustituere Ludovicum. » Erat enim Philippus iam unctus in regem magne omnino spei adolescens et patri, quod ex abundanti est dicere, omnino carissimus. Unde et audito sermone commota sunt viscera ² patris super filio suo et promisit satisfacturum sese episcopis. Sed consiliis seductus iniquis a promissione resiliens non post multum temporis miserabilem satis obitum filii eius Philippi ipse et tota cum eo Francia deploravit (1).

III Reg.
3, 26.

28. In abbazia que Caruslocus dicitur, priusquam monachorum conventus adesset (2), solebant infirmos adducere ad sanctorum memoriam quorum reliquie ibi continentur. Adveniens ergo vir Domini invenit puerum gravi quadam infirmitate laborantem ut non posset a lacrimis temperare ¹. Per multum enim tempus a mane usque ad vesperum non cessabat flens et eiulans, et nemo poterat consolari eum. Quam cito ab oculis eius sompnus abscedebat protinus aderant lacrimae et infirmitate miserabili merore deficiebat. Quod genus morbi medicis bene notum est, ut audivimus. Venerabilis ergo Bernardus motus misericordia super eo in capitulum quoddam quod monachis paratum erat puerum evocat et iubet ut peccata sua confiteatur. Dumque confiteretur, subito in faciem eius intuens : « Si auderem, inquit, petere a te, domine, ut dares michi osculum pacis. » At ille : « Si promiseris, inquit, quod de cetero flere desistas, dabo quod petis. »

27. — ¹ mutabitur *cod.* — ² viscera *cod.*

28. — ¹ temperare *cod.*

(1) Cf. *Vita*, lib. IV, c. 1, num. 197.

(2) Les Cisterciens prirent possession du monastère de Cherlieu le 17 juin 1131. Ils y remplaçaient les chanoines réguliers. C'est à cette occasion que S. Bernard y passa. VACANDARD, t. I (1895), p. 399.

Accepto itaque osculo curatus est in ipsa hora et siccatus est fons lacrimarum (1).

29. In villa proxima Castellioni sanguinis fluxum paciebatur homo per multos dies, ad quem vir Domini qui forte transibat rogatus accessit et signavit eum. Protinus autem stetit sanguis videntibus atque stupentibus universis. Sequenti vero nocte nunciatum est ei quod iterum sanguis exiret. At ille tradito libro quem secum gestabat, unum e fratribus misit ad eum precipiens ut librum deponeret ad caput eius. Factum est ut imperavit et nichil sanguinis ultra exivit.

30. Dum Catalaunum frequentaret, eius quem supra nominavimus episcopi, gratia (2) rediens aliquando traxit secum noviciorum multitudinem copiosam, clericos nobiles et literatos. Quibus adhuc in cella hospitum demorantibus, dum novellas plantationes celestibus irrigaret eloquiis, supervenit ostiarius nuncians magistrum eorum, famosissimum quemdam Stephanum de Vitreio, secutum esse eos ut cum eis seculo abrenuntiaret et ipse. Quis enim de tanti viri adventu non vehementissime exultasset, presertim cum paucissimos adhuc habuisset vallis illa novicios? At Bernardus divino revelante spiritu non ignorans astutias inimici, audientibus omnibus qui astabant: « diabolus, inquit, adducit eum, sed frustra; nichil quippe proficiet; solus venit, solus et revertetur. » Obstupuere omnes qui audito adventu viri non se poterant capere pre leticia. Verumtamen ne pusillos adhuc scandalizaret filios, suscepit hominem studiosissime commonitum de perseverantia et novitiorum cellam inter agnos lupus intravit. Non curo dicere quam infeliciter exierit postea, quomodo educens eum quasi quidam ethiopellus apparuerit, quomodo sese fateretur a demone trahi. Id breviter dico: frustrata est versucia inimici et ceteros casus eius potius confirmavit (3).

31. Dominica quadam cum ab altaris sacri participatione unum e fratribus pro culpa sua prohibuisset, hora sacramentorum ruborem non sustinens accessit et ille cum ceteris. Quem vir mansuetissimus intuens nec eum magis confundere

(1) Cf. *Vita*, lib. I, c. vi, num. 59.

(2) Guillaume de Champeaux, ci-dessus, num. 25.

(3) Cf. *Vita*, lib. I, c. vii, num. 71.

voluit nec ceteris scandalum suscitare. Tradidit ergo ei dominica sacramenta orans sine hesitacione ut super hoc melius aliquid ordinaretur. Accipiens ille illibatum Domini corpus volebat et revolvebat in ore nec ullo conatu interdictum sibi sacramentum poterat ad interiora trahicere. Ab ipsa denique missarum ¹ celebratione ita mansit donec completa iam hora oracionis sexta ceteris ingredientibus refectorium miser ille et miserabilis patrem sanctum in partem traxit et ² cum multis lacrimis procidens ad pedes eius temeritatem confessus ³ est et aperto ore hostiam salutarem quam deglutire non valebat ostendit. At ille misericordia motus oratione facta confitentem eum a peccatis absolvit et iam sine omni difficultate suscepit dominica sacramenta (1).

32. Que in Flandria egerit maxime in concilio quod in Atrebatensi celebratum est civitate, melius ipsi nostis siquidem et presentes fuistis, ni fallor. Sic et de electionibus Catalaunensi, Mediolanensi, Lingonensi, Remensi, si describendas iudicaveritis eas nichil michi opus est tradere vobis (2).

33. Hominem pauperem de Campania mulier adultera maleficiis appetens, ut dicebatur comminata ¹ fuisse ei, ita tractaverat ut miser homo consumptis carnibus nec mori posset nec vivere permitteretur. Denique sepius ipsum quoque vocis usum et motum omnem corporis amittebat et tanquam moriturus a lecto deponebatur, iterumque rediens post unam sive alteram diem paululum quidem ab extasi

31. — ¹ misarum *cod.* — ² *sup. lin.* — ³ confesus *cod.*

33. — ¹ //// comminata *cod.*

(1) Cf. *Vita*, lib. I, c. vi, num. 57.

(2) S. Bernard assista, en mai 1128, au concile d'Arras (VACANDARD, t. I (1895), p. 262-63 ; HUEFFER, p. 62-63) ; en février 1129, au concile de Châlons, où, sur son avis, l'évêque de Verdun, accusé de simonie, donna sa démission (VACANDARD, t. c., p. 271). A Milan, en 1135, le peuple voulut l'acclamer évêque, en remplacement d'Anselme, déposé (*ibid.*, p. 372-81). On connaît la part que prit Bernard dans l'élection de l'évêque de Langres, en 1138, et le conflit qui s'éleva à ce sujet entre lui et Pierre le Vénérable (*ibid.*, t. II, p. 26-35). L'élection de Samson de Mauvoisin au siège de Reims, en 1139 ou 1140, après deux années de vacance, ne lui coûta pas moins de tribulations (*ibid.*, t. II, p. 35-45).

illa convalescebat sed a languore ² nequaquam. Hic cum ad Dei hominem esset adductus, audiens ille indignatus est vehementer quod tantam sibi potestatem malignus hostis in christianum hominem usurpasset. Et advocans duos e fratribus languentem hominem ante altare deportari iubet, et superposito capiti eius vasculo in quo sacrosancta dominici corporis ostia continebatur, in ipsius virtute a lesione christiani demonem ³ prohiberi. In brevi convaluit homo et incolumis rediit cum multa gratiarum actione (1).

34. Rediens aliquando a capitulo Cisterciensi ¹ gravissima correptus est infirmitate et multis diebus lecto decubans usque ad ipsum novissime hore articulum visus est pervenisse. Quid opus est inconsolabilem filiorum eius exprimere luctum? Cum iam spes nulla esset convalescendi et funeri eius exequie pararentur, compassa servulis adest misericordie mater Maria virgo una cum beato martire Laurentio et patre nostro beato Benedicto abbate. Ab his signatus non in sompnis neque visu, sed omnino vigilans et solum expectans finem in ipsa hora perfecte convaluit et vallis nostra repleta est gaudio (2).

35. Cum ad Domini benedictionem copiosius iam Clareval-
lis spirituali cepisset abundare frumento, et quamvis multe fierent abbacie nullomodo tamen eos capere posset illius angustia loci, sed et aquarum inopia gravius laborarent, coacti sunt tandem de mutanda sede abbacie cogitare. Cumque alius istis alius aliis commodior videretur locus, vir religiosus Bartholomeus ¹ nomine, qui in Claravalle novicius erat, nocte in visu deductus est ad hunc ipsum locum ubi nunc edificate sunt domus; et qui deduxerat eum calamus mense tenens sic oratorium et ² sic dormitorium fieri precipiebat. Audiens autem prior cui locus alter utilior videbatur nec sic quidem adquiescere voluit, sed prohibuit omnino ne cui dice-

² langgore *cod.* — ³ demonum *cod.*

34. — ¹ scisterciensi *cod.*

35. — ¹ bartholomesus *cod.* — ² *sup. lin. cod.*

(1) Cf. *Vita*, lib. I, c. v, num. 55 pars posterior.

(2) Cf. *Vita*, lib. I, c. vi, num. 64.

ret visionem. Secrete tamen ipse notavit que illi fuerant imperata (1).

36. Hic est autem Bartholomeus qui in choro monasterii cantantes angelos visibiliter meruit intueri. Dormiens quippe ipsorum excitatus est vocibus et arbitratus monachos esse festinavit in oratorium et vidit ante gradum altaris duos in albis cantantes antiphonam : Beata Dei genitrix Maria virgo perpetua ; corus autem plenus erat similiter candidatis. Nec solus iste fuit qui angelos vidit aut audivit, sed non est huius propositi ista describere. Unum tamen dico ad exhortandos fratres quatinus studiosius deinceps nocturnis curent interesse vigiliis¹, manifeste visum fuisse angelum cum turibulo aureo qui vigilantes quidem thuris oblectabat odore, preteribat autem² dormientes. Fuit etiam nostris diebus laicus frater qui ipsa sue decessionis hora exultans in spiritu sciscitantibus³ tante exultationis causam respondit et ait : « Nunquid non videtis angelum qui ad deducendum me venit ? » Hec fuerunt hominis verba novissima ; et certe idem ipse ante aliquot dies optime latine loquebatur lingua, ita ut Ioh. 7, 15. miraremur dicentes : quomodo hic litteras scit cum non didicerit ? Illud quoque quante admirationis fuit quod audierunt aliquando duo simul ita ut vicissim innuentes interrogaret alter alterum si audiret quod ab angelis cantabatur. Longum esset visiones noctium enarrare, sed hec manifeste audita sunt sine sompno. Nam et aliquis eorum qui frequencius hec audire solebat ipsum quoque canticum angelorum memoriter tenuit in hec verba : « Quid de Patre ? Mundum cum non esset creavit ex nichilo. Quid de Filio ? Mundum cum periit redemit sanguine proprio. Quid de Spiritu sancto ? Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto. »

37. Sed revertamur ad id unde digressi sumus. Cum de situ abbacie diversa sentirent, in eam demum convenere sententiam ut abbatem illo deducerent et quod ei videretur fieret sine retractione. Cumque ipsum¹ protinus elegisset locum,

36. — ¹ vigilliis *cod.* — ² *sup. lin.* — ³ sciscitantibus *cod.*

37. — ¹ *sup. lin. cod.*

(1) Cf. *Vita*, lib. II, c. III, num. 114-16,

tandem prior visionem quoque que ostensa fuerat denudavit. In hoc autem loco ab initio cantantes audierat angelos licet iam ei penitus excidisset (1). Cum dedicaretur ecclesia (2) pater sanctus gravi detentus infirmitate decubabat lecto et interesse non potuit. In ipsa autem hora spiritu presens fuit dedicationis officio et videbat non solum episcopos sed et magnum pontificem precedentem eos et dedicantem, qui nec a ceteris videbatur nec ab ipso perfecte poterat considerari.

38. In monasterio cisterciensis ¹ ordinis quod Alpense vocatur (3) multa per eum facta esse ² miracula certissimum est. E quibus plura preteriens unum dico quod nullomodo oporteat preteriri. Inter ceteros qui variis langoribus vexabantur venit ad eum mulier que caduco morbo ex longo iam laborare solebat. Hec in ipsa hora cum staret coram eo arrepta est ab infirmitate et cecidit ante pedes ipsius. At ille apprehensa manu eius continuo erexit eam ut nec ad momentum quidem sopore illo miserabili detineretur. Convaluit itaque mulier in ipsa hora et deinceps quoque liberata est ab infirmitate (4). Sic et claudum hominem qui in eadem domo pascebatur divina virtus per eum erexit atque sanavit.

39. Ducissa Lothorinie (5) que nunc in monasterio sanctimonialium feminarum quod Tarcium vocatur servit Deo in humilitate et paupertate multa, cum adhuc corporis voluptatibus supra modum dedita esset, contigit venerabilem virum pro pace quadam rogare ducem pariter atque ipsam. Dumque loquens extenderet manum, casu factum est ut ducisse clamidem tangeret. Cui unus de astantibus arridens : « Super religiosam, inquit, mulierem extendisti manum, pater. » At ille : « Nundum venit hora eius. » Audiens ducissa, siquidem litteras no-

38. — ¹ scisterciensis *cod.* — ² *sup. lin. cod.*

(1) Cf. *Vita*, lib. I, c. IV, num. 39 ex.

(2) Probablement en 1138 (VACANDARD, t. I, p. 418).

(3) Saint-Jean d'Aulps, au dioc. de Genève (aujourd'hui Annecy), fondé en 1136 (VACANDARD, t. II, p. 395).

(4) Cf. *Vita*, lib. I, c. VII, num. 73 ex.

(5) Adelaïde, épouse de Simon I^{er}, entra plus tard au monastère des Cisterciennes de Tart, près de Dijon (HUEFFER, p. 44).

verat, compuncta est vehementer et usque ad medullas anime eius sermo vivus et efficax ¹ penetravit. Eodem quoque tempore sompnium vidit quo amplius animata est : virum Dei ab eius utero septem serpentes horribiles manu propria extrahentem. Cui non longe post committens animam suam seculo abrenuntiavit ² et usque hodie gloriatur se esse de qua pater sanctus eiecit septem demonia (1).

40. Narravit michi idem Albericus (2) quod redeunte aliquando patre nostro ab urbe Catalaunensi frigore pariter et vento gravissime laborabant ita ut nemo attenderet ad eum qui sequebatur. Precedentibus itaque pluribus qui in comitatu ipsius erant, ultimus ipse veniebat cum predicto Alberico et famulo quodam abbatis Catalaunensis qui in ipso itinere antecedebat eos. Descendens autem famulus ille ab equo suo incaute dimisit eum et cepit efrenatus currere ¹ per planiciem late patentem ; cumque sequentes eum consequi omnino non possent socii vero iam longius precessissent, « ecce, inquit venerabilis pater, oportet nos converti ad orationem. » Flexo ergo genu oravit et ipsum quoque Albericum precepit orare similiter. Vix adhuc dominicam explere ² poterat orationem, et ecce equus ³ ille cum omni mansuetudine conversus et reversus ad eos, recto itinere pervenit ad hominem Dei et pacatus restitit ante eum (3).

41. Transiens iuxta Claramvallem cohors nobilium militum de Francia divertit ut ¹ videret hominem Dei. Erat autem proximum quadragesime tempus et obnixius rogabat eos ut triduum quod intererat darent ei nec armis interim uterentur ; sed cum essent iuvenes et strenui milites nullatenus acquiescebant. Unde et pie commotus : « Ego, inquit, confido in Domino quia ipse vos prohibebit. » Advocans itaque unum e fratribus : afferte, inquit, cervisiam et benedicemus et bibent pocionem (4).

39. — ¹ exfficax *cod.* — ² abrenunavit *cod.*

40. — ¹ curere *cod.* — ² explese *cod.* — ³ equus *cod.*

41. — ¹ *inter lin. cod.*

(1) Cf. *Vita*, lib. I, c. vii, num. 74 in.

(2) Quel est cet Albericus ? En dépit du « idem », il n'a pas encore été question de lui jusqu'ici.

(3) Cf. *Vita*, lib. I, c. vii, num. 72.

(4) Cf. *Vita*, lib. I, c. vi, num. 61.

42. <...¹> et pueri genua facto crucis signaculo tetigit atque ita remisit. Post paucos autem dies reduxit homo puerum sanum et incolumem et exeunti similiter ad laborem obtulit currentem et ludentem coram eo (1).

43. Erubuit ille (2) ante conspectum tanti viri ; cepit tamen ut regi promiserat et ut erat peritissimus multa de canonibus proferre capitula quibus Petri (3) electionem canonice¹ factam asserere contendebat. At contra Bernardus : « Scio, inquit, domine mi, quod perfecte canones nostis utpote in hiis exercitatus ex longo, sed et ego homo sum rusticanus et simplex, et qui audiunt nos homines sunt sine litteris et incapaces horum que tam copiose prudentia² vestra prosequitur. Dico ergo verbum unum in insipientia mea quod ipsorum quoque non effugiet intellectum. Cum exigentibus hominum culpis mundus olim periturus esset diluvio, precipiente³ eo qui cum iratus fuerit misericordie recordabitur, Noe Habac. 3, fabricatus est arcam. In universa mundi latitudine una fuit 2. in qua salvari homines possent. Scit dominus Petrus, inquit⁴ (ad milites siquidem loquebatur), nec duas fuisse arcas nec extra arcam quempiam⁵ potuisse salvari. » — « Certum est, » Petrus ait. Addens autem venerabilis Bernardus : « Illud quoque, inquit, manifestum est, arcam illam eius que nunc est ecclesie gessisse figuram. » Cumque et hoc annuisset : « Ergo qui duas, ait Bernardus, archas fabricant, certum est alteram quidem non esse Noe, ipsamque cum omnibus qui in ea

42. — ¹ *Hic e codice avulsum est unum folium.*

43. — ¹ *canonce cod.* — ² *pudencia cod.* — ³ *preciente cod.* — ⁴ *inquit add. cod. sed eras.* — ⁵ *quepiam cod.*

(1) Cf. *Vita*, lib. I, c. vi, num. 60.

(2) Comme on le voit par la suite du récit, cet « ille » désigne Pierre de Pise, le défenseur d'Anaclet II. Quoique notre manuscrit ne porte ici aucune trace de mutilation, il faut de toute nécessité supposer qu'entre les derniers mots du num. 42 et notre num. 43, le copiste a laissé tomber au moins quelques lignes qui introduisaient le récit de la conférence de Salernes (novembre ou décembre 1137), à laquelle on nous fait ici assister.

(3) Pierre de Léon, élu antipape en 1130, sous le nom d'Anaclet II, en opposition à Innocent II, légitime successeur d'Honorius II.

sunt perituram diluvio manifestum. Cum ergo alteram fecerit ⁶ Petrus Leonis, alteram regat noster Innocentius archam, necesse est e duabus alterutram deperire. Peribunt itaque cum Innocentio religiosi omnes qui in toto sunt orbe, Cartusienses, Camaudunenses, Cluniacenses, Premonstracenses et nostri quoque Cistercienses et universi denique qui nocte et die serviunt Deo in vigiliis et orationibus, in ieiuniis ⁷ et laboribus multis, peribit ecclesia toto orbe terrarum longe lateque diffusa, peribunt episcopi et pastores ecclesie preter paucissimos, peribunt nobiles et ignobiles, reges et principes universi preter dominum istum, Rogerium (1) monstrans. Viderit ipse quam elegerit archam. Aut certe, si id tolerabilius iudicatis, ne pereat universitas ecclesie, cum paucissimis qui ei favent peribit domus una Leonis. Alioquin quid maioris meriti obsecro habuit homo ille ut in tanto diluvio pereuntibus tot sanctis, domus eius sola salvetur? Tempore siquidem diluvii solus cum suis Noe salvatus est, quia solus inventus est iustus. Denique testimonium ei perhibet ⁸ iudex ipse quod ipsum invenerit iustum coram se ex omnibus gentibus. Rogo ergo, viri qui Leonem hunc nostis, dicite michi quas peregrinationes queve ieiunia ⁹, quas elemosinas fecerit homo ille, ut in tempore iracundie tante tantam prerogativam meruerit ¹⁰ domus eius? » Tum vero tyranno frendente dentibus et tabescente ¹¹, Petro autem confuso et respondente nichil, acclamat universa multitudo ut certum erat Leonem illum hominem pessimum perditissimumque fuisse. At Bernardus apprehensa manu ¹² Petri surgens eduxit hominem a concilio dicens: quia si michi creditis securiorem eligimus archam. Cuius persuasio omnino facilis fuit nec multum contradixit sermonibus sancti, dissimulans tamen tyranni metu qui est protinus revocans eum prohibuit et observavit omnino ne forte cum beato viro deinceps loqueretur. Non enim Rogerus ex errore sed ex cupiditate possessionum beati Petri, quas sub

⁶ fecit *cod.* — ⁷ ieiunis *cod.* — ⁸ peribet *cod.* — ⁹ iunia *cod.* — ¹⁰ meruit *cod.* — ¹¹ tabescente *cod.* — ¹² manum *cod.*

(1) Roger, roi de Sicile.

Petro Leonis licenci¹³ et tenebat et occupabat, partes eius fovebat. Ubi vero Petrus Romam rediit, abrenunciavit Petro Leonis agnovit Innocencium Petri apostoli successorem et cum magna exultatione fidelium vir magnus ad catholicam rediit unitatem (1).

44. Eodem tempore Petrus Leonis sententiam iuste damnationis excipiens pacem reliquit ecclesie, requiem viro Dei (2). Cuius obitus manifeste precognitus est abbati cuidam apparente¹ in visione. Convenerat ecclesia copiosa et Innocentius papa sedebat in throno, Petro Leonis ex adverso similiter residente. Aderat autem et gloriosa Virgo mater Domini stans in medio et iaculum dextra vibrans, Petrum vero Pisenum, de quo paulo ante sermo habitus est, terribilibus oculis indignabunda intuebatur. At ille timens et tremens : « Quid est, inquit, Domina, quod indigneris michi ? Nunquid quia reliqui Petrum Leonis offensa es ? » Cui gloriosa respondens : « Non quia eum reliquisti, sed quia cum eo fuisti. » Interrogante autem eo et dicente : « Ergone adeo tibi displicet ille ? » — « Ego tibi ostendam, ait Virgo, quantum michi ille displiceat. » Et intorquens iaculum quod tenebat gutturi Petri Leonis infixit, et corruit miser in ipsa hora. Quam sane visionem post paucos dies effectus secutus est et homo ille tante tribulationis causa et tantorum origo malorum in gutture ipso pessimo percussus ulcere exspiravit. Cui tamen ab hiis qui cum ipso fuerant substitutus est alter (3) ; sed miserante Deo citius finem accepit dementia illa et ipse ridiculus pontifex temerarie usurpata insignia ponens, cum omnibus fauctoribus suis procidens ad pedes domini Innocentii pape, ad catholicam rediit unitatem. Facta autem plenaria reconciliatione et scismatis errore sedato, qui IX ferme annos sustinuerat in

¹³ cencius in marg. cod., rescissa, sane, a libri compactore prima vocabuli syllaba. Conscius legit HUEFFER (p. 39) in cod. Parisiano. In Bollandiano autem apographo verbum deest.

44. — ¹ aparente cod.

(1) Cf. Vita, lib. II, c. v, num. 134-36.

(2) Anaclet II mourut le 25 janvier 1138.

(3) Victor IV, élu le 15 mars, fit sa soumission en mai de la même année (VACANDARD, t. II, p. 24).

tribulatione² ecclesie, in pace eius vix quatuor aut quinque dies potuit detineri, sed accelerans reditum cum exultatione universe terre suscipitur, preciosum utique tanti laboris fructum reportans diu desiderate manipulos pacis. Hic finis scismatis³ (1).

45. Specialiter¹ autem Clarevallis amplius exultabat quod cum pace ecclesie etiam diu expectatam et multis expeditam suspiriis beati viri presentiam meruisset. Rediit autem cum eo vir magnus Gerardus frater ipsius, sed brevi postea vixit tempore, utpote qui, sicut scribit ipse, cum in itinere eodem gravissime infirmaretur ad tempus ei est² accommodatus³ a Domino ne peregre moreretur. De quo idem pater dum germanum plangit ablatum, immo desolatum sese deplorat, multa de conversione eius et de fine descripsit, brevi quidem sermone sed utili et qui a multis desiderabiliter queritur et legitur delectabiliter.

46. Nec multo post etiam magnus ille Gaufridus de Ainaio (2) desideratam longo tempore in Claravalle meruit dormitionem, ut sermo abbatis impleretur, qui hoc ipsum ante multos annos promiserat ei. Fuit enim vir ille de primis monachis clarevallensibus et multas tam in Francia quam in Anglia Flandriaque edificavit abbatias. Hic cum aliquando mitteretur in Angliam et timeret omnino ne forte extra Claramvallem moreretur, consolans eum venerabilis pater tota ei fidutia pollicitus est quod in Claravalle dies eum novissimus inveniret. Unde et rediens post annos aliquot a quadam abbazia quam in Flandria edificabat, manifeste denuntiabat omnibus quia vado ut moriar in Claravalle. Factum est autem cum iam omnino appropinquaret decessui, venerabilis Bernardus de Francie partibus rediens Trecis fuerat hospitatus. Ecce vero nocte ipsa videbatur predicti Gaufridi decessui interesse et videre Gaudericum avunculum et Gerardum

² tribulatine *cod.* — ³ (hic f. sc.) *add. in marg. infer. cod.*

45. — ¹ prius specialites *cod.* — ² sup. lin. *cod.* — ³ acomomodatus *cod.*

(1) Cf. *Vita*, lib. II, c. v, num. 137.

(2) Sur Geoffroy d'Ainai, voir VACANDARD, t. II, p. 388-89 et t. I. p. 408.

fratrem suum cum omni reverentia astantes et paratos deducere eum. Cumque crudelitatis argueret eos dicens non eis sufficere quod se deseruerant nisi et ¹ hunc tollerent, arri- dentes illi responderunt quia non pertinet ad nos de huiusmo- di. Surgens autem cum omni festinatione venit ad eum et in ipsa domo ipso in loco et modo prorsus eodem quo previderat inveniens eum proximo iam sompno beate mortis, ipsos quo- que quos non vidit G. G. dubitare non potuit esse presen- tes (1).

47. Puer de villa proxima Clarevalli, Andreas nomine, lepra perfusus cum ex more eicere eum vellent a communi hominum conversatione et cohabitatione, flens et eiulans plurimum, ve- nit ad hominem Dei. Cuius et etatem et paupertatem misera- tus, oleum benedixit et tradidit ei quo puer inunctus in brevi curatus est, et usque hodie incolumis servit Deo in Claravalle.

48. In territorio quoque Autisiodorensi in castro quod Cona vocatur, mulier quedam miserabiliter laborans periclitabatur multis diebus quod venisset filius usque ad partum et vires non haberet parturiens. Cumque supervenisset interim servus Christi postulanti benedictionem aquam benedictam misit, et gustante ea continuo natus est puer. Quem venerabilis episcopus Carnotensis Gaufridus baptizavit Bernardi ei no- men imponens (2).

49. Non debeo, qui de ceteris loquor, mei ipsius oblivisci ne forte ingratus inveniar. Contigit aliquando virum Dei pro quibusdam negotiis ad partes Gallie proficisci. Cumque et in itinere et in reditu scholaribus Parisiensibus, ut semper so- lebat, fecisset de conversione sermonem, vespere cepit contri- stari et mestus esse dicens Deo in orationibus suis: quia « timeo omnino ne forte oblitus sis mei cum preter morem in- fructuosum penitus factum sit iter meum et neque de his prop- ter ¹ que veneram aliquid optinuerim nec aput clericos istos in verbo tuo apertum sit michi ostium ullum. » In ipsa autem

46. — ¹ *sup. lin. cod.*

49. — ¹ *prorper cod.*

(1) Cf. *Vita* lib. IV, c. I, num. 196 ex.

(2) Cf. *Vita*, lib. IV, c. III, num. 211 in.

ora ita consolatus² est eum Deus ut manifeste prescierit et predixit : « quia nequaquam vacuus hinc abibo. » Sit benedicta Ps. 106,10. dies illa a Domino qua sedenti in tenebris et umbra mortis lux orta michi. Sit benedicta dies qua sol iusticie immo misericor- Cf. Luc. 1, die oriens visitavit ex alto miseram animam meam, adversum 78. et perversum nimis hominem in verbo uno in momento in I Cor. 15, ictu oculi inestimabili mutacione dextere Excelsi prorsus³ in 52. alium hominem recreans ut sim initium aliquod creature eius. Ps. 76, 11. In eternum non obliviscar miserationis huius qua tam copiose Iac. 1, 18. preventus tam subito mutatus multorum super me animos ob- Ps. 118,93. stupescere feci. Multi vero in illa captura dominicis retibus ir- retiti sunt pisces, multi et in itinere adiuncti nobis ita ut transacto probationis anno ex hoc collegio monachi facti simus viginti et unus.

50. Eodem sane tyrocinii nostri tempore, absente aliquando patre nostro, cepi corpore infirmari¹ et affligi mente. Scio Luc. 22,31. quia sathanas expetivit me ut cribraret² sicut triticum. Sed non latuere patrem que circa me agebantur et perfecte omnia cognoscens per spiritum que versabantur in corde meo, sicut Luc. 22,32. post reditum eius comperi, oravit pro me ne deficeret fides mea. Ibi, ibi supra quam essem inpressisti me mirabiliter cordi eius, domine Deus meus ; gratias tibi Domine, gratias tibi. Unde enim tali anime in tali pectore³ talis locus ? Simile quid- dam sibi venerabilis Albericus, qui hodie abbas est in loco cui nomen est Benedictio Dei (1), de se cum novicius esset acci- disse testatur. Subita siquidem et vehementissima temptatio- ne impulsus paulo minus cessit cum venerabilis Bernardus, qui itinere diei unius aberat, hoc ipsum Domino revelante⁴ cognoscens surgensque de nocte eadem hora festinavit ad consolandum eum.

51. Eodem etiam anno transiens vir beatus per ecclesiam sanctimonialium que Iotrum nominatur¹ audivit clamorem

² consalatus *cod.* — ³ prosus *cod.*

50. — ¹ infrimari *cod.* — ² cribrabet *cod.* — ³ pecctore *cod.* — ⁴ (ip- sum D. rev.) *in marg. cod.*

51. — ¹ nomiatur *cod.*

(1) Albéric fut le premier abbé de l'abbaye de Bénissons-Dieu, fondée en 1138, au diocèse de Lyon.

tabescentium misero et miserabili langore quorum carnes ² invisibile absumebat ³ incendium. Cumque plena esset ecclesia huiusmodi languentibus et in diversis corporum partibus percussis ulcere pessimo, compassus tante afflictioni obtulit Iob 2, 7. pro eis ostiam salutarem ac deinde singulorum ulcera tetigit atque signavit. Extincto itaque incendio curati sunt universi. Unus tantum cuius erant interiora consumpta vitam pariter cum languore finivit.

52. In castro quoque Autisiodorensis episcopatus quod Clamiciacum dicitur, dum ex more febricitantium multitudo panem quereret benedictum, Girardus quidam clericus male sciolus ridens fidem simplicium blasphemabat. In ipsis autem verbis gravissima febre correptus usque Autisiodorum abeuntem sequi compulsus est virum Dei et penitentiam agens ipsam cui detraxerat multis obtinuit precibus benedictionem(1).

53. Eodem anno senior frater eius Guido dum cum eo a Bituricensi territorio redit, novam quippe illuc deduxerat abbatiam (2), sanus adhuc et incolumis vicinum sibi prenoscit et predixit obitum inminere. In ipso denique itinere febre acuta correptus diebus paucis Pontiniaci infirmatus est et ipsa nocte qua sanctorum omnium festivitas agebatur felici eorum consortio meruit agregari.

54. Nec multo post (3) orta est inter regem Francorum Ludovicum iuniorem et comitem Teobaudum fidelissimum principem et piissimum religionis cultorem gravis valde simultas, pro qua compescenda minister et amator pacis labores multos maximosque sustinuit. Sane cum pullulare mala cepissent et nonnulli proximam promitterent pacem. God. Lingonnensi sepius sollicitè interrogabat venerabilem Bernardum quid ei super his videretur. At ille nil se videre respondit nisi tribula-

² carens cod. — ³ absummebat cod.

(1) Cf. *Vita*, lib. IV, c. III, num. 211 ex.

(2) La Prée, au diocèse de Bourges, qu'il venait de fonder le 28 octobre de cette même année 1141 ou 1142 (VACANDARD, t. II, p. 386).

(3) Le différend entre Louis VII et Thibaut de Champagne naquit en effet en 1141 ou 1142. La paix ne fut définitivement rétablie qu'en 1144 (VACANDARD, t. II, p. 180-201).

tionem super tribulationem. Quod quidem mirari poterit nemo qui noverit tempus illud¹. Veruntamen cum iam invalescerent mala super terram, vir Domini Bernardus predicto episcopo secrecius loquens ait : « Ecce dico vobis quod mi hi videtur, quia tam studiose id scicitari soletis, quinto mense pax erit. » Et certe sicut diligenter notatum est die novissima quinti mensis pax reformata² est. Et precipuus³ huius incentor hodie comes Viromandensium fuit Radulfus de Peronia, sororem regine tenens, dimissa quadam affini comitis Teobaldi (1).

55. Factum est in festivitate beati Dionisii (2) regina Alienordis in ecclesia ipsius martyris cum patre nostro¹ loquebatur I Reg. 1, 6. conquerens quod conclusisset Dominus vulvam eius ne pareret. Iam enim fere novem vixerat cum rege et a primis quidem annis conceperat sed fecerat abortivum et exinde sterilis permanebat, iam de fecunditate desperans. Cui miserabiliter conquerenti pater venerabilis ait : « Sollicite quere que ad pacem sunt et ego tibi confisus de divina miseratione partum promitto. » Hoc et ipse rex per regine verbum cognoscens ubi perfecta est reconciliatio secrecius alloquens beatum virum quod regine promiserat exigebat. Nec negavit promissionem sed fiducialiter repromisit effectum. Ipso denique anno regina concepit et peperit (3) et ab ipso partu² cum omni festinatione misit qui nuntiaret et gratias ageret viro Dei. Nam et circa idem tempus quo facta est pax noscitur concepisse, sicut evidenter ex tempore partus innotuit (4).

56. Sic et regina Anglorum Matildis que incredibili sanctum Domini veneratur affectu, ita ut advenienti¹ aliquando Boloniam ipsa occurrerit extra villam, cum pregnans esset

54. — ¹ illut cod. — ² prius formata cod. — ³ in marg. super. add. verbum quod a libri compactore rescissum aegre legitur : qui ? quia ? quasi ?

55. — ¹ sup. lin. cod. — ² patu cod.

56. — ¹ prius venienti cod.

(1) Cf. *Vita*, lib. IV, c. II, num. 198.

(2) Le 22 avril 1144, selon VACANDARD, t. II, p. 199.

(3) Marie, l'aînée des filles de Louis VII et d'Éléonore, épousa, en 1164, Henri, fils du comte Thibaut (VACANDARD, t. II, p. 199).

(4) Cf. *Vita*, lib. IV, c. II, num. 206.

adveniente demum partus hora gravissime periclitata est, adeo ut solum obitum expectaret et dispositis que ad se pertinebant ipse quoque funeris eius exequie pararentur. Interim recordata hominis Dei invocat nomen eius et ab eo petit auxilium. In ipsa vero hora desperatum iam edidit filium et mitens religiosum quendam virum devotissimas per eum liberatori suo retulit grates (1).

57. Eodem tempore dum hospitaretur in grangia quadam ¹ Caziacensis abbacie quam Gaudum id est silvam appellant, oblatus est ei puer debilis utroque pede et ab inferiori corporis sui parte premortuus. Qui benedictione eius accepta convaleuit ita ut redeuntes post dies paucos qui cum beato viro fuerant quando manum puero inposuit, incolumem invenientes eum obstupuerint ² vehementer (2).

58. In villa Pariensis ecclesie que Rosereia nominatur plurima per eum facta esse miracula certis cognovimus testimoniis, sed quia sufficit ¹ excellentiora notare : duos ibi a morbo qui cancer dicitur, et mulierem unam, que leprosa ab omnibus dicebatur, olei benedictione curatos esse comperimus.

59. In villa quoque Campanie cui Alorium nomen est mulier que in puerperio mentis inpos facta erat, ad orationem beati viri convaleuit et nos ipsi postea vidimus eam sensatam et gratias agentem liberatori suo (3).

60. In eisdem annis (4) viro Dei demoranti in sua Claravalle, vir religiosus primus abbas Ursicampi Galerampnus cum obisset apud Igniacum, beato patri apparuit et ab eo licentiam et mandatum accepit introeundi in requiem Domini. Quod sane et de multis aliis factum esse certissimum est adeo ut nonnulli antequam ei nuntiaretur obitus etiam misarum sollempnia celebrans divina obtulerit sacrificia, stupentibus his qui cum eo erant et sollicite notantibus diem.

57. — ¹ *sup. lin. cod.* — ² *obstuerint cod.*

58. — ¹ *suficit cod.*

(1) Cf. *Vita*, lib. IV, c. I, num. 191.

(2) Cf. *Vita*, lib. IV, c. III, num. 217 med.

(3) Cf. *Vita*, lib. IV, c. III, num. 217 ex.

(4) Galeran mourut en 1142.

61. Eodem denique tempore quo pacis querende negotiis occupabatur, frater eius Andreas in Claravalle transitoriam hanc finivit vitam (1). Et his quoque priusquam aliquid de infirmitate ipsius pater sanctus audisset per nocturnum soporem assistens ei una cum Gerardo fratre suo dedit ei osculum pacis. Intellexit autem signum licentie esse et post paucos dies obitum eius audivit.

62. Sed quia super venerabili Galerampno fecimus mentionem, que de Herveo non minus moribus et religione quam genere illustri predicti Galerampni ¹ successore facta sunt non arbitramur pretereunda silentio. Herveius itaque puer de sanguine regio in domo avunculi sui Noviomensis episcopi nutriebatur. Hunc pater sanctus, cum aput predictum episcopum hospitaretur, cantantem aliquando audiens sicut optime puer noverat, ex occasione cantus illius more suo multa astantibus locutus est de spiritali conversatione. Eadem vero nocte in sompnis ² ei videbatur quasi missarum sollempnia celebraret et accedens angelus acceptum ab ore ipsius pacis osculum puero traderet. Unde et manifeste predixit sine dubio reiigiosum eum futurum adeo ut nec puer ipse datam de se ignoraverit prophetiam. Cuius indubitatus expectabatur eventus ut post multos annos, cum iam adolevisset et gravissime a propria conscientia argueretur, tota tamen fidutia in memoria verbi illius respiraret, dicens secum sicut nobis ipse postea testabatur : « Sine causa times ; impossibile est ut pereas ; omnino beati viri sermo inplebitur in tempore suo. » Et certe ita iam factum esse videmus. Porro angelus ille abba Galerampnus fuit qui acceptam ab ore sancti patris pacem dedit Herveio. Ab eo siquidem cum adhuc adolescens³ esset, fugiens domesticos ⁴ inimicos, habitum conversationis accepit. Cui deinde in abbacia succedens homo dulcissimi spiritus et ferventissimus sui corporis castigator consummatus

Sap. 4, 14. in brevi explevit tempora multa, placita enim erat Deo ani-

62. — ¹ galerampno *cod.* — ² spōnis *cod.* — ³ adolecens *cod.* — ⁴ domescos *cod.*

(1) Nous avons ici la seule indication que fournissent les documents sur la date de la mort d'André,

ma ipsius. Precognovit autem obitum suum sanus adhuc et incolumis ipso ei predecessore suo revelante ⁵. Nec mora gravi cepit corporis molestia perurgeri et infra sextum diem beato fine quiescens appositus est ad patres suos (1).

63. Quod autem de eo diximus precognitam a sancto Domi- Act. 13, 36.
ni conversionem eius, super aliis quoque plurimis novimus contigisse. Ex quibus fuit etiam Macelinus teutonicus adolescens illustris (2) et Albero vir venerabilis qui postea abbas factus est in Suetia, et magnus vir ille Gaufridus de Peronia qui in Claravalle prioris offitio functus et defunctus est. Huic quoque Gaufridus cum adhuc esset in cella noviciorum et sollicitus esset pro patre suo, qui in seculo vir magnus et potens erat, omnino promisit ei venerabilis Bernardus non solum conversionem patris sed quod ipse eum in Claravalle suis manibus sepeliret. Hoc autem inter fratres tam celebre habebatur ut sepius exigeretur ab eo non prius mori quam fratris Mathei promissas celebrasset exequias. Hic ergo Matheus, dum venerabilis pater pacis querende negociis occuparetur in Francia, infirmabatur mensibus multis et atenuato penitus corpore solum in se cotidie responsum mortis habebat. Cui in eadem infirmitate iacenti vicesima fere die ante obitum suum filius eius Gaufridus apparens constituit diem quo magne cuidam curie interesse t. Interim vero appropinquante iam die, pace ¹ pro qua tam diu laboraverat reformata magna ex parte, vir sanctus advenit et promissam ex multis annis exhibuit sepulturam (3).

64. Eodem vero anno dum transiret per monasterium Senonensis ¹ territorii quod Cona vocatur, mulier quedam morbo laborans, qui cancer vocatur, benedictionem ab eo petiit et obtinuit atque convaluit sine mora. Transeuntibus quoque per villam que Torciacum dicitur et est sita prope Parisius, occur-

⁵ (precognovit - revelante) *add. litteris minoribus*.

63. — ¹ *pasce cod.*

64. — ¹ *inter lin. cod.*

(1) Cf. *Vita*, lib. IV, c. I, num. 195. Hervée succéda à Galeran en 1142 et mourut en mai 1143 (*Gallia Christiana*, IX, 1130).

(2) Cf. *Vita*, lib. IV, c. II, num. 201.

(3) Cf. *Vita*, lib. IV, c. II, num. 205 ; VACANDARD, t. I, p. 389-92.

rit nobis miles devotissime gratias agens beato viro quod a quartana² febre qua tam vehementer laborare solebat ut in accessione febris die et nocte integra sine sensu esset ita ut ne ipsam matrem posset agnoscere³, misso sibi pane benedicto ubi primum gustavit penitus convalesceret (1).

65. Pace iam penitus reformata cum suis redditus⁴ esset, coegit eum legatus (2) contra hereticos secum proficisci. Cumque iam Tolosanum pararetur iter, uxor Gerardi Lingonis (3), Barri habitans, mulier boni testimonii sensum penitus amisit et clamans die ac nocte horrenda et inaudita loquebatur. Nuntiatur interim viro Dei et tota fiducia eius imploratur auxilium. At ille benedicens oleum nuncio tradit precipiens ut triduo caput eius ungeretur in modum crucis. Prima itaque unctione videntibus omnibus sedatus est clamor et cepit multo rarius et non tam intolerabilia loqui. Secunda unctione adhuc melius habere cepit et quasi dormire. Tercia vero unctione prorsus convaleuit et sub manu ungentis respirans : « heu, inquit, quam diu dormivi ! » Nichil enim ex omnibus que fecerat seu dixerat potuit deinceps recordari.

² aquartana *cod.* — ³ angnocere *cod.*

65. — ⁴ reditus *cod.*

(1) Cf. *Vita*, lib. IV, c. III, num. 212 in.

(2) Albéric, cardinal d'Ostie. C'est en mai 1145 que Bernard se mit en route pour cet « iter Tolosanum » (VACANDARD, t. II, p.217).

(3) Jean Bouhier et le copiste qui travailla pour les Bollandistes ont lu : « Hugonis ».

LES REVENDICATIONS DE BIENS DANS QUELQUES DOCUMENTS HAGIOGRAPHIQUES DU XI^e SIÈCLE ¹

Depuis que la critique s'est exercée sur les Vies de saints, on a signalé à plusieurs reprises que les hagiographes ne prenaient pas uniquement la plume pour célébrer les vertus de leurs héros, mais aussi pour faire prévaloir leur droit dans des conflits d'ordre purement matériel : rivalité entre deux abbayes, contestations de propriétés, de juridiction, de dîmes, etc. ². Et si, il y a quelque trente ans, les verdicts parfois sévères de M. Krusch rencontraient sur ce point la vive opposition des représentants de l'école conservatrice, aujourd'hui personne ne nie plus que l'hagiographie ait été employée parfois à des fins tout à fait étrangères à l'édification.

Les Vies de saints qui renferment des échos à des revendications de biens, sont particulièrement nombreuses aux x^e, xi^e, xii^e siècles. Nous limiterons notre enquête à une région qui coïncide à peu près avec la Belgique actuelle, et

¹ Cette étude, extraite d'une thèse présentée à l'École des Chartes de Paris en 1926, et dont les Positions ont été publiées (*L'hagiographie dans le marquisat de Flandre et le duché de Basse-Lotharingie au xi^e siècle*. Paris, 1926), a été lue au Congrès historique d'Anvers en août 1930.

² B. KRUSCH, *Zur Eptadius- und Eparchius-Legende*, dans *Neues Archiv*, t. XXV (1900), p. 144 ; L. ZOEPF, *Das Heiligen-Leben im X. Jahrhundert* (Berlin, 1908), p. 18 ; L. VAN DER ESSEN, *Jean d'Ypres ou de Saint-Bertin*, dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. I (1922), p. 480 ; M. STIMMING, *Die heilige Bilhildis*, dans *Mitteilungen des Instituts für Oesterreichische Geschichtsforschung*, t. XXXVII (1917), p. 247.

aux textes écrits pendant le ^x^e siècle. Mais, avant de parcourir ou d'analyser ce dossier, tâchons de démêler les raisons qui amenèrent les moines à recourir à la littérature hagiographique pour défendre leurs propriétés.

L'Église s'est toujours préoccupée d'entourer de garanties multiples les biens qu'elle possédait ; elle en était d'autant plus soucieuse qu'elle se voyait l'objet de convoitises plus vives. Mgr Lesne ¹ a clairement retracé les vicissitudes de la propriété ecclésiastique pendant l'époque mérovingienne et carolingienne. Si, durant cette période, les évêchés et les monastères ont dû consentir de gros sacrifices, qui leur étaient imposés par le pouvoir séculier, il n'en est cependant pas moins vrai que leurs domaines étaient protégés par de nombreuses barrières. Rappelons en quelques mots les principales garanties dont l'Église jouissait à cette époque ; nous verrons ensuite celles dont elle disposait encore au début du ^x^e siècle.

La première sauvegarde de la propriété ecclésiastique est la royauté : la dynastie carolingienne, tout en puisant à pleines mains aux trésors de l'Église, s'est toujours préoccupée de protéger les biens des monastères. Il suffit de feuilleter les registres ou les recueils de diplômes pour constater combien la protection royale, la *tuitio regis*, était recherchée par les clercs. En outre, grâce à la sage législation de Charlemagne et de ses successeurs, les décisions conciliaires qui visaient à mettre le patrimoine des gens d'Église à l'abri des envahisseurs ont été introduites dans les capitulaires et ont de ce chef obtenu l'appui du pouvoir et de ses nombreux agents. Les stipulations du droit privé qui définissent le régime des biens sont encore efficaces ². Or parmi les formalités juridiques que les peuples ger-

¹ E. LESNE, *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*, t. I ; t. II, fasc. I, II, III (= *Mémoires et travaux publiés par les Facultés catholiques de Lille*, fasc. VI, XIX, XXX, XXXIV).

² O. POSSE, *Die Lehre von den Privaturkunden* (Leipzig, 1887), p. 62 et suiv. ; H. BRESSLAU, *Handbuch der Urkundenlehre*, 2^e éd. (Leipzig, 1912), p. 635 ; A. GIRY, *Manuel de diplomatique*, p. 855 ; O. REDLICH, *Die Privaturkunden des Mittelalters* (Berlin, 1911), p. 48 ; A. DE BOÜARD, *Manuel de diplomatique française et pontificale* (Paris, 1929), p. 279-80,

maniques ont empruntées aux Romains, celles qui régissent les actes de donations offrent des garanties dont l'Église surtout a su tirer parti : ainsi qu'on l'a souvent fait remarquer, les donations pieuses constituent l'espèce la plus nombreuse des chartes du moyen âge¹. Enfin, le clergé avait élevé un dernier rempart autour de la propriété ecclésiastique : il l'avait placée sous la protection de l'autorité divine et des saints². Par une fiction juridique, il avait dissimulé sa propre personnalité derrière celle du saint : c'est au patron du monastère que se fait le don pieux : *do sancto Petro et tibi*, disent les chartes. Et pour conférer à cette fiction plus de force, c'est sur l'autel qui renferme les reliques que se fera l'acte de tradition³. Les anciennes lois germaniques ont un article spécial réglant les modalités des legs pieux faits aux églises : *Et qui voluerit hoc facere per cartam de rebus suis ad ecclesiam ubi dare voluerit firmitatem faciat... et coram sacerdote, qui ad ecclesiam deservit, super altare ponat*⁴. Et les cartulaires attestent que cette ordonnance a été scrupuleusement observée, car le donateur spécifie fréquemment qu'il investit les moines : *per cartam super altare sancti*, et il rappelle aussi que le monastère ou l'église qui est l'objet de ses largesses est bien en possession des reliques du saint : *ubi corpus sancti requiescere dignoscitur*. En outre, si l'acte de donation exigeait un serment, c'est encore le plus souvent sur l'autel qu'il se prêtait ; d'où les formules si nombreuses : *iurare ad sanctorum reliquias et tumulos, iurare per corpus sancti, iurare sacrosanctis reliquiis*⁵, ou autres expressions analogues.

Si l'Église a ainsi intéressé le saint aux donations qui viennent grossir le patrimoine ecclésiastique, c'est qu'elle compte que le saint lui-même veillera sur les biens du monastère comme s'ils lui étaient personnels, et qu'il saura punir ceux qui voudraient s'en emparer. Grégoire de Tours dit : *Qui de*

¹ GIRY, l. c.

² LESNE, op. c., t. I, p. 413 et suiv. ; J. FLACH, *Les origines de l'ancienne France*, t. I, pp. 105, 437, 453.

³ O. REDLICH, op. c., p. 48 ; et *Geschäftsurkunde und Beweiskunde*, dans *Mitth. des Inst. für Oest. Gesch.*, VI. Ergänzungsband, p. 2 ; *Nouveau traité de diplomatique*, t. V, pp. 448, 494.

⁴ M. G., *Leges*, sectio I, t. V, 1, p. 64 et passim.

⁵ DU CANGE, *Glossarium*, i. v.

*domibus sanctorum aliquid aufert, ipsis sanctis iniuriam facit*¹. Les saints passaient pour être impitoyables à l'égard des spoliateurs, et les pires maux frappaient ceux qui osaient porter une main téméraire sur les biens qui leur étaient offerts. Dès le VII^e siècle les formules d'excommunication ou plus exactement d'imprécation, qui faisaient partie des dispositions conciliaires, pénètrent dans les actes privés ; elles vont en se développant sans cesse, au point de forcer la papauté à modérer le zèle des scribes qui appelaient sur les délinquants des malédictions de plus en plus terrifiantes².

Si maintenant nous nous transportons au XI^e siècle, après la période troublée des invasions et des luttes qui marquèrent les origines de la féodalité, et que nous recherchons quelles sont les garanties dont l'Église dispose encore pour protéger ses biens, nous constatons que toutes ont disparu, sauf les garanties spirituelles, c'est-à-dire la protection des saints et leur efficace intervention.

Le pouvoir royal n'est plus reconnu ; il a été usurpé par une légion de dynastes locaux, qui rançonnent tous ceux qui sont incapables de se défendre l'épée à la main. Les établissements religieux plus que tous autres ont à souffrir des exactions de ces larrons grands et petits, qui ne sont plus retenus par l'autorité royale. La royauté affaiblie et démembrée, toute la législation carolingienne s'est effondrée et avec elle les dispositions protégeant les biens d'Église.

Quant aux actes privés, qui assuraient à leurs détenteurs la tranquille possession de leur patrimoine, ils deviennent peu à peu plus rares et perdent leur force probante, car, surtout dans les régions du nord, les notaires disparaissent et les peuples recourent aux anciennes formalités symboliques³. En outre, pour ces chefs de bande illettrés quelle valeur pouvait avoir un acte écrit ? A celui qui s'en serait prévalu, ils auraient répondu par la boutade de l'avoué de Prüm à l'abbé du mo-

¹ *De Virt. S. Iuliani*, 17 ; cf. LESNE, op. c., t. I, p. 416.

² LESNE, t. c., p. 416 et suiv. ; DE BOÜARD, op. c., p. 279 et suiv. Cf. MABILLON, *De re diplomatica*, p. 99. Sur les origines et la valeur juridique de ces formules, voir R. KÖSTLER, *Huldentzug als Strafe*, p. 65-94 (= *Kirchenrechtliche Abhandlungen*, fasc. 62).

³ DE BOÜARD, op. c., p. 115 et suiv.

nastère : *Ipse irridens testamenta, dicens quod penna cuiuslibet quelibet notare posset; non ideo suum ius amittere deberet*¹. Dès lors il n'est pas étonnant que les moines, dénués de toute autre protection, aient abusé de la littérature hagiographique pour faire valoir leurs droits méconnus, revendiquer leurs biens confisqués, établir la justice de leur cause, et montrer que le saint, tôt ou tard, tire une vengeance éclatante des audacieux qui pillent ses biens.

En parcourant les principales Vies de saints du XI^e siècle, nous verrons comment s'y prennent les hagiographes pour transformer ces récits en documents aptes à prouver le bon droit de leur abbaye.

Souvent l'auteur, sans y insister, fait une allusion discrète aux déprédations dont le monastère est l'objet. Le roi Pépin, lisons-nous dans la *Vita Mononis*², chassant dans la forêt des Ardennes, pénétra dans l'oratoire consacré à S. Monon. Ayant vu les ex-voto laissés par des miraculés, il accorda aux clercs toutes les dîmes qu'il possédait entre l'Ourthe et la Lesse, et comme preuve de ce don il offrit son chapeau : la *Vita* rappelle cet épisode par ces mots : *utque ibidem relinquere memoriam sui regalis beneficii, per pilleum quod capite gestabat auro gemmisque decoratum, omnes decimas sui iuris inter Urtam et Letiam perpetuo habendas beato Mononi tradidit ipsumque pilleum in testimonium huius suae largitionis in eodem loco servandum reliquit*. Et jetant un coup d'œil sur les possessions actuelles l'auteur fait cette réflexion : des dîmes accordées par Pépin, le sanctuaire possède encore une partie, mais le reste a été enlevé par la violence et par la ruse : *partem pervasorum violentia et dolo se amisisse dolet*.

Au milieu du X^e siècle, les Hongrois ayant ruiné l'abbaye de Liessies, le domaine était abandonné. Des voisins s'en emparèrent : ... *circummanentes provinciales, quae fuerunt sanctae Hiltrudis, sibi usurpaverunt et singuli viciniora quaeque sibi rapuerunt. Facta sunt secularia, quae erant ecclesiastica; maligni enim homines ... suis adiungebant ecclesiastica*

¹ BRESSLAU, t. c., p. 651, n. 1.

² BHL. 6005, c. 11; *Anal. Boll.*, t. V, p. 205.

*nedum ecclesiasticis addicerent sua*¹. Au commencement du XI^e siècle, une bonne partie des propriétés de l'abbaye était entre les mains de Wédéric le Barbu, seigneur d'Avesnes. Si nous devons ajouter foi à la Vie de St^e Hiltrude, les chanoines voulant rentrer en possession de leur abbaye, auraient présenté à ce seigneur le testament de St^e Hiltrude, testament retrouvé dans la tombe et où étaient énumérés tous les biens de l'abbaye. Le seigneur brûle le testament, et ainsi disparaît le titre de propriété des moines. Tout cela nous le savons par la *Vita Hiltrudis*. Ce document, en forme de sermon, était lu chaque année, le jour de la fête. Les auditeurs comprenaient fort bien la protestation conçue en termes si modérés. Elle finit par porter ses fruits. L'héritier de Wédéric le Barbu, Thierry, pour expier les fautes de son père et les siennes, rebâtit Liessies.

Les circonstances qui provoquèrent la rédaction de la plus ancienne Vie de St^e Gudule sont identiques². Les religieuses de Moorsel avaient fui devant les Normands, emportant les reliques de leur patronne. La tourmente passée, elles retournèrent à Moorsel, mais un seigneur du nom de Wennemar s'était emparé de leurs biens. Un recours à l'empereur Otton I^{er} était resté sans résultat. Les religieuses firent une nouvelle tentative près de Charles de Lotharingie. C'est à cette occasion que fut composée la *Vita Gudulae prima*, qui devait être, entre les mains des religieuses de Moorsel, une arme contre le seigneur du lieu. D. Podevyn résume les divers buts poursuivis par le rédacteur de la *Vita* de la manière suivante : « La *Vita Gudulae* devait : 1^o rehausser autant que possible la sainteté et surtout l'illustre origine de Gudule ; 2^o prouver que la sainte, à qui, selon les conceptions du temps, appartenaient en propriété personnelle les lieux où s'élevait le monastère, avait choisi Moorsel comme lieu de son repos, l'endroit où elle voulait être honorée ; 3^o que les peines les plus graves, tant spirituelles que temporelles — et ces dernières principalement — attendaient les usurpateurs des

¹ BHL, 3953, c. 16 ; Act. SS., Sept. t. VII, p. 490 ; cf. J. PETER, *L'abbaye de Liessies* (Lille, 1912), p. 3-4.

² R. PODEVYN, *La Vita Gudulae*, dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. II (1923), p. 619.

bien
elle-
L
bien
très
Loi
Soig
Rhi
est
tère
atti
libé
les
Enf
des
à eu
tive
ann
faire
aux
c'est
qu'e
s'y
sessi
d'en
trud
tain
pêch
auss
main

1 P

2 I

3 P

se pr
philo
liste,
Les M
comm
lensis
vini..

ANA

biens du monastère, en punition du tort fait à Ste Gudule elle-même »¹.

Les abbayes étaient d'autant plus menacées que leurs biens étaient à la fois considérables et compris dans un rayon très étendu. Stavelot avait des terres sur les bords de la Loire, Nivelles en Aquitaine, Lobbes dans les Flandres, Soignies dans le Limbourg, Saint-Omer sur les bords du Rhin. L'origine de ces propriétés dispersées un peu partout est facile à trouver. Mgr Lesne écrit à ce sujet : « Les monastères où reposait le corps d'un saint célèbre, dont la renommée attirait des multitudes de pèlerins, étaient, du fait de leurs libéralités, propriétaires en tous pays »². Les largesses royales avaient aussi jadis accentué ce caractère de dispersion. Enfin les moines eux-mêmes étaient intéressés à posséder des biens situés sous d'autres cieux, car devant se suffire à eux-mêmes, il ne leur était pas indifférent de pouvoir cultiver des terres fertiles en olives, en vignes etc. Chaque année ils envoyaient une caravane de moines et de serfs pour faire la récolte. L'abbaye de Saint-Omer tenait spécialement aux propriétés qu'elle possédait sur les bords du Rhin, car c'est là, ainsi que l'a rappelé récemment M. Van Werveke³, qu'elle cultivait la vigne. Nous verrons plus loin comment s'y prenaient les moines pour récupérer ces lointaines possessions. Mais parfois, découragés, ils renonçaient à l'espoir d'en jouir de nouveau. L'auteur de la *Vita tripartita S. Gertrudis* raconte que l'abbaye percevait chaque année en Aquitaine de riches redevances. Les guerres et les invasions empêchèrent les moines de se rendre dans les régions éloignées, aussi ces propriétés tombèrent-elles bientôt en d'autres mains. *Quas (possessiones) quidem per multa tempora, quam-*

¹ PODEVYN., l. c., p. 626.

² LESNE, op. c., t. I, p. 213 et suiv.

³ H. VAN WERVEKE, *Comment les établissements religieux belges se procuraient-ils du vin au haut moyen âge?* dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. II (1923), pp. 644, 656. L'auteur a dressé une liste, aussi complète que possible, des abbayes et de leurs vignobles. Les Miracles de S. Feuillen par Hillin contiennent une allusion au commerce du vin. Cf. *Acta SS.*, Oct. t. XIII, p. 420 : *Duo Nivialensis ecclesiae canonici nuper in Rheni partibus agebant obedientiam vini...*

*diu pax viguit, Ecclesia Nivellensis tenuit multamque pecuniam inde per annos singulos exactiones eius referre solebant. Sed demum, ingravescente bellorum tumultu, quia res longe remota erat et sine legatorum periculo adiri non poterat, paulatim negligi coepit, donec tandem in ius alienum cessit*¹. Si c'est une protestation, elle est bien timide. Ils ne jugeaient pourtant pas inutile de rappeler que le domaine du saint avait été notablement entamé. Les seigneurs, malgré leur rapacité, avaient parfois un bon mouvement et restituaient des biens injustement acquis. Il était donc expédient de ne pas laisser se perdre des souvenirs qui pouvaient, au moment favorable, se traduire en réclamations, et la Vie du saint, périodiquement relue, était un moyen de publicité discret, mais efficace. Il arrive parfois que l'allusion, au lieu d'être une doléance, soit un hommage de reconnaissance à l'égard d'un seigneur, qui a mis son épée au service de l'abbaye. Le duc Gislebert est comblé de louanges par l'auteur de la Vie de S. Gérard de Brogne, car il a exigé de ses vassaux qu'ils restituent à l'abbaye des biens que lui-même leur avait donnés jadis en récompense de leurs services². L'hagiographe recommande à un moine de Celles de ne pas oublier dans ses prières cet insigne bienfaiteur.

Les textes signalés jusqu'ici se contentent d'enregistrer les plaintes des moines et de rappeler en quelques mots les droits du monastère sur tel ou tel bien. Il est difficile de se rendre compte de l'efficacité de ces brèves mentions insérées dans les Vies de saints. Passons à une autre série de textes : les Miracles. Ici l'intention se montre à découvert. Le but principal est souvent de montrer comment le saint est intervenu pour défendre l'abbaye dont il est le patron et punir ceux qui voulaient lui nuire. Aucun rédacteur de Miracles n'a abusé de ce moyen de faire la leçon aux coupables et de leur inspirer de meilleurs sentiments comme l'auteur des Miracles de S. Bavon. Il a consacré tout un livre aux actes de sévérité du

¹ BHL. 3493, lib. I, c. 4 ; ed. DE RYCKEL, *Vitae S. Gertrudis... narrationes tres* (Louvain, 1632), p. 117.

² BHL. 3422. L'auteur écrit : *queadam scilicet praedia subtrahens sibi militantibus, quae non pauca expenderat beneficii gratia militibus...* (M. G., Scr., t. XV, p. 668. Cf. LESNE, op. c., t. II, fasc. 3, p. 73.)

sain
au
n'ob
D
acte
pers
baye
Mir
term
lerie
infr

¹
mira
(M. G.
idée
inlat
On p
cles
cens
le sa
(nn.
contr
(n. 2
faire
Dans
en E
Brug
à pr
des
exho
dont
de le
veme

²
Pier
tradi
vale
O. C
und
les se
La F
de B
excel

saint patron à l'égard de ceux qui n'acquittent pas le cens dû au monastère, oppriment les gens soumis à sa juridiction, n'observent pas le jour de sa fête, pillent ses biens ¹.

Dans le cartulaire du Mont-Blandin, près de la moitié des actes qui s'échelonnent de 1040 à 1100 sont relatifs à des personnes de condition libre ou serve qui se donnent à l'abbaye ². La punition des serfs infidèles, dans la littérature des *Miracula*, semble prouver que la clause comminatoire qui termine ces pièces n'est pas une vaine formule de chancellerie : *Si quis autem aut ego... hanc tradicionis meae cartulam infringere vel contradicere temptaverit, apostolorum Petri*

¹ BHL. 1054. Le livre II se termine par cette phrase : *Haec de miraculis sancti iniuriarum suarum vindicantis pauca perstrinximus* (M.G., Scr. t. XV, p. 594). Le livre III rappelle, au début, la même idée : *Proprium creditur sanctorum quanto durius iniuste vindicant inflata, tanto praesentialius praebeant iuste postulata* (ibid., p. 595). On peut grouper comme suit les miracles du II^e livre : 1. six miracles opérés par le saint pour punir ceux qui n'acquittent pas le cens dû au monastère (nn. 36, 37, 38) ; 2. deux miracles opérés par le saint pour punir ceux qui pillent des biens appartenant à l'abbaye (nn. 35, 40) ; 3. quatre miracles opérés par le saint pour défendre, contre les exacteurs, des personnes qui relevaient du monastère (n. 27, 28, 29, 39) ; 4. enfin, trois miracles opérés par le saint pour faire respecter le jour consacré à sa fête (nn. 24, 25, 30 et 34). Dans un article intitulé : *La rénovation des titres d'asservissement en Belgique au XII^e siècle* (*Annales de la Société d'émulation de Bruges*, 1923, p. 173 et suiv.), M. H. Nelis fait la remarque suivante à propos des *Miracula S. Bavonis* : « Certains épisodes surnaturels des *Miracula S. Bavonis*, du X^e et du XI^e siècles, sont de véritables exhortations au servage, d'autres, relatant les punitions célestes dont sont frappés les serfs qui manquent à leurs devoirs vis-à-vis de leur patron religieux, ont visiblement pour but d'arrêter un mouvement de désertion ». (l. c., p. 200).

² A. VAN LOKEREN, *Chartes et documents de l'abbaye de Saint-Pierre au Mont-Blandin* (Gand, 1868), p. 87-112 ; A. FAYEN, *Liber traditionum sancti Petri Blandiniensis*, t. I (Gand, 1906). Sur la valeur de ces documents, il y a lieu de consulter le livre récent de O. OPPERMANN, *Die älteren Urkunden des Klosters Blandinium und die Anfänge der Stadt Gent* (Utrecht, 1928), pp. 220 et suiv. Sur les serfs d'église, on trouvera dans le récent travail de D. U. BERLIÈRE, *La Familia dans les monastères bénédictins* (*Mémoires de l'Académie de Belgique*, t. XXIX, fasc. 2), un exposé très circonstancié et une excellente bibliographie.

et Pauli et omnium sanctorum iram incurrat. Si le récit des punitions infligées par le saint doit servir à faire rentrer dans le devoir les serviteurs négligents ou infidèles, le même moyen est employé pour donner un avertissement aux étrangers qui pourraient être tentés de s'approprier les biens du monastère. Le châtelain de Beaumont, Jean, est venu avec une petite troupe piller le monastère de Lobbes¹. Les moines ont beau le supplier, rien n'y fait. Pleins de tristesse, ils rentrent à l'abbaye et décident de recourir à leurs protecteurs S. Ursmer et S. Ermin : ... *patronorum suorum... decreverunt auxilium expostulari*; et l'auteur des *Miracula* ajoute cette réflexion : *Videbant enim, si illatam iniuriam pateretur inultam Deus esse, in multam despectionem locum ipsum futurum*, c'est-à-dire en d'autres termes que les habitants de la région ne respecteraient plus les propriétés de l'abbaye, puisque les saints patrons ne défendaient même pas leurs propres biens. La prière des moines est exaucée et trois jours ne se sont pas écoulés que le châtelain meurt misérablement. Le récit se termine par une phrase qui prouve nettement l'utilité de conserver la mémoire de ces faits : *pro exemplo ad nos usque multis accepimus fuisse*. Le saint est un maître puissant, toujours prêt à prendre le parti des faibles contre les forts. Dans un procès relatif à des limites de propriétés, procès débattu entre le monastère de Fosses et un noble, S. Feuillen² détourne le cours d'un ruisseau, afin de prévenir une ruse du seigneur. En deux autres circonstances, à peu près identiques, le saint vient au secours des religieux. Parfois même c'est pour un méfait léger en apparence que le saint brandit ses foudres. Un seigneur pénètre avec son cheval dans un champ du monastère de Fosses et laisse sa monture courir à travers les moissons. La punition est terrible ; subitement frappé de folie, le cavalier meurt peu de temps après³.

¹ M.G., Scr., t. XV, p. 833.

² Act. SS., Oct. t. XIII, p. 421, c. 14-16.

³ Act. SS., t. c., c. 17. Voici quelques phrases extraites des Miracles de S. Feuillen par Hillin. Elles montrent bien quelle était la préoccupation de l'auteur. C. 3 : ... *liberum et inviolabilem hactenus manere locum ab omni manu praedonum, furum aut latronum* ; c. 14 :

H
ils
au s
qui
cour
nom
gard
avec
en t
tion
avai
Il
tefoi
une
circo
sant
le m
ver l
C'est
et a
rebel
pris
cume
que :
les m

... tan
... et
sionis

¹ A
eccles

² B
dans

³ S
proch

cui no
Lauda

propte

per h
nem C

rarum
p. 92

Hillin de Fosses tire la morale de ce genre de récits : ils prouvent que les moines, trop souvent inquiétés au sujet de leur domaine, jouissent d'un puissant patronage, qui leur vient en aide dans les cas les plus désespérés ¹. Au cours du ^x^e siècle, ^S^t^e Rictrude de Marchiennes opéra de nombreux miracles pour défendre les biens placés sous sa garde ². Le texte où ces faits ont été consignés, rappelle avec amertume les propriétés que le monastère a perdues et en termes non voilés met en cause la mauvaise administration des abbesses et spécialement de l'abbesse Judith, qui avait dissipé les richesses de l'abbaye ³.

Il serait fastidieux de prolonger cette énumération. Toutefois avant de clore le chapitre des miracles, il faut signaler une catégorie de faits prodigieux qui se déroulent dans des circonstances presque identiques. Les moines, ne réussissant pas à obtenir la restitution de leur propriété, quittent le monastère avec les reliques du saint patron et vont trouver le seigneur ou l'empereur afin de se faire rendre justice. C'est en quelque sorte le saint lui-même qui fait la démarche, et au besoin il saura fléchir par des miracles les volontés rebelles. Plusieurs relations de ces longs pèlerinages, entreprises par les religieux d'une abbaye, comptent parmi les documents les plus intéressants de la littérature hagiographique : elles contiennent de nombreux détails pittoresques sur les mœurs de l'époque. Le récit du voyage est parfois inséré

... *tam insolito signo quod erat iuris ecclesiae suae detinuit*; c. 15 :
... *et ecclesia laetatur suo iure retento*; c. 32 : ... *esse de iure possessionis ecclesiae... palam ostendit*.

¹ *Act. SS.*, l. c. : *Quibus quantisque patrociniis fratribus de rebus ecclesiae saepius angustatis ex insperato subvenerit* (c. 14).

² *BHL*. 7252 ; *Act. SS.*, Maii t. III, p. 96-98. Ce texte a été écrit dans la seconde moitié du ^{xii}^e siècle.

³ Spécifiant les propriétés dont l'abbesse Judith gratifia ses proches aux dépens de l'abbaye, l'auteur écrit : *Inter quas villam, cui nomen Warlen antiquitas imposuit, dedit, in qua nunc dominus Laudastensis speluncam latronum construxit. Supersedeo narrare propter fastidium legentium innumera quae Marchianensi ecclesiae per harum tam longam inhabitationem acciderunt, scilicet amissionem Orchiensis villae, Duacensis redditus, silvae de Rinengis, et ceterarum rerum quas scimus et quarum non recordamur* (*Act. SS.*, t. c., p. 92).

dans une série de Miracles, par exemple : *Miracula S. Gisleni*¹, *S. Landerici*², *S. Audomari*³, *S. Humberti*⁴, *S. Adalhardi*⁵, *S. Marcelli*⁶; parfois au contraire, il constitue un ouvrage séparé : c'est le cas des *Miracula S. Ursmari*. En 1060 les religieux de Lobbes, ne parvenant pas à rentrer en possession de plusieurs propriétés situées en Flandre, se mettent en route avec la châsse du saint et vont dans cet imposant appareil réclamer leurs biens aux injustes détenteurs. Un moine, qui avait de la verve et qui savait écrire, a raconté les péripéties de cette expédition. Son œuvre est intitulée *Miracula S. Ursmari in itinere per Flandriam anno 1060 facta*.

Au milieu du ^x^e siècle (1066)⁷ et au début du ^{xii}^e (1107)⁸ les moines de Saint-Amand entreprirent deux pèlerinages avec les reliques de leur saint patron. Le premier avait pour but de recueillir des ressources en vue de rebâtir

¹ BHL. 3556, c. 36 ; *Anal. Boll.*, t. V, p. 286.

² BHL. 4718, c. 8 ; *Act. SS.*, April. t. II, p. 491. L'avoué du monastère retenait les redevances qu'il devait livrer aux religieux. Ceux-ci viennent réclamer leur bien, portant sur leurs épaules les reliques de S. Landri : *Secum ultionis causa tulerunt corpus antistitis Landrici, qui paternae hereditatis pervasores, intantum corripuit ut....*

³ BHL. 769, 770, 774.

⁴ BHL. 4036. Afin de rentrer en possession d'une propriété située dans les territoires soumis au comte Baudouin V, l'abbé de Maroilles se rend jusqu'en Flandre avec les reliques de S. Humbert : ... *statuit (abbas)... beati Humberti corpus devehendum..., arbitratus comitis animum ad benevolentiam posse inflecti..., a sancto Dei confessore requiri specie precantis...* M.G., Scr., t. XV, p. 798.

⁵ BHL. 62. Les moines de Corbie en 1073 vinrent en Flandre avec le corps de S. Adalhard, pour revendiquer des biens qui appartenaient à leur abbaye et que le comte de Flandre ne voulait pas leur restituer.

⁶ BHL. 5238. L'abbé Ursion de Hautmont (1054-1079), arrivé à Namur avec les reliques de S. Marcel, en prend occasion pour régler une question de propriété : *Et quia illic de rebus ecclesiasticis patiebantur aliquam fraudem, pro quibus etiam videbantur assumpsisse coeptam itinerationem.* M.G., Scr., t. XV, p. 802.

⁷ BHL. 345, *Miracula in itinere Gallico an. 1066*.

⁸ BHL. 346. Cf. É. DE MOREAU, *Saint Amand* (Louvain, 1927), p. 285-93.

l'églie
prié
ratio
célèb
Stav
où s
et de
par u
du s
Ces
nées
des M
l'églie
à An
const
saint
le m
Angl
dire
donna
comm
rent
voien
et jus
reliqu
pauvr

¹ B.
Provin
² B.
Boll.,
que da
pp. 45
³ E
fuit au
nensi
domo
gratia
⁴ E
expens
pus, au
tempor

l'église détruite par l'incendie ; le second, de réclamer des propriétés sises entre Ninove et Gand. Terminons cette énumération en rappelant dans quelles circonstances fut écrit le célèbre *Triumphus S. Remacii*. En mai 1071, les moines de Stavelot transportèrent les reliques de S. Remacle à Liège, où séjournait Henri IV. Ils le supplièrent de reconnaître et de ratifier la supériorité de Stavelot sur Malmédy. Poussés par un zèle indiscret, ils allèrent jusqu'à déposer les reliques du saint sur la table du roi ¹.

Ces longues pérégrinations n'étaient pas toujours couronnées de succès, ainsi que le prouve un passage fort curieux des Miracles de St^e Rictrude ². A l'occasion de la dédicace de l'église d'Anchin en 1086 on avait transporté de Marchiennes à Anchin le corps de la sainte. Dans la suite, le narrateur constate qu'on n'osa plus entreprendre avec les reliques des saints de Marchiennes d'autres pérégrinations. Toutefois le monastère étant dans la disette, on décida de passer en Angleterre avec le corps de St^e Eusébie. On avait entendu dire que les populations de ces contrées étaient riches et donnaient largement. Débarqués en Angleterre, les moines commencent à parcourir le pays. Mais les habitants demeurèrent insensibles et indifférents ³. Peu à peu les pèlerins se voient forcés de vendre ce qu'ils avaient emporté avec eux et jusqu'à la tunique d'argent dont étaient enveloppées les reliques. Pleins de confusion, ils rentrèrent en France plus pauvres qu'au départ ⁴.

¹ BHL. 7140, 7141 ; cf. U. BERLIÈRE, *Monasticon belge*, t. II, Province de Liège, p. 80.

² BHL. 7252. Il existe deux rédactions de ces Miracles (cf. *Anal. Boll.*, t. XX, p. 448). Le récit du voyage en Angleterre ne se trouve que dans la rédaction publiée par A. Poncelet (*Anal. Boll.*, t. c., pp. 455, 456).

³ *Ex quo igitur a supradicta dedicatione domi reportata est, nemo fuit ausus ipsius corpus vel aliorum sanctorum in monasterio Marcianensi quiescentium, nisi pro imminentis damni alicuius periculo de domo propria movere, quia omnibus innotuerat corpora sua lucri gratia circumferri maxime displicere earum beatitudini. L. c.*

⁴ *Equitaturas igitur suas et cetera quae habebant pro cotidianis expensis detrahentes, loculo, quo reconditum erat beatae virginis corpus, argenteam denique tunicam extraxerunt et ita omnibus sub brevi tempore consumptis, ad locum proprium confusi reversi sunt, L. c.*

dans une série de Miracles, par exemple : *Miracula S. Gisleni*¹, *S. Landerici*², *S. Audomari*³, *S. Humberti*⁴, *S. Adalhardi*⁵, *S. Marcelli*⁶ ; parfois au contraire, il constitue un ouvrage séparé : c'est le cas des *Miracula S. Ursmari*. En 1060 les religieux de Lobbes, ne parvenant pas à rentrer en possession de plusieurs propriétés situées en Flandre, se mettent en route avec la châsse du saint et vont dans cet imposant appareil réclamer leurs biens aux injustes détenteurs. Un moine, qui avait de la verve et qui savait écrire, a raconté les péripéties de cette expédition. Son œuvre est intitulée *Miracula S. Ursmari in itinere per Flandriam anno 1060 facta*.

Au milieu du ^x^e siècle (1066)⁷ et au début du ^{xii}^e (1107)⁸ les moines de Saint-Amand entreprirent deux pèlerinages avec les reliques de leur saint patron. Le premier avait pour but de recueillir des ressources en vue de rebâtir

¹ BHL. 3556, c. 36 ; *Anal. Boll.*, t. V, p. 286.

² BHL. 4718, c. 8 ; *Act. SS.*, April. t. II, p. 491. L'avoué du monastère retenait les redevances qu'il devait livrer aux religieux. Ceux-ci viennent réclamer leur bien, portant sur leurs épaules les reliques de S. Landri : *Secum ultionis causa tulerunt corpus antistitis Landrici, qui paternae hereditatis pervasores, intantum corripuit ut....*

³ BHL. 769, 770, 774.

⁴ BHL. 4036. Afin de rentrer en possession d'une propriété située dans les territoires soumis au comte Baudouin V, l'abbé de Maroilles se rend jusqu'en Flandre avec les reliques de S. Humbert : ... *statuit (abbas)... beati Humberti corpus devehendum..., arbitratus comitis animum ad benevolentiam posse inflecti..., a sancto Dei confessore requiri specie precantis...* M.G., Scr., t. XV, p. 798.

⁵ BHL. 62. Les moines de Corbie en 1073 vinrent en Flandre avec le corps de S. Adalhard, pour revendiquer des biens qui appartenaient à leur abbaye et que le comte de Flandre ne voulait pas leur restituer.

⁶ BHL. 5238. L'abbé Ursion de Hautmont (1054-1079), arrivé à Namur avec les reliques de S. Marcel, en prend occasion pour régler une question de propriété : *Et quia illic de rebus ecclesiasticis patiebantur aliquam fraudem, pro quibus etiam videbantur assumpsisse coeptam itinerationem*. M.G., Scr., t. XV, p. 802.

⁷ BHL. 345, *Miracula in itinere Gallico an. 1066*.

⁸ BHL. 346. Cf. É. DE MOREAU, *Saint Amand* (Louvain, 1927), p. 285-93.

l'égl
prié
ratio
célèb
Stav
où s
et de
par
du s
Ce
nées
des M
l'égl
à An
cons
saint
le m
Angl
dire
donn
com
rent
voier
et ju
reliqu
pauv

¹ B
Provi

² B
Boll.,
que d
pp. 4

³ E
fuit a
nensi
domo
gratia

⁴ E
expens
pus, a
tempo

l'église détruite par l'incendie ; le second, de réclamer des propriétés sises entre Ninove et Gand. Terminons cette énumération en rappelant dans quelles circonstances fut écrit le célèbre *Triumphus S. Remacii*. En mai 1071, les moines de Stavelot transportèrent les reliques de S. Remacle à Liège, où séjournait Henri IV. Ils le supplièrent de reconnaître et de ratifier la supériorité de Stavelot sur Malmédy. Poussés par un zèle indiscret, ils allèrent jusqu'à déposer les reliques du saint sur la table du roi ¹.

Ces longues pérégrinations n'étaient pas toujours couronnées de succès, ainsi que le prouve un passage fort curieux des Miracles de S^{te} Rictrude ². A l'occasion de la dédicace de l'église d'Anchin en 1086 on avait transporté de Marchiennes à Anchin le corps de la sainte. Dans la suite, le narrateur constate qu'on n'osa plus entreprendre avec les reliques des saints de Marchiennes d'autres pérégrinations. Toutefois le monastère étant dans la disette, on décida de passer en Angleterre avec le corps de S^{te} Eusébie. On avait entendu dire que les populations de ces contrées étaient riches et donnaient largement. Débarqués en Angleterre, les moines commencent à parcourir le pays. Mais les habitants demeurent insensibles et indifférents ³. Peu à peu les pèlerins se voient forcés de vendre ce qu'ils avaient emporté avec eux et jusqu'à la tunique d'argent dont étaient enveloppées les reliques. Pleins de confusion, ils rentrèrent en France plus pauvres qu'au départ ⁴.

¹ BHL. 7140, 7141 ; cf. U. BERLIÈRE, *Monasticon belge*, t. II, Province de Liège, p. 80.

² BHL. 7252. Il existe deux rédactions de ces Miracles (cf. *Anal. Boll.*, t. XX, p. 448). Le récit du voyage en Angleterre ne se trouve que dans la rédaction publiée par A. Poncelet (*Anal. Boll.*, t. c., pp. 455, 456).

³ *Ex quo igitur a supradicta dedicatione domi reportata est, nemo fuit ausus ipsius corpus vel aliorum sanctorum in monasterio Marcianensi quiescentium, nisi pro imminentis damni alicuius periculo de domo propria movere, quia omnibus innotuerat corpora sua lucri gratia circumferri maxime displicere earum beatitudini. L. c.*

⁴ *Equitaturas igitur suas et cetera quae habebant pro cotidianis expensis detrahentes, loculo, quo reconditum erat beatae virginis corpus, argenteam denique tunicam extraxerunt et ita omnibus sub brevi tempore consumptis, ad locum proprium confusi reversi sunt. L. c.*

Ainsi que nous le rappelions plus haut, les chanoines de Saint-Omer avaient des droits sur des terres situées au delà du Rhin et qui leur avaient été enlevées pendant la période des invasions. Leurs protestations étaient restées vaines. Ils se rendirent à Nimègue, où résidait l'empereur. Otton I^{er} accueillit avec grande bienveillance leur requête. Il ne se contenta pas de les faire rentrer en jouissance de leurs biens, mais il nomma deux avoués, *ut sancto suisque famulis contra omnes infestationes inexpugnabile scutum existeret*. La Vie de S. Omer, où est inséré ce récit, date du XI^e siècle¹. Quant au diplôme accordé par Otton I^{er} en cette circonstance, il est perdu. Mais il faut croire que les religieux furent de nouveau l'objet d'injustes agressions, car le 28 novembre 1015, l'empereur Henri II confirmait aux chanoines de Saint-Omer leurs propriétés situées dans la vallée du Rhin². La Vie de S. Omer qui relate ce voyage est, disions-nous, du XI^e siècle. Il n'est pas douteux qu'elle fasse écho au diplôme d'Henri II et aux nouvelles difficultés qui étaient survenues. Ce parallélisme des diplômes et des textes hagiographiques est à noter ; car lorsqu'une Vie de saint renferme une allusion à des intérêts matériels, il convient d'ouvrir les registres ou les cartulaires³. Fréquemment on y trouvera exposés en termes presque identiques les griefs et les revendications consignés dans la Vie. Il est plus difficile de déterminer si cette dernière a inspiré le rédacteur du diplôme ou vice versa, car d'une part il est presque toujours impossible de fixer avec précision la date de composition de la Vie et d'autre part les diplômes faux ou interpolés sont innombrables. Une Vie de S. Ghislain, du XI^e siècle⁴ rapporte la donation de Hornu au patron du monastère par Dagobert. Parmi les diplômes d'Henri II, il en existe un, de l'année 1018, qui est interpolé, par lequel l'empereur confirme tous les biens de l'abbaye

¹ BHL. 769 ; cf. L. VAN DER ESSEN, *Étude critique et littéraire sur les Vitae des Saints mérovingiens*, pp. 408, 409.

² M.G., Dipl., t. III, p. 430-431 ; cf. W. LEVISON, *Das Werden der Ursula-Legende*, p. 84-85 (extrait des *Bonner Jahrbücher*, Heft 132).

³ Cf. STIMMING, op. c., p. 251 ; ZOEPF, op. c. p. 21.

⁴ BHL. 3552.

de Saint-Ghislain et spécialement Hornu¹. En 1034 nouveau diplôme de Conrad II et nouvelle mention de Hornu². Dans les démêlés de l'abbaye de Saint-Hubert avec le comte de Namur au sujet de la dîme d'Amberloup, un faux diplôme mérovingien reprend les données historiques suspectes de la vie de S. Bérégise³. La Vie de S^{te} Amalberge⁴ est en étroite relation avec trois faux diplômes qui ont pour objet de prouver que la *villa* de Tamise appartient à l'abbaye du Mont-Blandin. Mais, avec la *Vita Amalbergae* nous touchons aux cycles des Vies de saints destinées à servir de pièce justificative dans un procès. Elle fait en effet partie des documents composés lors de la rivalité des abbayes de Saint-Bavon et de Saint-Pierre du Mont-Blandin⁵. Nous ne pouvons résumer ici, même très brièvement, les pièces de ce dossier. Dans nos régions au cours du XI^e siècle ou au début du XII^e, cette rivalité ne constitue pas un cas unique. D'autres abbayes se querellaient pour des causes semblables et recouraient à la littérature hagiographique pour des fins identiques : abbayes de Saint-Omer et de Saint-Bertin⁶ ;

¹ M.G., Dipl., t. III, p. 490-92 : *in villa Hornud, quae infra precinctum eundem esse dinoscitur, <quam largitione Dagoberti regis beatus Gislenus perpetuo possidet>...*

² M.G., Dipl., t. IV, p. 285 ; cf. LESNE, op. c., t. II, fasc. III, p. 73.

³ G. KURTH, *Les premiers siècles de l'abbaye de Saint-Hubert* dans *Compte rendu de la Commission royale d'histoire*, 5^e série, t. VIII, pp. 7 et suiv. VAN DER ESSEN, *Jean d'Ypres ou de Saint-Bertin*, dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. I (1922), p. 481.

⁴ O. OPPERMANN, *Die älteren Urkunden des Klosters Blandinium und die Anfänge der Stadt Gent*, I. Teil, pp. 182, 184. L'auteur résume son étude de la *Vita Amalbergae* de la manière suivante : « Zweck dieses Eingriffs (le remaniement de la *Vita*) war, im Sinne der Unechten Urkunden... die Beziehungen der Heiligen zu den im Besitz des Klosters befindlichen Orten Maeter und Tamise zu erhärten ».

⁵ Voir surtout HOLDER-EGGER, *Zu den Heiligengeschichten des Genter St. Bavosklosters* dans *Historische Aufsätze dem Andenken am Georg Waitz gewidmet*, pp. 623-66 ; O. OPPERMANN, op. c.

⁶ L'histoire des relations des deux abbayes est encore à faire. Les pièces du procès sont nombreuses et devraient être soumises à un examen minutieux. Nous en avons réuni les principales jusqu'au XI^e siècle.

de Stavelot et de Malmédy¹; de Waulsort et de Hastière².

La série des documents que nous venons de parcourir est déjà assez riche pour montrer que l'hagiographie a été appelée à défendre des intérêts où le souci de l'édification était assez secondaire et que les moines, dépourvus de moyens de protection vraiment efficaces, mettaient tout en œuvre pour prouver aux fidèles que le saint veillait jalousement sur son héritage.

Baudouin DE GAIFFIER, S. I.

¹ Les sources relatives aux deux monastères ont été réunies par D. U. BERLIÈRE dans le deuxième volume de son *Monasticon belge*, Province de Liège, p. 58-65. Les vicissitudes de la rivalité de Stavelot et Malmédy jusqu'en 1021 ont été naguère retracées par M. F. BAIX, *Études sur l'abbaye et la principauté de Stavelot-Malmédy* (1924).

² C'est principalement au XII^e siècle que sévit entre les deux monastères une âpre rivalité. On en trouvera le récit entre autres dans : E. SACKUR, *Der Rechtsstreit der Klöster Waulsort und Hastière. Ein Beitrag zur Geschichte mittelalterlicher Fälschungen* dans *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, t. II (1889); L. LAHAYE, *Étude sur l'abbaye de Waulsort*, dans *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. 5.

HIBERNICA E SCHEDIS BOLLANDIANIS

Excidisce, in media Vita S. Ailbei episcopi Imlacensis (BHL. 199), folium 137 codicis Z. 3. 1. 5 bibliothecae Marshianae, suo loco advertimus ¹. Sed e Collectaneis decessorum nostrorum defectum supplere licet; exstat enim, in codice Musei Bollandiani 141, apographon ad Bollandum transmissum antequam folium 137 avulsum est. Haec est inscriptio, ipsius manu Bollandi: Vita S. Albei 12 septemb. Ex MS. R. P. Hugonis Wardei ex MS. Kilkenniensi, ut citat Colg. ad Vitam Brigidae pag. 604 col. 2 nu. 9 ². Conferemus locum cum editione Plummeriana ³, vocibus Plummerianae editionis a quibus discrepat codex Bollandianus ante uncinum quadrum] inscriptis, quem sequetur Bollandiana lectio. Non semel diversum esse apographon nostrum a codice T ⁴, quo Plummer usus est, nemo sane mirabitur qui Iohannis Colgani eiusque collegarum in Vitis latinis exscribendis negligentiam vel perparum noverit ⁵. Tandem memorandum est, ex hoc apographo editos esse a decessoribus nostris locos tres ⁶.

Proxime sequitur in eodem codice 141 exemplum litterarum ad Bollandum Matrilo datarum ab illo Philippo

¹ *Anal. Boll.*, t. XLVI, p. 111, num. 27; cf. t. c., p. 109.

² Fol. 265r.

³ *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. I, p. 54-60.

⁴ Is est codex Collegii Sanctissimae Trinitatis Dubliniensis, quem fuse descripsimus et cum aliis collectionibus contulimus in *Catalogo codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Dubliniensium*, *Anal. Boll.*, t. c., p. 98-100.

⁵ Exemplo sit Colganiana editio Vitae S. Aidi Killariensis (*BHL.* 188), quam cum codicibus collatam reperies *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 525-31.

⁶ Febr. t. I, p. 114, num. 92; Sept. t. IV, p. 28, num. 18, et p. 30, num. 29.

O'Sullivan, Hiberno, ense calamoque insigni milite, cuius Historiae Catholicae Iberniae Compendium etiamnum utilitatem habet. Eum Bollando sociisque Bollandi, qua erat humanitate, hibernica non pauca transmisisse, iam pridem exploratum habebatur; sed nemo certe sibi persuaserat, Philippum misisse, una cum S. Ailbei Vita, disquisitionem affabre factam de Hibernia in universum, quam suo nomine Actis Sanctorum insereret hagiographus Belga. In qua, quod exspectabas, verbum iniectum est pungens de Hibernia olim Scotia dicta et Scotiae Maioris nomine iure nuncupanda; quae, ut inter illius temporis doctorum virorum controversias contentionesque, in scriptis hominis Hiberni abesse omnino nequit. Conicimus D. Thomam, ad quem litterae datae sunt, unum esse e catholicis viris qui de sanctis Hiberniae tunc disseruerunt, vix non certo Thomam Messingham. Litterarum inscriptio excidit, sed prona coniectura est, D. Thomam tunc Antverpiae non degisse, quem ut scripto agat cum Bollando, rogat Philippus O'Sullivan. Aliunde notum est eum tunc Rectorem fuisse Parisiis Collegii Hibernorum. Quicquid est, litteras typis mandamus uti prostant, speramusque Hibernis gratas lectu fore, quos etiamnum benignos benevolosque auxiliarios habet opus a Bollando inceptum, maximeque amicos Philippi cives, e regno scilicet illo Keriensi.

Servantur in eodem Collectaneorum Bollandianorum fasciculo, fol. 325-26, litterae datae Lovanio d. 7 octobris 1634 ad Bollandum ab Hugone Wardeo, quicum communicaverat Bollandus litteras D. Philippi. Quae ad S. Ailbeum pertinent post Suyskenum nostrum ¹ typis mandavit Iohannes O'Hanlon ², praeter hoc Wardei severum iudicium: Magis offendi deberet Dominus Philippus quod ita mendose ederetur Vita sub ipsius nomine, ut propterea rursum vocaretur in quaestionem et convinceretur errorum. Et

¹ *Act. SS.*, Sept. t. IV, p. 26-27, num. 4, 7. Ipsae Wardei litterae habent: *O Bresslani pro O Bresseani, Abbani pro Albani*; et quidem recte utrobique.

² *Lives of the Irish Saints*, t. IX, September, p. 279, annot. 21 et 23.

paulo post: Ipsa Vita quam fecit latinam D. o Sulleuanus ex codice D. Comitum de Birhauen ¹ etiam est penes me inde extracta ante annos octo. *Vix adduci possumus ut credamus eam gadelicam Vitam fuisse quae exstat* ². Quae enim hodie legitur fol. 1391-46 in codice *Bruxellensi bibliothecae Regiae 2324-2340, olim Hibernorum Minoritarum Lovanii, ex alio fonte derivata videtur. Ea quippe folia descripsit Michael O'Clery e codice membraneo Domnalli Úa Duinnín, Corcagiae, inter d. 24 et 30 iunii 1629* ³. Latinae Vitae duae, quas penes se tunc habebat Wardeus, videntur fuisse BHL. 199 et BHL. 198 ⁴.

Paulus GROSJEAN, S. I.

¹ Is erat Diarmaid O'Sullivan Bear, filius Domhnalli, qui in Hispania exsul degebat, ubi titulos hereditate acceperat a Catholico rege patri concessos, qui responderent priscis avorum in Hibernia dignitatibus, « Conde de Birhaven y Señor de los territorios de Bearra y Beantry »; occiso patri d. 16 iulii 1618 successerat Diarmaid (« Don Dermisio O'Sullevan y O'Brien »), obiitque d. 28 decembris 1659. Inde corrigendus est Webb, qui putavit hunc esse diem ultimum Philippi O'Sullivan historiographi, in Catalogo No. 422 insignis bibliopolae Londiniensis Bernardi Quaritch, p. 83, num. 915, ubi legimus: « Later (id est postquam edita est anno 1629 *Patriciana Decas*) he sent some contributions to Bolland for his great work, and this is the last that is definitely known of him, though Webb has identified him with the Earl of Bearhaven who died at Madrid in 1659 or 1660. » Plura habebis de Domhnallo comite de Birhaven (hodie Bearhaven) eiusque posteris apud Reverendissimum D. Denis J. O'DOHERTY, *Domnal O'Sullivan Bear and his Family in Spain*, in *Studies*, Vol. XIX, No. 74, June 1930, p. 211-226.

² PLUMMER, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, Catalogue, num. 3. Codicibus eo in loco indicatis adde: Brit. Mus. Egerton 180, fol. 19 (vel 29?) ad 33; hoc apographon est codicis Regiae Academiae Hibernicae Stowe A. IV. 1, scripti a Domhnallo Úa Duinnín, quem Plummer secundo loco indicat.

³ Haec educere licet ex historia codicum qui S. Ailbei Vitam gadelicam continent, praesertim e coronide Vitarum S. Barrei (cod. Bruxellensis, fol. 128) et S. Cranatae (fol. 129^v), ultimisque vocibus fol. 154. Cf. PLUMMER, op. c., p. 167, annot. 2; ID., *Bethada Náem nÉrenn*, t. I, p. 22, et p. 294, annot. 5.

⁴ COLGAN, *Trias Thaumaturga*, p. 604, num. 9-10.

VITA S. AILBEI

Confertur codex Bollandianus 141, fol. 272^v-277^v, cum editione Caroli PLUMMER, Vitae Sanctorum Hiberniae, t. I, p. 54, cap. XXII, ad p. 60, cap. XXXVII, annot. 8.

PLUMMER, cap. XXII, lin. 1 circuibat] posthec c. — Hiberniam] Hyberniam *et sic semper*. — 3 Dominus] Deus. — beatus] sanctus. — 4 ad fidem Hibernences] Hybernos ad f. — 5 est] *om.* — nam] n. sanctus. — 7 quod] q. sanctus. — Memonensium] Mumeniensem. — Engussum] Aengas id est Bedam (*sic manu prima; corr. alia manu: Aëneam*). — Nefrich] *sic post corr.* — 8 ac] et. — regali] regia. — Casel] Cassel *et sic fere semper*. — 9 Patricius] B. P. — sunt] *sic post corr.* — 10 eos videns] v. e. — accepit Patricium] sanctus Albeus a. B. P. — 11 sanctus Albeus] *om.* — valde erat] e. Albeus v. — Tu<n>c] tunc. — 12 Engus] Aengas id est Aeneas. — 13 Albei] Albei (*prius Albeus*) semper. — Memonensium semper] Mumeniensium.

Cap. XXIII, 1 quadam] quodam. — 3 beatus] sanctus. — ad sanctum Albeum] S. Albeo. — 5 solvatur] solvetur. — dixit sanctus] dixitque B. — tibi obediens] ego o. t. — 7 nisi unus] preter unum. — eis] *om.* — 10 dixitque ei] et dixit illi. — vade] *prius vale*. — 11 statim autem surrexit] et s. perrexit. — 12 perrexit] *om.* — aurigam] a. directe pervectus est. — 13 pater meus] m. p. — at] et. — reuelacione] resolutione.

Cap. XXIV, 1 Albeus] S. A. — 2 Casel] Cassell. — 3 alloquerentur ibi Patricium] i. a. S. P. — Engusum] Aeneam. — 5 domino] dominatum. — 7 precedere] procedere. — precedens] et p. — 8 Albeo] S. A. — 10 reddet] reddat. — 11 statim autem] statimque. — lumen vidit] v. l. — 12 ad Casel] ad civitatem Cassel.

Cap. XXV, 2 Enna] Ænna. — 3 Aru] Auqn- *cod., sed sup. lin. alia manu Arnn.* — 5 occiano] oceano. — 6 edificamus] edificemus (*altera e correctā, forsā ex a, prima manu*). — rex ait] *om.* — audivi] a. inquit rex. — 10 Aru] Arnn. — sanctus Enna] et Ænna. — 12 nominatur et insula] insulae n. — Aru] Arnn (*ut videtur, hic et aliis locis perperam transsumptum ex exemplo quod habebat Arú*).

Cap. XXVI, 1 sanctus] perrexit s. — visitandam] visitandum. — 2 Liphil] Lyphi. — perrexit] *om.* — eam] eum. — 4 S. A. et S. B.] *om.* — *in marg. manu Bollandi*: S. Brigidae vas vitreum vino plenum caelitus impetrat. — 6 propinquius] propinquiusus *prima manu.* — 8 Memonensium] Mumeniensium.

Cap. XXVII, 1 cum ergo] cumque. — 2 Berua] Bearbha. — Laginensium] *manu prima* Lagisium (?). — 3 Dara] Clarae. — 6 pro eo] *om.* — 7 pro te] per te. — 8 misericordia] in m. — 9 et] *prius* ut. — esse] *om.* — 11 ante omnes surrexit] s. coram omnibus. — 12 Dara (*bis*)] Clara (*bis*).

Cap. XXVIII, 2 Cluain Damdaim] Cluan Damdann. — 2 et 5 Sinchell] Sinichell. — 7 totam] val (?) *add. sed del. manu prima.* — 11 cum ergo] cumque. — venissent] venisset. — 12 dixit ei beatus] puero d. sanctus. — 14 inclinans se] se i. — 17 quoque] *om.* — sanctum vero] et s.

Cap. XXIX, 3 sanctissimi] sancti. — 4 angelus] angeli *manu prima.* — 5 multa miracula Deus faciat] D. faciet multa m. — 6 hoc] hec. — 7 egit] fecit. — 8 Cehennan] Quennan. — vade] *sic post corr. prima manu.* — 12 secum] *om.* — 14 fuissent] sunt. — 16 erit] erat. — Ymlech Ybuir] Ymleach Ibuire.

Cap. XXX, 1 cuius] *prius* eius. — regio] *add. sup. lin. alia manu.* — 2 iacintinum] jacinthynum *et sic infra.* — 3 beati] sancti. — 5 et] ut. — est] esset. — de cetero] et sic (*ante corr. sine?*) factum est; de c. — 6 vero] *om.* — illa] i. filia.

Cap. XXXI, 1 tempore] alio t. — Hua Carpre] Hucaupm-. — Conu<i>ll] Conuill. — 3 Acah Cumrech] Achacunnrach. — 4 sancti-
moniales] sancte moniales. — Cummenus] Cumenus. — 5 filius Echdach] m' (*et sup. lin. alia manu mac*) Eachdach. — 6 quando] cum. — 7 et] *om.* — ergo] *om.* — 8 verbum Dei illi, si] i. v. Domini, ut. — 9 Albeus] S. A. — 10 ille dixit] illi d. — ire hodie] h. i. — 13 decollavit] d. eos. — <et>] *om.* — 17 dicat mihi] dixerit m. sanctus. — 18 Albei] S. A. — 19 effectus est postea] p. e. est.

Cap. XXXII, 1 et 3 herimita] eremita. — 2 Chire] Chyre. — ille] *om.* — 3 Albeus] S. A. — 4 pluit] fluit, *recte.* — 5 sancti] s., videlicet (*add. sup. lin. alia manu*) eremita et Albeus.

Cap. XXXIII, 1 sanctissima] sancta. — Scletha] Scleatha *et sic infra*. — Chier] Chior. — 2 scriptorem] scriptores. — 3 misit enim et] et m. — scriptor] scriptorem et. — 8 (ut scribas - morieris)] *om.* — 10 ille] i. incolumis. — illa] alia ista. — 11 Albei] S. A. — 12 quod] id. — Ymleac] Ymleach.

Cap. XXXIV, 2 Tuam Dindach] Tuándiannach. — 4 rubris] rubeis. — (perrexerunt - ducente)] *om.* — 7 Albeum] S. A. — vero] autem. — 8 iugulare] indicare. — 10 exiliens] exiens vel exiliens. — 12 incolumes] illesi et i.

Cap XXXV, 1 cum] tunc. — Connactorum] Connachtorum. — 3 misit] sanctus — 4 suis] s. misit (*add. sup. lin. alia manu*). — vir] v. ille — dimitteretur] condonaretur. — 5 illum vinctum] v. i. — 6 momento] manente. — 7 vocatus] v. est. — dedit] deditque. — rex] *om.* — 8 (ut - Dei) in quo ecclesie edificarentur Deo. — 9 sanctus] s. Albeus. — eius] regis.

Cap. XXXVI 1 Connactorum] Connachtorum. — 2 //nctum Alb/m] sanctum Albeum. — 3 benedicens] et b. — 6 est fluvius repletus] f. iste r. est. — 8 Albei] A. prefata Connachtorum gens.

Cap. XXXVII. 1 quodam tempore] quadam vice. — 2 Lugith] Lungith. — Sailchin] Salchin. — 3 ministrum] magistrum. — Gobbanum] Gobanum. — Cenn Sali] Ceansaile. — 5 petitio] in nomine Domini nostri p. — 7 illis] ipsis.

EX CODICE MUSEI BOLLANDIANI 148

(Fol. 263) *In summa pagina manu Bollandi: Accepi eam (?) a D. Osulleuano.*

Manu Papebrochii: 12 Sept. 1 Janu. Hanc vitam concessi D. Vardaeo.

Quae sequuntur sunt manu ipsius Philippi O'Sullivan.

Domine Thoma, Vestra Dominatio cum Reverendissimo doctissimoque Patre nostro Joanne Bolando ¹ per litteras agat ut opus

¹ (J. B.) prius *om.*, in spatio relicto *add. eadem manus.*

suum totum a Vita nostri mirabilissimi Archiepiscopi divi Albij auspicetur: quoniam ipsius divi et nomen ¹ a littera A. incipit, et festum primo die Januarii mensis agitur, tum Ptolemaeus insignis cosmographus (quem plurimi sequuntur) orbem terrarum describens ab Iberniae tabula est orsus. Animadversionem veró in Vitas universorum Iberniae divorum suae Paternitatis, sed divi Albii vitam meo nomine in lucem edat, quemadmodum in his foliis ipse manu mea scripsi. Quod unum a sua Paternitate factum cum cognovero, operam dabo, ut praeter eas Vitas quas Vestra Dominationi iam ostendi, aliae quoque nunquam typis mandatae ex Ibernia ad nos mittantur, quas suae Paternitati reddamus. Valeat Vestra Dominatio.

Madriti 23. decemb. an. 1633.

D. Philippus OSulleuan

(Fol. 264)

Reverendi Patris Joannis Bolandi e Societate Jesu ²

Animadversio in Vitas universorum Iberniae divorum.

Quoniam ex oceani septentrionalis insulis una variis nominibus celebrata minime paucos dedit divos partim nostris operibus memorandos, ne eorum patria ignoretur, eam hic breviter describendam duxi ³. Itaque Caesari, Tacito et hodie Latinis fere omnibus Ibernia; Orpheo, Aristoteli, et Claudiano Ierna; Melae, Solino, Juvenali Iuerna; Diodoro Siculo Iris; Isacio Britannia occidentalis dicitur. A Plutarcho videtur Ogygia vocata. Eam divus Isidorus venerabilisque Beda Scotiam quoque nominant; et quia eius incolae Iberni nomine etiam Scoti coloniis ductis proximae insulae Albionis sive Britanniae parti septentrionali, scilicet Caledoniae, Scotiae nomen indiderunt, hinc recentiores historici Caledoniam Scotiam minorem, Iberniam Scotiam maiorem nuncupant. Eandem insulam Festus Avienus Sacram dixit. Nonnullis Hiera, incolis hodie Ere, aliis recentissimo vocabulo Irlandia appellatur. Ab ecclesiasticis scriptoribus insula patriaque sanctorum, insula Ca-

¹ prius Vita. — ² (Rev. - Jesu) add. postea eadem manu. — ³ in marg. eadem manu: Vide Ortelium in Thes. Geogr. Miraeum in Vit. Eloquii. Patrem Serarium in Annotationibus in Vitam Kiliani et alios passim.

tholicae Fidei tenacissima titulo honorificentissimo non rarò honestatur. Pelago undique cincta inter (*fol. 264^v*) Hispaniam Britanniamque sub quinquagesimo quinto altitudinis gradu iacet. Ovata sive lenticulari figura ab Africo in Aquilonem maximè porrigitur, millibus passuum sescentis longa, minus trecentis lata. In quinque regiones praecipuas dimidiamque regionem dividitur. Eae sunt duae Momoniae ad meridiem vergentes, Ultonia ad septentrionem tendens, Lagenia ad Orientem, Connachta ad Occidentem strata; et inter has Mithia dimidia regio non omnino media collocata.

Insula gleba fertilis, caelo temperata et serpentum venenosorumque animalium infestatione immunis Purgatorio divi Patricii aliisque rebus mirandis nobilitatur. Praecipue religionis christianae vetustate constantiaque laudatur. Fidei primos doctores divos Christi apostolos Petrum Iacobumque Zebedaeum et huius patrem Aristobulum primum episcopum accepisse fertur. Eorum quidem apostolorum discipulum fuisse divum Mansuetum Ibernum tradunt. Insulam vero totam divus Patricius a divo Caelestino primo Pontifice summo post obitum Palladii (qui prius eo fuerat legatus) sub annum Domini 435. missus christianam fecit. Illa verò divos propemodum innumerabiles tulit. Ex quibus aliquorum vitas nos infra suis locis referemus.

LA CHASSE DE S. COMMODUS

Parmi les richesses du musée Masséna de Nice, faisant partie de la collection Joubert ¹ figure un petit monument qui mérite d'attirer l'attention des hagiographes non moins que des amis de l'art français. C'est une châsse en forme de coffret rectangulaire (longueur 0, 50 m. ; hauteur 0, 41 ; profondeur 0, 23), surmonté d'un toit à deux rampants. Elle est ornée de « deux rangées superposées de figures en haut relief exécutées sur cuivre martelé et rapportées sur un fond d'émail champlevé ². » Sur la crête du toit se lit cette inscription :

BERNARDVS : DE MONTE ACVTO : ANICIENSIS EPI-
SCOPVS : HANC THECAM SACRARVM REL|IQVIARVM
SANCTI COMMODI FIERI FECIT ³.

Au centre de la face antérieure on voit le Christ en croix ; au-dessus deux anges figurés à mi-corps ; sous la croix, la Ste Vierge et S. Jean, de taille réduite. De part et d'autre de la scène principale trois personnages debout, portant comme insigne un livre. Le premier à droite tient également en main la clef, qui le désigne suffisamment comme le prince des apôtres, dont il a d'ailleurs le type traditionnel. Sur une des faces latérales on voit S. Paul portant lui aussi le livre avec l'épée caractéristique.

La face longitudinale postérieure fait pendant à la première. Au centre la Ste Vierge assise, portant l'enfant Jésus

¹ *Musée Masséna. Catalogue de la collection Joubert* (Nice, 1926), p. 48.

² R. LATOUCHE, *Au Musée Masséna de Nice*, dans le *Journal des Débats*, 23 avril, 1926. Cet article nous a été signalé par M. Bosio.

³ Le graveur a fait de ces derniers mots : *pieri pecit*.

et tenant le sceptre. Elle est entourée de deux anges encenseurs. A droite et à gauche deux personnages semblables à ceux de la face opposée. Ces quatre saints, comme les six autres, sont évidemment des apôtres. La série des douze est complétée par celui qui fait pendant à S. Paul sur le petit côté parallèle. Sur le couvercle en forme de toit se déroulent des scènes de martyre. Nous aurons à y revenir.

Comme l'indique l'inscription, la châsse fut commandée par Bernard II de Montaigu, évêque du Puy de 1236 à 1248. C'est un prélat connu dans l'histoire. En 1239, il reçut de S. Louis, roi de France, une épine de la sainte Couronne, avec une lettre d'envoi au chapitre de la cathédrale du Puy. Le texte de la lettre a été publié ¹. La relique, ainsi que l'original de la lettre se trouvent aujourd'hui dans l'église Notre-Dame à Saint-Étienne (Loire), diocèse de Lyon ².

Quant au saint, dont le coffret devait contenir les reliques, S. Commodus, il n'en est fait mention dans aucun des textes historiques ou hagiographiques qui sont à notre portée.

Il convenait de se renseigner tout d'abord sur les traditions de l'Église du Puy, où le culte de S. Commodus a dû être en honneur autrefois, puisque l'évêque a fait les frais d'une belle châsse destinée à recevoir les restes du saint. A notre demande Son Excellence Mgr N. Rousseau, évêque du Puy, a bien voulu charger son secrétaire, M. le Chanoine J. Vachez de faire à ce sujet les recherches nécessaires dans les archives du diocèse. Qu'Elle veuille bien agréer nos respectueux remerciements.

Nous n'oserions dire que le résultat n'a pas répondu à notre attente. Trop souvent les origines de ces cultes obscurs et strictement locaux, dont un hasard permet de retrouver la trace fugitive, échappent à nos investigations. Cette fois encore nous le constatons. S. Commodus n'a laissé d'autres vestiges de son existence et de son culte que

¹ *Gallia christiana*, t. II, p. 714.

² Nous devons ce dernier détail à l'obligeance de M. le chanoine Vachez.

la pièce d'orfèvrerie qui est allée s'égarer dans un musée, et que nul n'est plus en état de dire quand il a vécu ni de quel endroit de la terre provenaient les reliques que devait abriter le précieux coffret.

Les listes des reliques de l'Église du Puy ont été, naturellement, consultées. Il en existe deux. Celles d'abord qu'Étienne Médicis, qui vivait au xvi^e siècle, a insérées dans les deux chapitres de ses chroniques intitulés : *Des saintes reliques de l'église Notre-Dame du Puy*, et encore : *Des plus antiques reliques de l'église Notre-Dame du Puy*¹. On y cherche en vain le nom de S. Commodus. M. le chanoine Vachez a consulté une autre liste : « Le second inventaire des reliques de la Cathédrale du Puy, nous écrit-il, fut fait le 23 mars 1780, par l'évêque et le chapitre, puis édité en un tableau-placard (texte et dessin) par Perisse. Cette pièce est aujourd'hui à peu près introuvable ; mais la liste très détaillée des reliquaires et des reliques a été utilisée, parfois reproduite presque entièrement par plusieurs historiens locaux du xix^e et du xx^e siècle. Nulle part il n'y est fait mention d'un saint Commodus. »

S. Commodus ne serait-il donc pour nous qu'un simple nom ? Achéons d'étudier l'œuvre d'art qui nous a livré ce nom, mais aussi une version de son histoire, représentée sur les deux rampants du toit de la châsse.

Il est évident, tout d'abord, que S. Commodus était regardé comme un martyr. Et il est permis d'ajouter, sans crainte de se tromper, que l'on ne savait pas autre chose. Le récit de sa passion a été si fidèlement représenté par les artistes limousins, qu'on y reconnaît immédiatement une de ces histoires, dont il existe des centaines d'exemplaires, et que l'on adaptait à n'importe quel saint lorsque la tradition n'avait retenu de lui autre chose que le nom².

Ce passe-partout se compose de lieux communs, qui se succèdent ordinairement dans l'ordre suivant. Dans telle

¹ A. CHASSAING, *Chroniques d'Étienne Médicis*, t. I (Le Puy, 1869), p. 34-38.

² Voir *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, p. 236-315.

ville vivait un homme pieux qui se faisait remarquer par son zèle pour la religion. Il est dénoncé à l'empereur, qui le fait comparaître, et lui ordonne de sacrifier aux dieux. Sur son refus, il est flagellé et livré à d'autres tourments, qui lassent les bourreaux mais ne le font point mourir. On le ramène en prison. Lorsqu'il est suffisamment remis de ses blessures, il est reconduit au tribunal, où de nouveaux supplices l'attendent. On l'étend sur le chevalet ; on lui racle les côtes. Mais il demeure inébranlable. Sur un dernier refus il est décapité.

Une fois de plus on constatera que l'iconographie des saints n'a pas été créée par le caprice des artistes du moyen âge, mais qu'ils suivaient en général, et assez servilement, le programme imposé par la légende. Tous les traits que nous venons d'indiquer sont exprimés on ne peut plus clairement dans la suite des scènes qui se succèdent sur les deux parois inclinées :

1° Le saint, à genoux, est en prières. C'est le début : il y avait une fois un homme de Dieu.

2° L'empereur, couronné, est assis sur son trône. Le saint lui est amené. Un geste de son sceptre indique qu'il rend une sentence.

3° Le saint, dépouillé de son vêtement, est flagellé par le bourreau.

4° On voit le saint, à qui on a rendu sa tunique, assis, les mains chargées de chaînes, et dans l'attitude de la souffrance. Il a été reconduit en prison.

5° Dépouillé de nouveau, il est attaché par les mains et les pieds à quatre pieux. Le bourreau lui enfonce dans les chairs des ongles de fer.

6° Le voici de nouveau debout, habillé, et tenu par un soldat ; devant lui, un personnage drapé, portant un voile sur la tête, lui présente une idole, et lève le doigt en signe d'admonition. C'est un pontife qui tente une dernière fois de faire apostasier le martyr. Celui-ci fait un geste, qui est évidemment celui du refus.

7° Scène de la décapitation.

C'est toute l'histoire de S. Commodus telle qu'on la racontait au XIII^e siècle, et que l'évêque Bernard la transmettait aux artistes chargés de la traduire en leur langue. Il n'est

pas improbable qu'elle a été mise par écrit, et il se pourrait que l'on retrouve un jour la *Passio sancti Commodi martyris*. Elle ne nous apprendrait pas grand chose sur ce martyr, dont l'existence est très problématique ¹. Il a surgi probablement à une époque et dans un milieu où des révélations et des inventions de reliques suspectes introduisaient dans le culte des nouveautés qu'aucune tradition ne pouvait autoriser.

Nous avons supposé que le reliquaire de Nice provenait de la cathédrale du Puy. Le nom de l'évêque qui a fait exécuter le travail ne suggère pas d'autre destination. Mais il se pourrait, à la rigueur, qu'une autre église ait bénéficié de sa libéralité et de sa dévotion au martyr Commodus. S'il en était ainsi, les lignes qui précèdent pourraient aider à la découvrir.

H. D.

¹ Il ne peut être question de l'identifier avec le Commodus qui figure, avec beaucoup d'autres inconnus, dans les Actes fabuleux de S^{te} Aurea (*Act. SS.*, Aug. t. IV, p. 755-761) ou de S. Censurinus (*Act. SS.*, Sept. t. II, p. 518-24).

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

* G. DE JERPHANION. *La voix des monuments*. Paris et Bruxelles, G. Van Oest, 1930, grand in-8°, 331 pp., illustré.

Id. *Mélanges d'archéologie anatolienne*. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1928, 2 vol. in-8°, 332 pp., cxx planches. (= *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, t. XIII).

Id. *Histoires de Saint Basile dans les peintures cappadociennes et dans les peintures romaines du moyen âge*. Bruxelles, 1931. Extrait de *Byzantion*, t. VI, p. 535-58, illustré.

L'excellent archéologue, dont les *Églises rupestres de Cappadoce* (*Anal. Boll.*, XLIV, 389) ont établi la réputation, réunit, dans un beau volume, somptueusement illustré, une série de travaux, dispersés dans divers recueils. Ils ont été mis à jour, et ont reçu le complément indispensable, qui manquait à la plupart d'entre eux : l'illustration. Nous citerons, parmi les principaux, l'article intitulé : *Le développement iconographique de l'art chrétien*, qui s'inspire de l'ouvrage de M. Bréhier, *L'art chrétien* (voir *Anal. Boll.*, XXXVIII, 178), dont le P. de Jerphanion partage généralement les idées. Les *Récents découvertes dans la Rome souterraine* rendent compte de résultat des fouilles de la basilique de Saint-Sébastien (*Anal. Boll.*, XLV, 300), de la découverte du cimetière de Pamphile et de l'hypogée du Viale Manzoni. *L'ancienne reine de l'Adriatique*, on le devine, c'est Ravenne, dont les monuments ne cesseront jamais d'être un objet d'études nouvelles pour les archéologues. A propos du calice d'Antioche, le P. de Jerphanion avait déjà écrit un volume, dont on ne saurait assez recommander la lecture, et qui a pris les allures d'un véritable traité (*Le calice d'Antioche*, t. VII des *Orientalia christiana*). Nous y avons pour notre part, beaucoup appris, et d'autres pourront en tirer le même profit. L'authenticité du calice devient ici une question accessoire. Les éléments dont se compose la décoration se reconnaissent dans nombre de monuments authentiques dont le ciseleur s'est inspiré. Le P. de J. les a parfaitement démêlés.

Comment les artistes chrétiens, après avoir évité longtemps de représenter la crucifixion, ont été amenés à multiplier cette image,

l'auteur le montre dans une conférence sur *La représentation de la croix et du crucifix aux origines de l'art chrétien*. Parmi les nombreux monuments dont le témoignage est invoqué, nous signalerons les ampoules de Bobbio, que le P. G. Celi a fait connaître dans un excellent travail, qui a passé trop inaperçu (voir notre article *Les ampoules et les médaillons de Bobbio* dans le *Journal des Savants*, décembre 1929). L'étude sur *Le baptême de Jésus dans la liturgie et dans l'art chrétien* aboutit à constater l'étroite dépendance à l'égard de l'Orient, de l'iconographie occidentale, à l'époque romane. Certains détails, faute d'avoir été bien interprétés par les artistes romans, ont été modifiés. Par la suite, quelques traits ont disparu. Mais « les grandes lignes de la scène seront conservées. Jean sur une rive, les anges sur l'autre, Jésus au milieu, la colombe dans le haut : c'est le schema qui devient traditionnel en Occident. Il sera respecté même par la renaissance. Il se retrouve dans les innombrables baptêmes qui décorent les baptistères de nos églises. Ainsi voyons-nous revivre, presque dans nos pays et jusqu'à notre temps, un lointain rejeton de cette vieille iconographie, née en Palestine. » Un des sujets les plus intéressants traités par l'auteur est celui-ci : *Quels sont les douze apôtres dans l'iconographie chrétienne?* Le nombre, réduit à onze par la mort de Judas est rétabli par l'élection de Mathias. Bientôt Paul et Barnabé viennent s'y ajouter. L'iconographie y introduit plus tard Luc et Marc. Mais toujours on s'en tient au nombre douze, quels que soient les personnages représentés. L'étude intitulée : *Le rôle de la Syrie et de l'Asie Mineure dans la formation de l'iconographie chrétienne*, reprend, à propos du livre de M. Millet : *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile*, la question des origines de l'art chrétien, formé presque exclusivement sous des influences orientales, s'il faut en croire Strzygowski, dont les exagérations manifestes ne trouvent plus guère de partisans convaincus. D'abord, qu'entend-on par l'Orient? C'est une expression géographique trop vague. En précisant, et en distinguant, on arrive à écarter beaucoup de difficultés. *Le cycle iconographique de Sant' Angelo in Formis* n'avait jamais été suffisamment déterminé, et les peintures n'avaient pas encore été publiées dans leur totalité. D'excellentes planches, qui voient le jour pour la première fois, permettent d'interpréter les sujets sans hésitation.

Le *Coffret italo-byzantin du treizième siècle* dont il s'agit dans l'article suivant est le coffret Volkonsky actuellement en Amérique, mais suffisamment connu par des reproductions. C'est un reliquaire, et l'hagiographie a fourni les éléments nécessaires pour découvrir l'âge et le pays d'origine de l'objet. Ce sont les images des saints occidentaux, S. Dominique et S. Pierre de Vérone, morts, le premier à Bologne en 1221, le second près de Milan en 1252 et canonisé l'année suivante. On cherchera donc le lieu d'origine dans l'Italie du Nord. Quant à la date, elle peut être fixée entre 1253 et 1323. Dominique et Pierre de Vérone sont les deux pre-

miers saints de l'Ordre des dominicains. S. Thomas, mort en 1274, ne fut canonisé qu'en 1323. L'absence de S. Thomas, dont la gloire éclipsa bientôt celle de S. Pierre de Vérone semble être l'indice d'une date antérieure. Le volume se termine par un exposé fort clair d'une question assez compliquée : *D'où vient l'écart entre la Pâque des Orientaux et celle des Latins?*

Le titre du recueil entier est emprunté au premier article, qui lui sert d'introduction, et où l'auteur, très opportunément, marque la différence qui existe entre l'archéologie et l'histoire de l'art. Les amateurs de cette dernière discipline, considérée, à tort sans doute, comme une branche facile et que l'on peut aborder sans études sérieuses, ignorent trop que, pour l'archéologue, le monument n'est qu'un témoin, et qu'il n'y cherche pas le décor pour lui-même. L'archéologie est un des fondements de la science historique, et le P. de J. apprécie exactement la supériorité de l'historien familiarisé avec les monuments sur celui qui n'exploite que les textes littéraires. Mais il insiste fort à propos sur les difficultés de la critique en ces matières. Les critères externes (témoignages des écrivains contemporains, inscriptions) ne sont pas toujours les plus sûrs. Sont-ils authentiques? Sont-ils véridiques? Se rapportent-ils au monument que nous voyons, et tel que nous le voyons? « Les critères internes, dit-il, ne prêtent pas aux mêmes erreurs; mais leur application est délicate... Comme critères négatifs, ils ont une valeur presque infaillible. Tel style, telle technique, telle iconographie sont incompatibles avec telle époque ou telle race, et fondent un jugement d'exclusion certain. L'image d'un monsieur en haut de forme ne peut être du quinzième siècle. » Voilà précisément un exemple qui montre combien il faut être circonspect en ces matières. L'auteur ne s'est point souvenu du portrait dit d'Arnolfini, avec la remarquable coiffure que Jean Van Eyck (1441) lui a donnée, et que l'on croirait sortie d'une chapellerie moderne. On serait porté à dire aussi, par exemple, que la représentation d'une guillotine ne permet pas de remonter plus haut que le dernier tiers du XVIII^e siècle. Pourtant, dans de vieux incunables, on voit des scènes de martyre où figure cet instrument de mort, qui évidemment portait alors un autre nom. Tout ceci pour appuyer la recommandation du P. de J., qui exige de l'archéologue « un sens aiguisé ».

Les importants *Mélanges* composés des notes rapportées d'un voyage en Asie Mineure, ne forment pas une contribution spéciale à nos études, mais seront appréciés par un grand nombre d'archéologues qui s'intéressent aux monuments préhelléniques, gréco-romains, byzantins et musulmans de Pont, de Cappadoce et de Galatie (je transcris le sous-titre). Itinéraires, description des monuments, inscriptions, contrôle des anciennes relations de voyage, tout cela forme un ensemble de matériaux d'autant plus précieux, qu'il s'y joint un album photographique de 120 planches dont un bon nombre sont à 3 et 4 sujets. L'église de S. Clément, à Angora,

dont les ruines sont bien près de disparaître, sont un dernier vestige, dans l'ancienne Ancyre, du culte d'un martyr dont nous avons les Actes extraordinaires connus de tous les hagiographes. Le P. de J. décrit minutieusement les restes du monument, autrefois assez important, restitue le plan primitif, et relève tout ce qui subsiste encore de la décoration. « L'église appartenait au type de la basilique à coupole, et, du premier coup, apparaît la ressemblance étroite qu'elle devait avoir, au rez de chaussée, avec l'église de la Koimésis à Nicée. » Aucune inscription n'a été conservée, et c'est à Texier que l'on doit la dénomination du vocable. « Elle repose, ajoute le P. de J., sur une ancienne tradition, qui du reste nous a été confirmée en 1927. »

Les histoires de S. Basile représentées à Toquale Kilissé d'une part et de l'autre dans l'église qui fut d'abord le temple de la *Fortuna virilis*, et s'appela *Sancta Maria de Gradellis*, plus tard *Sancta Maria Aegyptiaca*, sont des épisodes de la Vie de S. Basile attribuée à Amphiloque (*BHG*². 247-260 ; *BHL*. 1022-1024, et Supplem.). Il est intéressant de constater que l'ensemble du décor, la distribution des parties, la manière dont les sujets sont traités, sont les mêmes à Rome que dans les chapelles archaïques de Cappadoce. L'auteur fait justement remarquer que la seule présence d'histoires orientales dans une église romaine du ix^e siècle est un indice du contact étroit qui existait alors entre les deux moitiés de la chrétienté.

H. D.

* Donald W. RIDDLE. *The Martyrs. A study in social control.* The University of Chicago Press, 1931, in-8°, xi-231 pp.

L'auteur de ce livre a cru sans doute ajouter à l'intérêt de son sujet en l'accommodant au goût du jour. Du moment qu'il le rattachait à une branche qui a produit tant de livres médiocres et illisibles, la sociologie, il ne pouvait parvenir à conquérir le public qu'en apportant des conclusions nouvelles, je dirais presque sensationnelles, suggérées par le point de vue spécial où il s'est placé. Je voudrais pouvoir dire qu'il y a réussi. Ce n'est pas qu'il n'y ait du neuf dans ce livre, mais il est d'une qualité spéciale. En ouvrant le volume, je tombe sur le chapitre où il est question des marques de respect données par les chrétiens aux confesseurs de la foi. On baise leurs chaînes, on échange le baiser de paix. Il y a là dessus des textes bien connus de Tertullien et de S. Cyprien, dont tout le monde connaît la portée, mais dont M. R. prend argument pour insinuer que ces pratiques entraînaient quelques inconvénients au point de vue moral. Honni soit qui mal y pense, et c'est certainement du neuf, mais peut-être pas du meilleur goût, de prononcer en ces matières des mots que je m'excuse de transcrire : « homosexuality ; sexual element in the martyr psychosis. »

Sur la classification des Actes des martyrs, M. R. ne rejette pas celle que nous avons proposée dans la première édition des

Légendes hagiographiques. Mais il ne connaît pas celle, plus précise et, je crois, plus pratique, exposée dans *Les Passions des Martyrs*. Il veut certainement n'apporter en preuve que les textes historiques. Mais, inconsciemment sans doute, il raisonne sous l'influence des compositions artificielles qui forment, on le sait, la partie la plus considérable de la littérature des Passions. Ces récits, toujours les mêmes, lui ont fait concevoir l'idée d'une préparation méthodique au martyre, quelque chose qui ressemble à un entraînement sportif, sous le « contrôle » de la communauté. Les attitudes et les gestes sont réglés (tout un chapitre intitulé : *The production of Attitudes*) ; les réponses à faire au tribunal sont dictées ; le dialogue entre le juge et le martyr est stéréotypé, et celui-ci a l'air de réciter une leçon apprise par cœur. Rien n'est plus contraire, tout le monde le sait, à l'impression que laisse la lecture des Actes historiques, où tout est simple et spontané, surtout le langage du martyr, conformément au précepte du Seigneur : *Nolite cogitare quomodo aut quid loquamini*.

Un chapitre bien nouveau est celui que l'auteur intitule : *A primitive Martyrology*. Ce mot est pris dans le sens, non de martyrologe, mais de Passion, ou récit de martyre. Le récit primitif dont il s'agit n'est autre que l'Évangile de S. Marc. Je ne me charge pas de dire en quelques mots comment l'auteur arrive à pareille assimilation. C'est long, assez peu clair, bien qu'ici la « sociologie » n'intervienne pas. En résumé : l'histoire de la Passion selon S. Marc est le plus ancien exemple du type littéraire qu'est devenu « the Martyrology. » H. D.

* Karl MICHAËLSSON. *Quelques observations sur le nom d'Agnès*. Uppsala, 1931, in-8°, 41 pp. (= *Studier i Modern Sprakvetenskap*, XI).

Beaucoup de personnes ne se doutent guère du nombre et de la variété des problèmes qui se rattachent à l'histoire d'un nom de personne aussi commun que celui d'Agnès. Formes et déformations anciennes et modernes, dérivation, étymologie, déclinaison, choix du nom comme nom de baptême, tout cela est traité avec beaucoup de clarté dans une monographie qui ne prétend pas épuiser le sujet. Ἀγνή, en grec, Hagne, Agne, Acne, Agnes en latin sont les formes principalement usitées. On connaît les étymologies proposées par S. Augustin : *Agnes latine agnam significat, graece castam*. La notice des synaxaires grecs, au 5 juillet, débute ainsi : αὕτη τὸν τρόπον τῷ ὀνόματι κατάλληλον ἔχουσα (*Synax. Eccl. CP.*, p. 799). A propos du génitif *Agnētis* qui se rencontre déjà dans la *Depositio Martyrum* romaine, M. Michaëlsson cite un bon nombre d'exemples de noms en e et en es qui suivent cette déclinaison : *Agape, Agapetis, Thales, Thaletis*, etc. Dans le martyrologe hiéronymien nous relevons, outre *Agnētis* les formes suivantes : *Adrianitis, Cyriacetis, Emerentianetis, Hermetis, Moysetis, Soteretis*. Le nom de la martyre romaine a été porté par

beaucoup de personnes, mais il a passé par des alternatives de vogue et d'éclipse. Il n'est pas représenté dans le Polyptique d'Irminon (M. M. écrit régulièrement « saint Irminon »). Mais au XIII^e siècle il devient populaire. On le constate aisément en parcourant les tableaux dressés par M. M. d'après les rôles de taille parisiens à la fin du XIII^e et au commencement du XIV^e siècle. Il faut chercher ce supplément de documentation dans les excellentes *Études sur les noms propres français* du même auteur, dont la première partie a paru comme thèse de doctorat (*Uppsala Universitets Årsskrift*, 1927, 193 pp.). Dans les langues modernes, à côté d'Agnese en italien, Agnès, Anès en français, on relève Inés, Inés en espagnol et en portugais, Agnesa, Nesa en rhéto-roman. Toutes ces formes sont étudiées au point de vue de la phonétique. Agnès figure parmi les noms de personne employés comme noms communs. Il s'y attache parfois un sens défavorable ; mais plus souvent le nom est employé pour désigner une femme quelconque. Il n'y a aucune raison de ne pas regarder comme païennes les inscriptions citées p. 6-7. L'auteur croit que le *D(is) M(anibus) S(acrum)* — et non *sacris* comme il écrit par distraction — est un cliché « adopté par les chrétiens ». Il serait plus exact de dire qu'il figure sur quelques inscriptions chrétiennes, mais exceptionnellement, à une époque où il avait cessé d'être compris, et n'évoquait plus que l'idée de « monument funéraire. » H. D.

* A. PASINI. *S. Valeriano patrono di Forlì*. Estratto dagli *Atti e Memorie della R. Deputazione di Storia Patria per le Province di Romagna*, vol. XXI, 1931.

Non loin de Forlì s'élevait, au XII^e siècle, une église dédiée à S. Valérien, où étaient conservées ses reliques. Celles-ci furent transférées à la cathédrale en 1267. A cette occasion on trouva, sur une lame de plomb, deux inscriptions, dont le texte a été reproduit dans les *Acta SS.*, Maii t. I, p. 496. Jusqu'à la fin du XV^e siècle, S. Valérien a été honoré comme patron de Forlì, et sa fête se célébrait le 22 novembre, ce qui donnerait à penser qu'on le considérait comme un saint romain, celui dont les hagiographes ont fait le compagnon de S^{te} Cécile. Plus tard, la fête a été transférée au 4 mai. On a fini par regarder ce S. Valérien comme un martyr local. Une légende, dont on n'a que des copies récentes en plusieurs rédactions, l'une d'entre elles provenant *ex veteri codice ecclesiae Cathedralis* (BHL. 8481 d), fait de lui un saint militaire, martyrisé à Forlì avec 80 compagnons. C'est une pièce, remplie de lieux communs et d'anachronismes, qui ne nous laisse rien deviner sur l'identité du saint et sur les origines de son culte à Forlì. Mgr Pasini publie deux versions de ce texte, d'après des manuscrits de Naples (voir *Anal. Boll.*, XXX, 196-97). Il les fait suivre d'un extrait des chroniques de Léon Corbelli, et d'une partie du discours du « Philergita » publié dans les *Act. SS.*, t. c., p. 496-97. Cette hagiographie est bien appréciée dans la dissertation qui

précède, de même les inscriptions. Dans le vers boiteux : *Romania suis claris me fovet in antris*, l'auteur se refuse, avec raison, à traduire le premier mot par *Romagna*. La correction proposée, *Romanilla*, entendez : Rome, soutient difficilement. L'autre : *fovit* à la se place de *fovet* est meilleure, et l'auteur de l'inscription semble bien avoir voulu dire que les reliques de S. Valérien, avec celles de 80 compagnons, proviennent des catacombes romaines. Mais quel est ce poète, et où a-t-il pris le renseignement ? Nous l'ignorons toujours. Mgr Pasini a fait paraître, en 1930, un opuscule intitulé *La liturgia di S. Valeriano*. Il est question de la Messe propre, de l'office du patron de Forlì, et spécialement des hymnes, dont on a trois rédactions, et qui ont été faussement attribuées à Cesare Montalti († 1840), poète de talent, mais d'inspiration profane.

H. D.

Altmann KELLNER, O.S.B. *Der heilige Agapitus von Praeneste Patron von Kremsmünster*, dans *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens*, t. XLVIII (1930), p. 404-32.

S. Agapit de Préneste, dont la fête tombe le 18 août, est le patron du monastère de Kremsmünster, où l'on croit posséder son corps. Il n'existe aucun récit de la translation, et les chroniques anciennes sont muettes sur l'événement. Mais les diplômes du ix^e siècle fournissent une indication précieuse. Jusqu'en 888, le monastère est désigné sous le vocable de Saint-Sauveur. Un diplôme du roi Arnoul, daté du 22 octobre 893, parle d'une donation faite *ad sanctum Dei martyrem Agapitum*; et se termine par ces mots : *omnia et in omnibus ad monasterium Sancti Salvatoris quod Chremisa nuncupatur, ubi idem electus Dei martyr corporaliter requiescit... donamus et tradimus*. Les reliques seraient donc arrivées dans l'abbaye entre 888 et 893. On suppose qu'elles ont été données par le roi, grand bienfaiteur de Kremsmünster. Celui-ci a pu les recevoir du pape Formose. L'objet du travail du P. Kellner est de démontrer l'authenticité de ces reliques, démonstration difficile, on le sait, lorsqu'il s'agit de saints des premiers siècles. Kremsmünster n'est pas seule à revendiquer S. Agapit. On assure que, jusqu'en 898, le corps du saint reposa dans sa basilique hors les murs de Préneste, et ne fut transporté dans la ville qu'à cette date ; une inscription de 1116 le mentionne encore parmi les corps saints placés sous l'autel consacré par l'évêque Conon. A Besançon, à Corneto et à Bologne on se vante de compter, parmi d'autres reliques importantes, le chef de S. Agapit, sans compter d'autres églises, dont on trouvera l'énumération dans les *Acta SS.*, et qui prétendent garder soit le corps entier soit des reliques insignes du saint de Préneste. En 1930 on a procédé, à Kremsmünster, à une reconnaissance des reliques, et les moindres ossements ont été comptés et manipulés. Nous laissons à d'autres le soin de décider si de pareilles opérations sont compatibles avec le respect que les saints sont en droit de réclamer pour leurs restes mortels.

Voyons le résultat. Le P. K. insiste sur deux points. D'abord, les os du crâne ne sont pas au complet. On assure que les pièces manquantes sont précisément celles qui ont été cédées à Corneto et à Besançon. Nous ne voyons pas que cela soit démontré, et l'on sait qu'en pareille occurrence on ne se soucie pas — ce qui d'ailleurs est le plus souvent impraticable — de rapprocher les morceaux et de constater qu'ils appartiennent au même corps. La première preuve d'authenticité produite par le P. K. nous paraît donc un peu faible. Nous sommes obligés de faire aussi d'expresses réserves sur la seconde (et dernière) preuve. Le médecin appelé à examiner les ossements a déclaré qu'ils appartenaient à un enfant de 12 à 15 ans. C'est précisément l'âge du martyr, d'après ses Actes. Ici l'auteur semble oublier que la Passion de S. Agapit appartient à la classe de ces pièces hagiographiques qui ont été écrites longtemps après l'événement, et dont tout le résidu historique se borne à une date : 18 août, et à une indication topographique : Préneste. Comment il a pu tirer des calendriers, des sacramentaires et des martyrologes les données « certaines » suivantes : *Agapitus Praenestinus, quindennis puer, passus die 18 augusti sub Aureliano imperatore* (p. 408), j'avoue ne pas le comprendre. L'unique source à invoquer pour établir l'âge du martyr est la Passion, dont le témoignage n'est pas recevable. Le P. K. qui s'est d'ailleurs livré à des recherches sérieuses pour étayer ses conclusions, a très bien vu, à propos de la relique de Bologne, qu'il suffisait d'indiquer sa provenance exacte : le cimetière de Cyriaque, pour écarter le nom d'Agapit de Préneste. Il a entrevu la vraie méthode. Que ne l'a-t-il appliquée aux reliques de son abbaye ? Tant qu'on ne saura pas — et on ne le saura jamais — le point de départ du trésor sacré de Kremsmünster et la voie qu'il a suivie, on gardera sur son authenticité les mêmes doutes que sur tant d'autres corps qui, à la même époque, ont été accueillis avec enthousiasme, comme des reliques vénérables, sans que l'idée d'un contrôle se présentât à l'esprit de personne. Nous n'insisterons pas sur quelques autres points faibles de l'exposé du P. K. Agapitus n'est pas un nom spécifiquement chrétien, et on n'en peut rien tirer pour confirmer certains détails de la Passion. Voici, je crois, une remarque utile. La liste, tirée du martyrologe Romain, des saints du nom d'Agapitus (p. 407), doit être rectifiée. Celui du 24 mars n'est pas un évêque de Synnada. C'est un martyr de Césarée qui s'appelait A g a p i u s. Au 20 novembre, par je ne sais quelle fatalité, un autre Agapius Palestinien a été transformé en Agapitus, martyr d'Héraclée. On ne sera peut-être pas étonné d'apprendre que quelqu'un a eu l'idée de soumettre à l'expertise de Thérèse Neumann, la voyante de Konnersreuth, une particule des ossements sacrés et qu'elles ont été déclarées reliques de S. Agapit de Préneste. Mais qui ne s'étonnera de voir qu'on semble attacher quelque importance à pareille consultation, puisqu'aussi bien elle est mentionnée à la fin du travail qui nous occupe ? H. D.

E. ALBERTINI. *Inscription martyrologique de Tigzirt (Algérie)*, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1931, p. 6-9.

L'inscription publiée par M. Albertini a été trouvée à Tigzirt, non loin des ruines d'une chapelle, aujourd'hui disparue, d'où elle provient vraisemblablement. En voici le texte :

H S X T I
C R V O R E
E V S E B I
M A R T V R I S

La première ligne seule crée quelque difficulté. Le sens général de l'inscription ne peut faire aucun doute. Elle désigne des reliques d'un martyr Eusèbe, et rappelle l'inscription de Rouffach, mentionnant la *depositio cruoris sanctorum marturum* (C.I.L. VIII, 6700 ; DE ROSSI, *Bullettino*, 1875, p. 163). Le nom d'Eusèbe n'a pas été relevé jusqu'ici sur les inscriptions africaines. Il est inutile, comme on l'a très bien vu, de chercher à identifier ce martyr avec aucun des Eusèbes connus, et il ne faut pas hésiter à y reconnaître un saint africain. La pensée est venue, naturellement, de le chercher dans les longues listes africaines du Martyrologe hiéronymien, listes trompeuses, malheureusement. M. A. a retrouvé le nom au 5 mars, au 10 octobre et au 28 décembre. Mais le premier de cette série n'a vraisemblablement rien à voir avec l'Afrique et pourrait bien être Eusèbe de Césarée : celui du 10 octobre est le prêtre de Rome, que M. A. a justement écarté. L'Eusèbe du 28 décembre est totalement inconnu, et on l'accepte comme Africain sous bénéfice d'inventaire.

Il faut bien dire un mot du début de l'inscription. Du groupe XTI on est tenté de faire CHRISTI. Mais l'abréviation est insolite ; et puis que faire du groupe HS ? M. P. Monceaux propose de détacher la lettre X qui représenterait le monogramme Constantinien, coupant en deux le mot (*sanc*)ti, *cruore* serait une faute de lapicide pour *cruor*. On lirait donc :

H(ic) S(anc)✱TI
C R V O R
E V S E B I
M A R T V R I S

Restitution ingénieuse, mais que nous n'oserions proposer comme certaine. H. D.

N. VULIĆ. *Fruškogorski mučenici*, Karlovitz en S., 1931, in-8, 15 pp. (= Extrait de *Glasnik istorikog Društva u Novom Sadu*, fasc. 10).

Fruška Gora, « le Mont Franc », non loin de Mitrovitza, dans la région de l'antique Sirmium, est l'endroit où l'on s'accorde à localiser la passion des Quatre Couronnés. Au jugement de plusieurs

critiqu
se sur
parlon
Il sem
ment p
ciens d
goût p
le mot
Le rest
plus m
qui est
sément
d'insist
en résu
du doc

La m
tres at
objecti
assez
que les
après a
Peut-on
ait acc
voyait
paraître
Nov. t.
sa casu
ment, c
quels il
s'est en
pose les
article
entendr

* Do
gione. F

* Giu
in-8°, 4

* Nic
Ibid., 1

* Ra
ed altri

(= T
e comm

Le ti

indique

Nous p
lecture

ANAL.

critiques, peu suspects de crédulité, la légende de ces martyrs repose sur une tradition qui, pour l'essentiel, mérite confiance. Nous parlons de la Passion pannonienne, non de son adaptation romaine. Il semble donc que les érudits yougoslaves devraient être naturellement portés à faire valoir ce document, qui est l'un des plus anciens de leur histoire nationale. Mais M. N. Vulić se sent peu de goût pour les fanatiques qu'on voit en scène dans ce récit : c'est le mot qu'il emploie (p. 1), et il ne l'applique pas aux persécuteurs. Le reste de son étude montre, nous tenons à le dire, un jugement plus modéré. Elle débute par un résumé explicatif de la Passion, qui est ensuite repris et discuté point par point. Sans aller précisément jusqu'à la partialité, cet examen critique appuie avec tant d'insistance sur les difficultés inhérentes au fond du récit, qu'il en résulte au total une impression fort défavorable à l'historicité du document.

La narration du *censualis a gleba* Porphyrius a déjà subi d'autres attaques et nous croyons bien qu'elle résistera encore aux objections de M. V., dont quelques-unes, il faut en convenir, sont assez anodines. L'auteur juge contradictoire et inadmissible que les quatre sculpteurs refusent de faire une statue d'Esculape après avoir accepté de faire celle du Soleil (p. 15). Mais quoi ? Peut-on s'arrêter sérieusement à la supposition que Porphyrius ait accusé ses héros de s'être associés à un culte idolâtrique ? Il voyait donc entre les deux ouvrages une différence qui peut nous paraître subtile mais qui n'est nullement déraisonnable (cf. *Act. SS.*; Nov. t. III, p. 772, note ; *Anal. Boll.*, XXXII, 68). Mettons que sa casuistique soit en défaut. Il n'en ressort que plus clairement, de sa narration compromettante, qu'il relate des faits auxquels il aurait donné un autre tour s'il les avait inventés. M. V. s'est en général abstenu d'indiquer les arguments auxquels il oppose les siens ; mais il n'a pas omis de mentionner à la fin de son article quelques études où ses lecteurs pourront, s'ils le veulent entendre un autre son de cloche.

P. P.

* Domenico BASSI. *S. Agostino. De Magistro. De Vera Religione*. Firenze, Libreria editrice, 1930, in-8°, 338 pp.

* Giuseppe CAMMELLI. *Romano il Melode. Inni*. Ibid., 1930, in-8°, 409 pp.

* Nicola FESTA. *Theodoreto. Terapia dei morbi pagani*. Vol. I. Ibid., 1931, in-8°, 365 pp.

* Raffaele CANTARELLA. *S. Massimo Confessore. La mistagogia e altri scritti*. Ibid., 1931, in-8°, LVI-293 pp.

(= *Testi cristiani con versione italiana a fronte, introduzione e commento* directi de G. MANACORDA, n. I-IV).

Le titre général de la collection dirigée par M. Manacorda indique exactement l'ordonnance des volumes qui en font partie. Nous pouvons ajouter qu'ils ont un aspect agréable, et que la lecture est facilitée par la disposition typographique. Les intro-

ANAL. BOLL. L. — 11.

ductions, comme l'annotation, ne sont pas d'une étendue exagérée, et on a estimé justement que, presque toujours, le meilleur commentaire d'un texte latin ou grec est une traduction fidèle.

Le P. Domenico Bassi (ne pas confondre avec le savant helléniste du même nom) fait précéder les deux ouvrages de S. Augustin qu'il présente au lecteur d'un essai d'une trentaine de pages pour indiquer leur place dans l'œuvre du grand docteur et dans la littérature religieuse de l'époque. Il n'a entrepris aucun travail sur le texte, emprunté aux éditions courantes.

Pour beaucoup de lecteurs, le volume de M. Cammelli sera une révélation. Bien que tout le monde sache que Romain le Mélode occupe une place d'honneur parmi les poètes de la période byzantine, peu de personnes, en dehors des spécialistes, ont lu ses œuvres, qu'il faut aller chercher dans des publications peu accessibles, sans compter la partie inédite, qui est importante. M. C. nous donne le texte de huit poèmes du célèbre hymnographe, en premier lieu l'hymne de Noël : *Ἡ παρθένος σήμερον τὸν ὑπερούσιον τέκτει*. Les autres ont pour sujet la Présentation, les Vierges sages et les Vierges folles, le Jour du jugement, Judas, la négation de Pierre (ces deux derniers pour le Jeudi Saint), Marie au pied de la Croix (pour le Vendredi Saint), la Résurrection. Dans une matière si neuve il ne fallait pas ménager les explications, et M. C. a été amené à réunir tout ce que l'on sait actuellement sur la vie du poète, l'art qu'il a cultivé, le genre spécial qu'il a mené à la perfection, la langue et le style. Les manuscrits sont passés en revue, et chacune des hymnes est précédée d'une introduction spéciale. Le grand poète cessera donc bientôt d'être un inconnu pour le public cultivé, qui pourra aborder la lecture de ses œuvres sans acquérir préalablement la préparation technique que le texte semblait réclamer. Ainsi s'accroîtra le désir de voir paraître enfin le recueil complet, préparé par Krumbacher et que nous attendons de M. P. Maas. A la fin du volume on trouvera la liste des *κοντάκια* de Romanos, publiés et inédits, disposés dans l'ordre du calendrier ecclésiastique. C'est l'ordre qui s'impose pour des compositions inspirées par les solennités liturgiques. On sait que la célébrité du grand mélode lui a fait attribuer bon nombre de pièces qui ne sont pas de lui. M. C. signale le fait, mais s'abstient, avec raison, d'entrer dans le détail d'une critique particulièrement laborieuse.

M. N. Festa est assez avantageusement connu dans le monde des hellénistes pour que sa traduction de la *Θεραπευτική* de Théodoret n'ait pas besoin d'autre recommandation. Le traité qu'il a choisi est peut-être celui qui a le plus contribué à la célébrité de l'évêque du Cyr, bien qu'il ne puisse pas prétendre spécialement à l'originalité. C'est, on le sait, un manuel d'apologétique, sorte d'arsenal monté contre les attaques de la philosophie païenne et de la religion gréco-romaine. L'analyse de la *Θεραπευτική* est précédée d'une rapide esquisse de la vie de Théodoret, avec une

liste
Raede
M. F.
der a
correc
où ces
sur le
mettre
prendr
simple
duites
séquer
fois d
jugeai
Quant
peut q
ni un c
à conc

Les
faut,
ils son
par le
qu'une
il ne f
exigen
vices.
entière
comme
à The
Le sys
bien c
mieux

* So
as reve
The C
(= The
XXVII

* So
St. Am
XXIX

La s
croître
lumes
Marie
pects d
cles, d'

liste de ses œuvres. La traduction suit en général le texte de Raeder. Passant en revue les manuscrits utilisés par cet éditeur, M. F. exprime des réserves sur son système de classement. Raeder a préféré un groupe de manuscrits KBL, caractérisé par l'incorrection des citations, et admet que le groupe des manuscrits, où ces passages sont mieux rendus, suppose une révision des textes sur les originaux. A bon droit, semble-t-il, M. F. hésite à admettre qu'il se soit trouvé quelqu'un, au temps jadis, pour entreprendre cette besogne longue et fastidieuse. N'est-il pas plus simple de supposer que dans l'archétype de KBL se sont introduites des erreurs dont l'œuvre originale était exempte? En conséquence, M. F. a cru devoir, dans sa traduction, s'écarter parfois du texte de Raeder, et suivre les manuscrits que ce dernier jugeait interpolés. Le lecteur en est chaque fois dûment averti. Quant aux règles suivies pour rendre le texte de Théodoret, on ne peut que les approuver. M. F. ne nous donne ni une paraphrase, ni un décalque sous lequel on devine la forme grecque. Il a cherché à concilier le sens exact avec le génie de la langue du traducteur.

Les écrits de Maxime le Confesseur ne jouissent plus, il s'en faut, de leur popularité d'autrefois. Malgré leur importance, ils sont peu lus, ce qui s'explique tant par les sujets traités que par le style, qui n'est pas un modèle de clarté. En attendant qu'une édition critique vienne remplacer celle de Combéfis, dont il ne faut pas contester le mérite, mais qui ne répond plus aux exigences actuelles, une traduction nouvelle rendra de bons services. Nous ne savons si M. C. se propose de traduire l'œuvre entière de S. Maxime. Cette fois il a arrêté son choix sur le commentaire du Psaume LIX, le *Λόγος ἀσκητικός*, la réponse à Theopemptos, la *Μυσταγωγία*, le *Περὶ ψυχῆς* et les hymnes. Le système de notes au texte et aux prolégomènes me paraît bien compliqué. Quant à la bibliographie, il aurait peut-être mieux valu la ranger par ordre alphabétique des auteurs.

H. D.

* Sœur Marie Madeleine GETTY. *The Life of the North Africans as revealed in the Sermons of Saint Augustine*. Washington, D.C., The Catholic University of America, 1931; in-8°, xv-159 pp. (= *The Catholic University of America. Patristic Studies*, vol. XXVIII).

* Sœur Mary Dorothea DIEDERICH. *Vergil in the Works of St. Ambrose*. Ibid., 1931, in-8°, xv-130 pp. (Même collection, vol. XXIX).

La série des *Patristic Studies* de Washington continue à s'accroître avec une régularité exemplaire. Deux nouveaux volumes nous sont parvenus récemment. Le premier, dû à la Sœur Marie Madeleine Getty, est consacré à l'étude de différents aspects de la civilisation dans l'Afrique du Nord, aux iv^e et v^e siècles, d'après les sermons de S. Augustin : occupations et pro-

fessions, amusements, vie quotidienne, relations sociales, pratiques superstitieuses. Si l'enquête se borne à ces chapitres, c'est que les autres sujets, les manifestations de la vie chrétienne ou du culte païen, par exemple, ont déjà été traités à l'aide des écrits de S. Augustin. Ainsi, dans cette même collection, a paru naguère une étude sur le paganisme à l'époque en question (cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 131). Dans la présente monographie, la Sœur G. s'en tient aux sermons authentiques de S. Augustin. C'est là un champ de recherches déjà assez étendu. Toutes les informations ayant trait au sujet ont été glanées patiemment et classées avec méthode. On regrettera peut-être que l'auteur se soit contenté d'aligner des citations, traduites en anglais, avec le texte latin au bas des pages, en présentant quelques conclusions à la fin de chaque chapitre. Un exposé suivi aurait certainement été plus apprécié. Il n'eût pas été superflu de joindre des notes explicatives aux *excerpta*.

La thèse de la Sœur Mary Dorothea Diederich, *Virgil in the Works of St. Ambrose*, est, comme le titre l'indique, une étude de l'influence littéraire de Virgile sur S. Ambroise. Le sujet n'est pas nouveau, mais il n'avait pas encore été traité à fond. Dorénavant, grâce à une comparaison attentive de tous les écrits de S. Ambroise (traités exégétiques, ascétiques, dogmatiques, sermons, lettres, hymnes) avec les œuvres du grand poète latin, on peut se rendre parfaitement compte de l'étendue et de l'importance des emprunts faits par S. Ambroise à Virgile. Ils sont plus nombreux encore que l'on ne s'en doutait, spécialement dans le chef d'œuvre littéraire de S. Ambroise, l'*Hexameron*, comme la Sœur D. le montre clairement. L'enquête est menée avec une grande circonspection.

J. SIMON.

J. A. DAVIDS. *De Orosio et sancto Augustino Priscillianistarum adversariis commentatio historica et philologica*. Hagae Comitum, A. N. Govers [1930], in-8° 301 pp.

L'hérésiarque Priscillien est en possession d'une célébrité fort différente de l'auréole des saints, bien que ses partisans l'aient honoré comme martyr ; mais plusieurs saints authentiques ont une place dans son histoire. S. Martin, S. Ambroise, S. Turibius d'Astorga, S. Augustin ont eu à s'occuper de l'homme, ou de ses doctrines ou de sa coterie. S. Jérôme a mêlé à cette querelle quelques grondements de son éloquence. Oros lui-même, qui s'est distingué au second plan parmi les adversaires de Priscillien, est devenu un personnage semi-légendaire chez les Arabes et les Anglo-Saxons (voir les *Prolégomènes historiques* d'Ibn-Khaldoun, dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Impériale*, t. XIX, 1, p. 474, note de M. de Slane). La thèse doctorale de M. J. A. Davids était donc susceptible d'intéresser d'autres encore que les historiens du dogme. Ceux qui la liront pour la contribution qu'elle apporte à l'hagiographie trouveront la leçon instructive,

certain
esquiss
trée en
aperçu
Dans l
Priscill
August
des red
un peu
être po
celui q
et de C
ce bull
conscie
de prud
lait, ma

Le p
au proc
observa
joué pa
admettr
lecteur
S. Mart
61-79)
lieu à c
qu'aprè
avant d
pas. La
commar
mots :
(Ep. 16
que le m
agrémen
rusalem
il fut co
eut lieu
mis ou s
ne pas s
Pélage e
née 416
le mome
Il n'y a
lettre o
quoi Or
tus, des
veniens
velle de
de l'Afri

certainement, mais peut-être un peu diffuse. L'auteur, après une esquisse biographique sur la carrière de Priscillien, qui sert d'entrée en matière (« Prooemium »), trace d'abord dans le ch. I^{er} un aperçu historique des faits (« De Priscillianistarum historia »). Dans les trois chapitres suivants, il étudie séparément la doctrine Priscillianiste, le *Commonitorium* d'Orose et le jugement de S. Augustin sur le fond de l'affaire. Division artificielle, qui exposait à des redites. Il n'en manque pas dans ces 300 pages, et l'allure un peu traînante du style les rend plus longues à traverser. Sans être positivement incorrect, le latin de M. D. n'est plus tout à fait celui qui a été cultivé avec tant d'honneur dans la patrie d'Érasme et de Cobet. Du point de vue resserré où nous devons nous tenir dans ce bulletin, la critique de l'auteur se distingue par une information consciencieuse, une grande modération de jugement et une sorte de prud'homie, qui se résignerait à faire des mécontents, s'il le fallait, mais qui préfère l'éviter.

Le passage le moins satisfaisant du livre est celui qui a rapport au procès de Priscillien à Trèves (p. 49-62). M. D. invoque sans observations spéciales le témoignage de Sulpice Sévère sur le rôle joué par S. Martin dans ce drame judiciaire. Il n'a pas tort d'en admettre la véracité absolue. Mais pouvait-il laisser ignorer au lecteur la mauvaise querelle qui a été cherchée au biographe de S. Martin et dont il a fallu le défendre (cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 61-79)? Dans l'exposé des faits, quelques détails donneraient lieu à contestation. M. D. regarde comme probable, sinon certain, qu'après son séjour en Palestine, en 415, Orose repassa par Hippone avant de se rembarquer pour l'Espagne, où, du reste, il n'arriva pas. La preuve alléguée est la lettre dans laquelle S. Augustin recommande à S. Jérôme le jeune prêtre espagnol en ajoutant ces mots : *Rogavi eum ut abs te veniens per nos ad propria remearet* (Ep. 166, 1). Mais, après expérience faite, Orose a pu s'apercevoir que le rôle de messenger entre Hippone et Bethléem avait ses désagréments. De plus, il s'était mis fort mal avec l'évêque Jean de Jérusalem, pour ses intempérances de langage lors du colloque où il fut confronté avec Pélage, le 30 juillet 415. En décembre suivant, eut lieu le synode de Diospolis. Orose semble n'y avoir pas été admis ou s'être abstenu de s'y montrer, préférant, on peut le croire, ne pas s'exposer à une nouvelle algarade. Son absence fit le jeu de Pélage et des adversaires de l'évêque d'Hippone. Au début de l'année 416, ces incidents malencontreux dataient de la veille, et sur le moment, Orose a dû se demander comment Augustin les prendrait. Il n'y a donc aucune raison pour détourner de son sens naturel la lettre où Sévère, évêque de Minorque (*BHL.* 7859), raconte comme quoi Orose, porteur des reliques de S. Étienne et de la lettre d'Avitus, destinées à l'Église de Braga, est arrivé à Magona, *a Ierosolyma veniens* (DAVIDS, p. 26-27). De Majorque, où il fut arrêté par la nouvelle de l'invasion des Goths en Espagne, Orose reprit le chemin de l'Afrique. Sa présence est signalée d'abord à Carthage, à l'occasion

fessions, amusements, vie quotidienne, relations sociales, pratiques superstitieuses. Si l'enquête se borne à ces chapitres, c'est que les autres sujets, les manifestations de la vie chrétienne ou du culte païen, par exemple, ont déjà été traités à l'aide des écrits de S. Augustin. Ainsi, dans cette même collection, a paru naguère une étude sur le paganisme à l'époque en question (cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 131). Dans la présente monographie, la Sœur G. s'en tient aux sermons authentiques de S. Augustin. C'est là un champ de recherches déjà assez étendu. Toutes les informations ayant trait au sujet ont été glanées patiemment et classées avec méthode. On regrettera peut-être que l'auteur se soit contenté d'aligner des citations, traduites en anglais, avec le texte latin au bas des pages, en présentant quelques conclusions à la fin de chaque chapitre. Un exposé suivi aurait certainement été plus apprécié. Il n'eût pas été superflu de joindre des notes explicatives aux *excerpta*.

La thèse de la Sœur Mary Dorothea Diederich, *Virgil in the Works of St. Ambrose*, est, comme le titre l'indique, une étude de l'influence littéraire de Virgile sur S. Ambroise. Le sujet n'est pas nouveau, mais il n'avait pas encore été traité à fond. Dorénavant, grâce à une comparaison attentive de tous les écrits de S. Ambroise (traités exégétiques, ascétiques, dogmatiques, sermons, lettres, hymnes) avec les œuvres du grand poète latin, on peut se rendre parfaitement compte de l'étendue et de l'importance des emprunts faits par S. Ambroise à Virgile. Ils sont plus nombreux encore que l'on ne s'en doutait, spécialement dans le chef d'œuvre littéraire de S. Ambroise, l'*Hexameron*, comme la Sœur D. le montre clairement. L'enquête est menée avec une grande circonspection.

J. SIMON.

J. A. DAVIDS. *De Orosio et sancto Augustino Priscillianistarum adversariis commentatio historica et philologica*. Hagae Comitum, A. N. Govers [1930], in-8° 301 pp.

L'hérésiarque Priscilien est en possession d'une célébrité fort différente de l'auréole des saints, bien que ses partisans l'aient honoré comme martyr ; mais plusieurs saints authentiques ont une place dans son histoire. S. Martin, S. Ambroise, S. Turibius d'Astorga, S. Augustin ont eu à s'occuper de l'homme, ou de ses doctrines ou de sa coterie. S. Jérôme a mêlé à cette querelle quelques grondements de son éloquence. Oros lui-même, qui s'est distingué au second plan parmi les adversaires de Priscilien, est devenu un personnage semi-légendaire chez les Arabes et les Anglo-Saxons (voir les *Prolégomènes historiques* d'Ibn-Khaldoun, dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Impériale*, t. XIX, 1, p. 474, note de M. de Slane). La thèse doctorale de M. J. A. Davids était donc susceptible d'intéresser d'autres encore que les historiens du dogme. Ceux qui la liront pour la contribution qu'elle apporte à l'hagiographie trouveront la leçon instructive,

certain
esquiss
trée en
aperçu
Dans l
Priscill
August
des rec
un peu
être po
celui q
et de C
ce bull
conscie
de pruc
lait, ma

Le p
au proc
observa
joué pa
admett
lecteur
S. Mar
61-79)
lieu à c
qu'aprè
avant c
pas. L
comm
mots :
(Ep. 16
que le
agréme
rusalem
il fut co
eut lieu
mis ou s
ne pas s
Pélage
née 416
le mome
Il n'y a
lettre ou
quoi Or
tus, des
veniens
velle de
de l'Afri

certainement, mais peut-être un peu diffuse. L'auteur, après une esquisse biographique sur la carrière de Priscillien, qui sert d'entrée en matières (« Prooemium »), trace d'abord dans le ch. I^{er} un aperçu historique des faits (« De Priscillianistarum historia »). Dans les trois chapitres suivants, il étudie séparément la doctrine Priscillianiste, le *Commonitorium* d'Orose et le jugement de S. Augustin sur le fond de l'affaire. Division artificielle, qui exposait à des redites. Il n'en manque pas dans ces 300 pages, et l'allure un peu traînante du style les rend plus longues à traverser. Sans être positivement incorrect, le latin de M. D. n'est plus tout à fait celui qui a été cultivé avec tant d'honneur dans la patrie d'Érasme et de Cobet. Du point de vue resserré où nous devons nous tenir dans ce bulletin, la critique de l'auteur se distingue par une information consciencieuse, une grande modération de jugement et une sorte de prud'homie, qui se résignerait à faire des mécontents, s'il le fallait, mais qui préfère l'éviter.

Le passage le moins satisfaisant du livre est celui qui a rapport au procès de Priscillien à Trèves (p. 49-62). M. D. invoque sans observations spéciales le témoignage de Sulpice Sévère sur le rôle joué par S. Martin dans ce drame judiciaire. Il n'a pas tort d'en admettre la véracité absolue. Mais pouvait-il laisser ignorer au lecteur la mauvaise querelle qui a été cherchée au biographe de S. Martin et dont il a fallu le défendre (cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 61-79)? Dans l'exposé des faits, quelques détails donneraient lieu à contestation. M. D. regarde comme probable, sinon certain, qu'après son séjour en Palestine, en 415, Orose repassa par Hippone avant de se rembarquer pour l'Espagne, où, du reste, il n'arriva pas. La preuve alléguée est la lettre dans laquelle S. Augustin recommande à S. Jérôme le jeune prêtre espagnol en ajoutant ces mots : *Rogavi eum ut abs te veniens per nos ad propria remearet* (Ep. 166, 1). Mais, après expérience faite, Orose a pu s'apercevoir que le rôle de messenger entre Hippone et Bethléem avait ses désagréments. De plus, il s'était mis fort mal avec l'évêque Jean de Jérusalem, pour ses intempérances de langage lors du colloque où il fut confronté avec Pélage, le 30 juillet 415. En décembre suivant, eut lieu le synode de Diospolis. Orose semble n'y avoir pas été admis ou s'être abstenu de s'y montrer, préférant, on peut le croire, ne pas s'exposer à une nouvelle algarade. Son absence fit le jeu de Pélage et des adversaires de l'évêque d'Hippone. Au début de l'année 416, ces incidents malencontreux dataient de la veille, et sur le moment, Orose a dû se demander comment Augustin les prendrait. Il n'y a donc aucune raison pour détourner de son sens naturel la lettre où Sévère, évêque de Minorque (*BHL.* 7859), raconte comme quoi Orose, porteur des reliques de S. Étienne et de la lettre d'Avitus, destinées à l'Église de Braga, est arrivé à Magona, *a Ierosolyma veniens* (DAVIDS, p. 26-27). De Majorque, où il fut arrêté par la nouvelle de l'invasion des Goths en Espagne, Orose reprit le chemin de l'Afrique. Sa présence est signalée d'abord à Carthage, à l'occasion

d'un synode, auquel S. Augustin n'assistait pas (lettre synodique d'Aurelius et réponse du pape Célestin, dans les *Epp. Augustini* 175 et 181). Rien ne prouve qu'à son départ de Palestine, ni S. Jérôme ni personne autre l'ait chargé d'un message pour l'évêque d'Hippone, et ce n'est qu'un peu plus tard qu'il reparaît dans l'entourage de son ancien maître.

Épilogueant sur la phrase écrite par S. Augustin dans le *De libero arbitrio*, en 391-395 : *De Priscillianistis adhuc nihil audieram*, M. D. en tire la conclusion que S. Augustin n'a pu connaître de bien près S. Ambroise, qui n'aurait pas manqué de le tirer d'une telle ignorance (p. 259). On entend ici un auteur trop plein de son sujet et qui ne conçoit pas qu'au moment où celui-ci était la grande nouveauté du jour, le monde ait pu s'entretenir d'autre chose. Il faudra pourtant une plus forte raison pour nous persuader que S. Augustin n'a pas subi l'influence directe et personnelle de S. Ambroise. De la remarque qu'il a glissée en passant dans le *De libero arbitrio*, on conclurait beaucoup plus logiquement qu'il n'a pas entendu parler des Priscillianistes chez les Manichéens, parce que les deux sectes ne se fréquentaient pas, et que l'accusation de manichéisme lancée contre les disciples de Priscillien, au synode de Bordeaux et ailleurs (DAVIDS, pp. 49-52, 117-20), est due aux entraînements de la polémique. De cette même affirmation d'Augustin, on peut déduire, secondement, que l'affaire de Priscillien ne doit pas avoir eu dans le reste de l'Église une répercussion proportionnée à l'émoi qu'elle a causé en Espagne et accidentellement dans certaines régions de la Gaule. S. Augustin lui-même, quand Orose a voulu le mettre en campagne contre la nouvelle hérésie, n'a-t-il pas commencé par lui signifier assez clairement que cette question ne l'intéressait pas. (DAVIDS, p. 17-18)? Laissons donc Priscillien à son rang d'importance, diminué de la notoriété posthume, qu'il doit aux discussions des érudits. Somme toute, on conçoit sans trop de peine, que deux ou trois ans après le jugement de Trèves, ces tristes événements n'aient plus eu à Milan, dans l'entourage de S. Ambroise, l'actualité passionnante qu'ils ont reprise, à Nimègue, le jour de la soutenance de M. D. P. P.

* M. J. ROUËT DE JOURNEL et J. DUTILLEUL S. I. *Enchiridion asceticum*. Friburgi Brisg., Herder, 1930, in-8°, xxxv-666 pp.

Ce nouveau manuel complète la série des *Enchiridia*, bien connus de tous les étudiants en théologie (cf. *Anal. Boll.*, XXX, 460). Il contient plus de 1300 passages, souvent très courts, extraits des ouvrages grecs et latins des Pères de l'Église et des écrivains ecclésiastiques des sept premiers siècles. Les auteurs se sont efforcés de choisir les textes les plus caractéristiques, les plus représentatifs de l'enseignement ascétique traditionnel. Ils n'ont pas cru inutile de faire la place très large aux grands docteurs dont les œuvres sont dans toutes les mains : S. Augustin n'occupe pas moins de 56 pages, S. Grégoire le Grand 37, S. Jérôme,

rôme, trentai
sont p
de l'ab
xà de

La
d'exag
fidèles
en deh
ment
(Hist
Patrum
nous m
attribu
la Phil
Moschu
la péro
la Dor
— et
les ma
de fair
Sulpice
opuscu
tique
cette f
tisme?

Ignat
Ephesi
bronn
II-184

Le s
d'Éphè
de l'Ac
encadr
donner
chure
M. R.
nuscrit
nischen
Lichte
(1930,
s'expli
denser
accorde
l'Acadé
Certain
montre

rôme, S. Basile, S. Athanase et S. Jean Chrysostome chacun une trentaine. Quelques traités ascétiques grecs, dont les éditions sont presque introuvables, n'ont pas été négligés : ainsi les *Λόγοι* de l'abbé Isaïe, les *Ἀποκρίσεις* de Barsanuphe et Jean, les *Ἀσκητικά* de S. Isaac de Ninive.

La littérature hagiographique, dont il est cependant difficile d'exagérer le rôle dans la formation spirituelle des moines et des fidèles au moyen âge, nous paraît réduite à la portion congrue : en dehors de la *Vita Antonii* de S. Athanase, qui est citée largement (p. 92-113), et des faits et gestes des « Pères du désert » (*Historia monachorum*, *Histoire Lausiaque* et *Apophthegmata Patrum*), qui ont fourni un bon nombre de passages intéressants, nous n'avons relevé qu'un extrait du panégyrique de S^{te} Thècle, attribué à S. Jean Chrysostome (*BHG.* 1720), quelques pages de la *Φιλόθεος Ἱστορία* de Théodoret et du *Pré spirituel* de Jean Moschus, cinq courtes citations des Dialogues de S. Grégoire, enfin la péroration de la seconde homélie de S. Jean Damascène sur la Dormition de Notre-Dame (*BHG.* 1097). N'est-il pas étonnant — et regrettable — que ce précieux « Manuel d'ascétisme » où les maîtres de la spiritualité antique ont tour à tour l'occasion de faire entendre leurs conseils, ne contienne pas une ligne de Sulpice Sévère, ni de Cyrille de Scythopolis, pas un passage des opuscules hagiographiques de S. Jérôme, pas une maxime authentique de S. Pachôme, enfin pas une allusion à la vie des stylites, cette forme extravagante mais nullement exceptionnelle de l'ascétisme ?

Fr. HALKIN.

Ignaz RUCKER. *Studien zum Concilium Ephesinum 431. II. Ephesinische Konzilsakten in lateinischer Ueberlieferung*, Oxenbronn bei Günzburg, Selbstverlag des Verfassers, 1931, in-8°, II-184 et XVI-12* pp.

Le sommaire de la version géorgienne des Actes du Concile d'Éphèse, publié, en 1930, par M. Ign. Rucker, dans les bulletins de l'Académie de Bavière (cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 430-32), était encadré dans une étude d'ensemble, à laquelle l'auteur n'a pu donner tout le développement qu'il projetait. La présente brochure est destinée à réparer cet inconvénient. Dans l'intervalle, M. R. avait édité un troisième fascicule, « imprimé comme manuscrit » sous le titre : c) *Rund um das Recht der zwanzig ephesinischen Anklagezitate — aus Nestorios wider Nestorios — im Lichte der syrischen Nestoriosapologie genannt Liber Heraclidis* (1930, chez l'auteur). En parcourant ces pages touffues, on s'explique l'effort désespéré auquel M. R. s'était livré pour condenser toute la substance de ses notes dans l'espace qui lui était accordé. Mais comment taire que l'on s'explique pareillement que l'Académie bavaroise ait dû mettre des bornes à son hospitalité ? Certaines des informations produites par le laborieux auteur montrent que son sujet le préoccupait déjà en 1920. Depuis lors

ses cahiers se sont enflés de matériaux, dans lesquels il aurait fallu savoir faire sans marchander la part du feu. Pour les historiens de l'humanisme, la traduction latine des Actes d'Éphèse par notre compatriote Théodore Peltanus S. I. a gardé une certaine importance. Les démêlés de Peltanus avec ses reviseurs ne sont pas non plus dénués d'intérêt, puisqu'ils ont fourni à M. R. l'occasion d'établir que le manuscrit de Leningrad 785, identifié en 1921 par M. Benešević, dans un fonds provenant de la bibliothèque du comte Mavros (cf. *Anal. Boll.*, XLVI, 181), avait appartenu au collège de Vilna S. I., après avoir passé par la bibliothèque ducale de Baden-Durlach, et se trouve finalement être celui que le cardinal Hosius avait emprunté à la bibliotheca Reuchliniana et emporté au Concile de Trente. Mais si l'histoire de ce codex vagabond est passionnante pour les philologues et les bibliographes, la version latine faite à l'aide de ce manuscrit n'a pas grand' chose à nous apprendre sur la tradition ancienne des Actes conciliaires d'Éphèse. On a encore plus de peine à s'expliquer que, à propos de cette version, l'auteur nous répète jusqu'à trois fois (pp. 12, 19, 36) les mêmes détails sur le codex Tarraconensis de l'an 1585. En coupant court à ces longueurs, M. R. aurait épargné plus de place qu'il n'en a économisé par les abréviations cabalistiques dont tout son livre est obscurci.

Ce que nous sommes forcés de redire n'est pas un blâme, ni un reproche, ni même une critique au sens où ce mot impliquerait une intention désobligeante. C'est l'expression très sincère d'un regret, dont il est impossible de se défendre. Après l'édition si méritoire de M. Schwartz, il manquait encore un répertoire synoptique, un regeste, si l'on veut, où les textes dispersés et intervertis dans les collections traditionnelles, seraient coordonnés suivant leur ordre chronologique (cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 392). Ce sommaire descriptif, M. R. était fort bien préparé à le dresser ; il en a sans doute conçu le projet ; il l'aurait même réalisé, s'il n'avait écouté la malheureuse inspiration d'y introduire des vues subjectives et des combinaisons, qui lui ont fait oublier d'allumer sa lanterne. Celui qui voudra suivre les explications de M. R. devra au préalable extraire de l'édition de M. Schwartz un tableau des sigles employés au cours des cinq volumes. Faute de ce secours, il aura vite perdu patience. Pareil dédain de la clarté est sans excuse. Il faudrait au moins considérer que tous les travailleurs qui seront amenés à consulter cette massive brochure, qui se donne pour un aperçu systématique, ne pourront pas chaque fois la relire d'un bout à l'autre.

Là où sans trop grand effort d'attention, on peut se flatter de voir clair, le regret augmente. M. R. possède indiscutablement une vaste et solide connaissance du sujet. Il n'aurait tenu qu'à lui d'être le guide secourable auquel le lecteur se confierait pour abrégé ses recherches dans l'édition de M. Schwartz. Au lieu de s'en tenir à un principe d'ordre unique et constant, il a eu la

dépl
tion
disp
lite
men
l'ex
les t
pièc
Dan
Erg
fere
tati
qui
ves
acco
nou
Il
gine
par
trai
été
pou
pas
Le
plus
N
nou
diffi
tons
qu'à
la s

*
Vol
lin
(=
tum
A
les
cha
dan
du
son
des
sent
édi
pou
pren

déplorable idée d'appliquer à ce dossier confus une classification arbitraire, où l'ordre historique se combine, c'est-à-dire se dispute, avec l'idéologie. Une disposition typographique insolite y ajoutant des surprises, le résultat final est un enchevêtrement que l'on peut qualifier d'inextricable. Veut-on en faire l'expérience? Que l'on essaie de retrouver, en se guidant sur les titres et sous-titres dont les paragraphes sont entrelardés, une pièce dont la provenance ou la date prêtent à discussion. Exemple. Dans la II^e Partie : *Acta et Gesta in Synodo* (cf. p. 53)... 4. *Das Ergebnis der ephesinischen Synode*. a) ... b) *Im Lichte der Konferenz von Chalcedon...*, on trouve, p. 102, une lettre de protestation réclamant la clôture du concile, à raison de la mortalité qui règne parmi les évêques : *Necamur aestibus, cum aeres sint graves et pene aliquis quotidie sepelitur...* Si M. R. y tient, nous lui accorderons que c'est là un « résultat » du concile. Mais pourquoi nous obliger à le deviner?

Il y a trop de système aussi dans les vues de l'auteur sur l'origine des premières collections latines (p. 133 et suiv.). Ainsi, par exemple, M. R. veut que la collection de Vérone soit un extrait de la collection de Tours, dans lequel les lettres des papes ont été intercalées à l'usage de la chancellerie romaine. « Intercalées », pourquoi pas : interpolées? Comme si les lettres des papes n'étaient pas, au premier chef, des pièces essentielles au dossier d'Éphèse. Le recueil qui les a seul conservées ne peut être ainsi rejeté, sans plus de façons, parmi les témoins secondaires de la tradition..

Nous craignons fort que nos remarques n'aient, bien malgré nous, un air discourtois. M. R. a travaillé dans des conditions difficiles, avec une persévérance digne d'être mieux servie. Souhaitons qu'un critique à la voix plus persuasive saura le convaincre qu'à trop peu ménager la peine du lecteur, on s'expose à perdre la sienne.

P. P.

* *Concilium universale Chalcedonense* edidit Edvardus SCHWARTZ. Volumen quartum. *Leonis papae I epistularum collectiones*. Berlin et Leipzig, W. de Gruyter et C^o, 1932, in-4^o, xxxvii-192 pp. (= *Acta conciliorum oecumenicorum*, tomus alter, volumen quartum).

Autant qu'il est possible d'en juger par les éditions existantes, les Actes du concile de Chalcédoine ne présentent pas l'aspect chaotique et mouvant que ceux du concile d'Éphèse ont pris dans le désordre de la tradition manuscrite. La partie essentielle du dossier de Chalcédoine forme un tout organique, qui a gardé son unité propre et n'a pas dû être reconstitué arbitrairement par des compilateurs. Cette différence ne se fait pas immédiatement sentir dans le volume par lequel M. Schwartz a commencé son édition du concile de Chalcédoine. Des cinq « volumes » prévus pour cette partie de la collection, le quatrième s'est trouvé le premier prêt à paraître : il contient la correspondance du pape

S. Léon relative au concile, plus exactement les lettres écrites par le pape ou adressées au pape avant et après l'assemblée de Chalcédoine. Il n'y faut pas chercher le célèbre *tomus ad Flavianum*, qui trouvera place dans la *collectio Novariensis*, au volume II, première partie (actuellement sous presse). Ainsi, la lettre doctrinale qui domine toute l'œuvre épistolaire de S. Léon ne figurera pas dans la correspondance de ce grand pape ; et l'original latin de cette pièce fameuse fera partie d'un recueil intitulé : « *versiones particulares* » (voir la « *Tabula totius operis* », à la troisième page de la couverture) : double surprise, qui montre une fois de plus que l'ordre systématique ne va jamais sans compromis.

On voit déjà par ce qui précède que si les lettres de S. Léon comptent indiscutablement parmi les sources historiques relatives au concile de Chalcédoine, elles n'ont pourtant pas fait corps, dès l'origine, avec les procès verbaux du concile. Elles y ont été rattachées après coup, par des compilateurs opérant chacun selon son point de vue, son but et sa mesure personnelle d'information. Le hasard aussi a plus d'une fois présidé à ce triage. On n'expliquera pas autrement pourquoi chacun des principaux recueils des lettres de S. Léon contient des pièces qui manquent à tous les autres. La collection Avellane, par exemple, renferme cinq de ces *unica* (nos 51-55), que M. S. a d'ailleurs jugé inutile de republier, pour la raison, vraie mais inopérante, que l'édition de M. O. Günther, dans le *Corpus* de Vienne, t. XXXV, ne laisse rien à désirer (p. XIII). Dans cette partie de son travail, M. S. retrouvait donc la difficulté qui l'a accompagné tout le long de son défrichement herculéen des Actes d'Éphèse. La correspondance de S. Léon, en tant qu'elle appartient au dossier de Chalcédoine, est un ensemble composite, on pourrait dire factice, dans lequel entrent des matériaux qui, de leur nature, n'ont aucun rapport avec les collections conciliaires. Le savant éditeur est demeuré fidèle à sa méthode. Au lieu d'agencer en série unique les documents qu'il jugeait devoir être retenus, il a voulu faire apparaître, dans l'édition même, l'individualité propre des recueils d'où il les a extraits. On voit ainsi défiler dans le présent volume 1) la *collectio Grimanica*, à laquelle sont prises les lettres 1-104 ; 2) la *collectio Ratisbonensis*, représentée par sa table des matières, *capitula epistularum*, et trois lettres (105-107), qui lui sont propres (les numéros XLIII, LX et LXVI de la dite collection) ; 3) la *collectio Casinensis*, représentée pareillement par les titres des 22 premières pièces, par les lettres 23-26 (nos 108 et 111 de la présente édition) et par un extrait de la lettre 2 (S. Léon à Théodose) qui complète une lacune de la même lettre dans la collection Grimani ; 4) la collection de Corbie, représentée par un sommaire, qui chevauche sur la matière du volume II, et par la lettre de S. Léon contenant la sentence des légats apostoliques ; 5) la collection Quesnel, figurée par son numéro LXXXI (= SCHWARTZ

113)
rétr
6) d
eccl
forte
raîtr
accie
ils t
De
était
L'éd
men
ces
ont
sen,
tres
On
à ce
d'ut
Pa
van
cett
tific
pas
Il s
sour
lant
pon
coup
orat
que
cisio
tour
L
digr
repr
du
assu
prin
S. I
lett
ulti
con
ensu
epis
Péla
gues
tem

113) et par son numéro xcv (= SCHWARTZ, n° 116), intercalée rétrospectivement à la fin de l'introduction (p. xxxxi); enfin 6) deux lettres isolées provenant « ex collectione quae dicitur ecclesiae Thessalonicensis ». Ce n'est assurément pas sans de fortes raisons que M. S. attache moins d'importance à faire apparaître la structure interne du recueil qu'à mettre en lumière les accidents de la transmission. Mais les historiens se rangeront-ils tous sans regret aux préférences du philologue?

Dépasser les travaux existants sur la correspondance de S. Léon était, pour tout autre que M. S., une entreprise presque téméraire. L'édition de Quesnel et surtout celle des Ballerini sont des monuments, qui aujourd'hui encore, commandent le respect. Depuis ces excellentes publications, ont paru des études originales, qui ont largement éclairci les principaux aspects du problème. Maassen, L. Duchesne, C. H. Turner, pour ne nommer que ces illustres morts, ont reçu de M. S. l'hommage auquel ils avaient droit. On peut s'étonner cependant qu'il n'ait pas étendu son attention à certains essais d'auteurs moins en vue, où il aurait pu trouver d'utiles observations.

Parmi les progrès dont l'honneur revient en partie à ces devanciers, il est permis de compter l'importance qui est accordée cette fois, dans les prolégomènes de l'éditeur, aux registres pontificaux. Les archives de la chancellerie apostolique ne tenaient pas autant de place dans l'étude des Actes du concile d'Éphèse. Il semble même que, dans le présent volume, l'intérêt de cette source se soit précisé graduellement, en cours d'exécution. Parlant de certains détails du texte qui doivent provenir du registre pontifical, M. S. exprime (p. xxxvii) le regret de les avoir en beaucoup d'endroits placés entre crochets, « quoniam ab ipsa Leonis oratione aliena sunt ». Si nous notons ici ce « repentir », c'est que le lecteur a besoin de se rappeler de temps en temps, que les décisions de M. S., malgré leur tour un peu tranchant, ne sont pas toutes irréformables.

Les Ballerini, approuvés par Turner et par d'autres érudits dignes de confiance, estimaient que la collection de Ratisbonne représente un dossier des lettres de S. Léon composé par ordre du pape Vigile et employé par son successeur Pélage. M. S. nous assure qu'ils se trompent (p. xxvii-xxviii). En réponse à leur principale raison, il affirme que, dans la lettre de Pélage citant S. Léon, l'expression : *epistula ultima* ne signifie pas « la dernière lettre », d'abord parce que, en ce cas, Pélage aurait dû spécifier : *ultima « collectionis Vigilanae »*, et ne pas supposer que le dossier constitué par son prédécesseur était connu de tout le monde; ensuite parce que, « secundum usum Latini sermonis », *ultima epistula* veut dire la dernière partie de la lettre. C'est à voir! Pélage ne songeait pas que ses références sembleraient trop vagues aux philologues du xx^e siècle, et il parlait la langue de son temps. Les latinistes de cette époque n'auraient pas hésité à

écrire, comme M. S. lui-même, « *epistulae finem* » (p. xxiii), ou encore : « *in fine initii* » (p. xxxvii). Du reste si le génie de la latinité classique doit intervenir ici comme élément d'interprétation, il convient de se rappeler que les Ballerini et Turner en avaient un sentiment fort sûr et assez en éveil, pour ne jamais s'oublier à écrire, par exemple : « *apographon tam per se quam per personas a se probatas collationatum esse cum originali testatur... Paulus Bonauira* » (SCHWARTZ, p. xxiii). L'opinion des Ballerini, sous la forme plus rigoureuse que lui a donnée Turner (*Miscellanea Ceriani*, Milan, 1910, p. 728 - 34), gardera donc des partisans. Pour l'honneur de la justice, on nous permettra d'ajouter que, même après avoir lu les excellents prolégomènes de M. S., il y a encore profit à consulter l'étude du P. K. Silva-Tarouca : *Die Quellen der Briefsammlungen Papst Leos des Grossen* (dans les mélanges offerts à M. P. Kehr, *Papsttum und Kaisertum*, München, 1926, p. 23-47).

Tout en admirant profondément la clairvoyance de M. S. et la fermeté de ses déductions, on se reprend plus d'une fois à douter que les vicissitudes de la transmission manuscrite soient susceptibles d'une explication valable, au delà d'une certaine limite. Il devrait suffire, par exemple, de constater le fait que, sauf le *corpus Avellanum*, toutes les collections des lettres de S. Léon s'arrêtent à la lettre du 17 août 458, le « *Tomus alter* » ; mais donner à entendre que la volonté de S. Léon est pour quelque chose dans cette inconséquence des compilateurs, c'est s'envoler bien haut dans les nuages — à moins que l'on ne trouve une secrète satisfaction à insinuer que le grand pape se flattait de l'illusion naïve d'avoir clôturé pour tout de bon l'histoire du concile de Chalcédoine (cf. p. xxxi). Qui peut se flatter de voir à découvert ce qui s'est mêlé de perversité à l'insuffisance professionnelle des copistes ? Et supposé qu'un éditeur ait réussi à les prendre en flagrant délit d'omission délibérée, par quelle raison théorique s'obligerait-il à laisser les documents dans l'état défectueux où ils les ont mis ? Nous en étions là de ces réflexions quand, à la p. xxxxi, nous avons trouvé un « *epimetrum* ». En extrayant de la collection Quesnel les lettres qu'elle a seule conservées, M. S. a omis par mégarde le numéro xcv : *Leo Anatolio episcopo per Patricium diaconum*. Pour réparer cette mésaventure, il s'est loyalement décidé à insérer cette lettre par manière de complément (*epimetrum* n'est pas le mot tout à fait juste) à la fin de son introduction critique. Voilà donc ce qui peut arriver au plus attentif et au plus impeccable des philologues. Heureux qui n'a jamais rien fait de pire ! Mais combien d'omissions et de transpositions de textes auxquelles le savant auteur a cherché des raisons ténébreuses s'expliquent de façon tout aussi simple.

Nous ne quitterons pas cette magnifique édition sans remercier M. S. du bon exemple qu'il a donné en bannissant délibérément de son appareil critique des variantes de basse provenance qui

l'auraient alourdi sans l'ombre d'une utilité (p. xxxv). Une fois démontré qu'elles ont poussé comme une végétation parasite sur un rameau tardif de la tradition, elles n'apportent plus rien à la connaissance du texte. Il faut espérer qu'une leçon donnée avec tant d'autorité ne sera pas perdue. P. P.

* Giuseppe MESSINA S. I. *Der Ursprung der Magier und die Zarathustrische Religion*. Roma, Istituto Biblico, 1930, in-8°, 102 pp. (= *Scripta Pontificii Instituti Biblici*).

Toutes les persécutions contre les chrétiens de l'empire Sassanide ont été déchaînées par l'intolérance mazdéenne. Jusqu'à la conquête arabe, il n'est guère de martyr perse, arménien ou géorgien, dans la Passion duquel ne figure un mage ou un archimage (*mobedh*) et quelquefois une escouade entière de ces tortionnaires professionnels. En général, leurs faits et gestes apportent peu de lumière à l'histoire des religions. Ce que la plupart de nos hagiographes connaissent du mazdéisme ne va pas au delà de quelques faits d'observation immédiate : culte du feu, sacrifices au démon sous les traits d'Arihman, mariages incestueux, etc. Pourtant certaines Passions historiques, voire même des légendes mêlées d'éléments pris dans la réalité, contiennent des détails précis et non dénués d'intérêt sur les rites, l'organisation sociale et les croyances religieuses du magisme entre le iv^e et le vii^e siècle. Le P. Messina n'annonçait pas expressément l'intention de recueillir ces indications éparses, puisque son étude porte principalement sur la période des origines. A l'époque Sassanide, l'antique religion des Mèdes avait passé par bien des vicissitudes. La doctrine de Zoroastre s'était profondément altérée au cours de ses migrations. Après avoir subi une sorte d'éclipse sous les Arsacides, elle avait été remise en honneur par la réaction nationale qui commence à l'avènement d'Ardašir I. Au bout d'un siècle, sous Sapor II, elle avait achevé de se muer en religion d'État. Les mages, qui dans le principe n'étaient qu'une élite de sectateurs initiés à la pensée intégrale de Zoroastre, étaient devenus une véritable caste sacerdotale, à qui son organisation fermée avait finalement donné les apparences d'une tribu ou d'une race distincte.

Ces institutions, que le P. M. décrit sommairement, nous montrent le magisme au dernier terme de son évolution, dans l'état où la conquête musulmane allait bientôt le surprendre — et le détruire. On se demandera peut-être où s'arrête l'histoire des origines, que l'auteur se proposait de décrire et de discuter. Mais il importe de se rappeler que l'Avesta ne nous est parvenu que dans une rédaction datant de la période Sassanide. Les commentaires qui s'y rapportent, et la littérature dogmatique, morale, canonique et rituelle qui en est sortie appartiennent à la même époque. Toutes ces écritures sont d'inspiration nettement anachronique, et ne fût-ce que pour cette raison, on ne peut les dé-

tacher du milieu auquel appartenait leurs auteurs. Puisqu'en fait, c'est tout le développement historique du système religieux de Zoroastre que l'auteur a été conduit à envisager, nous nous permettons d'exprimer le regret qu'il ait soulevé, sans y faire de réponse assez ferme, certaines questions qui ne laissent pas d'être embarrassantes pour les hagiographes. S'il est vrai, par exemple, que le zarwanisme n'ait joué qu'un rôle épisodique et que la théologie officielle affecte de l'ignorer (p. 95), il devient d'autant plus difficile de regarder comme une fiction l'édit de Mihrnerses contre les Arméniens, en 554, pour la défense de la doctrine zarwanite (cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 172). On pourrait y voir aussi une raison de maintenir à sa date traditionnelle l'histoire de Vardan et de ses compagnons par Élisée (*BHO.* 1237-1240), que le P. Akinian propose d'abaisser jusque vers la fin du VII^e siècle (*Handes Amsorya*, t. XLV, 1931, n^{os} 1-9). Nous rappellerons à ce propos qu'un des plus curieux exposés de la théologie zarwanite est celui qui est inséré dans la Passion des SS. Adurhormiz et Anahid (*BHO.* 25) et sur lequel Nöldeke et le P. Mariès ont publié de pénétrantes observations (cf. *Anal. Boll.*, l. c.).

Plusieurs documents hagiographiques de bon aloi affirment expressément que les mages n'employaient pas de livres et que leur doctrine ne se transmettait que par l'enseignement oral. De ces textes précis, le regretté abbé Nau avait déduit que l'*Avesta* n'a pu être rédigé avant la fin du VIII^e siècle. A cette conclusion radicale, le P. M. en oppose une autre, où le mythe des écritures zoroastriennes est accepté en bloc. Il est pourtant excessif de déclarer non avenus les témoignages apportés par Nau et qui sont corroborés par l'affirmation non moins expresse de S. Basile (MESSINA, p. 83). On nous excusera de rappeler ici que nous avons indiqué le principe d'une explication, qui permet de concilier les faits observés et qui a reçu l'assentiment de M. Meillet. Rédaction ne signifie pas nécessairement divulgation. L'*Avesta*, mis par écrit en un très petit nombre d'exemplaires, a été tenu à l'abri des regards profanes, et les mages ont continué de l'apprendre par tradition orale (*Revue des études arméniennes*, t. X, 1930, p. 221-22). Quelques autres détails de moindre importance pourraient donner matière à contestation. P. 91, note 2, le P. M. interprète d'après Markwart le toponyme : *Bagavan*, « Flecken des Spenders ». Soit ! mais il est dangereux d'appuyer là-dessus aucune conclusion à trop longue portée. Le nom de *Bagavan* ne date pas de l'époque où *baga*, son premier élément, gardait encore son sens étymologique. Historiquement, le sens du nom est bien celui qui est indiqué par Agathange, ch. 817 : *Bagauan, quod Parthorum lingua vocatur Geniorum villa* (« ditzauan » ; ed. TER-MKRTČIAN et KANAJEANTZ, p. 426). La paraphrase grecque : *κωμό-πολις βωμῶν*, repose sur une simple métonymie.

Nous ne croyons pas sortir de notre rôle en faisant observer que la meilleure partie de ce docte volume est celle qui n'a pas de rap-

port
const
ce qu

* S
« Cas
dans
Ca
actu
ciser
passa
ce sa
inscri
sur le
tyrs,
a été
de S
di C
anno
Alber
quoru
auteu
en la
sés.
accus
rir a
n'y a
Le fo
épita
térien
nom
tif.
si bi
d'abo
comm
dit, c
Alors
imag
mort
pas
vente
leurs
les re
Città
moni
vant
catio

port direct avec nos études. Les philologues auront profit à consulter les pages érudites (13-55) où le P. M. a réuni et discuté ce que les auteurs classiques ont dit des mages et de la « magie ».

P. P.

* Sergio MOCHI ONORY. *Congetture sulla data del passaggio del « Castrum Felicitatis » alla definitiva nominazione Longobarda*, dans *Rivista di storia del diritto Italiano*, t. III (1930), p. 161-175.

Castrum Felicitatis n'est autre chose que l'antique Tifernum actuellement Città di Castello. M. Mochi Onory cherche à préciser le moment où cette ville, détachée de l'empire byzantin, passa aux mains des Lombards. Nous n'avons pas à analyser ce savant travail, dont le sujet est en dehors de nos études. Une inscription, dont l'auteur a tiré parti dans la discussion, nous amène sur le terrain de l'hagiographie, car il y est question de deux martyrs, Albert et Brice, dont il n'est pas fait mention ailleurs. Elle a été trouvée avec leurs reliques, le 4 septembre 1633, dans l'église de Saint-Pierre de Boneporte près de Grumale, pas loin de Città di Castello. Voici le texte de l'inscription : *In Christi nomine anno ab incarnatione Domini VIICXI migraverunt ad Dominum Albertus episcopus et Britius eius diaconus II incliti mart(ires) quorum pretiosa corpora ic requiescunt (et a)liorum VI*. Quelques auteurs ont jugé commode de se débarrasser de cette inscription en la déclarant fausse sans plus. Ils ont sans doute été trop pressés. Ce n'est pas qu'elle n'offre aucune difficulté. Le fac-similé accuse une gravure des plus grossières, et il faut renoncer à recourir aux critères paléographiques habituels pour la dater. Car il n'y a guère moyen de se persuader qu'elle ait été placée en 711. Le formulaire lui-même s'y oppose ; loin d'avoir les allures d'une épitaphe, elle rappellerait plutôt une vérification de reliques, postérieure sans doute de plusieurs siècles à la mort des martyrs. Le nom d'*Albertus*, au lieu d'*Adalbertus*, ne saurait guère être primitif. Où a-t-on pris les titres d'évêque et de diacre, avec la date, si bizarrement libellée VIICXI ? Est-ce dans une inscription d'abord placée sur le tombeau, ou dans une chronique ? Et puis, comment Albert et Brice ont-ils pu devenir martyrs ? On nous dit, et cela doit être, qu'ils n'ont pas été tués par les Lombards. Alors, ce sont les Byzantins qui les ont martyrisés. Mais peut-on imaginer que ceux-ci les aient mis devant l'alternative de la mort ou de l'apostasie ? Tout cela est bien obscur, mais ne suffit pas pour déclarer qu'Albert et Brice sont des personnages inventés. En attendant que l'on découvre mieux, retenons avec leurs noms les maigres traces de culte que l'on a relevés. En 1633, les reliques avaient été transportées dans l'église de l'Oratoire de Città di Castello. En 1870 elles furent transférées, sans cérémonies spéciales, à la cathédrale, et le 29 janvier de l'année suivante, eut lieu une reconnaissance officielle. Voici deux publications, des raretés que nous citons d'après M. M. O., et qui attes-

tent qu'au début du xvii^e siècle, le culte des deux saints n'était pas négligé : *S. Alberto, tragedia da recitarsi dai Signori scolari del collegio della Compagnia di Gesù in Città di Castello*, Perugia, 1712 ; CERTINI, *Notizie di S. Alberto vescovo, Brizio diacono e d'altri sei santi martiri di Città di Castello*, Urbino, 1722. On ne dit pas si le dramaturge anonyme et l'hagiographe ont puisé à d'autres sources historiques que l'inscription. Nous n'avons aucune raison de le penser ni de l'espérer. H. D.

* Francesco Paolo LUIO. *La leggenda del Volto Santo*. I. *Storia di un Cimelio*. Pescia, 1928, in-8°, 109 pp.

Les origines de la légende du Volto Santo de Lucques (BHL. 4236) ne sont pas suffisamment éclaircies. M. LUIO a commencé la publication d'une étude, qui promet d'être définitive, sur ce texte curieux. Il s'arrête cette fois aux préliminaires, principalement au classement des manuscrits, qu'il divise en trois groupes. Dans ceux du premier groupe, le récit est attribué au diacre *Leobinus*, et suivi d'une série de Miracles, parmi lesquels l'histoire du Christ de Beyrouth. Cette version a cours au xii^e et au xiii^e siècle, mais hors de l'Italie. *Leobinus* est devenu *Leboinus* dans les manuscrits de la seconde famille, qui donnent une version lucquoise de l'histoire du crucifix miraculeux, avec un appendice de miracles locaux. La troisième famille diffère de la précédente en ce que l'appendice s'est enrichi du miracle de Serralunga. Les manuscrits des deux dernières familles sont tous postérieurs au xiii^e siècle. Les érudits qui s'étaient intéressés jusqu'ici à l'histoire du Volto Santo mentionnaient un manuscrit du xi^e siècle, ayant appartenu au marquis Carlo Tucci († 1840), et qui avait disparu depuis. Ce manuscrit a été retrouvé par M. L. C'est le *cimelio*, dont il donne une exacte description, et qui est entré, grâce à un mécène, dans la bibliothèque publique de Lucques. Il n'est pas du xi^e siècle, comme on le prétendait. C'est le livre officiel, orné de miniatures, de la Confrérie du Volto Santo, instituée en 1306. Il contient, avec d'autres pièces, un résumé de la légende, et rejoint les manuscrits de la seconde famille. M. L. reproduit, comme pièces justificatives, les documents transcrits dans le Livre de la Confrérie, et d'autres tirés du « Libro di Memoria della Confraternità » conservé aux archives capitulaires de Lucques. Dans la première série, il y a un règlement qui prescrit d'envoyer le livre, pour trois jours, au religieux chargé de prêcher le jour de la procession. L'ensemble du travail de M. L. est excellent, et fait vivement désirer la suite. H. D.

*Beda KLEINSCHMIDT. *Antonius von Padua in Leben und Kunst, Kult und Volkstum*. Düsseldorf, Schwann, 1931, in-4°, xxi-410 pp., illustrations (= *Forschungen zur Volkskunde* herausgegeben von Georg SCHREIBER, Heft 6-8).

*Karl MEISEN. *Nikolauskult und Nikolausbrauch im Abend-*

lande.
collect
La
ment,
qui ju
avec
Elle a
nous
série
laire
premi
s'agiss
manus
S. An
comm
Anton
au pla
ver le
cesseu
tous l
Mexiq
lume
naire
pas ici
scienc
trava
que l'a
semen
il s'ad
s'intér
des sa
posséd
(1899),
présen
plus h
avoir
basiliq
sur les
voire
de div
cellent
tante
s'occup
des dé
ont be
dégéné
à en d
les néc
ANAL.

lande. Ibid., 1931, xx-558 pp., illustrations et cartes (Même collection, Heft 9-12).

La belle collection dirigée par M. Schreiber se poursuit activement, pour le plus grand avantage des études hagiographiques, qui jusqu'ici ont fourni la matière de trois gros volumes, illustrés avec profusion, et conçus dans un esprit strictement scientifique. Elle avait débuté par la Sainte Anne du P. Kleinschmidt, dont nous avons signalé l'importance (*Anal. Boll.*, XLVIII, 371). La série se continue par deux grandes monographies de saints populaires entre tous, S. Antoine de Padoue et S. Nicolas. Dans la première, le P. Kl. ne s'est pas montré inférieur à lui-même. Il ne s'agissait pas seulement de rechercher dans les bibliothèques les manuscrits et les ouvrages ayant pour objet la vie et le culte de S. Antoine — à quoi il s'est appliqué avec un zèle digne d'éloges, comme en témoigne le tableau chronologique de la « littérature Antonienne » en tête du volume. Il fallait, pour rester fidèle au plan de la collection et pour être complet, aller sur place relever les œuvres d'art et les traces du culte négligés par les prédécesseurs, et cette enquête a conduit l'intrépide explorateur dans tous les pays d'Europe et au-delà des mers, jusqu'au Nouveau-Mexique. De ces voyages, il a rapporté les matériaux d'un volume qui est le plus beau souvenir qu'on puisse rêver du centenaire de S. Antoine (13 juin 1931). La biographie du saint n'est pas ici la partie principale de l'ouvrage. Mais elle est faite consciencieusement et avec pleine connaissance des sources et des travaux critiques qui les ont éclairées. Les questions délicates que l'auteur a pu rencontrer sur sa route ont été traitées sérieusement, avec la discrétion que réclame le public très mêlé auquel il s'adresse. D'ailleurs le P. Kl. a surtout travaillé pour ceux qui s'intéressent spécialement à l'iconographie et au culte populaire des saints. Sur la part que les artistes ont faite à S. Antoine, on possédait déjà un ouvrage considérable, celui de C. de Mandach (1899), mais réservé à l'art italien. Ici toutes les écoles sont représentées, et pas uniquement par les chefs-d'œuvre. Des œuvres plus humbles, mais souvent intéressantes, les coudoient. Après avoir admiré les sculptures de Donatello et de ses émules à la basilique de Padoue, nous sommes invités à jeter un coup d'œil sur les assiettes et plats de faïence où le saint est représenté, voire sur les timbres-poste portugais et italiens émis à l'occasion de divers jubilé Antoniens. Tout cela nous est présenté en d'excellentes reproductions, au nombre de plus de 400. Plus importante encore que la section consacrée à l'art, est celle où l'auteur s'occupe du culte liturgique et des pratiques populaires. Aucune des dévotions dont S. Antoine est l'objet, et dont quelques-unes ont besoin d'être contenues dans de justes bornes pour ne pas dégénérer en superstition, n'est passée sous silence, et on cherche à en démêler les origines. Si S. Antoine est invoqué dans toutes les nécessités, si les treize « privilèges » énumérés dans le répons

Si quaeris miracula marquent bien le caractère universel de son patronage, il a aussi ses spécialités, dont la plus connue est celle de faire retrouver les objets perdus. Le P. Kl. constate que l'usage de consacrer à S. Antoine les mardis de chaque semaine, et la dévotion des neuf mardis consécutifs a été fort répandue. Mais il avoue ne pas connaître la raison du choix de ce jour. En revanche, il connaît fort bien les débuts de la pratique des pains de S. Antoine, née, en des temps très voisins de nous, dans « l'arrière-boutique » d'une marchande de Toulon. Nous n'insistons pas sur une foule de détails qu'on trouvera aisément dans un livre très bien distribué.

Ce n'est pas diminuer les mérites de l'ouvrage du P. Kl. de constater que le sujet traité par M. Meisen était notablement plus compliqué, et qu'il fallait quelque audace pour l'aborder. *Audaces fortuna iuvat*. L'auteur a réussi à nous donner une œuvre dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps, mais dont la dispersion des éléments semblait ajourner indéfiniment la réalisation. Tout en nous apportant une documentation d'une incomparable richesse, il a su circonscrire son travail de façon à le rendre praticable. Du culte de S. Nicolas chez les Grecs, il n'a retenu que ce qui était nécessaire pour éclairer l'objet propre de ses recherches : le culte du saint en Occident. Et là encore, sous peine d'être écrasé par le détail, il a nettement délimité l'aire géographique qu'il entendait parcourir, se promettant sans doute, et nous espérons qu'il n'y manquera pas, de passer plus tard les frontières qu'il s'est tracées cette fois. Les pays slaves sont réservés, de même l'Espagne, et l'Angleterre, qui compte pourtant à elle seule, 400 églises dédiées à S. Nicolas. En ce qui concerne ce dernier pays, M. M. comptait sur une monographie dont on annonçait la prochaine publication à Cambridge, et qui malheureusement se fait attendre.

Trois questions principales étaient à traiter : le culte de S. Nicolas en Occident ; les légendes de S. Nicolas ; les usages populaires qui se rattachent à sa fête dans beaucoup de pays, ceux du Nord en particulier.

L'histoire du culte se divise naturellement en deux grandes périodes, l'une antérieure, l'autre postérieure à la translation des reliques à Bari en 1087. En effet, cet événement a été le point de départ d'une nouvelle floraison et de la grande extension, dans les pays occidentaux, de la dévotion au saint évêque de Myre. Pour la période antérieure, M. M. procède avec une louable prudence, et ne se contente pas d'une mention de martyrologe comme d'un indice de culte proprement dit. Ces mentions peuvent en effet être d'origine purement littéraire et précéder la célébration liturgique de la fête. Le culte de S. Nicolas est arrivé en Occident par l'intermédiaire des églises italo-grecques, et les dates soigneusement repérées par M. M. permettent de remonter bien plus haut que le ^x^e siècle, en Italie d'abord, puis aussi en deçà des Alpes. Mais il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste

des é
d'All
et ne
grand
lemag
représ
provo
par d
le dét
c'est
sur B
le sai
assez
giogra
ceux
immis
comm
ritas
ciens
qui a
Cet a
et ne

Nou
du cu
tronag
larités
indice
fréque
souven
gnatio
pressio
un des
de no
cadeau
saint,
mêmes
bleaux
neur,
par ce
trois h
d'or r
servir
nêtre
format
dans le
pas be
la colle
n'offre

des églises dédiées à S. Nicolas dans les diocèses de France et d'Allemagne, liste dressée d'après les documents de première main et ne comptant pas moins de 2000 numéros, pour constater que la grande popularité du saint date de la translation de Bari. A l'Allemagne l'auteur a annexé la Transsylvanie et l'Islande, celle-ci représentée par une quarantaine d'églises. L'élan de dévotion provoqué par l'arrivée des reliques dans la Pouille a été marqué par des incidents qu'il ne pouvait être question de raconter dans le détail, mais dont un seul du moins aurait mérité d'être relevé : c'est la tentative de détourner le courant des pèlerinages de Bari sur Bénévent, qui possédait une église dédiée à S. Nicolas, et où le saint manifestait sa puissance. On eut recours à des moyens assez grossiers pour attirer les foules. Non seulement, dit un hagiographe, des miracles se font à Bénévent, comme à Bari, mais ceux qui connaissent les deux villes appellent cette dernière *terram immisericordem, sine aqua, vino carentem et panis indigam*. Ils recommandent plutôt Bénévent : *ubi copia panis, vini satietas, saturitas carniū, vilitas piscium, frugum fertilitas et aquarum indeficiens abundantia*. C'est là le thème de cette pièce extraordinaire qui a pour titre : *Adventus S. Nicolai in Beneventum* (BHL. 6206). Cet appel intéressé et sans vergogne eut le succès qu'il méritait, et ne servit point les prétentions jalouses des Bénéventains.

Nous ne pouvons suivre M. M. dans le détail des manifestations du culte de S. Nicolas : célébrations liturgiques, confréries, patronages, ceux-ci fort variés et déterminés soit par des particularités de la légende, soit par des circonstances fortuites. Un des indices les plus remarquables de la popularité du saint, c'est le fréquent usage de son nom comme nom de baptême, défiguré souvent dans les noms de famille qui en dérivent, dans les désignations populaires de plantes et d'animaux, dans certaines expressions familières. Le chapitre consacré à cette question est un des plus intéressants du volume. On s'attend bien à trouver de nombreux détails sur la visite annuelle de S. Nicolas et les cadeaux qu'il apporte aux enfants. Quant à l'iconographie du saint, elle est relativement simple. Ce sont presque toujours les mêmes scènes de la légende qui sont représentées dans les tableaux et les sculptures : les trois jeunes filles sauvées du déshonneur, les trois écoliers égorgés par un logeur et ressuscités. C'est par ces légendes que s'expliquent les deux caractéristiques : les trois boules d'or et les trois enfants dans le saloir. Les boules d'or représentent les bourses renfermant la somme destinée à servir de dot aux jeunes filles, et que le saint leur jeta par la fenêtre de leur appartement. Parfois ce sont trois pommes, transformation suggérée sans doute par celles que les enfants trouvent dans leur soulier après le passage du thaumaturge. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que l'illustration du volume est digne de la collection dont il fait partie. Les 217 gravures dont il est orné n'offrent en général aucune difficulté d'interprétation. Il nous

reste quelque hésitation au sujet d'une des scènes du fameux baptistère de Zedelghem. Il faut une certaine dose de bonne volonté pour y retrouver les trois jeunes filles pauvres secourues par le saint.

En parcourant le livre si érudit et si consciencieux de M. M., on s'aperçoit qu'il reste encore beaucoup à faire pour le classement des légendes occidentales, et il n'est pas toujours aisé de distinguer celles qui sont nées dans nos pays de celles que nous ne connaissons plus que par des traductions latines. Voici un exemple assez instructif d'un miracle de S. Nicolas rangé parmi les récits spécifiquement occidentaux, et dont on peut difficilement nier l'origine grecque. Un homme riche fait vœu d'offrir à S. Nicolas un vase précieux, qu'il fait fabriquer par un habile orfèvre. Lorsque celui-ci lui livre la pièce, il la trouve si belle qu'au lieu d'accomplir son vœu, il se décide à la garder pour son usage. Plus tard il fait faire une coupe toute semblable, celle-ci destinée au saint, et il s'embarque avec son fils pour la porter au sanctuaire. Il demande à son fils de lui servir à boire dans la belle coupe. Mais celui-ci, maladroitement, la laisse tomber dans la mer et, en voulant la ressaisir, il est lui-même englouti dans les flots. Arrivé à la basilique, le malheureux père éclate en lamentations, s'accuse de sa faute et promet de donner au saint une grande partie de ses biens, si son fils lui est rendu. S. Nicolas ne tarde pas à l'exaucer et le jeune homme entre à l'église, portant dans ses mains la précieuse coupe. L'histoire telle qu'elle est racontée dans *BHL.* 6172 est passablement incohérente, et nombre de traits qui rompent l'enchaînement logique des faits accusent une adaptation maladroite d'un autre récit. Celui-ci doit être cherché dans le recueil des Miracles de S. Ménas publié par Pomjalovskij (*BHG.* 1258). Eutrope, citoyen d'Alexandrie commande à un orfèvre deux plats d'argent, dont l'un sera offert à la basilique de S. Ménas. Sur le vaisseau qui le transporte, on lui sert à manger dans ce plat. En voulant le laver après le repas, l'esclave le laisse échapper de ses mains, et craignant la colère du maître, il se jette à l'eau. Eutrope, au désespoir, fait un vœu à S. Ménas pour retrouver le corps de son serviteur. Au moment d'arriver à destination, il voit apparaître l'esclave, porteur du plat. Il entre avec lui à la basilique et accomplit son vœu (voir *Anal. Boll.*, XXIX, 129). Tous les éléments caractéristiques du texte grec, jusques et y compris l'objet précieux en double exemplaire, figurent dans le récit latin, et nous n'avons ici autre chose qu'un miracle démarqué au profit d'un autre saint.

Le livre de M. M. se termine par trois appendices : la légende de S. Nicolas (*BHL.* 6119), d'après le manuscrit de Karlsruhe Aug. XXXII, collationné sur le Vatic. Palat. 846, une hymne inédite, *Creaturae factor omnis* d'après un manuscrit du XII^e siècle et la légende du manuscrit Vatic. lat. 5158 = *BHL.* 6221b. La première pièce est présentée comme le plus ancien texte d'une légende

de S.
dire
(IX^e s.)
Qu
qu'un
de n
popu

* (C)
littér
Paris

« O
assur
nuant
à la l
les h
s'offe
implo
de ca
craint
les a
script
trava
vient
cle d
effort
qui fo
les jo
Onze
Cardo

L'é
l'aut
d'Urs
ces «
quatr
cun d
observ
de re
dessin
bronz
une c
à Lon
de la
frise a
de la
les ma
Petrus
devan

de S. Nicolas en Occident. Il serait peut-être plus prudent de dire que le manuscrit de Karlsruhe est jusqu'ici le plus ancien (ix^e siècle) dans lequel on ait trouvé la légende.

Quand on songe que ce livre, bourré d'érudition, n'embrasse qu'une partie de la matière, on se rend compte de l'effort qu'exige de nos jours une monographie absolument complète d'un saint populaire.

H. D.

* GUY DE Tervarent. *La Légende de Sainte Ursule dans la littérature et l'art du moyen âge*. T. I: *Texte*. T. II: *Planches*. Paris, G. Van Oest, 1931, 2 vol. in-4°, 132 pp., 147 planches.

« On s'imagine à tort que l'hagiographie est ennuyeuse », nous assure M. de Tervarent, qui n'avait nul besoin de cet exorde insinuant pour nous faire agréer le somptueux ouvrage qu'il consacre à la légende de S^{te} Ursule. Mais il ajoute : « J'accuserais plutôt les hagiographes. » Aimable boutade, dont ne peuvent plus s'offenser ceux-là qui, en des prologues d'une sincérité douteuse, implorèrent si souvent l'indulgence de leurs lecteurs. Diplomate de carrière, homme d'étude et homme de goût, M. de T. n'a pas craint, pour écrire avec compétence, d'affronter dans l'original les anciens textes légendaires, les catalogues de reliques, les inscriptions. Même, il a osé s'engager dans l'épineux fouillis des travaux critiques, qui ont pullulé sur ce terroir ingrat. Il convient d'ajouter qu'au terme de ces excursions érudites, le spectacle d'une merveilleuse floraison d'art est venu récompenser son effort. Grâce à un recueil de près de cent-cinquante planches, qui forme le tome II de sa publication, M. de T. nous fait partager les joies que lui a procurées l'analyse esthétique du Martyre des Onze mille Vierges, à Cologne, à Venise, à Bruges, à Lérida, à Cardona, partout où la célèbre légende a inspiré des chefs d'œuvre.

L'étude iconographique, notons-le aussitôt, a été limitée par l'auteur aux « ensembles narratifs » ; les épisodes de l'histoire d'Ursule s'y déroulent à la manière des chapitres d'un livre. De ces « cycles », dix appartiennent à l'Allemagne, quatre à l'Italie, quatre à l'Espagne, quatre à la Belgique, un à la Norvège. Chacun d'eux fait l'objet d'un commentaire développé, rempli d'utiles observations. Le plus ancien, qui est aussi le moins connu, mérite de retenir l'attention des archéologues. Il est constitué par un dessin circulaire qui orne la paroi intérieure de deux coupes en bronze, datant du xi-xii^e siècle. L'une d'elles, appartenant à une collection particulière, a passé récemment en vente publique à Londres, d'où elle a émigré à Paris ; l'autre se trouve au musée de la ville d'Aix-la-Chapelle. Un bandeau de vers latins court en frise au-dessus des scènes, et les explique. Par exemple, au fond de la coupe d'Aix-la-Chapelle, où l'artiste rhénan nous montre les martyres au seuil du paradis : *Virginei cetus stupuit tot millia Petrus*. Si nous partageons aujourd'hui la stupeur de S. Pierre devant ces innombrables cohortes de vierges, les peintres du

moyen âge et de la Renaissance s'ingénierent naïvement à enjoliver la donnée originale de la légende, déjà notablement enrichie, si l'on peut dire, par les révélations d'Élisabeth de Schönau, par les passionnaires et les traditions locales. La plus ancienne peinture que nous ait léguée, en ce genre, l'art des Pays-Bas se conserve au village de Kerniel près de Looz, dans le Limbourg belge. Elle date de la fin du XIII^e siècle et orne, de ses cinq panneaux, la châsse de S^{te} Odile, une des bienheureuses martyres. Signalons encore les tableaux d'un retable, attribué au XV^e siècle, qui, jadis, garnissait un autel de l'église de Slagen, en Norvège ; ils font partie, aujourd'hui, des collections de l'Université d'Oslo. En indiquant avec précision le sujet des douze scènes qu'ils représentent, et en les groupant dans l'ordre convenable, M. de T. a eu le mérite d'y reconnaître le « cycle de sainte Ursule » sous une de ses formes les plus riches. Quant à Memlinc et à Carpaccio, s'ils étaient assez connus, depuis longtemps leur œuvre réclamait l'exégèse détaillée qui redressât une foule d'erreurs imputables à des critiques d'art peu initiés à l'histoire.

L'histoire ! Comment l'évoquer en un pareil sujet, sans redouter les rigueurs de son témoignage ? Après M. Levison, dont nous avons résumé, dans un article paru ici-même (XLVII, 89-110), le livre si complet sur la question, M. de T. a voulu remonter, à son tour, aux sources de la légende. Il nous raconte d'abord celle-ci, d'après les deux textes littéraires bien connus. Dans des chapitres distincts il traite ensuite de « l'élément historique » et de « la tradition liturgique ». A l'étude des origines, l'auteur ajoute aussi de nombreuses et intéressantes recherches sur « la migration de la légende ». Cette migration, on le remarquera, s'est faite surtout vers l'ouest et le sud de la ville de Cologne et d'une manière presque constamment parallèle à l'« essaimage » des reliques fameuses, dont l'*ager Ursulanus* était devenu, à partir des fouilles de 1106, l'inépuisable réservoir. Le chapitre VI, où ce processus est mis en lumière grâce à une série imposante de documents datés, nous paraît constituer une des parties les plus neuves et les plus méritoires du livre de M. de T. Pour des raisons de méthode, nous avons moins goûté l'exposé des vues personnelles de l'auteur sur le fond historique de la légende. « Le caractère historique des Onze Mille Vierges, écrit assez curieusement M. de T., se déduit de dix lignes, ou plus exactement de l'âge que l'on attribue à ces dix lignes » (p. 8). En face de l'inscription de Clematius, à laquelle il est fait ici allusion, M. de T. observe une attitude assez sceptique, en dépit d'études récentes, qu'il connaît d'ailleurs fort bien et qu'il a mises fréquemment à profit. « Il est impossible, conclut-il plus loin, de prouver que les Onze Mille Vierges ont existé ; il n'est pas moins impossible de prouver qu'elles n'ont pas existé... » Expressée de la sorte, pareille solution est assurément celle d'un problème mal posé. On est bien d'accord, aujourd'hui, pour affirmer que les « Onze Mille Vierges », héroïnes de la *Passio Ursulae*,

n'eurent jamais que l'existence fragile dont les dota une fiction poétique. Mais la pierre de Clematius existait, elle, et d'une manière tangible, dès avant que la légende eût pris corps ; on se la montrait du doigt, à Cologne, dans la basilique des Saintes-Vierges. M. de T. concède la chose. Or le texte lapidaire atteste seulement le supplice de quelques chrétiennes et leur sépulture dans un oratoire nouvellement restauré. Rien, dans cette inscription, ne laisse supposer qu'il s'agisse d'un nombre considérable de martyres ; bien au contraire. Puisque la discussion porte sur le caractère historique d'un fait, il faut éviter rigoureusement de mêler des éléments de nature disparate, tels qu'un document épigraphique ancien, qui présente des titres les plus sérieux à l'authenticité, et des textes légendaires dont rien, avant le ix^e siècle, ne paraît avoir amorcé les extravagances. Si donc il est permis de rappeler l'inscription de Cologne à propos de la *Passio Ursulae*, il ne convient nullement de faire entrer les Onze mille Vierges dans le commentaire du texte de Clematius. Ce témoignage antique mérite d'être étudié pour lui-même ; il a, n'hésitons pas à le dire, un autre objet que la légende.

M. de T. a tenté enfin, au chapitre IV de son ouvrage, d'éclairer les origines de la première Passion, qui commence par les mots *Fuit tempore pervetusto*. Ce récit, comme on sait, laisse dans l'ombre l'héroïne du *Sermo in natali*, appelée Pinnosa, et lui fait perdre le premier rang au bénéfice d'Ursule, dont la gloire se trouva de la sorte consacrée pour de longs siècles. La translation, de Cologne à Essen, des reliques de St^e Pinnosa ne fut sans doute pas sans influence sur le changement qui s'opéra, vers la fin du x^e siècle, dans les traditions colonaises. Ayant perdu Pinnosa, la communauté des religieuses qui vivaient auprès de la basilique des Saintes-Vierges aurait trouvé l'occasion de donner une autre conductrice au cortège des martyres. Grâce encore à ces dames, Ursule fut bientôt célébrée par un hagiographe de métier, lequel devait avoir les innombrables épigones que l'on sait. Au concours de circonstances qui entourèrent la naissance de la *Passio Ia*, M. de T. a rattaché plusieurs observations et suggestions dont il faudra tenir compte.

M. C.

* *Festschrift Albert Brackmann dargebracht von Freunden, Kollegen und Schülern*, herausgegeben von Leo SANTIFALLER. Weimar, H. Böhlau Nachf., 1931, in-8°, 602 pp., fac-similés.

Tous ceux qui se consacrent à l'étude technique des sources, particulièrement à la critique des chartes et des « annales », savent quels mérites éminents M. Albert Brackmann s'est acquis en ces domaines, souvent si arides, de la science historique. Pour le congratuler publiquement, quelques amis de l'érudit berlinois ont saisi l'occasion de son soixantième anniversaire, et, comme à son collègue M. Kehr il y a peu d'années, ils lui ont dédié un recueil de travaux. M. Leo Santifaller s'est chargé de réunir ceux-ci et de

les grouper. En raison de leur importance, nous tenons à en transcrire les titres et, quand il y a lieu, à en souligner l'objet.

Erich CASPAR, *Aus der altpäpstlichen Diplomatie*. L'esprit de finesse a été cultivé fort tôt à la curie romaine ; on peut s'en rendre compte par l'exemple du diacre Dioscore, un des envoyés pontificaux à Constantinople en 519. — Richard HEUBERGER, *Der heilige Ingenuinus* (p. 17-39). Ce mémoire porte sur un problème hagiographique des plus épineux et appelle de nombreuses réflexions. S. Ingenuinus, dont on ne connaît guère les actes que pour la période 588-591, a été regardé très anciennement comme le premier évêque de Sabiona ; à tort, ainsi que le montre M. H. On sait que, dans l'affaire des Trois Chapitres, Ingenuinus se compromet en faveur du schisme, aux côtés de la plupart de ses collègues, suffragants d'Aquilée (synode de Marano). Ce ne serait pas là un obstacle à admettre qu'il ait passé pour un saint dans son diocèse. Sur les origines du culte de S. Ingenuinus, M. H. n'est pas arrivé à une entière précision. Ce culte ne remonterait qu'au x^e siècle. Mais est-on bien sûr qu'avant le transfert à Brixen du siège de Sabiona, il n'existât pas une église dédiée à S. Ingenuinus ? Notons aussitôt que la date du 5 septembre, à laquelle on rencontre un *Ingenuus* dans le Martyrologe hiéronymien, ne doit pas entrer en ligne de compte. C'est là une fausse lecture, qui représente probablement *Eugenius*. Quant au titre de martyr, qu'on a donné à Ingenuinus, il ne saurait faire difficulté. Plus d'un confesseur a été passagèrement décoré de ce titre sans aucun appui dans la tradition. La *Vita* d'Ingenuinus (*BHL.* 4273) assigne à son prétendu martyre la date du 5 février, qui est celle de la mort de l'évêque Albuinus, l'autre patron du diocèse. A propos des premiers évêques de Sabiona-Brixen, il y avait lieu de consulter Lanzoni (voir *Anal. Boll.* XXXIII, 344). — Wilhelm LEVISON, *Bischof Eberigisil von Köln* (p. 40-63). Sur ces pages d'hagiographie rhénane, où M. L. affirme une nouvelle fois sa maîtrise, nous aurons l'occasion de revenir ailleurs. Tout comme récemment la *Vita Agilolfi* (voir *Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein*, t. 115, p. 76-97), la Vie de S. Ebrégisile reçoit ici le commentaire autorisé qui manquait jusqu'à ce jour. — Theodor E. MOMMSEN, *Eine Niederaltaicher Privaturkunde aus dem 9. Jahrhundert*. Étude approfondie d'une charte de l'abbé Gauzbald, transmise sous une double forme et dont il s'agissait de rétablir le texte original. Il y est fait mention des saints martyrs Félicissime et Agapit, les patrons d'Isarhofen. C'est dans cette dépendance de Niederaltaich, que leurs reliques, reçues du pape Grégoire IV, avaient été transportées (cf. *BHL.* 2852). — Leo SANTIFALLER, *Papsturkunden für Domkapitel bis auf Alexander III.* — Otto MEYER, *Εἰς τὸν ὁῦνα Σαζωνίας*. Sur un titre que l'on trouve dans le *De caerimoniis* de Constantin Porphyrogénète. — Heinz ZATSCHEK. *Das Diplom Ottos I. für Herrenbreitungen*. — Wilhelm ERBEN. *Kaiserbullen und Papstbullen*. — Eberhard KES-

SEL. *Zur Entstehung der verlorenen ältesten Halberstädter Bistumschronik*. Étude importante, mais difficile à suivre et à contrôler, sur une source narrative aujourd'hui perdue, au sujet de laquelle, depuis Scheffer-Boichorst et Weiland, on a déjà proposé maintes conjectures. M. K. y voit une chronique épiscopale proprement dite du diocèse d'Halberstadt, et il en fixe la rédaction en 1023. — Raissa BLOCH, *Verwandtschaftliche Beziehungen des sächsischen Adels zum russischen Fürstenhause im XI. Jahrhundert*. — Erich KITTEL, *Der Kampf um die Reform des Domkapitels in Lucca im 11. Jahrhundert*. Ce mémoire sera mis à profit par les commentateurs des Vies de S. Anselme (cf. récemment *Anal. Boll.* XLVIII, 203 et 413). — Erich WEISE, *Das Diplom Heinrichs IV. für Siegburg vom 4. Oktober 1071 (St. 2747)*. On croyait cette pièce originale. Elle n'a pas résisté à l'examen de M. W. Réécrite au XII^e siècle, elle constitue un faux, du moins au point de vue de la forme. Son contenu ne paraît pas avoir été altéré. M. W. nous invite néanmoins à la circonspection. Un fac-similé accompagne son étude. — Hermann MEINERT, *Libelli de discordia inter monachos S. Remigii et S. Nicasii Remenses agitata tempore Paschalis II papae*. Publication de documents relatifs à une dispute d'intérêts, qui sévit entre les deux monastères rémois au début du XII^e siècle. — Wilhelm SMIDT, *Guido von Monte Cassino und die « Fortsetzung » der Chronik Leos durch Petrus Diaconus*. Ces recherches, portant sur les tranches rédactionnelles successives de la chronique du Mont-Cassin, préludent à l'édition des *Annales Casinenses*, qui paraîtra dans le fascicule troisième et dernier du tome XXX, II des *M. G., Scriptores*. Un utile tableau synoptique des résultats obtenus a été inséré p. 320-21. — Gottfried WENTZ, *Havelberg, Jerichow und Broda*. Avec ce sous-titre explicatif : « Probleme der märkischen Kirchengeschichte und Beiträge zu ihrer Lösung ». — Ina FRIEDLAENDER, *Die Translatio S. Alexandri von Ottobeuren* (p. 347-70). On connaît les trois textes qui relatent la translation des reliques de S. Alexandre, un des fils que l'on a donnés à St^e Félicité, respectivement à Ottobeuren, à Wildeshausen en Saxe, et à Neuwerk près de Halle (*BHL.* 281, 283, 284). Ce triple récit ne saurait échapper à de nombreuses observations critiques. Celles qu'émet M^{lle} F. sont des plus sévères pour le document d'Ottobeuren, où elle découvre un faux, dicté, cette fois encore, par l'intérêt. La préférence doit aller, sans aucun doute possible, au récit de Wildeshausen, qui est du IX^e siècle et a servi de source littéraire à l'hagiographe d'Ottobeuren. Divers diplômes en faveur de Kempten, les uns authentiques, d'autres falsifiés, ont été mis également à profit par le compilateur, qui paraît avoir écrit vers 1145. Quant au texte de Neuwerk, il est de 1146. — Werner OHNSORGE, *Ein Beitrag zur Geschichte Manuels I. von Byzanz*. Contribution à l'histoire des rapports entre l'empereur Manuel et le pape Alexandre III; leur correspondance, spécialement au sujet des Croisades. Une

lettre de Manuel, datée de 1147, est publiée en annexe. — Hans HIRSCH, *Zur Entstehungszeit der Fälschungen des Klosters Peterlingen*. Il s'agit du monastère bénédictin de Payerne, au canton de Vaud, et de sa lutte contre Cluny au XII^e siècle. — Gerhard LAEHR, *Aus den Briefsammlungen von St. Victor*. Retenons surtout un fragment, réimprimé ici, de la correspondance d'Eskil, archevêque de Lund et légat du Saint-Siège. — Otto VEHSE, *Die älteren Papsturkunden der Grossen Karthause zu Farneta*. Inventaire critique; en annexe, la publication de quatre chartes originales: deux de Lucius III (1182 et 1185), une de Clément III (1190) et une de Célestin III (1192). — Rudolf von HECKEL, *Beiträge zur Kenntnis des Geschäftsgangs der päpstlichen Kanzlei im 13. Jahrhundert*. — Wilhelm DERSCH, *Hessische Wallfahrten im Mittelalter* (p. 457-91). Cette utile contribution à l'histoire des pèlerinages est le fruit de patientes recherches et s'appuie sur une base documentaire fort étendue. L'hagiographe et l'amateur de folklore trouveront à y glaner des remarques intéressantes et précises sur les pèlerinages expiatoires, sur les voyages en Terre-Sainte, à Rome, en Espagne, à Aix-la-Chapelle et sur divers lieux de culte de la Hesse, tels que Marbourg, Fritzlar, Amöneburg et d'autres, moins connus mais non moins fréquentés. Parmi les saints patrons invoqués par les pèlerins hessois, on peut citer, outre la Vierge, St^e Élisabeth de Hongrie, S. Georges, S. Nicolas, St^e Anne, S. Cyriaque, S. Vit, St^e Marguerite, S. Roch, S. Valentin, S. Antoine abbé, S. Boniface, S. Wigbert, S. Godefroid de Capenberg etc. — Walther HOLTZMANN, *Zum Attentat von Anagni*. — Martin WEINBAUM, *Andreas Horn, ein Londoner Stadtkämmerer*. — Georg LEIDINGER, *Ueber ein wiedergefundenes Bruchstück der verlorenen Jahrbücher von Asbach (Annales Asbacenses maiores)*. Un feuillet mutilé de parchemin, qui fut acquis récemment par la bibliothèque d'État de Munich, a été identifié par M. L. comme un fragment des Annales d'Asbach, abbaye bénédictine au diocèse de Passau. M. L. nous dit l'histoire mouvementée de ce feuillet et en reproduit le texte, lequel se rapporte aux années 1315-1322. — Friedrich Bock, *Ludoviciana*. Étude critique de certaines chartes attribuées à Louis de Bavière. — Lotte HÜTTEBRÄUKER, *Die Vikare Karls IV. in Deutschland*. — Martin GRABMANN, *Das Defensorium ecclesiae des Magister Adam, eine Streitschrift gegen Marsilius von Padua und Wilhelm von Ockham*. Brève analyse de ce traité, contenu dans le Vatic. lat. 4116, et publication du prologue, adressé à Urbain VI. — Ludwig ZIMMERMANN, *Landgraf Wilhelms IV. Oekonomischer Staat von Hessen*. — Edmund E. STENGEL, *Karl Widmers Pfäverser Fälschungen*. Sur un recueil de copies d'actes, que Widmers composa en 1656 (aujourd'hui à Saint-Gall, Stiftsarchiv, Pfävers cod. 17).

Cette énumération a été longue; pour faire apprécier la richesse du recueil offert à M. Brackmann, elle nous a paru plus éloquente et surtout plus utile qu'un banal tribut d'éloges. M. C.

* *Elsass-Lothringisches Jahrbuch*. Band X. Frankfurt a. M., Selbstverlag des Elsass-Lothringen-Instituts, 1931, in-8°, 373 pp.

* Siegfried SALLOCH. *Hermann von Metz*. Ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Episkopats im Investiturstreit. Ibid., 1931, in-8°, 113 pp. (= *Schriften des wissenschaftlichen Instituts der Elsass-Lothringer im Reich an der Universität Frankfurt*, N. F., 2).

* *Archiv für elsässische Kirchengeschichte*, herausgegeben von Joseph BRAUNER. Sechster Jahrgang. Strassburg, Gesellschaft für elsässische Kirchengeschichte, 1931, in-4°, xii-424 pp.

L'an dernier, la Société d'histoire ecclésiastique de Strasbourg pleurait la perte d'un de ses membres les plus méritants, le regretté Nicolas Paulus. Aujourd'hui c'est l'Institut alsacien-lorrain établi à Francfort qui porte le deuil de son président, M. Gustave Anrich. L'auteur de *Hagios Nikolaus* est décédé le 16 novembre 1930. En tête du X^e volume annuel de l'Institut qu'il dirigeait, on peut lire, de la main de plusieurs de ses collègues, quelques souvenirs émus sur l'homme et le savant, et la liste de ses écrits.

Le premier mémoire du *Jahrbuch* de 1931 est de M. G. Wolfram et a pour titre : *Zur Baugeschichte der ältesten Kathedrale von Metz*. Se fondant sur une lettre adressée vers 580 par un certain Gogus, *nutricius regis*, à l'évêque Pierre de Metz, M. W. avait cru pouvoir placer à cette même date (570-580) la construction de l'église épiscopale sur l'emplacement de l'antique oratoire dédié à S. Étienne. Il écrivait cela en 1892, et sa thèse fut accueillie avec faveur. Elle a été combattue récemment dans l'*Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine* (t. XXXIV, 1925, p. 27-41), par M. Bour, qui voulut reconnaître dans l'édifice dont parle Gogus, l'église du monastère Saint-Martin près de Metz ; le fondateur n'aurait été autre que Fortunat. M. W. s'appuie sur de sérieux motifs pour s'inscrire en faux contre ces interprétations, et maintient son ancienne manière de voir. S'il faut donner un nom au « fondateur », ou plutôt à l'architecte de l'église, c'est peut-être à ce Mummolenus qu'on pourrait songer, que Fortunat loua dans un de ses écrits :

*Mummolenus enim, qui celsa palatia regis
altis consiliis crescere rite facit.*

Du poète lui-même il ne saurait être question.

Peu ou point d'hagiographie dans le présent volume. Comme d'ailleurs dans les précédents, l'on y traite moins des origines chrétiennes et du moyen âge que des influences respectives de l'élément germanique et de l'élément français en Alsace-Lorraine dans les domaines de l'art, de l'économie sociale et de la politique, surtout depuis le siècle de la Réforme. Telles les études de M. F. Petri : *Strassburgs Beziehungen zu Frankreich während der Refor-*

mationszeit; *Elsässische, oberrheinische und gemeindeutsche Züge im elsässischen Gewerbewesen*; et d'autres, de MM. K. Rheindorf, W. Platzhoff. Une étude de M. A. Hasenclever a pour titre: *Johannes Sleidan und Frankreich*. Plus proches de nos travaux sont les recherches d'art religieux de MM. R. Hamann (*Künstlerische Wechselwirkungen zwischen dem Elsass und Oberhessen*) et J. Ernst-Weis (*Der Altar zu Lümschweiler*). Citons encore, de M. H. Gumbel: *Mystik im Elsass*, et la bibliographie d'Alsace-Lorraine pour l'année 1929, par M. Ch. Hallier.

Sous les auspices du même Institut francfortois, qui vient de nous l'adresser, a paru une dissertation très fouillée de M. S. Salloch sur Herman de Metz et son rôle dans la querelle des Investitures. Nous regrettons de ne pouvoir nous étendre sur ce travail, l'attitude politique du célèbre évêque ne relevant en aucun point de la critique hagiographique. Les recherches de M. S. ont bénéficié de la direction du professeur Perels.

L'*Archiv* de Strasbourg nous apporte chaque année une abondante série de contributions à l'histoire ecclésiastique locale. Certaines d'entre elles forment de véritables monographies qui épuisent le sujet. Le volume de 1931 s'ouvre, avec à-propos, par une enquête de M. Pfleger sur le culte rendu en Alsace à S^{te} Élisabeth de Thuringe: *Die Kult der heiligen Elisabeth im Elsass*. « Ein Gedenkblatt zu ihrem 700. Todestag. » L'auteur s'étonne de ne rencontrer que peu de traces, dans l'ancien diocèse de Strasbourg, d'un culte public en l'honneur de celle qui passe, avec raison, pour la sainte la plus populaire de l'Allemagne médiévale. S'il est vrai que son nom apparaît fort tôt dans le calendrier liturgique, aucune église paroissiale ne l'a choisie comme patronne, et, chose non moins surprenante, aucun des nombreux sanctuaires franciscains ne lui a été dédié. Disons aussitôt qu'il en va autrement dans la dévotion privée. Le nom d'Élisabeth, sainte du Tiers-Ordre, fait observer M. P., est un de ceux qui se rencontrent le plus fréquemment dans les familles. Mais n'oublie-t-il pas que, dans nombre de cas, ce patronage pourrait bien se rapporter à la mère de S. Jean-Baptiste? Sans peine M. P. réfute en passant le chroniqueur Daniel Specklin qui, au xvi^e siècle, relatait un voyage de S^{te} Élisabeth en Alsace. Après avoir été en pèlerinage à Sainte-Odile, elle serait allée, à Strasbourg, prier sur le tombeau de l'abbesse Attala, puis aurait, dans la même ville, fait deux fondations pieuses en faveur de l'Ordre de Saint Dominique. Tout cela est invention pure. Ce qui est vrai, c'est qu'en 1238 les Prêcheurs mirent leur premier oratoire sous la protection de la sainte. Le choix s'explique aisément, même en dehors de toute relation personnelle d'Élisabeth avec les dominicains strasbourgeois. En 1238, sept ans après la mort de la landgrave, trois années à peine après sa canonisation par Grégoire IX, on était au lendemain de la solennelle élévation de ses reliques. Célébrée à Marbourg, le 1^{er} mai 1236, en présence de l'empereur Frédéric II, d'un cortège de prin-

ces allemands et d'une foule innombrable de fidèles, cette cérémonie avait eu un retentissement extraordinaire.

M. Pfleger, décidément infatigable, a composé, pour le même tome, une histoire de l'abbaye Sainte-Walburge, fondée en 1074 dans la « Forêt Sainte » : *Die Benediktinerabtei St. Walburg im Heiligen Forst*. Innovation heureuse, l'exposé historique est complété par des registres ; ceux-ci résument, sous 188 numéros, tous les faits sur lesquels nous sommes renseignés par des documents datés. Un détail à noter : du patronage de Ste Walburge, abbesse d'Heidenheim au diocèse d'Eichstätt, M. P. conclut que la fondation du monastère de la Forêt Sainte fut entreprise par des moines étrangers à l'Alsace. On sait qu'ils s'appelaient Wibert, Mancius et Adelbert. Au copieux mémoire de M. P., un autre collaborateur, M. E. C. Scherer a joint deux contributions particulières, qui ont trait à l'histoire économique de l'abbaye : *Die Abtei St. Walburg als Besitz der Präpste von Weissenburg* ; *Die Schicksale der Abtei St. Walburg von 1684 bis 1796*.

L'homilétique est un sujet de prédilection des éditeurs de l'*Archiv*. Pas moins de trois articles — deux de M. Pfleger et un de M. Vonlanthen — ont été consacrés dans le présent volume à Geiler de Kaysersberg. Signalons encore une longue étude de M. Médard Barth sur l'activité apostolique des jésuites à Molsheim (1580-1765). Du même auteur, quelques notes sur le culte de Ste Attala ; elles complètent celles qui ont paru en 1927 dans le tome II de l'*Archiv* (cf. *Anal. Boll.*, XLVI, 468). Une remarque à ce propos : M. B. croit-il vraiment que Chateaubriand se soit souvenu de l'antique abbesse de Saint-Étienne, lorsqu'il choisit, pour désigner la jeune compagne indienne de son Chactas, le nom d'*Atala*? Si le prénom de *René* fut adopté par des milliers de parents de la période romantique, celui d'Attala, fait observer M. B., ne fut jamais à la mode. Il n'y a pas lieu, pensons-nous, de beaucoup s'en étonner.

M. C.

*IOANNIS KYRIOTIS GEOMETRAE *Hymni in SS. Deiparam*. Recensuit, prolegomenis instruxit Ioannes SAJDAK. Posnaniae, 1931, in-8°, 96 pp. (= *Analecta Byzantina*, fasc. 1).

En entreprenant la publication d'une nouvelle collection de textes byzantins, inédits ou mal connus, la Société littéraire de Poznań (Posen) a pris une initiative qui honore la science polonaise et qui ne manque pas de hardiesse en cette période de crise. Les huit premiers fascicules seront consacrés aux opuscules de Jean Kyriotès Geometra, poète, rhéteur et philosophe du x^e siècle. On passera ensuite aux œuvres d'autres imitateurs, panégyristes ou scholiastes de S. Grégoire de Nazianze.

Pour inaugurer la série des *Analecta Byzantina*, le distingué professeur de Poznań, M. Jean Sajdak, déjà connu par ses travaux sur les commentateurs médiévaux du grand « Théologien » (cf. *Anal. Boll.* XXIX, 353, 354 ; XXXII, 92 ; XLVI, 470) a fait

choix des hymnes de Kyriotès en l'honneur de la Sainte Vierge. L'édition princeps (Paris, 1591), reproduite dans Migne, *P. G.*, CVI, 853-68, était basée sur un seul manuscrit, que M. S. identifie au Parisinus 2408. Onze autres témoins, collationnés en vue de l'édition actuelle, ont permis d'améliorer le texte en plus de cent passages. Pareil résultat mérite assurément les éloges et la gratitude des critiques. Mais n'aurait-il pu être obtenu à moins de frais? A quoi bon relever, par exemple, toutes les variantes du Berolinensis Gr. qu. 2 (*al.* 301; saec. xvii), si ce codex n'est qu'une copie de l'édition princeps? L'appareil critique encombré de minuties, manque de clarté: entre les deux séries de sigles P Pa B (famille α) et p pa Va Wb, etc. (famille β) la confusion est presque inévitable (les recensions de la *Philologische Wochenschrift*, LI, 1931, 1444-49 et des *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, VIII, 1931, 353-54, en fournissent des preuves). La traduction en vers latins, publiée par Morel en même temps que le texte grec, remplit les dernières pages du volume (79-89), avant les *Indices*; peut-être eût-elle rendu plus de services, si elle avait été placée en regard de l'original.

Outre la description des manuscrits et de l'édition de 1591, qui est une plaquette rarissime, l'introduction contient d'utiles remarques sur le genre poétique des *χαίρετισμοί* (les 150 distiques commencent par le mot *χαῖρε*, inspiré de la salutation de l'ange à Marie) et d'intéressants rapprochements entre les innombrables louanges décernées de la Vierge-Mère par le poète byzantin et les épithètes mariales qu'on rencontre dans la liturgie latine et dans les litanies de Lorette.

Savante et pieuse à la fois, la publication de M. S., spécialement opportune en ce quinzième centenaire du concile d'Éphèse, fait bien augurer de la nouvelle collection d'*Analecta Byzantina*. Puissent les fascicules 3 et 6 nous apporter bientôt les œuvres hagiographiques de Kyriotès: le poème en l'honneur de S. Pantaléon (*BHG.* 1415), le discours sur l'Annonciation (*BHG.* 1158) et le panégyrique de S. Grégoire le Théologien (*BHG.* 726).

FR. HALKIN.

* MAX MANITIUS. *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*. Dritter Teil, unter Paul LEHMANN'S Mitwirkung: Vom Ausbruch des Kirchenstreites bis zum Ende des zwölften Jahrhunderts. München, C. H. Beck, 1931, in-8°, XIII-1164 pp. (= *Handbuch der Altertumswissenschaft*, Bd. IX, II, 3).

Le troisième tome de l'*Histoire de la littérature latine* de M. Manitius comprend la période qui s'étend des origines de la querelle des investitures jusqu'à la fin du xii^e siècle. Peu d'époques furent aussi brillantes pendant le moyen âge. Dans son récent travail intitulé *The Renaissance of the twelfth century* (cf. *Anal. Boll.* XLVI, 220), M. Ch. Haskins a mis en belle lumière les différents aspects que présente le renouveau des études classiques au

xii^e siècle. Toutes les branches du savoir sont alors représentées par des œuvres d'un réel mérite, qui laissent loin derrière elles les productions de l'âge précédent. Au moment où les langues vulgaires et surtout le français conquièrent sur le latin une place de plus en plus grande, la littérature latine est encore pleine de vie, on peut même dire de jeunesse. Les efforts déployés par Charlemagne pour sauver la culture classique n'ont pas été vains, ils produisent après trois siècles leurs effets. Et si dès le xi^e siècle, les monastères et les écoles se sont remis avec un élan juvénile aux études latines, c'est à la puissante impulsion donnée par l'empereur qu'il convient d'en attribuer le mérite.

Il fallait l'expérience et le savoir de M. M. pour inventorier cette abondante littérature et donner sur chaque écrivain un jugement compétent. L'éloge de la *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters* n'est plus à faire. Elle restera longtemps pour les médiévistes le répertoire le mieux informé. A la fin de la préface M. M. prend congé du lecteur et annonce qu'il ne poursuivra plus l'œuvre commencée. Il n'est que juste de rendre hommage à l'infatigable érudit qui n'a rien épargné pour se conformer aux modèles difficiles à égaler de Krumbacher et Schanz. M. Paul Lehmann, auquel est dû en partie le présent volume est tout désigné pour assumer la continuation de l'œuvre. Mieux que personne, il pourra la mener à bonne fin.

Les œuvres littéraires analysées dans le troisième volume, représentent fidèlement les courants de pensée qui dominent la seconde moitié du xi^e siècle et tout le xii^e siècle. Au premier plan se détache la querelle du sacerdoce et de l'Empire qui provoqua dans toute l'Europe l'éclosion de libelles dans lesquels les adversaires justifiaient leur théorie du pouvoir. C'est de ce genre, assez spécial, que traite la première section intitulée improprement, *Die Theologie und Philosophie*. A côté de ces débats qui passionnèrent l'opinion, un public de plus en plus nombreux s'intéresse aux diverses branches du *Trivium* et du *Quadrivium*. Dans les écoles, qui se fondent un peu partout, on réclame non seulement des maîtres, mais aussi des manuels, des traités de grammaire, de rhétorique, de style. Les œuvres, consacrées à ces sciences, sont passées en revue dans la seconde section : *Die Artes*. Deux genres littéraires jouissent surtout de la vogue et sont particulièrement cultivés : l'histoire sous toutes ses formes : Annales, chroniques, récits des croisades, histoires d'évêchés, de villes, de monastères, biographies, et la poésie aux formes encore plus variées. M. M. les a groupées sous différentes rubriques dans les deux dernières sections : *Die Geschichtschreibung* et *Die Dichtung*. L'hagiographie est traitée ex professo dans un des chapitres de la Section réservée aux œuvres historiques, et dans un autre consacré à la poésie religieuse. Mais on la retrouve fréquemment ailleurs, car la plupart des écrivains du xi^e et du xii^e siècles étaient, à leurs heures, hagiographes. Quiconque savait tenir une plume

se voyait sollicité, tantôt par un évêque, tantôt par un abbé, tantôt par une communauté religieuse, de rédiger une Vie de Saint. Pierre Damien, en marge de ses œuvres ascétiques ou de polémique, écrit une Vie de S. Romuald, de S. Odilon, de S. Maure, évêque de Cesena, de S. Rodolphe de Gubbio, des SS. Flora et Lucilla ; Albéric du Mont-Cassin, une Vie de S. Dominique de Sora. Sigebert de Gembloux, Hugues de Fleury, Guillaume de Malmesbury, pour ne citer que quelques noms parmi les plus grands, ont composé des Vies de Saints. Si l'on dressait une statistique des genres littéraires les plus cultivés à cette époque, l'hagiographie viendrait sans aucun doute en première place. Il convient aussi de remarquer que dans des œuvres telles que les annales, les chroniques, les histoires d'abbayes ou d'évêchés, il n'est pas rare de rencontrer des biographies d'abbés, d'évêques, de moines, qui sont de véritables Vies de saints. Malheureusement la valeur historique de ces œuvres est souvent bien mince, et il faut beaucoup de patience et de coup d'œil pour y découvrir quelques renseignements sûrs. Fréquemment, il s'agit d'un remaniement littéraire où l'élégance de la forme ne compense pas la pauvreté du fond. Toutefois les biographies riches de détails concrets et pleines de renseignements puisés aux meilleures sources sont plus nombreuses. Le chapitre, où sont énumérées les principales biographies, renferme des Vies de saints qui se recommandent par la qualité de l'information. Alors qu'autrefois les auteurs se dérobaient sous l'anonymat, ils laissent entrevoir à présent leur propre personnalité. Qu'il s'agisse de chroniques, d'annales, de récits de croisades, on peut très souvent deviner les traits de la physionomie de l'auteur.

M. M. a conçu son histoire de la littérature latine comme une série de monographies rédigées sur un plan uniforme : biographies, résumé et analyse des œuvres. Viennent ensuite les notes bibliographiques. Celles-ci ne veulent nullement donner la liste complète des ouvrages parus sur le sujet. C'est avant tout une bibliographie critique, qui vise à orienter le lecteur en lui indiquant les principaux manuscrits, les meilleures éditions et quelques travaux où sont discutées des questions particulières. Cette disposition, qui est de règle dans le *Handbuch*, est commode et claire. Mais le lecteur regrettera sans doute qu'une plus large place n'ait pas été faite aux aperçus généraux et que M. M. n'ait pas mis à profit sa connaissance des œuvres et son expérience des textes pour dégager les caractères des œuvres étudiées.

Nous transcrivons ici quelques observations de détail que nous avons eu l'occasion de faire en parcourant le troisième volume.

L'œuvre politique de Pierre Damien et du cardinal Humbert a été l'objet d'une étude détaillée dans le livre de M. Fliche, *La Réforme Grégorienne* (t. I, p. 174-308 ; cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 425). Ces pages méritaient d'être signalées car elles tiennent compte de toutes les sources et des publications parues jusqu'en 1924. La

Vita G
cument
dont il
Pauls v
nis der
Kirchen
sources
XV, 36
pas tou
du P.
tolaires
Haskin
titre de
dictand
fesseur
résultat
attribue
On pou
des mar
chiepisc
comme
ainsi q
cieux a
(p. 27 e
rien de
rayée d
rangée p
importa
7920) ét
été pub
Varjú (c
d'Heilig
ce titre
(Sacerdo
ment en
M. Maul
nes à l'
est un c
de Sarla
établiss
Beauvai
pas 6121
France,
Vie de S
1378 de
est cons
que des

ANAL. I

Vita Gregorii VII (BHL. 3652) n'est pas, comme on sait, un document de tout premier ordre. Outre le travail de M. Fliche, dont il vient d'être question, il eût fallu citer Joseph Greving, *Pauls von Bernried Vita Gregorii VII papae. Ein Beitrag zur Kenntnis der Quellen und Anschauungen aus der Zeit des gregorianischen Kirchenstreites*. C'est en effet le travail le plus complet sur les sources mises à contribution par Paul de Bernried (*Anal. Boll.*, XV, 363). Quant au célèbre registre de Grégoire VII, n'était-il pas tout indiqué de résumer et de faire connaître les beaux travaux du P. Peitz (*Anal. Boll.* XXXI, 379)? Plusieurs recueils épistolaires, analysés dans le même chapitre, ont été étudiés par M. Haskins dans un des mémoires qu'il a réunis et publiés sous le titre de *Studies in Mediaeval Culture* (ch. IX, *The early Artes dictandi in Italy*, p. 170-193). Au cours de ses recherches, le professeur de Harvard a été conduit à modifier sur plusieurs points les résultats antérieurement acquis. Par exemple, la série des écrits attribués à Albéric du Mont-Cassin devra être contrôlée avec soin. On pourra aussi, grâce au travail de M. Haskins, compléter la liste des manuscrits contenant des *Artes dictandi*. La *Vita Arnoldi archiepiscopi Moguntini* (BHL. 687) est encore traitée par M. M. comme un faux composé de toutes pièces au xvii^e siècle (p. 613), ainsi qu'Ilgen croyait l'avoir démontré. Depuis les consciencieux articles du R. P. G'ssell parus dans le *Neues Archiv* en 1920 (p. 27 et suivantes; cf. *Anal. Boll.* XL, 430), il ne reste plus rien de la thèse d'Ilgen, et la *Vita Arnoldi*, qu'on avait déjà rayée de la série des textes historiques, doit de nouveau être rangée parmi les pièces parfaitement authentiques. Un manuscrit important de la *Vita minor et maior S. Stephani* (BHL. 7918, 1920) était demeuré ignoré jusqu'en ces dernières années. Il a été publié et complètement reproduit en héliogravures par M. Varjú (cf. *Anal. Boll.* XLVIII, p. 221). Il est avec le manuscrit de Heiligenkreuz le plus ancien témoin de la *Vita Stephani*; à ce titre il méritait d'être signalé. En écrivant la Vie de S. Serdot Sacerdos; BHL. 7452-7458), Hugues de Fleury n'avait pas seulement en vue de remanier et d'embellir un texte antérieur (p. 521). M. Maubourguet dans sa thèse: *Le Périgord Méridional, des origines à l'an 1370* (Cahors, 1926) a montré que la Vie de S. Serdot est un des principaux documents relatifs aux origines de l'abbaye de Sarlat et qu'elle devait servir à munir le monastère de titres établissant l'ancienneté de ses origines. La cote du manuscrit de Beauvais, contenant les œuvres de Fulcoie (pp. 839 et 840) n'est pas 6121 mais 3015 (cf. *Cat. gén. des manuscrits des bibl. publ. de France*, t. III, p. 317). Le manuscrit de Trèves qui renferme la Vie de S. Martin par Richer de Metz, est à identifier avec le n^o 378 de la bibliothèque de la ville. La *Vita Maurilii* (BHL. 5732) est conservée dans un manuscrit du xii^e siècle de la bibliothèque des Bollandistes (*Anal. Boll.*, XXIV, 452).

B. DE GAIFFIER.

* Paul SABATIER. *Le Speculum Perfectionis ou Mémoires de Frère Léon sur la seconde partie de la vie de S. François d'Assise*. Tome II. Étude critique. Publié avec une Introduction par A. G. LITTLE. Manchester, The University Press, 1931, in-8°, xxxvi-278 pp. (= *British Society of Franciscan Studies*, XVII).

Après le texte du *Speculum Perfectionis*, préparé par Paul Sabatier et paru en 1928 par les soins de M. Little, voici le volume impatientement attendu où le savant franciscanisant devait nous livrer ses dernières pensées sur le document objet de tant de controverses. Hélas, le commentaire critique que P. Sabatier projetait et qu'il avait certainement en tête, il ne l'a pas écrit. Il n'a laissé que des notes, très abondantes, des plans, des ébauches des rédactions partielles. La tâche de l'éditeur devant cet amoncellement de matériaux, précieux mais nullement agencés, était donc des plus embarrassantes. M. L. s'en est acquitté on ne peut mieux. Le volume comprend trois parties. Une introduction en anglais par M. L. ; elle n'est en somme qu'un choix judicieux des morceaux les plus élaborés et des observations les plus caractéristiques de P. Sabatier, réunis et complétés par un bref commentaire de M. L. On y remarquera surtout les pages intitulées : « Le plan du *Speculum Perfectionis* » (p. ix-xv), où Sabatier caractérise l'esprit dans lequel l'ouvrage a été composé, ou encore (p. xv-xviii) le plan détaillé de l'introduction que Sabatier comptait écrire. La seconde partie contient la description minutieuse, tout entière rédigée par Sabatier, des onze manuscrits d'après lesquels a été établie l'édition. Ces manuscrits se classent en deux catégories : le groupe de la Portioncule et le groupe des Pays-Bas, qui ne se distinguent pas seulement par leur lieu d'origine mais par des particularités bien caractéristiques. D'importance secondaire, mais point négligeables sont les manuscrits où le *Speculum Perfectionis* se retrouve englobé dans des compilations, par exemple, la compilation d'Avignon, ou le *Speculum Vitae*. Enfin, sous le titre : « Étude critique du *Speculum Perfectionis* », M. L. publie un choix de commentaires préparés par Sabatier, les uns très brefs, les autres plus développés, sur quelques chapitres en particulier. Ces commentaires tendent presque tous à montrer que le *Speculum* est un document tout à fait primitif, œuvre de frère Léon, qu'il a servi de source à la *Legenda secunda* de Celano, et même qu'entre le *Speculum* et *II Celano* s'intercale un document intermédiaire, la *Legenda Trium Sociorum*. Les arguments à l'appui de cette thèse qui reviennent le plus fréquemment, sont le fait que le merveilleux est beaucoup plus sobre dans le *Speculum* que chez Celano et que S. François y est beaucoup plus humain, plus réaliste. Celano nous présente déjà une figure de saint aux traits hiératiques. Par exemple : selon le *Speculum*, ce n'est qu'après s'être adressé en vain à l'évêque d'Assise et aux chanoines de la cathédrale, que S. François obtint de l'abbé des Bénédictins une chapelle que celui-

ci lui
cule :
culum
d'impo
en réal
a enco
risé ave
vient p
compa
hiemale
tos et p
et les
propres
docume
lière im
le Spec
« Minis
de Fran
que vi
tempore
récente
la récit
58) : un
in quo,
viaire n
que l'or
1227, m

Ces o
et ne la
et grâc
Sabatie
quand c
très sou
sentir q
(p. 122)
phrase,
comme

* G
tron of
in-8°, 3

* ID
Shipston
ill. (Mè

* ID
and Pau
the Jou

Le nu
XLIX,

il lui désigna ; chez Celano, François choisit lui-même la Portioncule : *Portiunculam pro se et suis de mundo elegit* (I, 12). Le *Speculum* a maints détails concrets, qui peuvent sembler dépourvus d'importance et qui pour cette cause ont été négligés par Celano ; en réalité ils dénotent un auteur qui a vu de ses propres yeux, qui a encore très présentes les impressions ressenties, qui est familiarisé avec la topographie d'Assise et des environs. Frère Léon se souvient parfaitement du mauvais temps qu'il faisait quand il accompagna S. François chez le cardinal Léon : *Quia tunc erat tempus hiemale et omnino ineptum ad ambulandum propter frigus et ventos et pluvias* (ch. 67). Celano ne voit pas l'utilité de ces détails et les laisse tomber. Les synchronismes, exprimés ou implicites, propres au *Speculum* sont le plus souvent contrôlables par des documents d'archives ou — ce à quoi Sabatier attache une particulière importance — par les opuscules de S. François lui-même. Dans le *Speculum*, Pierre de Catane et Frère Élie reçoivent le titre de « Ministre général » — ce qui est en parfait accord avec la lettre de François au chapitre général. Dans Celano ils ne sont plus que *vicarii*. La remarque du *Speculum* (ch. 38) : *nam illo tempore fratres non habebant breviaria*, allusion à l'époque encore récente, où les frères ne suivaient pas l'usage de la curie pour la récitation de l'office, n'a déjà plus été comprise par Celano (II, 58) : *unum Novum Testamentum habemus*, fait-il dire à Fr. Pierre, *in quo, breviario carentes, ad Matutinum legimus*, comme si le bréviaire ne faisait défaut qu'accidentellement. Les préoccupations que l'on devine chez l'auteur sont aussi de celles qui régnaient en 1227, mais qui ne s'expliqueraient plus en 1328.

Ces observations et mille autres du même genre sont ingénieuses et ne laissent pas d'impressionner, au moins par leur accumulation et grâce à cet art de présenter ses vues de façon persuasive, où Sabatier était passé maître. Mais beaucoup de ces arguments, quand on les presse un peu, fuient entre les doigts. Ils se résolvent très souvent en une impression toute personnelle, « plus facile à sentir qu'à caractériser », comme dit quelque part Sabatier lui-même (p. 122). La « saveur franciscaine » d'une réflexion, d'un tour de phrase, est plus d'une fois invoquée comme argument ou du moins comme indice révélateur.

Robert LECHAT.

* Gilbert H. DOBLE. *Saint Symphorian, Martyr, Patron of Veryan, Cornwall*. Truro, Netherton and Worth, 1931, in-8°, 36 pp., illustrations (= *Cornish Saints Series*, No. 27).

* ID. *Saint Perran, Saint Keverne and Saint Kerrian*. Shipston-on-Stour, The King's Stone Press, 1931, in-8°, 68 pp., ill. (Même série, No. 29).

* ID. *A Clue to the Early History of the Parishes of Madron and Paul*. Truro, Blackford, 1930, in-8°, 3 pp. (Reprinted from *The Journal of the Royal Institution of Cornwall*, 1930).

Le numéro 27 de la collection *Cornish Saints* (cf. *Anal Boll.*, XLIX, 178) reproduit le sermon prononcé par M. G. H. Doble,

le 21 août 1930, vigile de la Saint-Symphorien, à l'occasion du rétablissement de la fête patronale de Veryan, en Cornwall. Ce village tire en effet son nom de celui du saint (Severian en 1545, St. Verian alias Simphorian en 1662, St. Zephorian en 1695). Son église est, en Angleterre, la seule qui soit dédiée au martyr d'Autun; c'est à tort qu'on l'a affirmé de Forrabury, ainsi que de Tintagel et de Minster, en Cornwall, dont la patronne est S^{te} Materiana (p. 6, note 2). M. D. donne un abrégé de la Passion *BHL*. 7967-69, accompagné de commentaires et d'une liste des églises dédiées à S. Symphorien ainsi que des monuments de son culte, en France et à l'étranger. La Bretagne et le Cornwall sont spécialement bien étudiés à ces deux points de vue. En appendice, une traduction de la messe propre du saint dans le *Missale Gothicum* et quelques notes sur l'abbaye de Saint-Symphorien à Autun.

Les saints Perran, Keverne et Kerrian sont l'objet de la monographie qui porte le numéro 29. M. D. s'attaque à un problème rendu très compliqué par les fantaisies de l'onomastique. Perran (Peran, Piran, Piranus, Pieranus, Pyeranus etc.) a été confondu et identifié assez tôt avec l'irlandais Ciarán (Kiaranus, Kyaranus, Keranus etc.). C et P à l'initiale se correspondent parfois, en effet, d'une part dans les langues brythoniques, auxquelles se rattachent le cornique et le gallois, et d'autre part en gaélique: par exemple Casc en irlandais est le gallois Pasg, le cornique Pask (du latin *Pascha*). Kerrian, semble-t-il, est à peu près le nom authentique d'un vieux saint celtique du Cornwall. Mais, sous l'influence de la Vie de l'un ou de l'autre des deux saints Ciarán, celui de Saighir ou celui de Clonmacnois, le nom de ce saint local, patron d'une ancienne paroisse d'Exeter, revêt les formes suivantes: Kerian, Kerianus, Keranus, Kieranus, Kyeranus, Karanus, et en anglais Keriane. Il paraît certain que le nom n'est point gaélique, mais brythonique: un Kerianus se rencontre en Basse Bretagne (dans la Vie de S. Ké composée par Albert Le Grand), et, en Armorique également, nous avons un S. Kerian, l'éponyme de la paroisse de Querrien, près de Quimperlé, et de la trêve de Saint-Keran en Treflaouenan.

Le nom du second saint a connu, lui aussi, d'étranges métamorphoses. A l'origine, il dut être brythonique, probablement Keveran ou Kevran; de là Keveran et enfin Kevern, Keverne. Comme il figurait dans un nom de lieu, précédé du mot Lanna (forme latinisée du celtique *lann*, *land*, *llan* « enclos, monastère, église, village »), on a divisé le composé Lanna Keveran en Lann Akebran, et le saint s'est appelé Achebran, Achobran. M. D. observe qu'un *a* malencontreux fut placé de même, en 1083, devant la consonne initiale du nom de Neot, qui devint *sanctus Anietus*.

Ces questions avaient fait l'objet d'un article de M. Joseph Loth, *Quelques victimes de l'hagio-onomastique en Cornwall: saint Peran, saint Keverne, saint Achebran* (dans *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 1930, p. 157). M. D. résume, en

le com
Les tr
Grand
par l'a
son.
ne, Pe
chapel
latin d
mêle a
signale
« Pyer
étaient
chette
reliqua
dent d
La der
de S. P
lui ad
p. 140
X, 19
j legen
minibu
car le
giques.

Dan
Vies d
rappor
après
16 de
être l'
du Cor
les nor
expliqu
S. Tud
laissé

* Ec
Volum
The Me
cc pla
Acaden

* Ch
Critic.
Ibid. 1
No. 4)

Les
Americ
gnés d
dans l'

le complétant sur quelques points, le mémoire du savant français. Les traces du culte de ces trois saints ou de leurs homonymes, en Grande Bretagne et en Armorique, sont soigneusement relevées par l'auteur et par son collaborateur habituel, M. Charles Henderson. Ce dernier retrace aussi l'histoire des paroisses de St. Keverne, Perran Zabulo, Perran Uthno, Perran Arwothal et de quelques chapellenies. Il imprime, à propos de Perran Zabulo, le texte latin d'un inventaire de l'église paroissiale, datant de 1281 : pêle-mêle avec les ornements sacrés et les pièces du mobilier, on y signale la châsse renfermant le chef et d'autres ossements de S. « Pyeranus ». Les objets suivants, qui lui avaient appartenu, étaient à part : une écuelle, une crosse, une croix, une clochette ; enfin quelques reliques minimales, enfermées dans un reliquaire d'argent en forme de croix. Il faut y ajouter une dent de S. Brendan et une de S. Martin, en un reliquaire d'argent. La dent de S. Brendan n'a pas connu autant de renom que celle de S. Patrice : celle-ci est l'objet d'un poème que le saint est censé lui adresser (imprimé par Whitley STOKES, *Tripartite Life*, t. I, p. 140, et par Kuno MEYER, *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. X, 1915, p. 41). Enfin l'inventaire mentionne un légendier, *j legenda bona de temporalibus, sufficiens, cum Sanctis, in iiij voluminibus* ; sans doute les leçons suivant l'ancien usage celtique, car le document indique soigneusement, à propos des livres liturgiques, ceux qui sont conformes à l'usage de Sarum.

Dans son troisième opuscule, M. D. relève un passage de deux Vies de S. Tudual (*BHL*. 8351, cap. 12, et *BHL*. 8353, cap. 26) rapportant que deux de ses disciples, Paulus et Mactronus, morts après lui, furent enterrés à ses pieds ; il signale aussi le chapitre 16 de la dernière Vie citée, concernant Matronus. Ce ne peut être l'effet d'une simple coïncidence que, sur la côte méridionale du Cornwall, en face de Tréguier, deux paroisses voisines portent les noms de Paul et Madron. Le fait reste cependant difficile à expliquer dans l'état actuel de nos connaissances, car le culte de S. Tudual, le maître des SS. Paul et Madron, paraît n'avoir pas laissé de traces en Cornwall.

P. GROSJEAN.

* Edward Kennard RAND. *A Survey of the Manuscripts of Tours*. Volume I : *Text*. Volume II : *Plates*. Cambridge (Massachusetts), The Mediaeval Academy of America, 1929, 2 vol. in-fol., xxi-245 pp., cc planches (= *Studies in the Script of Tours*, I : *The Mediaeval Academy of America*, Publication No. 3).

* Charles Henry BEESON. *Lupus of Ferrières as Scribe and Text Critic*. A Study of his Autograph Copy of Cicero's *De Oratore*. Ibid. 1930, in-4°, 52 pp., 218 pl. (Même collection, Publication No. 4).

Les publications paléographiques de la *Mediaeval Academy of America* sont admirables. Magnifiquement imprimées, accompagnées de superbes planches, ce sont des monuments du bon goût dans l'art du livre. Nous réunissons ici deux nouveaux ouvrages.

Les scriptoria de Touraine comptent parmi les plus célèbres, tant au point de vue de l'histoire des formes paléographiques que pour leur part dans la tradition littéraire, quoique peut-être, en fait d'art, il soit permis de leur préférer les ateliers de Lyon. L'école de Tours offre pour nous un intérêt spécial à cause de ses manuscrits hagiographiques. Production un peu monotone, il est vrai, car on se spécialise fort tôt — c'était naturel — dans la transcription des écrits relatifs à S. Martin, dont on s'attache à reproduire avec autant d'élégance que de fidélité la recension qui paraît alors définitive. Le commentaire de M. R. constitue à lui seul un volume. D'abord, l'histoire du style de Tours : de brèves notes sur les diverses bibliothèques, deux pages sur les caractéristiques paléographiques du scriptorium et son importance, description technique générale des volumes sortis de l'atelier (dimensions, réglures, signatures, abréviations significatives, ponctuation etc.), enfin, un aperçu du développement, depuis les premiers manuscrits, ceux où l'on discerne l'influence irlandaise, jusqu'au XIII^e siècle. La seconde partie est une description sommaire de toutes les pièces que M. R. considère comme *codices Turonenses*. Cette liste chronologique comporte les divisions adoptées et expliquées dans le dernier chapitre de la section précédente. Les excellents index facilitent la consultation d'un ouvrage qui renferme une foule de renseignements précieux. L'auteur y a joint un tableau synoptique des manuscrits qui proviennent respectivement de Saint-Gatien, de Saint-Martin et de Marmoutier, ainsi qu'une liste qui épargnera des recherches ultérieures : c'est celle des pièces douteuses que M. R., après examen, a cru devoir rejeter. Nous n'entrerons point dans le détail des descriptions. Toutes ne sont pas également développées, et l'on sent que l'auteur a dû, en plus d'un cas, se plier aux circonstances, condenser certaines descriptions de manuscrits malgré l'importance de ceux-ci, et que la disposition des matériaux se ressent parfois des nécessités du moment. Tels détails que l'on serait tenté de chercher dans la seconde partie ont trouvé place dans l'introduction générale, qui constitue la première partie, et où personne ne songera à aller voir (comparer, par exemple, ce qui est dit, p. 20, du Reginensis Latinus 1484, avec la description de la p. 143). Ce sont là des défauts bien minimes dans une œuvre magnifique, et presque impossibles à éviter lorsqu'on manie une pareille masse de matériaux dispersés un peu partout.

M. C. H. Beeson fait à Loup de Ferrières un honneur réservé à bien peu de copistes ou même de savants : la reproduction in-extenso, en photogravure, des manuscrits où l'on peut avec certitude reconnaître sa calligraphie. Le premier volume de cette série projetée est une édition du codex Harleianus 2376, luxueusement reproduit. Il renferme le *De Oratore* de Cicéron, et constitue un des témoins les plus importants pour l'établissement du texte. M. B. fait précéder les planches, admirablement exécutées, d'une ample introduction. Il examine tout ce qui peut

contrib
qu'a e
Cicéron
main en
détails

* Jo
Develo

* Cla
tain an
6, 1926

* Lo
scottiqu
1931, p

* Id
Martin
généra

L'his
assez l
veut s
depuis
Il y fa
haut m
des ap
celtiqu
fin et
une sy
longue
mener
un be
Vies d
dus, t
sé, tou
notes
qui ve
R. dé
des or
qu'à l
cation
partic
l'obje
mona
carriè
qui es
que S
nastic
doute
les cl
mière

contribuer à la connaissance du manuscrit lui-même et de la part qu'a eue l'abbé de Ferrières dans la transmission de ce traité de Cicéron : l'intérêt de Servat Loup pour cette œuvre de l'orateur romain en particulier, ses caractéristiques comme scribe, les moindres détails de l'exécution.

P. GROSJEAN.

* John RYAN S. I. *Irish Monasticism. Origins and Early Developments*. Dublin, Talbot Press, [1931], in-8°, xv-413-xiv pp.

* Clark Harris SLOVER. *Early Literary Channels between Britain and Ireland*. Dans *University of Texas Studies in English*, No. 6, 1926, p. 5-12, et No. 7, 1927, p. 5-111.

* Louis GOUGAUD O. S. B. *Les Surnuméraires de l'Émigration scottique (VI^e-VIII^e siècles)*. Dans *Revue Bénédictine*, t. XLIII, 1931, p. 296-302.

* ID. *Anciennes Coutumes claustrales*. Ligugé, Abbaye Saint-Martin, 1930, in-8°, 123 pp. (= *Moines et Monastères*. A. Études générales, tome VIII).

L'histoire de l'Irlande monastique était à faire. On en connaît assez l'importance ; on pourra se faire une idée de sa difficulté si l'on veut se souvenir que, malgré l'abondance des documents publiés, depuis un demi-siècle surtout, nul n'avait osé l'entreprendre. Il y fallait une préparation variée, une bonne connaissance du haut moyen âge chrétien, afin d'établir le bilan des emprunts et des apports, une formation solide aux disciplines de la philologie celtique, sans quoi nombre de textes seraient restés lettre morte, enfin et surtout, un sérieux talent de composition pour présenter en une synthèse bien équilibrée les matériaux accumulés au cours de longues recherches. Telle est l'œuvre que le P. John Ryan a su mener à bien. Il en expose les résultats dans un volume qui est un bel exemple de *scholarship*. Parmi les sources employées, les Vies de saints et quelques documents hagiographiques moins étendus, tiennent le premier rang. Le P. R. a tout inventorié, tout classé, tout révisé. Ses aperçus pénétrants, appuyés sur un appareil de notes et de discussions de détail, sont désormais indispensables à qui veut étudier cette période de l'histoire du christianisme. Le P. R. délimite d'abord le cadre de ses recherches. Il résume l'histoire des origines du monachisme chrétien, oriental et occidental, jusqu'à la date de 432, où l'arrivée de S. Patrice établit la communication entre l'Irlande et la civilisation du reste de l'Europe, tout particulièrement en ce qui regarde les institutions religieuses. C'est l'objet de la première section. La deuxième retrace les débuts du monachisme en Irlande : S. Patrice d'abord. Le P. R. raconte sa carrière, en quelques pages. Il conclut par l'observation d'un fait qui est capital pour l'avenir religieux de l'Irlande : l'Église, telle que S. Patrice l'organisa, ne fut point une Église avant tout monastique. On l'a souvent prétendu, néanmoins, — effet, sans doute, du mirage des « siècles monastiques ». Incontestablement, les clercs et les évêques, du temps de S. Patrice, tenaient la première place ; les moines, dont le rôle ne fut d'ailleurs point négli-

geable, ne viennent qu'en second lieu. M. J. F. Kenney avait déjà suggéré, contre l'opinion couramment admise, que telle fut la réalité des faits (*Sources*, t. I, p. 329). Le travail du P. R. était presque entièrement terminé avant que parût celui de M. Kenney. Il est intéressant de voir les deux critiques parvenir, chacun de son côté, à une conclusion qui bouleverse les théories admises jusqu'ici. Très instructive, d'ailleurs, est la comparaison des *Sources* de M. Kenney et de l'*Irish Monasticism* du P. R. D'accord dans les grandes lignes du développement historique et dans la critique des documents, les deux auteurs sont parfois d'opinion différente sur des problèmes de détail. Ce serait un jeu dangereux que de tenter de les opposer l'un à l'autre. Les antiquités religieuses de l'Irlande sont souvent bien obscures. Lorsque deux critiques tels que M. Kenney et le P. R. sont d'avis divergent, ce serait présomption d'affirmer que les conclusions de l'un d'eux sont d'une fausseté manifeste. Cependant, leur point de vue n'étant pas identique, on consultera de préférence le P. R. pour l'exactitude et la précision dans l'analyse détaillée des pièces les plus diverses, des sources les plus inaccessibles. M. Kenney, s'attachant à l'histoire générale et à la bibliographie critique, avait apprécié la valeur et déterminé l'origine des documents. Le P. R. a tracé un tableau véridique et impartial du passé monastique de l'Irlande. En de nombreuses sous-sections, il développe cet exposé de la vie des moines, entre les dates approximatives de 560 et de 660. C'est, en effet, la seule période où des sources contemporaines permettent de contrôler très exactement les renseignements beaucoup plus tardifs que renferment les Vies de saints : celles-ci, on s'en souvient, furent pour la plupart rédigées, dans la forme qui nous est parvenue, cinq ou six siècles plus tard. Le P. R. décrit en détail la conception fondamentale du monachisme, le noviciat, la profession religieuse, les membres de la famille monastique (abbé, *seniores*, officiers monastiques ; relations entre supérieurs et inférieurs, discipline pénale), l'ordination des moines, les bâtiments (si ce terme n'est pas trop pompeux pour désigner les constructions simples à l'extrême, qui servaient d'abri aux moines celtiques), les relations extérieures des monastères avec l'Église en général, avec les pouvoirs civils, avec le peuple, avec d'autres monastères ; la prière publique et privée, la messe, l'eucharistie, la pénitence, le culte des saints et les honneurs rendus aux reliques ; le travail des moines, manuel et surtout intellectuel. Ce dernier point soulève des problèmes nombreux et ardu, que le P. R. pose avec la plus grande netteté. Enfin des renseignements sur le vêtement, la nourriture et le jeûne, le silence, le sommeil et les veilles, les austérités diverses. Sur l'histoire du mouvement monastique irlandais en général, le P. R. a des pages judicieuses, particulièrement celles qui traitent des grands fondateurs. Le monachisme irlandais fut soumis aux influences étrangères — et c'est un problème difficile à résoudre ou même à poser clairement, à cause des différents courants qui se font jour dans une tradition

fort
la
l'Ir
cop
don
de
par
que
ave
aut
mai
re
con
d'a
le
inv
nen
reli
le
A
cer
rec
tion
L'a
nou
cel
les
il d
ses
éch
Ry
par
thè
doc
dan
par
y f
dre
pos
qu
qu
d'u
les
ron
rela
blis
En
ent
tra

fort compliquée. Signalons encore la comparaison établie entre la vie monastique en Grande-Bretagne et ce que nous savons de l'Irlande (p. 148-66). Enfin un chapitre sur la juridiction épiscopale et les monastères au ^{vi}^e siècle. Une attention spéciale est donnée à la fondation de ^{Ste} Brigide, à Kildare. La question de juridiction, déjà peu claire ailleurs, est encore embrouillée ici par le fait qu'au lieu d'un abbé vis-à-vis d'un ou de plusieurs évêques, on trouve, à Kildare, l'autorité partagée, en quelque sorte, avec une abbesse, succédant à la fondatrice, qui s'était acquis une autorité personnelle extraordinaire. Il n'est plus possible désormais de s'occuper des documents qui nous instruisent de l'histoire ancienne de l'Irlande religieuse, sans les confronter avec les conclusions du P. R. dans ce volume, auquel nous espérons que d'autres succéderont bientôt. L'auteur y examinera sans doute le développement du monachisme irlandais sous l'influence des invasions danoises et de la réforme des Culdées, ainsi que les événements divers qui ont marqué l'histoire de ce grand mouvement religieux jusqu'à l'époque, plus rapprochée de nous, où s'effaça le particularisme celtique.

Auprès de ce *magnum opus* du P. John Ryan, il convient de placer un travail consciencieux de M. C. H. Slover. Publié dans un recueil peu accessible, il a trop longtemps échappé à notre attention ; nous nous excusons de le signaler avec beaucoup de retard. L'auteur n'a pas épargné sa peine, en dépouillant les textes qui nous renseignent sur les échanges intellectuels entre les deux îles celtiques pendant le haut moyen âge. Il n'a pas négligé non plus les indications épigraphiques, philologiques ou topographiques, et il déverse, en paragraphes soigneusement détaillés, le contenu de ses notes. Pour se convaincre de l'importance historique de ces échanges intellectuels, il suffit de se reporter aux pages où le P. Ryan a exposé l'évolution de l'idéal monastique en Irlande comparée avec celle du Pays de Galles. La première partie de la thèse de M. S. contient d'abondantes références à une foule de documents originaux que l'hagiographe ne peut ignorer. Cependant elle retiendra moins l'attention de nos lecteurs que la seconde partie, consacrée aux relations des centres ecclésiastiques. M. S. y fait preuve d'une érudition variée, qu'il serait difficile de prendre en défaut. Tout au plus, certaines des solutions qu'il propose pourraient-elles prêter à discussion. La patiente méthode à laquelle il s'est rigoureusement astreint donne des résultats remarquables. Mais, publié sans tables et sans index, son travail est d'une consultation assez difficile. Il nous faut signaler rapidement les matières traitées, afin d'indiquer aux spécialistes ce qu'ils pourront chercher dans ces pages. La première partie envisage les relations politiques et économiques : routes commerciales, établissement de colonies, expéditions militaires, mariages princiers. Ensuite, M. S. passe en revue les communications qui ont existé entre les centres ecclésiastiques : monastères irlandais dont les traditions gardent le souvenir d'endroits déterminés de l'île

sœur, monastères dont on sait seulement qu'ils ont eu des rapports, suivis ou accidentels avec la Grande-Bretagne en général ; rapports mutuels des monastères irlandais énumérés dans la première section ; importance littéraire de ces mêmes monastères, à raison soit des écrits qui en sont sortis, soit de leurs rapports avec d'autres monastères dont quelques œuvres nous sont parvenues ; enfin les canaux principaux par lesquels ont coulé les courants d'emprunts littéraires, aussi bien en Irlande qu'entre ce pays et la Grande-Bretagne. M. S. établit aussi, sur une solide documentation, les apports particuliers de certaines régions, notamment des côtes sud-est de l'Irlande et des terres qui lui font face sur la rive opposée du canal Saint-Georges. Il nous reste un souhait à exprimer : c'est que cette œuvre, mûrie encore et peut-être élargie, soit republiée en un volume plus accessible et pourvu de bons index.

M. C. H. Slover nous a envoyé également un article intitulé *The First British Colonization of Brittany* (extrait des mêmes *Studies in English*, No. 8, 1928, p. 42-49). C'est un examen critique des conclusions de La Borderie dans son *Histoire de Bretagne*.

Notons encore un article, bref mais important, du même auteur, *William of Malmesbury and the Irish* (*Speculum*, t. II, 1927, p. 268-83). A la suite d'un examen de la littérature, hagiographique pour une bonne partie, et assez suspecte, qui prétend retracer les origines de Glastonbury, l'auteur, se refusant d'ailleurs à appliquer les critères beaucoup trop sévères de W. W. Newell, arrive aux conclusions suivantes : Guillaume de Malmesbury s'intéressait aux documents irlandais et eut accès à quelques-uns d'entre eux ; il les adapta aux besoins de la propagande en faveur de Glastonbury, pour laquelle on employa également des matériaux relatifs au roi Arthur. Ainsi, les travaux de Guillaume de Malmesbury firent croître l'influence irlandaise, qui s'était déjà fait sentir à Glastonbury, et fournirent un point de contact entre les documents arthuriens et la tradition irlandaise, contact étendu et prolongé dans la suite, par les rapports de Guillaume avec la cour d'Angleterre. M. S. montre aussi que l'œuvre de Guillaume appartient à un plan d'ensemble : écrire l'histoire de la Grande-Bretagne de telle manière que les institutions anglo-normandes devinssent acceptables aux populations celtiques. Le travail fut réparti entre Guillaume, Geoffroy de Monmouth, Caradoc de Llancarvan et Henri de Huntingdon. Quelques détails particulièrement intéressants, p. 270, note 6, sur les rapports d'Abingdon avec l'irlandais S. Abban, et la connaissance qu'on avait en Angleterre des Vies de ce saint ; p. 273, sur les origines de la légende des deux Patrices, Patricius Senior et Patricius Iunior, ce dernier identique à l'apôtre de l'Irlande. Enfin un point qui devrait être étudié de plus près. Un des commentateurs du *Félire* d'Óengus (PLUMMER, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, Catalogue, No. 180), 2^e édition, p. 152, dont la date est malheureusement difficile à fixer,

mais est certainement antérieure à 1160 environ, cite « trachtad ind Felire atá o remus no nóem a n-Ardmacha », le Commentaire sur le martyrologe qui se trouve, depuis le temps des saints, à Armagh. Serait-ce un exemplaire d'un martyrologe historique ou du martyrologe hiéronymien ? En ce cas il faudrait sans doute y voir un ancêtre du martyrologe de Tallaght. Mais le passage cité dans les notes du *Félire*, seul indice qui nous permette de connaître le contenu du traité jadis conservé à Armagh, a l'apparence d'être plutôt détaché du commentaire d'un texte irlandais, probablement du *Félire* d'Óengus lui-même.

Sous le titre : *Les Surnuméraires de l'émigration scottique*, Dom Louis Gougaud, avec la sûreté de critique et l'abondance d'information qui le caractérisent, étudie certains personnages présentés comme Irlandais dans les Vies de saints. Il met de côté bon nombre d'entre eux, dont l'origine irlandaise est douteuse sinon controuvée. Comme il le remarque en terminant, la liste est assez remplie. Cela s'explique. Tant de Scotti avaient passé les mers pour se faire missionnaires sur le continent, y ouvrir des monastères, devenir reclus, écolâtres, évêques, que tout naturellement les écrivains des siècles postérieurs, de bonne foi ou non, n'hésitèrent pas à grossir encore le nombre de ceux qui prirent part à ce grand mouvement d'émigration. L'étude de Dom G. ne saurait être négligée, surtout en cette année où, à l'occasion du quinzième centenaire de S. Patrice, un peu partout, sur le continent comme en Irlande, on s'attachera sans doute à rappeler le souvenir des saints irlandais. La liste de ceux qui n'ont point de titres assurés à la nationalité irlandaise permettra d'en éliminer un certain nombre. Il en restera assez pour la gloire de l'Irlande.

Le dernier ouvrage de Dom Gougaud n'est pas destiné aux spécialistes des études celtiques. Revenant sur un terrain qui lui est familier — l'érudit bénédictin a groupé déjà, en diverses publications, une foule de détails curieux à ce sujet — il s'attache à décrire quelques anciennes coutumes claustrales : le langage par gestes en temps de silence, la prohibition du linge de corps, le pain béni, les règles relatives à la bonne tenue au chœur et celles qui concernaient la phlébotomie ; enfin les usages fort touchants qui accompagnaient la mort des moines, depuis le début de la maladie jusqu'après les obsèques, parfois pendant plus d'un an. Un chapitre aussi sur les sites et les noms des monastères de France, et, en appendice, — après une liste fort utile des règles, coutumiers, statuts, constitutions, ordinaires, cérémoniaux, tant des ordres monastiques et religieux que des ermites — quelques pages sur un moine du XI^e siècle et sa machine volante. C'est un supplément à un article, *L'Aéronef dans les légendes du moyen âge* (*Revue Celtique*, t. XLI, 1924, p. 354-58), où Dom G. rappelait certaines apparitions de vaisseaux fantômes, naviguant dans les airs, décrites notamment par les conteurs de l'Irlande. Dom G. se fait ici le champion de l'historicité d'une aventure que voici. Un moine de Malmesbury, Elmer, mérite certainement, à meilleur titre que

S. Aid mac Bric (cf. J. C. MACERLEAN, dans *Studies*, t. XV, p. 663) d'être rangé parmi les pionniers de l'aviation. Sa tentative se termina par une chute fâcheuse ; il resta infirme jusqu'à la fin de ses jours. En bon inventeur, il ne se résigna jamais à son échec et persista à soutenir que son appareil eût donné d'excellents résultats, s'il avait pu être doté d'un léger perfectionnement, à savoir une queue *a posteriori parte*, à l'instar des oiseaux. S'il n'en avait été bien empêché par son triste état, le digne moine n'eût point hésité un instant à recommencer l'expérience. Dom G. examine encore, à ce propos, les titres de G. B. Danti, mathématicien de Pérouse, qui fit du vol à voile, dit-on, sur le lac de Trasimène, vers la fin du xv^e siècle. Le critique conclut que les exploits de ce Pérugin sont légendaires. Elmer de Malmesbury reste donc le seul homme volant du moyen âge. Il avait parcouru déjà l'espace de plus d'un stade quand il s'abattit, à cause de la violence d'un tourbillon et aussi de la conscience de sa témérité, écrit son confrère Guillaume de Malmesbury, lequel ne paraît nullement s'être laissé convaincre par les discours de l'inventeur sur les améliorations dont était susceptible son ingénieux appareil.

P. GROSJEAN.

* Paul Alonzo BROWN. *The Development of the Legend of Thomas Becket*. Philadelphia, University of Pennsylvania, 1930, in-8°, 302 pp.

La bibliographie de M. P. A. Brown n'est pas un trompe-l'œil. C'est la liste très considérable des ouvrages dépouillés par l'auteur pour y recueillir tout ce qui concernait la « légende » de S. Thomas de Cantorbéry, depuis les plus anciens écrits jusqu'à de récents romans. Mais que faut-il entendre par « légende » ? Positiviste, non sans une pointe de mépris pour ceux qui ne partagent pas ses opinions, M. B. groupe sous ce vocable tout ce qu'il n'estime pas susceptible d'explication : ce sont, d'une part, les développements qui se sont ajoutés aux premiers écrits et dont on peut démontrer, de façon satisfaisante, qu'ils sont le produit de l'imagination, transformant à son gré les faits historiques ; et d'autre part, ce sont tous les phénomènes de caractère surnaturel : visions, révélations, même les miracles après la mort.

Pour M. B., la deuxième catégorie rentre dans la première. Il est malaisé, sans doute, de les délimiter exactement, dans le cas de S. Thomas surtout, qui fut l'objet d'une dévotion populaire des plus enthousiastes. Mais il y a certes matière à distinction. Quoi qu'il en soit, si l'on veut traiter pêle-mêle de « légende » tout ce qui est merveilleux et tout ce qui est historiquement douteux, M. B. a consciencieusement rempli son programme. Il prodigue les citations, alignant toutes les rédactions, même si elles diffèrent à peine en des points qu'on peut à bon droit considérer comme insignifiants. Dans certains cas, il est vrai, l'auteur se montre capable de synthétiser davantage, et de tirer, de cette poussière de menus faits, quelque conclusion.

Telle
men
plais
amat
marq
quet
ne p
solid
sider
de d
gnon
oblig
ress
les (s
sans
saisi
tion
croie
gend
ra p
dant
cons
men
dina
pou
sent
tiqu
celle
vari
typ
idéa
sist
est
se
que
con
N
il
fâch
des
La
sar
pas
et
ses
se
aur
In
Les

Telle « légende » s'est développée sur tel rythme, en s'agrémentant de tels ornements. Trop souvent, M. B. se contente du plaisir de cataloguer, selon des méthodes chères aux folkloristes amateurs, et de regrouper ensuite les versions en une table où il marque la présence ou l'absence d'incidents préalablement étiquetés et numérotés. Cet appareil d'érudition au goût du jour ne produit cependant qu'un petit nombre de résultats vraiment solides et neufs, ou simplement utiles. L'œuvre eût gagné considérablement à se débarrasser d'un échafaudage qui empêche de distinguer les lignes principales de l'architecture. Nous craignons fort que M. B. n'ait d'autres lecteurs que ceux qui se verront obligés à des recherches méthodiques pour déterminer ce qui ressort de cette abstruse compilation. Les conclusions générales (p. 257-261) auraient pu être esquissées plus simplement et sans toute cette préparation. Les voici : 1° La « légende » s'est saisie fort tôt de S. Thomas. Comme il est de commune observation que les Vies de saints soient écrites par des personnes qui croient au surnaturel, ceci ne mène pas fort loin. 2° Ces « légendes » sont nombreuses autant que variées ; chose qui n'étonnera personne : c'est-à-dire que les écrits sur S. Thomas furent abondants et son culte très répandu. 3° Il est plus intéressant de constater que certaines « légendes » (au sens de faits historiquement controuvés) ont eu la vie dure ; mais il n'y a là rien que d'ordinaire. 4° Ces « légendes » sont pittoresques. Ainsi le sont, pour la plupart, celles du moyen âge, ou du moins ainsi le paraissent-elles jusqu'au moment où l'accoutumance a cuirassé le critique contre l'impression de pittoresque, bientôt remplacée par celle du déjà vu : les hagiographes puisent à un fond en somme peu varié. 5° La « légende » prête à S. Thomas une attitude stéréotypée, selon l'opinion que les écrivains s'étaient formée du saint idéal. Ici encore, loi reconnue du genre. 6° La « légende » insiste fortement sur le parallèle entre Jésus et S. Thomas. Ceci est un peu plus caractéristique, bien que la même préoccupation se retrouve ailleurs, surtout dans l'hagiographie populaire ; et quel saint fut plus populaire que le martyr anglais parmi ses compatriotes ?

Nous devons marquer les défauts du travail de M. B. Mais il serait injuste de ne pas atténuer quelque peu l'impression fâcheuse qui en résulte. Les différentes sections groupent des faits parfois intéressants. Voici les principaux chapitres. La légende qui fait de la mère de S. Thomas une princesse sarrasine, est examinée avec grand soin (p. 28-74). M. B. passe en revue, après les « légendes » de la vie de S. Thomas et de son martyre, les récits qui mettent surtout en scène ses meurtriers. L'imagination populaire et celle des écrivains se sont fort exercées sur ce thème. M. B., qui ne veut rien omettre, aurait pu citer ici un des contes de R. H. Benson, dans *The Light Invisible*. La *gloria postuma* ensuite, notamment les miracles. Les traditions locales qui se rattachent à la mémoire de S. Tho-

mas, les prophéties politiques qui lui sont attribuées, et les légendes modernes, terminent l'exposé. M. B. résume fort bien l'état de la question des reliques : celles qui furent exhumées à Cantorbéry à la fin du siècle dernier sont-elles authentiques ? Il conclut sagement que non. Les restes du martyr furent si bien cachés à la Réforme qu'on n'a guère d'espoir de les découvrir. En appendice, trois versions de la légende de la princesse sarrasine : un poème anglais, extrait du *Légendier* en dialecte méridional (MS. Bodl. Rawl. Poet. 225, fol. 53-56, *xv^e siècle*) ; un passage en prose, traduction anglaise anonyme de la *Légende dorée* (MS. Add. 11565 du British Museum, fol. 45-46, premier quart du *xv^e siècle*) ; en latin enfin, un extrait de la *Vie* par Jean de Grandisson, *BHL*. 8215b (MS. 467 de Corpus Christi College, à Cambridge, fol. 5-9, début du *xv^e siècle*, avec quelques variantes des MSS. 265 et 464 du même fonds). Cette édition fourmille d'erreurs. M. B. eût été bien inspiré de consacrer à la correction du latin un peu de l'attention assez inutile qu'il met à noter, en italiques, les abréviations les plus courantes. P. 269, la ligne 2, sans ponctuation, est incompréhensible ; à la ligne 11, pour *viviarum gentium*, lire sans doute *variarum gentium* ; à la ligne 15, *promitte* ne donne aucun sens et ce n'est pas le seul passage que nous ayons dû renoncer à comprendre ; à la ligne 5 du bas, lire *quod* au lieu de *quo*. P. 270, l. 7, lire *vero* au lieu de *uno* ; l. 8, lire *autem* au lieu de *ab*. Les textes latins et français que cite M. B., de ci de là, sont pleins de fautes. La bibliographie n'est pas beaucoup plus correcte. P. 110, au lieu de *church of Constantius*, lire *church of Coutances*. P. 147, lire *rites* au lieu de *rights*. P. 114, la Montagne Noire, citée par Baronius, *Annales Ecclesiastici*, t. XIX (Lucae, 1746), p. 399, col. 2, est sans nul doute celle qui sépare Antioche de la mer. P. 219, les Tournaisiens ne seront guère flattés de constater qu'en Amérique on prend leur vieille cité pour un village. P. 65, parmi les parallèles, il convenait de placer le récit souvent répété de la captivité de S. Vincent de Paul en pays barbaresque. Enfin, pour être complet, il ne fallait négliger ni l'Occident (*Vie irlandaise de S. Thomas de Cantorbéry*, PLUMMER, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, Catalogue, No. 364 ; publiée dans *Irisleabhar Mhuighe Nuadhat*, 1912, p. 69-74), ni l'Orient, dans le synaxaire arménien de Cilicie, comme on l'a noté ici-même (*Anal. Boll.*, XXV, 374).

P. GROSJEAN.

* Riccardo ZAGARIA. *San Riccardo nella leggenda, nella storia, nella poesia popolare et nella letteraria*. Andria, Tipografia Francesco Rossignoli, 1929, in-8°, xi-145 pp.

L'histoire de S. Richard, évêque d'Andria, dans la Pouille, et que l'on dit Anglais d'origine, n'est pas sans soulever de grandes difficultés au point de vue critique. On est allé jusqu'à se demander s'il fallait placer ce personnage au *v^e siècle* ou vers l'an 1200. M. Riccardo Zagaria consacre au patron d'Andria un volume où il reprend la question. Son œuvre est principalement dirigée con-

tre d
M. Z
moir
pour
ci co
çois
de la
à un
saint
ces c
plus
tradi
de sa
fourn
texte
local
poém
la R
peut
du m

*

1265.

don

La

mon

auter

toire

géné

adm

d'hu

le sa

Rebe

ouvr

les s

gran

jour

sont

plus

gouv

mill

S

cett

(775

ont

prin

que

Mir

tre des publications qui ne nous sont point parvenues, et dont M. Z. rend un compte peu favorable : elles ne tendraient à rien de moins, s'il faut l'en croire, qu'à revendiquer une historicité absolue pour les détails les plus invraisemblables de la légende. Celle-ci comprend trois parties, dues toutes trois au duc d'Andria, François II del Balzo : une Vie (*BHL*. 7204), un récit de l'invention et de la translation (*BHL*. 7205), et des Miracles (*BHL*. 7206). Écrites à un moment où il s'agissait avant tout de justifier le culte du saint récemment découvert, en présentant sa biographie, toutes ces compositions doivent faire l'objet de graves réserves. Il est plus que probable que rien, absolument rien ne subsistait d'une tradition historique au sujet de S. Richard, et que les détails de sa carrière sont sortis de l'imagination du noble duc. M. Z. fournit de toutes ces pièces une traduction italienne, ainsi que le texte latin de l'office. Ensuite un récit en vers, dans le dialecte local, avec traduction. L'auteur examine également un long poème en italien littéraire, composé dans le goût de l'Italie d'après la Renaissance. Il conclut en s'efforçant de dégager ce que l'on peut retirer de toute cette littérature, sinon pour l'histoire du saint, du moins pour celle de son culte.

P. GROSJEAN.

* Charles BÉMONT. *Simon de Montfort, Earl of Leicester, 1208-1265*. A New Edition translated by E. F. JACOB. Oxford, Clarendon Press, 1930, in-8°, xxxix- 303 pp., illustrations.

La seconde édition du *Simon de Montfort* de M. Charles Bémont, publié en français en 1884, et remanié sans cesse par son auteur au cours d'une carrière d'un demi siècle consacrée à l'histoire d'Angleterre, serait peut-être restée dans les cartons sans la généreuse intervention des presses universitaires d'Oxford. Les administrateurs du célèbre établissement nous présentent aujourd'hui un magnifique volume, traduit par M. Ernest F. Jacob, le savant auteur des *Studies in the Period of Baronial Reform and Rebellion, 1258-1267*. L'édition anglaise forme presque un nouvel ouvrage. Elle a bénéficié des nombreuses découvertes faites dans les sources documentaires, les archives locales et celles de diverses grandes familles, ainsi que des importantes études qui ont vu le jour depuis 1884. Les pièces justificatives de l'édition française ne sont pas reproduites. Leur place est prise par des développements plus abondants sur les affaires de Gascogne, sur la période du gouvernement des barons (1258-1267), et sur l'histoire de la famille de Montfort après la mort du comte Simon.

Sans avoir été jamais l'objet d'un culte reconnu, le héros de cette biographie figure dans la *Bibliotheca hagiographica latina* (7759 et 7760), à raison de deux collections de Miracles qui lui ont été attribués. Elles n'ont guère été étudiées depuis l'*editio princeps* de 1840, et seraient dignes d'un examen sérieux, ainsi que d'autres Miracles anglais, dont les *Henrici VI Angliae Regis Miracula Postuma* et ceux de Thomas de Hereford (*BHL*. au

mot Thomas, ep. Herefordensis, n° 1, 2) comptent parmi les plus importants. La ressemblance est étroite entre le culte de Simon de Montfort et celui de Henri VI. Tous deux, après une défaite politique, devinrent l'objet de la piété populaire; tous deux furent vénérés comme des martyrs, le premier des libertés du peuple, le second de la légitimité. D'autres procès de béatification anglais n'ont pas abouti. Citons celui de Richard le Scrope, mis à mort par Henri IV en 1405; la cause fut arrêtée pour des motifs politiques. Rappelons encore celui de l'évêque de Wells, Guillaume de la Marche, pour la béatification duquel les chanoines de son ancien diocèse députèrent, en 1324, des procureurs en cour de Rome, alors que l'épiscopat anglais tout entier présentait une supplique à Jean XXII. L'article 8 du *Dictum de Kenilworth* priait le légat Ottoboni d'appliquer dans leur rigueur les lois de l'Église contre ceux qui considéraient Simon de Montfort comme un saint et un juste, et d'empêcher qu'on publiât ses Miracles, qualifiés de vains et fictifs. On invitait aussi l'autorité royale à mettre fin à ces abus, sous peine de châtement. Le même document, pour prouver l'indignité de Simon, ajoute qu'il était mort excommunié. Sur ce dernier point, son fils, Amaury de Montfort, écrivit à Clément IV. Son père avait imploré et reçu l'absolution avant la bataille d'Evesham, où il périt, et donné, au dernier moment, des signes de repentir. Le 11 mai 1267, le pape chargea Ottoboni d'une enquête, dont il ne reste, semble-t-il, aucune trace (p. 256, et p. 261, note 8). Le roi se plaignit au pape qu'Amaury se fût fait promettre que l'excommunication serait levée, et demanda qu'elle fût, au contraire, maintenue. Le même jour où le pape ordonnait l'enquête, il enjoignait au légat de faire publier à nouveau les sentences d'excommunication portées contre Simon et ses adhérents (p. 261).

Malgré ces mesures, le bruit courut de miracles survenus au tombeau de Simon et à l'endroit où il fut si horriblement mutilé. Un office liturgique fut même composé en l'honneur du « nouveau Macchabée », « gardien du peuple anglais »; on le trouvera à la fin du volume de Sir George W. PROTHERO, *Life of Simon of Montfort* (1877). L'abbé Jean-Joseph Expilly, dans son *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France*, t. IV (Amsterdam, 1766), p. 799, au mot Montargis, paraît dire que « les cendres du comte de Leycester » reposaient dans le couvent des Dominicaines de cette cité. Rien pourtant n'autorise à penser qu'aucune partie de ces reliques ait jamais quitté l'Angleterre (p. 259, note 1). Simon avait compté de nombreux partisans dans le clergé, principalement dans les Ordres mendiants et surtout chez les Franciscains. On trouve mentionnés les évêques de Durham, Lincoln, Winchester, Londres, Worcester, Chichester, Ely et Salisbury, les abbés de Bury St. Edmunds, Waltham, Notley et Reading. Une enquête fut prescrite en 1267, auprès « ausi bien des erceveskes, eveskes, de tu-

tes gen
latin p
de tute
cains, c
tions s
couven
pothès
tion.
en pos
phrase
qua v
Paul, z

Quel
xer la
date d
Montfo
des sa
après
cérém
partie
Guilla
Cette
le roi
rement
moder
note M
s'écriv
nuscul
(p. 17
le poè
Anel»,
du cor

Quel
psaum
tuorum
aurait
me) le
les jou
rême.
mariag
(p. 79
de ce
ques i
noms
les pre
Peter,

ANAL

tes gens de religion de quel ordre ke il seient, cum de persones [le latin *personae*, l'anglais *parsons*, les curés] et prestres et de clers, e de tute autre manere de genz » (p. 248). Un couvent de Franciscains, on ignore lequel, reçut du légat, le 23 août 1266, des instructions sévères. Serait-ce plutôt une circulaire envoyée à tous les couvents des Frères Mineurs? M. B. n'envisage pas cette hypothèse, et le passage qu'il cite ne permet pas de trancher la question. En tout cas, il n'y a pas lieu, pensons-nous, de changer en *possitis*, contre le manuscrit, le dernier mot du membre de phrase : « *nemini dantes occasionem contra ministerium vestrum qua vituperari possit* » ; c'est en effet une citation libre de S. Paul, *ut non vituperetur ministerium nostrum* (2 Cor. 6, 3).

Quelques arguments tirés de l'hagiographie aident M. B. à fixer la chronologie en certains points. Ainsi, pour préciser la date des mouvements de Richard de Cornwall et de Simon de Montfort, il s'appuie sur deux circonstances concernant le culte des saints : la translation de S. Edmond Rich (7 juin 1247), peu après sa canonisation, qui avait eu lieu le 11 janvier, et la triple cérémonie de la translation de S. Édouard, de la réception d'une partie du Précieux Sang, et de l'investiture, comme chevalier, de Guillaume de Valence, le 13 octobre de la même année (p. 71). Cette date du 13 octobre, à cause de la fête de S. Édouard, que le roi Henri III célébrait avec splendeur, était d'ailleurs régulièrement l'occasion d'une réunion officielle, de ce que les historiens modernes appellent la « communance » ; la vraie forme, comme le note M. B., est sans doute « communauté », car les deux mots s'écrivaient de même, à la différence de l'*u* à l'*n* et du *t* au *c* minuscules, presque imperceptible dans les manuscrits de l'époque (p. 170). Dans l'explication d'une formule de serment mise par le poète dans la bouche de Simon de Montfort, « par le cors saint Anel », M. B. fait remarquer qu'il ne s'agit point d'un saint, mais du corps du Christ, l'agneau pascal (p. 177).

Quelques observations de détail. P. 76, note 1, la citation du psaume 109 n'est pas correcte sous la forme *sub scabellum pedum tuorum*. P. xxx, note, il semble que l'inventaire de Montargis aurait dû être traduit comme suit : « sur (le reliquaire qui renferme) le cœur de la comtesse de Leicester : une petite couverture pour les jours ordinaires, une pour les jours de fête, et une pour le carême. » Deux dates différentes sont assignées au cinquième mariage de Perronnelle, comtesse de Bigorre : 1242 (p. 67) et 1239 (p. 79, note 4) ; il n'est d'ailleurs guère possible qu'une fille issue de ce mariage ait épousé Gaston de Béarn dès 1243 (p. 67). Quelques inconséquences dans la traduction, et dans l'orthographe des noms propres auraient dû être évitées. Enfin, puisque même les presses d'Oxford ne sont pas impeccables, lire *Pater* au lieu de *Peter*, p. 266, note 7.

P. GROSJEAN,

* Stephen J. WILLIAMS. *Ffordd y Brawd Odrig o Lawysgrif Llanstephan 2*. Caerdydd, Gwasg Prifysgol Cymru [Cardiff, University of Wales Press], 1929, in-8°, xxix-124 pp., carte.

* Id. *Ystoria de Carolo Magno o Lyfr Coch Hergest*. Ibid., 1930, in-8°, LIII-234 pp.

Ffordd y Brawd Odrig (« le Voyage du Frère Odrig ») est l'ancienne version galloise des voyages du B. Odoric de Pordenone (BHL. 6303-6313). M. S. J. Williams s'est servi du seul manuscrit connu, Llanstephan 2, colonnes 234-276, seconde moitié du x^v^e siècle. Un des copistes est peut-être le personnage qui signe à la fin Jancyn vab Davydd vab Gruffydd. Nous sommes un peu moins pauvres de renseignements sur le traducteur, un certain Syre Dafydd Fychan o Forgannwg. Il entreprit le travail à la demande de son « maître », Rhys ap Thomas vab Einyawn. L'examen critique des notices biographiques consacrées depuis le début du x^{vii}^e siècle à Sir David conduit M. W. à révoquer en doute bon nombre d'allégations. Ceci seulement mérite d'être retenu : c'était un prêtre, versé dans les lettres, qui vivait dans le Morgannwg au x^v^e siècle. Poète peut-être à ses heures, il ne paraît pas avoir pratiqué avec grande ferveur l'art bardique. Il ne subsiste de ses autres œuvres, si tant est qu'il en ait composé, que *Ffordd y Brawd Odrig*. C'est une version établie d'après un texte latin. La forme des noms étrangers en fait foi, argument dont M. W. néglige de tirer parti, quand il se prononce contre la probabilité d'un intermédiaire anglais ou français. Des nombreuses recensions latines, les seules qui aient été comparées par M. W. sont BHL. 6303, 6306 et 6313. La version galloise se rapprocherait plutôt de BHL. 6303 ; mais l'étude des recensions latines n'est pas assez avancée pour permettre d'asseoir un jugement certain. En attendant, M. W. a compilé une liste sommaire de douze manuscrits latins et d'un manuscrit italien (p. xix), sans approfondir davantage cette question, qui n'est pour lui qu'accessoire. Il se contente, pour faciliter l'intelligence du gallois, de reproduire en appendice une bonne partie du texte BHL. 6303, d'après une réimpression récente des *Navigations* de Hackluyt (Glasgow, University Press, 1904). Le manuscrit de Llanstephan présente des lacunes qu'il n'est pas possible de combler. L'éditeur ajoute quelques remarques sur la langue du traducteur, un glossaire, des notes éclairant les passages difficiles, des index et une carte, le tout en gallois. Quelques erreurs ont échappé à la correction : p. xii, ligne 2 du bas, lire *circa* au lieu de *apud* ; p. 91, *Padua* au lieu de *Padna* ; p. 95, *Orientalium* au lieu de *Orientalum*.

Les textes gallois publiés par le même celtisant dans son *Ystoria de Carolo Magno* sont transcrits du Livre Rouge de Hergest, manuscrit du x^{iv}^e siècle (à Jesus College, à Oxford). Ce sont des traductions du Roman d'Otuel, de la Chanson de Roland et de la chronique du pseudo-Turpin. L'original latin, pour cette dernière, d'après ce qu'en dit M. W., serait BHL. 1589-99 plutôt qu'une

autre re
dod Si
autre e
tard po
mêle da
que en
dod Sia

Les
Magno
dorian,
la tradu
joindre,
Rev. R
précédé
dans Y
gèremen
10, xiv^e
ment d
lections
Hartwe
de ces p
études
do-Turp
prince
Chanson
d'Otuel
et un a
onomas

Clém
professe
louse, F

L'ann
re (122
de ses
l'Église
au stu
Retrac
de notr
qui pré
1311 à
juris. I
les diff
chanoir
Palais,
peu pr
maigre
seigna,

autre recension. Il y avait lieu de publier en même temps *Pererindod Siarlymaen* (le Pèlerinage de Charlemagne), qui se lit en un autre endroit du même manuscrit ; mais on l'a remarqué trop tard pour le joindre aux autres. Ces pièces gisent en effet pêle-mêle dans le Livre Rouge, et ce n'est pas sans peine que la critique en a établi la division et le classement. Le texte de *Pererindod Siarlymaen* a d'ailleurs été imprimé en 1879 par John Rhys.

Les trois récits gallois qui composent l'*Ystorya de Carolo Magno* n'étaient pas inconnus. En 1883, à la Société des Cymmrodorion, paraissait l'édition de Thomas Powel (texte seulement ; la traduction, les notes et le glossaire, qu'on s'était proposé d'y joindre, n'ont jamais vu le jour). Ce travail fut complété par le Rev. Robert Williams, qui donna, en 1907, une version anglaise précédée d'une bonne introduction (*The History of Charlemagne*, dans *Y Cymmrodor*, t. XX, London, 1907). Une recension légèrement différente (manuscripts de Peniarth, 4, 7, 8a, 8b, 9 et 10, xiv^e-xvi^e siècles) a été imprimée par Robert Williams, séparément d'abord, en 1879 ; ensuite, en 1892, dans le tome II des *Selections from the Hengwrt Manuscripts* de Robert Williams et Hartwell Jones. M. W. achève, dans son introduction, l'œuvre de ces prédécesseurs ; il tient compte soigneusement des meilleures études récentes sur les chansons de geste. La Chronique du pseudo-Turpin aurait été traduite en gallois avant 1282, sur l'ordre du prince Gruffudd ap Maredudd, par un certain Madog ap Selyf. La Chanson de Roland fut mise en gallois un peu avant le Roman d'Otuel, qui était traduit en 1336. M. W. a établi un glossaire et un appareil de notes, ainsi que deux index, topographique et onomastique.

P. GROSJEAN.

Clément TOURNIER. *Le bienheureux Bertrand de Saint-Geniès*, professeur à l'université de Toulouse, patriarche d'Aquilée. Toulouse, Privat, 1929, in-8°, 253 pp.

L'année où l'université de Toulouse célébrait son vii^e centenaire (1229-1929), M. Tournier voulut faire revivre le souvenir d'une de ses gloires un peu oubliées. Bertrand de Saint-Geniès, que l'Eglise honore du titre de bienheureux, fut en effet professeur au studium toulousain avant de devenir patriarche d'Aquilée. Retracer sa vie n'était pas chose facile, étant données les lacunes de notre information. Nous ignorons presque tout de la période qui précéda son élévation à l'épiscopat. On relève son nom en 1311 à la matricule de Toulouse avec la mention *professor utriusque iuris*. Plus tard, les registres pontificaux permettent de jalonner les différentes étapes de sa carrière : il est nommé successivement chanoine à Angoulême, chapelain du Pape, auditeur du Sacré Palais, et chargé de missions diplomatiques en Italie. C'est à peu près tout ce que nous savons. Pour mettre en œuvre ces maigres matériaux, M. T. reconstitue le milieu où Bertrand enseigna, et raconte quelques événements historiques auxquels on

sait qu'il prit part. C'est ce qui donne à son récit — au moins dans la première partie — l'aspect un peu disparate d'une mosaïque de tableaux, où le héros qui devrait jouer le rôle principal a l'air d'un simple figurant.

Nous sommes heureusement mieux renseignés sur la seconde partie de la vie de Bertrand de Saint-Geniès, devenu évêque d'Aquilée. Car nous avons une lettre où il détaille lui-même ses expéditions militaires, et une *Vita* écrite par son chapelain. La lettre a fourni à M. T. la matière d'une quarantaine de pages, où revit avec intensité l'Italie querelleuse du xiv^e siècle. Seigneur temporel en même temps que pasteur d'âmes, le patriarche d'Aquilée doit sans cesse entrer en campagne, tantôt contre Louis de Bavière, l'ennemi acharné du Pape, tantôt contre les Vénitiens ou les comtes de Goritz, ses turbulents voisins. D'autre part les détails fournis par la *Vita* permettent au moins de faire entrevoir les hauteurs où vivait cette âme de prêtre. La mort enfin fait éclater au grand jour son héroïsme. Comme S. Thomas Becket, auquel il avait une grande dévotion, Bertrand de Saint-Geniès tombe assassiné, martyr de la défense des droits de l'Église (1350).

Avec les données assez pauvres dont il disposait, M.T. a écrit un petit livre qui se lit agréablement. On regrettera cependant que l'absence de bibliographie systématique empêche de juger avec précision de la largeur de son information. A. DELÉPIERRE.

Marguerite ARON. *Un animateur de la jeunesse au XIII^e siècle.* Vie, voyages du B. Jourdain de Saxe, maître-ès-arts à Paris et général des Frères Prêcheurs, de 1222 à 1237. Introduction par le P. MANDONNET. Paris, Desclée-De Brouwer, 1931, in-8° xvi-396 pp., portrait.

Jourdain de Saxe entre chez les Frères Prêcheurs en 1220. Il n'a pas deux ans de vie religieuse quand, à la mort de S. Dominique, il est élu pour le remplacer à la tête de l'ordre. Dès lors, sa vie est une continuelle pérégrination ; car les chapitres généraux qu'il doit présider chaque année le ramènent alternativement de Paris à Bologne et de Bologne à Paris. Et comme il profite de ses déplacements pour visiter au passage les couvents dominicains qui, sous son impulsion, naissent alors un peu partout, il parcourt les chemins de France, de Flandre, d'Allemagne, de Suisse et d'Italie. Au milieu de ces voyages, Jourdain n'oublie pas qu'il est Prêcheur. Il y trouve occasion de déployer sur un plus large théâtre ses dons exceptionnels d'« animateur de la jeunesse ». Ce n'était pas sans motif que les chapitres généraux avaient choisi pour siège Paris et Bologne, les deux plus grandes universités du XIII^e siècle : l'ordre dominicain avait besoin de lettrés. Le principal souci de Maître Jourdain sera de susciter des vocations parmi les étudiants. Ce qu'on nous raconte à ce sujet tient du prodige. Qu'il arrivât pour prêcher le carême ou l'avent, les clercs accouraient en foule et demandaient l'habit par groupes

compa
suivai
ceux d
dans u
fils de

Sa v
cain.
un de
restes
Outre
spiritu
cette â
d'activ
tes am
fait éc
de ces
térité.
les mo
logique
dain. F
le fasse
ver qu
tificat
base p

Les
seront
ne no
naissan
qu'elles
des, so
l'histori
provoq
datant
physiq
esprit
portent
sieurs
Cantor
d'entre
carrière
qui ex
en par
Néanm
qui se m
Depuis
vel ouv
notre a
sur le

compact. La « sirène des écoles », comme on l'appelait, poursuivait les escoliers de Bologne à Padoue, à Vercell, à Crémone, ceux de Paris jusqu'à Oxford même. Ce grand voyageur périt dans un naufrage, comme il revenait d'avoir été consoler ses fils de Terre-Sainte.

Sa vie nous est connue par les chroniques de l'ordre dominicain. Nous avons en outre la bonne fortune de posséder de lui un *de Initiis Ordinis* et une cinquantaine de lettres authentiques, restes de sa correspondance avec la bienheureuse Diane d'Andalo. Outre le mérite d'être le premier recueil de lettres de direction spirituelle connu, elles nous permettent de pénétrer un peu dans cette âme de saint, à la fois tendre et virile, mystique et dévorée d'activité. Elles dévoilent aussi le secret d'une de ces étonnantes amitiés, toutes surnaturelles, comme seul le christianisme en fait éclore. M^{me} A., qui a fait paraître une édition française de ces lettres en 1924, en a tiré parti avec une incontestable dextérité. Elle profite de toutes les indications éparses, combine les moindres indices afin de reconstituer dans leur ordre chronologique et leurs particularités caractéristiques les voyages de Jourdain. Fréquemment, elle a dû recourir à la conjecture. Bien qu'elle le fasse avec bonheur le plus souvent, on pourra cependant trouver que la part qu'elle attribue à Jourdain dans les actes du pontificat de Grégoire IX (pp. 287-289), est déterminée d'après une base plutôt fragile.

Les premières années du Maître général des Frères Prêcheurs seront toujours une énigme pour l'historien. Les chroniques ne nous renseignent pas avec précision sur le lieu de sa naissance : on ne sait trop à quoi répond le nom de « Borchberg » qu'elles citent. Elles sont muettes aussi sur sa famille, ses études, son âge même. Il apparaît brusquement à la lumière de l'histoire en 1220, date de son entrée en religion. Ce mystère a provoqué une hypothèse assez intéressante. Nous possédons, datant du XIII^e siècle, de nombreux traités de mathématique et de physique, qui eurent une vogue considérable et témoignent d'un esprit scientifique très en avance sur l'époque. Les manuscrits portent le nom de *Jordanus*, parfois *Jordanus de nemore*. Plusieurs historiens des sciences, comme P. Boutroux, M. Curtze, M. Cantor n'ont pas hésité à l'identifier à Jourdain de Saxe. Avant d'entrer dans l'ordre dominicain, ce dernier aurait donc eu une carrière éclatante de mathématicien. Conjecture séduisante et qui expliquerait plus d'un trait de la physionomie du maître, en particulier son extraordinaire ascendant sur les étudiants. Néanmoins, elle n'a pas trouvé grâce aux yeux de Denifle, qui se refusait catégoriquement à accepter l'identification proposée. Depuis plusieurs années la question est pendante. Dans ce nouvel ouvrage, M^{me} A. se déclare pour l'identité, sans toutefois, à notre avis, apporter d'arguments définitifs. Elle se fonde surtout sur le témoignage de Nicolas Trivet, chroniqueur dominicain du

début du ^{xiv}^e siècle : *Successor beati Dominici factus est frater Iordanus, natione teutonicus, dioecesi moguntinus, qui cum Parisiis in scientiis saecularibus et praecipue in mathematicis magnus haberetur, libros duos admodum utiles, unum de ponderibus, et alium de lineis datis dicitur edidisse.* Témoignage formel si l'on veut, mais comme le fait remarquer Denifle, postérieur à Jourdain de près d'un siècle. Et l'on s'explique difficilement que les chroniqueurs contemporains du maître, jaloux de relever tout ce qui avait trait à sa gloire, aient totalement laissé dans l'ombre son renom de mathématicien. Que l'on ait pu, quatre-vingts ans plus tard, confondre deux homonymes, il n'y aurait là rien que de très conforme aux mœurs de l'époque. Parmi les partisans de l'identité, M^{me} A. cite le P. Théry. C'est lui faire dire plus que ne le comporte son article du *Dictionnaire de théologie catholique*, où il se borne à conclure que la question n'a pas encore été tranchée. Peut-être est-elle insoluble, du moins jusqu'à un examen plus approfondi des sources.

Le livre de Mme A. ne se présente ni comme œuvre de pure vulgarisation ni comme réservé aux seuls érudits. La bibliographie est rejetée à la fin du volume, et les notes au bas des pages réduites au strict minimum. Il s'adresse donc à un public assez large, qui revivra avec intérêt, en sa compagnie, les débuts du grand ordre dominicain.

A. DELÉPIERRE.

* BERTHEM-BONTOUX. *Sainte Françoise Romaine et son temps* (1384-1440). Paris, Bloud et Gay, 1931, in-8°, LX-555 pp.

En écrivant ce livre sur S^{te} Françoise Romaine, M^{me} Berthem-Bontoux a eu l'ambition de composer une biographie qui satisfît à toutes les exigences de la critique. « ... Si nous avons tenu à épuiser... la bibliographie de la sainte, c'est en vue de faire un travail aussi complet que possible et — autant que l'histoire le permet — définitif, en ce sens que nous avons apporté le dernier mot connu sur chaque point de la vie de Françoise Romaine » (p. LVIII). Il est certain que ce gros volume, muni d'une imposante bibliographie et bourré de notes, suppose de longues heures de veille. M^{me} B. ne s'est pas contentée de narrer la vie de S^{te} Françoise. Ainsi que l'indique le sous-titre, elle a voulu replacer son héroïne dans le milieu où elle a vécu, la Rome et l'Italie du *Quattrocento*. Les événements qui se déroulèrent durant ces années dans la péninsule et surtout à Rome eurent une profonde répercussion sur la vie de la jeune patricienne, dont le noble caractère n'apparaît dans tout son relief que si on se rappelle les circonstances parfois tragiques auxquelles elle fut mêlée. Ce cadre, déjà très vaste, M^{me} B. l'a encore élargi en introduisant des dissertations qui n'ont qu'un lien fort lâche avec la vie de S^{te} Françoise. Était-il, par exemple, bien nécessaire, à propos du mariage de la sainte (p. 20, 24), de remonter jusqu'aux institutions romaines ? Quelques pages plus loin, nouvelle digression sur les costumes et les parures des

jeunes
ment
du lec

L'ét
quelq
bre d
de car
S^{te} Fr
enfin

M^{me}
breux
manus
ou M.
avec l
cès de
dit p
explo
En to
que M
de S^{te}
contri
il retr
cipau
suiv.)

pp. 1
Lugar
celet
tes co
lait i
la va

La
vanni
ment
une r
*176)
B. pa
des d
nières
M^{me} l
a déc
cette
recen
et au
Sanc
tiotti
à jou
larité
(p. 2)

jeunes patriciennes au x^v^e siècle. Si l'on élaguait ces développements qui ne se rattachent pas directement au sujet, l'attention du lecteur serait moins dispersée et le livre gagnerait en cohésion.

L'étude des sources n'a pas été faite avec assez de soin, et sur quelques points l'information est tout à fait insuffisante. Au nombre des documents les plus importants, il faut placer les procès de canonisation. Le premier date de 1440, année de la mort de S^{te} Françoise; le second eut lieu en 1443, le troisième en 1451, enfin le dernier en 1604.

M^{me} B. cite constamment ces textes et leur emprunte de nombreux détails. A deux reprises (p. LIX et 489), elle énumère les manuscrits dont elle s'est servie : « M.12620, pour le procès de 1451, ou M. 12621, qui contient une synopse de quatre procès précédents avec les pièces fort riches et complètes du dernier et définitif procès de 1608 ». Où sont conservés ces documents? On ne nous le dit pas. Pour quelle raison ces deux manuscrits sont-ils seuls exploités à l'exclusion des autres? On ne nous le dit pas davantage. En tout état de cause, il n'est pas douteux que les copies des procès que M^{me} B. n'a pas utilisées, ont une autorité telle que l'historien de S^{te} Françoise Romaine ne peut se dispenser de les mettre à contribution. En 1908, D. Lugano a publié un article dans lequel il retraçait l'histoire des procès successifs et en décrivait les principaux manuscrits (*Revista storica Benedettina*, 1908, p. 42 et suiv.). Un peu plus tard le P. A. Poncelet signalait (*Cat. Lat. Rom.* pp. 144-45, 453, 454) d'autres copies, qui avaient échappé au P. Lugano. Enfin, dans le supplément à la *BHL*, le même P. Poncelet présentait un essai de classement qui groupait tous les textes connus (*BHL*. 3093 m à 3093 p, 3094 b, 3094 d, 3094 f). Il fallait invoquer le témoignage de ces manuscrits, dont l'origine et la valeur sont universellement reconnues.

La Vie de S^{te} Françoise Romaine écrite par son confesseur, Giovanni Mattiotti (*BHL*. 3094) est, après le procès de 1440, le document le plus célèbre. On connaissait de ce texte deux recensions, une recension latine publiée dans les *Acta Sanctorum* (Mart. II, *92-*176) et une recension italienne, publiée en 1882 par Armellini. M^{me} B. passe rapidement à côté des problèmes posés par ces deux états des documents (p. LIX, p. 223, p. 538) et semble ignorer les dernières publications sur ce sujet. La recension latine serait, d'après M^{me} B. postérieure à la recension italienne (p. 538). Or D. Lugano a découvert une nouvelle recension latine qui modifie entièrement cette manière de voir. Le savant bénédictin a prouvé que cette recension, authentiquée par G. Mattiotti lui-même, était antérieure et au texte italien publié par Armellini et au texte latin des *Acta Sanctorum*. Quant à l'origine de la biographie écrite par G. Mattiotti, M^{me} B. croit pouvoir affirmer que c'est un « journal mis à jour continuellement par son confesseur avec cette honnête régularité d'un bon teneur de livres, autant dire d'un bon comptable... » (p. 223). C'est accorder une valeur exagérée à ce texte et s'abu-

ser sur les circonstances dans lesquelles il a été rédigé. Si l'on compare le texte latin authentiqué par G. Mattiotti avec le premier procès (1440) on s'aperçoit que Mattiotti, en écrivant la biographie de S^{te} Françoise, avait sous les yeux le volume du procès de 1440 et qu'à plusieurs reprises, il n'a fait que le transcrire textuellement (cf. LUGANO, art. c. p. 118). Cette dépendance est surtout frappante pour la première partie, c'est-à-dire le traité intitulé : *Tractatus de vita b. Franciscae de Pontianis et de Miraculis in vita gestis*. Le traité suivant, consacré aux visions et aux révélations de S^{te} Françoise, renferme de nombreux échos de conversations de la sainte avec son confesseur. Quant aux derniers traités, D. Lugano écrit : « sono frutto quasi integralmente del l'ingegno del Mattiotti » (p. 119).

En résumé, les documents dont il vient d'être question se classent chronologiquement dans l'ordre que voici : le Procès de 1440, la recension latine de la Vie de S^{te} Françoise retrouvée par le P. Lugano (BHL. 3093 p), la recension italienne, la recension latine telle qu'elle est publiée dans les *Acta Sanctorum* (BHL. 3094).

Mais avant d'utiliser le mémoire du confesseur, il restait encore à vérifier la valeur de son témoignage. La Vie de S^{te} Françoise Romaine, telle que l'a conçue Mattiotti, est un document qui doit être interprété. Ainsi que le suggérait D. Lugano, il faudra rechercher si le confesseur n'a pas, involontairement peut-être, modifié les idées qu'il avait recueillies au cours de ses conversations avec la sainte.

Les notes qui courent au bas des pages montrent le zèle que M^{me} B. a mis à dépouiller les nombreuses biographies de S^{te} Françoise. Mais quel intérêt y a-t-il à invoquer le témoignage d'auteurs, qui la plupart du temps se copient l'un l'autre sans aucun discernement ? Ils valent ce que vaut le premier témoin, et c'est l'autorité de celui-ci que M^{me} B. aurait dû examiner.

B. DE GAIFFIER.

* PAOLO GUERRINI. *La prima « Legenda Volgare de la beata Stefana Quinzani*. Brescia, Tipografia istituto Figli di Maria Immacolata, 1930, in-8°, 122 pp. Extrait des *Memorie Storiche della diocesi di Brescia*, 1^e série, pp. 67-186.

Jusqu'ici la bienheureuse Stefana de' Quinzani, appelée parfois Stefana de Soncino ou d'Orzinuovi (1457-1530), a peu retenu l'attention des historiens et sa renommée n'a guère franchi les frontières d'Italie. A l'occasion d'un article publié par Mgr Guerrini dans *Brixia sacra* (Anal. Boll. XXXVIII, 435), Mgr Angelo Mercati a signalé un manuscrit de la Bibliothèque Vaticane (Urb. 1755), qui contenait une *Legenda volgare* de la B^{se} Stefana, la plus importante parmi les pièces narratives qui ont pour objet la Vie de la bienheureuse. Elle est, en effet, la source d'où dérivent directement ou indirectement toutes les biographies de la Tertiaire dominicaine. Il est assez difficile de contrôler la valeur historique de ce document. Ce n'est pas, comme on l'a cru, un

mémoire rédigé par un des confesseurs de Stefana, mais la traduction italienne de notes laissées par deux de ses directeurs spirituels. Ces notes n'ont pas encore été retrouvées, et on ne peut se rendre compte de la fidélité du traducteur. Mgr Guerrini caractérise en ces termes la *Legenda volgare* : « ... un romanzo mistico in pieno Rinascimento, scritto per edificazione ascetica non per la storia, abbondante di elevazioni e di divagazioni mistiche per elementi femminili » (p. 76). On ne peut que souscrire à ce jugement, car l'auteur anonyme a noyé les trop rares données biographiques dans des descriptions très circonstanciées des grâces mystiques, dont fut comblée la bienheureuse dominicaine. Heureusement la *Legenda volgare* n'est pas l'unique source à laquelle les futurs biographes pourront puiser. Stefana eut de nombreuses relations épistolaires. Parmi ses correspondants nous trouvons des membres des familles les plus en vue du nord de l'Italie. Personne jusqu'ici n'a songé à réunir ces *disiecta membra*. Mgr G. en a déjà rassemblé quelques-uns, et il est à souhaiter qu'il continue ses investigations. Sans attendre d'avoir inventorié tous les fonds où il y a espoir de découvrir des fragments de la correspondance de Stefana, il ferait besogne utile en publiant les lettres qui sont conservées dans les archives des Gonzague à Mantoue.

Mgr G., dans un chapitre bibliographique, a dressé la liste des ouvrages publiés sur la bienheureuse Stefana de' Quinzani. Malgré ses recherches dans de nombreuses bibliothèques, il n'a pas trouvé le livre de Francesco Seghizzi imprimé à Brescia en 1632. Voici, d'après l'exemplaire conservé dans notre bibliothèque, quelques indications sur cette ancienne biographie. Le livre est dédié « al molto rev. P. Pietro Vincenzo Verri, dà Soncino, domenicano ». Seghizzi, dans la préface, avertit le lecteur qu'il a puisé à des sources tout à fait authentiques, au nombre desquelles il signale, en termes généraux, des relations écrites par les confesseurs de la bienheureuse et des procès. Il ne donne ni les noms des confesseurs ni le nombre de relations écrites par ceux-ci. A la fin de la préface, il énumère les auteurs qui ont écrit une Vie de Stefana. Nous transcrivons cette liste car elle contient des renseignements qui ne se rencontrent pas dans la bibliographie de Mgr G. : « F. Pietro da Vicenza, suo confessore, che scrisse quello che vidde è cio che da lei gli fù detto. F. Bartolameo da Mantoa, suo confessore che accompagnò spesse volte la Beata in vari luoghi. F. Battista Segala da Salò suo confessore. F. Vincenzo Bonetti vescovo di Venosa. F. Serafino Razzi de gli huomini illustri di S. Domenico. F. Gio. Michele Pio Bolognese. F. Domenico Codagli, nella Cronica de gli Orzi. F. Lattantio dà Cremona. Paolo Gironi ». D'après cette liste il est facile de compléter les indications recueillies par Mgr G. Pietro da Vicenza ne se contenta pas de traduire en italien des notes laissées par des directeurs de la bienheureuse, mais il consigna par écrit ce dont il avait été lui-même témoin. Des auteurs cités par Seghizzi, quatre ne se retrouvent

pas dans la bibliographie de Mgr Guerrini : F. Vincenzo Bonetti, F. Gio. Michele Pio, F. Lattantio, Paolo Gironi. V. Bonetti, de l'ordre des Prêcheurs, doit être identifié avec Vincenzo Calci, né à Soncino et mort, évêque de Venosa en 1598. Quétif et Echard (t. II, p. 324) ne signalent point parmi les œuvres de Vincenzo Bonetti une Vie de la B^{se} Quinzani. S'agit-il d'une Vie imprimée ou simplement manuscrite ? Nous ne pourrions le dire. La même question se pose pour F. Lattantio de Cremóna, et la notice rédigée par les deux savants dominicains ne permet pas de la résoudre. Quant à F. Giovanni Michele Pio († 1644), il a écrit dans son livre : *Delle vite degli huomini illustri di S. Domenico* (p. 460-63), un résumé de la Vie de la Bienheureuse d'après l'ouvrage du P. Razzi, *Vite dei Santi e Beati del Sacro ordine de' frati predicatori*. De la liste dressée par Seghizzi nous n'avons pu identifier le dernier nom : Paolo Gironi.

Les procès auxquels fait allusion Seghizzi sont, à n'en pas douter, les procès de Crema (17 février 1497) et de Mantoue (16 juin 1500). Ces deux pièces, dont Seghizzi fut le premier à publier le texte, sont intéressantes à plusieurs points de vue. Les phénomènes mystiques, extases, stigmates y sont décrits avec une grande abondance de détails et garantis par des témoins nombreux. Dans le texte du procès de Mantoue, nous relevons les noms du marquis de Mantoue, François de Gonzague, et de sa femme, la célèbre Isabelle d'Este. Stefana entretenait des relations très intimes avec Isabelle. Comment ce sujet n'a-t-il pas encore tenté la plume des historiens de la Renaissance italienne ?

B. DE GAIFFIER.

* IÉZÉKIEL (BELANIDIOTÈS). 'Ο προφήτης 'Ιεζεκιήλ, ἁσματολογία. Athènes, τύποις « Φοίνικος », 1931, in-8°, 27 pp., frontispice.

* ID. 'Ακολουθία τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος Σεραφείμ, ἀρχιεπισκόπου Φαναρίου καὶ Νεοχωρίου, τοῦ θαυματουργοῦ. 9^e éd., ibid., 1931, in-8°, 134 pp., frontispice et portrait.

Mgr Iézékiel, le zélé promoteur du culte des saints, dont nous avons annoncé l'an dernier (XLIX, 456) quatre publications hagiographiques, vient de nous envoyer encore deux acolouthies, éditées par lui tout récemment. La première reproduit sans changement l'office composé par le pieux auteur en l'honneur de son patron, le prophète Ézéchiél, et publié d'abord à Trieste en 1912 (cf. L. PETIT, *Bibliographie des Acolouthies grecques*, Bruxelles, 1926, p. 84-85). La seconde reproduit l'office du néomartyr Séraphin († 4 décembre 1601) d'après l'édition de Venise, 1802 (cf. L. PETIT, op. c., p. 252). Le texte est précédé d'utiles prolégomènes rédigés par Mgr Iézékiel et suivi de vingt-quatre οἶκοι composés en 1930 par le moine athonite Gerasime Mikragiannanités.

En même temps que cette acolouthie, paraissait au tome VI (1931) de l'*Εγκυκλοπαιδικὸν Λεξικόν* une courte notice du même S. Séraphin, due à M. Nikos A. Bees. Le savant professeur d'Athènes place la mort du néomartyr en 1611 et pense qu'il ne fut

pas évêque de Phanarion en Thessalie, mais seulement higoumène de Corona. L'absence de toute référence bibliographique ne nous permet pas de voir sur quels arguments s'appuie cette opinion, si différente de celle que M. Bees admettait encore en 1924 (*Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, t. IV, p. 370).

Nous n'avons pu voir l'étude de Mgr Athénagoras, métropolite de Paramythie, intitulée *Ὁ ἱερομόνυχος Σεραφείμ ὑπῆρξε πράγματι ἀρχιεπίσκοπος Φαναρίου καὶ Νεοχωρίου*; (Athènes, 1931; cf. *Ὁρθοδοξία*, t. VI, p. 645 et *Ἑλληνικά*, t. IV, p. 530). Fr. HALKIN.

L'auteur de la petite encyclopédie *Ecclesia* (*Anal. Boll.*, XLVI, 188), qui a fait bien des heureux, vient de rendre au public instruit un service qui sera mieux apprécié encore par la publication d'un volume de même style intitulé **Liturgia* (Paris, Bloud et Gay, 1930, 1141 pp.). M. l'abbé R. AIGRAIN a distribué la matière entre une vingtaine de collaborateurs bien choisis, en se réservant les tâches ingrates, notamment celle de coordonner les divers travaux en un ensemble suffisamment homogène. Il a parfaitement réussi à faire de cette nouvelle encyclopédie populaire, comme il l'appelle, un répertoire auquel les savants eux-mêmes pourront parfois recourir avec fruit. On y trouve bien classés les multiples éléments, jusqu'aux infiniment petits, dont est faite la liturgie, et presque toujours les indications nécessaires pour s'orienter dans les questions importantes. La liturgie romaine n'est pas seule étudiée. Les liturgies gallicane, ambrosienne, mozarabe, les liturgies celtiques, les liturgies orientales — celles-ci traitées par le P. Salaville — les rites spéciaux à certains ordres, sont l'objet d'articles séparés. Nous ne dirons pas que toutes les parties de ce recueil sont d'égale valeur. Une nouvelle édition, qui ne tardera pas, demanderait quelques légères retouches. P. 427, le calendrier Philocalien et le ferial Romain du Chronographe de 354 sont cités comme deux documents différents. L'Usuard de Molanus est appelée une édition critique qui reste la meilleure (p. 430), sans aucune mention de l'édition et du commentaire de Du Sollier. Il vaudrait mieux effacer, p. 594, ce qui est dit du transfert, sous le pape Paul I, de 2300 corps de martyrs tirés des catacombes. P. 641 : les reliques de S. Babylas furent transportées à Daphné et non à Constantinople. Un bon lexique des principaux liturgistes, dressé par M. Aigrain lui-même, remplace l'histoire de la liturgie, qui aurait fatalement amené des redites.

A qui voudra s'initier rapidement à l'histoire des livres liturgiques latins, nous ne pourrions conseiller une meilleure introduction que le petit livre d'un maître bien connu, le R^{me} Dom F. CABROL : **Les Livres de la liturgie latine* (Paris, Bloud et Gay, 1930, 165 pp.), dans la *Bibliothèque catholique des sciences religieuses*. Au lieu de retracer séparément l'histoire de chacun des livres liturgiques, missel, bréviaire, pontifical, rituel, etc., l'auteur a pré-

fééré mener de front l'étude de ces différents recueils, depuis leurs origines jusqu'à nos jours. Il a réussi à condenser dans ces pages une matière extrêmement vaste et à l'ordonner avec une clarté parfaite. Si la place accordée aux martyrologes est des plus réduites, c'est qu'un autre fascicule de cette même collection leur sera consacré en entier.

Un nouveau volume (t. III: *March*) vient de s'ajouter à la nouvelle édition des Vies de Saints de Butler (*Anal. Boll.* XLIX, 116) entreprise par le P. THURSTON (London, Burns and Oates, 1931). Comme dans les précédents, le texte ancien a été souvent retouché et toujours complété par une notice bibliographique où se reconnaît la science sûre et le discernement de l'auteur. Un grand nombre de Vies nouvelles ont été ajoutées, beaucoup de noms, qui ne figuraient pas dans l'ouvrage primitif, sont entrés dans le cadre, et l'on sera heureux d'y trouver de courtes biographies de saints modernes, sur lesquels Butler eût été fort en peine de nous renseigner. Le P. Thurston fait précéder le volume d'une intéressante préface sur ce mois de mars, si pauvre à regarder le calendrier liturgique, où les fêtes dominent, si riche néanmoins en anniversaires. Les réflexions sur les Vies des Saints de Baring-Gould sont conçues dans un esprit de grande bienveillance, et utiles à retenir. Elles font saisir les relations qui existent entre les deux recueils analogues.

A l'intention des enfants et des gens du peuple, M. Séverin RÜTTGERS a fait un choix de récits édifiants de la *Légende dorée*, et il les a présentés en allemand, avec la plus grande simplicité possible: * *Das Buch der Gottesfreunde. Vom Leben und Leiden, Kämpfen und Siegen heiliger Menschen. Dem Volk und der Jugend erzählt* (Freiburg i. Br., 1931, vi-240 pp., ill.). Les pages que l'auteur ajoute à la fin du recueil (p. 234-50) montrent qu'il a une connaissance suffisante de la critique hagiographique; elles n'exposeront pas le pieux lecteur à se méprendre sur le caractère légendaire de la plupart de ces charmantes historiettes.

Le titre de l'ouvrage de M. R. ASTING, **Die Heiligkeit im Urchristentum* (Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1930, 332 pp.) indique bien les limites dans lesquelles l'auteur a circonscrit son sujet. Il étudie la terminologie et le concept de la sainteté chez les Grecs, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, chez les Pères apostoliques. Dans les pages rapides consacrées à l'emploi de *ἅγιος* chez les classiques, le mot est comparé à *ἀγνός*. Les deux termes, originellement synonymes, ont fini par subir la loi de la « division du travail ». *Ἀγνός* est désormais réservé pour exprimer une qualité morale et personnelle; *ἅγιος* indique la sainteté objective, et ne s'applique pas à l'homme. La partie principale de l'ouvrage s'occupe de la sainteté dans les Livres Saints. Les

text
et la
dout
l'his
dans
fort
lors
man
P. L
M. A
Il c
pas

L
de J
cet
tom
retr
BH
cryp
est
beau
du s
intit
gem
Inte
et c
invo
avoi
dan
par
ajou
être
t. X

N
de
Am
Das
des
khit
zur
mal
en p
de
ten
tère
géli

textes ont été consciencieusement dépouillés ; l'exposition est claire et la matière bien ordonnée. Les conclusions de l'auteur sont sans doute influencées par son système théologique et ses idées sur l'histoire des origines chrétiennes. Nous ne pourrions entrer dans le détail sans entamer des discussions qui nous mèneraient fort loin. Mais le livre est de ceux dont il faudra tenir compte lorsqu'on reviendra sur le sujet. Sur les prétendues influences mandéennes dont M. A. fait état, nous partageons les réserves du P. Lebreton, dans *Recherches de Science religieuse*, t. XXI, p. 615. M. A. connaît bien les travaux récents qui touchent à son sujet. Il cite l'article *Sanctus* paru dans les *Analecta* en 1909, mais non pas le livre publié sous le même titre en 1927.

Les Pères Salésiens de l'École de Beit-el-Djemâl, située à l'ouest de Jérusalem, croient pouvoir identifier l'hypogée découvert en cet endroit, au milieu des vestiges d'une église byzantine, avec le tombeau dans lequel Lucien de Caphargamala prétendit avoir retrouvé, en 415, les reliques de S. Étienne le protomartyr (cf. *BHL*. 7850-7856). La tombe a été recouverte récemment d'une crypte, et une chapelle, qui formera l'abside d'une grande église, est en voie de construction. Pour mieux faire connaître le tombeau de Beit-el-Djemâl et pour préparer la prochaine inauguration du sanctuaire, le P. G. FERNANI, vient de composer une brochure intitulée : * *Il Sepolcro di S. Stefano Protomartire scoperto a Beit-gemal (L'antica Cafargamala)*. Monografia (Torino, Soc. Editrice Internazionale, 1930, 107 pp.). Dans ces pages, l'auteur rassemble et cherche à mettre en valeur tous les arguments qui peuvent être invoqués en faveur de l'authenticité du tombeau en question. Il avoue toutefois au pieux lecteur que Beit-el-Djemâl a une rivale dans Djemâla, petite localité au nord-est de Jérusalem, identifiée par certains à l'ancienne Caphargamala. Nous croyons devoir ajouter que, de l'avis de juges autorisés, la question ne saurait être tranchée actuellement avec certitude (cf. *Revue biblique*, t. XXXV, 1926, p. 127-32).

Nous tenons à signaler une intéressante contribution à l'histoire de la miniature arménienne, publiée dans la revue *Handes Amsorya* et réimprimée en fascicule séparé : * Nerses AKINIAN, *Das Skevra-Evangeliar vom Jahre 1197, aufbewahrt im Archive des armenischen Erzbistums Lemberg* (en arménien ; Wien, Mekhitharisten-Buchdruckerei, 1930, 32 pp., ill., dans *Materialien zur Geschichte der armenischen Kunst, Paläographie und Miniaturmalerei*, II). Les superbes miniatures de ce tétraévangile, copié en partie au monastère de Mlič, près de Tarse, et achevé au couvent de Skevra, près de Lampron, l'an 1197, avaient déjà attiré l'attention de plusieurs historiens de l'art arménien. Les plus intéressantes de ces miniatures, entre autres celles des quatre évangélistes, sont reproduites ici. Le P. N. Akinian, à qui l'on doit

déjà tant d'études sur la littérature et l'histoire arméniennes, a été fort heureusement inspiré, cette fois aussi, en prenant ce manuscrit comme point de départ de recherches personnelles dans le domaine de l'art arméno-cilicien. Le résumé allemand qui clôt le fascicule sera reçu avec reconnaissance.

De cette même revue ont été aussi extraites les pages qui forment le tome 122 de la *Bibliothèque nationale arménienne*, dirigée par les Mekhitharistes de Vienne : * Ar. SAROUKHAN, *Glorification d'un martyr arménien. Souvenirs de la Ville éternelle* (en arménien; Vienne, Imprimerie des Mekhitharistes, 1930, [iv]-128 pp., frontispice). Les quatre premiers chapitres de ce volume sont consacrés respectivement à la vie et au martyre de Dêr Gomidâs Kômûrġian (cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 450-451), à sa gloire posthume et aux vicissitudes de son procès canonique, aux fêtes romaines de sa béatification (23 juin 1929), à la bienveillance spéciale témoignée par le Saint-Siège, de nos jours surtout, envers les Arméniens. Les accords du Latran ayant été signés cette même année 1929, M. S. saisit l'occasion de les faire connaître aux lecteurs arméniens, dans deux chapitres supplémentaires, où il expose notamment la constitution de la Cité du Vatican. Ce petit livre, écrit *con amore*, est tout fait pour plaire et pour instruire.

Il est assez généralement connu que, jusque bien avant dans le moyen âge, le choix du *katholikos* — ainsi s'appelle le patriarche de l'Église nationale arménienne — avait lieu sans règles fixes ou selon des règles résultant principalement de l'opportunité politique et qui ont beaucoup varié au cours des siècles. Mais pour savoir dans quelle mesure ces vicissitudes ont pu affecter la discipline canonique, il est instructif d'en voir la succession complète. Les lecteurs de langue arménienne en trouveront un bon aperçu panoramique dans un opuscule du P. V. HADZOUNI (**Katolikosakan ên-troutiun ev dzerhadrutiun patmoutéan mēġ*, Venise, 1930). On y voit se succéder les modes de désignation les plus divers. A l'origine, comme dans la plupart des Églises d'Orient et d'Occident, élection par le clergé et le peuple, puis rôle prédominant du clergé, contrebalancé par l'ingérence des princes temporels. Sous les derniers Arsacides, élection par le roi et les princes de haut lignage, l'approbation de l'élu étant réservée à l'archevêque de Césarée, de qui le nouveau patriarche allait recevoir la consécration. Plus tard, choix du titulaire par le roi de Perse. Puis élection remise à la noblesse arménienne à laquelle se joignent les évêques. Immixtion des gouverneurs arabes. Élection tantôt par les princes et les évêques, tantôt par les évêques seuls, sous réserve de l'approbation royale. Élection par le clergé, avec ratification par le roi, et quelquefois intervention active des hauts seigneurs. Choix du successeur par le *katholikos* en charge, avec ou sans la participation d'autres autorités soit ecclésiastiques soit séculières.

Le cérémonial de l'élection, de la consécration et de l'intronisa-

tion.
laqu
L'ex
sont
à fo
suffi
aper
l'aut
emba

En
de L
vons
Magl
A pe
chrét
moins
on vi
et à
Nous
cons
des
Roc
foule
la to
le no
ne so
Fum
En p
prête
des c
rages
que l
Mart
corru

So
ill.),
(Caec
M. F
roma
cardi
de S
valeu

Da
di S.

tion du nouveau patriarche, a subi également une évolution sur laquelle le P. H. a rassemblé nombre de détails fort intéressants. L'exposé ne vise pas à une rigueur pédantesque. Mais les sources sont bien indiquées, et les érudits qui voudront reprendre plus à fond l'étude du sujet, auront, pour commencer, une bonne et suffisante introduction. Ceux qui chercheraient à mettre cet aperçu en concordance avec certaines fictions canoniques sur l'autocéphalie de l'Église arménienne pourraient se trouver plus embarrassés.

En attendant que paraisse le tome V, annoncé depuis des années, de *La Campagna Romana* de G. et F. TOMASSETTI, nous ne pouvons tarder plus longtemps à signaler l'apparition, en 1926 (Rome, Maglione et Strini) du tome IV, tout entier consacré à la Via Latina. A peu de distance de la porte Latine, on rencontre les cimetières chrétiens signalés dans les itinéraires, dont les archéologues ont moins réussi qu'ailleurs à contrôler les données. Au troisième mille on visite l'église de Saint-Étienne bâtie sous le pontificat de S. Léon, et à laquelle est attaché le nom d'une dame romaine Demetria. Nous passons par une foule de localités, dont les plus modestes conservent quelque souvenir historique, pour nous arrêter dans des centres plus importants : Marino, Grottaferrata, Frascati, Rocca di Papa etc. Chemin faisant, on retrouve les traces d'une foule d'édifices, et beaucoup d'églises dédiées à divers saints, dont la toponymie rappelle parfois le culte disparu. Ici, comme ailleurs, le nom n'est pas toujours reconnaissable au premier regard, et on ne songe pas immédiatement à S^{te} Euphémie devant le Casale S. Fumii. Qui nous dira le nom qui se cache sous Santo Judico ? En passant, un curieux exemple d'étymologie populaire. On a prétendu que le nom bien connu de Porta Furba est un souvenir des exploits des malandrins qui longtemps sévirent dans ces parages. En se reportant aux anciens textes, on voit à l'évidence que la dénomination provient du voisinage des aqueducs de l'Aqua Martia et de l'Aqua Claudia, et que Furba est tout simplement une corruption de *Formae*.

Sous le titre de * *Apis argumentosa* (Torino, Marietti, 1931, 319 pp., ill.), pris à une antienne de l'office de S^{te} Cécile, au 22 novembre (*Caecilia famula tua, Domine, quasi apis tibi argumentosa deservit*), M. Federigo MENEGATTI présente au grand public une biographie romancée de la sainte, qu'il a conçue à la manière de *Fabiola* du cardinal Wiseman. La trame du récit est empruntée aux Actes de S^{te} Cécile. On regrettera que l'auteur se soit mépris sur leur valeur historique.

Dans l'opuscule de D. B. MIRRA, * *Cenni storici sulla vita e culto di S. Antimo* (Napoli, Giannini, 1929, 150 pp.) on distinguera deux

parties : la Vie du Saint, qui n'est qu'une paraphrase de la Passion légendaire (*BHL*. 561), et une esquisse de l'histoire du culte de ce martyr, dont la personnalité reste toujours problématique. Plusieurs églises dédiées à S. Anthime sont signalées dans la Sabine, notamment *in Curium Sabinorum territorio* (S. Grégoire), à Stronccone en Ombrie, *in Casale qui dicitur Acutianus*, près de Chiusi, en Toscane. Tout cela appartient au passé. Actuellement le centre du culte de S. Anthime est près de Nazzano (Sabine). Il a gagné le pays de Naples, où une localité du diocèse d'Aversa porte le nom de Sant-Antimo. On nous envoie aussi une brochure du P. G. Campanile, *S. Antimo prete e martire*. C'est un drame qui n'est pas beaucoup moins historique que le reste de l'hagiographie de S. Anthime.

Dans les *Studia Picena* de Fano (t. VI 1930, p. 103-112), M. P. Borgogelli Ottaviani publie un article qui pourra servir de complément à l'histoire du culte de S. Paternianus (*Act. SS.*, Iul. III, p. 295-302). Il s'agit des nombreuses reconnaissances et transports des reliques du saint, en 1551, 1636, 1919, 1920, 1927, 1928. La première date est celle de la translation dans la basilique urbaine des restes sacrés qui avaient reposé jusque-là dans l'église de Saint-Martin, hors ville, sur la voie Flaminienne. Il faut espérer, pour l'honneur du saint, qu'aucune nécessité n'obligera plus à les troubler. A noter une liste de 32 églises dédiées au saint, plus trois localités qui portent son nom, San Paterniano.

Dans le même recueil (t. IV, p. 143-49), Mgr F. Lanzoni avait inséré, d'après un manuscrit des archives capitulaires de Fano, une des nombreuses recensions latines de la *Passio S. Christophori*. C'est le texte coté 1771 dans la *BHL*.

La *Bibliothèque catholique illustrée* de la Maison Bloud et Gay s'est enrichie d'un fascicule sur * *L'Afrique chrétienne* (Paris, [1930], 55 pp., ill.), dû à M. l'abbé G. Bardy. La signature est une garantie suffisante de cette petite monographie, destinée au grand public. Elle retrace l'histoire, depuis la veille de la conquête romaine jusqu'à nos jours, de la partie du continent africain auquel les anciens donnaient le nom d'Afrique et qui, à présent, est l'Afrique française du Nord. Il n'y a guère de périodes qui n'intéressent directement l'hagiographie, et M. B. a fait, à juste titre, la place fort large aux martyrs de l'antiquité chrétienne. Dans l'illustration aussi, les saints sont à l'honneur.

A la collection *Les Belles Vies*, déjà plus d'une fois annoncée dans ce Bulletin, M. Paul CASTEL a donné un * *Saint Augustin* (Paris, Bonne Presse, [1930], 175 pp.), illustré d'une carte et de neuf gravures d'après Bolswert.

Dan
Don E
quette
Persegu
no, Soc
Vie dra

Sous
VASILI
nous d
phiques
a publi
byzanti
seur à
ouvrag
pourvu
signalés
volume
From C
1081).
dison, 1
Social J
dans ce
littérair
cherche
tions pe
l'état ge
pages, t
M. V. c
particul
l'histoire
encore,
portance
de l'exp
mais il

Dans
S.P.C.K.
vons déj
XLVII,
liturgiqu
de l'onc
don, 193
faite sur
arabes (1
l'histoire
tifs de ce

ANAL. F

Dans la bibliothèque des *Letture cattoliche fondate dal Beato Don Bosco* (n. 938), M. Germano ZANDONELLA présente une plaque dont le titre indique suffisamment le contenu : * *Un Grande Perseguitato* (S. Giovanni Crisostomo). Racconto storico, (Torino, Soc. Editrice Internazionale, 1931, 157 pp., frontispice). Petite Vie dramatisée, qui est bien dans le goût populaire.

Sous le titre de *Lectures d'histoire byzantine* (en russe), M. A. VASILIEV, un des plus distingués byzantinistes de Russie, à qui nous devons, entre autres, l'édition de plusieurs textes hagiographiques grecs (cf. *Anal. Boll.*, XIX, 364 ; XX, 345 ; XXXI, 83), a publié naguère, à Léninegrad, une histoire générale de l'empire byzantin, en deux volumes (1917, 1923-1925). Devenu professeur à l'Université de Wisconsin (Madison), il a fait traduire son ouvrage en anglais, après l'avoir entièrement revu, mis à jour et pourvu de références et d'une riche bibliographie, où l'on trouvera signalés nombre de travaux russes trop peu connus. Le premier volume a paru en 1928 : * *History of the Byzantine Empire. I. From Constantine the Great to the Epoch of the Crusades* (A. D. 1081). Translated from the Russian by Mrs. S. RAGOZIN (Madison, 1928, 457 pp.), dans *University of Wisconsin Studies in the Social Sciences and History*, 13. C'est l'histoire politique qui a, dans ce travail, la plus large place ; les questions religieuses et littéraires sont traitées assez sommairement. Il n'y a pas lieu de chercher dans cet ouvrage des points de vue nouveaux et des solutions personnelles de l'auteur ; c'est plutôt un manuel reproduisant l'état général des connaissances de l'histoire byzantine. Certaines pages, toutefois, ont une valeur spéciale ; celles, par exemple, que M. V. consacre aux Slaves et aux Arabes, son information étant particulièrement étendue et sûre dans ces domaines. Par contre, l'histoire de Constantin et de l'arianisme, et d'autres chapitres encore, appellent des corrections qui ne sont pas toutes sans importance. On ne manquera pas d'apprécier la sobriété et la clarté de l'exposé. Le second volume de cet ouvrage a paru en 1929, mais il ne nous est pas encore parvenu.

Dans la série des *Translations of Christian Literature* de la S.P.C.K., le Rev. Reginald Maxwell WOOLLEY, à qui nous devons déjà plusieurs travaux utiles (cf. *Anal. Boll.*, XLVI, 186 ; XLVII, 196), présente une traduction anglaise de quatre offices liturgiques de l'Église copte : rituels du baptême, du mariage et de l'onction des malades et des funérailles (* *Coptic Offices*, London, 1930, xxii-154 pp.). C'est la première version qui ait été faite sur le texte officiel imprimé des livres liturgiques coptes-arabes (1895-1905). Dans l'introduction, qui offre un aperçu de l'histoire de l'Église copte, M. W. souligne les caractères distinctifs de ces offices, en les comparant à ceux de l'Église grecque ortho-

doxe. Quelques inexactitudes historiques seraient à rectifier. Ainsi, ce n'est pas dans la seconde moitié du ^{vi}e siècle (p. xiv) que le christianisme pénétra en Abyssinie, mais sensiblement plus tôt.

Depuis son séjour en Égypte, en qualité de ministre plénipotentiaire de France, M. A. KAMMERER s'applique spécialement à l'histoire ancienne des pays bordant la Mer Rouge, et le public cultivé lui doit déjà plusieurs livres intéressants, entre autre un essai sur l'histoire antique de l'Abyssinie (cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 399). Il a publié, en 1929, un gros ouvrage, luxueusement illustré, sur les Nabatéens, ce peuple, encore assez énigmatique, dont Pétra fut un des principaux centres : * *Pétra et la Nabatène. L'Arabie Pétrée et les Arabes du Nord dans leurs rapports avec la Syrie et la Palestine avant l'Islam*. Paris, Geuthner, 2 vol. 1929, xiv-630 pp., 152 pl.). Comme le titre l'indique, l'auteur a étendu son enquête historique, géographique et archéologique à l'Arabie septentrionale et à la Syrie méridionale, et il l'a poursuivie au delà de l'incorporation du royaume nabatéen à l'empire romain, jusqu'à l'avènement de l'Islam. Un chapitre (p. 347-367) est même consacré à Pétra aux temps des croisades. Un appendice (p. 535-77) contient la relation du voyage fait par l'auteur à Pétra, en 1894, à travers la Transjordanie et l'Arabie Pétrée. Dans ce livre, M. K. a mis en œuvre une quantité énorme de matériaux épars. Dorénavant, il sera possible de s'initier, sans trop de peine, à un vaste sujet, qui, longtemps, n'a été accessible qu'à un très petit nombre d'orientalistes.

Dom Louis GOUGAUD, dont on connaît l'autorité en matière d'histoire des chrétientés celtiques, a groupé *Les plus anciennes attestations du culte de Saint Patrice* (*Ephemerides Liturgicae*, N. S. t. V, 1931, p. 182-85). Il nous communique une correction qui n'a pu être faite avant la publication de l'article. P. 184, les mots de Tirechan, *missa Patricii*, dans le Livre d'Armagh, fol. 26a (*BHL*. 6496) ne sauraient signifier la célébration de la fête du saint, car, d'après le texte, cette *missa Patricii* semble bien avoir été adoptée du vivant même de l'apôtre des Irlandais. A notre avis, il s'agit de l'adoption d'une liturgie apportée par S. Patrice ; une expression parallèle se rencontre, en effet, dans le très ancien document sur les Trois Ordres des Saints Irlandais (KENNEY, *Sources*, No. 271 ; ajouter maintenant aux éditions citées par Kenney : *Irish Texts*, t. III, 1931, p. 82-84).

*A *Chronological History of Somerset*, de W. C. Willis WATSON (= *The Somerset Folk Series*, Numbers 21 and 22, Londres, Folk Press, deux volumes de 1-132 et 133-304 pp.), est un aide-mémoire, mentionnant les événements datés de l'histoire du Somerset depuis

les ori
et de
premi
travai
tique,
entre l
et cell
notam
du cyc
de Me
Boll.,

Nou
hagiogr
siècle,
cet ouv
de Bre
bliée e
1928, p
donc p
le pren
a été d
XXXV
G. Do

Dan
of the
septem
ques a
(Anal.
moyen
fiti » d
p. 73-7
au Mu
Pearso
glaises,
ces nov
le sou
compte
merciale
Donald
(t. I, p
ecclési
culte d
C'est o
monast
comme
seurs c

les origines jusqu'à 1925. Il est accompagné d'excellentes tables et de deux reproductions d'anciennes cartes (1610 et 1673). La première partie seule touche aux études hagiographiques. Le travail du compilateur semble fort soigné. Au point de vue critique, on regrettera que le départ n'ait pas été fait très rigoureusement entre les traditions sur lesquelles l'auteur émet d'expresses réserves et celles qu'il semble signaler comme des faits historiques. C'est notamment le cas pour quelques unes des légendes hagiographiques du cycle de Glastonbury. Sur la date de la canonisation de S. David de Menevia (pp. 11, 27), nous renverrons maintenant aux *Anal. Boll.*, XLIX, 211-13.

Nous avons déjà présenté à nos lecteurs le *Catalogue des sources hagiographiques pour l'histoire de Bretagne jusqu'à la fin du XII^e siècle*, de feu l'abbé Fr. DUINE (*Anal. Boll.*, XLIII, 170-75), quand cet ouvrage parut, en tirage à part complet, en 1922. Les *Annales de Bretagne*, où une première section de ce *Catalogue* avait été publiée en 1922, donnèrent la suite plus tard seulement (t. XXXVIII, 1928, p. 425-76). Il n'est pas inutile de remarquer qu'il ne s'agit donc pas d'un travail nouveau. La bibliographie de l'abbé Duine, le premier érudit de Bretagne, comme l'appelait Mgr Duchesne, a été dressée par M. G. Collas (t. XXXVIII, p. 96-126). Au tome XXXVI (1925), une touchante notice nécrologique, signée de feu G. Dottin.

Dans les fascicules 2 à 4 du Vol. I, et 1 du Vol. II du * *Journal of the Antiquarian Association of the British Isles* (Londres, Talbot, septembre 1930 - mars 1931, pp. 53-196, 1-48), nous relevons quelques articles, comme nous l'avons fait pour le premier fascicule (*Anal. Boll.*, XLIX, 224) : Les Chartreux dans l'Angleterre du moyen âge, par M. E. R. Roper Power (t. I, p. 111-118) ; les « graffiti » de certaines églises d'Angleterre, par M. E. V. Paterson (t. I, p. 73-77) ; une ancienne tablette funéraire de cuivre, actuellement au Musée Mayer van den Bergh, à Anvers, par M. Reginald H. Pearson (t. I, p. 171-73) ; les vieilles enseignes des auberges anglaises, par M. Alan B. Carter (t. I, p. 179-83). L'illustration de ces nouveaux fascicules est beaucoup plus soignée. Cependant, le souci de saine vulgarisation ne devrait pas faire insérer des comptes rendus trop visiblement inspirés de préoccupations commerciales, ou des articles de valeur contestable, tel celui de M. Donald A. Mackenzie, sur les anciennes pierres sculptées d'Écosse (t. I, p. 156-63). M. M. touche ici à l'hagiographie et à l'histoire ecclésiastique, non sans tendances préconçues. Il voit dans le culte de S. André un signe peu équivoque d'influence byzantine. C'est oublier, par exemple, que S. Grégoire le Grand est sorti du monastère de Saint-André sur le mont Coelius, à Rome. Il traite comme une église séparée les chrétientés soumises aux successeurs de S. Columba d'Iona. Il faut corriger des inexactitudes :

« *nutricius* » (p. 156) peut fort bien signifier, « celui à qui l'éducation d'un enfant fut jadis confiée », selon des coutumes celtiques bien connues. *Mormaer* ne veut point dire « seigneur de la mer », mais « grand intendant », « *chief steward* » (p. 157). Les fautes d'impression sont assez fréquentes, surtout dans les légendes des gravures. Signalons quelques erreurs peut-être plus graves. P. 61, c'est plutôt dans l'Italie septentrionale qu'en Gaule, qu'il faut situer les faits mentionnés au dernier paragraphe. P. 59-60, le mot latin n'est pas emprunté au celtique, mais c'est le contraire qui a eu lieu (PEDERSEN, *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen*, t. I, p. 231). P. 172, dans la transcription de l'inscription d'Anvers, lire *electi* au lieu de *elati*, *quondam* au lieu de *cundam* (traduire : « de son vivant »), et sur la banderole, *Vere filius Dei erat iste*.

Un zèle pieux, secondé par l'idée patriotique, a conduit le P. Théodore BRIEMLE, O.F.M., à dresser une liste de saints patrons, où figureraient surtout des noms germaniques : * *Unsere Heiligen. Kurze Lebensnotizen* (Regensburg, Pustet, 1931, 173 pp.). Mais il est expédient de contrôler ce que le zèle inspire. D'assez nombreuses méprises déparent ce petit livre, sans compter quelques étymologies étonnantes : « *Cäsar* = der durch Operation geheilte » ; « *Maximilian* = der grösste Nachahmer » ; ou qui feront sourire, sans bénéfice aucun pour le sentiment religieux : « *Xanthippe* = Gelbes Pferd », etc. On remarquera en passant que tous ces noms ne rendent pas un son bien allemand. Et que penser de la notice suivante : « *Mutram* = der mutige Rabe. Hl. Bischof von Rennes im Hennegau, † um 800 » ?

Le texte hagiographique (BHL. 6202) dont M. le Ch. CANGIANO a donné une nouvelle édition (*L'Adventus sancti Nycolai in Beneventum. Leggenda agiografica della fine del secolo XI. Benevento, Chiostro S. Sofia, 1925, 36 pp.*) fut publié pour la première fois en 1764 par Stefano Borgia dans ses *Memorie istoriche di Benevento* (t. II, p. 362). Ce document, écrit entre 1087 et 1096, renferme les premiers échos de la célèbre translation du corps de S. Nicolas à Bari. L'auteur anonyme, tout en reconnaissant à Bari le glorieux privilège de posséder le corps du grand thaumaturge, s'efforce de prouver que c'est surtout à Bénévent que S. Nicolas opère des miracles et que les pèlerins reçoivent dans cette ville un accueil beaucoup plus hospitalier qu'à Bari, terre pauvre et aride (voir plus haut, p. 179). M. C. s'est fait scrupule d'introduire le moindre changement dans le texte, dont il donne une reproduction diplomatique d'après l'unique manuscrit connu (Bibliothèque capitulaire de Bénévent, I, fol. 266^v-280).

L'intérêt de la version en vieux tchèque de la Légende majeure de S. François d'Assise par S. Bonaventure, qu'édite M. E. RIPPL

d'après
manus
altsche
1931,
beitsge
Dans
l'ortho
Un glo
résum
ciscain

Un r
Vita e
vient c
(cf. A
biograp
Ce volu
et fern
familia
cents.
cellents

Dans
qui ava
Deus H
250), p
Gerber
carnati
XXVIII,
carnati
une br
premièr
traits d
personn
(ms. 22
tres de
Jean, E
de la fin
lettre d
les erre
par Bal
qu'ici i
Indéper
ge est é
WILMA
trithéist
t. III,
source,

d'après un manuscrit d'Olmütz, de 1421, collationné avec deux manuscrits plus récents, est surtout d'ordre philologique (* *Das alttschechische Leben des hl. Franziskus von Assisi*, Prag, Taussig, 1931, 160 pp., 5 pl. = *Veröffentlichungen der Slawistischen Arbeitsgemeinschaft in der Deutschen Universität in Prag*, II, 3). Dans une brève introduction, l'éditeur groupe ses observations sur l'orthographe, la grammaire, le degré de fidélité de la traduction. Un glossaire explique les mots les plus dignes de remarque. M. R. résume aussi en trois pages (p. 10-12) l'histoire du mouvement franciscain en Bohême.

Un nouvel ouvrage sur le Père de la scolastique, * *Sant' Anselmo. Vita e Pensiero*, par M. Arrigo LEVASTI (Bari, Laterza, 1929, 196 pp.) vient compléter ceux qui ont vu le jour pendant ces dernières années (cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 250). C'est, avec une bonne esquisse biographique, l'analyse des principales œuvres du grand docteur. Ce volume, écrit d'une plume facile, est le fruit d'une pensée claire et ferme. Sans faire parade d'érudition, M. L. se montre bien familiarisé avec les sources originales comme avec les travaux récents. La bibliographie qu'il a dressée (pp. 183-192) rendra d'excellents services.

Dans le *Florilegium Patristicum*, Dom F. S. SCHMITT, O.S.B., qui avait naguère donné à la même collection une édition du *Cur Deus Homo* et du *Monologion* de S. Anselme (*Anal. Boll.*, XLVIII, 250), publie maintenant le *De Incarnatione Verbi*, connu depuis Gerberon sous le titre factice, *Liber de Fide Trinitatis et de Incarnatione Verbi contra blasphemias Ruzelini sive Roscelini* (Fasc. XXVIII, *S. Anselmi Cantuariensis archiepiscopi Epistola de incarnatione verbi*. Bonn, Hanstein, 1931, 40 pp.). Il y joint, avec une brève introduction, le texte, jusqu'à présent inédit, d'une première ébauche du même ouvrage, qui se lit dans une série d'extraits de la correspondance de S. Anselme compilée, à son usage personnel, semble-t-il, par l'historien Guillaume de Malmesbury (ms. 224 de Lambeth Palace, à Londres); en appendice, deux lettres de S. Anselme se référant à cet opuscule (la première, au moine Jean, Ep. II, 35, d'après un manuscrit malheureusement incomplet de la fin, qui est nécessaire cependant pour dater cette pièce), et la lettre du même Jean qui attira l'attention de l'abbé du Bec sur les erreurs de Roscelin (cette dernière avait été déjà publiée par Baluze, au livre IV de ses *Miscellanea*, mais elle a passé jusqu'ici ignorée des éditeurs de la correspondance de S. Anselme). Indépendamment, le texte de la première ébauche du même ouvrage est édité d'après le même manuscrit de Lambeth par Dom André WILMART, O.S.B., *Le premier ouvrage de Saint Anselme contre le trithéisme de Roscelin* (*Recherches de Théologie ancienne et médiévale*, t. III, 1931, p. 20-36), qui imprime aussi, et d'après la même source, la lettre du moine Jean. L'introduction de l'éminent

bénédictin français est plus abondante et infiniment plus claire que celle de Dom S., dont le latin foisonne de barbarismes, tels qu'ils rendent l'intelligence de sa pensée presque impossible, à moins qu'on ne se résigne à le retraduire en allemand ou à l'éclairer par la documentation de Dom Wilmart. Ce dernier promet de continuer l'étude de la correspondance de S. Anselme, à laquelle ses recherches précédentes ont déjà fait faire d'insignes progrès.

Dans la même collection et sur le même plan, Dom S. édite aussi le *Proslogion* avec de brefs prolégomènes, et, en appendice, l'objection de Ganelon de Marmoutier, connu pendant des siècles sous le nom d'Insipiens, et la réponse que lui adressa S. Anselme (Fasc. XXIX, * *S. Anselmi Cantuariensis archiepiscopi Liber Proslogion*, Bonn, Hanstein, 1931, 40 pp.).

L'épître du liégeois Guillaume de Saint-Thierry aux Chartreux de Mont-Dieu est un des joyaux de la spiritualité médiévale, longtemps attribué à S. Bernard, et ensuite à Guigues, prieur de la Chartreuse. Elle paraît pour la première fois en langue anglaise, en un fort joli volume (* *The Golden Epistle of Abbot William of St. Thierry to the Carthusians of Mont Dieu*. Now first translated into English by Walter SHEWRING and edited by Dom Justin McCANN. London, Sheed and Ward, 1930, LVI-120 pp.). Une longue introduction de Dom McCann (p. VIII-L) rappelle les plus récentes découvertes concernant Guillaume de Saint-Thierry, notamment les études critiques de Dom A. Wilmart sur le texte et l'authenticité de cette épître, et sur quelques autres écrits qui s'y rattachent (*Les écrits spirituels des deux Guigues*, dans *Revue d'Ascétique et de Mystique*, avril 1924; *La préface de la lettre aux frères de Mont-Dieu*, dans *Revue Bénédictine*, mai 1924; *La série et la date des ouvrages de Guillaume de Saint-Thierry*, dans *Revue Mabillon*, juillet 1924). Aux preuves avancées par Dom Wilmart pour établir que la lettre est bien de Guillaume de Saint-Thierry, Dom McCann, depuis longtemps familiarisé avec ce texte, est en mesure de joindre quelques nouveaux indices, principalement des expressions parallèles qu'il a relevées dans l'épître et dans les autres écrits de Guillaume. L'Introduction sera donc bienvenue des érudits, et la traduction plaira à ceux qu'intéresse l'histoire de la spiritualité. On sait que Guillaume de Saint-Thierry fut hagiographe, car nous devons à sa plume le premier livre de la *Vita Prima* de S. Bernard, son ami (BHL. 1211). Sa Vie à lui fut composée sous forme de Vie de saint; il en subsiste un fragment dans le manuscrit latin 11782 de la bibliothèque Nationale à Paris, publié par le P. Alb. Poncelet dans les *Mélanges Godefroid Kurth*, en 1908.

Aux ouvrages sur Richard Rolle déjà publiés par Miss Geraldine HODGSON (cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 251) vient s'ajouter une traduction partielle du commentaire de l'ermite de Hampole sur le Psau-

tier,
angla
angla
roma
soit l
from
Burn
intro
souve
gusti

Mis
sur le
(* Th
Order
L'Ord
cultés
par C
roi d'
en ret

L'e
a été
Aus
Reinh
l'étud
littéra
Suédo

L'o
dont
234),
of Sie

On
exerce
Berch
P. L.-
logie
jeunes
della
[1930]

Les
des S
tion c
syriaq

tier, inspiré de celui de S. Augustin, dont il est une traduction en anglais du moyen âge. Miss H. a choisi, pour les remettre en anglais moderne, les psaumes qui se lisaient dans l'ancien bréviaire romain aux petites heures de l'office dominical et de l'office ferial, soit les psaumes 4, 21-25, 30, 53, 90, 118 et 133 (* *Office Psalms from Rolle's Psalter and St. Augustine's Enarrationes*. London, Burns Oates and Washbourne, 1931, xix-107 pp.). Une bonne introduction et des notes nombreuses, comparant l'interprétation souvent très personnelle, de Richard Rolle avec le texte de S. Augustin, ajoute à la valeur de cette adaptation.

Miss Rose GRAHAM a écrit quelques pages d'un grand intérêt sur les vicissitudes des Cisterciens anglais au cours du grand schisme (* *The Great Schism and the English Monasteries of the Cistercian Order*. Extr. de *The English Historical Review*, July 1929, p. 373-87). L'Ordre, très centralisé, devait fatalement s'attirer quelques difficultés, car le pouvoir royal ne pouvait négliger l'influence exercée par Cîteaux en faveur de pontifes rivaux de celui que soutenait le roi d'Angleterre. D'où une série de mesures d'exception. Miss G. en retrace l'origine, le développement, les résultats obtenus.

L'excellente Vie de St^e Brigitte de Suède par Emilia FOGELKLOU a été traduite en allemand (* *Die Heilige Birgitta von Schweden*. Aus dem Schwedischen übertragen von Maja LOEHR. München, Reinhardt, 1929, 339 pp., ill.). Avec un exposé des faits fondé sur l'étude directe des sources, on y trouve une sorte de commentaire littéraire et psychologique. Ce portrait de la sainte, peint par une Suédoise protestante, est aussi touchant que bien présenté.

L'ouvrage de Miss Alice CURTAYNE sur St^e Catherine de Sienne, dont nous avons rendu compte naguère (*Anal. Boll.*, XLVIII, 234), vient de paraître en une édition abrégée (* *Saint Catherine of Siena*. London, Sheed and Ward, 1931, xvi-214 pp.).

On devait déjà à la plume alerte du P. Celestino TESTORE S. I., exercée dans d'autres branches de la littérature, un *S. Giovanni Berchmans* et un *S. Luigi Gonzaga*, traduits respectivement du P. L.-J.-M. Cros et du P. M. Meschler. L'auteur complète la trilogie des jeunes saints de la Compagnie de Jésus en offrant à la jeunesse italienne, chez les mêmes éditeurs, * *San Stanislao Kostka della Compagnia di Gesù* (Torino, Società Editrice Internazionale, [1930], 242 pp.).

Les couvents chaldéens de Rabban Hormizd et de Notre-Dame des Semences, près d'Alkoš, connus par leur importante collection de manuscrits, possèdent aussi de nombreuses inscriptions syriaques, encastées in situ, dans les murs de leurs églises et des

bâtiments claustraux. Aucun de ces textes lapidaires ne remonte bien haut : le premier en date est de 1485, le dernier est de 1930. Il semble pourtant que ceux que l'on avait sujet de croire intéressants n'étaient pas exempts de pièges. Après les publications partielles et diversement fautives d'Assemani et de Sachau, l'épigraphie des deux couvents demeurait noyée dans un halo mystérieux ; et précisément à la faveur de ce mystère, une relation de touriste ou d'archéologue amateur pourrait leur prêter une importance illusoire. Que d'étranges merveilles n'avait-on pas racontées au sujet des manuscrits de Rabban Hormizd ? Le R. P. Vosté à qui l'on doit un inventaire sûr et méthodique de ce fonds trop vanté (cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 394), vient de compléter ce service en publiant avec le même soin et la même compétence *Les inscriptions de Rabban Hormizd et de N. D. des Semences près d'Alqoš (Iraq)*, dans *Le Muséon*, 1930, t. XLIII, p. 263-317. Si ce recueil ne réserve pas de révélations sensationnelles, il apporte une contribution importante à l'histoire du monachisme oriental. Rabban Hormizd et la jeune fondation qui l'a remplacé ont une honorable histoire. Ils ont ajouté leur page aux Actes des Martyrs. Leurs fastes étaient dignes du docte commentateur qu'ils ont trouvé.

Le P. KOLB, auquel nous devons plusieurs éditions de la Vie de S. Ignace par le P. Genelli, avait préparé lui-même une nouvelle biographie du fondateur de la Compagnie de Jésus : * *Das Leben des heiligen Ignatius von Loyola* (Fribourg en Br., Herder, 1931, VIII-159 pp.). La mort l'ayant surpris avant qu'il ait pu imprimer son manuscrit, le P. Hatheyer s'est chargé du travail de l'édition. Le P. K. s'est surtout attaché à saisir la physionomie de S. Ignace et à en dépeindre le caractère. Le cadre historique et les péripéties de la vie de son héros ont moins retenu son attention.

C'est moins une édition révisée et remaniée de sa Vie de Bellarmin, parue en 1895, qu'une nouvelle biographie faite sur nouveaux frais que présente Mgr NERI dans son livre * *La vita, le opere e i tempi di san Roberto Bellarmino* (Torino, Società Editrice Internazionale, 1930, XVI-240 pp.). Au cours de ces dernières années, le grand cardinal, aujourd'hui S. Robert Bellarmin, a été l'objet de nombreuses études qui laissent loin derrière elles les travaux du P. Couderc, dont s'était presque exclusivement inspiré Mgr Neri. Ces travaux avaient vieilli, et d'ailleurs, quand ils parurent, la critique n'eut pas que des éloges à leur décerner (cf. *Anal. Boll.* XII, 305). Mgr N., pour refaire son livre, a pris cette fois un guide autorisé, le P. Le Bachelet. Il ne pouvait mieux choisir.

La béatification récente des martyrs anglais et la canonisation des martyrs du Canada ont été l'occasion de nombreuses publications, parmi lesquelles nous signalons les suivantes : une biographie

du B. John Southworth, le seul prêtre séculier, parmi les martyrs anglais, dont les reliques aient échappé à la rage des persécuteurs (* A. B. PURDIE. *The Life of Blessed John Southworth, Priest and Martyr, 1564-1592*. London, Burns Oates and Washbourne, 1930, xv-199 pp.) ; une autre du B. Cuthbert Mayne, le premier martyr des séminaires anglais du continent (* R. A. McELROY. *Blessed Cuthbert Mayne*. London, Sands, 1929, 132 pp.). Ces deux volumes, fort bien illustrés, sont abondamment documentés, en dépit de la difficulté réelle que leurs auteurs ont dû éprouver à composer tout un livre avec les maigres renseignements authentiques dont ils disposaient. Une petite plaquette sur le B. Jean Ogilvie, illustrée de deux anciens portraits (* A. LAMPRECHT, S. I. *Johannes Ogilvie, ein neuer Seliger der Gesellschaft Jesu und der Marianischen Kongregation*. Wien, Fahne Mariens, [1930], 44 p.). Un beau volume de Dom Bede CAMM, O.S.B., l'historien des martyrs anglais. Nous n'avons vu que la traduction française qui a paru dans une collection bien connue de nos lecteurs (* *Moine et Martyr. Le Bienheureux John Roberts, mis à mort sous Jacques I^{er} 1610*. Traduit de l'anglais par les Moniales de Sainte-Croix de Poitiers. Maredsous, Abbaye, 1930, 320 pp., illustré = Collection « Pax », vol. XXXIII).

Quant aux martyrs du Canada, le regretté P. H. FOUQUERAY S. I., dont on connaît l'*Histoire de la Compagnie de Jésus en France* (cf. *Anal. Boll.*, XLVII, 229), préparait un ouvrage qui fût le digne hommage des Jésuites français à leurs frères martyrs. La mort est venue interrompre ce travail, que le P. A. DE BECDELIÈVRE a pieusement terminé, revu et publié (* *Martyrs du Canada*. Paris, Téqui, 1930, ix-354 pp.). C'est moins une série de biographies qu'une histoire suivie, celle de la mission des Hurons pendant la période sanglante. Les auteurs ont laissé parler autant que possible, les savoureuses relations des anciens missionnaires. On reconnaîtra le même mérite au travail anglais de Mrs. T. CONCANNON (* *White Horsemen. The Story of the Jesuit Martyrs of North America*. London, Sands, 1930, 125 pp.). L'auteur, qui n'en est pas à son premier essai hagiographique, a rencontré une inspiration heureuse. Son petit volume sans prétention, moins complet que celui du P. Fouqueray, est tout aussi attachant.

Le centenaire de l'abolition des « Lois Pénales », portées contre les catholiques anglais, fut l'occasion pour feu le cardinal Gasquet de réimprimer quelques articles de Richard SIMPSON sur des martyrs anglais (* *Under the Penal Laws. Instances of the Sufferings of Catholics*. London, Burns Oates and Washbourne, 1930, x-114 pp.). Ces essais biographiques avaient paru dans *The Rambler*, entre 1857 et 1860. Ils méritaient d'être tirés de l'oubli, tant à cause de leur mérite historique et littéraire que pour la réputation de l'auteur, l'un des premiers convertis du mouvement

d'Oxford et non des moins brillants. Les héros de ces quatre articles sont le Dr. John Storey, John Hambley (alias Tregwethan), Richard White et Thomas Alfield.

Humble fille de la Souabe, Anna Höss naquit à Kaufbeuren en 1682. Elle mourut, sous l'habit de S. François, en l'année 1744. Son nom de religion était Crescentia et devint bientôt glorieux. De son vivant, l'éclat de sa vertu avait largement dépassé le cadre modeste de sa ville natale, où elle menait dans le cloître une existence de prière et de dévouement. En mai 1744, avant qu'il n'eût appris le décès de Crescentia, le pape Benoît XIV avait demandé au prince-évêque d'Augsbourg une relation circonstanciée sur la vie et les mérites de la religieuse. Les chanoines J. B. Bassi et Eusèbe Amort furent chargés de l'enquête. Dès 1775 commença l'instruction d'un procès canonique. Il aboutit en 1801 à un décret, reconnaissant l'héroïcité des vertus de la Vénérable. Sous Léon XIII, la cause fut reprise, et le 7 octobre 1900 le pape célébra la solennelle béatification. Kaufbeuren, où reposent les restes de la bienheureuse, est devenu un lieu de pèlerinage très fréquenté. Après d'autres, le P. GATZ, O.F.M. consacre à Crescentia Höss une biographie, qui est pieuse autant que bien informée, et populaire dans le meilleur sens du mot : **Mein Leben ist Lieben, mein Lieben ist Leiden. Ein Lebensbild der seligen M. Kreszentia Höss von Kaufbeuren* (München, Kösel et Pustet, 1930, 204 pp., illustr.). Parmi les sources, où l'auteur a particulièrement puisé, citons la correspondance de la bienheureuse, ainsi que le long mémoire où le chanoine Amort consigna en 1744, les résultats de son enquête (cf. *Anal. Boll.*, XXIV, 266).

* *Oraison et ascension mystique de S. Paul de la Croix*, par le P. GAËTAN DU S. NOM DE MARIE, tel est le titre du n° 29 de la *Section ascétique et mystique* du *Museum Lessianum* (Louvain, 1930, xxiv-290 pp.). L'auteur a rassemblé et classé — en s'inspirant de l'ordre adopté par le P. Aug. Poulain — les traits les plus propres à nous éclairer sur la vie d'oraison du saint fondateur des Passionistes, depuis sa « conversion » jusqu'à son « mariage mystique » (1713-1725), pendant les quarante-cinq années de désolations intérieures (1725-1770), enfin au terme de sa longue ascension vers Dieu (1770-1775). Presque tous les renseignements sont tirés des 22 volumes manuscrits des Procès de canonisation. Les dépositions de plusieurs témoins ne méritent pas l'entière confiance que le P. Gaëtan leur accorde, à peu près sans distinction. L'appendice second (p. 229-83) souligne l'importance du témoignage de Rosa Calabresi, pénitente et confidente du saint. Par malheur trop peu de documents nous permettent de contrôler les extraordinaires récits de Rosa, où les apparitions, révélations, guérisons et bilocations tiennent une place vraiment déconcertante.

Une petite brochure, * *The Servant of God Mother Mary Veronica of the Heart of Jesus* (Caroline Lioger), *Foundress of the Institute of the Victims of the Sacred Heart of Jesus. May 25, 1825 - June 8, 1883* (London, Burns Oates and Washbourne, 1926, VIII-43 pp.), est la traduction d'un opuscule français anonyme, tiré des biographies plus développées du P. Prévot et du P. Sauvé.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

- ABATE (Giuseppe). *Storia e statistica francescana in un recente libro*. Assisi, Casa editr. francescana, 1931, in-12, 80 pp.
- AMADEI (Angelo). *Il servo di Dio Michele Rua, successore del beato D. Bosco*. Vol. I. Torino, Soc. ed. Internazionale 1931. in-8°, xv-848 pp., portrait.
- Année (L') missionnaire 1931*. Édition publiée sous la direction de Paul LESOURD. Paris, Desclée - De Brouwer, 1931, in-8°, 667 pp., illustrations.
- Après la conversion. Compte rendu de la neuvième Semaine de missiologie de Louvain* (1931). Louvain, 1931, in-8°, 206 pp. (= *Museum Lessianum*, sect. missiologique, 16).
- BARCLAY (Vera). *Saints of these Islands*. London, Sheed and Ward, 1931, in-8°, 253 pp.
- BAXTER (James Houston). *Copiale prioratus Sanctiandree. The Letter-Book of James Haldenstone, Prior of St. Andrews (1418-1443)*. Transcribed and edited. Oxford, University Press, 1930, in-8°, LXIII-527 pp., fac-similé. (= *St. Andrews University Publications*, XXXI).
- BEDA VENERABILIS. *Leben der Aebte des Klosters Wearmouth-Jarrow*. Uebersetzt und herausgegeben von Stephanus HILPISCH. Wien, Reinhold 1930, in-12, 85 pp., front. (= *Kleine historische Monographien*, 25).
- BENEDICTUS MARIA A S. CRUCE. *Acta Petri Terrasse, Magistri Generalis Ordinis Carmelitarum*. Romae, Apud Curiam Generalitiam, 1931, in-8°, 80 pp.
- BERNAREGGI (Adriano). *Le origini della Congregazione degli Oblati di S. Ambrogio*. Milano, Tip. S. Lega Eucaristica, 1931, in-4°, 63 pp., illustrations. Extr. de *Humilitas*, n° 21.
- BEVILACQUA (Enrico). *Fioretti di Frate Lino da Parma*. Torino, Soc. ed. internazionale, 1931, in-8°, 242 pp., illustrations.
- BIHLMAYER (Karl). *Kirchengeschichte, auf Grund des Lehrbuches von F. X. von Funk neubearbeitet. neunte verbesserte Auflage. I. Teil*. Paderborn, F. Schöningh, 1931, in-8° xx-306 pp.
- BLEICHSTEINER (Robert). *Die georgische Uebersetzung von Epiphanius' Edelsteinbuch*. Wien, Herder, 1930, in-8°, 37 pp. Extr. de : *Jahrbuch der Oesterreichischen Leo-Gesellschaft*.
- BLUDAU (Augustinus). *Die ägyptischen Libelli und die Christenverfolgung des Kaisers Decius*. Freiburg im Br., Herder, 1931, in-8°, VIII-80 pp. (= *Römische Quartalschrift*, 27. Supplementheft).

- BRAUN (Joseph) S. I. *Das christliche Altargerät in seinem Sein und in seiner Entwicklung*. München, M. Hueber, 1932, in-4°, 704 pp., 610 fig., 144 planches.
- BROOKE (Z. N.). *The English Church and the Papacy from the Conquest to the Reign of John*. Cambridge, University Press, 1931, in-8°, xii-260 pp.
- BRUNNER (Heinrich). *Abhandlungen zur Rechtsgeschichte*. Gesammelte Aufsätze. Weimar, H. Böhlau, Nachf., 1931, 2 vol. in-8°, vi-722 ; vi-672 pp.
- BUCHBERGER (Michael). *Lexikon für Theologie und Kirche*. 2. Aufl. des Kirchlichen Handlexikons, Bd. III. Freiburg i. Br., Herder, 1931, in-8°, viii-1039 col., illustrations.
- BURI (Vincenzo) S. I. *L'unione della Chiesa copta con Roma sotto Clemente VIII*. Roma, 1931, in-8°, 164 pp. (= *Orientalia Christiana*, XXIII, 2).
- CARRIÈRE (Victor). *Les épreuves de l'Église de France au XVI^e siècle (Sujet d'histoire diocésaine)*. V. La persécution Huguenote. Paris, 1930, in-8°, 64 pp. Extr. de la *Revue d'histoire de l'Église de France*, XVI.
- COJAZZI (Antonio). *Sant' Antonio da Padova nella testimonianza d'un suo contemporaneo*. Torino, Soc. ed. Internazionale, 1931, in-8°, 128 pp., illustrations.
- Collectanea franciscana neerlandica*. T. II. Uitgegeven bij het eeuwfeest van de komst der Minderbroeders in Nederland. 's Hertogenbosch, Teulings, 1931, in-4°, 628 pp.
- COLLIJN (Isak). *Acta et processus canonizationis beate Birgitte*. Häft 1-10. Uppsala, Almqvist, 1924-1931, in-4°, lv-691 pp. (= *Samlingar utgivna av Svenska Fornskriftsällskapet*, 2. Serien, Band I).
- COLOMBO (Sisto). *La passiflora serafica. Breve vita del servo di Dio Don Andrea Beltrami, 1870-1897*. Torino, Soc. Ed. Internazionale, 1931, in-8°, 231 pp., illustrations.
- Concilium Tridentinum. Diariorum, actorum, epistularum, tractatum nova collectio*. Edidit Societas Goerresiana. Tomus tertius: Diariorum pars tertia, volumen prius. Freiburg i. Br., Herder, 1931, in-4°, viii-762 pp.
- DAHLMANN-WAITZ. *Quellenkunde der deutschen Geschichte*. 9. Aufl., herausg. von Hermann HAERING, Leipzig, K. F. Koehler, 1931, in-8°, xl-992 pp.
- DAHMEN (Pierre) S. I. *Robert de Nobili, l'apôtre des Brahmes. Première apologie. 1610*. Texte inédit latin, traduit et annoté. Paris, Spes, 1931, in-8°, 207 pp. (= *Bibliothèque des missions*, III).
- DE JAEGER (Paul) S. I. *Confiance. Méditations*. Louvain, 1931, 2 vol. in-8°, 307, 315 pp. (= *Museum Lessianum*, sect. ascétique et mystique, 30, 31).
- DE KLERK (C. R.). *Sint Augustinus*. Cultuurbeschouwingen. Tilburg, De Kempen, 1930, in-8°, 143 pp.
- DHORME (Édouard). *La poésie biblique. Introduction à la poésie biblique et trente chants de circonstance*. Paris, B. Grasset, 1931, in-8°, 212 pp. = (Collection « *La Vie Chrétienne* », 6).
- DI MARTINO (Mario). *La tradizione benedettina a Capri e la proclamazione del santo patrono*. Laureana di Borrello, « *Il Progresso* », 1931, in-8°, 24 pp. Extr. de « *Folklore* », anno XV, fasc. 1.
- DIRICKX - VAN DER STRAETEN (Hermine). *La Vie de saint Jehan Bouche d'Or et la Vie de sainte Dieudonnée, sa mère*. Textes français du moyen âge. (Academisch proefschrift). Liège, Vaillant-Carmanne, 1931, in-8°, 197 pp.

- Enciclopedia universal ilustrada Europeo-Americana*. T. IV, V (Apéndice). Madrid, Espasa-Calpe, 1931, 2 vol. in-8°, 1553, 1603 pp., illustrations et planches.
- ESKELAND (Lars). *Ma visite à Thérèse Neumann*. Traduit du norvégien par Per SKANSEN. Paris, Bonne Presse, 1931, in-12, xxiv-101 pp., illustrations.
- EYGUN (F.). *Architecture romane*. Paris, Bloud et Gay, 1931, in-8°, 244 pp. 10 pl. (= *Bibliothèque catholique des sciences religieuses*).
- Forschungen zur Kirchengeschichte und zur christlichen Kunst... Iohannes Ficker dargebracht*. Leipzig, Dieterich, 1931, in-8°, 252 pp., illustré.
- Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens*. 3. Band. Münster i. W., Aschendorff, 1931, in-8°, 460 pp. (= *Spanische Forschungen der Görresgesellschaft*).
- HÄMEL (Adalbert). *Eine neue Pseudoturpin-Hypothese*. Jena, W. Gronau, 1929, in-8°, 8 pp. Extr. des *Berliner Beiträge zur romanischen Philologie*, Bd. 1.
- HAMMERICH (L. L.). *Visiones Georgii. Visiones quas in Purgatorio sancti Patricii vidit Georgius miles de Ungaria A. D. MCCCLIII*. Koebenhavn, A. F. Hoest, 1930, in-8°, 320 pp., 86 pl. (= *Historisk-filologiske Meddelelser*, XVIII, 2).
- HERMANN (Basilius). *Verborgene Heilige des griechischen Ostens*. Kevelaer, J. Thum, 1931, in-8°, 244 pp.
- HERP (Hendrik) O.F.M. *Spiegel der Volcomenheit*. Opnieuw uitgegeven door P. Lucidius VERSCHUEREN O.F.M. Antwerpen, Neerlandia, 1931, 2 vol. in-8°, 192, 421 pp.
- HEYRET (M.). *P. Markus von Aviano O. M. Cap., apostolischer Missionär und päpstlicher Legat beim christlichen Heere*. München, J. Kösel, 1931, in-8°, 476 pp., portrait.
- HOFMEISTER (Adolf). *Eine metrische Bearbeitung von Ebos Vita Ottos von Bamberg*. Extr. des *Baltische Studien*, N. F. XXXIII, 1931.
- ID. *Zur Ueberlieferung von Cassiodors Variae*. Dresden, 1931, in-8°, 33 pp., 1 pl. Extr. de *Historische Vierteljahrschrift*, Band XXVI.
- HOLLIS (Christopher). *Saint Ignatius*. London, Sheed and Ward, 1931, in-8°, 287 pp.
- Index interpolationum quae in Iustiniani digestis inesse dicuntur*. Editionem a Ludovico MOTTEIS inchoatam... curaverunt Ernestus LEVY et Ernestus RABEL. T. II. Weimar, H. Böhlau, Nachf. 1931, in-4°, vii-326 pp.
- Jahrbuch für Liturgiewissenschaft in Verbindung mit A. BAUMSTARK und A. L. MAYER* herausgegeben von Odo CASEL O.S.B. Zehnter Band. Münster i. Westf., Aschendorff, 1930, in-8°, 427 pp.
- JOHANN GEORG, Herzog zu Sachsen. *Neueste Streifzüge durch die Kirchen und Klöster Aegyptens*. Leipzig, G. Teubner, 1931, in-8°, 35 pp., 71 fig.
- KLOSTERMANN (E.) ; BENZ (E.). *Zur Ueberlieferung der Matthäuserklärung des Origenes*. Leipzig, Hinrichs, 1931, in-8°, viii-32, 136 pp. (= *Texte und Untersuchungen*, 47, 2).
- LACOSTE (E.). *Les papes à travers les âges*. T. II : De S. Pie I à S. Fabien. T. III : De S. Corneille à S. Marcellin. Paris, Bonne Presse, 1929, 1931, 2 vol. in-8°, 124, 126 pp., illustrations.
- LAGRANGE (M.-J.). *La morale de l'Évangile*. Réflexions sur « *Les morales de l'évangile* » de M. A. BAYET. Paris, B. Grasset, 1931, in-8°, 250 pp. (= *Collection « La vie chrétienne »*, 2^e série, 5).

- LA MARTINIÈRE (J. DE). *Réponse à un défenseur de Jeanne des Armoises, M. A. Ledru, chanoine du Mans*. Orléans, R. Houzé, 1931, in-8°, 30 pp.
- LANG (HUGO) O.S.B. *Antonius von Padua. Ein Leben nach Gottes Rat*. München, Gesellschaft für christliche Kunst, 1931, in-8°, 47 pp., illustrations.
- Laurentii (S.) *a Brundisio O. F. M. Opera omnia*. Vol. II. Lutheranismi hypotyposis. Pars II. Patavii, Officina typographica Seminarii, 1931, in-4°, xviii-535 pp., portrait.
- LEROQUAIS (V.). *Un bréviaire manuscrit de Saint-Victor de Marseille*. Marseille, 1931, in-4°, 35 pp., 6 planches. Extr. des *Mémoires de l'Institut historique de Provence*, t. VIII.
- LORTZ (Joseph). *Kardinal Stanislaus Hosius. Gedenkschrift zum 350. Todestag*. Braunsberg, Herder, 1931, in-8°, xii-242 pp. (= *Abhandlungen der staatlichen Akademie Braunsberg*).
- MARIANO DA FIRENZE. *Itinerarium Urbis Romae*, con introduzione e note illustrative del P. Enrico BULLETTI O.F.M. Roma, Pont. Istituto di arch. crist., 1931, in-4°, xxi-251 pp. (= *Studi di antichità cristiana*, II).
- MARIE-ANTOINE (Le P.), Capucin. *Mes souvenirs*. Paris, Bonne Presse, 1930, in-12, 80 pp.
- MARIE-GERMAINE (Sœur). *Le Christ au Gabon*. Louvain, 1931, in-8°, xx-170 pp. illustrations (= *Museum Lessianum*, sect. missiologique, 15).
- MASSANGE DE COLLOMBS (H.). *Province de Liège. Inventaire des objets d'art et d'antiquité conservés dans les églises, chapelles et presbytères du canton de Malmédy*. Liège, Vaillant-Carmanne, 1930, in-8°, 148 pp., 24 fig.
- MAUR DE L'ENFANT JÉSUS. *L'entrée à la divine Sagesse. Traités de théologie mystique. T. II. Montée spirituelle*. Édit. par le P. PASCAL DU T. S. SACREMENT. Soignies, Éditions des « Chroniques du Carmel », 1931, in-12, 79 pp. (= *Bibliothèque mystique du Carmel*).
- METZLER (Johannes) S. I. *P. Johannes Arnoldi S. J., Blutzeuge der nord-deutschen Diaspora (1596-1631)*. Ein historisches Zeitbild. Paderborn, Verlag der Bonifacius-Druckerei, 1931, in-8°, xvi-230 pp, illustrations.
- MONTEBAUR (Josef). *Studien zur Geschichte der Bibliothek der Abtei St. Eucharis-Matthias zu Trier*. Freiburg i. Br., Herder, 1931, in-8°, 163 pp. (= *Römische Quartalschrift*, 26. Supplementheft.).
- Monumenta Asiae Minoris antiqua*. Vol. III. *Denkmäler aus dem rauhen Kilikien*, herausgegeben von Joseph KEIL und Adolf WILHELM. Manchester, University Press, 1931, in-4°, 238 pp. illustrations, 58 pl.
- NASELLI (Carmelina). *Una sacra rappresentazione siciliana del sec. XVI*. Torino, G. Chiantore, 1931, in-8°, 24 pp. Extr. de : *Pallante*, ser. 1, fasc. 6.
- NEUMANN (Augustin) O.S.A. *Die katholischen Märtyrer der Hussitenzeit*. Warnsdorff, A. Opitz, 1930, in-8°, 275 pp.
- NOAILLAT (Simone de). *Marthe de Noaillet (1865-1925)*. Paris, Bonne Presse, 1931, xvii-373 pp., illustrations.
- OPPENHEIM (Philippus). *Der heilige Ansgar und die Anfänge des Christentums in den nordischen Ländern*. München, M. Hueber, 1931, in-8°, viii-208 pp., 20 fig.
- PEETERS (Louis). S. J. *Vers l'union divine par les Exercices de S. Ignace*. 2^e éd. Louvain, 1931, in-8°, 284 pp. (= *Museum Lessianum*, Sect. ascétique et mystique, 13).

- PIRRI (Pietro). *P. Giovanni Roothaan, XX. Generale della Compagnia di Gesù*. Isola del Liri, A. Macioce, 1930, in-8°, 552 pp. illustrations.
- POLMAN (P.). O.F.M. *Odibald, bisschop van Utrecht*. Extr. de : *Archief voor de Geschiedenis van het aartsbisdom Utrecht*, LV, 1931, pp. 265-278.
- POWICKE (F. M.). *The Medieval Books of Merton College*. Oxford, Clarendon Press, 1931, in-8°, xl-287 pp.
- PRIMS (Floris). *Sint-Agnetendal te Arendonk*. Antwerpen, Veritas, 1931, in-8°, 85 pp., illustrations. (= *Campinia sacra*, 1).
- RAUSCHEN (Gerhard). *Patrologie. Die Schriften der Kirchenväter und ihr Lehrgehalt*. 10.-11. Aufl., neubearbeitet von Berthold ALTANER. Freiburg i. Br., Herder, 1931, in-8°, xx-441 pp. (= *Herders theologische Grundrisse*).
- REPOND (Jules). *Les secrets de la draperie antique. De l'himation grec au pallium romain*. Roma, Pont. Istituto di arch. cristiana, 1931, in-4°, 157 pp., illustrations. (= *Studi di antichità cristiana*, III).
- RESCH (P.). *La doctrine ascétique des premiers maîtres égyptiens du quatrième siècle*. Paris, Beauchesne 1931, in-8°, xxxviii-286 pp. (= *Études de théologie historique*).
- RICCI (ELISA). *Mille santi nell' arte*. Milano, U. Hoepli, 1931, in-8°, xx-734 pp. 700 fig.
- ROBERTSON (Edith Anne). *Francis Xavier, Knight Errant of the Cross. 1506-1552*. London, Student Christian Movement Press, 1930, in-8°, 207 pp., frontispice.
- RÜTTEN (F.). *Lateinische Martyrerakten und Martyrerbriefe*. Münster i. W., 1931, in-8°, 44 pp. (= *Aschendorffs Lesehefte*).
- Saxonis Gesta Danorum*. Primum a C. Knabe et P. Herrmann recensita, recognoverunt et ediderunt J. OLRİK et H. RAEDER. Tomus I, textum continens. Hauniae, Levin et Munksgaard, 1931, in-4°, li-609 pp.
- SCHMID (Toni). *Den helige Sigfrid*. I. Lund, A.-B. Gleerupska, 1931, in-8°, 189 pp., illustrations.
- SMITH (Margaret). *Studies in Eearly Mysticism in the Near and Middle East*. London, The Sheldon Press, 1931, in-8°, x-276 pp.
- STASIEWSKI (Bernhard). *Der heilige Bernardin von Siena*. Untersuchungen über die Quellen seiner Biographien. Münster i. W., Aschendorff, 1931, in-8°, xi-112 pp. (= *Franziskanische Studien*, Beiheft 13.).
- STÖCKERL (Johannes E.). O.F.M. *Generalregister zu Band 1-61 der Bibliothek der Kirchenväter*. München, J. Kösel, 1931, in-8°, viii-406, 366 pp.
- Studi bizantini e neoellenici*, a cura del prof. Silvio Giuseppe MERCATI. Vol. III. Roma, Anonima romana editoriale, 1931, in-8°, 304 pp., illustrations. (= *Pubblicazioni dell' Istituto per l'Europa Orientale*).
- THONNARD (F. J.). *Saint Bernard*. Paris, Bonne Presse, 1931, in-12, 101 pp.
- TILL (Walter). *Osterbrief und Predigt in achmimischen Dialekt*. Leipzig, Dietrich, 1931, in-8°, 51 pp., planche (= *Studien zur Epigraphik und Papyruskunde*, II, 1).
- Une hostie de louange : la Révérende Mère Marie-Thérèse des Anges, fondatrice et prieure du Carmel de Nogent-sur-Marne*. Paris, Bloud et Gay, 1931, in-8°, 254 pp., illustrations.
- Une Petite Soeur missionnaire*, par sa sœur Bénédictine. Paris, Bonne Presse, 1930, in-8°, xiv-259 pp., portrait.

- VERKADE (Willibrord). *Der Antrieb ins Vollkommene. Erinnerungen eines Malermönches.* Freiburg i. Br., Herder, 1931, in-8°, 376 pp.
- VIELLIARD (René). *Les origines du titre de Saint-Martin aux Monts à Rome.* Roma, Pont. istituto di arch. crist., 1931, in-4°, 135 pp., illustrations. (= *Studi di antichità cristiana*, IV).
- VOGT (A.) *Panegyrique de St. Pierre. Panegyrique de St. Paul. Deux discours inédits de Nicéas de Paphlagonie.* Roma, 1931, in-8°, 100 pp. (= *Orientalia christiana*, XXIII, 1).
- YEO (Margaret). *St. Francis Xavier, Apostle of the East.* London, Sheed and Ward, 1931, in-8°, VIII-325 pp.
- ŽÁK (Alfons). *Der heilige Norbert.* Wien, Reinhold, 1930, in-12, 253 pp., illustrations (= *Kleine historische Monographien*, 21-22)

- RAND. The Manuscripts of Tours 197.
 BEESON. Lupus of Ferrières 197.
 RYAN. Irish Monasticism 199.
 SLOVER. Literary Channels between Britain and Ireland 199.
 GOUGAUD. Les Surnuméraires de l'émigration scottique 199.
 — Anciennes coutumes claustrales 199.
 BROWN. The Legend of Thomas Becket 204.
 ZAGARIA. San Riccardo* 206.
 BÉMONT. Simon de Montfort 207.
 WILLIAMS. Ffordd y Brawd Odrig 210.
 — Ystorya de Carolo Magno 210.
 TOURNIER. Le B. Bertrand de Saint-Geniès 211.
 ARON. B. Jourdain de Saxe 212.
 BERTHEM-BONTOUX. St^e Françoise Romaine 214.
 GUERRINI. Beata Stefana Quinzani 216.
 IÉZÉKIEL. Ὁ προφήτης Ἰεζεκιήλ 218.
 — Ἀκολουθία τοῦ ἁγίου Σεραφείμ 218.

Varia. — R. Aigrain. F. Cabrol. H. Thurston. S. Rüttgers. R. Asting. G. Fernani. N. Akinian. A. Saroukhan. V. Hadzouni. G. et F. Tomasetti. F. Menegatti. B. Mirra. P. Borgogelli Ottaviani. F. Lanzoni. G. Bardy. P. Castel. G. Zandonella. A. Vasiliev. R. M. Woolley. A. Kanmerer. L. Gougaud. W. Watson. F. Duine. The Antiquarian Association of the British Isles. Th. Briemle. G. Gangiano. E. Rippl. A. Levasti. S. Schmitt. A. Wilmart. W. Shewring - J. McCann. G. Hodgson. R. Graham. E. Fogelklou - M. Loehr. A. Gurtayne. C. Testore. M. Vosté. V. Kolb. B. Neri. A. B. Purdie. R. A. McElroy. A. Lamprecht. B. Camm. H. Fouqueray - A. de Becdelièvre. T. Concannon. R. Simpson. J. B. Gatz. Gaëtan du S. Nom de Marie. The Servant of God Mother Mary Veronica.

Ce numéro a paru le 31 mars.

VIENT DE PARAÎTRE

Acta Sanctorum Novembris, Tomi II pars posterior.
Commentarius in Martyrologium Hieronymianum. Bruxelles,
Société des Bollandistes, 1931, in-fol., xxiv-721 pages. —
Prix : 154 belgas (port non compris).

Prière d'adresser *directement* toutes les commandes à l'Admi-
nistration de la Société des Bollandistes, 24, Boulevard Saint-
Michel, BRUXELLES.

**Analecta Bollandiana. Indices in tomos XXI-XL (1902-
1922).** Bruxelles, Société des Bollandistes, 1931, in-8°, 256
pages. — Prix : 8 belgas (port non compris).

45
DEC 20 1932

ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS L. — Fasc. III et IV.

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE
PAULUS PEETERS MAURITIUS COENS

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES

SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES
24, Boulevard Saint-Michel

PARIS

LIBRAIRIE AUGUSTE PICARD
82, rue Bonaparte

1932

REVUE TRIMESTRIELLE SUBVENTIONNÉE PAR LA FONDATION UNIVERSITAIRE

HOC FASCICULO CONTINENTUR

Hippolyte DELEHAYE. S. Romain martyr d'Antioche.	241
Maurice COENS. Un miracle posthume de S. Martin à Chablis	284
Hippolyte DELEHAYE. S. Bassus évêque martyr honoré à Nice	295
Baudouin DE GAIFFIER. L'Office de S. Julien de Rimini	311
Paulus GROSJEAN. S. Patricius in monte Cruachan Aighle	346
Paul PEETERS. Un colophon géorgien de Thornik le moine	358
Bulletin des publications hagiographiques	372
EHRHARD. Die Kirche der Märtyrer 372.	
HERZOG. Die Wunderheilungen von Epidauros 374.	
USSANI. Hegesippi qui dicitur Historiae libri V. 375.	
ANDRIEU. Les Ordines Romani du haut moyen âge 375.	
DE PUNIER. Le Pontifical romain 375.	
FRERE. Studies in early Roman Liturgy 375.	
BAYNES. Constantine the Great 378.	
MORIN. Martyrs Goths 380.	
Monumenta Asiae Minoris antiqua 381.	
Studi di antichità christiana 383.	
ACHELIS. Katakombenbilder in Catania 383.	
Forschungen I. Ficker dargebracht 383.	
LOTHER. Realismus und Symbolismus 384.	
BRAUN. Das christliche Altargerät 388.	
SAVIO. Antichi vescovi d'Italia 389.	
DÖLGER. Corpus der griechischen Urkunden 390.	
VASILIEV. Histoire de l'Empire byzantin 390.	
SCHWARTZ. Concilium Chalcedonense 391.	
SILVA-TAROUCA. Sulle antiche lettere dei Papi 391.	
Miscellanea Agostiniana 397.	
RICCI. Mille Santi nell' arte 403.	
DAHLMANN-WAITZ. Quellenkunde der deutschen Geschichte 404.	
Mittelalterliche Bibliothekskataloge Deutschlands 405.	
MONTEBAUR. Bibliothek St. Eucharis-Matthias zu Trier 405.	
KRISS. Altbayerische Gnadenstätten 408.	
BAUERREISS. Pie Jesu 408.	
BUCKLER. Harûn'î Rashid 410.	
HAEMEL. Eine neue Pseudoturpin-Hypothese 412.	
FISCHER P. Die französische Uebersetzung des Pseudoturpin 412.	
BISCHOFF. Die Nonne von Heidenheim 414.	
WADE-EVANS. Bonedd y Saint 414.	
— The Llancarfan Charters 414.	
FINSTERWALDER. Die Canones Theodori Cantuariensis 417.	
WATERS. The Navigatio S. Brendani 417.	
Leaves of History 417.	
SEYMOUR. Irish Visions of the Other World 418.	
HYNES. S. Caillin 422.	
GOODWIN. St-Edmundsbury 423.	
VASMER. Chronologie der arabischen Statthalter von Armenien 424.	
AZAÏS et CHAMBARD. Recherches archéologiques en Éthiopie 424.	

(Voir la suite à la 3^e page de la couverture)

S. ROMAIN MARTYR D'ANTIOCHE

La fête de l'illustre martyr Romain est fixée, depuis l'antiquité, au 18 novembre. On peut prévoir que quelques années s'écouleront avant que le volume des Acta Sanctorum consacré aux saints de cette date soit mis sous presse. Les lecteurs qui savent combien les matériaux de l'histoire de S. Romain sont difficiles à réunir nous sauront gré d'essayer, non pas d'écrire un commentaire définitif qui ne laisse plus rien à glaner à nos successeurs, mais de classer les documents, en indiquant les principales déformations subies par un texte historique dans les légendes postérieures.

I

TEXTES GRECS ET LATINS.

Quelques-uns des textes dont nous aurons à tenir compte sont aisément accessibles, et nous ne les transcrivons pas. On trouvera ici ceux qui le sont moins ou paraissent pour la première fois. Voici les sources auxquelles ils sont empruntés.

1) Le texte grec faisant partie de la recension brève du livre d'Eusèbe, De Martyribus Palaestinae, reproduit l'édition bien connue de Schwartz.

2) On sait, qu'à part quelques fragments, la recension plus développée du même livre n'existe plus en grec, et n'a été conservée dans son intégrité que dans la version syriaque publiée par Cureton. La traduction latine que nous donnons du passage relatif à S. Romanus est de notre collègue le P. Peeters.

3) L'extrait de l'homélie sur la Résurrection, attribuée à Eusèbe d'Émèse, est tiré du manuscrit de la bibliothèque Vaticane Reg. 144, fol. 26-28, écriture du XII^e siècle (= R). Ce manuscrit nous a été obligeamment signalé par Dom Wilmart. Les variantes relevées en note, sont celles de l'édition de Sir-

mond (= S) reproduite dans la *Patrologie grecque* de Migne ¹.

4) *La Passion grecque de S. Romain* est publiée d'après quatre manuscrits.

A. *Bibliothèque Nationale de Paris*, grec 1539, écriture du XI^e siècle, fol. 50^v-57 : *Μαρτύριον τοῦ ἁγίου Ῥωμανοῦ* ².

B. *Bibliothèque Nationale de Paris*, grec 1485, écriture du x^e siècle, fol. 117-121^v : *Μαρτύριον τοῦ ἁγίου μάρτυρος Ῥωμανοῦ*. Incomplet de la fin ³.

C. *Bibliothèque Bodléienne d'Oxford*, Laud. 68, écriture du XI^e siècle, fol. 242-246 : *Μαρτύριον τοῦ ἁγίου μάρτυρος Ῥωμανοῦ* ⁴.

D. *Bibliothèque Vaticane*, Vatic. graec. 807, écriture du x^e siècle, fol. 170-173^v : *Μαρτύριον τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου μάρτυρος Ῥωμανοῦ* ⁵.

Les variantes purement orthographiques n'ont pas été relevées.

5) *La Passion latine de S. Romain* est tirée du *Passionnaire de Saint-Pierre de Cardena*, manuscrit du *British Museum*, Addit. 25.600, écrit en 919, en caractères visigothiques, fol. 6-11^v ⁶. Nous devons à l'obligeance du P. Patrice Ryan la copie de la *Passion* de S. Romain. Nombre de graphies caractéristiques indiquent à elles seules la provenance espagnole du manuscrit. Nous n'avons pas cru devoir les conserver, et des formes comme *damnavilis*, *plubia*, *duvito*, *cabe*, *mici*, *nicil*, ont été réduites à l'orthographe courante. Nous écrivons aussi *coram* au lieu de *quoram* ; *optasti*, *scriptum* au lieu d'*obtasti*, *scribtum* et ainsi de suite, sans avertir chaque fois le lecteur. Dans les marges sont inscrites un bon nombre de gloses, par exemple, fol. 8, au mot *adverte* du texte correspond : *intellege* ; fol. 8^v, *agitare* : *verberare* ; fol. 9, à *catomis* : *ligno extenso* ; fol. 9^v, à *pirum* : *ignis dicitur ubi corpora mortuorum comburabant* ; fol. 10 : à *baccaris* : *insanis* ; fol. 10^v : à *non finctam* : *veridicum non compositum* ; fol. 11, à *biothanate* : *bis mor-*

¹ P.G., t. XXIV, p. 1097.

² *Catal. graec. Paris.*, p. 238.

³ *Ibid.*, p. 168.

⁴ *Catal. graec. Germ.*, p. 335.

⁵ *Catal. graec. Vatic.*, p. 52.

⁶ *Catalogue of ancient manuscripts in the British Museum*, Part. II, p. 65, pl. 38.

tu
ge
me
n'
rec

Μ
ἐπὶ
διὰ
τῇ
ἄμ
καὶ
θεο
τει
τις
κατ
καὶ
δεξ
συμ
τὴν
πῶρ
καὶ
ἀνδρ
δύνα
ἐπελ
στα
πλαγ
τατο
ρίαν
τῆς
τῶν
μόνο
μενο

1
gloss

tuus; fol. 11^o: à colobio: vestimentum sine manicis; à geneceo: ubi mulieres laneficia faciunt; à cocistrio: cognomen est hoc est supranomen ¹. Les autres notes marginales n'offrent guère d'intérêt, quelques unes sont peut-être des corrections au texte.

1. EUSEBII DE MARTYRIBUS PALAESTINAE II

RECENSIONIS BREVIORIS.

Μνήμης δ' ἄξια τυγχάνει καὶ τὰ περὶ Ῥωμανὸν ἐν Ἀντιοχείᾳ ἐπὶ τῆς αὐτῆς ἡμέρας ἀποτελεσθέντα. Παλαιστινὸς γὰρ οὗτος ὢν διάκονός τε καὶ ἐπορκιστῆς τῆς ἐν Καισαρείᾳ παροικίας, ὁμοῦ τῇ τῶν ἐκκλησιῶν καθαιρέσει γενόμενος ἐκεῖσε, πλείους ἄνδρας ἅμα γυναιξὶν καὶ τέκνοις σωρηδὸν τοῖς εἰδώλοις προσιόντας τε καὶ θύοντας ἐνιδὼν, ἀνύποιστον ἡγησάμενος τὴν θεάν, ζήλῳ θεοσεβείας πρόσσεισιν καὶ κείνοις μεγάλη φωνῇ κεκραγὼς ἐπιπλήττει· αὐτὸς δὲ τῆς τόλμης ἐνεκεν συλληφθεὶς, γενναιότατος, εἰ καὶ τις ἄλλος, ἀποδέδεικται μάρτυς τῆς ἀληθείας. Ἀποφνημαμένου γὰρ κατ' αὐτοῦ τὸν διὰ πυρὸς θάνατον τοῦ δικαστοῦ, παιδρῷ προσώπῳ καὶ διαθέσει εὖ μάλα προθυμοτάτῃ τὴν ἀπόφασιν ἀσπαστῶς καταδεξάμενος ἀπάγεται· εἶτα τῷ ἱκρίῳ προσδεῖται, τῆς τε ὕλης συμπεφορημένης ἐπ' αὐτῷ καὶ τῶν μελλόντων ὑφάπτειν τὴν πυρὰν τὴν βασιλέως ἐπιπαρόντος ἐπὶ κρισὶν ἐκδεχομένων· « Ποῦ μοι τὸ πῦρ; » ἐβόα· καὶ ταῦτα λέγων ἀνάκλητος πρὸς βασιλέα γίνεται, καινότερα ὑποβληθησόμενος κολάσει τῆς γλώττης· ἥς ἀποκοπὴν ἀνδρειότατα ὑπομείνας, ἔργοις ἅπασιν ὑπέδειξεν ὅτι δὴ θεία δύναμις τοῖς ὅ τι ποτ' οὖν χαλεπὸν ὑπὲρ εὐσεβείας ὑπομένουσιν ἐπελαφρίζουσα τοὺς πόνους καὶ τὴν προθυμίαν ἐπιρρωνῦσα παρίσταται. Μαθὼν γοῦν τὴν καινουργίαν τῆς κολάσεως καὶ μὴ καταπλαγεὶς ὁ γεννάδας ἀσμένως προυβάλλετο τὴν γλώτταν, προθυμότητά ἐν τρεπῇ παρέχων αὐτὴν τοῖς ἀποτέμνουσιν· μεθ' ἣν τιμωρίαν εἰς δεσμὰ βληθεὶς πλεῖστόν τε αὐτόθι πονηθεὶς χρόνον, τέλος τῆς ἀρχικῆς εἰκοσαετηρίδος ἐπιστάσης κατὰ νομιζομένην δωρεὰν τῶν ἐν τοῖς δεσμοῖς πανταχῇ πάντων ἐλευθερίας ἀνακηρυχθείσης, μόνος ὑπὸ πέντε κεντήματα ἄμφω τὸ πόδε διαταθεὶς ἐν αὐτῷ κείμενος τῷ ξύλῳ, βρόχῳ, περιβληθεὶς, ὥς καὶ ἐπεπόθει, μαρτυρίῳ

¹ Cocistrio = Tabernarius, praegustator cocinae. GOETZ, Corpus glossariorum, t. VI, p. 226.

κατεκοσμήθη. Ἀλλ' οὗτός γε, εἰ καὶ ὑπερόριος, ὅμως Παλαιστινὸς ὢν, ἐν Παλαιστινοῖς ἄξιός ἂν εἴη μάρτυσιν ἀριθμεῖσθαι.

Ταῦτα μὲν ἔτει πρώτῳ τοῦτον ἀπετελέσθη τὸν τρόπον, κατὰ μόνων τῶν τῆς ἐκκλησίας προέδρων ἐπηρτημένον τοῦ διωγμοῦ.

2. EUSEBII DE MARTYRIBUS PALAESTINAE II

RECENSIONIS LONGIORIS.

Dies in quo martyrium fecerunt fuit septimus (mensis) tešri posterioris; in quo absoluta est confessio illorum de quibus diximus. Hoc etiam die R(h)omanus quoque in urbe Antiochia martyrium fecit. Qui R(h)omanus e Palaestina ortum ducebat, atque diaconus et exorcista erat in quodam pago Caesareae. Is igitur quoque in cippo extensus est; et qualia egerat Alphaeus martyr Caesareae, eadem et beatus R(h)omanus cum iis egit qui timore permoti in peccatum lapsi erant diabolicae superstitionis; vocibus et comminatione eos a sacrificiis arcebat; eos omnes reverentiae in Deum admonebat; cum turba quae vi ad impietatem adigebatur ingredi ausus est; ibique Antiochiae, ad iudicem ultro accessit. Cum autem iudicem iis edicentem audiret ut sacrificarent, eos autem repentino timoris impetu ad sacrificandum permotos (cerneret), foedum spectaculum ferre non potuit vir fervidus eorumque misertus est, qui veluti in densis tenebris iter praetentantes e scopulis lapsuri erant, et solis instar, doctrinam Dei adorationis coram iis splendide exposuit, his verbis clamans: « Heus vos, homines, quorsum abigimini et praecipites ruitis ut in barathrum vos ipsi demittatis? Attollite in excelsum oculos mentis vestrae et supra terrena omnia Deum servatoremque omnium mundi finium agnoscite. Neque inhaereatis erroris praecepto quod vobis iniunctum est. Perspectum vobis sit superstitionem falsi numinis, daemonum <esse> servitutem. Recordamini quoque iustum iudicium Dei, qui omnium dominatur. » Quae cum illis alta voce dixisset, dum stat coram interritus et impavidus, mandato iudicis qui illic praesens sedebat abriperunt eum quaestionarii (*qestonare*). Edixit ille ut igne consumeretur: perspiciebat quippe iudex astutus confutatione martyris multos confirmatum iri neque paucos eum adversus errorem commo-

turum esse. Cum autem (haec) egisset servus Christi ubi reges (= imperatores) aderant, extemplo beatum in mediam urbem Antiochiam eduxerunt. Locum ille ingressus est ubi poenas daturus erat; ignis alimenta parata erant; iamque ad mandata festinanda properabant. Rex autem Diocletianus rei certior factus quae acciderat, ignis supplicium, ad quod martyr damnatus fuerat, commutari iussit negans eum impudentia stultitiaque sua meritum esse ut ignis supplicio necaretur. Scilicet ut erat misericors, imperator novo poenae genere martyri linguam amputari iussit. Sed etsi membrum ei ademptum erat, quo loquebatur, vera tamen eius caritas a Deo discissa non fuit, neque lingua eius facunda praedicare destitit. Et statim a Deo universorum rege agonis a se fortiter decertati mercedem accepit atque virtute multo maiore quam antea repletus fuit. Tunc omnes homines stupore magno correpti sunt: is enim cui lingua praecisa fuerat, protinus dono Dei sui valide loqui coepit et in fide animose gloriatus est, quasi ad dexteram eius adesset quem confitebatur. Facie (πρόσωπον) splendida et rutila notis suis salutem apprecabatur, sermonem Dei in aures omnium hominum serebat; eos omnes ut Deum unicum adorarent hortabatur; precationem confessionemque ad Deum prodigiorum patratorem attollebat, atque haec agens coram omnibus hominibus verbo Christi magnifice testimonium perhibebat, et eius quem confitebatur virtutis effectum demonstrabat. Et postquam multo tempore sic egerat, rursus in cippo extensus fuit atque iussu procuratoris ac iudicis et in custodiam iniecto laqueo strangulatus, eodem die atque beati illi martyres qui cum Zachaeo erant, in sua confessione consummatus est. Is quamquam Antiochiae decertavit martyriumque fecit, nihilo tamen secius, utpote genere Palaestinensis, in coetu martyrum huius terrae nostrae merito conscriptus est.

3. EX EUSEBII EMESANI HOMILIA DE RESURRECTIONE.

1. In Antiochenorum illa urbe, Romanus quidam extitit martyr. Iste peregrinus advenerat illo. Cum autem iactari a tempestatibus illam tunc videret civitatem — invenerat

enim iam multos milites cecidisse ecclesiae — non est passus dare diabolo ut exultaret, sed exultantem iudicem de his qui fuerant superati aggreditur, vim faciens regno vero rapto ; et dicit : « Non recedes ; laetus. » Habet enim Deus milites qui superari non possunt. Iudex autem ebrius in victoria eorum qui fuerant superati, ex illorum imbecillitate aestimans sancti constantiam, praecipit eum induci. Non oportebat enim Dominum Iesum sine victore recedere. Introducens autem eum, omnia tormenta movebat, et tanta uni vincenti, quanta omnibus his qui fuerant superati. Contendens enim ne solveretur victoria sua per unius istius victoriam, et reputans ¹ apud se, quia et in stadiis finis currentium quaeritur, et quia, si iste vicerit, nec ut victi erunt qui fuerant superati ; universa ei admoveri tormenta iubet. Volens enim flectere iuvenem, et oculis torquebat, et dentibus minabatur, et manibus torquentium suas protendebat manus, et ab ipsa ira etiam ² sede movebatur sua. Cum autem fatigarentur torquentes et non cederet qui torquebatur, atque obtusum et deflexum fuisset ferrum, non est flexus qui radebatur.

2. Cum iam nulla adinventio tormentorum fuisset derelicta, cupiens constantiam suam ostendere, Domini miles emittit vocem ³ : « Cur iam, tyranne, non cessas ? Confessus sum per os verum esse regem Christum. » Iudex autem iniuriam in tyrannidem dictam non sufferens, convicit quidem se et commendavit martyrem Christi ; quia ideo haec pro vero rege patitur qui ita de mortali ausus est loqui. Propterea iubet eum igni tradi coronam coronis coniungens. Et ideo cito efficiebatur praeceptum. Eiciebatur enim Romanus laetus et coronatus sanguine, insignia in lateribus habens quae pro veritate fuerat passus : portans quippe et in humeris crucem et in fronte signum regale. Cum autem adunarentur sarmenta et cannae ⁴ ad velocitatem utpote flammae, vel quod igni apta videntur ad incensionem, imponebatur ⁵ vivens immolatio in igne. Haec cum agerentur ita, ⁶ non longe autem abesset civitas, ut testaretur veritati ; et forte quia quidam de Iudaeis aut alii homines dicebant : ubi est horum

¹ reputan//// R. — ² de *add.* S. — ³ dicens *add.* S. — ⁴ channe R. — ⁵ autem *add.* S. — ⁶ ita agerentur S.

Deus? forte proferentium Iudaeorum tres pueros et dicentium, quia sub nos salvabantur a flamma fornacis ardentis, isti autem ardent: atqui ¹caeli iubet Dominus nubibus coronari caelum. Adimplens autem sinus nubium grandine et imbre admodum vehementi et addens ventos ad velocem emissionem eorum; neque accendi flammae ²permittit, vehementiorem ostendens hanc virtutem, quam apud Babyloniam. Illic enim e flamma tres pueros liberavit; istic autem ne quidem accendi flammam concessum est. Fit turbela non levis; nuntiatur ³tyranno quia martyre tradito igni caelum indignatum est, et quia caelestis rex suos qui in terra habentur defendit. Haec cum audisset tyrannus et cum valde iniuriam defenderet suam factam per linguam, iubet iudici iam non debere iurgari eum ad Deum, sed istum quem liberavit Deus dimitti debere. Et noster igitur Ananias velut ex igne dimittitur.

3. Iudex autem blandiens tyranno, iniquus voluntate et proposito, sine Deo degens, cupiens nihil deesse blandimentis suis, invenit nescio quid novi ⁴adversus sanctum, addens admirationem admirationibus ⁵. Quid enim facit? Praecipit linguam qua fuerat locutus in hominem, eo quod non negaverat Deum, incidi. Et quidam medicus, qui iam ruerat, non proposito sed carnis infirmitate, quia enim ipse fuerat superatus, exivit; exultari libet de victoria superantis: provenit autem istum portare medicinalia operamenta. Et exivit ut consolaretur suam ruinam: inventus est in aliam tentationem incurrere. Praecepto enim iudicis insistente ut lingua incideretur sancti, et quia inventus est ille parata habens ad istam necessitatem ferramenta, urgebatur incidere quam nolebat linguam. Et incidit quidem: cum autem incidisset, ipsam linguam usus est ad tutelam sui: non enim proiecit quam incidit, sed accipiens eam, ut medicamen ad sanitatem illius delicti quod admiserat abnegando, accipiens domi recondit, ut consueverunt ⁶infirmiores, fideles tamen, honorare si quid a martyribus sumpserint.

4. Dicit autem medicorum doctrina, contestatur etiam et natura, quia linguae incisio interfectio est eius a quo inciditur. Oportebat autem et secundo a morte liberari martyrem

¹ in *add.* R. — ² flammam S. — ³ nuntiantur RS. — ⁴ novum S. —

⁵ ammirationem ammirationibus R. — ⁶ consuerunt S.

Christi ; ergo cum producunt nobis Iudaei tres pueros, in uno tria proferimus. Et iam quidem habemus duo mirabilia : flammam ne quidem concessam flammam fieri, post incisionem linguae, vitam, quam natura quidem non confitetur, gratia autem addidit. Ubi ergo tertia admiratio est ¹ de eodem martyre Christi? Adducebatur Romanus ad carcerem : addebat autem et hoc blandus ad tyrannum iudex, qui istam corporalem linguam non habebat. Lectum est autem nobis quia in apostolos Spiritus linguas ut ignem divisit et donavit. Sed illum non vidimus sed audivimus et credimus. Quod autem dicturus sum, multi vultus sunt testes.

5. Dicitur quia beatus iste Romanus, dum adhuc carneam habebat linguam, similia Moysi loquebatur, hoc est balbutiens et non composite loquens. Dum adhuc haberet totam linguam, et non posset composite loqui, erat balbus. Qui autem carcerem ingrediebatur, custos carceris interrogavit eum, quod ei esset nomen : et certae ² litterae iam his qui valde compositi recte loquuntur, impediunt ³ ad loquendum. Nunc autem Romanus et incisa lingua, quam cum haberet ⁴ recte loqui non poterat, spiritus linguae loquitur, et valde rectissime, et dicit : « Romanus dicor. » Iterum hoc nuntiatur ⁵ iudici et tyranno praesenti. Iterum qui inciderat medicus, constituitur in timore. Etiam, inquit, iste adhuc christianus est ; ut fratri parcens contempsit praeceptum ; forte autem ille, capiens ⁶ post incisionem linguae non superesse martyrem, et maiori mensura incidi ⁷ ad interfectionem potius quam ad praecisionem. » Tamen comprehensus medicus ducebatur ad iudicem et negotium habebat, cur loqueretur is cui incisa fuerat lingua. Non enim semel locutus tacuit, sed conferebat cum aliis de cruce et victoria Christi et hoc multis mensibus in carcere constitutus. Habemus ergo et tertiam admirationem et unus ecclesiae martyr iam aequatur tribus ex ⁸ synagoga. Cum autem negotium pateretur medicus, ut condiscatis quantum boni sit et brevis quidam ictus religiositatis : quia enim tutelae causa acceperat linguam quia in ratione salutis thesaurum recondiderat ⁹ sibi ex hinc iam accepit ¹⁰ fructum fidei.

¹ est admiratio S. — ² certe RS. — ³ impedit S. — ⁴ et *add.* S. — ⁵ nuntiatur hoc S. — ⁶ capiens *scripsi* ; cupiens RS. — ⁷ incidit RS. — ⁸ in S. — ⁹ recondiderat S. — ¹⁰ accipit R.

Iudici enim indignanti et comminanti et iam eum interficere volenti respondit medicus: « Habeo linguam quam incidi. Producatur alius cui non assistit Deus et secundum mensuram incisae linguae incidatur lingua; et si vixerit, meum commentum est et non Dei defensio. » Producitur quidam damnatorum et diligentissime mensura accepta incisa etiam lingua est, quae habebat incidi. Tantum ut impleta incisio est et finis eius completus est vitae. Et ille quidem est mortuus. Dei autem ex comparatione tenebrarum apparebat clarissimum lumen. Si quis autem infirmus et incredulus est signa autem infidelibus, ut dicit scriptura, habemus haec proferre quae audivimus.

4. PASSIO S. ROMANI.

Μαρτύριον τοῦ ἁγίου ¹ μάρτυρος ² Ῥωμανοῦ.

1. Ἐν τῷ καιρῷ τῆς τῶν δυσσεβῶν ¹ ἐλλήνων καθ' ἡμῶν ἐπάρσεως, Ἀσκληπιάδου ² τοῦ ἐπάρχου θελήσαντος εἰσελθεῖν ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ καὶ διῶξαι ³ τοὺς χριστιανούς, ὁ ⁴ μακάριος Ῥωμανὸς ⁵ προλαβὼν ⁶ παρήγγειλεν τοῖς ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ καὶ τοῖς εἰς τὰς θύρας καθημένοις ὑποδιακόνοις ⁷ λέγων· « ὦ ἄνθρωποι ⁸, ἐδραῖοι στῶμεν μὴ συγχωροῦντες ⁹ Ἀσκληπιάδῃ τῷ ἐπάρχῳ εἰσελθεῖν ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ ». Τινὲς οὖν τοῦ ὀφφικίου τῶν ταξεωτῶν ἀνήνεγκαν ἐπὶ τὸν Ἀσκληπιάδην λέγοντες· « Τίς τῶν μοναζόντων ὀνόματι Ῥωμανὸς ἀνέπεισεν πάντας τοὺς ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ καὶ τοὺς λεγομένους ὑποδιακόνους παρέστησεν ἐπισχεῖν σε θέλοντας ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ ¹⁰. »

2. Ἀσκληπιάδης δὲ ¹ ὁ ἐπαρχος ἀκούσας ταῦτα ² ἐκέλευσεν αὐτὸν ³ παραστῆναι· καὶ παραντὰ παρέστη. Καὶ προκαθίσας Ἀσκληπιάδης εἶπεν· « Εἰσαχθήτω Ῥωμανός. »

Ἡ τάξις εἶπεν· « Ἐστηκεν, κύριε. »

Lemma. — ¹ καὶ ἐνδόξον add. D. — ² om. A.

1. — ¹ δυσσεβῶν CD. — ² Ἀσκληπιάδου C, Ἀσκληπιάδους D. — ³ ἐκδιῶξαι D. — ⁴ δὲ add. BC. — ⁵ om. A. — ⁶ om. D. — ⁷ (καθ. ὑπ.) ὑπ. καθημένοις D. — ⁸ (ὦ ἀνθ.) om. D. — ⁹ (μὴ συγχ.) om. B. — ¹⁰ (τινὲς οὖν - ἐκκλησίᾳ) D, om. ABC.

2. — ¹ οὖν D. — ² (ἀκ. ταῦτα) ταῦτα ἀκ. BC. — ³ εὐθέως add. D.

Ἀσκληπιάδης ὁ ⁴ ἑπαρχος εἶπεν ⁵ · « Εἰπέ μοι, ἀνόσιε καὶ τρισάθλιε, τί ἐνθυμούμενος παρήγγειλας ⁶ τὰ τοιαῦτα τοῖς ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ ; »

Ῥωμανὸς ⁷ εἶπεν · « Οὐκ ἔστιν δίκαιον εἰσελθεῖν σε εἰς τὸν οἶκον ⁸ τοῦ Θεοῦ ⁹, οὐχ ὅτι διὰ σοῦ ἐμολύνετο ¹⁰ ὁ οἶκος τοῦ Θεοῦ ἀλλ' ἵνα μὴ τῷ θράσει τῆς ἐξουσίας προσέχων ¹¹ ἐπιχειρήσης κακὸν τι διαπράξασθαι ἐν τῷ οἴκῳ τοῦ Θεοῦ. »

Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Τρισάθλιε ¹² καὶ ¹³ δυστυχέστατε, σὲ οὖν εὐλαβούμενος οὐκ εἰσέρχομαι ; μὰ τὸν ἥλιον τὸν βασιλεύοντα ¹⁴, εὐτόνως σε βασανίσας εἰς πῦρ ¹⁵ παραδίδωμι, εἰς ἐπίδειξιν πάντων τῶν ὑπὸ σοῦ ἀναπεισθέντων. »

Ῥωμανὸς ¹⁶ εἶπεν · « Μὴ νομίσης ἐκφοβεῖν με διὰ τῶν ἀπειλῶν σου ¹⁷ · γίνωσκε ¹⁸ ὅτι διὰ τὸν φόβον ¹⁹ οὐκ εἰσῆλθες καὶ ²⁰ ὅτι οὐκ ἐνέδωκέν ²¹ σοι ὁ Θεὸς ²² εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ εἰσελθεῖν. »

3. Ὁ δὲ Ἀσκληπιάδης χολέσας ἐκέλευσεν ¹ αὐτὸν κρεμασθῆναι. Ἡ τάξις δὲ ² ὑπέβαλεν ³ πατρόβουλον αὐτὸν εἶναι. Ἀσκληπιάδης δὲ ἐκέλευσεν αὐτὸν κατενεχθῆναι ἀπὸ τοῦ ἐρμᾶ καὶ λέγει ⁴ αὐτῷ · « Εἰπέ μοι, Ῥωμανέ, ὅντως πατρόβουλος εἶ καθὼς ⁵ ὑπέβαλεν ἡ τάξις ; »

Ῥωμανὸς ⁶ εἶπεν · « Καὶ τί τοῦτο ποιεῖ ; διὰ ταύτης γὰρ οἷη τῆς ὀνομασίας ⁷ εἶναι ἐλευθερίαν χριστιανοῖς ⁸ ; ἡμεῖς διὰ Χριστὸν ἐπιγνόντες τὸν πατέρα ⁹ ἐλεύθεροι καθεστήκαμεν · ὑμῶν δὲ τῶν κρατούντων ἐπὶ τοῦ κόσμου τοῦ ματαίου ¹⁰ δυνατώτεροί ἐσμεν ; καὶ ἐξ αὐτῶν δὲ τῶν ἀποδείξεων ἴδαν μοι ὁ καιρὸς συγχωρήσοι ¹¹ δεικνύω ¹² σοι. »

Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Ἀνόσιε καὶ τρισάθλιε, πρὸς ᾧ ἐπερωτῶ σε ὀφείλεις ἀποκρίνασθαι ¹³ καὶ μὴ ῥητορεύειν · οὐ γὰρ εἰς τοῦτο

⁴ om. D. — ⁵ (εἰσαχθήτω - εἶπεν) om. A. — ⁶ παρήγγειλες BC. — ⁷ ὁ ἅγιος Ῥ. D. — ⁸ (εἰς - οἶκον) ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ B ; ἐν τῇ τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίᾳ D. — ⁹ (τ. Θ.) om. hic D. — ¹⁰ μολύνεται D. — ¹¹ κατέχων BC. — ¹² τρισάθλια B¹ ; τρισάθλιε B². om. D. — ¹³ om. D. — ¹⁴ τῆς ὑπ' οὐρανῶν add. D. — ¹⁵ πῦρ add. BD. — ¹⁶ ὁ ἅγιος Ῥ. D. — ¹⁷ add. dein exrungi γίνωσκε ἐκφοβεῖν με διὰ τῶν ἀπειλῶν σου D. — ¹⁸ δὲ add. D. — ¹⁹ μου add. BC. — ²⁰ om. D. — ²¹ οὐ δέδωκεν D. — ²² δύναμιν add. D.

3. — ¹ (χολ. ἐκέλ.) ἐκάλεσεν C. — ² om. A. — ³ ὑπέβαλλεν D. — ⁴ εἶπεν D. — ⁵ καθ' ὃ B. — ⁶ ὁ ἅγιος Ῥ. D. — ⁷ γὰρ τῆς ὀνομασίας οἷει B. — ⁸ Χριστοῦ D. — ⁹ πνεῦμα A. — ¹⁰ τούτου add. D. — ¹¹ συγχωρήσῃ D. — ¹² ἀποδείκνυμι D. — ¹³ ἀποκρίνεσθαι CD.

ἐκλήθης. » Καὶ ἐκέλευσεν αὐτὸν τουνδισθῆναι ¹⁴ λέγων αὐτῷ ·
« Μὴ αὐθαδεῖα καὶ ¹⁵ ἀλαζονεῖα χρώμενος φθέγγον τοιαῦτα. »

Ῥωμανὸς ¹⁶ εἶπεν · « Ἡ παρρησία μου καὶ τὸ θράσος μου ὁ Χριστὸς ἐστίν, δι' ὃν ¹⁷ παρρησιαζόμενος τοιαῦτα φθέγγομαι · καὶ εἰ χολᾷς οὐκ ἀποκρίνομαί ¹⁸ σοι · εἰ δὲ ἀναγκάζεις με ¹⁹ καθ' ἐκάστην ἐπερώτησιν ²⁰ ἀποκρίνεσθαι ²¹ σοι ²² ἔχω ²³ τί θυμοῦσαι · καὶ γὰρ ἐὰν σιωπήσω πλέον σε παροξυνῶ ²⁴. »

Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Ἀνόσιε ²⁵, οὐ θέλω σε μετὰ τοσαύτης φαντασίας λόγον ²⁶ ἀποκρίνασθαι ²⁷ ἀλλὰ μετὰ ἡπιότητος ²⁸ ὡς ἡ ὑμετέρα ²⁹ θρησκεία ἀπαιτεῖ. »

4. Ῥωμανὸς ¹ εἶπεν · « Φανερόν ἐστίν ² πότε ὀφείλει ³ χριστιανὸς μετὰ πραότητος ⁴ φθέγγεσθαι καὶ πότε παρρησία · λέγει γὰρ ἡ γραφή ἡ ἡμετέρα ⁵ μὴ φοβεῖσθαι ⁶ ἡμᾶς ⁷ τοὺς ἀποκτένοντας τὸ σῶμα, τὴν δὲ ψυχὴν μὴ δυναμένους ⁸ ἀποκτεῖναι. »

Matth.
18, 28.

Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Ἀνόσιε ἄνθρωπε, μέμνημαι εἰρηκότος σου ὅτι ἡμῶν τῶν ἀρχόντων ἐντιμώτεροί ἐστε ὑμεῖς οἱ τῇ θρησκείᾳ ταύτῃ ἐξακολουθοῦντες · καὶ πῶς δύναται τοῦτο εἶναι ; »

Ῥωμανὸς ⁹ εἶπεν · « Εἰ μὴ ¹⁰ πάλιν ¹¹ χολᾷς, λέγω · πλὴν καὶ εἰ ¹² χολᾷς ¹³, τοῦτό με ¹⁴ τί ¹⁵ βλάπτει ; ἀληθῶς γὰρ τοῦ Θεοῦ ἐπιχορηγοῦντος ¹⁶ ἡμῖν τὴν χάριν, διαφέρομεν ὑμῶν ¹⁷ τῶν ¹⁸ τὴν ἀρχὴν ἐχόντων ἐπὶ τοῦ ματαίου τούτου κόσμου, μάλιστα τῶν θεογνωσίαν μὴ ἐχόντων ἀλλὰ ἀθείαν. »

Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Πῶς δύνασθε ὑμεῖς ¹⁹ ἡμῶν διαφέρειν, ἄνθρωποι ὑποκείμενοι εἰς πάντα ²⁰ ἡμῖν καὶ φόρους τελοῦντες ; »

5. Ῥωμανὸς ¹ εἶπεν · « Καὶ ἤδη σοι εἶπον ὅτι ἐξ αὐτῶν τῶν πραγμάτων ὑποδείκνυμι ² ὅτι ἡμεῖς ὑμῶν διαφέρομεν · διὸ ³ μακροθύμως ἄκουσον · ὑμεῖς σπουδάζετε ἀρέσαι τοῖς βασιλεῦσιν ὑμῶν

¹⁴ *partim in ras.* C. — ¹⁵ *bis scriptum* D. — ¹⁶ ὁ ἅγιος Ῥ. D. — ¹⁷ διὸν A, δι' ὧν B. — ¹⁸ ἀποκρινοῦμαι D. — ¹⁹ *om.* D. — ²⁰ *om.* B. — ²¹ ἀποκρίνασθαι B. — ²² σε A. — ²³ *om.* D. — ²⁴ παροξύνω D. — ²⁵ *om.* D. — ²⁶ λόγων C. — ²⁷ ἀποκρίνεσθαι CD. — ²⁸ νηπιότητος A ; ἡπιότιτος D. — ²⁹ ἡμετέρα D.

4. — ¹ ὁ ἅγιος Ῥ. D. — ² ἐστι D. — ³ ὁ *add.* D. — ⁴ πραύτιτος D. — ⁵ γὰρ ἡ ἡμ. γραφή C. — ⁶ φοβεῖσθε A. — ⁷ ὑμεῖς ἀπὸ A. — ⁸ δυναμένων B. — ⁹ ὁ ἅγιος Ῥ. D. — ¹⁰ εἰμὶ AC. — ¹¹ *om.* A. — ¹² (κ. εἰ) εἰ καὶ D. — ¹³ (λέγω - χολᾷς) *om.* BC. — ¹⁴ ἐμὲ D. — ¹⁵ οὐ A. — ¹⁶ ἐπιχωριγοῦντες A. — ¹⁷ ὑμῖν ABC. — ¹⁸ τὸν AD. — ¹⁹ (δ. ὑμ.) ὑμεῖς δύνασθαι C. — ²⁰ (ὑποκ. - π.) εἰς π. ὑπ. D.

5. — ¹ ὁ ἅγιος Ῥ. D. — ² ἀποδείκνυμι BC ; ὑμῖν *add.* B. — ³ δι' ὁ C.

τοῖς πρόσκαιρον ὑμῖν ἐπὶ τοῦ ⁴ ματαίου καὶ ἀδήλου κόσμου παρέ-
χουσιν τὴν ἀρχήν, ἡμεῖς δὲ ἐὰν σπουδάσωμεν ἀρέσαι τῷ Θεῷ τῶν
βασιλέων καὶ ὧδε ἔντιμοί ἐσμεν ⁵ καὶ εἰς ἐκεῖνον τὸν κόσμον
βασιλείαν οὐρανῶν κληρονομοῦμεν · ὑμεῖς μόνον κακοποιεῖν ⁶
δύνασθε, ἡμεῖς ⁷ εὐεργετοῦμεν ⁸ τῷ ⁹ Θεῷ προσέχοντες ¹⁰ · ὑμεῖς
τοὺς δαίμονας προσκυνεῖτε ¹¹, ἡμεῖς διὰ τοῦ ὀνόματος ¹² τοῦ Χριστοῦ
δαίμονας ἀπελαύνομεν ¹³ · ὑμεῖς ¹⁴ πρὸς ὀλίγον καιρὸν ἔχοντες τὴν
ἐξουσίαν κέχρησθε ¹⁵ τοῖς ἀνθρώποις, ἡμεῖς δὲ παραγγελίαν ἔχομεν
καὶ ¹⁶ τοὺς μισοῦντας ἀγαπᾶν καὶ ὑπὲρ τῶν διωκόντων εὐχεσθαι ¹⁷ ·
ὑμεῖς πρὸς ὀλίγον ὑπὸ ὀλίγων ἀνδρῶν ἐγκωμιάζεσθε ¹⁸, ἡμεῖς ¹⁹
δὲ πιστεύοντες τῷ ἀληθινῷ Θεῷ ὑπὸ ἀγγέλων ἐγκωμιαζόμεθα ·
ὑμεῖς γέενναν προξενεῖτε τοῖς ἀνθρώποις τοῦ προσκυνεῖν δαί-
μοσιν, ἡμεῖς δὲ ἐκ γεέννης ἀποσπῶμεν τοὺς ἀνθρώπους ²⁰ · ὑμεῖς
διὰ τῆς κενῆς ²¹ σοφίας ὑμῶν ἀποσπᾶτε τοὺς ἀνθρώπους τῆς αἰ-
ωνίου ζωῆς, ἡμεῖς ²² διὰ τοῦ ὀρθοῦ βίου καὶ διὰ τῆς πραότητος ²³
ἀπὸ θανάτου ἀφαρπάζομεν τοὺς ἀνθρώπους · ὑμεῖς διὰ τῆς πιθα-
νολογίας καὶ ὑποκρίσεως θάνατον προξενεῖτε τοῖς ἀνθρώποις, ἡμεῖς
δὲ ²⁴ διὰ τῶν ²⁵ γραφῶν ἡμῶν ²⁶ καὶ τῶν καλῶν ἔργων ἀποσπῶμεν
τοὺς ἀνθρώπους ²⁷ τῆς φθορᾶς, ἐπαγγελλόμενοι αὐτοῖς σωτηρίαν ²⁸
αἰώνιον, οὐ πρόσκαιρον ²⁹ · ὑμεῖς βασιλεῖς προσκαίρους ἔχετε καὶ
ὥς θεοὺς αὐτοὺς προσκυνεῖτε ³⁰, ἀλλὰ καὶ ³¹ λίθους καὶ ξύλα ·
ἡμεῖς δὲ τὸν ³² βασιλέα τῶν αἰώνων ³³ προσκυνοῦμεν καὶ αὐτῷ
μόνῳ λατρεύομεν · ὑμεῖς καὶ τὰ μὴ χρεωστούμενα ὑμῖν μετὰ ἀνάγ-
κης ἀπαιτεῖτε, ἡμεῖς δὲ καὶ τὰ μετὰ ἀληθείας ἡμῖν χρεωστούμενα
συγχωροῦμεν τοῖς χρεωστοῦσιν · ὑμεῖς τὸν κόσμον ἀρπάζετε καὶ
πλεονεκτεῖτε ὥς νομίζοντες αἰώνιοι ³⁴ εἶναι · ἡμεῖς δὲ τὰ ³⁵ χα-
ρισθέντα ἡμῖν ὑπὸ τοῦ Θεοῦ δίδομεν τοῖς ³⁶ πένησιν ³⁷ διὰ τὸν ³⁸
Θεόν, ὅθεν ἐντιμώτεροι ὑμῶν ἐσμεν ἐν πᾶσιν. »

⁴ om. D. — ⁵ ἐσώμεθα D. — ⁶ (μ. κ.) κ. μόνον D. — ⁷ ὑμεῖς D. —
⁸ εὐεργετοῦμε/// C. — ⁹ om. A. — ¹⁰ παρέχοντες D. — ¹¹ προσκυνεῖται
(προσ in ras.) C. — ¹² τὸ ὄνομα C. — ¹³ ἀπολαύομεν A¹, ἀπολαύνομεν A².
— ¹⁴ (ὑμεῖς - ἀνθρώποις) om. D. — ¹⁵ κέχρησθαι B ; κεχεῖσθαι C. —
¹⁶ om. B ; corr. rec. C. — ¹⁷ (ἡμεῖς-εὐχ.) om. D. — ¹⁸ ἐγκωμιάζεσθαι AC.
— ¹⁹ ἢ καὶ χλευάζεσθε ἡμεῖς B. — ²⁰ (ὑμεῖς - ἀνθρώπους) om. D.
— ²¹ καινῆς A. — ²² δὲ add. D. — ²³ πραύτητος D. — ²⁴ om. A. —
²⁵ θείων add. D. — ²⁶ om. D. — ²⁷ ἀπὸ add. D. — ²⁸ ζωὴν D. — ²⁹ (οὐ
πρ.) om. D. — ³⁰ (ὥς - προσκ.) οὐδὲ αὐτοῖς προσκυνῆτε D. — ³¹ om.
D. — ³² (δὲ τὸν) om. D. — ³³ τὸν αἰώνιον D. — ³⁴ νομίζων αἰώνιον D.
— ³⁵ καὶ τὰ παρὰ Θεοῦ D. — ³⁶ (ὑπὸ - τοῖς) διδόμεν D. — ³⁷ πεινῶν
B ; πτώχοις τοῖς πεινῶσιν C. — ³⁸ om. D.

6. Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Τοσαῦτά σοι ¹ παρεῖδον φλυαροῦντι ², καὶ ἔδει με μακροθυμῆσαι ³ διὰ τοὺς ὄχλους τοὺς παρεστῶτας · πλήν, ἀνόσιε, τί ἔχων πρὸ ὀφθαλμῶν ἢ τί ἐνθυμούμενος τοιαῦτα ἐτόλμησας κατὰ τῶν βασιλέων ἀπονοηθῆναι ; »

Ῥωμανὸς ⁴ εἶπεν · « Οὐκ ἔστιν αὕτη ⁵ ἀπόνοια ἀλλὰ ἀλήθεια · τίς γὰρ ἀνθρώπων οὐκ οἶδεν ὅτι ἐκάστου ἀνθρώπου ἡ ζωὴ αὕτη πρόσκαιρός ἐστιν καὶ βασιλέων καὶ ἀρχόντων καὶ πλουσίων ⁶ καὶ πτωχῶν καὶ ἐλευθέρων καὶ δούλων ⁷ · ὅθεν οὐδὲν ὑπερέχετε ἡμῶν τῶν πενήτων. »

Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Τοσαῦτά σοι παρεῖδον φλυαροῦντι ⁸ ἔασας τὸ καίριον · οἱ αὐτοκράτορες βασιλεῖς ἐκέλευσαν ὑμᾶς τοὺς χριστιανούς ⁹ θύειν τοῖς ¹⁰ θεοῖς ἢ πρὶ παραδίδοσθαι. »

Ῥωμανὸς ¹¹ εἶπεν · « Ἀποδέχομαί σε, Ἀσκληπιάδη, ὅτι αἰσχυρόμενος εἶσας ¹² ὕστερον δ νομίζεις ¹³ πρῶτον εἶναι, ὅμοιος ¹⁴ δέ σου ¹⁵ εὗρεθῶ ἐὰν καταλείψω ¹⁶ τὸν Θεὸν τὸν τανύσαντα τὸν οὐρανὸν καὶ θεμελιώσαντα τὴν γῆν ¹⁷ καὶ ¹⁸ λίθοις καὶ ξύλοις προσκυνήσω, καὶ ταῦτα ὑπὸ χειρῶν ¹⁹ ἀνθρώπων κατασκευασμένα ²⁰. »

7. Ὁ δὲ Ἀσκληπιάδης ἐκέλευσεν τὸ στόμα αὐτοῦ τύπτεσθαι εὐτόνως λέγων αὐτῷ · « Μή, ἀλαζών, ὑπομιμνήσκου ¹ ὅτι τῷ ² ἐπ' ἀρχῇ παρέστηκας ; εἰπὲ δέ μοι εἰ ³ ἀληθῶς πατρόβουλος εἶ ⁴. »

Ῥωμανὸς ⁵ εἶπεν · « Καὶ ἤδη σοι εἶπον ὅτι ἐμοῦ ἡ δόξα καὶ ἡ τιμὴ καὶ ἡ εὐγένεια ⁶ ὁ Χριστός ἐστιν, ὃς πᾶσαν ἐλευθερίαν ἐνδύει τοὺς προσερχομένους καὶ φοβουμένους αὐτόν. Τιμῷ δὲ καὶ φοβοῦμαι ὑπὲρ σέ ⁷ τοὺς δούλους τοῦ Θεοῦ · ἔπαρχος δὲ μὴ εἰδὼς τὸν Θεὸν οὐδὲν μοί ⁸ ἐστιν. »

Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Μὰ τοὺς θεοὺς καὶ ⁹ πατρόβουλος εἶ ¹⁰ ἀτιμάσω σου τὸ γένος διὰ τῶν βασάνων. »

Ῥωμανὸς ¹¹ εἶπεν · « Μὰ τὸν Χριστὸν ¹² ἢ νομιζομένη σου ἀτι-

6. — ¹ om. B. — ² φλυαροῦντα C ; (τοσ. - φλυαρ.) πολλὰ σου ἡνεσχόμην D. — ³ σοι add. BC. — ⁴ ὁ ἅγιος P. D. — ⁵ ἡ add. D. — ⁶ πλοσίων A. — ⁷ (καὶ ἐλ. καὶ δ.) καὶ δ. καὶ ἐλ. D. — ⁸ φλυαροῦντα A. — ⁹ ἡ add. D. — ¹⁰ τοὺς D. — ¹¹ ὁ ἅγιος P. D. — ¹² ἦσας A. — ¹³ ὀνομάζεις BC. — ¹⁴ ὁμοίως C ; ὅμως D. — ¹⁵ σοι BC ; χεῖρῶ σου D. — ¹⁶ καταλήψω B ; καταλείψας D. — ¹⁷ (θεμ. τ. γ.) τὴν γῆν θεμελιώσαντα A ; ἐπὶ τῶν ὑδάτων add. D. — ¹⁸ om. D. — ¹⁹ om. D. — ²⁰ κατασκευασμένοις D.

7. — ¹ ὑπομνήσκου A ; δὲ add. D. — ² om. D. — ³ om. D. — ⁴ B², ἡ B¹. — ⁵ ὁ ἅγιος P. D. — ⁶ (ὅτι - εὐγ.) τι τοῦτο ποιεῖ ἐμοὶ τιμὴ καὶ εὐγένεια καὶ δόξα D. — ⁷ σοῦ A. — ⁸ om. A. — ⁹ εἶ add. D. — ¹⁰ ἡ B¹ C, εἶ B². — ¹¹ ὁ ἅγιος P. D. — ¹² (μὰ - Χριστὸν) om. D.

μία ἐμοὶ δόξα καὶ τιμή ἐστὶν καὶ πᾶσιν τοῖς εἰς τοιαύτην ἐξέτασιν ἐρχομένοις. »

Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Κρεμάσατε αὐτὸν καὶ εὐτόνως βασανίσασατε διὰ ¹³ τὴν μωρίαν αὐτοῦ. »

Ῥωμανὸς ¹⁴ εἶπεν · « Μὰ τὸν υἱὸν τοῦ Θεοῦ ¹⁵ οὐδὲν ὠφελεῖς βασανίζων ¹⁶, ἀλλ' ἐαυτῷ ¹⁷ κόπους προξενεῖς · εἰ ¹⁸ οὖν ἔχεις πλεον τι ἐπινοεῖν ¹⁹, ἐπινόησον καὶ πιστεύω τῷ Θεῷ, ὅτι δίδωσίν μοι τοιαύτην δύναμιν καὶ ²⁰ ὑπομονήν, ἵνα ὑπομείνας νικήσω σὲ καὶ τὸν πατέρα σου τὸν σατανᾶν τὸν ὑποβάλλοντά σοι ²¹ ταῦτα ²² κατὰ τῶν δούλων τοῦ Θεοῦ. »

Ἀσκληπιάδης χολέσας ²³ εἶπεν · « Ξέσατε αὐτοῦ ²⁴ τὰς παρειὰς ²⁵ ἵνα μὴ δυνηθῇ ἐκ τῶν βασάνων φθέγξασθαι ²⁶. »

Ῥωμανὸς ²⁷ εἶπεν · « Μὰ τὸν Χριστὸν τὸν υἱὸν τοῦ Θεοῦ ²⁸ μᾶλλον διανοίγεις ²⁹ μου ³⁰ τὰ χαλινά · ἀληθείας γάρ εἰμι κῆρυξ καὶ οὐ τῆς ὑμετέρας ³¹ μωρίας. »

Ἀσκληπιάδης ³² εἶπεν · « Ὡς σὺ ³³ οὖν ³⁴ λέγεις, μωραίνουσιν οἱ βασιλεῖς προσκυνοῦντες τοῖς θεοῖς ; »

8. Ῥωμανὸς ¹ εἶπεν · « Μωραίνουσιν ² οὐχ ἀπλῶς · εἰ δὲ θέλεις μαθεῖν ὅτι ἡ σοφία ὑμῶν μωρία ἐστὶν κατὰ τὴν γραφὴν τὴν ἡμετέραν ³, ὀρκίζω ⁴ σε κατὰ ⁵ τῇ σωτηρίας ⁶ τῶν βασιλέων σου, ἵνα προστάξης εἰσελθεῖν ⁷ παιδίον ἄφνω καὶ ἐρωτηθῆναι αὐτὸ ⁸ περὶ τούτου εἰ δίκαιόν ἐστιν ⁹ τὸν ¹⁰ Θεὸν προσκυνεῖν ἢ τοὺς λεγομένους ὑπὸ σοῦ θεοὺς ¹¹ · καὶ εἴ τι δ' ἂν κρίνει τὸ παιδίον ἀληθῶς τοῦτο ποιῶ ¹². »

Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Ἐπειδὴ ὥρκισάς με κατὰ τῆς σωτηρίας τῶν δεσποτῶν μου τῶν βασιλέων, κελεύω εἰσαχθῆναι παιδίον · σὺ δὲ οὐκ ἐκφρεύξει τὰς χεῖράς μου ¹³ διὰ τὴν προπέτειάν σου. » Καὶ ἐκέλευσεν ἄφνω ἐκ τῆς ἀγορᾶς εἰσαχθῆναι ¹⁴ παιδίον ἄρσενι-

¹³ πρὸς D. — ¹⁴ ὁ ἅγιος Ῥ. D. — ¹⁵ (μὰ - Θεοῦ) om. D. — ¹⁶ με add. D. — ¹⁷ ἢ μᾶλλον σεαυτῷ D. — ¹⁸ ἢ D. — ¹⁹ om. D. — ²⁰ (δύν. καὶ) om. C. — ²¹ σε C. — ²² τὰ τοιαῦτα A ; om. D. — ²³ χολάσας A. — ²⁴ αὐτὸν C. — ²⁵ παγίδας BC. — ²⁶ φέγξασθαι C ; φθέγγεσθαι D. — ²⁷ ὁ ἅγιος Ῥ. D. — ²⁸ (μὰ - Θεοῦ) om. D. — ²⁹ D ; διανοίγει A ; διηνύγη B ; ἡνύγη C. — ³⁰ (μᾶλλον - μου) διανοίγεις μου μᾶλλον D. — ³¹ ἡμετέρας C. — ³² ἀσκληπιώδης B. — ³³ σοὶ A. — ³⁴ om. CD.

8. — ¹ ὁ ἅγιος Ῥ. D. — ² οἱ βασιλεῖς add. D. — ³ (τ. ἡμ.) om. D. — ⁴ ὀρκω D. — ⁵ om. D. — ⁶ τῇ σωτηρίαν AD. — ⁷ εἰσαχθῆναι D ; παιδίον add. B¹, del. B². — ⁸ om. A. — ⁹ quae sequuntur ad n. 26 usque om. BC. — ¹⁰ ὄντως add. D. — ¹¹ τοὺς θεοὺς τοὺς λεγομένους ὑφ' ὑμῶν D. — ¹² ποιήσωμεν D. — ¹³ (τὰς χ. μου) om. D. — ¹⁴ ἐνεχθῆναι D.

κόν¹⁵. Καὶ εἰσαχθέντος τοῦ παιδίου, εἶπεν Ἀσκληπιάδης τῷ¹⁶ Ῥωμανῷ· « Ἴδὲ τὸ παιδίον· καθὼς οὖν ἐπηγγείλω, τρισάθλιε¹⁷, ὀφείλεις πληρῶσαι. »

Ῥωμανὸς¹⁸ εἶπεν· « Μὰ τὸν Χριστὸν τὸν δυνάμενον ἀλλάξαι τὸν καιρὸν τοῦτον¹⁹, ἀληθῶς εἶπον· μόνον εἰπέ²⁰ μοι ἐπὶ σοῦ ἐρωτήσω²¹ τὸ παιδίον. »

Ἀσκληπιάδης εἶπεν· « Ἐρώτησον τὸ παιδίον²². »

Ῥωμανὸς²³ ἤρξατο ἐρωτᾶν καὶ λέγειν τῷ παιδίῳ²⁴· « Τέκνον, τί²⁵ δίκαιόν ἐστίν²⁶ τὸν Θεόν²⁷ προσκυνεῖν²⁸ τὸν ποιήσαντα ἐνὶ λόγῳ²⁹ τὰ πάντα³⁰ ἢ τοὺς θεοὺς οἵτινές εἰσιν κτίσματα³¹ ἀνθρώπων ; »

Τὸ παιδίον λέγει³²· « Ναὶ τὸν Θεόν³³. »

Ἀσκληπιάδης εἶπεν· « Ἐπαρθήτω κατ' ὤμων³⁴. » Καὶ ἤρξατο³⁵ δέρειν αὐτὸ³⁶ καὶ λέγειν· « Τίς σοι ὑπέβαλεν³⁷ ; »

Τὸ παιδίον³⁸ εἶπεν· « Οὐδεὶς μοι ὑπέβαλεν³⁹, ἀλλὰ παρὰ τῆς μητρός μου ἀκούω λεγούσης κατὰ πρωϊνήν· εἷς⁴⁰ Θεὸς καὶ ὁ Χριστὸς αὐτοῦ, καὶ ἀπ' αὐτῆς ἔμαθον. »

9. Καὶ ἐκέλευσεν τὴν μητέρα αὐτοῦ παραστῆναι, καὶ ἔστησεν αὐτὴν ἀπέναντι τοῦ παιδίου αὐτῆς ὁρᾶν πῶς μέλλει¹ βασανίζεσθαι. Καὶ εἶπεν Ἀσκληπιάδης τῷ παιδίῳ²· « Καὶ σὺ³ χριστιανὸς εἶ ; »

Τὸ παιδίον εἶπεν· « Ναί⁴· εἷς τὸν⁵ Χριστὸν ἔχω τὰς ἐλπίδας μου ὥς καὶ ἡ μήτηρ μου⁶. »

Ἀσκληπιάδης⁷ εἶπεν⁸· « Κρεμασθήτω τὸ παιδίον⁹ καὶ βασανιζέσθω¹⁰. »

Βασανιζόμενον δὲ¹¹ ἐδίφησεν¹²· καὶ στηκούσης¹³ τῆς μητρὸς εἶπεν¹⁴· « Μήτηρ, δός μοι ὕδωρ πιεῖν¹⁵, ὅτι διψῶ. »

¹⁵ ἀρρενικόν D. — ¹⁶ ἀγίῳ add. D. — ¹⁷ om. D. — ¹⁸ ὁ ἅγιος P. D. — ¹⁹ (μὰ - τοῦτον) ἐγὼ δ' εἶπον D. — ²⁰ εἶπον D. — ²¹ ἐρωτῆσαι D. — ²² (τ. π.) om. D. — ²³ ὁ ἅγιος P. D. — ²⁴ τὸ παιδίον A. — ²⁵ τίνα D. — ²⁶ abhinc des. rima codd. BC, cf. supra, n. 9. — ²⁷ (τ. Θ.) om. C. — ²⁸ προσκυνεῖν τ. Θ. D. — ²⁹ (ἐνὶ λόγῳ) om. B. — ³⁰ (τ. π.) τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν B. — ³¹ κτίσμα τῶν A. — ³² εἶπεν D. — ³³ ἐπ' ἀληθείας δίκαιόν ἐστιν προσκυνεῖν add. D. — ³⁴ τὸ παιδίον add. D. — ³⁵ ἤρξαντο D. — ³⁶ αὐτῷ AC, τὸ παιδίον D. — ³⁷ ταῦτα add. D. — ³⁸ δὲ νήπιον D. — ³⁹ ὑπέβαλλεν D. — ⁴⁰ ἐστι add. D.

9. — ¹ in marg. C. — ² τὸ παιδίον ABC. — ³ οὖν add. D. — ⁴ χριστιανὸς εἰμι καὶ add. D. — ⁵ om. D. — ⁶ (ὥς - μου) om. BC. — ⁷ καὶ B, om. C. — ⁸ om. C. — ⁹ (κρ. τ. π.) κρεμάσατε αὐτὸν D. — ¹⁰ τὸ παιδίον add. D. — ¹¹ τὸ παιδίον add. D. — ¹² ἐδήψασεν D. — ¹³ παρεστῶσης D. — ¹⁴ αὐτοῦ ἐβόησεν D. — ¹⁵ (ὑδ. π.) πιεῖν ὕδωρ D.

Ἡ δὲ μήτηρ εἶπεν αὐτῷ · « Μή, τέκνον, μὴ πίης ὕδωρ ¹⁶ · ἀπ-
 ελθε πρὸς ὕδωρ ζῶν ¹⁷. »

10. Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Κρεμάσατε Ῥωμανὸν καὶ εὐτόνως
 βασανίσατε αὐτόν. »

Ῥωμανὸς ¹ εἶπεν · « Καὶ ἀναπαυόμενος καὶ βασανιζόμενος νικῶ
 σε. Ποία δὲ παρ' ὑμῖν ² ἐστὶν ἀλήθεια ; ληφθεὶς κελεύεις με βασα-
 νίζεσθαι · ὅμοιος εἰ τῶν βασιλέων σου τῶν ἀκρίτως κελευσάντων ³
 τοὺς ἀνθρώπους ἀναλίσκεσθαι ⁴ βασάνοις. »

Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Κατὰ τὴν μωρίαν σου πυρί σε παρα-
 δίδωμι ὥς ἄξιον. »

Ῥωμανὸς ⁵ εἶπεν · « Πιστεύω τῷ Θεῷ ὅτι ἄξιός εἰμι τοιούτων
 βασάνων · εἰ μὴ ⁶ γὰρ ἄξιός ἦμην ⁷, οὐκ ἂν εἰς τοῦτο ἦλθον · ἀλλ'
 ὁ Χριστὸς μου ἐνεδυνάμωσέν με ἵνα τοιαῦτα καὶ τηλικοῦτα
 πάσχω ὑπομείνω καὶ ὁμολογήσω αὐτόν ⁸ ἐπὶ τῶν ἀνθρώπων.
 Ἐντεῦθεν δέ σοι λέγω ὅτι τὸ πῦρ σου ψυχρότερον ὕδατος ⁹ ἔχει ¹⁰
 εὐρεθῆναι ¹¹. »

Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Μὰ τὸν ἥλιον τὸν βασιλέα, πυρί σε σφεν-
 δονισθῆναι προστάσσω ¹², καὶ ¹³ ἴδωμεν ¹⁴ εἰ βοηθεῖ σοι ὃν ὁμο-
 λογεῖς · ἐγὼ γὰρ σταυρωθέντα ἄνθρωπον ἐπαισχύνομαι ὀνομαστὶ ¹⁵
 ὀνομάσαι ¹⁶. »

Ῥωμανὸς ¹⁷ εἶπεν · « Ἡ αἰσχὺνὴ αὕτη ἐμοὶ καὶ πᾶσι τοῖς ἀγα-
 πῶσι ¹⁸ τὸν Θεόν · ἐν δέ σοι λέγω ¹⁹ · καὶ ἐβοήθησέν ²⁰ μοι ²¹ ὁ
 Χριστὸς μου καὶ βοηθεῖ μοι · καὶ ὁ λέγεις πῦρ οὔτε ἰδεῖν συγ-
 χωρεῖ ²² μοι. »

Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Οὐκοῦν φαρμακὸς ²³ εἶ ; »

Ῥωμανὸς ²⁴ εἶπεν · « Ἡμεῖς τὰ γινόμενα ὑπὸ τῶν φαρμακῶν ²⁵
 ὀνομάζοντες τὸν Χριστὸν ἀργεῖν ποιοῦμεν ²⁶ · διὰ τοῦτο ἰσχυρό-
 τεροι αὐτῶν ἐσμεν ἐν πᾶσιν · σὺ δὲ οὐκ ἐκφεύξει ²⁷ λοιπὸν ²⁸ τὰς
 χεῖρας τοῦ Θεοῦ, οὐδὲ οἱ ὑποβάλλοντές σοι ²⁹ ποιεῖν ταῦτα. »

¹⁶ ἀλλὰ add. D. — ¹⁷ τὸ ὕδωρ τὸ ζῶν D.

10. — ¹ ὁ ἅγιος P. D. — ² ὑμῶν A ; ἡμῖν C, B¹ ; ὑμῖν D, B². — ³ κε-
 λευόντων D. — ⁴ ταῖς add. D. — ⁵ ὁ ἅγιος P. D. — ⁶ εἰμὶ AC. — ⁷ ἡμῖν
 AC. — ⁸ αὐτῶν A. — ⁹ om. B. — ¹⁰ om. D. — ¹¹ εὐρεθήσεται D. —
¹² προστάσσω AD. — ¹³ om. B. — ¹⁴ ἴδω D. — ¹⁵ ὀνόματι A. — ¹⁶ partim
 in ras. C ; Θεὸν add. D. — ¹⁷ ὁ ἅγιος P. D. — ¹⁸ τ. ἀ. πᾶσιν D. —
¹⁹ ὅτι add. D. — ²⁰ partim in ras. C. — ²¹ με in ras. C. — ²² συγχωρεῖν
 B, συγχωρήσει D. — ²³ φαρμάκος CD. — ²⁴ ὁ ἅγιος P. D. — ²⁵ φαρ-
 μακῶν CD. — ²⁶ ποιοῦμαι CD. — ²⁷ ἐκφέξει C¹, ἐκφεύξει C². — ²⁸ om.
 D. — ²⁹ σε A.

Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Τὸ παιδίον εἰς φυλακὴν βληθήτω ἅμα Ῥωμανῶ. »

11. Καὶ προσέταξεν ἔξω τῆς πόλεως πυρὰν πολλήν¹ γενέσθαι καὶ δικρανίῳ μακρῶ βληθῆναι² Ῥωμανὸν εἰς³ τὸ πῦρ. Ὡς δὲ ἐποίησαν ἔκκαυμα μέγα, τῇ ἐξῆς ὀρθρίσαντες ἀπενέγκαι⁴ τὸν⁵ Ῥωμανὸν⁶ ἐβράχυσαν οὐ μικρῶς · τὸ δὲ πῦρ ἐσβέσθη. Καὶ ἀπαγομένων αὐτῶν, συνέβη διὰ τὴν βροχὴν ὑποστρέψαι πάλιν εἰς τὴν φυλακὴν, κελεύσαντος τοῦ Ἀσκληπιάδου⁷, ὥς πάντας ἐκπλήττεσθαι μεμνημένους⁸ τοῦ λόγου⁹ Ῥωμανοῦ οὗ εἶπεν ἐν τῷ σεκρέτῳ, μηδὲ¹⁰ τὸ πῦρ ἰδεῖν.

Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Κάλει Ῥωμανὸν καὶ τὸ νήπιον. »

Ἡ τάξις εἶπεν · « Ἔστηκεν Ῥωμανὸς καὶ τὸ νήπιον¹¹. »

Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Μὴ νομίσης, ἀνόσιε, ὅτι διὰ σὲ γέγονεν¹² ἡ βροχὴ αὕτη, ἀλλ' ὁ καιρὸς τὸ ἴδιον ἀπαιτεῖ¹³ · ὀκτωκαιδεκάτη γάρ¹⁴ ἐστὶν Δίου τοῦ¹⁵ μηνὸς σήμερον¹⁶. »

Ῥωμανὸς¹⁷ εἶπεν · « Ἐγὼ οἶδα τὸν Θεὸν¹⁸ βοηθοῦντά μοι πάντῃ καὶ πανταχοῦ καὶ¹⁹ τοῖς ἀθληταῖς αὐτοῦ · ὅθεν οὐκ ἀπιστῶ²⁰ οὐδὲ διστάζω δι' ἐμὲ γεγενῆσθαι τὴν βροχὴν ταύτην²¹, ἵνα σε νικήσω τὸν ἀφρόνως κινούμενον καὶ τοὺς βασιλεῖς²² σου. »

Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Τὸ νήπιον ἀποκεφαλίσθήτω καὶ τὸ πέρας τοῦ βίου ἔξει διὰ τὴν ἀπειθειαν αὐτοῦ. Ῥωμανὸς δὲ ὁ ἀνόσιος τὴν γλῶσσαν²³ τμηθήτω, ἵνα μὴ τοιαῦτα τολμᾷ²⁴ κατὰ τῶν αὐτοκρατόρων²⁵ φθέγγεσθαι. »

Ῥωμανὸς²⁶ εἶπεν · « Ὑμεῖς αὐτοὶ ἀνόσιοι ὄντες ἡμᾶς ἀνοσίους καλεῖτε · οἱ γὰρ μὴ γινώσκοντες τὸν Θεὸν ἀνόσιοί εἰσιν, οἱ δὲ γινώσκοντες αὐτὸν ὄσιοι. Εὐλογητὸς δὲ ὁ Θεὸς ὁ στέψας²⁷ τοῦτο τὸ νήπιον δι' ἐμοῦ²⁸, ὁ ταχύνας αὐτοῦ τὸ²⁹ ἔλεος καὶ πρὸς ἑαυτὸν προσλαβόμενος. »

Καὶ ἀπεκεφαλίσθη τὸ παιδίον καὶ συνέστειλεν αὐτὸ³⁰ ἡ μήτηρ αὐτοῦ.

11. — ¹ μεγάλην D. — ² τὸν ἅγιον add. D. — ³ ἐπὶ A. — ⁴ ἀπήγαγον D. — ⁵ ἅγιον add. D. — ⁶ εἰς τὸ καῦσαι add. D. — ⁷ Ἀσκληπιάδους C. — ⁸ μεμνημένος A. — ⁹ τοῦ μακαρίου μάρτυρος add. D. — ¹⁰ μῆτε D. — ¹¹ (ἡ τάξις - νήπιον) om. BC. — ¹² γεγένηται D. — ¹³ ὑπαιτεῖ A. — ¹⁴ om. BC. — ¹⁵ (δ. τ.) τοῦ διοῦ D. — ¹⁶ in ras. C. — ¹⁷ in ras. C ; ὁ ἅγιος Ῥ. D. — ¹⁸ μου add. D. — ¹⁹ om. B ; πᾶσι add. D. — ²⁰ ἀπείθω B C². — ²¹ in ras. C. — ²² ἀπιλεῖς in ras. C. — ²³ γλῶτταν BC. — ²⁴ om. D. — ²⁵ τολμᾷ add. D. — ²⁶ ὁ ἅγιος Ῥ. D. — ²⁷ C in ras. ; στρέψας B. — ²⁸ ἐμέ BC. — ²⁹ (αὐτ. τὸ) ἑαυτῶ D. — ³⁰ αὐτῶ ACD.

12. Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Κληθήτω Ἀρίστων ὁ ἱατρὸς ἐπὶ τὸ ἀποτεμεῖν τὴν αὐτοῦ ¹ γλῶτταν ² ἔξω τῆς πόλεως. »

Καὶ κληθεὶς Ἀρίστων ὁ ἱατρὸς ἀνάγκη καὶ λυπούμενος ἔξω τῆς πόλεως ἔσωθεν ³ ἔτεμεν τὴν γλῶσσαν Ῥωμανοῦ. Καὶ ἅμα τῷ ἀποτμηθῆναι ⁴ τὴν γλῶτταν ⁵ αὐτοῦ, ἤρξατο εὐχαριστεῖν τῷ Θεῷ καὶ λέγειν · « Πῶς ὑμνήσω ⁶ σε, δέσποτα, καὶ ποίω στόματι ⁷, ἀρχηγὲ τῆς ζωῆς, ὁ πατὴρ τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ καὶ υἱὲ ⁸ μονογενὴ καὶ ⁹ λόγε τοῦ ἀοράτου Θεοῦ ; » Καὶ προσθεὶς εἶπεν · « Ἐπλήσθη χαρᾶς τὸ στόμα μου καὶ ἡ γλῶσσα μου ἀγαλλιάσεως. » Ἔτι προσθεὶς εἶπεν ¹⁰ · « Εὐλογητὸς εἶ, Κύριε · δίδαξόν με τὰ δικαιώματά σου. »

Καὶ γράψας ἐκ τοῦ αἵματος εἰς χάρτην, ἔδωκεν τοῖς ἐστῶσιν ·
Matth. 5,8. τὰ δὲ γεγραμμένα ταῦτα ἦν ¹¹ · « Μακάριοι οἱ καθαροὶ τῇ καρδίᾳ · μακάριοι οἱ ἀγάπην ἔχοντες ἀνυπόκριτον · μακάριοι οἱ τῷ Θεῷ προσέχοντες καὶ πιστεύοντες ¹² ἀδιστάκτως · μακάριοι οἱ διὰ ¹³ Θεὸν ἀποταξάμενοι ὅτι τὸν μισθὸν ἀπολαμβάνουσιν ¹⁴ · μακάριοι οἱ μὴ ἀρνησάμενοι ¹⁵ τὸν Θεόν, ὅτι τούτους ὁμολογεῖ ¹⁶ ὁ υἱὸς ἐπὶ τοῦ πατρὸς. »

13. Ἀκούσας δὲ ταῦτα ¹ Ἀσκληπιάδης ἐκέλευσεν μετακληθῆναι Ἀρίστωνα τὸν ἱατρὸν καὶ λέγει αὐτῷ · « Τρισάθλιε ² ἄνθρωπε ³, διὰ τί μου παρήκουσας καὶ οὐ κατὰ λόγον ἔτεμες τὴν γλῶσσαν Ῥωμανοῦ ; »

Ἀρίστων εἶπεν · « Μὰ τὴν σὴν λαμπρότητα, ἔσωθεν αὐτὴν ἔτεμον καὶ μετὰ χειρὸς αὐτὴν ἔχω, ἵνα διὰ τούτου πείσω σε πῶς ἔτεμον · εἰ δὲ κελεύεις δῆμιόν τινα κληθῆναι καὶ τοῦτο παθεῖν, ἐὰν δυνήθῃ ⁴ ζῆσαι, τὸ παριστάμενόν σοι ποιήσόν μοι ⁵ · εἰ δὲ προστάσεις ⁶ διὰ ζώου τὴν πεῖραν γενέσθαι, κέλευσον ἐνεχθῆναι χοῖρον. »

Καὶ ἐνέχθη ⁷ χοῖρος καὶ ἐτμήθη ⁸ · καὶ πάραντα ⁹ διεφώνησεν. Καὶ λαβὼν τὴν πεῖραν, ἀπέλυσεν τὸν ἱατρὸν ἀκινδύνως ἀπελθεῖν ¹⁰.

12. — ¹ τοῦ ἀσεβοῦς D. — ² γλῶσσαν D. — ³ ἀπέσωθεν D. — ⁴ τμηθῆναι D. — ⁵ γλῶσσαν D. — ⁶ αἰνέσω D. — ⁷ πόσοις στόμασιν δοξάσω σε D. — ⁸ om. B. — ⁹ om. BC. — ¹⁰ (ἐπλήσθη - εἶπεν) om. ABC. — ¹¹ (τ. ἦν) τοιαύτην εἶχεν τὴν δύναμιν D. — ¹² αὐτῷ add. D. — ¹³ τὸν add. BD. — ¹⁴ ἀπολαμβάνουσιν A. — ¹⁵ μιανρνησάμενοι A. — ¹⁶ ὁμολογήσει D.

13. — ¹ ὁ add. BC. — ² τρισκατάρατε D. — ³ om. D. — ⁴ καὶ ἐὰν δύνῃ D. — ⁵ με BC. — ⁶ προστάξης B ; προστάξεις C ; προστάσεις καὶ D. — ⁷ ἠνέχθη CD ; ὁ add. D. — ⁸ ἀπετμήθη D. — ⁹ παραντὰ C ; οὐ add. B² in marg. — ¹⁰ om. D.

14. Καὶ εἶπεν Ἀσκληπιάδης · « Κάλει Ῥωμανόν. »

Ἡ τάξις εἶπεν · « Ἔστηκεν Ῥωμανός. »

Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Εἰπέ μοι, Ῥωμανέ, ἔπεισας σεαυτὸν λοιπὸν ἀπαλλαγῆναι καὶ ¹ τῶν μετὰ ταῦτα βασάνων ; »

Ῥωμανός ² εἶπεν · « Ἐγὼ ἐκπλήττομαι ³ ὅτι χρῶμα ἔχετε καὶ οὐκ αἰσχύνεσθε ἡττώμενοι διὰ ⁴ ἀθλητῶν τοῦ Θεοῦ ⁵ · εἰ μὴ ἐπέσθης διὰ τῶν προγεγονότων ⁶ πραγμάτων, καὶ ⁷ νῦν πείσθητι ὅτι οὐ παραφρονῶ οὐδὲ θύω δαίμοσιν καὶ τὸν Θεὸν οὐ ⁸ καταλιμπάνω ⁹ τὸν τὴν δευτέραν γλῶσσαν χαρισάμενόν μοι, ἵνα ἀδιαλείπτως αἰνῶ αὐτὸν ἀκαταπαύστῳ στόματι. »

Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Βιοθάνατε, ἐπειδὴ ὁ ἱατρὸς προσκεχαρισμένως ἐποίησέν σοι, διὰ τοῦτο οἶμαι ὅτι ὁ Θεὸς ὁ μέγας ἄλλην σοι γλῶσσαν ¹⁰ ἔδωκεν ¹¹ · ἄλλας οὖν βασάνους ἐπινοήσω πρὸς τὴν ἀφροσύνην σου. »

Ῥωμανός ¹² εἶπεν · « Ἐπινόει ¹³ ὅσας ¹⁴ θέλεις ¹⁵ · ἔτοιμος γάρ εἰμι ἀπατᾶν σοι πρὸς πάσας τὰς ἐπινοίας σου · οὐ γὰρ τιμιώτερον ἔχω τὸ σῶμα τῆς ψυχῆς, οὔτε ¹⁶ προτιμῶ τὴν ζωὴν τὴν πρόσκαιρον τῆς αἰωνίου, οὐδὲ γονεῖς ἢ φίλους ὑπὲρ τὸν Θεόν ¹⁷ · οὐ γάρ εἰμι ἄφρων ἢ μωρὸς ¹⁸ ἵνα τοῦτο ποιήσω, ἀλλὰ σοφώτερός ¹⁹ εἰμι τοῦ τὴν ἀρχὴν καὶ ²⁰ ἐξουσίαν ἔχοντος τὴν πρόσκαιρον ἐπὶ τῆς γῆς ²¹. Τότε δὲ μωρὸς εὐρίσκομαι ἐάν σου ἀνάσχωμαι ἢ φοβηθεῖς σε ²² ἡττηθῶ σοι · μὰ τὴν σωτηρίαν τῶν χριστιανῶν οὐ μὴ θύσω ²³ δαίμοσιν καὶ ²⁴ νῦν πείθῃ ²⁵ »

15. Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Ποία ἐστὶν ἡ σωτηρία τῶν χριστιανῶν ; » Ῥωμανός ¹ εἶπεν ² · « Χριστὸς ὁ υἱὸς τοῦ Θεοῦ τοῦ ζῶντος αὐτός ἐστιν ἡ σωτηρία τῶν χριστιανῶν τῶν εἰς αὐτὸν ἐλπίζόντων, ὁ ἀκοίμητος λύχνος ³, ὁ βασιλεὺς τῶν βασιλευόντων, ὁ ἥλιος τῆς δικαιοσύνης, ἡ πηγὴ ἡ ἀδιάλειπτος ⁴, ὁ στέφανος τῶν ἀθλητῶν αὐτοῦ ⁵, ὁ ἐλεήμων, ὁ οἰκτίρμων, ὁ πλουσίως ⁶ χαριζόμενος, ὁ μὴ μετανοῶν ἐφ' οἷς χαρίζεται, ὁ χαίρων ἐπὶ τῇ

14. — ¹ καὶ C. — ² ὁ ἅγιος P. D. — ³ ἐκπλήσωμαι D. — ⁴ τῶν add. D. — ⁵ Χριστοῦ D. — ⁶ γεγονότων D. — ⁷ καὶ BC. — ⁸ om. AD. — ⁹ ἐγκαταλιμπάνω AD. — ¹⁰ γλῶτταν BC. — ¹¹ δέδωκεν BC. — ¹² ὁ ἅγιος P. D. — ¹³ ἐπινόησον D. — ¹⁴ ὅσα B. — ¹⁵ βασάνους add. D ; (ἐπιν. - βασ.) bis scriptum D. — ¹⁶ οὐδὲ D. — ¹⁷ μου add. D. — ¹⁸ (ἢ μ.) om. D. — ¹⁹ σου add. D. — ²⁰ (ἀρχ. καὶ) om. D. — ²¹ (τὴν - γῆς) om. D. — ²² om. D. — ²³ οὐ θύω D. — ²⁴ καὶ BC. — ²⁵ (κ. ν. π.) om. D.

15. — ¹ ὁ ἅγιος P. D. — ² ὁ add. D. — ³ (ὁ ἀκ. λ.) om. D. — ⁴ (ἡ π. ἢ ἀδ.) om. D. — ⁵ om. B. — ⁶ πλούσιος C.

σωτηρία τῶν ἀνθρώπων, ὁ ἐν οὐρανοῖς καὶ ἐπὶ γῆς ὢν, ὁ πατάσ-
 Deut. σων καὶ ἰώμενος, ὁ εὐτρεπίζων τοῖς πεινῶσιν τροφήν, ὁ ἀνεξίκα-
 32, 39. κος, ὁ ἀφθόνως εἰς πατρικὴν κληρονομίαν ἡμᾶς καλῶν ⁷, ὁ κατα-
 ξιώσας ἡμᾶς τῶν ἀγαθῶν αὐτοῦ, ὢν ὑμεῖς ἐκτός ἐστε, ἐπειδὴ ⁸
 θέλετε, ἢ ἐλπίς τῶν ἀπελπισμένων, ἢ βοήθεια τῶν ἀβοηθήτων, ἢ
 χαρὰ τῶν λυπουμενων ⁹, τὸ θάρσος τῶν εἰς αὐτὸν καταφευγόντων ¹⁰,
 τὸ φῶς τὸ ἀληθινόν, ἢ ὁδὸς ἢ ἀπάγουσα πρὸς τὸν πατέρα, ἢ ἀλή-
 θεια, ὁ ἀψευδὴς Θεὸς αὐτός ἐστιν ἡ σωτηρία τῶν χριστιανῶν ¹¹. »

Ἀσκληπιάδης εἶπεν · « Πολλὰ ἐφλυάρησας ¹² μηδὲν συνεκτικὸν
 εἰρηκῶς · θῦσον οὖν λοιπὸν καὶ ἀπαλλάγηθι · οὐ γὰρ ἐνδίδωμί σοι,
 ἵνα μὴ καυχῆσθαι ᾖς · Ἀσκληπιάδην τὸν τοιοῦτον καὶ τηλικούτον
 ἐνίκησα. Πλὴν εἶπέ μοι · οὐκ ἐκοπίασας κρεμάμενος ; »

Ῥωμανὸς ¹³ εἶπεν · « Μὰ τὸν Χριστὸν ¹⁴ ἐγὼ οὐκ ἐκοπίασα, τοῦ
 Χριστοῦ ¹⁵ ἐπικουφίζοντός με ¹⁶ · αὐτὸς γάρ ἐστιν ὁ νικῶν σε · ἢ γὰρ
 κεφαλὴ τῶν νικούντων ¹⁷ καὶ στεφανουμένων ὁ Χριστός ἐστιν, ὃς
 παραδίδωσίν σε αἰωνίως κολάζεσθαι ¹⁸ · καὶ γὰρ τὸ κράτος τῶν
 βασιλέων σου διὰ τάχους πεσεῖται ¹⁹. »

16. Καὶ χολέσας Ἀσκληπιάδης πάντα τὰ γινόμενα ἀνήγαγεν ¹
 ἐπὶ Μαξιμιανὸν τὸν γαμβρὸν Διοκλητιανοῦ. Καὶ ἀκούσας ταῦτα
 ὁ ² Μαξιμιανὸς ἐκέλευσεν τὸν ³ Ῥωμανὸν ἐν ⁴ φυλακῇ πνιγῆναι ⁵
 διὰ ⁶ νυκτός ⁷ · καὶ ἐπνίγη ὀκτῶ ⁸ καὶ δεκάτῃ Δίου ⁹ · καὶ προσεκό-
 μισαν ¹⁰ αὐτὸν ¹¹ ἄνδρες εὐλαβεῖς κρυφῇ ¹², δοξάζοντες τὸν Θεὸν
 τὸν δόντα αὐτῷ ¹³ ὑπομονὴν τὸν καλὸν ἀγῶνα ὑπὲρ τῆς αὐτοῦ
 μαρτυρίας ἀγωνίσασθαι, ὅτι αὐτῷ πρέπει δόξα τῷ πατρὶ καὶ
 τῷ υἱῷ καὶ τῷ ἁγίῳ πνεύματι νῦν καὶ ¹⁴ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν
 αἰώνων, ἀμήν.

⁷ (ὁ ἐλεήμων - καλῶν) om. D. — ⁸ οὐ add. A. — ⁹ (ἢ β. - λ.) ἢ χ. τῶν
 λ. ἢ β. τῶν ἀβοηθήτων BC. — ¹⁰ καταφευγόντων A. — ¹¹ (ἢ ἐλπίς -
 χριστιανῶν) om. D. — ¹² hic des. B. — ¹³ ὁ ἅγιος P. D. — ¹⁴ (μὰ -
 Χριστὸν) om. D. — ¹⁵ μου add. D. — ¹⁶ μοι C. — ¹⁷ νικούντων C. —
¹⁸ κολάσει D. — ¹⁹ (καὶ γὰρ - πεσεῖται) om. D.

16. — ¹ ἀνήνεγκεν D. — ² om. D. — ³ ἅγιον add. D. — ⁴ τῇ add. D.
 — ⁵ ἀποπνιγῆναι D. — ⁶ τῆς add. D. — ⁷ νυκτῶν A. — ⁸ ἐννέα A.
 — ⁹ μηνὸς add. D. — ¹⁰ προσεκόμισαν A. — ¹¹ αὐτῷ D. — ¹² om. D. —
¹³ αὐτὸν AC. — ¹⁴ (τῷ πατρὶ - καὶ) om. D ; αἰεὶ καὶ add. C.

5. PASSIO SS. ROMANI ET SOCIORUM.

Passio sancti ac beatissimi Romani et comitum eius qui passi sunt in civitate Antiochia die XIII kalendarum decembris ¹.

1. In temporibus Diocletiani et Maximiani imperatorum, quum a paganis in ecclesiam Dei impetus fieret, Asclepiades praefectus persecutionem suscitans, volens evertere christianos, saevus ad Antiochiam veniebat. Romanus vero beatissimus, Dominum timens congregavit omnes christianos ecclesiae et dixit eis : « Fratres, qui spem in domino habetis, consilium meum audite et quasi viri fortes armati ² fidem domini nostri Iesu Christi contra hostem diabolicum et iusticiae inimicum stemus, ut eum Dei ecclesiam introire minime permittamus. » Quod quum aliquantorum ad aures officii pervenisset, ad iudicis notitiam detulerunt dicentes : « Romanus quidam monachus omnibus viris ecclesiae persuasit ut resistentes tibi proibeant cherimonias nostras. »

2. Audiens autem Asclepiades praefectus furore repletus ad ecclesiam venit. Romanus vero in conversatione bona et vitae patientia ante ecclesiae fores occurrens dixit ei : « Asclepiades, verba mea cum fiducia audi, quoniam nos homines de confinio mortis eruimus ; nam vos cum fallacia et blandimenta eis mortem inpingitis. Nos regem colimus Deum, vos vero corruptibiles reges habetis. Et non solum ipsos solos veneramini et timetis, verum etiam lapides et ligna et animalia muta colitis : ecce unde vobis paganis nos christiani meliores sumus, Dei filium confitentes. »

Asclepiades praefectus dixit : « Multum te patior ; et oportet me propter circumstantem populum benignum esse. » Et adiecit : « Dic, detestabilis, quid cogitas vel quid ante oculos habes quod adversus imperatores vel deos nostros talia ausus es enarrare ? »

Romanus beatissimus dixit : « Non haec audacia est sed fiducia. Nullus enim ignorat quoniam omnium temporalis

¹ deo gratias add. cod. — ² partim in ras.

est mors. Hoc est regum et principum, pauperum et divitum, Sap. 7, 6. scriba ita loquente : Unus introitus ad vitam omnibus et unus egressus ; quapropter Dei ecclesiam introire minime valeas. »

Audiens haec Asclepiades beatum Romanum ad publicum mox erui praecepit. Quumque fieret, Asclepiades sedens pro tribunali sanctum Romanum publice praecepit adstare. Quumque fieret, ex officio dictum est : « Adstat Romanus. »

Asclepiades Romano beatissimo dixit : « Dic mihi, damnabilis, quid adversum me cogitans omnibus ut mihi obsisterent imperasti ? »

Romanus beatissimus dixit : « Feci quasi christianus. Non enim iustum est ut domum Dei praecipitanter introeas et per te facilius polluatur et auctoritate potestatis tuae praesumas aliquid adtentare. »

Asclepiades praefectus dixit : « Miser homo, ergo te metuens ecclesiam non introeam ? Per solem regem, quia hodie te gravioribus tormentis afficio in illorum exemplum quibus ut istud facerent imperasti. »

Romanus beatissimus dixit : « Nefande, sacrilege, minas tuas minime pertimesco. Scito autem quia non pro timore meo domum Dei introire prohibitus es ; sed Deus te limina templi sui introire non passus est, ut propositum tuum implere minime possis. »

3. Asclepiades praefectus dixit : « In eculeo suspendatur. »

Quumque fieret ex officio suggesserunt : « Domine, per sublimitatem tuam, quoniam iste non solum huius civitatis sed totius provinciae primus et nobilis est. »

Quumque hoc ¹ audiret praefectus, statim eum de eculeo mandavit deponi. Quo facto, Asclepiades Romano beatissimo dixit : « Dic mihi, damnabilis, puniende, ita est ut suggessit officium ? »

Romanus beatissimus dixit : « Miser homo, tu putas in hac opinione christianis non esse fiduciam ? Nos Christum habentes Deo patri regenerati, honorati et liberi sumus. Vos autem in hac potestate servitutem habetis, quia scriptum Io. 8, 34. est : Omnis qui facit peccatum servus est peccati. »

¹ hoc //// cod.

Asclepiades dixit : « Damnabilis, ad interrogata responde : qua praesumptione tam indisciplinata verba admittis ? »

Romanus beatissimus dixit : « Fiducia mea et presumptio mea Christus est. Unde ipsum timens cum fiducia loquor. Nam memor esto, serpens venenate, quia ipse ¹ iussisti interrogationibus tuis ad singula me respondere. Si tacuero, plus te exaspero. Si loquutus fuero, te ad iracundiam provoco. »

Praefectus dixit : « Non ut loqui te proibeam dico, sed deposita superbia cum humilitate responde, prout religio vestra deposcit. »

4. Romanus beatissimus dixit : « Datur christianis et colentibus Deum tempus quando cum patientia et fiducia debeant loqui. Dicit enim ipse Salvator noster : Nolite timere eos qui occidunt corpus, animae autem nihil faciunt ; sed timete eum qui potestatem habet animam et corpus mittere in gehennam. » *Matth. 10, 28 ; Luc. 12, 5.*

Asclepiades praefectus dixit : « Infelix et miser homo, memor sum te dixisse quod nobis et principibus nostris meliores esse possitis, quod supervacuum religionem sectamini. Qualiter hoc potest fieri responde mihi. »

Romanus beatissimus dixit : « Ergo adverte, damnate, quoniam Deo donante nobis virtutem, vobis et dominis vestris meliores in omnibus sumus qui vitam in perpetuo possidemus. Nam vos, qui principatum in hoc saeculo tenetis, maxime illorum qui Christi notitiam nesciunt, futuro igne trademini. »

Asclepiades dixit : « Et quomodo meliores nobis esse potestis homines et incessu et in omnibus subiecti nobis ? »

5. Romanus beatissimus dixit : « Vos cupientes placere regibus vestris, qui ad tempus istum vobis dominium tribuunt, aeternum dominum non videtis. Nam nos, contempto saeculo, Deo soli placere contendimus. Et ideo in omnibus meliores vobis sumus, quia in futuro caelestia regna tenemus. »

Asclepiades, serpentino furore repletus, sanctum Romanum in eculeo suspendi praecepit dicens : « Gravius torqueatur, ut verba insana amplius non loquatur. »

¹ in marg. al. man. add. me cod.

Quumque torqueretur beatissimus Romanus dixit : « Quam bene reficior, Asclepiades, quia dum punior vindicor. Quando
2. Cor. 9, 8. autem infirmor, tunc potens sum. Specialiter in eo qui me confirmat, pro quo omnia ista patior. Nam apud te, serpens venenate,perate, crudelis, nulla est veritas qui me sine ullo crimine tormentis agitare non cessas. »

Praefectus dixit : « Secundum stultitiam tuam et duritiam cordis tui adhuc igni te faciam consumi et diversis cruciatibus damnabo. »

Romanus beatissimus dixit : « Credo in Deo meo Iesu Christo, quia dignus sum universa tormenta percurrere. Si enim non meruissem, non ad istud iudicium pervenirem. Sed Deus meus, qui est vita mea et lumen meum, ipse mihi sufferentiam dabit, ut tanta et talia supplicia pro eius gloria patiar, qualiter confitear eum venturum iudicare vivos et mortuos ; et quum eum confessus fuero coram hominibus et
Matth. 10, 32. ipse confiteatur me coram Patre suo qui est in caelis. Dico autem tibi, inimice iustitiae, quia ignis tuus mihi frigidus erit. »

Asclepiades dixit : « Per deorum salutem, quia incenderis publice et ibi cognosces si te iuvaverit quem fateris ; ego enim hominem crucifixum invocare confundor. »

Romanus beatissimus dixit : « Haec confusio mihi proveniat et omnibus qui eum diligunt. Unum autem tibi dico, quia ignem quem mihi paras, ad me non perveniet, quia re-
Rom. 8, 28, frigerium mihi Christus est. Diligentibus enim dominum omnia procedunt in bonum. »

6. Asclepiades dixit : « Ergo maleficus es ? »

Romanus dixit : « Nos magis eos ¹ qui maleficia faciunt invocantes Deum deterruimus. Tu autem non effugies manum Dei et illi qui tibi dominantur ministri patris tui, qui dicitur Satanas, qui lignis et lapidibus serviunt. »

Asclepiades praefectus dixit : « Ergo stulte agunt imperatores nostri adorantes deos ? ».

Romanus beatissimus dixit : « Ita ; nam si verum velis agnoscere, sapientia vestra stultitia est apud Dominum ; sed adiuro te per salutem regum tuorum, ut mox infantulum de

¹ magis eos *supra lin. corr.*

platea adduci praecipias et eum interroga et ipse respondeat si iustum est Deum adorare qui fecit omnia, aut deos qui ab hominibus fiunt; et quod iudicaverit, hoc fiat. »

Asclepiades praefectus dixit: « Quia per salutem dominorum meorum me voluisti adiurare, faciam quod optasti. Tu autem propter superbiam tuam non effugies manus meas. » Et adiecit: « De platea modo puerulus rapiatur. »

Quumque fieret, Asclepiades Romano beatissimo dixit: « Ecce infans; ob quam causam eum in iudicio ¹ praesentari petisti? »

Romanus dixit: « Si praecipis, interrogo eum. »

Praefectus dixit: « Interroga quomodo placuerit tibi. »

Romanus beatissimus puero dixit: « Quid iustum est, fili, Deum adorare qui fecit omnia ², aut deos qui ab hominibus fiunt? »

Puer respondet: « Deum iustum est adorare qui fecit omnia in brevi per Christum filium suum et eum sine intermissione laudare. »

Asclepiades dixit: « Levetur puer in catomis. »

Quumque fieret praefectus dixit: « Cedatur. » Et adiecit: « Quis tibi suasit ista dicere? »

Puer respondit: « Per Deum, nemo mihi dixit; sed matrem meam audio semper horis matutinis dicentem: Unus Deus et Christus cum Spiritu sancto, una fides, unum baptisma; et ab ipsa hoc didici. »

Praefectus dixit: « Mater pueri adducatur. »

7. Quumque fieret, iussit eam praefectus contra suum infantem adstare ut videret qualiter filius eius caederetur. Quumque puerulus vapulasset, praefectus dixit: « Ergo et tu christianum te esse fateris? »

Puer respondit: « Sine dubio in Christo Iesu habeo spem meam sicut et mater mea. »

Pendens autem puer sitivit et dixit: « Mater mea, da mihi bibere aquam, quia sitio. »

Cui mater respondit: « Noli, fili, iam istam bibere aquam. Vade ad illam aquam vivam, vade ad aeternum fontem. Perge ad Christum qui pueros coronat. Ipsum sequere qui martyres

¹ in iudicio *supra lin. corr.* — ² qui fecit omnia *supra lin. corr.*

honorat, qui omnibus sibi credentibus spem donat. Et mei, filirole Theodole, ex hodie memor esto. »

Et his dictis, praefectus dixit : « Recipiatur puer in carcerem una cum Romano isto sacrilego. »

8. Quumque fieret, Asclepiades praefectus iussit pirum magnum fieri et ligna infinitissima congregari, ut beatissimus Romanus incendio cremaretur ; quod in praesenti perfectum est. Alio vero die Asclepiades praefectus dixit : « Romanus cum puero adducantur de carcere et incendio concrementur. »

Quumque fieret statim descendit pluvia ingens, quae ignem paratum statim extinxit, ita ut locus flammae minime inveniretur. Et stupebant omnes et mirabantur quod sanctus iurasset paratum sibi ignem non esse visurum. Quumque haec Asclepiadi nuntiata fuissent, eos ad se intromitti praecepit. Quibus adstantibus, Asclepiades praefectus dixit : « Non hoc credatis quod ob vindictam vestram haec advenerit pluvia, quum tempus quod suum est exhibet ; quarto decimo enim kalendas decembres sunt hodie. »

Romanus dixit : « Scio dominum meum in omnibus mihi adiutorem. Non enim dormit neque obdormitat qui mihi custodiam praestat, non solum mihi sed et omnibus qui pro eo certantur in agone. Quapropter hoc non diffido neque dubito propter nos hanc pluviam fuisse directam, ut potestatem tuam vincat qui moveris iniuste. »

Quumque haec beatissimus Romanus enarrasset, Asclepiades praefectus puerum gladio ¹ animadverti praecepit ; Romano autem a radicibus linguam incidi mandavit.

Romanus beatissimus dixit : « Deo gratias. » Et adiecit : « Benedico te, domine Iesu Christe, auctor lucis et diei, redemptor animarum in te credentium, qui per me hunc infantulum coronasti. Qui eum accelerasti esse cum martyribus tuis ut suscipiatur in manibus angelorum tuorum. » Decollatus est autem infans in conspectu matris suae, quae laeta et gaudens de filii victoria, collegit corpus eius et tradidit sepulturae.

9. Tunc vocatus est medicus Ariston nomine ; et venit Aristus foris civitatem et beato Romano a radice abstulit linguam. Quumque fieret, maxima voce dixit : « Deus tuae virtuti

¹ in marg. corr.

gratias ago ; Deus meus modo te melius laudabo et labiis meis te creatorem cum filio tuo Iesu Christo domino nostro omni devotione precabor. » Et adiciens dicit : « Repletum est gaudio os meum et lingua mea exultatione. Benedictus es, Domine ; doce me iustificationes tuas. »

Tunc dixit Romanus : « Asclepiades, ecce tulisti mihi linguam, sed Deus tacentium audit vota, qui me a se non facit alienum. Ecce enim et sine lingua loqui non cesso. Nam meus honor et gloria Deus est. Ingenuitas et cognatio mea Christus, qui omnes homines induit libertatem, illos maxime qui eum fideliter colunt. »

Asclepiades dixit : « Per potentes deos, quoniam, licet nobilitate generis muniaris, diversis suppliciis inhonorabo genus tuum. »

Romanus beatissimus dixit : « Per Christum filium Dei vivi, quia iniuria quae mihi inrogatur a te honor et gloria est. »

Asclepiades dixit : « Eculeo suspendatur et ut meretur eius insania gravius torqueatur. »

Quumque torqueretur beatissimus Romanus dixit : « Per Trinitatem sanctam, quia nihil me torquendo proficies ; sed <si ¹> quid potes, aliquid de me fortius cogita. Nam credo in Deo vivo et in ² Iesu Christo filio eius, qui mihi virtutem suam tribuit, quia sustineo quod insanus furore maligno baccaris, ut per patientiam vincam crudelitatem eius qui dicitur Satanas. »

Asclepiades dixit : « In maxillas eum torque te ut diversis cruciatibus agitatus loqui non possit. »

Quumque torqueretur, beatissimus Romanus dixit : « Infelix, sacrilege, et omni fallacia plene, minister diaboli et iniquitatis magister, immo magis modo sunt apertae fauces meae. Veritatis enim praeco sum non tuae stultitiae. »

Et scribens de sanguine in carta, circumadstantibus dedit. Scripturae autem versus sic fuerunt : Beati mundo corde *Matth. 5, 8,* quoniam ipsi Deum videbunt ; beati karitatem habentes non *5.* finctam, quoniam ipsi consolabuntur ; beati qui Deum ante oculos habent et credent sine dubitatione, quia gloriam ipsi accipient vitae aeternae ; beati misericordes quia ipsi miseri- *Matth. 5, 7.*

¹ *supplevi, om. cod.* — ² *supra lin. corr.*

cordiam consequuntur; beati qui pro Deo renuntiaverunt huic mundo, quoniam accipient mercedem futuram; beati qui confitentur dominum Iesum Christum, quia ipsos confitebitur Dominus coram Patre suo qui est in caelis. »

10. Quumque haec omnia Asclepiades audiret, vocans ad se medicum dixit ei: « Puniende, detestabilis, cur praeceptis meis non obedisti? Non tibi praeceperam ut linguam Romano abscideres? Unde nunc verba loquitur linguam non habentis? »

Ariston medicus dixit: « Per potestatem tuam, quia a radicibus Romano linguam tuli, quam prae manibus habeo; ac si praecipis, vide ut per mensuram eius satisfaciam tibi. Sed si iubes ex populo huic aliquem adduci praecipe ut hoc patiatur; si potuerit vivere, quod tibi placuerit facito mihi. Si autem praecipis experimentum per aliquem animal fieri, adduci iube porcum, et ibi cognosces. »

Asclepiades statim porcum praecepit adduci. Quumque fieret, Ariston medicus ei linguam incidit et continuo porcus amisit animam.

11. Tunc Asclepiades praefectus accepto experimento dixit: « Medicus dimittatur et Romanus in medio adducatur. »

Ex officio dictum est: « Adstat Romanus ».

Asclepiades dixit: « Multis te, Romane, ortatus sum verbis unde poteras ad veniam pervenire, et curari minime voluisti. Ideoque vel nunc de ceteris cave et sacrifica diis, ut possis quae supersunt tormenta lucrare. »

Romanus beatissimus dixit: « Nefande, totius sceleris auctor, miror quod tamdiu duram habens frontem non confunderis victus per omnia signa quae facta sunt. Vel nunc crede, miser, quia non insanio neque desipisco. Non imolo tuis daemoniis. Non derelinquo dominum meum, qui secundo mihi linguam donare dignatus est, ut sine intermissione conlaudem eum et sine cessatione mundo corde glorificem eum. » Asclepiades praefectus dixit: « Biothanate¹ et omni sacrilegio plene, quia medicum corrupisti et tibi gratiam praestitisti, ideo tibi blandiris dicens quoniam Deus tuus magnus est, quia tibi aliam linguam dedit. Per deum Iovem, quia exquisita tormenta invenio adversus insipientiam tuam vel stutitiam. »

¹ biothenate *cod.*

12. Romanus beatissimus dixit : « Ut potes exquire tormenta quae tibi placuerint ; paratus sum suppliciis tuis dare responsum. Non enim pretiosior est corpus meum quam anima. Neque praepono vitam praesentem illi aeternae. Sed nec insipiens sum aut stultus qui ¹ hoc faciam. Tunc autem ² stultus inveniar si obediens tibi aut metuens vincar. Per salutem christianorum quia non sacrifico daemoniis, vel nunc crede miser. »

Asclepiades dixit : « Et quae est salus christianorum ? »

Romanus beatissimus dixit : « Christus filius Dei vivi qui praestat salutem his qui in eo confidunt ; lucerna inextinguibilis, regum iustitia, fons indeficiens, corona ecclesiarum, misericors et miserator, qui spem petentibus tribuit, qui in *Ps. 110, 4* ; caelis et in terra est, qui percutit et sanat, qui corripit et *Iob. 5, 18* ; morte non damnat, qui ducit ad inferos et reducit, qui suscitatur *Tob. 13, 2* ; a terra inopem et de stercore erigit pauperem, qui pauperibus *Ps. 112, 7*. praestat victum, qui sine malitia et invidia est, qui nos in hereditatem vocat aeterna, exultatio his qui in tristitia sunt, adiutorium miserorum qui sunt sine adiutorio, audacia eorum qui ad eum confugiunt, lumen verum, via quae ducit ad gloriam, veritas sine mendacio, corona martyrum, ipse est salus omnium et virtus in eo credentium. »

Asclepiades praefectus dixit : « Verum dicito, Romane, non defecisti pendens ? »

Romanus beatissimus dixit : « Per dominum meum Iesum Christum et Spiritum sanctum qui mihi virtutem indulgentiae donat, quia non deficio Christo iuvante, qui te vincit in omnibus. Nam potestas iudicii tui celeriter transiet. »

Asclepiades praefectus indignans, beatissimum Romanum in carcerem revocari precepit, et ibi eum suffocari mandavit. Qui quum suffocaretur emisit spiritum. Viri autem religiosi tulerunt corpus eius et sepelierunt eum. Dominus autem suscepit martyrem suum in pace.

13. Ea vero die Maximianus iussit qui erant in palatio christiani ut discingerentur et recederent a militia. Multi ergo, dum solverent cingulos suos, notavit sibi Maximianus transeuntes et vidit Ysicium beatae memoriae. Et furens

¹ prius quo cod. — ² supra lin. corr.

vocavit eum ad se et expoliavit eum vestimentis quibus erat indutus et induit eum colobio laneo et tradidit eum in geneceo lanariis ad includendum in iniuriam ; prior enim erat palatii. Iusto autem Ysicio tradito in geneceo, populi ingrediebantur ad eum. Et mox audito, Maximianus fecit eum vocari ad se et dixit ei : « Cocistrio, quare dereliquisti ministerium meum et adhaesisti christianis? Numquid possunt te in tanto honore facere quanti ego feci? » Ysicius dixit : « Sed honor tuus temporalis est, confessio vero Christi aeterna salus est. » Et iratus Maximianus iussit suspendi lapidem molarem in collo eius et proici in flumine Horonte. Et Maximiano stante proiectus est sanctus Ysicius XIII kalendas decembres, gratias Deo agens, qui coronavit martyres suos per bonam confessionem. Ipsi gloria in saecula saeculorum. Amen.

II.

L'HISTOIRE ET LA LÉGENDE DE S. ROMAIN.

Les textes que l'on vient de lire ne sont qu'une partie du dossier littéraire de S. Romain. Pour en avoir une idée complète, il faudra feuilleter en outre l'œuvre oratoire de S. Jean Chrysostome, celle de Sévère d'Antioche, les poèmes de Prudence et rapprocher de la Passion grecque plusieurs versions latines, une version syriaque et une version arménienne. L'examen détaillé de ces pièces nous mènerait fort loin. Nous n'avons d'autre but que de marquer les étapes de la transformation d'un texte historique jusqu'à la formation complète de la légende qui l'a fait oublier.

Les deux rédactions du chapitre II du livre des Martyrs de Palestine d'Eusèbe sont intéressantes à comparer. La première raconte simplement que Romain, diacre et exorciste d'une église voisine de Césarée, ayant appris que la persécution faisait à Antioche de nombreux apostats, se rend dans cette ville, et publiquement accable de reproches les malheureux chrétiens qui consentent à sacrifier. Il est aussitôt appréhendé et condamné à être brûlé vif. Au moment où la sentence

va être exécutée, l'empereur ordonne qu'il ait la langue coupée. Il ne succombe pas à ce traitement barbare. Jeté en prison, il y meurt étranglé.

La seconde rédaction est un peu plus étendue. La scène du forum a reçu quelques développements, et l'on entend Romain apostropher énergiquement la foule terrorisée par les menaces des persécuteurs. Et voici un trait que l'on s'étonne de ne pas retrouver dans la rédaction définitive : Romain privé de sa langue se met à parler, et exhorte les chrétiens à persévérer dans la foi.

Les deux rédactions se terminent par une remarque intéressante. Dès cette époque on admettait que la patrie du martyr n'est pas nécessairement celle où il a vu le jour. Il devient citoyen du pays qu'il arrose de son sang. Eusèbe éprouve le besoin d'expliquer pourquoi il a compté, parmi les martyrs de Palestine Romain, son compatriote par l'origine et les fonctions ecclésiastiques, mais devenu ὑπερόριος, pour être allé mourir à Antioche.

Du récit d'Eusèbe il convient de rapprocher immédiatement l'homélie de S. Jean Chrysostome : Πάλιν μαρτύρων μνήμη, prononcée le jour de la fête de S. Romain, et dont l'authenticité n'a jamais été révoquée en doute ¹. La version du martyre, qui en fait le fond, est en substance celle même d'Eusèbe. L'occasion de la tragédie est, comme chez l'historien, le zèle déployé par Romain pour soutenir le courage des chrétiens faibles. Le martyr n'est pas soumis à des supplices divers : οὐκ ἤγαγεν αὐτὸν ἐπὶ βασάνους, οὐκ ἀπέτεμεν αὐτοῦ τὴν κεφαλὴν (voir le développement oratoire qui suit). On lui coupe la langue ; mais il continue à parler. L'orateur ajoute un détail que nous ne lisons pas dans Eusèbe : c'est un médecin qui est chargé de l'horrible opération. Cette particularité se retrouvera désormais dans tous les textes dont nous aurons à nous occuper. Dans les éditions de S. Jean Chrysostome, l'homélie sur S. Romain est suivie d'une seconde sur le même sujet. Nous en parlerons plus loin.

L'homélie ou traité De Resurrectione dans laquelle est

¹ P.G., t. L, p. 605-612.

inséré un récit du martyre de S. Romain, a longtemps été attribuée à Eusèbe de Césarée, et a pris place parmi ses oeuvres. Le latin, tel que nous le lisons, trahit un original grec, malheureusement perdu. Cette homélie, avec plusieurs autres qui, de même, n'existent plus qu'en latin, a été restituée à un autre Eusèbe, celui d'Émèse, qui mourut vers 358. Dom Wilmart prépare une édition de l'ensemble. Nous lui laissons le soin d'établir le texte et de démontrer définitivement l'attribution à Eusèbe d'Émèse, qu'il a proposée non sans l'appuyer de bons arguments. Il y a lieu de rappeler le sermon *De matre et duabus filiabus martyribus*, tirée de la même collection d'homélies et publiée ici même par D. Wilmart². Dans ce discours l'orateur se montre particulièrement bien renseigné sur les traditions de l'Église d'Antioche. C'est à ces traditions aussi qu'ont été puisés les éléments du récit reproduit plus haut, et qui est rapporté à titre d'exemple.

L'auteur est d'accord avec Eusèbe de Césarée sur les circonstances qui ont amené Romain devant le tribunal du juge. Ce sont les tristes événements dont l'Église d'Antioche était le théâtre qui enflamment son zèle et le font accourir de loin. Mais presque aussitôt la narration s'écarte de la version primitive en faisant infliger immédiatement au martyr toutes sortes de tourments. N'étant point parvenu à ébranler sa constance, le juge le condamne à périr dans les flammes. Pendant qu'on prépare le bûcher, les nuages s'amoncellent ; la pluie et la grêle empêchent d'y mettre le feu. L'empereur veut qu'on renvoie simplement l'homme en faveur duquel le ciel s'est déclaré. C'est alors que le juge imagine le supplice de la langue coupée.

Un médecin est requis. Ce malheureux était chrétien ; mais il avait faibli devant les menaces du persécuteur. Cette fois encore il n'osa refuser ce qu'on lui commandait. Il coupa la langue du martyr, mais la prit chez lui comme une relique, qui devait lui servir de sauvegarde et de réparation de son péché. Il arrive en effet, ajoute l'orateur, que ces chrétiens, qui se sont montrés faibles, mais n'ont pas perdu la foi, honorent les souvenirs des martyrs qu'ils ont réussi à se procurer.

¹ P.G., t. XXIV, p. 1093-1114.

² Anal. Boll., t. XXXVIII, p. 241-84.

Romain ne succombe pas ; et voici le prodige dont il y a beaucoup de témoins : πολλὰ πρόσωπα, disait très probablement le texte grec. Auparavant, Romain avait l'élocution difficile ; il était bègue. Maintenant, on l'entend parler avec aisance. Le juge averti de ce qui se passe, fait comparaître le médecin et lui reproche de ne pas avoir exécuté ses ordres. Le médecin n'a pas de peine à se défendre et affirme le caractère surnaturel du phénomène. Un homme qui n'est pas sous la protection de Dieu ne survivrait pas à pareille opération. Il propose de faire la démonstration. Un condamné est amené auquel le médecin extirpe la langue dans les mêmes conditions qu'au martyr. Il expire sur l'heure.

L'orateur arrête ici la narration, et passe à d'autres exemples qui appuient ses raisonnements. Il termine en disant : habemus haec proferre quae audivimus ; et plus haut il invoquait des témoins. On voit que la légende s'était déjà emparée de la simple et émouvante histoire de S. Romain. Les tortures classiques des ongles de fer et d'autres non détaillées ont été ajoutées. Le supplice du feu, commué au dernier moment, est expliqué par un incident vulgaire que l'empereur interprète comme un signe du ciel. L'épisode du médecin était sans doute devenu rapidement populaire, et avait fini par prendre l'allure dramatique que lui donne l'orateur. La nouvelle version du martyre de S. Romain avait déjà cours, lorsque S. Jean Chrysostome prononça son panégyrique. Il ne l'a pourtant pas connue, et, comme on l'a vu, la simple mention du médecin est le seul trait qu'il doit avoir pris ailleurs que dans Eusèbe de Césarée.

Une autre version, beaucoup plus développée du martyre de Romain nous est fournie par la légende grecque et les légendes latines qui en dépendent. Avant de les analyser, il y a lieu de rappeler la loi que subissent généralement les textes hagiographiques, beaucoup lus et fréquemment copiés, d'être en perpétuel état d'instabilité. Au moyen de coupures, d'additions, de retouches rédactionnelles plus ou moins notables on arrive à présenter le même récit sous des formes diverses, qui prennent souvent l'apparence d'un document nouveau ¹. La série des

¹ Les Passions des martyrs et les genres littéraires, p. 365-423.

Passions latines de S. Romain, dont il existe un bon nombre de manuscrits offre un nouvel exemple de ces transformations. Les exemplaires de la Passion grecque sont moins nombreux, et ils reproduisent, à peu de chose près, le même texte. Mais qui oserait affirmer qu'il n'en a point existé d'autres rédactions, et que nous sommes en possession du texte le plus ancien?

Sans nous arrêter donc aux légères divergences de nos manuscrits du *Μαρτύριον*, reconnaissons immédiatement dans cette pièce la Passion légendaire classique avec les lieux communs habituels : scènes du tribunal, joute oratoire entre le martyr et le juge, interrompue par des supplices variés. Du récit d'Eusèbe le dénouement, l'épisode du bûcher ont été conservés. Mais il n'est pas fait mention de la patrie de Romain, la Palestine ¹, ni de ses fonctions ecclésiastiques. Il appartient à une famille de notables de la cité ; il est qualifié de *πατρόβουλος*, terme rarement employé ². Le juge est ap-

¹ Ni de sa nouvelle patrie, Antioche. Mais le silence sur ce dernier point est dû à l'état de nos manuscrits. On verra plus loin que, dans l'original, la scène se passe à Antioche.

² Le sens du mot a été l'objet de savantes discussions. Voir F. CUMONT, dans *Revue de Philologie*, t. XXVI (1902), p. 224-28 ; I. LÉVY, *ibid.*, p. 272-78 ; F. HILLER DE GAERTRINGEN, *ibid.*, p. 278-79 ; MOMMSEN, *Gesammelte Schriften*, t. III, p. 48-49. On s'est mis d'accord pour accepter la signification de « fils de bouleute ». Notre texte a été mis à contribution, et notamment pour montrer que le *πατρόβουλος* était un homme jeune encore. « Romanos, étant diacre, a au moins vingt-cinq ans : mais le fait même que ce pieux patricien n'a pas, dans la hiérarchie ecclésiastique dépassé le diaconat, n'est pas l'indice d'un âge très avancé. » (LÉVY, t. c. p. 277). Nous n'insistons pas sur cette dernière partie de l'argumentation, qui dénote une connaissance un peu vague des choses ecclésiastiques. Il est plus important de noter qu'Eusèbe et la légende grecque sont ici mis sur le même pied. On suppose que le diacre d'Eusèbe a vraiment porté le titre de *πατρόβουλος*. Or ceci n'est qu'une invention de l'hagiographe. Et il est étonnant qu'on ne se soit pas demandé dans quelle ville Romanos était destiné à devenir sénateur à la mort de son père. Ce n'est pas à Antioche, où il était étranger, ni dans la petite localité de Palestine où il habitait. Un autre mot du contexte a causé quelque étonnement : *ἐκέλευσεν αὐτὸν κατενεχθῆναι ἀπὸ τοῦ ἔρμα*. C'est le mot *ἔρμα*, support, montant, pilier. Un peu plus haut : *ἐκέλευσεν αὐτὸν κρεμασθῆναι*. Il s'agit de l'instrument du supplice auquel le martyr était attaché. Quant au mot *τάξις*, il est l'équivalent de l'*officium* latin.

pelé Asclépiade. Il méditait de pénétrer dans l'église des chrétiens. Romain exhorte les ἐποδιάκονοι à s'y opposer. L'ayant appris, Asclépiade le fait arrêter. Après un long discours, où le martyr fait valoir la supériorité des chrétiens sur les païens, le juge le fait frapper sur la bouche, et donne l'ordre de lui râcler les joues. Sur la question de l'adoration des faux dieux, Romain propose de s'en remettre au jugement d'un enfant que l'on ira prendre sur la place publique. L'enfant, interrogé, déclare qu'il ne faut adorer qu'un seul Dieu, comme sa mère le lui a appris. Celle-ci est appelée par le juge. Romain et l'enfant sont envoyés en prison.

Cependant on prépare le bûcher sur lequel Romain doit mourir. Une ondée subite empêche de l'allumer. Le martyr avait prédit d'ailleurs qu'il ne périrait pas par le feu. L'enfant est décapité; Romain aura la langue coupée. Le médecin chargé d'exécuter la sentence, s'appelle Ariston. Privé de sa langue Romain se met à louer Dieu, et écrit avec son sang des bénédictions qui s'inspirent des Béatitudes. Ariston est soupçonné d'avoir mal exécuté l'ordre d'Asclépiade. Il se justifie, et pratique l'amputation sur un porc, qui meurt aussitôt.

Une dernière fois Romain est rappelé au tribunal, et un nouveau dialogue s'engage entre le juge et le martyr. Enfin, sur l'ordre de Maximien, Romain est étranglé dans la prison.

On se souvient d'avoir rencontré dans le récit d'Eusèbe d'Émèse plusieurs traits de cette légende : les tourments variés qui précèdent le supplice de la langue coupée ; la pluie d'orage qui inonde le bûcher ; l'épisode du médecin, sauf que l'expérience atroce faite sur un condamné est pratiquée ici sur un animal. Les noms d'Asclépius et d'Ariston sont nouveaux comme aussi l'incident de l'interrogatoire de l'enfant et son martyre.

La légende de S. Romain a-t-elle continué à évoluer entre les deux stades marqués par le récit d'Eusèbe d'Émèse d'une part et la légende grecque de l'autre ? On n'oserait se prononcer. La narration oratoire d'Eusèbe est incomplète, et il en savait peut-être plus qu'il n'a été amené à le dire. Il est important de constater que la légende sous la forme qu'elle a prise dans la Passion grecque remonte fort haut, puisque nous en avons une paraphrase latine qui date des toutes premières années du Ve siècle : nous voulons parler du poème de Prudence, *Peristeph.* X.

A première vue, cet hymne aux proportions inusitées est très différent de la Passion, où il y n'a aucune trace de la longue apologie du christianisme que le poète met dans la bouche du martyr. Et en effet, au point de vue des discours, les deux pièces sont entièrement indépendantes. Mais il en est tout autrement du récit qui les encadre. Prudence suit pas à pas le modèle grec, et, pour le dire en passant, il ne viendra à l'esprit de personne que l'hagiographe se soit inspiré du poème latin.

C'est à peine si le poète a usé des prérogatives du métier pour orner le récit de quelques traits fugitifs. Dans la partie oratoire seulement il s'est donné toute licence. Les discours déjà si longs et si invraisemblables dans le grec n'ont pas seulement pris une étendue démesurée ; les thèmes sont totalement différents et développés à la manière d'un traité de polémique anti-païenne. Cette partie du poème peut fournir la matière d'un commentaire abondant, mais nous ferait perdre de vue le martyr, dont la légende seule nous intéresse. Prudence n'accuse aucun nouveau développement, et bien qu'il écrive en latin, son poème se rattache à ce que nous appellerions la tradition orientale de la légende de S. Romain. Avant de procéder à l'examen de la branche occidentale, nous ajouterons quelques observations sur un petit nombre de textes secondaires qui rentrent dans la première catégorie ¹.

Il n'y a rien de spécial à dire de la Passion syriaque du manuscrit du British Museum Add. 12174, écrite en 1197. Elle est inédite, mais nous la connaissons par une bonne analyse, d'où il ressort qu'elle n'est qu'une traduction de la Passion grecque ².

Le panégyrique de S. Romain : Παλαῖστραι μὲν σώμασιν ἀνδρείαν χαρίζονται, attribué à S. Jean Chrysostome ³ est

¹ Tillemont, dans son article sur S. Romain (*Mémoires*, t. V, pp. 206-213, 669-72) fait grand usage du poème de Prudence. Il n'a pas remarqué que, pour le fond, il ne diffère pas de la Passion, représentée pour lui par le texte de Mombritius (*BHL*. 7298). Ce malentendu a eu une fâcheuse influence sur l'exposition du grand critique.

² F. NAU, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. XX, p. 13-15.

³ P.G., t. L, p. 611-18.

généralement écarté comme inauthentique par les critiques, qui n'y ont pas reconnu les qualités de style propres à ce Père. Un argument, tout aussi concluant contre l'authenticité, peut être tiré du récit de la Passion de S. Romain présenté par l'orateur. Il est en effet en contradiction avec celui du panégyrique certainement authentique dont nous avons parlé. Sauf la mention du médecin, S. Jean Chrysostome s'en tient à la version primitive et exclut formellement de l'histoire de S. Romain tout autre supplice que celui de la langue coupée. L'auteur du second panégyrique, d'accord avec la Passion, les multiplie : *πολλὰ μὲν προσήγοντο τιμωριῶν ποικιλίαι... συνέτριβον τὸ σῶμα περιστάντες οἱ δῆμιοι... κρεμῶντες ἐπὶ ξύλου κατέξαινον... ὥς πλευρὰς τοῦ δικαίου τὰς παρειὰς διεσπάραττον.* Il raconte également la scène de l'interrogatoire de l'enfant et sa condamnation à mort. La composition est assez lâche, et l'orateur revient plusieurs fois sur le même thème. Il s'interrompt brusquement : le moment est venu d'écouter τοῦ πατρὸς τὰ διδάγματα πρὸς τὴν τῶν ῥηθέντων ἀπαρτισμόν. C'est une formule qui se retrouve dans plusieurs homélies de S. Jean Chrysostome, lorsqu'il abrège son discours pour laisser la parole à l'évêque, Flavien. On a fait remarquer qu'un autre prêtre d'Antioche, prêchant dans les mêmes conditions que S. Jean Chrysostome, a pu s'en servir. Il y aurait peut être lieu d'examiner si le panégyrique n'est pas une composition artificielle, une sorte de compilation dont quelques éléments seraient pris dans les œuvres du grand orateur. Mais bien certainement ce médiocre discours n'est pas de lui. Nous n'oserions le dater et affirmer que certains thèmes de la Passion, celui de l'enfant, par exemple, y trouvent leur première attestation.

Il nous est parvenu trois homélies de Sévère d'Antioche où il est parlé de notre saint : elles portent dans la collection les numéros I, XXXV, LXXX, et ont été prononcées dans l'église de S. Romain, pour l'anniversaire de l'intronisation de l'évêque². L'homélie XXXV est inédite. De la première, le texte syriaque n'a pas encore vu le jour, mais elle est connue par

¹ P.G., t. c., p. 613.

² W. WRIGHT, *Catalogue of Syriac manuscripts in the British Museum*, pp. 534, 536, 539.

une version copte ¹. Voici le passage concernant S. Romain : « C'est une langue semblable dont s'est servi le saint martyr Romain au nom duquel nous sommes en fête aujourd'hui, dans cette défense devenue célèbre qu'il a prononcée devant le juge. Celui-ci lui ayant dit : « Il est juste d'obéir au souverain, » le héros répondit : « Il est juste d'obéir à Dieu, souverain de l'univers plutôt qu'au souverain ; » et il continua à répéter un tel mot jusqu'à ce qu'on lui enlevât la tête. Après avoir allumé leur feu avec une grande quantité de bois, les bourreaux pensaient brûler le corps saint : le Seigneur de l'Univers fit honneur à son martyr ; car à l'instant il fit tomber une grande pluie, éteignit le feu, et garda le corps de son serviteur sans combustion ² ».

A lire ce court récit, traduit littéralement du copte, on se croit en présence d'une nouvelle version de la Passion de S. Romain, qui serait mort décapité. Il y a dans le texte copte une erreur de copiste. Celui-ci a écrit ⲁⲛⲉ « tête », au lieu de ⲁⲥⲛⲉ, « langue ». La correction s'impose ³ et l'on traduira : « jusqu'à ce qu'on lui enlevât la langue », ce qui nous ramène à la tradition courante.

A la fin de l'homélie LXXX, le patron de l'église où elle est prononcée est rappelé en ces termes : « C'est parce que Romanos aussi, qui parmi les martyrs l'a emporté sur tous par la patience et la sagesse, augmentait constamment ce renouvellement, que les vertus qu'il avait acquises par beaucoup de travaux ne lui suffirent pas, et qu'il se hâtait vers le martyre comme s'il n'avait eu aucune provision en vue du salut. Après avoir éteint au moyen des pluies (obtenues) par la prière la flamme qui lui était préparée, il tendit sa langue au glaive, s'efforçant de montrer qu'un seul combat (comportait) de nombreux martyres et d'offrir chacun de ses membres pour être coupé ; et même en cela il avançait, et il désirait des choses encore plus grandes ⁴ ».

Le seul trait nouveau que l'on puisse relever ici, c'est l'ex-

¹ E. PORCHER, *La première homélie cathédrale de Sévère d'Antioche*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. XIX, pp. 69-74, 135-42.

² PORCHER, t. c., p. 141.

³ Elle m'est signalée par mon collègue le P. Peeters.

⁴ Texte et traduction de M. BRIÈRE, dans *Patrologia Orientalis*, t. XX, p. 343.

inction du feu obtenue par la prière, simple glose sans doute comme les orateurs peuvent s'en permettre. Pour tout le reste, Sévère s'en tient à Eusèbe, et note expressément que Romain ne subit qu'un seul genre de supplice.

La Passion grecque de S. Romain a été traduite en prose latine, peut-être de très bonne heure; nous ne voudrions pas affirmer que Prudence n'a pu lire cette version, qui nous est parvenue sous diverses formes dans un nombre respectable de manuscrits. Nous l'avons rappelé: ce texte a été l'objet de remaniements et de transformations successives. Le manque de fixité de la tradition rend difficile le travail de classement, d'autant plus qu'un certain nombre de chaînons font défaut. Il devrait faire l'objet d'une étude spéciale qui ne s'impose pas ici. L'intérêt réel du texte latin se trouve ailleurs, comme nous le verrons.

Provisoirement, et sans entrer dans le détail, nous distinguerons trois groupes.

Le premier est représenté par le texte de Mombrilius: Asclepiades praefectus cum in ecclesiam Antiochiae impetum faceret ¹. C'est à peu près celui des manuscrits de Paris, Bibliothèque Nationale 3793, f. 214; 12612, f. 2^v, et, avec quelques variantes, du 11748, f. 73.

Un second groupe comprend une série de manuscrits qui débutent: Cum esset persecutio in partibus orientis et apud Antiochiam Dominus diabolicam iussionem per famulos suos id est Romanum, Esychium et Barulam superare dignatus est. Ainsi les manuscrits de Paris 3820, f. 178^v; 13761, f. 57^v. Parfois cette phrase est précédée des mots: Temporibus Diocletiani et Maximiani imperatorum, comme dans les manuscrits de Bruxelles 9229, f. 86^v; de Paris 17007, f. 66^v; 14652, f. 133; 16735, f. 76. Le début est encore modifié comme suit: Apud Antiochiam civitatem quarto decimo kalendas decembris temporibus Diocletiani et Maximiani imperatorum cum esset persecutio etc., dans les manuscrits de Bruxelles 206, f. 101; de Paris 5278, f. 376.

Un troisième groupe peut être constitué par le manuscrit

¹ BHL. 7298.

de Londres, dont le texte a été publié plus haut, et les manuscrits de Paris 3809 A, f. 201; 17002, f. 165¹.

Ajoutons, en passant, que la Passion arménienne se rattache à la tradition latine². Ce n'est pas ici le lieu d'en dire davantage.

Si nous négligeons les différences de rédaction, surtout dans les dialogues, et certains traits secondaires qui sont parfois supprimés par la négligence des copistes, nous retrouvons partout la légende de S. Romain sous la forme qu'elle a prise dans la Passion grecque, dont elle suit exactement les contours et dont tous les détails caractéristiques se reconnaissent aisément. Nous pouvons parler de la Passion latine comme d'un texte unique, représentant la Passion grecque, avec certaines additions.

Car ce texte offre des particularités. Nous n'insisterons pas sur le fait que dans le latin, la scène se passe à Antioche. De cette ville il n'est point question dans le grec tel qu'il nous est parvenu. Rien que cette lacune montre que nous n'avons plus la forme originale de la Passion grecque.

Dans certaines rédactions, Romain est appelé monachus, et il est nommé avec cette qualité dans plus d'un manuscrit (Mombritius, Paris 3793 etc.). Cette appellation est propre au latin. On a vu, dans la Passion grecque, que Romain est qualifié de πατρόβουλος, ce qui n'a rien de commun avec la profession monacale.

Dans toutes les versions où nous avons relevé l'épisode de l'enfant, ce dernier est anonyme. Dans le latin il a un nom : c'est Barulas ou Baralas, et dans un petit nombre d'exemplaires : Theodolus.

Enfin, la Passion latine se termine par le martyre de S. Hesychius. Ces deux dernières additions ont donné à la légende de S. Romain une nouvelle allure. Ce n'est plus la Passion d'un seul, mais la Passio sancti et beatissimi Romani et comitum eius; ou encore : Passio S. Romani monachi, Esychi palatini et Baralae. Romain, Esychius et Baralas sont désormais inséparables, et, depuis le IX^e siècle, ils figurent ensemble dans les martyrologes historiques, au 18 novembre³.

¹ Nous renvoyons pour la description des manuscrits de Paris et de Bruxelles au *Catal. lat. Paris.*, et au *Catal. lat. Brux.*

² BHO. 1028.

³ QUENTIN, *Les martyrologes historiques*, p. 183. Le manuscrit

Il est assez naturel de se demander si la légende latine ne proviendrait pas d'un texte grec plus complet que le nôtre, dans lequel l'enfant était appelé Baralas, et qui se terminait par un récit de la mort d'Hesychius. Les synaxaires grecs font deux fois mémoire de ce martyr : le 4 mars et le 10 mai, et ajoutent chaque fois une notice qui concorde en substance avec le récit latin.

L'hypothèse d'un original grec plus complet ne se vérifie pas, et il est aisé de montrer que l'addition du nom de Baralas et d'un second compagnon est d'origine latine.

Eusèbe fait mourir S. Romain le même jour que les saints Alphée et Zachée, le 17 novembre. Le martyrologe syriaque place l'anniversaire de Romain au 18, et cette date est celle de tous les calendriers. Le martyrologe hiéronymien au 17 novembre enregistre les trois saints d'après Eusèbe, et les place sous la rubrique in Caesarea, qui ne vaut que pour Alphée et Zachée. Le lendemain il annonce correctement Romain à Antioche, avec d'autres. Voici la formule complète : in Antiochia natale Romani monachi, Barili (al. Baralae) et Isici martyrum. Le mot monachi ne se lit que dans la seconde édition.

Il ne faut pas se méprendre sur la portée de la formule martyrologique. Elle est correcte en ce sens que les trois noms appartiennent à Antioche. Mais Romain seul était célébré le 18 novembre. Les deux autres saints qui sont connus : Barlaam ou Barlaha, et Hésychius, sont marqué dans le martyrologe syriaque respectivement au 14 août et au 29 mai. Ils apparaissent aussi à ces dates dans l'hiéronymien². Si nous les rencontrons en compagnie de S. Romain, au 18 novembre, c'est en vertu d'une loi qui s'affirme à toutes les pages du martyrologe latin : aux jours consacrés à la mémoire d'un martyr illustre sont souvent rappelés, comme pour lui faire cortège, des saints de la même Église. Une interpolation de ce genre a amené, au 18 novembre, les saints Barlaam et Hé-

de Paris 12612 est exceptionnellement dépourvu de la finale qui est la Passion de S. Hesychius. Le texte isolé de la *Passio S. Isichii*, dans le manuscrit de Paris 14651 est détaché de la Passion de S. Romain.

¹ *Synax. Eccl. CP.*, p. 505, 673.

² *Act. SS.*, Nov. t. II, 2, p. 605-606.

sychius, qui n'ont aucun lien avec S. Romain, sauf le fait d'appartenir au propre d'Antioche.

On devine ce qui s'est passé. Un des hagiographes qui se sont occupés de la Passion de S. Romain avait lu le martyrologe, et remarqué les deux noms placés sous la même rubrique, Antioche. C'étaient, à n'en point douter, des compagnons du grand martyr. Sur Hésychius on avait quelques détails. Barlaam ou Barala était sans doute l'enfant du forum, martyrisé avec Romain, et dont le nom était oublié. Sans hésitation, le nom de Barala fut introduit dans la Passion ; en même temps elle fut allongée d'un appendice où était racontée l'histoire de S. Hésychius qui était censé avoir été martyrisé le même jour.

Dans le texte latin publié plus haut et dans certains manuscrits de la même classe l'enfant s'appelle Theodolus. La mère s'adresse à lui en disant : filiole Theodole. L'assonance des deux mots permet de croire que le premier a suggéré le second, et que la leçon est le fait d'une distraction de copiste.

La légende de S. Romain est arrivée au dernier stade de son développement. Du texte primitif d'Eusèbe elle a gardé la localisation à Antioche, une réminiscence du bûcher préparé pour le martyr et le dénouement : la langue coupée, la mort par la suffocation. Qu'un médecin ait été requisitionné par le juge, on n'oserait le nier, bien qu'Eusèbe n'en parle pas. En tout cas, rien ne garantit les détails de son intervention comme ils sont racontés. Il n'est nullement probable que son nom ait été retenu par la postérité. L'appel au témoignage d'un enfant innocent pour confondre le juge, est un thème d'imagination d'une rare invraisemblance. L'hagiographe qui a inventé l'incident ne pouvait le terminer qu'en faisant de cet enfant un martyr. Faut-il dire que dans l'antiquité ce prétendu compagnon de S. Romain n'a jamais été l'objet d'aucun culte et qu'il n'a pas suffi de lui donner un nom emprunté pour lui conférer le droit à une commémoration liturgique ? Ne parlons plus d'Hésychius, qui est un saint très authentique, mais dont l'histoire n'a aucun point de contact avec Romain.

La série des témoignages que nous venons de parcourir, est particulièrement instructive. Par un trop rare bonne fortune, il a été possible de prendre sur le fait les hagiographes

qui ont essayé d'embellir l'histoire du glorieux martyr par leurs procédés maladroits.

Un dernier trait de leur perspicacité. Dans les synaxaires grecs, au 18 novembre, il est fait mémoire de deux saints du nom de Romanos. On rappelle d'abord l'ἄθλησις τοῦ ἁγίου μάρτυρος Ῥωμανοῦ καὶ τοῦ σὺν αὐτῷ νηπίου. La notice est un résumé assez fidèle de la Passion, et se termine par l'indication de l'église de Constantinople dédiée au saint, ἐν τοῖς Ἐλεβίχον. Elle est suivie de l'ἄθλησις ἑτέρου Ῥωμανοῦ, avec une notice qui reproduit en bonne partie le chapitre d'Eusèbe, dans la longue recension dont le texte grec est perdu ¹. Plus d'une fois il est arrivé qu'une double légende ait conduit à dédoubler le saint et créer deux homonymes ². Il faut avouer que dans peu de cas il était plus facile d'éviter pareille erreur.

H. D.

¹ *Synax. Eccl. CP.*, p. 235.

² S. Romain a été l'objet d'une autre tentative de dédoublement. D'après Sozomène (*Hist. eccl.* I, 2), S. Eustathe eut pour prédécesseur sur le siège d'Antioche un évêque du nom de Romain. Celui-ci ne figure sur aucune liste autorisée. Sozomène a fait du martyr d'Antioche un évêque de cette ville. H. Valois a reconnu la confusion. *P.G.*, t. LXVII, p. 863.

UN MIRACLE POSTHUME DE S. MARTIN A CHABLIS

Les récits erronés que les chroniqueurs angevins et tourangeaux nous ont transmis au sujet des incursions normandes dans le pays de la Loire, reposent pour une grande part, on le sait, sur trois documents hagiographiques, écrits pour exalter la gloire de S. Martin. Ce sont : 1° le Tractatus de reversione beati Martini a Burgundia, faussement attribué à Odon de Cluny ¹ ; 2° les Miracula post reversionem du pseudo-Herberne ² ; et 3° le Miracle dit du siège de Tours, raconté par Radbod d'Utrecht ³. Si la narration, d'ailleurs peu circonstanciée, de Radbod a pour objet un événement réel et contemporain, les deux autres textes, fort tardifs, paraissent pouvoir difficilement s'accorder sur divers points avec les indications que nous fournissent, par exemple, les actes de l'époque. A l'aide de ceux-ci, des critiques modernes ont tenté de corriger — nous n'avons pas à déterminer ici avec quel succès — l'image que l'on s'était formée des faits et à fixer leur exacte chronologie.

Par une étude publiée dans la Bibliothèque de l'École des Chartes ⁴, Émile Mabille s'y était essayé, dès 1869 ; et plusieurs résultats de son enquête furent mis en œuvre par Lecoy

¹ BHL. 5653. Déjà en 1711 l'abbé Claude du Moulinet des Thuilleries fit voir « que l'histoire de la Translation et du Retour du Corps de S. Martin à Tours, attribué à S. Odon abbé de Cluni, est une pièce supposée ». C'est le titre d'une de ses dissertations sur l'histoire de Normandie, qui font suite à ses *Dissertations sur la mouvance de la Bretagne* (Paris, 1711, p. 191-226).

² BHL. 5654.

³ BHL. 5656.

⁴ *Les invasions normandes dans la Loire et les pérégrinations du corps de Saint Martin*, dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 6^e série, t. V, 1869, p. 149-94 et p. 425-60.

de la Marche, au chapitre VI de son Saint Martin ¹. Plus récemment M. W. Vogel a repris le problème dans un ouvrage d'ensemble, paru sous les auspices de l'Université d'Heidelberg ². Parmi les conclusions de Mabilie, adoptées par M. Vogel, nous n'en voulons rappeler ici que deux, qui ont trait au culte de S. Martin durant le dernier tiers du IX^e siècle. Le plus long séjour que le corps du grand thaumaturge ait fait hors de Touraine aurait été d'environ treize années, de 872 à 885 ; contrairement aux dires des chroniqueurs, ce n'est pas à Auxerre que le corps a résidé pendant ce temps, mais à Chablis dans le Tonnerrois ³. Ce dernier point doit être retenu.

La présence des saintes reliques à Chablis se trouve mentionnée, il est vrai, dans le Tractatus de reversione, mais comme s'il s'agissait d'une simple étape sur la route d'Auxerre ⁴. C'est auprès du tombeau de S. Germain — au risque d'éclipser pour un temps le prestige de ce dernier ⁵ — que S. Martin aurait passé son exil. Cependant nous voyons les chanoines de Saint-Martin de Tours, qui avaient reçu en 867 de Charles le Chauve la cella de Chablis ⁶, se réfugier dans le monastère qu'ils avaient édifié en ce lieu. Ils s'y installent, ils y rédigent publi-

¹ *Saint Martin* (2^e éd., Tours, 1890). Voir surtout p. 414 et suiv.

² *Die Normannen und das fränkische Reich bis zur Gründung der Normandie (799-911)*, Heidelberg, 1906 (= *Heidelberger Abhandlungen*, XIV).

³ VOGEL, op. cit., pp. 226, 239, 259, 353 ; MABILLE, art. cit., p. 166.

⁴ Ed. A. SALMON, *Supplément aux chroniques de Touraine* (Tours, 1856), p. 23.

⁵ Qu'on se rappelle l'étrange anecdote rapportée à ce sujet par l'auteur de la *Reversio* (SALMON, p. 24-25). Pour faire constater aux envieux d'Auxerre le pouvoir prépondérant de S. Martin, les clercs tourangeaux s'avisent de placer entre Germain et Martin un malade atteint de la lèpre. Le lendemain, ce lépreux se trouve guéri du côté exposé aux reliques du saint de Tours. La contre-épreuve ne se fait pas attendre. On pria l'heureux patient de se retourner, et dès la nuit suivante, la partie qui était demeurée malade se trouva également purifiée. *O admirabilis urbanitatis Germanum pontificem!* s'écrie alors, sans ombre de malice, le trop crédule hagiographe.

⁶ Précepte du 27 décembre, donné à Auxerre. *Cartulaire général de l'Yonne* publié sous la direction de M. QUANTIN, t. I (Auxerre, 1854), p. 95-96 : ... *complacuit serenitati nostrae quamdam fisci nostri cellam, nomine Capleiam, in pago Tornodrinsi super fluvium Sedenae sitam, ... largiri.*

quement des actes. Le fameux comte Hugues, leur abbé, se dénomme abbé de Saint-Martin de Tours et de Chablis. Sur tout cela les diplômes de l'époque sont formels, comme aussi pour attester la présence, à Chablis, du corps de S. Martin, que les chanoines avaient voulu dérober aux atteintes des pillards normands ¹.

On ne connaissait jusqu'à présent aucun texte littéraire se rattachant à ce séjour des restes du saint de Tours dans le Tonnerrois. Du moins les fonds de manuscrits, en France, ne semblent pas nous en avoir conservé. Chose assez inattendue, en procédant à la description des manuscrits hagiographiques de la Bibliothèque d'État de Munich, nous avons rencontré dans le recueil 18547, 2, du x^e siècle, provenant de Tegernsee, puis dans plusieurs manuscrits apparentés, un Miracle de S. Martin qui se situe à Chablis. On l'y trouve inséré parmi les textes martiniens, si fréquemment copiés au moyen âge, dont la réunion a été désignée parfois sous le nom de Martinnellus ². Le document, inédit jusqu'à ce jour, nous a paru mériter l'impression, car il vient à propos étayer les résultats déjà obtenus par la critique diplomatique.

Avant de signaler les manuscrits qui contiennent le Miracle, nous relaterons l'événement qu'il commémore.

Une jeune femme du diocèse de Langres était, de naissance, sourde et muette. En dépit de sa noble condition, elle a été rejetée loin du foyer familial par des parents inhumains. Elle a grandi dans la misère et va accomplir sa trentième année. Un jour, par une impulsion subite, elle s'avise de suivre des voyageurs qui passent sur la route avec leurs chariots. C'est la Providence qui guide ses pas. Le convoi prend la direction du pagus de Tonnerre, où il s'engage, puis se disloque. Demeurée

¹ MABILLE, p. 180, et *Cartulaire général de l'Yonne*, t. II, p. 6 : *simulque Capleiensis monasterii quo corporaliter eiusdem [S. Martini] venerandum corpus quiescit* (précepte de Charles le Chauve du 9 juillet 877). Confirmation de la donation de Chablis, en 903 : *Cableia quoque in pago Tornotrinsi, ubi fratres monasterium constructum habent, ubi et sanctus Martinus corpore quasi peregrinus iacuit...* (*Cartulaire*, t. I, p. 137).

² Cf. H. OMONT, dans *Bibliothèque de l'École de Chartes*, t. XLII, (1881), p. 160.

seule, la jeune fille continue sa marche et arrive bientôt à Chablis, où reposait le corps de S. Martin, ad limina sancti Martini scilicet ad vicum Capoleiam ubi venerandum corpus eiusdem domni Martini quiescebat. L'infirmes ne manque pas de se rendre à la basilique du saint. Par signes elle indique aux gardiens du tombeau le double mal qui l'a rendue si malheureuse. On la recommande alors au grand thaumaturge, et elle va prendre place dans le groupe des fidèles qui passeront la nuit en ce lieu : antes fores eiusdem ecclesiae in porticu cum ceteris adventantibus peregrinis decubare permiserunt.

Tandis que le sommeil accable la plupart des dévots de S. Martin, la jeune fille a une affreuse vision. Le démon lui apparaît sous un aspect horrible et vomissant des flammes. Il menace de lui arracher la langue avec des tenailles rougies au feu. Cris de la pauvre. Les pèlerins s'alarment et les gardes sont alertés. Mais voici qu'à la première vision, une autre succède ; elle est apaisante. Un vieillard à la barbe de neige et au visage plein de dignité, sort de l'église et s'approche de l'infirmes : « Ne crains rien, Geneviève ; je suis Martin. Par mon intervention le Christ va te guérir ». Ce disant, le saint lui applique un léger coup sur la nuque. Alors, tandis que du sang coule de sa bouche, la jeune fille pour la première fois émet des sons articulés : « A l'aide, S. Martin, à l'aide ! ». Les pèlerins sont stupéfaits. Ils n'aperçoivent pas le thaumaturge, mais remarquent un double filet de sang qui sort des oreilles de la miraculée, et ils entendent celle-ci rendre grâces à son protecteur. On l'accompagne alors dans l'église, et bientôt des hymnes de joie retentissent sous les voûtes.

Mais une question se pose à l'esprit de Geneviève. Ce nom, par lequel le saint l'a désignée, le porte-t-elle depuis sa naissance ? Elle n'ose décider. A quelque temps de là une personne visite Chablis, qui, à propos, va dissiper ce doute. Elle est au service des frères de la jeune femme. Extrêmement surprise de rencontrer celle-ci, et plus encore de l'entendre parler, elle s'exclame : « Voici Geneviève, la fille du comte Hungerius, qui était sourde-muette, et elle parle... Ecce dominam meam Genofefam, filiam domini mei Hungerii quondam comitis, loquentem nunc merita sum audire, quam ab ortu nativitatis mutam et surdam pariter noveram ».

Voilà le miracle. Il éclaire par un épisode vécu le langage

impersonnel des chartes. L'église de Chablis, on le voit, était devenue un lieu de pèlerinage. Comme à Tours, on y visitait S. Martin pour implorer son assistance. Sans chercher à préciser davantage, on peut, croyons-nous, situer l'événement raconté ici entre les années 875 et 885. Sur le comte Hungerius, décédé au moment où se passent les faits, et sur ses fils on ne trouve malheureusement rien à dire de certain. Au sujet des frères de Geneviève le narrateur note seulement qu'il est plus convenable de taire leurs noms : quorum nomina melius reticere quam edicere iudicamus. De l'ensemble du document on garde l'impression que l'hagiographe était contemporain des événements qu'il relate.

La tradition manuscrite, au reste, est favorable à une origine aussi ancienne du récit. Composé en Bourgogne ou en Touraine, ainsi que tout l'indique, celui-ci a dû se glisser assez tôt dans quelque recueil martinien, puisqu'on le trouve transmis¹, parmi les textes habituels, à des moines bavarois dès le x^e siècle. Le recueil de Tegernsee, nous l'avons dit, date de cette époque. De Bavière, où il fut maintes fois transcrit, le Miracle de Chablis passa dans les abbayes d'Autriche. En France il ne paraît pas s'être répandu.

Voici les manuscrits que nous avons eus entre les mains :

T = Munich, Bibliothèque d'État, ms. lat. 18547, 2, du x^e siècle, fol. 87-89. Ce recueil (parchemin, 205 feuillets, 0^m,234 × 0,170) est originaire de Tegernsee : Iste liber attinet venerabili monasterio sancti Quirini in Tegernsee (fol. 1). Il contient : 1^o f. 1^v-80, les écrits de Sulpice Sévère sur S. Martin (BHL. 5610-5616) ; 2^o f. 80-84^v, sous le titre Epistola de transitu S. Martini episcopi, les Miracles de Grégoire de Tours BHL. 5619-5623 ; 3^o f. 84^v-86^v, la Vie de S. Brice (BHL. 1452) ; 4^o sans rubrique, le Miracle que nous publions ci-dessous ; 5^o f. 89-93, les tituli metrici de Saint-Martin de Tours (BHL. 5624, b, c, d) ; 6^o f. 93-93^v, le ch. x, 31 de l'Historia Francorum ; 7^o après le f. 94^v, dont le verso pré-

¹ Peut-être par Saint-Gall. Cf. W. LEVISON, dans M.G., Scr. rer. merov., t. VII, p. 532.

senté
et de
fin d
(BHL
beati
153,
153^v-
185^v,
12^o
perpe
W
recue
Weih
steve
celle
Maga
Chab
en tr
xii^e
scrip
S
Orig
égale
Mira
B
On l
peire
habit
de Ch
suit
recue
(f.
Au
V
siècl
que
queu
P
core
in A
ANA

sente quelques antiennes notées en l'honneur de S. Martin et de S. Willibrord, un cahier a été inséré, d'une main de la fin du XI^e siècle, et qui renferme la Vita S. Gotehardi episcopi (BHL. 3582); 8^o f. 111-141^v, de la première main, Vita beatissimi Magni confessoris Christi (BHL. 5162); 9^o f. 141^v-153, Vita S. Severi arch. Ravennae (BHL. 7683); 10^o f. 153^v-160^v, Vita S. Wenezlavi [sic] (BHL. 8823); 11^o f. 160^v-185^v, de Vita et Miraculis S. patris nostri Basilii (BHL. 1023); 12^o enfin, f. 186-204, l'Adversus Helvidium de S. Mariae perpetua virginitate de S. Jérôme.

W = Munich, ms. lat. 21552, f. 57-58, du XI^e siècle. Ce recueil, œuvre de diverses mains, provient du monastère de Weihenstephan : Iste liber ad S. Stephanum pertinet Wihen-steven (f. 7). Sa composition est en partie semblable à celle du précédent (écrits sur S. Martin, Vies des SS. Brice, Magne, Sévère de Ravenne, Basile). Le texte du Miracle de Chablis est étroitement apparenté à celui de T. Au f. 4, on en trouve une autre copie, bientôt interrompue, d'une main du XII^e siècle, avec cette note au bas du feuillet : Istud miraculum scriptum est in superioribus.

S = Munich, ms. lat. 17143, f. 23^v-25, du XII^e siècle. Originaire de Schäftlarn. Le Miracle de Chablis s'y intercale également parmi les écrits martinien, sous la rubrique : De Miraculis S. Martini. Son texte est fort proche de TW.

B = Munich, ms. lat. 4605, f. 124-126^v, du XI^e siècle. On lit au f. 1 : Iste liber est monasterii nostri Benedikten-peiren. Ce manuscrit de Benediktbeuren contient les pièces habituelles sur S. Martin. Après la Vie de S. Brice, le Miracle de Chablis a pour seul titre : Aliud. Sous une rubrique identique, suit aussitôt le texte BHL. 5616, cap. 15-16. A noter, dans le recueil, les Vies des SS. Wenceslas (f. 133^v-140), de S. Sévère (f. 140^v-154).

Au texte B s'apparente nettement le suivant.

V = Munich, ms. lat. 22059, f. 70^v-72, des débuts du XII^e siècle. Provenance : Wessobrunn. Ce manuscrit ne renferme que des écrits sur S. Martin. Le Miracle de Chablis vient en queue. Il a pour rubrique : Item aliud.

P = Munich, ms. lat. 2566, f. 92-94, du XII^e siècle. Encore un recueil martinien, d'Aldersbach : Liber sancte Marie in Aldersbach (f. 97^v). Notre texte y a pour titre : De puella

ab ortu nativitatis sue muta et surda. Ce titre se retrouve dans le manuscrit suivant, d'ailleurs étroitement apparenté.

R = Munich, ms. lat. 22251, f. 53^v-54^v, du XII^e siècle. Origine : Windberg. Le miracle de Chablis occupe dans ce recueil la même place que dans le précédent, sous un titre qui diffère à peine : De puella nativitatis sue ab ortu muta et surda.

Les manuscrits que nous venons d'indiquer présentent tous un texte assez satisfaisant, sans variantes notables avec le plus anciens témoin T, base de notre édition. Seuls de menus indices nous ont permis de distinguer les groupes TWS, BV et PR.

Il a paru superflu de collationner en outre les recueils suivants, où le Miracle se lit aussi, dans un contexte à peu près identique :

Bamberg, Q VI, 59, f. 218-219 ; saec. XII¹.

Maihingen, Bibliothèque du prince d'Ettingen-Wallenstein, I, 2, 4^o, 4 (n. 304), f. 60-61^v ; saec. XII².

Admont, n. 654, f. 104-106^v ; s. XII³.

Il convient, enfin, de signaler qu'un texte remanié se lit dans

O = Munich, ms. lat. 9536, f. 159-160. Recueil du XII^e siècle, originaire d'Oberaltaich.

Ce texte, dont l'auteur a opéré sur un manuscrit du groupe auquel appartiennent PR, présente quelques divergences tant pour le fond que pour la forme. Ces dernières, qui se bornent à de simples retouches de style, ne doivent pas nous arrêter. Une modification plus profonde du récit consiste à transporter à Tours le miracle arrivé à Chablis : qui cum pagum T u r o - n e n s e m ingressi fuissent... ; donec ad limina sancti Martini, ubi venerandum corpus eius requiescit, recto tramite pervenit. Mal servi par une demi-science, le copiste d'Oberaltaich a cru devoir amender son modèle sur un point qui se

¹ Cf. F. LEITSCHUH, *Katalog der Handschriften der Königlichen Bibliothek zu Bamberg*, t. I, 2 (Bamberg, 1906), p. 228.

² Cf. W. LEVISON, *Conspectus codicum hagiographicorum*, p. 610, dans M.G., *Scr. rer. merov.*, t. VII.

³ LEVISON, *Conspectus*, p. 553.

trou
l'app
bâta
Lo

1.
scilie
pari
dece
sana
tita
et a
tini
2.
infin
surd
lari
sobo
geni
peni
qua
habe
mon
et v

Le
nat.
V ; d
1.
c. e.
2.
— 4

(1)
p. 80

trouve être essentiel. Nous avons complètement négligé, dans l'appareil critique, de noter les variantes de cette recension bâtarde.

La division du texte en chapitres a été introduite par nous.

M. C.

**De puella ab ortu nativitatis suae
muta et surda.**

1. Dominus ac Salvator noster Iesus Christus, redemptor scilicet humani generis, qui cum Deo Patre et Spiritu Sancto pari ¹ potentia divinae maiestatis ² animas diabolica fraude deceptas a contagione multiplici diversorum vitiorum male sanas per suffragia suorum sanctorum fideli devotione expe- 5
tita iugiter sanare ³ non cessat, ipse dudum qualiter evidens et admirabile signum per sui eximii confessoris ⁴ beati Martini suffragia fecerit, edicere appetamus.

2. Quaedam puella in Lingonensium parroechia ¹ (1) non infimis parentibus secundum saeculi dignitatem fuit nata 10
surda et muta. In cuius ortu cum parentes ipsius ² congratulari ei arbitrarentur, ut mos est nobilium pro incremento suae sobolis multiplicandae, praesertim cum esset matri primogenita, in ipsius vagitu infantis intellexerunt eam carere penitus sensu audiendi. Et cum iam adulta aetas adveniret 15
qua loqui debuisset, facultas ei ³ loquendi omnino denegata habebatur. Quapropter parentes eandem puellam, velut monstrum quoddam ac ⁴ animal brutum habere coeperunt et vilius quam ⁵ unius ancillarum mancipium procul a se

Lemma. — Nullum lemma in TW; supplevimus ex PR (de p. nat. suae ab ortu m. et s. R); aliud (sc. miraculum) B; item aliud V; de miraculis sancti Martini S.

1. — ¹ om. V. — ² prius magestatis T. — ³ salvare BV. — ⁴ (e. c.) c. e. S.

2. — ¹ ita B et prius T; parrochia ceteri. — ² om. S. — ³ om. BV. — ⁴ ex corr. T. — ⁵ ita T sup. lin., et S; om. ceteri.

(1) Le territoire de Langres. Cf. *In glor. conf.*, c. 87; ed. ARNDT, p. 803.

abiecerunt, devoventes eam potius mori quam sic ⁶ monstruose ad improperium eorum vivere ⁷.

3. Quae cum esset iam XXX^{mo} ¹ fere aetatis suae anno, omni solatio parentum destituta, visum est ei ² sensuali intellectu quibusdam transeuntibus ac plaustra vehentibus comitem debere se ³ fieri et quaqua ⁴ vellent ire pariter cum eis comitari. Qui, cum pagum Tornatrensem ⁵ (1) ingressi fuissent, et unusquisque ad negotium sibi aptam viam eligeret, in medio compitorum ⁶ velut animal inrationale absque
10 ullo humano solatio destitutam reliquerunt. Sed qui caecum a nativitate Siloam ⁷ misit lumenque ei plenissime dare disposuit, ipse praeducem se ei invisibiliter exhibuit ⁸, donec ad limina sancti Martini, scilicet ad vicum Capoleiam (2), ubi venerandum corpus eiusdem domni ⁹ Martini quiescebat,
15 recto tramite perventa est ¹⁰.

4. Quae dum ad ¹ aram ipsius sancti adveniret et coram adstantibus ² eiusdem sepulchri custodibus indicibus digitorum ac manuum sese, ut poterat, mutam ac surdam ostentaret ³, secreta devotione mentis solitae sancti Martini clementiae
20 eam adiuvari commendaverunt et ante fores eiusdem ecclesiae in porticu cum ceteris adventantibus ⁴ peregrinis decubare permiserunt. Intempesta autem nocte, cum ceteri ⁵ hinc inde somno opprimerentur, eidem puellae visus est diabolus, aspectu terribilis, ore et naribus piceum ac sulphureum ignem evo-
25 mere, et ferreos ac ignitos manibus suis uncinos ostentare, cum

⁶ si S. — ⁷ prius vevere B.

3. — ¹ tricesimo SVPR. — ² (est ei) ei est S. — ³ (d. s.) s. d. SPR. — ⁴ quoquo BV; quo W. — ⁵ Tornatrens V *et, prima manu*, B; Turnatiensem PR. — ⁶ compitorem prius T; campitorum PR. — ⁷ Syloam BVPR. — ⁸ exhibuit B *et, prius*, T. — ⁹ dñi B; domini V — ¹⁰ post corr. T; *ita et prius S, sed corr. sup. lin.* pervenit.

4. — ¹ om. S. — ² asstantibus V; astantibus PR. — ³ ostenderet S. — ⁴ post corr. T; advenientibus B. — ⁵ (cete[r]is - cum cete[r]i), *supplevit in margine B alia manu ea verba quae uncis hic inclusimus; (ceteris - cum) om. V.*

(1) Le Tonnerrois. Sur le pagus Tornodorensis, voir A. LONGNON, *Géographie de la Gaule*, p. 215-16. Cf. in *Glor. conf.*, c. 11.

(2) Chablis, arr. d'Auxerre. Sur les formes du nom, voir M. QUANTIN, *Dictionnaire topographique du département de l'Yonne* (Paris, 1862), p. 25.

quibus minabatur linguam a faucibus ipsius abstrahere. Unde nimium perterrita, voces licet confusas exprimere sublime coepit. A quibus cum circumcirca dormientes peregrini excitati essent, etiam et ⁶ custodes ecclesiae ab stratu suo exsurrexissent ⁷, attoniti admirabantur cuius hae tam terribiles ⁵ audirentur voces ⁸.

5. Verum cum nulla facultas eidem puellae evadendi ante tot diabolicos terrores videretur, apparuit processio ab ecclesia senis instar nivis cesariem capitis habentis candidam, vultu decorus, oculis stellantibus, stola candidissima indutus (1). ¹⁰ Ante cuius aspectum diabolus cum omnibus suis machinamentis ¹ mox confusus abcessit, relinquens foeda vestigia. Idem autem vir spectabilis ² senex, dum proximus eidem puellae adstaret, miti affatu ³ eam compellare coepit, dicens: « Genofefa ⁴, noli, filia, timere. Ego sum Martinus, per quem ¹⁵ Dominus Iesus Christus tibi sanitatem reddere dignatur ⁵. » Quam ictu lenissimo inter scapulas manu dum ⁶ sua sancta ⁷ feriret (2), sanguis concretus statim ex ore illius effluxit ⁸, rationali voce pariter tunc primum proclamans: « Sancte Martine, domne ⁹ meus ¹⁰, adiuva ¹¹! » Adstabant vero ibi ²⁰ iam custodes cum lumine accenso nihil videntes praeter eam ¹² exceptos ¹³ peregrinos ¹⁴ hinc inde ¹⁵ admirando obstupescentes ¹⁶. Continuo eam ¹⁷ ecclesiam introduxerunt et ab utrisque auribus rivum sanguinis decurrere viderunt ip-

⁶ om. V. — ⁷ surrexissent PR. — ⁸ (a. v.) v. a. PR.

5. — ¹ mahinamentis T. — ² spectabili prius T. — ³ affectu BVR. — ⁴ Genovefa hic et deinceps PR. — ⁵ dignaretur prius B.; dignatus est PR. — ⁶ (m. d.) d. m. PR. — ⁷ (su. sa.) sa. su S. — ⁸ (ex - effluxit) emanavit (ante corr.) ex ore illius S; ac add. PR. — ⁹ dñe BRS; domine V. — ¹⁰ me BV. — ¹¹ me add. W 2^a manu. — ¹² puellam S. — ¹³ post corr. T; exceptis PR. — ¹⁴ peregrinis PR. — ¹⁵ post corr. T. — ¹⁶ obstupescentibus PR. — ¹⁷ ad add. BV.

(1) Comparez GREG. TURON., *De Virtutibus S. Martini*, l. IV, c. 37: *advenit vir quidam vultu splendidus, caesariae niveus, vultu decorus, dicens ei: ne tremueris...* Ibid., l. II, c. 56: *Et ecce vir crine cigno... stans ante eam ait: Nunc sana eris...* Cf. ibid., l. III, c. 37.

(2) *De Virtutibus S. Martini*, l. II, c. 31: *visum est ei quadam nocte venisse ad se senem qui molli tactu membra eius cuncta tractaret.*

samque audierunt dicentem : « Deo gratias, quia per ¹⁸ beati Martini suffragia sensum audiendi pariter et loquendi modo primitus ab ortu nativitatis meae adepta sum. » Custodes autem communiter hymnos et laudes decantantes benedixerunt ¹⁹ Deum qui per servum suum talia operari dignatus est.

6. Quae cum hesitaret utrum proprio nomine vocitata in baptismo fuerit Genofefa, veluti se inclamante ¹ a sancto Martino audierat, modicum post tempus una ancillarum famula suorum fratrum, quorum nomina melius reticere quam
10 edicere iudicamus, causa orationis ad eundem locum advenit, quae penitus eam ibi fuisse et causam huius rei ignorabat. Quam ² dum loquentem aperte, laudesque Deo viritim ³ referre animadverteret, continuo exclamare coepit, dicens : « Ecce dominam meam Genofefam, filiam domini mei Hungarii ⁴ quondam comitis, loquentem nunc merita sum audire;
15 rii ⁵ quam ab ortu nativitatis ⁵ mutam et surdam pariter ⁶ novoram. Super quam ⁷ evidentissimam domni Martini virtutem praedicabilem ⁸ factam cerno et omnibus eiusdem ⁹ parentibus id nuntiare exopto ac cunctis populis divulgare opinatissimum percenseo, ad laudem et gloriam omnipotentis Dei
20 et ad recolendam venerabilem virtutem beati Martini ».

¹⁸ sup. lin. BV. — ¹⁹ post corr. T.

6. — ¹ inclamantes prius T; inclamantem BVPR. — ² quem prius T. — ³ om. PR; nominatim *explanat in marg.* T et, *int. lin.*, W. — ⁴ Hungarii PR. — ⁵ suae add. BV. — ⁶ (et s. p.) p. et s. PR; et s. BV. — ⁷ qua PR. — ⁸ post corr. T. — ⁹ om. BV.

Tro
blème
sieurs
comm
d'art
monu
anno
tous
Le t
ne s
de l'
ques
d'av
abor
pas
ne s
dès
Nat
« éve
rons
chos
char
qu'i
vou

1

2

leo
duo
tran
cun

S. BASSUS ÉVÊQUE MARTYR

HONORÉ A NICE

Trois publications récentes ramènent l'attention sur un problème d'hagiographie qui intéresse le diocèse de Nice et plusieurs diocèses d'Italie. M. le chanoine Rance Bourrey a commencé, dans l'organe de l'Academia Nissarda, une série d'articles, sous le titre de : La ville de Nice glorifiée par ses monuments sacrés, qui ne sont autre chose que la traduction annotée du *Nicaea civitas* de Gioffredo. On y verra défiler tous les saints personnages honorés à Nice et dans les environs. Le tour est venu de S. Bassus, premier évêque de Nice ¹. Je ne sais si l'on a voulu, par cette publication, servir la gloire de l'honnête historien du comté de Nice, ou faire avancer la question des origines du diocèse. Il y aurait lieu, en tout cas, d'aviser à d'autres moyens. Gioffredo n'était pas armé pour aborder une matière aussi épineuse, et de sa notice de S. Bassus pas une ligne ne reste debout. Son traducteur et annotateur ne semble pas s'en être aperçu. C'est ainsi qu'il aurait dû, dès la première phrase, arrêter son auteur, qui attribue à Pierre Natali ces mots : Bassus episcopus ex Nicaea Provinciae : « évêque originaire de Nice en Provence ». Comme nous le verrons, le texte porte ex Nicaea provincia, ce qui est tout autre chose. Nous aurions à relever, dans l'annotation de l'érudit chanoine, bien des traces d'inexpérience ². Disons simplement qu'il faut aller ailleurs se renseigner sur le saint que l'on a voulu faire passer pour le premier évêque de Nice.

¹ *Nice Historique*, t. XXXIII (1931), p. 207-218.

² Et de négligence. La phrase du Martyrologe Romain : « equuleo tortus et laminis candentibus ustus, cum evasisset... illaesus duobus clavis confixus illustre martyrium consummavit » est transcrite comme suit : *equaleo tortus, laminis candintibus ustus... cum evasisset, illusus dobus clavis confisus etc.*

Et il ne faudra pas aller loin. Dans le numéro suivant du même recueil, un savant, pour qui l'histoire de son pays n'a pas de secrets et qui est rompu aux bonnes méthodes, M. G. Doublet a repris en détail le sujet qu'il avait traité sommairement, dans la Semaine religieuse de Nice, en 1923. Ennemi des polémiques stériles, il s'est borné à un exposé clair et serré, appuyé sur une documentation importante, et qui renverse définitivement les erreurs qui s'étaient accumulées autour du nom de S. Bassus ¹. L'auteur a mis des années à constituer sur S. Bassus un dossier considérable dont il a fait hommage à la bibliothèque des Bollandistes. Nous savons combien il est complet, et quel parti pourront en tirer nos successeurs, lorsqu'ils aborderont le 5 décembre, jour de S. Bassus. Nous ne craignons pas d'affirmer que leur reconnaissance pour le généreux bienfaiteur égalera la nôtre.

Dans le travail qu'il vient de publier, M. Doublet ne s'est point occupé seulement des origines du culte de S. Bassus à Nice, mais aussi de ses développements à travers les siècles. Notre intention n'est pas, aujourd'hui, d'entrer, à sa suite, dans ces détails, très précieux du reste, et qu'un érudit du terroir seul était capable de réunir. Nous voulons nous arrêter simplement aux données principales du problème, et en même temps faire connaître un document dont nous pourrions enrichir le dossier de S. Bassus, sans renverser, hâtons-nous de le dire, aucune des conclusions du savant Niçois.

Il ne faut pas dédaigner un petit livre, sans prétentions scientifiques, qui nous vient de Marano, actuellement Cupra Maritima, dans l'ancien Picenum, où le culte de S. Bassus est particulièrement en honneur. On y croit même posséder son corps, qui a été retrouvé dans un état de conservation remarquable ². Ne cherchons pas, dans cet opuscule, le dernier mot de la critique ³, mais d'utiles renseignements sur le culte du saint à

¹ S. Bassus évêque et protecteur du diocèse de Nice, dans *Nice Historique*, t. c., p. 243-61.

² Duc, *Cupra e S. Basso nella loro storia millenaria*. Terni, 1930, in-8°, 64 pp.

³ Celui que l'auteur appelle « un certo Pietro di Catalogna » (p. 23) n'est autre que Pierre Natali, auteur du *Catalogus sanctorum*, titre qui lui a valu (C a t a l...) d'être pris pour un Catalan.

Marano, où une église de S. Bassus est signalée dès le milieu du XI^e siècle. L'auteur, qui a pris le pseudonyme de Duc, se propose de revenir sur le sujet « *piu a lungo* ». Il rendra service en étendant ses recherches aux contrées voisines où le nom de S. Bassus est vénéré,

Ce qu'il y a de certain et qui doit servir de point de départ à toute recherche, c'est qu'un saint Bassus est honoré, depuis des siècles, dans diverses localités italiennes du littoral de l'Adriatique. Il est le patron de Marano¹ et de Termoli²; une paroisse de Venise est placée sous son vocable³, et un monastère de Malamocco portait le nom des SS. Bassus et Léon⁴. On le regarde communément comme un évêque de Nice, martyrisé au III^e siècle. A Nice même, jusqu'à la fin du XVI^e siècle, on a ignoré cette illustration de la cité. Elle lui a été révélée par le martyrologe Romain, dont la première édition est de 1583. Il annonce, au 5 décembre : *Nicaeae apud Varum fluvium sancti Bassi episcopi, qui in persecutione Decii et Valeriani a Perennio praeside ob Christi fidem equuleo tortus, laminis candentibus ustus, fustibus et scorpionibus caesus, in ignem iniectus, cum evasisset illaesus, duobus clavis confixus, illustre martyrium consummavit*⁵. Qu'on se mette à la place des Niçois recevant notification, par la voie officielle, d'une découverte si flatteuse pour l'amour propre national. Qui songerait, en pareil cas, à demander des preuves, et n'est-il pas tout naturel que l'on ait oublié de consulter les annales de la cité, où l'on aurait découvert tout ce que la notice du martyrologe renferme d'invraisemblable? Ainsi, par exemple, on aurait pu remarquer qu'il n'y avait pas de diocèse de Nice au III^e siècle; qu'au concile d'Arles de 314, « Nice, relevant de Mar-

¹ Il y a en Italie plusieurs localités de ce nom, une notamment près de Pozzuoli. L'erreur née de la confusion de Marano de Campanie avec Marano-Cupra remonte à Ughelli.

² UGHELLI, *Italia sacra*, t. VIII², p. 374. Cf. DOUBLET, t. c., pp. 256-57, 261; DUC, t. c., p. 39-43.

³ FLAMINIUS CORNELIUS, *Ecclesiae Venetae*, decas VII, p. 112-24.

⁴ VIANELLI, *Nuova serie de' Vescovi di Malamocco e di Chioggia* (Venezia, 1790), pp. 50, 65, 78.

⁵ C'est encore le texte du martyrologe actuel, avec la variante *Niciae* au lieu de *Nicaeae*, laquelle semble avoir été adoptée au XVIII^e siècle.

seille, est représentée par un diacre et un exorciste qui viennent ex portu Nicaeensi, non pas ex civitate. Nice n'est pas une civitas, mais rien qu'un portus, une petite factorerie marseillaise. Comment imaginer qu'elle fût, au siècle précédent, une civitas avec un évêque ¹ ? »

La source de la notice du martyrologe est connue. C'est le Catalogus sanctorum de Pierre Natali, Lib. I, c. xxx. En voici le texte.

De sancto Basso episcopo et martyre.

Bassus episcopus ex Nicea provincia dum, Christum praedicaret, a Perennio praeside detentus et ad deorum sacrificia invitatus, cum ydolis immolare contemneret, primo in eculeo suspensus ac diutius tortus est : deinde laminis ardentibus circa latera apposis excruciatus, Iesum Christum dominum maiori constantia profitebatur. Quapropter in eculeo levatus, fustibus et scorpionibus presidis iussu diutissime cesus est. Post hoc depositus, ad statuas deorum, ligna pro sacrificio portare compellitur, data sententia ut, si non sacrificaret, eodem igne consumeretur. Qui, dum sacrificare contemneret, in ignem missus, sed in eo dudum manens illesus educitur. Sicque a preside ad iudicem ² Nicee provincie destinatur cum litteris sibi mandantibus ut Bassum aut sacrificare compelleret aut excogitatis suppliciis perimeret. Sed, dum a iudice suusus sacrificare nollet, fabricatis duobus clavis ad mensuram longitudinis corporis eiusque a plantis pedum per medium corporis usque ad verticem confixus, in Christi confessione emisit spiritum, nonas decembris, tempore Decii et Valeriani. Cuius corpus a christianis in Nicea civitate sepultum est.

L'expression : Nicaea ad Varum du martyrologe ne figure pas dans le texte, mais simplement : Nicea provincia, qui ne répond à aucune division administrative de l'empire Romain, et Nicea civitas, qui fait songer à Nicée de Bithynie. Avant l'apparition du martyrologe Romain, le texte de Pierre Natali a été interprété de la sorte. Galesinius, qui avait lu ce texte,

¹ DOUBLET, t. c., p. 245.

² Le texte de l'édition de Lyon, 1514, que nous suivons, porte *invicem*.

écrit, en 1578 : *Niceae in Bythinia item sancti Bassi episcopi* ¹. Faut-il croire que le compilateur de 1583 a eu sous les yeux une *Passion* de S. Bassus où figurait *Nicaea ad Varum*? Nous ne le pensons pas, bien que Baronius écrive dans ses notes au martyrologe : *Bassi episcopi. De quo tabulae eius ecclesiae unde et acta eius manuscripta accepimus : quae paucis restricte recenset Petrus in Catal. lib. I, c. 30. Quiconque a pratiqué l'annotation dont l'illustre annaliste a enrichi le texte, a pu constater qu'elle est très inégale, et que les notes, du genre de celle que nous venons de citer, ne doivent pas être prises à la lettre. Les commentaires développés de certains articles importants sont, la plupart du temps remplis d'une saine érudition. Ceux qui se réduisent à deux trois lignes, fourmillent d'erreurs ². L'appel aux fastes et aux archives des Églises particulières, n'est guère qu'une formule dont on abuse à cette époque (voir le *Catalogus de Ferrari*) et qui n'exprime que des présomptions. On juge qu'il va de soi que, pour se renseigner sur un saint, il faut consulter les archives de son Église. Les *tabulae* de l'Église de Nice n'ont certainement rien fourni à Baronius, et ce n'est pas de là qu'il a reçu les *Acta manuscripta* dont Pierre Natali a fait le résumé. Il est presque certain qu'ils lui ont été envoyés de Venise, et qu'ils font partie d'un légendier, qui est une des grandes sources du *Catalogus de Pierre Natali* : celui de Pierre Calo († vers 1350). Ce fécond hagiographe ³ devait avoir des raisons spéciales de s'intéresser à S. Bassus. Il était natif de Chioggia, qui, comme on sait, absorba Malamocco, où nous avons rencontré S. Bassus comme titulaire d'un monastère.*

Grâce à l'obligeance de M. Ferrari, directeur de la Marciana de Venise, nous avons pu nous procurer une photographie de la *Passion* de S. Bassus par Pierre Calo, d'après le manuscrit de cette bibliothèque IX. 16, fol. 293-294^v. Nous croyons utile

¹ *Martyrologium sanctae Romanae ecclesiae* (Mediolani, 1578), p. 400. Dans les *Notationes*, p. 224, il cite comme source : « Liber scriptus. De eo sane Equilinus ». C'est-à-dire Pierre Natali.

² Nous avons eu l'occasion d'en relever un bon nombre dans notre commentaire du Martyrologe hiéronymien.

³ A. PONCELET, *Le légendier de Pierre Calo*, dans *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 5-116.

de publier ce texte, bien qu'il soit de ceux qu'on doit s'excuser de mettre sous les yeux d'un lecteur cultivé.

S'il faut ranger les pièces hagiographiques par ordre de dignité, la Passion de S. Bassus appartient sans conteste à la dernière classe¹. Non seulement elle est dépourvue de toute attache historique — on ne prendra pas pour telle la mention des empereurs Dèce et Valérien — mais les longs dialogues, les supplices raffinés, les lieux communs de toute sorte, le tout dans un style et une langue barbares, suffisent à la caractériser. Elle est même dépourvue de cet élément d'intérêt par lequel des récits sans valeur attirent parfois l'attention : la topographie. On se demande ce que peut vouloir dire la *civitas Apollinorum*, l'*Apollonis civitas quae in sua provincia sita est*. Il a existé notamment en Asie Mineure plus d'une ville Apollonia. Mais comme dans le contexte il est parlé du *templum Apollonis*, il est très vraisemblable que *civitas Apollonis* est une formule vague pour désigner la ville où se trouvait ce temple ; plus loin le martyr est renvoyé au *iudex Niceae provinciae*, ce qui n'a aucune signification, à moins que l'hagiographe n'ait voulu parler du juge de la province où se trouvait Nicée. Après le supplice, les soldats portent le corps *extra muros civitatis*. Il est assez probable que le nom de la ville a été oublié par le copiste. Pierre Natali semble l'avoir lu dans son exemplaire : *in Nicea... civitate*. Enfin, l'histoire se passe en Asie. Nous voyons en effet intervenir les *proceres Asiae*.

Quelque vagues que soient ces indices géographiques, il en ressort une conclusion importante : pas plus que Pierre Natali, Pierre Calo n'a pensé à *Nicaea ad Varum*. C'est de Nicée en Bithynie qu'ils ont voulu parler. *Ad Varum* est une glose malheureuse des compilateurs du martyrologe, qui, ayant vérifié qu'aucun Bassus ne figurait sur la liste épiscopale de Nicée, ville illustre dans les annales ecclésiastiques, ont cru devoir l'attribuer à une autre *Nicaea*, sur le Var, plus exactement : à l'embouchure du Paillon. Ce n'est pas la seule substitution de ce genre qui ait été tentée. On a de même voulu faire passer pour des martyrs de Nice les saints Tryphon et Respičius².

¹ *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, p. 236.

² GIOFFREDO, *Nicaea civitas*, p. 74. Cf. *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 318-83.

Dans les oeuvres de S. Jean Chrysostome on rencontre une homélie εἰς τὴν μνήμην τοῦ ἁγίου Βάσσου¹. Le saint n'est nommé que dans le titre. Dans le corps du discours, il est dit μάρτυς καὶ ἐπίσκοπος, sans d'ailleurs aucun détail sur son histoire. Les éditeurs ont proposé d'identifier ce S. Bassus avec celui de Pierre Natali. La notice de ce dernier, et, par conséquent, la Passion de Pierre Calo, représenterait un texte grec que nous n'avons plus. C'est une conjecture que l'on voudrait voir appuyée sur un autre argument que l'identité des noms. Rien n'indique que ce Βάσος ait été martyrisé à Nicée, et les synaxaires grecs n'ont gardé aucune trace d'une Passion de l'évêque Bassus ni du personnage lui-même. D'ailleurs, dans la Passion de Pierre Calo, rien ne rappelle un original grec. C'est une de ces pièces entièrement artificielles, comme on en fit beaucoup, en Italie, au cours du moyen âge, en l'honneur des martyrs dont le nom seul était connu. Les hagiographes en puisaient souvent quelques rares éléments dans les martyrologes : les noms de lieux ou les noms des personnes qu'ils faisaient évoluer autour du héros dans un cadre d'imagination ou d'emprunt². C'est probablement à Marano, où S. Bassus était honoré, qu'a été créé le chef-d'œuvre que nous ont transmis Pierre Calo et Pierre Natali.

Dans les martyrologes anciens on chercherait en vain un Bassus le 5 (ou le 6) décembre. Mais cette date pourrait être très bien celle de la dédicace de l'église, qui aurait fait oublier celle de l'anniversaire du saint. Le nom de Bassus n'est pas entièrement absent des vieux textes martyrologiques. On voudrait en découvrir un qui soit annoncé sous la rubrique in Nicaea, ou du moins dans une liste où cette rubrique se rencontre. Dans les exemplaires actuellement existants du martyrologe hiéronymien il n'y en a pas un seul qui associe Bassus à Nicée, ou qui cite le même jour le nom du martyr et le nom de la ville. Mais à une date où Bassus est nommé, le 29 mai, des manuscrits aujourd'hui disparus portaient également in Ni-

¹ BHG². 271.

² L'hagiographe fait apparaître un instant trois nobles chrétiens Heladius, Trophimus et Neonius. Ce sont des noms qu'on rencontre dans les martyrologes, et Trophimus précisément le 5 décembre, date de S. Bassus.

caea, non pas devant le nom du saint, mais dans le contexte immédiat ¹. Il n'en fallait pas davantage à un hagiographe du vieux temps pour opérer la jonction, se croire autorisé à lire in Nicaea Bassi, et à composer en l'honneur du martyr un récit de sa façon.

Affirmer que la *Passion* de S. Bassus, dont Pierre Calo nous a conservé une rédaction, a précisément cette origine, serait dépasser les bornes de la conjecture, et nous n'oserions pas même proposer de reconnaître dans le Bassus du 29 mai, et que l'on ne sait à quel pays attribuer, celui dont on a fini par faire un évêque de Nice. Mais la coïncidence des noms au même jour méritait d'être signalée.

Et puisque nous en sommes aux conjectures, il y a peut-être lieu de rappeler ici un martyr célèbre de l'Europe Orientale, plus exactement de l'ancienne Mésie, enregistré à diverses dates dans le martyrologe hiéronymien, tantôt sous le nom de Dasius, tantôt sous celui de Bassus. Le corps de S. Dasius, venu de Durostorum, a été transféré à Ancône. Son sarcophage s'y trouve encore aujourd'hui ². La translation des reliques de S. Dasius, autrement dit Bassus, a été sans doute l'origine d'une dévotion nouvelle. Serait-il téméraire de penser que son culte, parti d'Ancône, s'est propagé le long de la côte de l'Adriatique, remontant d'une part vers Cupra Marittima et Termoli, descendant de l'autre vers la Vénétie ? L'évêque-martyr Bassus ne serait donc autre que le S. Dasius, dont on a des Actes grecs intéressants, mais peu historiques ³, et inconnus en Italie. Nous livrons cette hypothèse à l'appréciation du lecteur.

Dans tout ce qui précède, nous n'avons tenu aucun compte des reliques que l'on prétend posséder à Marano et ailleurs. Il n'arrive guère que l'histoire des reliques d'un vieux saint contribue à jeter quelque lumière sur sa personnalité. Moins que jamais ce n'est le cas pour S. Bassus.

¹ *Commentarius in Martyrol. hieronym.*, p. 281 ; *Anal. Boll.*, t. XLIX, p. 44-45.

² Voir par exemple au 5 août et au 20 novembre *Comm. in Martyrol. hieronym.*, et la table de ce volume, sous Bassus et Dasius.

³ Voir *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 369-72.

⁴ BHG^a. 491. Cf. *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, p. 321-28.

Nous faisons suivre la *Passion de S. Bassus*, d'après la compilation de Pierre Calo, qui résume probablement une pièce plus ancienne dont on a perdu la trace¹. Le texte a été fort maltraité, et certains passages sont presque inintelligibles. On nous excusera de n'avoir pas cherché, à force de conjectures, à rétablir dans son intégrité une aussi misérable composition. Nous avons corrigé, sans en avertir chaque fois le lecteur, les erreurs évidentes des copistes, les bizarreries de l'orthographe² et certaines fautes de grammaire spécialement déconcertantes. Quelques mots suppléés ont été placés entre crochets. Nous espérons avoir rendu lisible la plus grande partie du texte, assez pour permettre d'en tirer parti.

<De sancto Basso>

1. Bassus vir venerabilis, moribus et actione laudabilis, insignis episcopus, corpore et animo sedulum Deo officium exhibebat quotidianoque opere ministerium peragens, divinum pro se et pro Christi fidelibus hostias puras Deo summo conditori offerrebat. Candebat quoque non solum canicie capillorum, annorum senio¹, sed etiam admirandis floribus sanctarum virtutum iuxta illud Sap. 9: Cani sunt sensus hominis et etas senectutis vita immaculata. Erat igitur celestibus² semper intentus, salutis doctor, pudicie servator, hospitalitatis educator, castitatis amator, ecclesie visitator atque vere abstinentie ymago et fortissime iusticie

¹ lectio incerta. — ² corr., prius celeribus.

¹ Nous lisons dans Duc, *Cupra e S. Basso*, p. 38, à propos du *Dizionario storico-ecclesiastico* de MORONI: « Egli asserisce che al suo tempo (1848) presso una nobile famiglia Cuprense, esisteva un manoscritto assai importante intorno al martirio di S. Basso, probabilmente steso dai monaci al sec. ix. » Nous n'avons pas réussi à retrouver ces lignes dans Moroni, encore moins le manuscrit dont il est question.

² Le copiste écrit *scensus* (sensus) *tyrapnus*, *magnificus*, *fragelis* (flagellis), *confuxio*, *axia* (asia). Nous ignorons ce que veut dire *via Carsia*. La lecture du nom du préfet: *Binancius* n'est pas garantie. Mais peu importe. Ce n'est pas un personnage historique.

observator. Quem talem ac tantum Dei ministrum totam vitam suam in sublime ferentem e sanctis operibus cernens, quidam sacrilegus, Perennius¹ nomine, ydolorum profanissimus cultor incentorque malorum et christianorum sevissimus persecutor, sibi eum accersiri iubet; et sic persuadere ei cepit: « Quid tardas, prudentissime huius dignitatis temetipsum reddens indignum? Cur non communicas huic senatus consulto? Quare non petisti² primum Rome principem? Ut quid non lucraris innumerabiles divicias insuperabilium rerum sponte in te existentium? Speras forte principis forcioris vitare sententiam? Cur vero non effugis tormenta quae contra te acriter preparantur? »

2. Ad hec et similia Bassus, in nullo tremebundus aut pavescens, stabat tota mente et corpore ante Dei oculos, immobilis, paratus sacratissimam professionem Domini nostri Iesu Christi divinis approbare sacramentis. Iam tandem aliquando alacer senior ut semper solitus in Domino confortatus, totis anime et corporis sensibus impium peten, stalia ei intulit responsa dicens: « Preparari mihi iubes, o crudelissime tyranne, ad tempus acriora tormenta: nescis quia ad interitum tuum sevirior tibi iminet apud inferos gehenna³? O miserrime, ignoras et qualis tibi incenditur ignis et qualis te expectat indormitabilis vermis? Putas me, sevissime, tuis terreri minis aut tormentorum tuorum expavescere penas? Ad modicum irascaris et ad modicum dissolveris et sine fine torqueberis. Dum igitur iniquissimi principis explēs iussionem, o nefandissime, probabis in tuis impietatibus quanta Dominus noster Iesus Christus de suis servis exhibeat ultiones. Ut quid te atollunt promissiones imperiales? Cur moveris contra iustos, o miserabilis? inconsulte ingredieris mortem et semper in perdicione manebis. O inventor pravorum operum, ignoras contra te moveri negotium? Erubesce persequi Christum Dei filium confitentes, dyaboli consultor, malicie inventor, nequicie concertator, consiliator perdicionis, affectator miserie, et profanissimus commaculator et subversor bonarum actionum. »

3. Qui, commotus his dictis, iustum castigari iussit et alli-

¹ perenius *cod.*, *plerumque* perennius. — ² petis te *cod.* — ³ gehenna *cod.*

gationibus gravioribus submitti, quatenus correptus quiesceret. Precepit etiam ministris ut diversos afferrent cruciatus et eius aspectui presentaren; quibus ante se positis, saltem terrores acciperet universales. Sed Dei athleta, nullo pavore concussus, armata sui pectoris fronte virtutem eterne maiestatis enumerare non cessabat. Magis igitur confitebatur deificam Trinitatem, manibus et corde elevatis in celum¹, unius eterni Dei culturam glorificans et collaudans se celebrare perennes. Ut autem impiissimus Perennius cognovit sanctum virum nullis flecti minis aut humiliari terroribus, quibus eum ad suos conabatur inclinare errores, ira repletus ferreas laminas igne candentes et ardentia cauteria circa mollia latera eius iussit applicari. Que statim non incendium vel ardorem ei intulerunt, sed veluti fumi aromatis corporis eius membris sanis apparentibus, omnibus videlicet circumstantibus suavem profuderunt odorem. Unde fiebat ut eo amplius sanctissimus vir interius et spirituali igne accenderetur quo foris materiali incendio cruciari videbatur. Fatigabantur iterum circumquaque ministri iussa nequissimi² Perennii implere cupientes et erubescabant nimium quia in nullis argumentis beatissimum virum superare valebant.

4. Festinabat interea Perennius celeri apparatu templum intrare Apolonis³, eo quod cupiebat eius cernere vates et spectacula videre certaminis que per agones illic exercebantur. Dedit itaque in mandatis ut sanctus episcopus Bassus illuc vinctus duceretur ad victorias videndas Appolonis, ut sic de cetero illatos sibi tormentorum cruciatus pavesceret, et Apoloni ultra sacrificare non contemneret. Ibat igitur sanctus, tractus et vinculis astrictus, cetera turba comitante eum. Erat autem cor eius gaudens, quia pro martirio Christi iam hostia viva factus, vitam finire cupiebat. Cum igitur ad Apolonis civitatem que in sua provincia sita est pervenisset, omnibus qui illic aderant, virtute Dei et Salvatoris domini nostri Iesu Christi predicare non cessabat, etiam coram nobilibus viris Heladio, Trophymo et Neonio, qui in tantum sunt divinis informati documentis et veraces triumphatores effecti, ut beatissimo viro gratias referentes clamarent et dicerent:

¹ corde *cod.* — ² uissima quissimi *cod.* — ³ ita *cod.*, *al.* Appolonis.

« Nobis a Deo bona sors revelata est et concessa per doctrinam servi eius Bassi episcopi. » Iocundabatur etiam cum eis omnis comitatus eorum. Hinc beatus vir confortatus viribus, blando gressu gradiebatur viam Carsiam, vinculis ferreis eius collo impositis, laudem sibi reputans pro Christi nomine talia portare collaria. Qui autem eum videbant compatiebantur illi, condolebant atque flebant contra ipsum dicentes : « Quomodo tanto pondere pregravatur vir iste senex forciora vincula humeris deportando ? » Quos intuens alacer sanctus cepit dicere ad eos : « Vosmetipsos plorate et insipientie vestre luctum imponite et erroribus vestris inducite lamentum et perdita mente sensus vestri seu inanibus spurcitiis vestris erubescite. Quid pro me lacrimamini, cum iam celeste porte aperte sint michi et superne milicie plenum gaudium connumeratur, ubi Pater et Filius et Spiritus sanctus unus verus Deus per omnia secula regnant ? Sed multo magis penitemini de iniquissimis operibus vestris et agite penitentiam in hoc caduco seculo, ut vitam possitis habere perpetuam in regno eterno. »

5. Quibus dictis venit in civitatem Appolinorum et ibi in pretorio impiissimi Perennii statim presentatus est. Iniquissimus autem minister preparabat odoramaenta, ad odorem spurcissimo cultui impendendum, iuxta ritum vanissimorum deorum suorum. Aptabant et tubas seu disponebant tympana et organa ad usum sacrificiorum sonantia. Templum quoque et civitatem totam ornantes vocibus acclamabant dicentes : « Piissime Perenni, die consueta redde diis laudes. » Post hec dixit Perennius beato Basso : « Quousque, Basse, in tua permanebis ferocitate nolens nostris obtemperare observationibus ? » Beatus Bassus respondit clare : « Quoadusque Deus et Dominus meus rex celorum iusserit auferri ab hoc mortali corpore animam meam et in celestibus regnis permanus sanctorum angelorum eam collocari. » Et addidit : « O falacissime, quid michi persuadere vis ut unius Dei vivi et veri culturam relinquam et profanissimas supersticiones assumam ? Ego autem invictissimam eternamque maiestatem, que est insuperabilis Trinitas, adoro Patrem et Filium et Spiritum Sanctum unum Deum omnipotentem et immortalem, a quo creata sunt omnia et que in celis sunt et que in terra. Tu vero, stultissime et nequissime, ydola

vana surda et muta colis, per quorum spurcissimum cultum ad ruinam et interitum demergeris. Quocirca michi eterna preparatur merces et gloria servatur perennis atque salvatio, benedictio et consolacio condonabitur regni celestis. Tibi autem infernalis poena et indeficiens permanet ignis, ubi horrorem et tenebras multas habebis in eternum et afflictiones et miserias. Quid deinceps rabido moveris furore? Speras inimice Dei me servum Christi tuis flectere machinationibus aut commaculare ydolis? Cesset nunc vanissima sollicitudo tua quam exhibes circa christianos Christum verum Deum adorantes et ore ac pectore confitentes. »

6. Perennius his auditis alienatus est mente et faciem rubore perfusam ¹ ferens cepit habere confusionem tam ipse quam omnes procures Asie, qui secum erant admirantes constantiam episcopi. Fremebat etiam impiissimus dentibus et anhelabat in virum iustum ut pardus ² sevo opere, precepitque ministris ut <eum> verberarent, ei ³ plagas acriter imponerent et totum corpus replerent ⁴ vulneribus. Denique alacer athleta Christi respirans et confortatus exultabat animo et corpore collaudans et magnificans Dominum Deum creatorem suum. Tantum vero frequentabant ministri acerrimos et creberrimos plagarum ictus quantum nec auditu sufferre circumstantes poterant. Sed pene nec in modico sanctum nocere valebant. Iterum Perennius obscurabatur sensu et agitabatur furore, non inveniens consilium quo vinceret hominem iustum. Iam tandem conversus dixit satellitibus suis : « Absolvite Bassum et si conpescuerit et adquieverit adorare magnos deos et humiliaverit <se> in conspectu nostro, erit unus de amicis meis. Si autem perduraverit in eadem credulitate, videbit et sentiet in subsequentibus penas, et anima eius, cum his qui in ruinis positi sunt, peribit coram omnibus et ymolabitur clariori Deo Appolini. » Audiens hec fortissimus miles Christi Bassus subrisit et lucidissimam ac letabundam ostendens faciem, repletusque gaudio dixit ad Perennium : « Quid agitaris, nequissime, malicia tua? O drago et serpens maliciose, non agnoscis quia non me superare poterit superba immanitas tua? Ecce brachia minis-

¹ cepit *add. dein del.* — ² *lectio incerta.* — ³ *eis cod.* — ⁴ *repellerent cod.*

trorum tuorum lassescunt ; oculi eorum obscurantur eo quod nichil invenerint in quo me delere possint. Usque quo, impiissime, permanebis in impietate tua ? Quiesce de cetero et erubescere, miserrime, cum tyrannicam pravitatem tuam cernis esse superatam. »

7. Iratus Perennius dixit ministris : « Prosternite Bassum et consueta ¹ ei obsequia apponite, et vinctum verberibus multiplicibus sine cessatione castigate, ut emendatus aliquantulum quiescat. » Tunc ministri ceperunt eum graviter viribus quibus poterant diversis attrectare fragellis. Sed in nullo horum vulnus cicatricum eius apparebant. Quod cum comperit impiissimus Perennius, precepit iterum satellitibus suis ut eum a cunctis vinculis suis solverent et absolutum dimitterent et nullus eum custodiret. Dicebat enim : « Videbimus nunc si apponet se offerre libationem ad honorem deorum nostrorum. Si vero non apposuerit, ipse sibi deferat fortiora ligna ad immolationem. Hoc eum expectat et huius pre omnibus tormentis ei restabat sententia ². Quod audiens sanctus dixit Perennio : « Nolens locutus es veritatem quoniam quidem una victoria restabit michi de omnibus, cum tua superatus fuero crudelitate, et perrexero ad Dominum meum Ihesum Christum. » Et hec dicens alligationes lignorum preparans sibi et onustus fasce ante pretorium stetit.

8. Perennius autem parabatur ire ad templum Apollinis ut illic consueto more hostias immolaret. Quo cum pergeret sanctus Dei martir antecedebat eum fascem lignorum humero gestans. Interrogabat autem eum Perennius dicens : « Quid tibi videbitur, Basse ? » Sanctus autem respondit : « Insiapiens, obcecate corde et corpore, non intelligis quid michi videtur. Hic fasciculus notat causam ³, patefacit intentionem cum cernis me ire ad inanem immolationem. » Mox vero ut sanctus Bassus pervenit ad templum, deposuit fasciculum et sedit super eum. Interea parabantur profanissima et inania holocausta diabolico dedita ritu, quibus quoque ignis supponebatur, ex quo igne egrediebatur fumus obscurus valde fetidus et nimis acerrimus. Preceptum autem tunc fuerat ab impiissimo Perennio ut beatus Bassus, si sacrificium

¹ consecuta *cod.* — ² *lectio incerta.* — ³ *lectio incerta.*

diis non imposuisset, cum fasciculo quem ipse sibi portaverat, mitteretur in ignem et ibi immolaretur magno Deo Apoloni. Talia mandata accipientes ministri ceperunt urgere sanctum Dei in ignem ingredi. Qui armans se signo crucis in medio flammam ingreditur. Erat autem ignis valde succensus, ita ut flamma eius et atrocissimus fumus in celum tolleretur. Intuentes autem sacerdotes ydolorum et Perennius cum eis sanctum virum in medio flammarum globosantem splendidum habentem colorem, faciemque eius in leticia et gaudio perseverantem, admirabantur valde quod tanti ardoris flamma eum conservaret illesum.

9. Perennius vero videns se victum tanti martiris professione, precepit satellitibus suis alligatum duci beatissimum Bassum <ad> iudicem Nicee provincie, ut illic traditus tormentis et penis deficeret. Et per manus ministrorum directus est ad Binancium iudicem cui et tradite sunt littere ab impiissimo Perennio misse, in quibus mandabat sanctum Dei velociori sententia vitam finire, quia contempsit Cesaris dogmata et plures deorum culturas observantes avertit et ad sectam suam convertit, et predicat sine ulla cessatione adorari Christum crucifixum. Qui mandatis huiusmodi acceptis non adquiescens, alias interrogationes movere... ¹ sedit protinus pro tribunali et mortis sententiam iussit dari, precipiens ut pararentur ferrei acuti ad staturam eius corporis et longiores et sic corpus eius totum per plantas pedum usque ad verticem capitis ferreis clavis immaniter perforaretur. Ministri autem, in eisdem perseverantes mandatis, primam partem pedum mox ut perforare temptassent, sanctus ait illis : « Calciate pedes meos in preparatione evangelii pacis. » Et addidit : « His sandaliis ² licet ire ad requiem. » Et decantabat : « Lucerna verbum tuum, Domine, et » cetera. Cum vero eius crura penetrassent <et> venissent usque ad genua, dicebat : « Talibus ocreis armatus debet esse miles Christi qui tendit ad regnum. » Exinde ad mediam partem corporis dum affigerent, usque ad collum pervenientes, aiebat : « Hac lorica vestitus militans in castris Domini permanebo et ideo induit me Dominus lorica fidei. » Ut vero summitatem corporis

¹ nonnulla desunt. — ² sandaliis cod.

trans<ver>berassent, adiecit : « Hec est galea salutis qua protexit me Dominus Ihesus Christus. » Et hoc dicendo, sanctissimam animam Deo reddidit, die sexto decembris, temporibus Decii et Valeriani imperatorum. Mox apparitores accipientes corpus eius extra muros civitatis in desertissimo loco proiecerunt et insepultum relinquentes abierunt. Christiani vero id tulerunt et lintheaminibus mundis involventes illud in eodem loco honorabiliter sepelierunt.

NOTE COMPLÉMENTAIRE

Au moment de mettre sous presse, nous retrouvons, parmi les notes laissées par notre regretté collègue le P. Albert Poncelet, l'indication d'une Passion de S. Bassus, dans le manuscrit IX. 28 de la bibliothèque Saint-Marc de Venise. Ce manuscrit qui remonte au XIV^e siècle et provient de la basilique de Saint-Marc, est un Passionnaire, comprenant les quatre derniers mois de l'année. La Passio sancti Bassi occupe les feuillets 233-36^v. Nous avons pu la lire, grâce à l'obligeance du P. Celestino Testore, S.I., qui nous en a procuré une photographie. C'est un texte plus développé que celui de Pierre Calo, probablement celui-là même qu'il avait devant les yeux et qu'il a réduit aux proportions de son légendier. Il ne s'en distingue que par une rédaction un peu plus correcte et des développements oiseux, sans le moindre trait nouveau qui vienne jeter quelque lumière sur l'histoire de S. Bassus. Aucune des conclusions de notre étude ne s'en trouve infirmée.

H. D.

L'OFFICE DE S. JULIEN

DE RIMINI

Aux folios 143-59^v du volume 62 des Registri Lateranensi conservés aux Archives vaticanes¹, se lit une bulle de Boniface IX, en date du 1^{er} juin 1398, approuvant le propre d'une messe en l'honneur de S. Julien de Rimini, et deux offices liturgiques de ce même saint, destinés l'un au clergé séculier, l'autre aux moines de l'abbaye de Saint-Julien². Ces textes sont insérés in extenso dans le document pontifical. Le R. P. Dom Berlière, qui avait remarqué cette bulle, à raison de cette circonstance insolite, a bien voulu nous laisser le soin de la publier et nous a obligeamment communiqué la photographie qu'il en avait prise sur le registre du Vatican.

La bulle de Boniface IX n'avait pas échappé à Tonini, l'historien de Rimini³, qui, au siècle dernier, en avait vu l'original

¹ Voir *Sussidi per la consultazione dell' Archivio vaticano*, vol. I, p. 147 (= *Studi e testi*, 45). Le registre numéroté actuellement sous le n° 52 correspond au numéro VI, 10 de l'inventaire de Garampi.

² Le monastère de S. Julien, appelé primitivement monastère des SS. Pierre et Paul, est situé sur la rive droite de la Marecchia, rivière qui traverse Rimini. L'abbaye était construite près d'un ancien pont romain, célèbre dans l'histoire de la ville. On désignait souvent le monastère par la formule : *Monasterium beatorum Petri et Pauli iuxta pontem marmoreum*. Cf. P. F. KEHR, *Regesta Pontificum Romanorum. Italia Pontificia*, vol. IV, p. 70. Mais il n'existe pas d'histoire de cette abbaye, dont malheureusement les archives sont en partie détruites et en partie dispersées. En 1398, l'abbé du monastère s'appelait Francesco de' Gualdi (1392-1400). Cf. TONINI, *Rimini dal principio dell' era volgare*, t. II, p. 530-531. Je ne m'explique pas que TONINI, *ibid.*, t. IV, 1, p. 245 et avant lui CLEMENTINI (*Raccolto istorico della fondazione di Rimino e dell' origine e vite de' Malatesti*, parte II, p. 246) parlent d'un certain Gaudenzo Amorosi, abbate di S. Giuliano.

³ TONINI, *Rimini dal principio dell' era volgare*, t. II, p. 293 :

aux archives de l'église de Saint-Julien. L'occasion s'imposait de recourir aux lumières et à la complaisance de Mgr Testi Rasponi. Nous avons su par lui que la pièce en question se trouve à la bibliothèque Gambalunga de Rimini, sous la cote Fondo princ. n° 0001/0002. C'est un petit cahier de sept pages doubles, mesurant 0^m,365 × 0,26. Entre l'avant-dernier et le dernier feuillet on a intercalé, au xvi^e siècle, une feuille de même format portant l'acte authentique de reconnaissance des reliques de S. Julien, en 1584¹. Le cahier est perforé dans le coin gauche inférieur, mais la bulle avec ses attaches a disparu². Mgr Testi Rasponi a eu en outre l'amabilité de collationner le texte du registre du Vatican sur l'original conservé à Rimini. Nous lui en exprimons notre profonde gratitude. Dans notre édition, nous avons reproduit l'original. Les variantes que présentait le registre étant insignifiantes, nous les avons omises.

Le protocole de la bulle rappelle comment Charles de Malatesta, seigneur de Rimini³, en son nom et au nom de la ville, avait sollicité du pape l'approbation de nouveaux textes liturgiques destinés à donner plus de lustre à la fête de S. Julien. Charles de Malatesta remplissait depuis 1391 les fonctions de vicaire temporel du pape dans les villes de Rimini, Fano,

« Questa Bolla, che fu vista già dal Card. Garampi nel Bollario di Bonifazio IX... si conserva pur oggi originale in pergamena nell' Archivio della Chiesa or parrocchiale di S. Giuliano... »

¹ On trouvera cet acte dans F. G. B[ATTAGLINI], *Memorie istoriche di Rimino e de' suoi signori, artatamente scritte ad illustrare la Zecca e la moneta riminese*, Bologne, 1789, p. 160. Ce livre a été publié et annoté par G. A. Zanetti, sous le nom duquel il est parfois cité.

² Au sujet de ces bulles en forme de cahier, GIRY (*Manuel de diplomatique*, p. 694) écrit : « Certaines bulles, trop longues pour tenir sur une seule feuille de parchemin, furent disposées en cahiers de format in-4^o, composés d'autant de feuillets qu'il était nécessaire, écrits recto et verso, et scellés de telle façon que le plomb fût pendant à l'angle inférieur gauche du cahier fermé. Les plus anciens documents de ce genre que je connaisse remontent aux premières années du pontificat d'Eugène IV. » Nous en avons ici un exemple plus ancien.

³ Seigneur de Rimini, né le 5 juin 1368, mort le 14 septembre 1429. On trouvera sa généalogie dans TONINI, op. c., t. IV, 1, p. 338. Cf. CLEMENTINI, op. c., parte II, p. 226 et suiv.

*Fossombrone*¹. Boniface IX, qui s'efforçait d'améliorer les finances des États de l'Église et aussi d'affermir son autorité dans la péninsule, avait accordé à plusieurs familles des vicariats dans le domaine de S. Pierre². Les Malatesta comptaient alors parmi les plus influentes et, durant le pontificat de Boniface IX, ils furent, à plusieurs reprises, l'objet des faveurs du pape.

Boniface IX, heureux de témoigner une fois de plus sa bienveillance à l'égard de Charles de Malatesta, confia l'examen des nouveaux textes liturgiques à une commission de cardinaux et de membres de la curie. Sur le rapport favorable qu'il en reçut, il approuva les offices et la messe et les rendit obligatoires dans le diocèse de Rimini. Le premier office *secundum ordinem Romane Curie*³ se compose à matines de trois nocturnes, comprenant chacun trois antiennes, trois psaumes et trois leçons. Le second, *secundum ordinem monachorum*, se distingue du précédent surtout à matines. Les deux premiers nocturnes comprennent respectivement six psaumes ; le troisième, trois cantiques⁴. Quant aux leçons, chaque nocturne en comprend quatre. La Vie de S. Julien a été distribuée dans les deux offices de la manière suivante. La première leçon de l'office I a la forme d'une exhortation. Le peuple de Rimini est convié à célébrer la fête de S. Julien avec une dévotion et une solennité spéciales. La Vita, suivie de la Translation et des Miracles, commence à la deuxième leçon et se poursuit jusqu'à la neuvième. Dans la première leçon de l'office II, l'auteur, s'adressant à l'abbé et aux moines

¹ TONINI, op. c., t. IV, 2, p. 385. La Bulle de Boniface IX, datée du 3 janvier 1391, y est transcrite entièrement.

² M. JANSEN, *Papst Bonifatius IX und seine Beziehungen zur deutschen Kirche*, p. 9 ; PASTOR, *Geschichte der Päpste*, t. I⁵, p. 170-174 ; et principalement J. GUIRAUD, *L'État pontifical après le grand schisme*, p. 38-47. Sur les Romagnes et la famille des Malatesta, *ibid.*, p. 212.

³ Sur le sens de cette expression, voir P. A. LE CAROU, *L'office divin chez les Frères mineurs au XIII^e siècle*, p. 56 et suiv., p. 186.

⁴ Jadis ces cantiques étaient laissés au choix de l'abbé, puis on prit l'habitude de réciter les trois cantiques du commun des martyrs et des confesseurs du bréviaire monastique, à savoir : *Beatus vir* (Eccl. 14, 15) ; *Benedictus vir* (Ierem. 17) ; *Beatus vir* (Eccl. 31). Ces trois cantiques se retrouvent dans notre office monastique.

de Saint-Julien, Venerabilibus patribus abbati et monachis, leur expose les motifs qui l'ont déterminé à prendre la plume et les engage à remercier Dieu du grand privilège qu'ils ont de posséder les reliques du saint. Les leçons suivantes, jusqu'à la huitième inclusivement, sont identiques aux leçons 2 à 9 de l'office I ; les leçons 9 à 12 sont extraites du chapitre XII du commentaire de S. Augustin sur l'évangile de S. Jean. Au document pontifical sont apposées les signatures suivantes : A. de Basconibus, Ia. de Fulgineo, Io. de Bononia, Io. C. de Ferentino, et le monogramme du pape ¹.

L'origine du culte de S. Julien à Rimini remonte beaucoup plus haut. Elle est assez obscure et ce ne sont pas les documents hagiographiques qui nous apporteront les lumières nécessaires. Ils nous apprennent que S. Julien est né en Istrie. Au temps de l'empereur Dèce, il aurait subi le martyre, à l'âge de 18 ans, dans la ville de Flavias, en Cilicie. Son sarcophage, emporté miraculeusement par les flots, se serait arrêté de longues années dans la mer de Propontide, sur l'île de Proconèse. Au x^e siècle, sous le règne d'Othon I, le sarcophage poursuivit son périple et vint jusqu'à Rimini. Le corps saint s'arrêta non loin du monastère des SS. Pierre et Paul. Lorsque l'évêque de Rimini voulut l'amener à l'intérieur de la ville, il fut impossible de l'ébranler. Dans la suite, l'abbé du monastère des SS. Pierre et Paul, après avoir mis ses moines en prières, essaya de faire transporter le sarcophage dans l'enceinte du monastère. Sans aucune difficulté, ils purent soulever le lourd fardeau et le placer dans l'église. Entouré de sa communauté et en présence de l'évêque de Rimini, accouru pour constater le fait, l'abbé ouvrit le tombeau. Il y trouva les ossements de S. Julien et sept crânes, « septem ignota capita, quae tamen martyrum fuisse opinarunt ». Le sarcophage renfermait aussi un libellus où étaient consignés les Actes du martyre de S. Julien.

Comme l'ont reconnu les anciens Bollandistes, la Passion de S. Julien de Rimini n'est qu'une adaptation de celle de S. Ju-

¹ Cf. H. KOCHENDÖRFFER, *Päpstliche Kurialen während des grossen Schismas* dans *Neues Archiv*, t. XXX (1905), p. 551 et suiv. On trouvera, dans les listes dressées par l'auteur, les noms des signataires de la bulle que nous publions. Toutefois au lieu de A. de Basconibus, on lit partout : A. de Baronibus.

lien d'Anazarbe ¹, et le caractère fabuleux de l'arrivée des reliques en Italie saute aux yeux. Ce qui est certain c'est qu'au XII^e siècle ², le culte du saint était établi à Rimini.

Baitaglini ³, qui, à notre connaissance, a le mieux étudié la question, cite un acte de 1152, en vertu duquel le comte Rainer et sa femme renonçaient à leurs droits de propriété dans les territoires de Castellabate et de Saint-Martin in Bardonechio, en faveur de l'abbaye des SS. Pierre et Paul. Parmi les motifs qui les déterminaient à accomplir cette généreuse donation, ils mentionnent leur dévotion envers S. Julien, dont le corps repose dans l'église du monastère : *Ob maximam devotionem quam in monasterio beati Petri habemus, in quo corpusculum sanctissimi Iuliani martiris celebratur et habetur atque colitur* ⁴. Le cardinal Garampi cite une charte du chancelier de Frédéric I, Christian, archevêque de Mayence ⁵, datée de 1164. Le monastère bénédictin de Rimini est mentionné sous le double vocable de S. Pierre et de S. Julien : *possessionem illam, ... de iure ad monasterium B. Petri sanctique Iuliani martyris spectare. Finalement l'usage prévalut de désigner l'abbaye par le nom du nouveau patron* ⁶.

¹ Act. SS., Iun. IV, p. 139. Papebroch inscrivait en tête du commentaire : *De Actis S. Iuliani Anazarbeni male ipsi aptatis*.

² LANZONI, *Le diocesi d'Italia*, écrit simplement cette phrase : « Il culto di un S. Giuliano martire « sub Decio » (22 giugno) è incominciato in Rimini intorno al secolo XII ». p. 706.

³ F. G. BATTAGLINI, op. c., p. 113 ; TONINI, op. c., t. II, p. 292 et suiv.

⁴ BATTAGLINI, op. c., p. 132. Le saint est encore cité deux fois dans cette charte : *Per invocationem Sancti Spiritus et amore beatissimi Iuliani cuius oracione cupio salvari..., per beatissimi Iuliani orationem... salvum et incolumem fieri spero*.

⁵ *Memorie della beata Chiara di Rimini*, 1755, p. 511. Le cardinal Garampi avait découvert cet acte « fra le carte dell' archivio Belmonte ». Nous n'avons pas trouvé la mention de ce diplôme dans les *Kaiserurkunden des X., XI. und XII. Jahrhunderts* de K.F. Stumpf.

⁶ Les préambules des documents pontificaux, adressés au monastère de S. Julien de Rimini sont, à cet égard, instructifs. Au XI^e siècle, on ne connaît qu'une formule pour désigner le monastère : *Monasterium bb. apostolorum Petri et Pauli iuxta pontem marmoreum Ariminensis civitatis* (P. F. KEHR, *Italia pontificia*, t. IV, p. 170 et suiv.). Ce titre reste en usage, à la curie romaine, pendant le XII^e siècle. En 1193 (3 avril) le pape Célestin III s'adresse encore à

Dans le courant du XIII^e siècle, le culte de S. Julien prit une rapide extension ; quelques indices permettent en effet de constater que S. Julien est devenu non seulement le patron du monastère bénédictin, mais aussi de la ville de Rimini. En 1228, les habitants de Città di Castello et de Rimini signent un pacte d'amitié, dont le texte commence par cette invocation : In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti Amen. Ad honorem Dei et beate Marie semper Virginis et beati Iuliani martiris et beatorum Floridi et Amantii confessorum¹. Les SS. Floridus et Amantius étaient patrons de Città di Castello. De part et d'autre on invoque les protecteurs de la cité.

La Zecca de la cité au XIII^e siècle fit frapper des pièces qui portaient cette inscription : Sanctus Iulianus².

Peu à peu la fête de S. Julien (22 juin) devint une date importante dans la vie des habitants de Rimini. Les échéances des contrats ou des obligations féodales furent fixées à la vigile ou à la fête de S. Julien³. Les statuts de Rimini ordonnèrent que certaines réjouissances populaires⁴, telles que les courses de

l'abbé de Rimini en employant l'ancienne formule : *Dilectis filiis Philippo abbati monasterii beatorum Petri et Pauli iuxta pontem marmoreum Ariminensis civitatis siti* (P. F. KEHR dans les *Nachrichten von der königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, 1909, p. 510). En 1204, Innocent III, écrivant aux religieux du diocèse de Rimini, emploie dans l'intitulé, la formule : *Abbati et monachis sancti Iuliani* (POTTHAST, *Regesta pontificum Romanorum*, n° 2169). Quelque trente ans après, Grégoire IX dans le protocole écrit : ... *abbati sancti Iuliani Ariminensis salutem et apostolicam benedictionem* (Ibid., n° 9972). Cette bulle est publiée dans TONINI, op. c., t. III, p. 491. L'ancienne expression ne disparut pas complètement. Le rédacteur de l'office s'adressant à l'abbé écrit : ... *monasterii sancti Petri Apostoli iuxta portam Ariminii occidentalem nunc autem nuncupati sancti martiris Iuliani*.

¹ BATTAGLINI, op. c., p. 139.

² ID., p. 123 ; cf. p. 146, note 54. Ces monnaies sont reproduites à la fin du volume ; cf. *Corpus Nummorum Italicorum*, t. X, partie 2, p. 715 et suiv.

³ ID., p. 139. Les habitants de Fiorenza promettent en 1228 d'offrir chaque année un cierge de cinq livres *in vigilia vel in festo sancti Iuliani... ad ecclesiam dicti sancti Iuliani*. Il cite d'autres exemples.

⁴ « In festo sancti Iuliani curatur bravium octo brachiorum scharlecti qui detur primo venienti et una porchetta assa que detur secundo venienti... » BATTAGLINI, op. c., p. 140. Ce texte est extrait

chevaux, auraient lieu au jour anniversaire de S. Julien. Les foires annuelles coïncidaient également avec la fête du saint martyr.

Dès le début du *xiv^e* siècle, il existait un office de S. Julien de Rimini, dont Battaglini a conservé quelques fragments. Il en avait retrouvé le texte dans un manuscrit du couvent des Augustins de Rimini. Le manuscrit était daté et portait l'inscription : Hoc opus fecit frater Iacobus de Ariminio anno Domini MCCCXXXVI¹. La comparaison des quelques passages transcrits par Battaglini montre que le rédacteur du nouvel office a utilisé l'œuvre de son devancier. Les versets, les répons et les hymnes que citent Battaglini se retrouvent mot pour mot dans l'office que nous publions.

Les textes insérés dans la bulle n'apportent sur le travail du rédacteur que de maigres indications. Les deux offices et la messe sont du même auteur². Il parle de ses sources pour s'excuser de la liberté qu'il prend avec elles, mais il ne les cite pas distinctement. Dans la première leçon de l'office II, il explique qu'il a vu au monastère de Saint-Julien un ancien texte liturgique : quamvis antiqui patres cenobii vestri condito utantur officio, quod vidi... Plus bas, il est question de l'exemplaris hystoria qu'il a suivie ou modifiée. Désigne-t-il par là les leçons historiques de l'ancien office ou une Passion de S. Julien? La première explication est plus probable. Mais il importe peu de décider cette question, car nous sommes nécessairement ramenés à la Passion, dont notre auteur s'est servi, avec ou sans intermédiaire.

des statuts de Rimini. Ces statuts anciens sont inédits, comme ceux dont on trouve la liste dans L. FONTANA, *Bibliografia degli Statuti*, vol. II, p. 454-56. Il n'est guère douteux qu'on y ferait une ample moisson de faits et de coutumes locales, qui illustreraient l'histoire du culte de S. Julien à Rimini.

¹ BATTAGLINI, op. c., p. 130.

² « Post hec autem, carissimi patres, nolens nostram devocionem et aliorum qui huiusmodi non utuntur ordine sed monastico, meo voto carere, et ut propositum, Deo auxiliante et eius matre ad finem usque perficiam, beato martiri officium secundum consuetudinem monachorum ordinare disposui » — « eius officii... misseque ordinem dictare ».

De cette Passion nous possédons deux rédactions, qui remontent en dernière analyse à une traduction du grec, traduction dont, jusqu'ici, on n'a pas retrouvé le texte. La première rédaction, A, est imprimée dans le t. IV de juin des *Acta Sanctorum* (BHL. 4537)¹, l'autre, T, dans l'histoire de Rimini de Tonini (BHL. 4538)². Ce n'est pas ici le lieu d'étudier en détail le rapport des deux rédactions. Nous nous contenterons de noter que la comparaison avec la Vie grecque de S. Julien d'Anazarbe (BHG². 966)³, montre que T est plus voisin que A de la source commune. La seule conclusion qu'il importe de relever, c'est que les leçons de l'office ne représentent exactement ni B, ni T, mais un texte intermédiaire, qui correspond tantôt à l'une, tantôt à l'autre rédaction. Les extraits suivants montrent la parenté de l'office avec T. Les passages correspondants manquent dans A.

T

Et per deos omnes, si non sacrificaveris diis, mittam te in saccum cum serpentibus et harena et in medium pelagus faciam te proici. Ne putes quia muliercule colligent ossa tua et in sinus suos mittant.

Marcianus dixit : Interrogo te in qua dignitate subsistis ? Sanctus Iulianus : Quod primum quidem et magnum et gloriosum et ingenuum, christianus sum. Nam in saeculo hoc vano patrem habui principalem.

OFFICE

... iuravit per omnes deos, suos si post triduum non sacrificas, proiciam te positum in sacco cum serpentibus in profundum aquarum nec speres ut mulieres possint accipere ossa tua et venerentur te inter deos.

Marcianus iterum : Cuius dignitatis es, interrogo te. Beatus vero Iulianus inquit : Quia magnum et maximum est christianus sum. Verumtamen si de seculi huius sciscitaires dignitate vanissima, patrem habui principalem.

¹ *Act. SS.*, Iun. t. IV, p. 139. Il semble bien qu'en 1660, lorsque Henschenius et Papebroch parcoururent l'Italie pour y recueillir des matériaux hagiographiques, ils ne trouvèrent pas d'autres documents. L'édition est faite *ex Ms. Collegii Societatis Iesu Arimini*.

² TONINI, op. c., t. II, p. 498. Tonini a copié ce texte d'après quelques feuillets qui faisaient partie d'un ancien lectionnaire, « che alla forma della lettera sembra del secolo XIII o XIV. » Le texte incomplet s'arrête à la translation dans l'île de Proconèse.

³ De ce texte, seuls quelques fragments ont été publiés (*Anal. Boll.*, t. XV, p. 74-76). Il est conservé dans le ms. 1488 de la bibliothèque Nationale de Paris (cf. *Catal. Gr. Paris.*, p. 170).

Par contre, en plusieurs endroits, le texte de l'office reproduit mot à mot le texte A.

T	A	OFFICE
Consiliati sumus ego et mater mea ut christiani recedamus de hac vita.	Consilio unanimi, mater mea et ego decrevimus ut in lege Domini meditemur usque ad mortem nec abeamus in consilio impiorum.	Consilio unanimi, mater mea et ego decrevimus ut in lege Domini meditemur usque ad mortem nec abeamus in consilio impiorum.
Fili, tu bene scis quia erudivi te litteris bonis. Nunc ergo audi me persuadentem tibi et custodi temetipsum ut salveris.	Fili, tu scis quod doctrinam optimam semper te docui. Nunc ergo custodi verba mea ut salveris.	Fili, tu scis quia te docui doctrinam optimam. Nunc ergo custodi verba mea ut salveris.

Il est tout à fait invraisemblable que l'auteur de l'office ait eu devant les yeux les textes T et A et qu'il se soit livré à un travail de mosaïque, empruntant tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Il ne fait mention, d'ailleurs, que d'une hystoria. Nous sommes donc en droit de conclure à l'existence d'un texte X, perdu ou inédit, qui a servi de source à T, à A et au rédacteur de l'office.

T étant incomplet, nous n'avons pu poursuivre la comparaison des textes jusqu'au bout. Entre A et le texte de l'office, le rapport de dépendance se constate jusqu'à la fin. Les épisodes de la translation et la série des miracles sont identiques. Si nous en exceptons un, les miracles se suivent dans le même ordre. Le rédacteur de l'office s'est contenté d'arrondir et d'orner ses phrases, de relier les différents récits par de brèves exhortations adressées aux fidèles. Il avoue du reste lui-même qu'il a rédigé cette partie « iuxta reperta in ipsius beati Iuliani gestis antiquis... ».

Il ne nous reste plus qu'à dire quelques mots des hymnes et de la séquence de la messe. Les hymnes des deux offices sont identiques. Pour les premières vêpres et les laudes, le rédacteur propose deux hymnes au choix. De même à matines. De ces quatre pièces, une seule est indiquée dans le Répertoire hymnologique de Chevalier, la première des vêpres :

Solvimus magno superoque Regi.

Il a été publié par Dreves d'après le manuscrit de Cividale ¹.
*Au XVIII^e siècle Battaglini avait édité d'après le manuscrit
 des Augustins deux hymnes, qui sont respectivement la deuxième :*

Socii corde alacres et mente ²

et la troisième :

Festa plebs omnis celebret fidelis ³

de l'office qui nous occupe.

La quatrième hymne :

Iuvenum decus martir honorande

ainsi que la séquence de la messe :

Laude dies hoc conetur

sont inédites.

Ces pièces liturgiques, n'ont qu'un faible intérêt, nullement relevé par l'élégance de la forme. Elles retracent de différentes manières les principaux épisodes du martyre de S. Julien et de sa translation à Rimini, tels qu'ils sont consignés dans les Passions latines.

Disons, en terminant, que les moines de Rimini ne se contentèrent pas de donner plus de solennité à la fête de leur saint patron. Ils voulurent également qu'une œuvre d'art témoignât de leur dévotion et de leur reconnaissance à S. Julien. Quelques années après l'approbation de l'office, en 1409, un artiste, dont le nom a été conservé, Bittino da Faenza ⁴, peignit un

¹ *Analecta Hymnica*, t. 43, p. 203.

² P. 130. Il faut noter qu'il a omis la première strophe de cette hymne. A partir de la deuxième strophe :

Meritis sacri divi Iuliani

l'accord est complet.

³ Battaglini a lu : *Esta plebs*.

⁴ TONINI, op. c., t. IV, 1, p. 393 et suiv. ; BATTAGLINI, op. c., p. 130 ; VENTURI, *Storia dell' arte italiana*, t. VII, 1, p. 185-186 ; THIE-ME-BECKER, *Allgemeines Lexicon der bildenden Künstler*, IV, p. 73. Dès 1398, année de l'approbation de l'office, Bittino était à Rimini. Le polyptyque renferme cette inscription : *Bitinus fecit hoc opus. Fecit fieri Dnus Simon Abbas M. S. Iuliani sub anno Dni MCCC///VIIII*. Il faut rétablir un C, car Simon fut le successeur de D. Francesco de' Gualdi, auquel est dédié le deuxième office. Simon fut abbé de 1401 à 1428.

grand retable pour l'autel de l'église du monastère de S. Julien. Ce polyptyque, qui existe encore, comprend une riche série de petites scènes, qui reproduisent la légende de S. Julien.

Baudouin DE GAIFFIER, S. I.

Bulla super Officio de sancto Iuliano milite. ¹

Bonifacius episcopus servus servorum Dei. Ad perpetuam rei memoriam. Inter frequentiam civium supernorum celestis illius Ierusalem in qua Dominus ac Redemptor noster Deus et homo Christus Ihesus stellato sedet solio, quodam splendore precipuo fulget martirum candidatus exercitus qui laureati ² sanguine ³ imitatores dominice passionis, depositis corruptibilibus corporum indumentis, ascenderunt ad celi palatium perenniter regnaturi. In illis quippe singulari quadam, ut ita dicamus, letitia ipse redemptor exultat dum cernit milites suos, devicto triumphatoque mundo, effectos divini consistorii senatores. Gaudet quoque angelica ierarchia dum illos sedium etherearum a quibus superbissimi illi spiritus infeliciter corruerunt, videntur esse suos feliciter concessoressores. Celum denique ipsum totum, ut breviter dixerimus, ineffabili repletur gaudio dum martiribus ipsis quasi quibusdam novis syderibus se conspicit corruscare. Quid mirum igitur si et nos mortale genus in hac lacrimarum valle sanctorum martirum inclita gaudia gestaque fortia celebremus, cum ipsorum meritis et precibus inter huius seculi calamitates atque miserias divine consolationis suffragia iugiter sentiamus. Tenemur itaque et utique tenemur pro modulo virium imbecillitatis humane sacratissimorum martirum assiduis laudibus efferre victorias. Et licet iuxta psalmographum ymnus esse debebat omnibus sanctis Dei, illis tamen specialioris cuiusdam devotionis obsequia debemus impendere quos nobis presentiores esse senserimus in periculis adiutores ac efficaces intercessores ad impetrandam divine gratie largitatem. Sane exhibita nobis nuper pro parte dilecti filii nobilis viri Caroli de Malatestis domicelli in civitate nostra Ariminen. pro nobis et roman. ecclesia in temporalibus vicarii petitio continebat quod ipse ac dilecti filii

¹ *Lemma Registri Vaticani.* — ² *Ita Reg. Vat., lavirati cod. Arim.* — ³ *saguine cod.*

populus et communitas dicte civitatis, ad gloriosum martirem Iulianum, cuius reliquie ut asserunt apud eos sunt venerabiliter collocate, gerentes specialis devotionis affectum, pie credunt se meritis et intercessione eiusdem martiris hactenus fuisse gratia divina manifeste et miraculose protectos et impresentiarum protegi et posterum protegendos, multa quoque et eximia celestium charismatum munera percepisse et percipere quotidie ac etiam percepturos. Ob que ipse Carolus tamquam gratitudinis filius certum officium ad Dei laudem et gloriam ac dicti martiris honorem et exaltationem compilari fecit, et ut nobis presentaretur studiosissime procuravit, humilium precum instantia supplicans ut officium ipsum approbare auctoritate apostolica dignaremur. Nos igitur qui iustis supplicum votis libenter anuimus, libellum in quo huiusmodi officium descriptum erat recepimus gracie illudque venerabilium fratrum nostrorum sancte romane ecclesie cardinalium et nonnullorum in sacra pagina magistrorum precipitato consilio inspeximus ac examinavimus ac examinari fecimus diligenter. Et tandem post deliberationem quam super hiis cum dictis fratribus habuimus diligentem, auxilio divini nominis implorato predictum officium in presenti annotatum libello et bulla nostra munitum de eorundem fratrum consilio et assensu auctoritate apostolica duximus approbandum et tenore presencium approbamus, auctoritate decernentes eadem ut dictum officium secundum infrascriptam formam de cetero in memorati martiris festivitate a cuncto clero dicte civitatis Ariminen. ipsiusque diocesis perpetuis futuris temporibus celebretur. Tenor autem dicti officii talis est.

Officium sancti martiris Iuliani protectoris nostri secundum ordinem Romane Curie. In primis vespers. Ant. De torrente in via bibit, propterea exaltavit Dominus caput eius. *Ps.* Dixit Dominus. *Ant.* Memor fuit testamenti Domini et virtutem operum suorum annuntiavit populo suo. *Ps.* Confitebor tibi. *Ant.* Beatus vir qui timet Dominum quia gloria et divitie in domo eius et iustitia eius manet in seculum seculi. *Ps.* Beatus vir. *Ant.* A solis ortu usque ad occasum, laudate pueri Dominum qui collocavit beatum Iulianum inter principes populi sui. *Ps.* Laudate pueri Dominum. *Ant.* Calicem salutaris accepit et mors illius in conspectu Domini fuit pretiosa. *Ps.* Credidi propter. *Capitulum.* Tua autem, Pater, gubernat providentia quoniam dedisti in mari viam et inter fluctus semitam firmissimam ostendens quoniam potens es ex

omnibus sanare etiam si sine rate quis adeat mare. *Ymnus in primis vespers et ad laudes beati Iuliani :*

Solvimus magno superoque Regi
Ora concordēs iubilo canoris
Semper et Christum rogemus ¹ omnes
Cunctipotentem.

Qui summi Patris veniens potentis
Se dedit nobis tibi de superno
Corporis vires validas ministrans,
O Iuliane.

Dum minis sevi premeris tiranni,
Firmus matris monitu fidelis,
Stringens Christo triduo retentus
Carcere tetro.

Aspidum duros colubrumque morsus,
Turbidas spernens maris et procellas,
Sarcinam tecum superare mundi
Posce labantis.

Spiritum reddens pretium beati
Muneris celi stabilem coronam,
Gliscis ac vilem pedibus premendo
Celica pangis.

Nos tuis saltem meritis benigne
Poscimus Christi lavacro renati,
Ut tuo donet populo salutem
Omne per evum.

Sit Deo Patri Genitoque soli,
Spiritus sancto decus et potestas,
Qui Deus vivit sine fine regnans
Trinus et unus.

Amen.

Vel iste alius ymnus dicatur :

Socii corde alacres et mente
Ut suo donet populo salutem ².
Ora solventes rogemus omnes
Cunctipotentem.

¹ rogitamus cod. — ² Versiculus hic quartus est in cod.

Meritis sacri divi Iuliani,
 Qui stravit seivum vincens Martianum
 Iuvenis fide sibi data fortis
 Celitus pugnans.

Colubrum virus aspidumque morsus,
 Undas et maris moremque necis,
 Dux noster spernens, celestia cernens
 Victor triumphat.

Stolam habuit dum sanguinem fudit,
 Mundum hic scandens coronamque petens
 Nusquam marcendam nobis honorandus
 Inter colendos.

Decimo octavo in etatis anno
 Mens sevitiam vidit insaniam,
 Unde gloriam qua fruitur adit
 Post hec nos querens.

Sit laus Deo semper incomprehenso,
 Nato pariter cum Spiritu sancto
 Qui Deus unus nunc et sine evo
 Vivit et regnat.

Amen.

Vers. Ora pro nobis beate Iuliane. *Resp.* Ut digni efficiamur
 promissionibus Christi. *Ad Magnificat.* *Ant.* Suscepit Deus pue-
 rum suum Iulianum et recordatus est misericordie sue corpus suum
 donavit nobis. *Oratio.* Deus qui beatum Iulianum protectorem nos-
 trum morsus serpentum undasque aquarum superare fecisti, tribue
 nobis, quesumus, per eius gloriosam passionem et mortem diabolica
 vitare contagia et huius orbis fluctibus conculcatis ad gaudia per-
 venire perpetua. Per Dominum. *Ad Matutinum.* *Invitatorium,*
 Addoremus regem regum qui coronavit Iulianum. *Ps.* Venite
 exultemus Domino. *Ymnus :*

Festa plebs omnis celebret fidelis
 Martiris sacri pugilisque nostri,
 Et diem magnum populus frequentet
 Laudibus almis.

Iste post funus tumulo beatus
 Clausus ingenti veniens per undas

Equoris nullo resonante vento
Marmoris archa.

Litus in nostrum requiem petivit
Celitus missus pater o malignos
Istius secli remove tumultus
Pectore nostro.

Vinculum carnis penitus resolve
Vita sit semper sine labe pura,
Nesciens mendam maculasve turpi
Sorde refertas.

Ecce surgentes terimus quietem ¹
Et pio regi psallimus canentes
Qui tibi vitam tribuit supernis
Semper in oris.

Huius obscuros ebetesque sensus
Excita noctis positos in umbra,
Redde placatus radios superni
Luminis altos.

Sit Deo Patri Genitoque soli
Spiritus sancto decus et potestas,
Qui Deus vivit sine fine regnans
Trinus et unus.

Amen.

Vel iste alius ymnus :

Iuvenum decus martir honorande
Nosterque custos politus qui datus
Ad nos venisti molles ² undas calcans
Lapide duro.

Pater obscuros caligine noctis
Sensus torpentes huius umbra mundi
Excita prestans lumen incompresum
Mentibus nostris.

Ecce surgentes fregimus quietes
Et pio regi canimus psallentes

¹ quientem *cod.* — ² moles *cod.*

Qui tibi vitam hac in die dedit
Meritis tuis.

Sorde relictæ seculique tristis
Dona virtutes nobis ut possimus
Plaudere tecum inmensa gloria
Vinculis fractis.

Sit laus Deo semper incomprehenso
Nato pariter cum Spiritu sancto,
Qui Deus unus nunc et sine evo
Vivit et regnat.

Amen.

In primo nocturno. Ant. Beatus vir Iulianus qui non abiit in consilio impiorum quoniam ipse erit tamquam lignum quod est plantatum secus decursus aquarum quod dabit fructum in tempore suo. *Ps.* Beatus vir qui. *Ant.* Predicans preceptum Domini constitutus in monte sancto eius. *Ps.* Quare fremuerunt. *Ant.* Voce mea ad Dominum clamavi et exaudivit me de monte sancto suo. *Ps.* Domine, quid multiplicati. *Vers.* Circumdederunt me dolores mortis. *Resp.* Et torrentes iniquitatis conturbaverunt me. *Lectio prima* Omnium namque solennitatum, dilectissimi, totus mundus est particeps et unius fidei pietas exigit ut quicquid pro salute universorum gestum recolitur communibus ubique gaudiis celebretur. Veruntamen hodierna festivitas, præter illam reverentiam quam toto orbe promeruit, speciali et propria nostre urbis exultatione veneranda est. Et certe non immerito hec presens solemni<ta>s est a nobis præ aliis celebranda, cum infinite Dominus pietatis, quem hodie coronavit in celis, nostre civitati militem suum inter ceteros ipsius sanctos precipue dederit protectorem, ut ad ipsum tamquam ad domum refugii in oportunitatibus et angustiis confugere deberemus. Laudandus est enim Deus noster gloriosus de specialibus beneficiis, ipsum de universis nichilominus benedicendo comuniter. Lauda itaque Dominum civitas, lauda Deum tuum populus Ariminensis, quoniam confortavit seras portarum tuarum et benedixit filios tuos in martire suo. Non enim fecit taliter omninationi et iudicia sua non manifestavit eis. Benedicamus igitur Deum nostrum excelsum et connumeremus quanta fecit mirabilia pugili suo. Hodie namque, carissimi fratres, invictus miles et dux noster cursum consumavit, fidem servavit, fuitque glorie coronam adeptus. Hic, ut verbis beati utar Ambrosii, gubernaculum fidei

tenens, anchoram spei tranquilla iam in statione composuit, qui contra omnes adversarios scutum timoris Dei tam diu infatigabiliter tenuit donec ad victoriam perveniret. Digne ergo in memoria vertitur hominum qui ad gaudia transit angelorum, qui gratiam Christi clarificatus invenit. Sed quia ad laudes ipsius aliquid addidisse decerpisse est, cum siquidem virtutum eius gratia non sit sermonibus exponenda sed operibus comprobanda, ideo hanc proposui insequi doctrinam eius, videlicet pugnam, Dominoque faciente enarrare victoriam. Sicut autem inquit beatus doctor Augustinus : Solemnitates martirum exhortationes sunt martiriorum, ut imitari non pigeat quod celebrare delectat, et ab illis sanctorum martirum in veritate festiva gaudia celebrantur qui ipsorum martirum exempla sequuntur. Prius igitur, ut dixi, ad nostre imitationis exemplum ipsius martirium, quantum Dominus sua clementia donare dignabitur, explicare conabor ; deinde quomodo beatitudinis auctor ipsum ad nos venire decrevit, ac qualiter per eum sua mirabilia ostendit creator omnipotens, ut sciamus non parvo robore nos munitos dum sumus illius auxilio fulti qui impiissimos principes sevos serpentes undasque maris superavit occisus. *Resp.* Iulianus Hister natione, fide prudentiaque conspicuus dum esset in decem et octo annorum etate in civitate Flaviade, sedente Marciano consulari, dignus ascribitur. *Vers.* Ad reddendum viriliter testimonium fidei Iesu Christi domini nostri. Sedente Martiano. *Lectio secunda.* Temporibus itaque Decii Cesaris maxima efferbuit in Christianos persecutio et sancti milites Christi in diversis provinciis diversa subiere tormenta, inter quos beatus Sistus papa et Laurentius diaconus in urbe romana martirii fuerunt coronas adepti. Huius siquidem sub divo ¹, qui ecclesie sancte rabidus fuit persecutor et hostis, infallibilis, providentia Dei domum suam fortibus athletic munire dignata est, ne seva impietas ex segnitie bellatorum aliququaliter triumphare valeret, sed fides invictorum martirum robore premunita inconcussa permaneret et victrix. In hoc autem tempore ad reddendum viriliter testimonium fidei Ihesu Christi domini nostri magna virtute beatus Iulianus dignus ascribitur. Hic certe Hister natione, etate iuvenis, fide prudentiaque conspicuus, dum esset decem et octo annorum in civitate Flaviadie, sedente Martiano consulari, ante eius tribunal adducitur. *Resp.* Noli dicere deos quoniam omnes dii

¹ Sic cod., an decio ?

gentium demonia. Dominus autem celos fecit et quicquid celorum ambitu continetur. *Vers.* Tue iuventuti acquire salutem nam aliter in tormentis vite finem accipies. Tu autem. *Lectio tertia:* Tunc eum sic alloquitur: Sacrifica, Iuliane, et tue iuventuti acquire salutem, nam aliter in tormentis vite tue finem accipies. Cui respondit miles invictus: Cristianus sum. Ad quem Martianus: Non est licita responsio tua, sed magis diis sacrifica et regum nostrorum precepta custodi. Beatus vero Iulianus inquit: Cristum adoro quem colui et in quem credam. Noli dicere deos quoniam omnes dii gentium demonia, Dominus autem celos fecit et quicquid celorum ambitu continetur. Hominem insuper creavit cui dedit et legem ut ipsum creatorem omnium diligeret et timeret. Martianus dixit: Unus quidem Deus qui fecit et deos, oportet te principibus victoriosissimis acquiescere et eorum parere preceptis. Respondit ei sanctus Iulianus: Agnosce iustitiam, consularis, quia magis oportet obedire Deo quam hominibus. Non enim talibus obedio regibus qui ex lignis et lapidibus ydola insensata adorare noscantur. Ego subditus sum Dei omnipotentis Ihesu Christi regis celorum cuius doctrinam a pueritia didici, cui servio in ipsa iuventute. Ait ei Martianus: Es tu presbiter vel forte diaconus inter Christianos amentes? Beatus vero adolescens se humilians dixit: Huius non sum dignitatis, que ad solos bonos et probatos pertinere dinoscitur. Martianus autem quesivit: Cuius generis es tu? Sanctus Iulianus respondit: Cristianus sum. Martianus iterum: Cuius dignitatis es interrogo te. Beatus vero Iulianus inquit: Quia magnum et maximum est, christianus sum. Verumtamen si de seculi huius siscitares dignitate vanissima, patrem habui principalem. *Resp.* Non enim talibus obedio regibus qui ex lignis et lapidibus insensatos deos adorare noscuntur. Ego subditus sum Dei omnipotentis regis celorum. *Vers.* Oportet te principibus acquiescere et eorum obedire mandatis. Ego subditus sum. Gloria Patri. Ego.

In secundo nocturno. Ant. Misit de summo ¹ et accepit me et assumpsit me de aquis multis. *Ps.* Diligam te Domine. *Ant.* In petra exaltavit me et nunc exaltavit caput meum super inimicos meos. *Ps.* Dominus illuminatio mea. *Ant.* Convertisti planctum meum in gaudium, conscidisti saccum meum, circumdedisti me letitia. *Ps.* Exaltabo te Domine. *Vers.* Omnia excelsa tua et fluctus tui. *Resp.* Super me transierunt. *Lectio quarta.* Marcianus carnifi-

¹ sumno cod.

cibus : Cedite, ait. Cum ¹ sancto sic loquitur : Noli sequi stultitiam. Sanctus dixit : Non est hoc vere stultitia, nec quidem sacrificare intendo diis surdis et cecis. Martianus inquit : Igne te cremari faciam. Beatus adolescens respondit : Non tuum timebo ignem vel penas horrebo, nec tuus gladius et vincula poterunt me a Dei veritate divellere. Marcianus vero commisit officio : Percutite illum ut permixtus ei demon simul discedat. Sanctus Iulianus ait : Demonium non habeo, quia non habitat in christianis. Marcianus dixit : Noli amplius insanire, sacrificata diis ; sin autem cum malus sis pessime morieris. Quesivitque eum si matrem haberet. Cui : Habeo, sanctus respondit. Consularis vero ubi est petiit. Beatus Iulianus : Ubi me comprehendistis, est, inquit. *Resp.* Noli sequi stultitiam. Non est hec vere stultitia. Nec quidem sacrificare intendo diis surdis et cecis. *Vers.* : Non tuum timebo ignem vel penas horrebo, nec tuus gladius et vincula me poterunt a Dei veritate divellere. Nec quidem. *Lectio quinta.* Martianus iussit ut duceretur mater eius, ipse autem custodiretur. Qui sibi sic ait : Vivet mater mea non timens te. Cumque venisset genitrix eius Asclepiodora, Martianus alloquitur eam : Instrue filium tuum ut sacrificet. Vides enim quantos patitur cruciatus et meis spernit iussionibus acquiescere. Tunc beata mater sic loquitur filio : Fili, tu scis quia te docui doctrinam optimam ; nunc ergo custodi verba mea ut salveris. Deinde mater beati Iuliani dixit ad consularem : Dimitte ipsum michi per tres dies ut erudiam illum. Martianus respondit : Vultis in hoc triduo vobis ipsis venenum offerre ? Sanctus martir ait ad illum : Melius est a te omnia mala suscipere quam quod mei occisor existam. Martianus : Si petitas dederam indutias, inquit, postea sacrificabitis ? Respondit beatus Iulianus : In hoc tempore sapientior efficiar. Tunc Martianus annuens votis suis iuravit per omnes deos suos : Si post triduum non sacrificas, proiciam te positum in sacco cum serpentibus in profundum aquarum, nec speres ut mulieres possint accipere ossa tua et venerentur te inter deos. Beatus Iulianus respondit : Quod vis facito, et libera me celerius. *Resp.* Bona mater Asthlepiodora sic inquit filio : Fili, tu scis quia te docui doctrinam optimam, nunc ergo custodi verba mea ut salveris. *Vers.* Instrue filium tuum ut sacrificet, vides enim quantos patitur cruciatus et meis spernit obedire mandatis. Fili, tu scis quia te docui. *Lectio sexta.* Post

¹ *Supplevi e Reg. Vat.; in cod. Arim. macula verbum oblitum est.*

hoc autem iussu Martiani in custodia sunt recepti mater et filius benedictus, ubi inter se confortantes et Dominum collaudantes triduo mansere feliciter. Transacto vero termino eis collato, precepit iterum Martianus eos ante ipsum presentari, quos talibus denuo aggreditur verbis : Ecce nunc transierunt indutie, accedite et diis nostris oblationes offerte. At illi respondit Iulianus : Consilio unanimi mater mea et ego decrevimus ut in lege Domini meditemur usque ad mortem nec abeamus in consilio impiorum, in cathedra pestilentie sedentes et mortis. Tunc iratus consularis precepit officio ut positus cum serpentibus consueretur in sacco et sic in pelago mergeretur. Audiens hoc beatus miles et invictus athleta Iulianus respondit Martiano : Diligo dominum meum Ihesum Christum qui venturus est iudicare vivos et mortuos. Ipse est firmamentum meum et refugium meum et liberator meus, non movebor amplius. In ipso speravi, non confundar in eternum, sed letificabit me cum vultu suo et ponet delectationes in dextera mea usque in finem. Cumque ista dixisset, ministri iniquitatis et satellites impiiissimi comprehensum eum includentes sacco cum serpentibus et arena proiecerunt in mari. Sicque gloriosus pugil inconcussus fide migravit ad Dominum. Acta enim sunt hec in civitate Flaviade decimo kalendas iulii, regnante domino nostro Ihesu Christo cui est honor imperium et gloria in secula seculorum. Amen. *Resp.* Mater mea et ego decrevimus ut in lege Domini meditemur usque ad mortem nec abeamus in consilio impiorum in cathedra pestilentie sedentes et mortis. Erat enim cor illius habens fiduciam in Domino. *Vers.* Consutus in sacco ponitur cum serpentibus et sic demergitur in pelago. Erat enim cor illius. *Vers.* Gloria Patri. Erat.

In tercio nocturno. *Ant.* Omnia excelsa tua et fluctus tui super me transierunt. *Ps.* Quemadmodum desiderat. *Ant.* Veni in altitudine maris et tempestas demersit me. *Ps.* Salvum me fac Deus. *Ant.* In tribulatione invocasti me et exaudivi te, in abscondito tempestatis probavi te apud aquam contradictionis. *Ps.* Exultate Deo. *Vers.* Salvum me fac Deus. *Resp.* Quoniam intraverunt aque usque ad animam meam. *Lectio septima.* Dicto itaque eius agone glorioso, credo, dilectissimi, fore conveniens eius adventum ad nos enarrare, ut sciatis quoniam¹ Dominus sanctum suum mirificavit, donans illum nobis mirabiliter protectorem, qui triumphavit ex morte,

¹ quam cod.

vicit serpentes, et inter Dei principes coronatus super undas imperavit aquarum. Corpus itaque sancti proiectum in mari iactatur a fluctibus in insulam Proconisus et a christianis ibi sepelitur in grandi archa saxeae, sed vel imminente fera persecutione an desidia et ignorantia incolarum per multa tempora nec benedictum corpus templi culmine veneratur nec debiti honoris obsequio celebratur, sed archa vicino maris scopulo sola eminens persistebat. Cum igitur plenitudo temporis venit, omnipotens Deus nec militem suum sine decenti veneratione amplius voluit ¹ sistere, neque nos inter tot mundi pericula absque tanto duce proposuit derelinquere, sed beatum martirem maximis mirabilibus insignivit, atque corpus ipsius ad nostram urbem grandissima hominum stupefactione transmisit, et in devotos loci illius habitatores inextimabili thesauro expoliavit, omnibus secundum sui infallibilem dispositionem providens necessariis. Nam dum silerent omnia et nox in suo cursu medium iter haberet, cum Otto maior imperii gubernacula possidebat, estatis tempore, contra soliti consuetudinem motus Adriaticum mare maximis cepit fluctibus quati, nulla ventorum rabie impellente seu quavis alia causa exteriori ut supra nature solitum factum mirabiliter cerneretur, solo Domino iubente, qui fecit mirabiles elationes maris. Hee suis ictibus fracto scopulo archam super se placide suceperunt et que prius sancto corpori fuerunt in passione moleste viventi, post mortem se subditas obtulerunt ut, nil dubium, ipsius victoria tanto clarius elucesceret, dum ponto in quo occisus fuerat mortuus imperaret et cadaver alium immaneque saxum natura gravissimum super undas moles veheret aquarum. Attoniti itaque incole ex strepitu saxei fragoris, videntes archam cecidisse, putaverunt ibi tumulum remansisse sub undis, sed merito fuit illis tale mirum occultum quod sepius infidelibus et etiam negligentibus consuevit accidere. *Resp.* Aurora felicitis irradiante diei archa marmorea cum beati corpore martiris. Inter coruscam lucem velut navigium grandis apparuit. *Vers.* Porro archa ferebatur super aquas, aque prevaluerunt nimis super terram. *Inter. Lectio octava.* Stuebant vero ex alia parte Ariminenses quidquid tam inusitata fortuna sibi vellet mirabatur, et aurora felicitis irradiante diei, ut spectarent nonnulli eorum ad equoris litus pervenerunt adversus pelagum admirantes, intuentibusque iugiter illis maximus in Adriatico sinu splendor emicuit. Et mirantibus magis et magis inter coruscam

¹ noluit *cod.*

lucem archa marmorea velut navigium grandis apparuit omnium
 preter Dei nostri et preciosi martiris remige lignoque nuda et sine
 cuiuslibet extrinseco adminiculo atque Domini dextera sola guber-
 nante, planimode tandem in terram spectantibus cunctis usque per-
 venit. Postea vero placate sunt unde, et fretibus inclinatis tran-
 quillitas est amena refecta, ut ad huius sacri corporis provectionem
 tam dirum velocemque motum et non alia causa actum fuisse
 minime suspicetur. Exiit namque huius stuporis rumor in cives,
 cursitant utriusque sexus ad spectaculum arche que extra urbem
 prope monasterium beati Petri, cui tunc Lupicinus preerat abbas,
 requieverat cum supposito marmoris saxo. Tandem post aliquan-
 tulum spatium Iohannes Arimini presul de consensu aliorum ipsum
 tumultum ad episcopium cum universo clero et civibus trahere
 nitebatur variis ordinibus boum ac aliis. Quod nedum valuerunt
 implere sed nec ipsam archam aliquammodo potuerunt remove-
 re. Neque mirum : omnis enim labor frustratur humanus quem Dei dex-
 tera non adiuvat. Tandem ex impossibilitate dereliquerunt incepta,
 quid intus in archa esset videre volentes quod nequaquam consequi
 valuerunt, omnibus attonitis remanentibus, remanente archa im-
 mota inibi aliquamdiu. At post abbas prefato in monasterio Lu-
 picini successor Iohannes nomine, convocatis suis monachis et ami-
 cis, cum voluntate presulis, facto ieiunio et Dei auxilio postulato,
 ad probandum si in suum monasterium trahere possent pervene-
 runt. Quod ultro archa insequente, pauco fuerunt consecuti labore,
 donec in predictae basilice fuit inclusa parietibus. *Resp.* Ostendebat
 autem benignitas salvatoris nostri diversa beneficia circa variis
 langoribus occupatos. Propter merita pugilis sui. *Vers.* Nam ceci
 claudos ambulare videbant, surdi vero mutorum verba suscipie-
 bant. Propter merita. Gloria Patri et Filio. Propter merita.
Lectio nona. Quod dum ad episcopi notitiam pervenisset, cum
 clero Ariminensibusque universis celeriter pervenit ipse et arche
 copertura sublata inspexerunt dilectissimum iustissimumque cor-
 pus sancti Iuliani, quod nec carnis blandiens pestis potuit corrup-
 pere neque dyaboli mundique valuerunt a fide subvertere, cum
 septem ignotis capitibus, que tamen et martirum fuisse opinamur,
 cum pallei integritate ornatum atque simul libellum eiusdem sacri
 certaminis invenerunt. Confluebat vero dietim ad sancti martiris
 tumultum virorum mulierumque multitudo copiosa. Et sic beatum
 corpus per aliquod temporis spatium sine alio perornatu precipuo
 intra suprascripte ecclesie permansit circuitum. Propter cuius qui-

dem merita omnipotens Deus quotidie varia postulantibus beneficia impendebat, ita ut alia aliis crebrescencia maiori continuo populum traherent devotione. Tandem deliberaverunt sanissime cives in honorabiliori predicti templi loco perducere. Quod multorum probantes conatu paucos fuerunt consecuti labore. Ergo ubi presentialiter iacet pro modulo sue devotionis ornarunt. Et aperuit archam Petrus tunc prenominati cenobii¹, abbas, ex qua suavissimus et celestis odor mirus cunctorum nares implevit, dumque gloriosus thesaurus custodiretur a civibus ut non tolleretur a finibus in nocte affluit magna sanctorum in loco copia, interque purpureos martires beatus Iulianus coronatus emicuit, ac tantus refulsit in habitaculo splendor, quod custodes omnes claritatis indigni vix extra fugerunt attoniti. Quam quidem gloriosam visionem in mane quampluribus postmodum narraverunt. Que dum fierent, nova iugitur mirabilia coruscarunt. Nam advenit inter occurrentium multitudinem quedam germine nobilis vidua, inhonesta moribus obscenaque vita, Gerbercha nomine. Que dum se ad celebre corpus appropinquaret, mox cepit archa fluctuari atque in modum salientis cervi elevari nec archa, fugientibus omnibus pre timore, nisi dicta egressa quievit, ostendens peccatorum luxurieque nexibus involutos sacrorum fore presentia indignissimos. Locato itaque beatissimo martire, fulget amplius divina clementia mirandis in illum. Nam laborantibus ad ipsius ecclesiole edificium, ex robore fuit suavissimum vinum egressum. Multa ceterum ostendit Deus miranda pro martire suo. Gaudeamus igitur, dilectissimi fratres, in die tante solemnitatis in Domino. Iubilet civitas nostra tanti ducis compta fulgore, letetur insuper mater ecclesia et pro sui militis victoria salutaris exultet. Ut ipso regi eiusque sanctissime genitrici, que mundi creatorem glorioso ventre conclusit et clementissimum redemptorem virginitate non perdita mundo parturiit, insimul exultantes, protectorisque nostri exempla sequentes propter Dei misericordiam incomprensam mereamur ad gaudia sempiterna perducere. Et subsequenter, dilectissimi fratres, ostendebat benignitas Salvatoris nostri diversa beneficia circa variis languoribus occupatos propter merita pugilis sui. Ex quibus pauca de multis ad erigendam spem audientium obtinende pietatis in eorum oportunitatibus et tribulatione, adiuvante Deo, quantum brevius atque

¹ senobii cod.

clarius potero, iuxta reperta in ipsius beati Iuliani gestis antiquis narrare proposui. Nec cui dubium <esse> debet quod clementissimus Pater, qui militem suum propter eius opera iam pluries mirificavit in terris interque polorum principes decenti honore laureavit, eterne non desinet fideliter postulantibus misericorditer subvenire imperpetuum. Quia cuius honor est eternus in celis, indeficiens potestas manet in infimis. Circa inscriptum itaque tempus, quedam mulier Ariminensis cui plures filii fuerant defuncti, quasi ex senectute effecta sterilis, quamvis opibus habundaret, de prolis tamen privatione mesta plorabat assidue. Apparuit igitur nocte ipsius cuidam agricolae splendidissimus Iulianus, seque illi quis esset ostendens: Vade, inquit, ad dominam tuam, que pro liberis habendis suspirat ad Dominum, et sibi nuntia quod si ad mei tumulum pergens devote domini nostri Iesu Christi misericordiam imploraverit, de concepta iam masculi prole iocunditatem accipiet. Volo insuper ut predicto Iulianus nomen imponat. Sed ut omnis tibi tollatur ambiguitas hec signa videbis. In hac enim urbe, hora nona, quedam domus igne succensa hominum labore liberabitur ab incendio. Revertentibusque vobis, igne devicto, invenietis hominem vocatum Dominicum subitanea morte defunctum. Paruit iste, supradicta sue insinuans domine. Paruit et illa comperto signo, ad sacram tumbam sine mora festinans diuque flexis genibus orans, promissum discedens obtinuit, eum iuxta promissa nuncupans Iulianum. Qui superveniens cum suis descendentibus beato martiri felix longo tempore servisse reperitur. Supradicto insuper tempore, femina quedam iuxta Arimini habitans menia, filium habebat attractum omnique motus possibilitate privatum ita quod nisi portatus quomodolibet se movere non valebat. Hec longo tempore tali afflicta dolore, fame sui atque filii quasi omnino deficiebat. Plorans igitur ex necessitate devote genitum suum ad sancti Iuliani tumulum tulit, et magnis eiulatibus et lacrimis orans, sic inquit: Suscipe, beatissime Iuliane, filium meum quem desolatum hic linquo, atque quem mesta mater adiuvere non valet, tu, pie pater, sublevare dignare. Quibus expletis illa nondum foris egressa audivit filium clamantem: Quo abis sine filio, mater, aut quid me derelinquis hic solum? Iam te subsequi valeo, me ergo expecta, piissima genitrix. Quibus conversa vocibus expectans illum ut vidit ambulantem, omnipotenti Deo beatissimoque Iuliano gratias reddebat immensas. Accidit autem postea quod, dum circa archam monachi officia decantarent vesperorum, lampas oleo plena a culmine usque cecidit in lapideum pavementum. Plum-

bum insuper quo trahebatur ad yma, rupto funiculo, in ea decidisse narratur. Sed et admirantibus cunctis, nec fragile vitreum est confractum neque penetrantis liquoris gutta fuit spersa deforis, lampasque super lapides extitit integra et erepta reperta. Aliud etenim eodem quasi tempore contigit, quod dum dies beati martiris natalis effulgeret omnisque Arriminensis populus a quolibet opere servili vacans divinis misteriis audiendis ad predicti sancti conveniret ecclesiam, quedam rustica mulier sacrum cultum omittens, suo coniuge domum egresso, ad habitaculi sui solummodo anhelaret ornatum. Que dum comam incrispans molli pectine redimeret, manus cum pectine tanta fuit tenacitate constricta quod unum ab alio minime poterat separare. Perterrita ergo et stupefacta miraculo, magnis cepit vocibus convocare vicinos, rem illam insolitam et nostris temporibus inauditam ostendens. Et tandem consilio interveniente, ad beati Iuliani tumulum misericordiam petitura pervenit atque precans et plangens, intervenientibus monachis, manus sanitatem accepit, pugilloque extenso pecten fuit divulgum ab illa. Quod indubie idcirco ostendit omnipotens Deus ut sciremus quanta cura esset predicta veneranda solemnitas. Eodem fere tempore, quidam dum a pueritie in adolescentis transivit etatem, subito tanta fuit confectus paralyti¹ quod statura minutus solam vix linguam movere valebat. Hic dum taliter quasi per triginta viveret dies, tanto parentes affligebat merore, ut eius potius necem optarent quam² talismode viventem inspicerent. Ac postremo ad ipsorum notitiam de tot a sancto martire miraculis factis fama perventa, ad ipsius archam puerum suum fideliter portaverunt ibique biduo plorando ac orando manentes et offerentes filium in beati Iuliani obsequio permansurum, sui geniti susceperunt salutem. Gratias ergo omnipotenti Deo suoque celeberrimo confessori reddentes, in promisso steterunt servitio. In quadam insuper villa que Mustiana vocabatur, erat ecclesia beati Iuliani nomine fabricata. Sed cum eius annuus dies adesset et totam³ per patriam veneraretur a cunctis, quidam vir rusticus celebritate postposita ad metendam segetem sui agri mane congregitur. In quod dum ardenter insisteret statim fuit visione privatus. Sic et stupore concussus miserabili voce cepit clamare finitimos, et illis facti seriem suo ordine patefacere seque gloriosi festi culpare spretorem⁴. Sed et accepto consilio, quia ad beati corpus pre-

¹ paralasi *cod.* — ² qua *cod.* — ³ totum *cod.* — ⁴ spretorem *cod.*

sentiam longe distans pervenire nequibat, de omnipotentis Dei misericordia et pii pugilis meritis confisus qui ubique petentibus se presencialiter adest, ad proximam ecclesiam suprascriptam pene nutante ¹ gressu fuit aductus, et omnibus qui ad spectaculum aderant cernentibus atque pro eo ad Dominum lacrimantibus, lumen pristinae incolumitatis accepit. *Resp.* Affuit magna sanctorum in loco copia interque purpureos martires beatus Iulianus coronatus emicuit. *Vers.* Tantus refulsit in habitaculo splendor quod custodes omnes claritatis indigni vix extrafugerunt attonitie. Beatus Iulianus. *Resp.* Gerbercha inhonesta moribus obscenaque vita dum se ad celebre corpus appropinquaret, cepit archa fluctuari atque in modum salientis cervi elevari. *Vers.* Nec archa fugientibus omnibus pre timore nisi predicta egressa quievit. Cepit archa fluctuari. *Resp.* Suscipe beatissime Iuliane filium meum quem desolatum hic linquo. Atque quem mesta mater adiuvere non valet tu, pie pater, sublevare dignare. *Vers.* Quo abis sine genito mater aut quid me derelinquis hic solum? Iam te subsequi valeo; me ergo expecta piissima genitrix. Atque quem mesta. *Resp.* Cantantibus monachis circa archam, officium vespertinum lampas oleo plena a culmine usque cecidit in lapideum pavementum. Plumbum insuper quo trahebatur ad yma rupto funiculo in ea decidisse narratur. *Vers.* Sed et admirantibus cunctis nec fragile vitreum fuit confractum neque penetrantis liquoris gutta fuit sparsa deforis. Plumbum insuper. *Resp.* Solam linguam movere valentem ad beati Iuliani archam portaverunt ibique biduo plorando offerentes in ipsius obsequio permansurum. Sui filii suscipere salutem. *Vers.* Gratias ergo omnipotenti Deo et suo celeberrimo martiri referentes in promisso stetero servitio. Sui filii susci.

Ad Laudes et per horas. Ant. Ihesu tua testimonia sunt nimis credibilia quia in elationes maris miles mortuus triumphavit. *Ps.* Dominus regnavit decorem indutus. *Ant.* Introivit sacras portas fortis pugil vincens aquas hodie in confessione. *Ps.* Iubilate Deo omnis terra. *Ant.* Sitivit in te anima mea quam multipliciter tibi et caro mea. Tu me inebriasti, Domine, pacis tue dulcedine. *Ps.* Deus Deus meus. *Ant.* Benedicite spiritus et anime iustorum Domino qui dedit sancto suo victoriam. *Psalmus vel canticum.* Benedicite omnia opera. *Ant.* Laudate Dominum de

¹ mutante cod.

terra dracones et omnes abissi nam beatus Iulianus possidet regna celi. *Ps.* Laudate Dominum de celis. *Capitulum.* Tua autem Pater. *Ymnus.* Solvimus magno superoque Regi, *vel iste alius:* Socii corde. *Vers.* Sepe expugnaverunt me a iuventute mea dicat nunc Israhel. *Resp.* Etenim non potuerunt michi. *Ad Benedictus.* *Ant.* Sinite parvulos ad me venire, talium est enim regnum celorum et advocans ad se puerum suum Iulianum collocavit eum in regnum celorum. *Canticum.* Benedictus Dominus. *Oratio.* Deus qui beatum Iulianum. *Ad primam.* *Ant.* Iesu tua testimonia, *Capitulum, vers. et reliqua sicut de communi unius martiris.* *Ad tertiam.* *Ant.* Introivit sacras portas. *Capitulum.* Tua autem Pater. *Resp. br.* Circumdederunt me dolores mortis. *Vers.* Et torrentes iniquitatis conturbaverunt me. Dolores mortis. Gloria Patri. Circumdederunt me. *Vers.* Omnia excelsa tua et fluctus tui. *Resp.* Super me transierunt. *Oratio ut supra.* *Ad sextam.* *Ant.* Sitivit in te anima mea. *Capitulum.* Illos enim locustarum et muscarum ceciderunt morsus et non est inventa sanitas anime illorum qui digni erant ab huiusmodi exterminari filios autem tuos nec draconum nec venenatorum vicerunt dentes. *Resp. br.* Omnia excelsa tua et fluctus tui. *Vers.* Super me transierunt fluctus tui. Gloria Patri. Omnia excelsa tua. *Vers.* Salvum me fac Deus. *Resp.* Quoniam intraverunt aque usque ad animam meam. *Ad Nonam.* *Ant.* Laudate Dominum. *Et ad absolucionem capituli et capitulum.* Tu es Domine qui vite et mortis habes potestatem et deducis ad portas mortis et reducis. *Resp. br.* Salvum me fac Deus. *Vers.* Quoniam intraverunt aque usque ad animam meam. Me fac Deus. Gloria Patri. Salvum me fac Deus. *Vers.* Sepe expugnaverunt mea iuventute mea, dicat nunc Israhel. *Resp.* Et enim non potuerunt michi. *Oratio ut supra.* *In secundis vespis.* *Ant. laudum.* *Psalmus ut in primis.* *Capitulum.* Tua autem Pater. *Ymnus.* Solvimus magno, *vel alius:* Socii corde. *Vers.* Sepe expugnaverunt. *Resp.* Etenim non potuerunt. *Ad Magnificat.* *Ant.* Hic martir linquens mundum nec timens minas iudicum spernens mare et venenum letus vivet in perpetuum. *Ps.* Magnificat anima mea Dominum. *Oratio ut supra.*

Officium sancti martiris Iuliani protectoris nostri secundum ordinem monachorum. *In primis vespis.* *Ant.* De torrente in via bibit propterea exaltavit Dominus caput eius. *Ps.* Dixit Dominus. *Ant.* Beatus vir qui timet Dominum quia ¹ gloria et divitie in domo

¹ qui cod.

eius et iustitia eius manet in seculum seculi. *Ps.* Beatus vir. *Ant.* A solis ortu usque ad occasum laudate pueri Dominum qui collocavit beatum Iulianum inter principes populi sui. *Ps.* Laudate pueri Dominum. *Ant.* Calicem salutaris accepit et mors illius in conspectu Domini fuit pretiosa. *Ps.* Credidi propter quod. *Capitulum.* Tua autem Pater gubernat providentia quoniam dedisti in mari viam et inter fluctus semitam firmissimam ostendens quoniam potens es ex omnibus sanare etiam si sine rate quis adeat mare ¹. *Resp.* Martir celestis Iulianus proiectus in mari cum serpentibus et arena ligatus in sacco victor triumphat mortuus. *Vers.* Exultate Deo adiutori nostro iubilate Deo Iacob. Victor triumphat. Gloria Patri. *Ymnus.* Solvimus magno... *vel iste alius ymnus* Socii corde... (*ut supra*) (1). *Vers.* Ora pro nobis beate Iuliane. *Resp.* ut digni efficiamur promissionibus Christi. *Ad Magnificat.* *Ant.* Suscepit Deus puerum suum Iulianum et recordatus misericordie sue corpus suum donavit nobis. *Ps.* Magnificat. *Oratio (ut supra).* *Ad matutinum.* *Invitatorium.* Adoremus Regem regum qui coronavit Iulianum. *Ps.* Venite. *Ymnus.* Festa plebs... (*ut supra*).

In primo nocturno. *Ant.* Beatus vir Iulianus qui non abiit in consilio impiorum quoniam ipse erat tamquam lignum quod est plantatum secus decursus aquarum; quod dabit fructum in tempore suo. *Ps.* Beatus vir. *Ant.* Predicans preceptum Domini constitutus est in monte sancto eius. *Ps.* Quare fremuerunt. *Ant.* Usque quo graves corde filii hominum, scitote quia Dominus mirificavit sanctum suum. *Ps.* Cum invocarem. *Ant.* Letentur omnes qui sperant in te, quoniam tu benedices Iuliano, scuto bone voluntatis coronasti eum Domine. *Ps.* Verba mea. *Ant.* Misit de summo et accepit me et assumpsit me de aquis multis. *Ps.* Diligam te. *Ant.* Iustus Dominus, iustitias dilexit, equitates vidit vultus eius. *Ps.* In Domino confido. *Vers.* Circumdederunt me dolores mortis. *Vers.* Et torrentes iniquitatis conturbaverunt me.

Lectio prima. Venerabilibus patribus abbati et monachis monasterii sancti Petri Apostoli iuxta portam Arimini occidentalem, nunc autem nuncupati sancti martiris Iuliani, ac ceteris monachis salutem ab eo et in eo qui est et qui erat et qui venturus est iudicare vivos

¹ //// *cod. Arim. ; deo gratias add. Reg. Vat.*

(1) In secundo officio non duximus exscribendos esse locos qui in primo totidem verbis reperiuntur. Quod ubi accidit verbis « ut supra » lectorem monemus.

et mortuos atque a septem spiritibus qui in conspectu eius throni sunt. Scriptum est in libro psalmorum : « Imola Deo sacrificium laudis et redde altissimo vota tua. » Quod equidem laudis sacrificium ut plurimum in sanctorum veneratione perficitur, dum etsi super omnia superlaudabilem et gloriosum Deum ¹ deceret extollere, ymmo sibi sit omnis gloria referenda a quo quilibet claritas et sapientia quique ex omnibus est benedictus in secula, nostra tamen limosa et ceca conditio ad ineffabilem atque incomprehsam ipsius divine perfectionis essentiam pervenire non valet. Quia igitur nequaquam licet ab eius magnitudinis laudatione quiescere, oportet humanam fragilitatem Dominum ipsum in sibi possibilibus extrinsecis videlicet operibus predicare, atque nequit hoc melius impleri quam in hiis quos super opera manuum suarum deos excelsos glorificare dignatus est. Unde inferius psalmista cum cuncta Dei opera ad ipsius hortaretur honorem sic inquires : « Laudate Dominum de celis, laudate eum in excelsis, laudate eum omnes angeli eius », et cetera omnia sicut in tota psalmi processione demonstrat cum in suis operibus principaliterque in sanctis docet ab eisdem esse laudabilem aiens ² : « Laudate Dominum in sanctis eius, laudate eum », et in reliquis. Ego itaque qui cum plus ceteris forte a Domino receperim, timens ne si negligens fuero eo gravius ab ipso puniar, volens tam piam oblacionem offerre et diu propositum reddere votum proposui ipsoque adiuvante ex parte complevi, Dominum Deum nostrum in beati Iuliani celebritate laudare et hoc illi mea reddere vota precipuum, id est in die solemnitatis eius officii misseque ordinem dictare. Et quamquam ad tale opus insufficientissimum me cognoscam, tamen quia quandoque stultus sapientes evigilat ³, in spe domini mei Iesu Christi et ipsius gloriosissime genitricis Marie domine nostre agressus arduissimum apicem, prout potui ordinavi iam ipsius nostri ducis officium secundum ordinem ecclesie romane, quod ideo feci quoniam eum videns speciali commemoratione privatum, illo nobis pre ceteris dato ad singulare refugium nostre urbis Arimini ingratitudinem erubescam, pariter et ignaviam timens de infosso talento cum et pre aliis iuste reprehendi. Nam et si quilibet Ariminensis in hac omissione deliquit, quia quisquis pro tanto dono particulariter tenetur immensas summo largitori reddere gratias, ego certe omnes in uno pro quorumlibet obligor beneficiis. Post hec autem, carissimi patres, nolens nostram devotionem et aliorum qui huiusmodi non utuntur ordine sed monastico, meo voto carere,

¹ dum *cod.* — ² agens *cod.* — ³ evigilant *cod.*

et ut propositum, Deo auxiliante et eius matre, ad finem usque perficiam, beato martiri officium secundum consuetudinem monachorum ordinare disposui. Quia si pro ceteris laboravi, pro vestra caritate non desinam, atque quamvis antiqui patres cenobii vestri condito utantur officio quod vidi, tamen non superbe vel supervacue hoc novissime editum vestre religioni transmitto, non intendens patrum qui iam illud, quod apud vos est, ordinarunt dicta corrigere vel reprehendere, cuius qui fuerint institores ignoro, nec novorum inaniter me inventorem ostendere. Nam licet, venerandi senes, multa in omnipotentis Dei honore cuderunt sufficienter, iuvenum tamen ora non claudunt, sed cum ipsis ad talium innovationem invitant, sicut ibi : « Magnificate Dominum mecum » et in pluribus : « Cantate Domino canticum novum », neque plures studiose sunt epule quorum placidior potest eligi voluntarie. Etenim ne forte qui legerint admirentur si disputationem et dialogum incliti martiris et Martiani eorumque verba non interserui iuxta exemplarem hystoriam in omnibus et per omnia, quoniam illum qui etiam prius gesta narravit vel transtulit punctaliter omnia verba sicut fuerunt narrasse non credo, in hoc seniorum catholicorum aliorumque scriptorum fui insequens ritum qui preter evangelistas idem diversis narrare sententiis non curantes, vel forte nescientes quid sancti martires dixerunt aut quibus verbis, sed potius veritatis effectum, quem etiam illi sic fortassis dicere potuerunt. Suscipite itaque, venerabiles patres, hec que habens tantum offero pauper, et pro me Dominum meum eiusque beatissimam genitricem atque pugilem nostrum Iulianum religio vestra iugiter precor exoret.

Resp. (1) et vers. (ut supra post lect. I officii primi)

Lect. II = lect. II et III officii primi

Resp. et vers. = Resp. et vers. post lect. II officii primi.

Lect. III = lect. IV officii primi.

Resp. et vers. = Resp. et vers. post lect. III officii primi.

Lect. IV = lect. V et VI officii primi.

Resp. et vers. = Resp. et vers. post lect. IV officii primi.

In secundo nocturno. Ant. In petra exaltavit me et nunc exaltavit caput meum super inimicos meos. *Ps.* Dominus illuminatio mea
Ant. Convertisti planctum meum in gaudium, conscidisti saccum meum, circumdedisti me letitia. *Ps.* Exaltabo te. *Ant.* Omnia ex-

(1) Sicubi in utroque officio non prorsus eadem est partium dispositio, indicamus quo loco quaeque pars primi officii in altero posita sit.

celsa tua et fluctus tui super me transierunt. *Ps.* Quemadmodum.
Ant. Veni in altitudine maris et tempestas demersit me. *Ps.* Salvum
 me fac. *Ant.* In tribulatione invocasti me et exaudivi te in abscon-
 dito tempestatis probavi te apud aquam contradictionis. *Ps.* Exulta-
 te Deo. *Ant.* Notum fecit Dominus salutare suum Iuliano et in
 conspectu gentium revelavit iustitiam suam. *Ps.* Cantate Domino.
Vers. Omnia excelsa tua et fluctus tui. *Resp.* Super me transie-
 runt. *Lectio quinta.*

Lect. V = Lect. VII officii primi.

Resp. et vers. = Resp. et vers. post lect. V officii primi.

Lect. VI = Lect. VIII officii primi.

Resp. et vers. = Resp. et vers. post lect. VI officii primi.

Lect. VII = Lect. IX post lect. VI officii primi usque ad verba
 « narraverunt ».

Resp. et vers. = Resp. et vers. post lect. VII.

Lect. VIII = Lect. IX officii primi a verbis « Quae dum fierent... »
 usque ad « ... gaudia sempiterna perducere ».

Resp. et Vers. = Resp. et vers. post lect. VIII officii primi.

Tertium Nocturnum. Ad canticum. Ant. Beate martir Iuliane qui
 triumphas in celis coronatus intercede pro nobis. *Canticum.* Beatus
 vir qui in sapientia morabitur. *Canticum.* Benedictus vir qui con-
 fidit in Domino. *Canticum.* Beatus vir qui inventus est sine macula.
Vers. Salvum me fac Deus. *Resp.* Quoniam intraverunt aque
 usque ad animam meam. *Evangelium secundum Iohannem.* In illo
 tempore dixit Ihesus discipulis suis : Amen amen, dico vobis, nisi
 granum frumenti cadens in terra mortuum fuerit ipsum solum
 manet et reliqua. *De omelia sancti Augustini episcopi. Quatuor
 lectiones. Lectio nona.* Ipse Dominus Iesus erat granum... (1).

Resp. et Vers. post lect. IX, X, XI, XII = Resp. et Vers. qui
 post lectionem nonam officii I reperiuntur.

Ymnus. Te Deum laudamus. *Evangelium secundum Iohannem.*
 In illo tempore dixit Iesus discipulis suis : Amen dico vobis, nisi
 granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit ipsum solum
 manet. Si autem mortuum fuerit multum fructum affert ¹. Qui amat
 animam suam perdet eam. Et qui odit animam suam in hoc mundo

¹ aufert cod.

(1) Tractatus S. Augustini in Iohannem LI, c. XII (P.L., t. XXXV,
 p. 1766-69).

in vitam eternam custodit eam. Si quis michi ministrat me sequatur. Et ubi sum ego illic et minister meus erit. Si quis michi ministraverit honorificabit eum Pater meus qui est in celis. *In laudibus.* *Ant.* Iesu tua testimonia sunt nimis credibilia quia in elationes maris miles mortuus triumphavit. *Ps.* Dominus regnavit decorem. *Ant.* Introivit sacras portas fortis pugil vincens aquas hodie in confessione. *Ps.* Iubilare Deo. *Ant.* Sitivit in te anima mea, quam multipliciter tibi et caro mea, tu me inebriasti Domine pacis tue dulcedine. *Ps.* Deus Deus meus. *Ant.* Benedicite spiritus et anime iustorum Domino qui dedit sancto suo victoriam de serpentibus. *Ps. vel Canticum.* Benedicite omnia opera Domini Dominum. *Ant.* Laudate Dominum de terra dracones et omnes abyssi. Nam a vobis occisus possidet regna celi. *Ps.* Laudate Dominum de celis. *Capitulum.* Tua autem Pater. *Vers.* Sepe expugnaverunt me a iuventute mea. *Resp.* Etenim non potuerunt michi. *Ymnus.* Solvimus magno, *vel iste alius ymnus* Socii corde. *Vers.* Sumite psalmum et date tympanum. *Resp.* Psalmum iocundum cum cithera. *Ad Benedictus.* *Ant.* Granum morte ferens fructum iungitur gaudio discipulorum; talium est enim regnum celorum. *Ps.* Benedictus Dominus Deus Israhel. *Oratio dicatur ut supra.* *Ad primam.* *Ant.* Iesu tua testimonia. *Capitulum.* *Versus et reliqua sunt de communi unius martiris competentes.* *Ad Terciam.* *Ant.* Introivit sacras portas. *Capitulum.* Tua autem Pater. *Resp. br.* Circumdederunt me dolores mortis. Gloria Patri et Filio. Circumdederunt me dolores mortis. Et torrentes iniquitatis conturbaverunt me. Dolores mortis. Gloria Patri et Filio. Circumdederunt me. *Vers.* Omnia excelsa tua. *Resp.* Et fluctus tui super me transierunt. *Oratio.* Deus qui beatum Iulianum. *Ad Sextam.* *Ant.* Sitivit in te anima mea. *Capitulum.* Illos enim locustarum et muscarum ceciderunt morsus et non est inventa sanitas anime illorum, quia digni erant ab huiusmodi exterminari; filios autem tuos nec draconum nec venenatorum vicerunt dentes. *Resp. br.* Omnia excelsa tua et fluctus tui. *Vers.* Super me transierunt fluctus tui. Gloria Patri. Omnia excelsa tua. *Vers.* Salvum me fac Deus. *Resp.* Quoniam intraverunt aque usque ad animam meam. *Ad Nonam.* *Ant.* Laudate Dominum. *Capitulum et ad absolutionem capituli.* Tu es Domine qui vite et mortis habes potestatem et deducis ad portas mortis et reducis. *Resp. br.* Salvum me fac Deus. *Vers.* Quoniam intraverunt aque usque ad animam meam. Me fac Deus. Gloria. Salvum me fac Deus. *Vers.* Sepe expugnaverunt me a iuventute mea dicat nunc Israel. *Resp.* Et enim non potuerunt

michi. *Oratio ut supra. In secundis vespers. Ant. laudum et psalmi ut in primis vespers. Capitulum. Resp.* O gloriosum thesaurum Flaviade genus inclitum Arimino post creditum, ora pro nobis Dominum. *Ymnus.* Solvimus magno. *Vel iste alius :* Socii corde, *sicut in aliis vespers. Vers.* Sepe expugnaverunt me a iuventute mea. *Resp.* Etenim non potuerunt michi. *Ad Magnificat. Ant.* Hic martyr ¹ linquens mundum nec timens minas iudicum spernens mare et venenum letus vivet in perpetuum. *Ps. Magnificat. Oratio ut supra.* Deus qui beatum Iulianum.

Missa in solemnitate incliti martiris Iuliani protectoris nostri. *Introitus.* Audisti Domine et misertus es mei, Domine, factus es adiutor meus, convertisti planctum meum in gaudium michi, conscidisti saccum meum et circumdedisti me letitia. *Ps.* Exaltabo te, Domine, quoniam suscepisti me, nec delectasti inimicos meos super me. *Gloria. Oratio.* Deus qui beatum Iulianum protectorem nostrum morsus serpentum undasque aquarum superare fecisti, tribue nobis quesumus, per eius gloriosam passionem et mortem diabolica vitare contagia et huius orbis fluctibus conculcatis ad gaudia pervenire perpetua. Per Dominum nostrum Iesum Christum Filium tuum. *Lectio libri Sapientiae.* Tua autem, Pater, gubernat providentia, quoniam dedisti in mari viam et inter fluctus semitam firmissimam, ostendens quoniam potens es ex omnibus sanare etiam si sine rate quis adeat mare. Nosce enim te consumata iustitia est et scire iustitiam et veritatem tuam radix est immortalis. Non enim in errorem induxit nos hominum male artis excogitatio nec umbre picture labor sine fructu. Effigies sculpta per varios colores cuius aspectus insensato dat concupiscentiam et diligit mortue ymaginis effigiem sine anima. Malorum amatores digni sunt morte, qui spem habent in talibus et qui faciunt et qui diligunt et qui colunt. Propter hec et hiis similia passi sunt digne tormenta et per multitudinem bestiarum exterminati sunt. In hoc autem ostendisti inimicis nostris quia tu es qui liberas ab omni malo. Illos enim locustarum et muscarum ceciderunt morsus et non est inventa sanitas anime illorum qui digni erant ab huiusmodi exterminari. Filios autem tuos nec draconum nec venenatorum vicerunt dentes. Misericordia enim tua adveniens sanabit illos. In memoria enim servorum tuorum exterminabantur et velociter

¹ mater cod.

sanabantur ne in alteram incidentes oblivionem non possent tuo
uti adiutorio. Etenim neque herba neque malagma sanavit illos
sed tuus sermo, Domine, qui sanat omnia. Tu es, Domine, qui vite
et mortis habes potestatem et deducis ad portas mortis et reducis.
Deo gratias. Amen. *Graduale.* Salvum me fac, Deus, quoniam in-
traverunt aque usque ad animam meam. Infixus sum in limo pro-
fundi et non est substantia. Alleluia. *Vers.* Habentem fiduciam in
Domino beatum Iulianum et orantem cum anguibus submerserunt
in pelago. *Sequentia:*

Laude dies hoc conetur
Christo detur et letetur
Turba fidelis nostra.
Martir vicit moriendo
Consul reus seviendo
Sanctum temptat frustra.

Ora iubet hec portenta
Miles spernit es et cuncta
Demonumque effigies
Quem turbatus miser stratus
Opus inquit est elatus
Castigeris pluries

Ignem dicit adhiberi
Ut si possit is moveri
Sed nec penis terretur.
Non timebo tuos ignes
Malefacis ut malignes
Tunc vinculis tenetur

Teter carcer recl[au]dit
Pia mater quem alludit
Fidei constantia.
Ut probetur tyro fortis
Adest dies sancte mortis
Venit et instantia.

Presul iurat per numina
Perque deorum fulmina :
Te mergam sicut reum.
Iubet sacco hunc ligari
Mitti cum arena in mari
Ut sic mactaret eum.

Dux invictus ait : Deum
Credo Iesum dulcem meum
Quo quis non confunditur.
Nutu statim impietatis
O potentia iniquitatis
Iustus hic submergitur.

Sacco sutus et arena
Iulianus gravi pena
Moritur cum anguibus.
Almum Deo reddit spiritum
Quem servavit mundo invictum
Regnans in celestibus.

Adit corpus Proconissus
Et politus nobis missus
In aquis lapis natat.
Martir victus occiditur
Sed victor iste cernitur
Dum occisus imperat.

Grave fertur super aquas
Et in nostras venit horas
Manibus angelicis.
Gaude felix Ariminum
Et ora pium Dominum
In psalmis et canticis.

Ut nunc assistat opere
Qui te ditavit munere
Se dignetur te tueri
A pravis operibus.
Qui donavit Iulianum
Tale munus non sit vanum

Sed det nobis suam manum
 Ornans nos virtutibus
 Nos redemit et exemit
 Ab angustia qua nunc gemit
 Omnis demon quem hoc premit
 Mundo gravi exilio.
 Assiste piis operibus
 Deus tuis fidelibus
 Defende nos a Manibus
 Quos creasti Filio.

Pie Iesu miserere.
 Tu salvasti, pastor vere
 Oves istas quas videre
 Fac tecumque manere
 Digne pater celorum.
 Qui equalis in paterna
 Maiestate sempiterna
 Unus homo ex materna
 Carne spiritu nos eterna
 In fine seculorum.

Amen.

Evangelium secundum Iohannem. Amen, amen dico vobis : Nisi granum frumenti cadens. Et reliqua.

Offertorium. Exaltabo te, Domine, quoniam suscepisti me, nec delectasti inimicos meos super me. *Secreta.* Suscipe, Domine Deus omnipotens, hanc immaculatam hostiam quam tibi in beati martiris tui offerimus celebritate Iuliani et per eam populo tuo salutem largire placatus. Per Dominum nostrum.

Prefatio communis dicatur.

Communio. Ostendebat autem benignitas Salvatoris nostri diversa beneficia circa variis languoribus occupatos ad honorem martiris sui Iuliani ; nam ceci claudos ambulare videbant, surdi vero mutorum verba suscipiebant.

Post Communionem. Oratio. Sumpto, quesumus, Domine mirabilis sacramento salutis, da populis tuis, ut intercedente beato Iuliano milite tuo ad tui amoris festinent ardorem. Per Dominum nostrum Iesum Christum.

Nulli ergo *etc.* nostre approbationis et constitutionis infringere *etc.*
 Si quis autem *etc.* Datum Romae apud sanctum Petrum, kl. Iunii pontificatus nostri anno nono.

S. PATRICIUS IN MONTE CRUACHAN AIGHLE

Hic annus cum sit universo populo Hiberniae omni caerimoniarum genere celebris, quibus agitur quingentesimus supra millesimum anniversarius ex quo S. Patricius insulae littus attigit, christianae fidei doctor et magister, ne prorsus in nostris Analectis desiderentur quae festos illos dies commemorent, edemus narrationem quae adhuc latuit in uno codice A. 9 bibliothecae Franciscanorum Dubliniensis, a p. 24, col. 1, ad p. 25, col. 2¹.

Codex est miscellaneus, saeculi XV (ut coniecimus ex scribendi ratione), complectens Vitas sanctorum aliquot et alia eiusdem generis sive ex Vitis desumpta sive breviter de gestis sanctorum tractantia. Erat, ineunte saeculo XVII, Lovanii penes Iohannem Colganum, Hibernum hagiographum, quo circiter tempore Minorita quidam in marginibus annotavit modo verba quaedam latine reddita modo gadelica vocabula prisca et intellectu difficiliora. Fueritne is annotator ipse Iohannes Colganus (quod, nisi omnia nos fallunt, minus veri simile est), an, qui operam studiumque navabat in eodem Hagiologio hibernico, Hugo Wardeus, an alius quispiam, incerti haeremus. Quisquis is fuit, narrationem hanc inscripsit: De S. Patritio. Glossemata suis locis in ima pagina reposuimus. Capitula distinximus ea fere ratione qua in codice paragraphi habentur, numerosque indidimus, et scripturae compendia silentio solvimus, praeter pauca quaedam sive minus perspicua sive minus crebro usitata, in quibus reddendis usi sumus typis italicis, qui dicuntur.

¹ Mentionem iniecit Carolus PLUMMER, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, Catalogue, num. 161. Codicem excussimus, MS. A. 9 (*Franciscan Convent, Dublin*), in *Ériu*, t. X (1928), p. 160-69; de hac narratione p. 163, num. 3.

Cum ceteris quae in codice A. 9 continentur, et praesertim cum iis quae proxime antecedunt et sequuntur, nihil omnino commune habere videtur huius narrationis argumentum. Super-
vacaneum ducimus inquirere de fontibus gadelicis ex quibus hauserit hagiographus. Etenim erudita femina Catherina Mulchrone, quae de Vita tripartita S. Patricii (BHL. 6509) ante paucos annos egregie ac cumulatissime disputavit¹, novam editionem praelo comparat². Interea tamen haud incommodum fuerit, hanc narrationem typis esse mandatam, ut cum ceteris S. Patricii Vitae plenioribus conferatur. Scriptor enim e variis litterarum gadelicarum monumentis, quorum aliquot exstant, varios locos opportune collegit atque exscripsit, quos breviter recensere satis erit.

Capitula 1 et 2, cum prima sententia capituli 3, et capitula 6-13, eadem fere exhibent, immutatis nonnullis, suppressis aliis quae leguntur in Vita Tripartita³, in Vita gadelica codicis qui Lebor Brecc nuncupatur⁴, in Vita gadelica codicis 10 bibliothecae Dubliniensis King's Inn⁵, in Vita gadelica codicis Dubliniensis Academiae Hibernicae qui Liber Flavus Fergusiorum dicitur⁶, in Vita gadelica codicis Parisiensis bibliothecae Nationalis⁷; breviter etiam in pia illa contione, recentioris aetatis, de gestis S. Patricii quae typis mandata est⁸.

In hac narratione carmen Atagar techt aptiore loco insertum

¹ Die Abfassungszeit und Ueberlieferung der Vita Tripartita, in Zeitschrift für celtische Philologie, t. XVI (1927), p. 1-94.

² In Mediaeval and Modern Irish Series, de qua infra in Bulletin des publications hagiographiques.

³ BHL. 6509; ed. Whitley STOKES, The Tripartite Life of Patrick, t. I, a p. 112, l. 27, ad p. 120, l. 9.

⁴ PLUMMER, Miscellanea Hagiographica Hibernica, Catalogue, num. 59 (1); ed. STOKES, op. c., t. II, a p. 474, l. 16, ad p. 478, l. 9.

⁵ PLUMMER, op. c., num. 59 (2); ed. R. I. BEST, inter Anecdota from Irish Manuscripts, t. III (1910), a p. 36, l. 22, ad p. 39, l. 11.

⁶ PLUMMER, op. c., num. 59 (6); fol. 30, col. 2.

⁷ Manuscrits celtiques et basques, num. I. 38; PLUMMER, op. c., num. 60 (4); fol. 75, col. 1.

⁸ Inter Seanmóiri Muighe Nuadhad... iar n-a ... gcur i n-eagar ag na macaibh-léighinn do Chonradh Chuilm Naomhtha, t. I (1906), p. 60-85, prope finem.

est quam in *Vita Tripartita* et in *Vitis gadelicis* codicum *Lebor Brecc*, *King's Inn*, *Parisiensis* ¹. Quae autem in fine describunt formam speciemque ultimi iudicii, vel invito in memoriam revocant permiram illam et vere hibernicam lucubrationem de *S. Patricio Scottorum iudice*, quam e *Libro Flavio Fergusiorum* edidimus ².

Verum, ex iis fontibus excerpta tantum hausit hagiographus, Huc referendam censemus primam capituli 1 sententiam, quam, uti in gadelico erat perplexa et obscura, ita in nostra versione latina ambiguam esse voluimus. Nam utrumlibet significare potest, sive id, quod mox inducetur, unum solumque esse quod *Patricius a Domino impetraverit*, sive unum aliquid esse ex pluribus, alia vero silentio esse praetermittenda. Tria enim passim tradi solent, quae his verbis a *Tirechano* concipiuntur: « Hae sunt tres petitiones *Patricii* ut nobis traditae sunt *Hibernensibus*, rogans: I. Ut suscipiatur unusquisque nostrum paenitentiam agens, licet in extremo vitae suae, iudicii die, ut non claudatur in inferno; haec est prima. II. Secunda, ne barbarae gentes dominantur nobis in sempiternum. III. Ut ne supervixerit aliquis nostrum, id est *Hibernensium*, ante septem annos ante diem iudicii, quia septem annis ante iudicium delebuntur equore; haec est tertia ³. » Prima petitio cur omissa sit, non perspicimus. Fortassis quod minus cum theologiae placitis consonare visa fuerit, eam ob causam res tota silentio praetermissa est. Alteram petitionem haud scio an ideo praeterierit hagiographus quod, cum scriberet, iam pridem Angli in *Hibernia* constiterant.

In reliquo capitulo 3 continentur quaedam affinia cum iis quae habet *Vita gadelica* ex *Lebor Brecc* ⁴. Respondet *Vita Tripartita* ⁵, afferunturque loci haud absimiles ex antiquis

¹ In ceteris desideratur carmen. Alibi legi in *Tripartita*, alibi in reliquis *Vitis gadelicis*, advertit *Catherina MULCHRONE*, l. c., p. 26.

² A *Tale of Doomsday Colum Cille* should have left untold, in *Scottish Gaelic Studies*, t. III (1929), p. 73-83; *Addenda et Corrigenda*, p. 188-99.

³ *BHL*. 6496; ed. *STOKES*, op. c., t. II, p. 331.

⁴ Ed. *STOKES*, op. c., t. II, p. 484, l. 4-17.

⁵ Ed. *STOKES*, op. c., t. I, p. 124, l. 1-10.

monumentis quae servavit Liber Ardmachamus. Sed asceticos illos labores S. Patricii non persequemur, de quibus olim fuse lateque disputavimus ¹.

In gadelicis Vitis nusquam legere meminimus quae hic habentur in capitulis 4 et 5, praeter tetrasticha duo, de quibus suo loco dicetur ².

Restat ut gratias agamus amplissimas d. v. J. G. O'Keeffe, qui in interpretatione concinnanda et perpolienda magnum adiuumentum nobis attulit.

Paulus GROSJEAN S. I.

NARRATIO GADELICA

1.¹ Is æn and dia tarta do Patraic isin duir-pennait a Cruachain Aighle. Is mor in airmitin doratt Dia do Patraic .i. do bai i Cruachain Oighle fo indshamail ² Crist co n-desidh ann for cloich moir 7 ceithri clocha ³ uime do cach ⁴ aird ina carcair, 7 is andsin atbert Patraic :

« Ataghar ⁵ techt a Cruaich crunn ⁶,
drong cen crabadh ar mo cind,
romgab egla fri set seall ⁷
.x.c. cend ic tagra frium

Fiallach temhrach ⁸ duibhe dét
co n-dath ég os ruibhe ⁹ rat ¹⁰,
teora buidhne derbha decc,
.x.c. cach buidhne atat. »

2. Is annsin tainic Victor aingel dia agallaim dia sathairn do sunnrudh im ceann aithce, 7 atbert fris : « Ní tabair in Coim-

¹ In marg., manu recentiore : De S. Patritio. — ² (fo i.) fo in talmain cod. — ³ .ii. add. cod. — ⁴ can cod. — ⁵ .i. timeo add. sup. lin. man. rec. — ⁶ cruim cod. — ⁷ quaedam add. sup. lin. man. rec. quae iam legi non possunt. — ⁸ locus in cod. obscurus. — ⁹ .i. muine add. sup. lin. man. rec. — ¹⁰ rôt cod.

¹ Patriciana, in Anal. Boll., XLIII, 250-55.

² Pp. 354, 355.

dhi duitsiu *amail cuincidh*, ar is trom lais na hitcidha 7 na hathcuinnce talchara ¹ hsiridh. » — « In fair sin dofuith ² lais? » ol Patraic. — « Is fair éigin, » or in t-aingel. — « Is fair dno dofuith liumsa, » or Patraic, « ni rachsa asin Cruachan cu rob marb ann, mina tarda-sum dam uile na hitcheda cuin-cim. »

3. Bai *iarum* Patraic co todhernum ³ trom 7 co nderaib falcmara ac edarguidhe fora Deantaidh 7 fora Duilim o satarn Inite co satarn Casc, gen digh, cen biadh, cen cotladh, acht dereoil ⁴ nama. Ar ba hamlaid nobith betha Patraic cech læ .i. no gabadh na tri cæcat salm cona cainnticib 7 cona coibhsinaib 7 cona dib cetaib airnuigthe ele no gnath-aighedh do binngabhail cach læ, 7 dognidh aifrenn 7 for-ceadul dia deiscibal 7 dona buidhnib ar cena, 7 no beridh sighen na croiche Coimdata fo cet isin lo tara gnuis ar méd todhernaid demna fair. Ba he sin trathgnimrad Patraic o maitin co fescar doneoch ro hairmithea. No geibid uero tri .l. salm i tosach aidchi 7 da cet slechtuin leo, 7 in rann deidinach na haidhchi innus nobidh i n-uscidaib ⁵ fuaraib co seacdaib a cnama, 7 iarsin no hinnabrad ⁶ for lic luim in began codulta dognidh, 7 nobid cloch fona cind, 7 in ur-croicind nobidh uime co tumta i n-usqui fhuar, hoc est in tan no geibidh uime co secadh ina medhon.

4. Nobidh trath Patraic .xl. in Corgais gen digh, gen biadh dogres, *amail* adubairt Gilla Amduba ⁷ ar deismirecht :

« Caris Patraic Puirt Macha
mac Alpraind — fa hard-riagail —
o Inít co Caisc gan biadh ;
noc<h>or mo pian do planaib. »

5. Ba hi tra proind Patraic in cach aimser gnath genmoha in Corgus .i. æn dechmad arain tuir 7 deogh d'uisqui criatha ina diaigh, *amail* itbert fein :

¹ móra *add. sup. lin. man. rec.* — ² chinn no tuit *add. sup. lin. man. rec.* — ³ .i. dubh *add. sup. lin. man. rec.* — ⁴ dereoil *cod.* — ⁵ (i n-u.) i n-usadaib *cod.* — ⁶ codladh *add. sup. lin. man. rec.* — ⁷ Amdhudha *post correctionem manu rec., quae in marg. add. : Giolla Amdhuda sen-ughdar.*

« Aen *dechmad* cach tratha, a Dhé,
leor lim co la bi,
gen mir n-annlainn ina diaigh
acht deogh d'*usqui* criadh dom'cli.

Mo creit fri talmuin go tend,
cloch fom' tæb is *cloch* fom' cend,
mín urfliuch is beith a pein
ar teithed ifrind ¹ ainfeil.

M' fiacail do rochuir os ma cind,
atlochur do Ri na rind,
ni deacaidh feoil tairsi sis,
ni tainic gó anís dia cind. »

6. Bai tra Patraic annsin i Cruachan gen digh, cen biadh, fo cosmailus Maissi mic Amra, amail bot cosmailse tre cach n-ecna ar cena doratt Dia doib diblinaib : ro las in muine ara mbelaibh ; ro ainseat .xl. laithe 7 aidhche diblínaibh ; se .xx. bliadhan ais cechtar de ; ní fes dno deimin adh-nacuil cechtar de.

7. Is iar forcenn in .xl. aidche sin tra ro linadh fairsum in Cruadchan d'enlaith cirdhuibh co na facaidh nem na talam sechu. Demna sut. Iarum tangadar d'urcoit do Patraic, 7 gabais ² salma eascuine foru. Nir lotadar na heoin uadha ar son a írnaiti.

8. Tainic ferg in cleirigh frisna henaibh gur roben a clog forro, co cualadar fir Eirenn, iter mna 7 fhir, iter og 7 shen, iter beo 7 marb, gur romeabaid bernd asin clucc iarsin. Conidh e sin ata in Bernach (no Bernán) ³ Brighde aniu.

9. Teichseat iarum iarsin ⁴ na demna, co na tainic deman iarsin a tir n-Ereann co cend secht la 7 secht n-aidhce 7 secht mis 7 secht m-bliadhan.

10. Cíís Patraic iarum conat uile-sruth dian-dér tara gruadhuibh 7 caíís co falcmar tar a casair sis. Do luidh iarsin Uictor aingel dia coimdighnacht .i. Patraic, 7 glanuis in casair 7 coiscid na dera.

11. Et dobert iarsin enlaith glé-geal in comfhad radaire for gach leth do mullach in Cruachain iter muir 7 tír, 7 can-sat ilceola examla. Bindithe na ilceola in domuin na ceola

¹ ifrern cod. — ² gabum cod. — ³ (B. no B.) Bernach dan cod. — ⁴ (iarum iarsin) sic cod.

sin do canat do Patraic. Aingil iarum tangatar annsin do coimdighna Patraic.

12. « Bera urdoil in t-sloigh ut lat, » ol in t-angel, « do anmannaib dochum nime, urdail a faicidh forsan muir. » — « Ní bedh maith damsa sin, » ol Patraic, « oir ní cian mo radarc mara-sa. » — « Rotfiadh-sa iter muir 7 tir, » ol in t-angel.

13. — « In fil anaill, » ol Patraic, « atcotar ¹ dam acht sin? » — « Fil, » or in t-angel: « moir-seiser cach mairt sathairn do tabairt doit o pianaihb ifrinn co brath. » — « Mo Dé bróetha, » ol Patraic, « ní furail dam da fer dec cacha sathairn. » — « Rotfia, » ol in t-angel, « 7 dingaib don Cruachan. » — « Ní dingeb, » or Patraic, « o romcraide co romdingnaither ². In fil anaill, » ol Patraic, « atcotar dam? »

14. — « Fil, » or in t-angel. « Muir moradhbail tar Ereenn secht mbliadhna riam brath, na tí forcedul Ainnte-Crist dá saebadh 7 dia n-etarsgaradh fria n-Dia fadeisin. » 7 atbert: « Biaidh Eire a fas secht mbliadhna riam brath. A lla beirit na da righ-suide <.x.> i Sliab Sioin, 7 beirit na .iiii. srutha tenedh um in Sliab, 7 beite .ix. muinntera nime 7 muinnter ifrinn cona .x. muinntera uile sin, 7 curob misi fein bus brethem for feraibh Ereenn isin lo sin. »

7 rl.

VERSIO LATINA

1. Hoc unum est eorum quae concessa sunt ¹ Patricio aspere corpus afflicti in Vertice Aquilarum ². Magnum honorem Deus Patricio tribuit. Fuit enim (Patricius) in Vertice Aquilarum ad similitudinem Christi ³, ibique com-

¹. i. do geubus mé *add. sup. lin. man. rec.* — ² sic *cod.*; satisfiat *add. sup. lin. man. rec.*

¹ Vel ex eo exordio satis elucet, haec excerpta esse e quibusdam scriptis quae fusius vitam moresque S. Patricii persequabantur.

² Gadelice *Cruachán Aighle*. Mons est in comitatu Mayo situs, qui etiam, mutato anglice nomine, *Croagh Patrick* nuncupatur, id est Mons seu Vertex Patricii.

³ Haec, ut ex aliis locis perspicitur, significant Christi ieiunium in deserto.

moratus est super lapidem quemdam grandem, (erantque) lapides quattuor circa eum, ad caeli regiones quattuor, in eius carcere ¹. Quo tempore ait Patricius :

« Timeo adire Verticem rotundum ².

Turba impia mihi praestolatur.

Timor me apprehendit in via per aliquantum tempus
Decies centena capita pugnancia contra me.

Caterva collis, nigris dentibus ³,
cum colore mortis, supra vallum ⁴ sulfureum,
tredecim catervae profecto ⁵,
decies centeni in singulis catervis ».

2. Tunc advenit Victor angelus ⁶ ut sermonem cum eo haberet, sabbato, ut expresse dicamus, exeunte nocte, dixitque ei : « Non largitur tibi Dominus quae postulas. Parum enim ei placent preces (tuae), petitionesque pervicaces et perpetuae ⁷. » — « Hoccine, » inquit Patricius, « eius est beneplacitum ? » — « Ita est profecto, » ait angelus. — « Agedum, mihi vero, » inquit Patricius, « hoc placet : a monte non discedam, usque ad extremum spiritum, nisi concessa mihi fuerint quaecumque postulo. »

3. Postea mansit Patricius in gravi dolore, interque profusas

¹ Carcer, gadelice *carcair*, Hibernis est tugurium lapideum a monacho erectum, in quo preces fundat et corpus affligat.

² Ea quippe est species et forma montis illius.

³ Ita si intellexeris gadelicum verum, haud scio an hic referantur vulgares superstitiones, quae passim in Hibernia fingeantur, veteres populorum deos, a verae fidei nuntiis depulsos, superficiem insulae deseruisse ut domicilium haberent intra colles tumulosque. Quod artissime coniunctum esse cum priscorum hominum sepulcris, demonstrarunt ii qui Hiberniae antiquitatibus studuerunt. Sed aliter forsitan vertere oportet hunc verum cum sequenti : « Caterva, nigris dentibus, cuius genae colorem mortis prae se ferunt supra frutices (nempe barbam?) rubeas (si legeris *rót*, quasi pro *ruad* ; uel aliter etiam : sulfureas). »

⁴ Hoc vocabulum significare potest fossam oppido circumductam, quales plurimae exstant in Hibernia.

⁵ Vel aliter : « tredecim catervae faeculentae ».

⁶ Is est qui S. Patricio praecipue invigilasse legitur.

⁷ Aliter forte intellegendum est : « suntque pervicaces petitiones quas postulas ».

lacrimas, supplicans Factorem suum et Creatorem, a sabbato primo Quadragesimae ad sabbatum quod Pascha proxime praecedit, sine potu, sine cibo, sine somno nisi tenui. Haec enim Patricii erat cottidiana vivendi consuetudo : decantabat tres psalmorum quinquagenas ¹ cum canticis eorum et confessionibus ² eorum, et cum ceteris eorum precibus ducentis, quae cottidie solebat suaviter decantare. Faciebatque missam, docebatque cum discipulos suos tum turbas. Signum crucis Domini centies diebus singulis faciei imprimebat, ad modum molestiae quam inferebant ei daemones. Hic erat Patricii ordo diurnus a matutino tempore ad vesperum, si quis eum recensere velit. Ineunte vero nocte, decantabat tres psalmorum quinquagenas, simulque bis centies in genua procumbebat. Per ultimam noctis partem, haerebat in aquis gelidis, donec congelarentur eius ossa. Posthaec in nudo lapide capiebat parum illud somni, quod sibi concedebat. Subiacebat capiti lapis aliquis, eratque circa eum pellis madida, quae in aquis gelidis fuerat immersa, ita ut in ea (pelle) congelaretur (Patricius).

4. Solebat Patricius per Quadragesimam antepaschalem remanere sine potu, sine cibo, uti refert in suo carmine Gilla Amduba ³:

« Hoc delectabatur Patricius, ex oppido Machae ⁴,
filius Alprandii ⁵, (sublimis haec erat regula),
ab ineunte Quadragesima ad Pascha esse sine cibo.
Nulla corporis afflictio hac maior erat. »

¹ Nempe totum Psalterium, quod solebant Hiberni trifariam dispertire, passimque nuncupare *na tri coecait*, id est « tres quinquagenas ».

² Haud scio an intellegendae sint antiphonae, an litaniae paenitentiales, quales edidit Carolus PLUMMER, *Irish Litanies* (= *Henry Bradshaw Society*, 1925.)

³ Is poeta est Hibernus, saeculi XII (Kuno MEYER, *Primer of Irish Metrics*, Dublinii, 1909, p. 43), cuius nomen rectius scribitur Giolla Modudha Úa Casaide. Solet tamen carmen, cuius hoc primum est tetrastichon, ascribi Cuimineo Connerensi; vid. PLUMMER, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, Catalogue, num. 199.

⁴ Haec est civitas Ardmachana.

⁵ Perperam *mac Alpraind* pro *mac Calpraind*, quae forma est hibernica nominis Calpurnii, S. Patricii patris.

5. Hoc autem erat Patricii prandium communibus anni temporibus, (nempe) excepta Quadragesima: pars decima unius panis sicci, ac dein haustus aquae lutosae, ut ipse dixit:

« Pars decima singulis horis ¹, o Deus,
satis est mihi ut una die vivam (?),
sine buccella condimenti postea,
nisi tamen haustus aquae lutosae corpori meo.

Corpus meum in nuda humo rigide,
lapis sub latere meo et lapis sub capite,
locus planus, aqua madidus, in aliquo colle, haerere in
ut effugiam infernum inhospitalem. [dolore,

Deus meus, qui ex ore meo cecidit —

gratias ago Regi siderum:

cibi carnei nihil umquam trans eum descendit,

mendacis verbi nihil umquam trans eum ascendit ². »

6. Erat igitur Patricius in Vertice sine potu, sine cibo, in similitudine Moisis filii Amrae, cui similis erat in ceteris quae ad sapientiam pertinebant (?) quaeque utrique concessit Deus: succensus est rubus coram iis; uterque mansit (in monte) quadraginta dies et noctes; aetas utriusque, sexies viginti anni; et utriusque sepulcrum ubi sit, incertum ³.

7. Expletis noctibus iis quadraginta, ita repletus est Vertex avibus nigerrimis, ut prae iis neque caelum neque terram videre posset (Patricius). Daemones ii erant. Advenerunt ut Patricio nocerent, qui contra eas decantavit psalmos maledictionis. Neque dimiserunt eum aves ob preces eius.

¹ Ita quidem carmen, quod hoc loco diversum a prosa videtur, nisi tamen finxeris, librarii mendo quopiam, immutatas esse voces, quae saepe leguntur in scriptis gadelicis, significantque: « a certa quadam hora canonica ad eandem horam canonicam die insequenti recurrentem, » id est diem unam et noctem; cf. *Anal. Boll.*, XLV, 79, 80, 83.

² Cur huc inductum sit tetrastichon de dente S. Patricii, non perspicimus. Idem fere habebis ex Libro Lageniensi, apud Whitleium STOKES, *The Tripartite Life of Patrick*, t. I, p. 140, annot. 7.

³ Haec quattuor similia esse inter Patricium et Moisen, primus annotavit Tirechanus (*BHL.* 6496) paulo ante finem sui *Breviarii*.

8. Ira concitus est clericus in aves, campanulamque suam adversus eas percussit, ita ut audirent Hiberni, mulieres et viri, iuvenes et senes, vivi et mortui, utque fragmentum inde a campanula excideret. Quam ob rem hodie dicitur (ea campanula) Bernach seu Bernán ¹ Brigidae.

9. Dein abierunt daemones, posteaque nullus in terram Hiberniae advenit daemon per dies septem et noctes septem et menses septem et annos septem.

10. Lacrimatus est dein Patricius, ita ut rivus quidam vehementium lacrimarum genas eius oppleret, profuseque flevit, (manantibus lacrimis) desuper in eius casulam. Tunc advenit Victor angelus, qui solatium praeberet ei, nempe Patricio, extersitque casulam et lacrimas cohibuit.

11. Posthaec adduxit (angelus) aves candidas lucidasque, qua longissime conspectum oculi ferebant, ex omni parte summi Verticis, terra marique. Cantabantque multos variosque modos musicos. Dulciores erant omnibus huius mundi musicis modis, modi quos Patricio occinebant. Tunc accesserunt angeli qui Patricium solarentur.

12. « Tot animas in caelum adduces, » inquit angelus, « quot sunt (aves) in ista caterva, quotquot vides super mare. » — « Ista mihi nulla erit merces, » inquit Patricius. « Parum enim patet spatium maris quod ego video. » — « Habebis mare terramque ², » inquit angelus.

13. — « Estne quid aliud, » inquit Patricius, « quod mihi etiam conceditur? » — « Est profecto, » ait angelus: « septem (animae) singulis sabbati feriis tertiis ³. (conceduntur) tibi

¹ Id est, si verbum fingere licet, Fragmentaria.

² Nempe, quotquot aves vides terra marique, tot habebis animas.

³ Sane hoc loco aliquid corruptum est. Ceteri scriptores qui eadem rettulerunt duarum rerum mentionem hic iniciunt. Exemplo sit Vita Patricii gadelica edita a d. v. R. I. BEST, inter *Anecdota from Irish Manuscripts*, t. III (1910), p. 37: « morfesiur cecha dardain 7 da fher decc cecha sathuirn, » id est « homines septem singulis feriis quintis et duodecim singulis sabbatis ». Conicimus, ex verbis aliquot haud absimilibus, librarii mendo ortum esse quod in codice legimus, nisi forte intellegere malueris sive « feria tertia cuiusvis hebdomadis » (quod tamen cum iis, quae ceterae Vitae gadelicae habent, parum concordat), sive « singulis sabbatis matutino tempore » (legendo *matain* pro *mairt*).

e poenis inferni eripiendae, ad diem iudicii. » — « Mo Dé bróetha ¹ », inquit Patricius « enorme mihi non est, ut duodecim homines concedantur singulis sabbatis. » — « Habebis, » ait angelus, « at Verticem relinque. » — « Non relinquam, » inquit Patricius, « quia corpus afflixi, donec satisfactum mihi erit ². Estne quid aliud, » inquit Patricius, « quod mihi obtingit? »

14. — « Est, » ait angelus: « mare magnum (erit) super Hiberniam per annos septem ante iudicium (ultimum), ne veniat doctrina Antechristi eosque (nempe Hibernos) pervertat, et secernat a Deo suo. » Dixitque: « Erit Hibernia deserta per annos septem ante iudicium (ultimum) » Die quo erunt in monte Sion regii throni duo<decim>, et quattuor fluvii ignei circa montem, et novem familiae caeli aderunt, et plebs inferni cum cunctis suis decem (familiis), ut ego iudex sim Hibernorum illo die. »

¹ Hoc vel simile quidpiam tradunt prisci scriptores fuisse Patricii solitum iuramentum. Sunt qui vertant sive « Per Deum meum iudicii », sive « Per iudicium Dei mei, per divinum iudicium. » Nobis vis vocabulorum obscura est.

² Hoc et alia similia quae referunt alii hagiographi, in mentem revocant locum *Genesis*, 32, 26: « Non dimittam te, nisi benedixeris mihi. »

UN COLOPHON GÉORGIEN DE THORNIK LE MOINE

Au nombre des témoignages directs que nous possédons encore sur les origines du couvent des Ibères au mont Athos, il faut compter en premier lieu les colophons autobiographiques des manuscrits donnés ou composés par les fondateurs eux-mêmes. S. Georges l'Hagiorite, dans sa Vie des SS. Jean et Euthyme¹, cite expressément cette source parmi celles qu'il a mises à contribution.

Quelques-uns de ces textes importants ont été retrouvés depuis longtemps déjà, et l'on est en droit de s'étonner que, jusqu'à ce jour, ils soient demeurés inédits ou si mal publiés. Cette négligence ne tardera plus à être réparée, grâce au catalogue des manuscrits géorgiens de la bibliothèque des Ibères, que M. Rob. P. Blake donnera prochainement à la Revue de l'Orient chrétien, comme suite à sa description des manuscrits géorgiens de Jérusalem. En attendant l'apparition de cet ouvrage, M. Blake nous a confié le soin de publier ici un colophon historique provenant du même fonds, mais qui a cessé d'appartenir à la bibliothèque d'Iviron.

Ce mémorial se lit au recto et au verso d'un feuillet de parchemin faisant partie du manuscrit grec n° 62 de la ci-devant bibliothèque Synodale de Moscou. De la photographie que M. Blake nous a communiquée, il ressort que la partie écrite des deux pages mesure approximativement 0^m,25 × 0^m,16. L'écriture, sur deux colonnes de 16 lignes, est en ḡuṣuri minuscule, étonnamment semblable à celui de la bible Athonite de l'an 879. Çà et là quelques lettres sont devenues illisibles. Les deux faces du feuillet portent des barbouillages et trois inscriptions, dont

¹ Ch. 5, *Anal. Boll.*, t. XXXVIII-XXXIX, p. 15 ; cf. t. XLIX, p. 284.

l'une, en russe, indique le contenu du volume : Iōanna Zlatoustagō na Mathéa. L'autre dit en grec : Τοῦτο βιβλίον ἐστὶν τῆς μονῆς τῶν Ἱβήρων.

D'après le catalogue de Vladimir (1), ce feuillet portait autrefois le n° 377. Il semble avoir passé en tête du volume.

Le texte du colophon est incomplet du commencement. Il débute au milieu d'une phrase qui, ainsi mutilée, n'est plus entièrement intelligible. Voici la partie restante du document. Nous en respectons, aussi fidèlement que possible, l'orthographe et la ponctuation.

///ბით მოხედვითა არსებაჲ უწდომელისა წმიდისა სამეობ-
სადთა და მისა მიმართ ღმობიერად ვედრებითა დედოფლისა
ჩუენისა წმიდისა ღმრთის მშობელისადთა : ძალითა საუფლისა
ჯუარისადთა <რო>მლითა ყო მხოლოდ შობილმან გხნა ჩუენი
და მეოხებითა წმიდისა ნათლის მცემელისადთა : და წმი-
დათა მოციქულთადთა : და წმიდისა სტეფანე პირველ დია-
კონისა და პირველ მოწამისადთა : მეოხებითა წმიდისა გიორ-
გისითა და ყოველთა წმიდათა მოწამეთადთა რომელთა
აჩუენეს ღუაწლი ათეული მოხწრაფედ დათხევითა სისხლთა
მათადთა : მეოხებითა დიდად განსაკვრვებელთა წმიდათა
მღდელთ მოძღუართადთა : რომელთა ძლიერად იღუაწეს წმი-
დათა ეკლესიათა თჳს დიდად დაშვრეს წინა აღდგომითა წყე-
ულთა მწვალებელთა : და ვითარცა ეკალი განჭფხურეს ძირი
ყოვლისა უკეთურებისაჲ : და ეკლესიათა მიუპყრეს მართლი.
სარწმუნოებაჲ : და მოწმუნეთა დაგვმტკიცეს ვითარცა ხილუ-
ლი. წესი აწინდელისა ქცევისაჲ. ამისვე სახოებისა და საუკუ-
ნოება. ცხორებისა თჳს : მე იოვანე თორნიკ ყოფილმან ძემან
სულკურთხეულისა უფლისა ¹ ჩორდვანელისამან. შრომაჲ

¹ interpositum contractis litteris.

(1) Manuscrit sur parchemin, daté de l'an 1006 ; 377 feuillets d'environ 0^m,385 × 0,275, contenant les 44 premières homélies de S. Jean Chrysostome sur l'évangile selon S. Matthieu. VLADIMIR, *Sistematiceskoe opisanie rukopisej Moskovskoj Sinodalnoj biblioteki*, t. I. Manuscrits grecs (Moscou, 1894), p. 60.

ვყავ და დავწერე წმიდაჲ ესე წიგნი რომელსა ეწოდების განძი : რომელი დაგვდევს ჩუენ წმიდათა და დიდთა სოფლიოთა ექუსთა კრებათა : და სანატრელთა სამებისა წმიდისა შემწეთა წმიდათა მღდელთ მოძღუართა შეკრბეს წმიდათა გან. წიგნთა და ჩუენ სამოძღურებელად მოგუცეს: რომლისა გან გამოჰკრთებიან წუეთნი საღმრთონი და ესხურებიან გულსა მორწმუნეთასა : და განაბრწყინვებენ უფროჲს მცხინვარებასა მზისასა. რომელთა კეთილად გულის გმაყონ და სარწმუნოებით შეიწყნარონ :

აწ გვედრები ყოველთა მ<ლ>რწმუნეთა [verso] ქრისტეს <ძესა> ღმერთისა ჩუენისათა ვინცა აღმოიკითხევდეთ წმიდათა ამათ წერილთა. ყავთ გსენებაჲ ჩემი. ლოცვათა შინა თქუენთა : რომელი არა ღირს ვარ გსენებად ქრისტეანეთა თანა ბოროტთა საქმეთა ჩემთა გან : არამედ სასოებაჲ ხოლო მაქუს მოწყალებათა ღმრთისათაჲ და მოიგსენენით. რომელნი ესე მიგსენებიან. პირველად მოძღუარი ჩემი იოვანე აბულ ჰერით და ძმაჲ ჩემი იოვანე ვარაზვაჩე: და შვილნი ჩუენნი სულიერნი და გორციელნი მიქაელ და ჩორდვანელი: ექუსოვიტი : და ბაგრატ პატრიკი : და ჩორდვანელი : და მცირაჲ თორნიკ : და სულნი მშობელთა ჩემთანი და ძმათა და ყოველთა თვსთა ჩემთაჲ : რაჲთა ლოცვითა თქუენითა წყალობა ყოვს ღმერთმან დღესა მას საშინელსა. ოდეს ყოველნი სულნი წარვდგეთ წინაშე საყდართა მისთა შიშუელნი და ქედ-დადრეკილნი : ოდეს ენანი ჩუენნი დუმნენ და საქმენი დაღადებდენ : მას დღესა ღირს გუყვენ უფალმან თქუენ და ჩუენ წარდგომად მარჯუენით მისა : რომლისაჲ არს დიდებაჲ და მისა შუენის თავყვანისცემაჲ მამასა და ძესა და წმიდა სულსა. აწ და მარადის და უკუენითი უკუენისამდე ამენ :

დაიწერა წმიდაჲ ესე წიგნი. ქუეყანასა კარნისასა დასაბამითგანსა წელთა : ხ ფ : ქრონიკონსა : ს ა : გელითა გლაზაკისა მიქაელ მწერალისაჲთა : და შეიმოხა გელითა ჩემ გლაზაკისა სტეფანესითა : ჩუენ თვსცა ლოცვა ყავთ და გაჯეროს ღმერთმან :

და მე გე იოვანე სჯგელოზმან მიუძღუანე წმიდაჲ ესე წიგნი მოძღუარი მართლ-მადიდებლობისაჲ მთასა წმიდა ათონის რე-

მელსა შინა ცხომდებიან¹ კაცნი გორცითა მსგავსად უგორ-
ცოთა : და რამეთუ მეცა მას შინა მოვიღე ხაზს მონაზონეში-
ხად :

¹ Ita codex.

... providentia sanctae Trinitatis natura(m) ... et effusa
ad eam intercessione dominae nostrae sanctae Dei genetricis,
virtute dominicea crucis, qua Unigenitus nostram salutem
perfecit, praesidio sancti Baptistae et sanctorum Apostolorum,
et sancti Stephani primi diaconi primique martyris, prae-
sidio sancti Georgii et omnium sanctorum martyrum qui san-
guinis sui prompta effusione centuplum certamen exhibuerunt,
praesidio plane admirabilium sanctorum hierarcharum, qui
pro sanctis ecclesiis fortiter certarunt, contra maledictos
haereticos acri studio repugnarunt, et veluti spinas omnis
improbitalis radicem exstirparunt, fidem orthodoxam eccle-
siarum confirmarunt, et nobis credentibus quasi normam visi-
bilem hodierni moris praestituerunt.

Eiusdem spei aeternaeque vitae causa, ego itidem Iohannes,
qui Thornicius fui, beati domini Tzordvanelii filius, elaboravi
in describendo sancto hoc libro qui *Thesaurus* dicitur, quem
sancta et oecumenica sex magna concilia nobis condiderunt
et e sanctis libris sanctae Trinitatis beati adiutores sancti
hierarchae collegerunt nobisque ad (nostram) gubernationem
tradiderunt ; unde micant divinae stillae, quibus animae cre-
dentium asperguntur ; quas qui probe intellegent et fidenter
excipient splendidius quam fulgore solis collustrabuntur.

Age vero vos omnes precor credentes Christo filio Dei
nostri, quotquot hos sanctos libros lecturi estis, in orationibus
vestris mei memoriam facite, indigni qui inter christianos
commemorer propter malefacta mea, sed in sola misericor-
dia divina confidentis. Itaque eos memorate qui a me
sunt memorati, in primis magistrum meum Iohannem Abul-
herith, et fratrem meum Iohannem Varazvatse, et filios
nostros spiritales carnalesque Michaellem et Tzordvanelium
Echusoviti, et Pancratium patricium et Tzordvanelium et
Mtsirai Thornicium et animas parentum meorum, fratres
et omnes meos, ut oratu vestro, Deus nobis ignoscat in die

illa terribili, quando ipsi nos omnes coram eius tribunali consistemus, nudi demissoque capite, quando linguae nostrae silebunt et nostra opera clamabunt. Dominus nos in illa die dignos habeat vos et nos, qui ad dexteram eius stemus, cuius est gloria et cui debetur adoratio, Patri et Filio et Spiritui sancto, nunc et semper et in saecula saeculorum. Amen.

Descriptus fuit sanctus hic liber in terra Carni, anno a creatione mundi sexies millesimo quingentesimo, circuli paschalis anno ducentesimo primo, mea, Michaelis librarii manu; colligatus autem fuit manu mea Stephani miselli. Orate pro nobis etiam vosque Deus remunerabit.

Ego itidem Iohannes syncellus sanctum hunc librum, rectae fidei ducem, donavi monti sacro Athoni, in quo corporei homines incorporeorum ritu vivunt, quandoquidem ipse monasticum habitum in eo suscepi.

A l'examen du texte qu'on vient de lire, il apparaît tout d'abord que le colophon du manuscrit de Moscou est une copie. Trois personnages y parlent, chacun pour soi, en leur nom propre : Jean Thornik, donateur du manuscrit, le copiste Michel et le relieur Étienne. Or l'écriture de la pièce est unique et dénote la main d'un calligraphe professionnel.

Cette preuve, il est vrai, ne serait pas décisive par elle-même. D'autres vieux manuscrits géorgiens portent des colophons rédigés comme celui-ci à la première personne, et qui ne sont certainement pas autographes. Tel, par exemple, le codex 9 du couvent des Ibères (le n° 69 de Tsagareli) ¹, qui contient une ancienne version des homélies de S. Éphrem et de S. Jean Chrysostome, copiée au monastère d'Ušk'i en 977. On y lit un long mémorial ², où le même Jean Thornik, par la main de David, neveu de Michel Modrekili, raconte, à la première personne, sa victoire sur Bardas Scleros, en 978. Ce colophon, pour n'être pas autographe, n'en est pas moins l'original au-

¹ A. A. TSAGARELI, trad. O. WARDROP, *Georgian Manuscripts at the Iberian Monastery on Mount Athos*, dans *Journal of Theological Studies*, t. XII (1911), p. 605.

² D. BAKRADZE, *Istoria Sak'artvelosi* (Tiflis, 1889), p. 244; Th. ŽORDANIA, *K'ronikebi da shva masala Sak'artvelos istoriisa* (Tiflis, 1892), p. 108, d'après le précédent.

thentique. On pourrait donc se demander si celui du manuscrit de Moscou n'a pas été dicté de même au copiste Michel, moins la phrase où le dit Michel et le relieur Étienne parlent en leur nom personnel. Mais sur le codex 9 d'Ivion, l'apostille ajoutée par Thornik est postérieure d'au moins une année à la note du calligraphe attestant que le volume a été copié à Ušk'i, et elle ne peut être de la même écriture. Ici au contraire, dans un colophon unique, écrit tout entier de la même main, on distingue deux attestations qui ne peuvent avoir été rédigées au même endroit : l'une porte que le manuscrit a été copié au pays de Karni ; la seconde que Thornik en a fait don à la Sainte Montagne. Il est donc à peu près certain que notre mémorial n'est qu'une copie. Le volume reçu de Thornik a été retranscrit, et le calligraphe athonite chargé de ce travail a, selon le vœu souvent exprimé dans les manuscrits géorgiens, reproduit fidèlement les notes autobiographiques qui se trouvaient dans l'original.

La date crée une autre difficulté. Elle est libellée en chiffres, c'est-à-dire en lettres majuscules, suivant l'ère de Constantinople et suivant le cycle pascal géorgien. Les deux notations ne concordent pas. L'an de la création 6500 (style de Constantinople) correspond à l'année 991-992 ; le « k'ronikon » 201, à l'an 981. Nouvelle preuve que le colophon n'est pas autographe.

Paléographiquement, l'erreur la plus aisément explicable, c'est que le calligraphe qui a dessiné les valeurs numériques en asomthavro a laissé tomber un $i = 10$ dans le chiffre de l'année géorgienne. Les notations synchroniques concorderaient donc sur l'année 991. Malheureusement, cette date est impossible, si Thornik est mort en 984¹.

Plusieurs des personnages nommés dans notre document ont joui d'une notoriété qui leur a survécu. Les autres se laissent identifier avec une certitude presque absolue. Jean le Syncelle, ci-devant Thornik, eut même son heure de célébrité. L'inscription géorgienne de Zarzma², où est relatée sa victoire contre

¹ Vie des SS. Jean et Euthyme, ch. 17, Anal. Boll., t. XXXVIII-XXXIX, p. 27.

² Voir E. S. TAQAÏŠVILI, Zarzmskij monastyri, ego restavrasija i freski, dans Sbornik materialov dlja opisanija mēstnostej i plemen

Bardas Scléros, est la seule inscription datée qui soit demeurée du règne de Basile II. Il est longuement parlé de ses exploits et de ses vertus chrétiennes dans la Vie de SS. Jean et Euthyme¹.

Thornik se dit fils de « Čordvanel, d'heureuse mémoire ». Cette mention nécrologique est à peu près tout ce que l'on connaît du personnage². Mais deux homonymes, l'un de sa descendance directe, l'autre de la ligne collatérale, ont laissé un souvenir dans les chroniques du temps. Nous les retrouverons plus loin. Avant les autres membres de sa proche famille, Thornik mentionne son maître, Jean Abulherith, et son frère Jean Varazvačé. Le premier n'est autre que S. Jean l'Hagiorite, père de S. Euthyme, et fondateur du couvent des Ibères.

Le surnom qu'il porte ici est arabe : أبو الحارث, abû 'l-Ĥârith, « père de Ĥârith »³. Cette affectation de prendre des noms arabes a été assez commune en Arménie et en Géorgie à partir du VIII^e siècle. On en connaît d'autres exemples dans la proche famille de S. Jean l'Hagiorite. Son beau-père — qui était aussi, semble-t-il, celui de Jean Varazvačé⁴ — s'appelait Abuharb, აბუჰარბ. Le même nom reparaît encore une fois, sinon deux,

Kavkaza, t. XXV (1905), p. 18-22. Sur la révolte de Bardas Scléros le récit de Schlumberger est encore utile à consulter (L'épopée byzantine, t. III, ch. VI-VII, p. 340-444). Les sources géorgiennes sont énumérées assez au complet dans A. NATROEV, Iverskij monastyri na Afoně (Tiflis, 1909), p. 37-45.

¹ Ch. 8-15 ; *Anal. Boll.*, t. c., p. 18-24.

² De graves érudits géorgiens semblent vouloir identifier l'ethnique Čordvanel (en grec, Ζορδβανέλης) avec celui de Čorčanel : qui apparaît dans les Vies des SS. Jean et Euthyme, ch. 85 (*Anal. Boll.*, t. c., p. 65), dans la Vie de S. Georges l'Hagiorite, ch. 93, *ibid.*, p. 151, dans les inscriptions de Zarzma, dans le *Synodicon* du couvent des Ibères (cf., *ibid.*, p. 151, note 2), etc. (cf. G. TAQAİŠVILI, *Safarskij monastyri, ego nadpisi i ostatki stěnnoj rospisi*, dans *Sbornik materialov*, t. c., p. 32-35 ; M. DŽANAŠVILI, *K'artuli mdserloba* (Tiflis, 1909), p. LIII-LIV. Nous avons dit ailleurs pourquoi cette identification nous paraît peu acceptable (*Anal. Boll.*, t. c., p. 163-64). Ces raisons nous semblent avoir gardé leur force. Aujourd'hui nous ferions observer de plus que l'orthographe Čorčvaneli est constante aussi en arménien : Չորժանել et non Չորհանել.

³ Cf. *Anal. Boll.*, t. XLIX, p. 308, note 1.

⁴ Voir ci-après, p. 368.

à la génération suivante. Comme il n'est nulle part accompagné d'un prénom ni d'un surnom, il faut bien le prendre comme un véritable nom de baptême ou de famille, qui était devenu traditionnel dans la maison, et qui n'avait plus rien d'arabe que la forme.

Abû 'l-Ḥārith au contraire ne peut avoir été qu'un vrai surnom que Jean avait reçu et qui ne servait pas régulièrement à le désigner. Il n'est rappelé nulle part dans la biographie officielle des fondateurs du couvent des Ibères. Jean ne l'emploie pas en parlant de lui-même dans son célèbre « testament¹ ». Enfin on remarquera que Thornik n'y joint pas la formule dont il fait précéder son ancien nom à lui : « Jean, ci-devant Abulherith... », et que, dans le colophon du manuscrit de l'Athos, le nom d'Abulherith a disparu. Il s'est pourtant maintenu, çà et là dans la tradition »².

D'après la règle autrefois très constante de l'onomastique arabe abû 'l-Ḥārith est une sorte d'épithète laudative réservée à un père de famille dont le fils premier-né s'appelle Ḥārith. S. Euthyme aurait-il eu un frère plus âgé que lui et qui se serait appelé Ḥārith ou Georges, puisque les deux noms ont le même sens? L'histoire n'en sait rien, et nous perdrons notre temps à essayer d'éclaircir ce problème généalogique.

Jean Varazvače, frère de Thornik, porte un nom qui reparait dans Skylitzès³, à propos de la conspiration de Constantin Diogène, neveu par alliance de Romain Argyre (1028-1034). Les deux derniers nommés sur la liste des conjurés sont : Γεώργιος τε καὶ Βαρασβατζέ, ὁ ἐν ὄρει τῷ Ἀθῶ τὴν τῶν Ἰβήρων μονὴν συστησάμενος, οἱ τοῦ πατρικίου Θεοδάτου ἀνεψιοί.

Le personnage désigné ici n'apparaît nulle part sous ce nom

¹ Cf. *Anal. Boll.*, t. XLIX, p. 284-285.

² Sous la forme rapportée ci-dessus, ou sous la forme *Abulher* (cf. Th. D. ŽORDANIA, *Opisanie rukopisej Tiflisskago Cerkovnago Muzeja*, t. I, p. 141 ; M. DŽANAŠVILI, « Kartlis-Chovreba » — *Žizni Gruzii*, dans *Sbornik materialov*, t. c., p. 158-60). Cette variante est due à la méprise d'un copiste ou d'un érudit moderne qui a pris la syllabe *-ith* pour la désinence de l'instrumental géorgien.

³ Skylitzes dans GEORGII CEDRENI *Historiarum compendium*, ed. BEKKER, t. II, p. 487-88. Cf. SCHLUMBERGER, *L'Épopée byzantine* t. III, p. 101-102.

dans l'histoire de la fondation du couvent des Ibères. Il faut probablement lire : Γεώργιος τε <ὁ> καὶ Βαγρατῆς... S. Euthyme abandonna la direction du monastère à un de ses parents nommé Georges, que son père S. Jean lui avait désigné comme successeur éventuel. Ce Georges, habile administrateur et très influent à la cour, se brouilla avec les moines géorgiens à cause de sa prédilection trop marquée pour les Grecs. Il finit par être impliqué dans le complot de Diogène, s'attira une sentence d'exil, et fut relégué au monastère des Monobates ¹. Si comme le texte de Skylitzès le donne à penser, ce Georges portait le nom de Varazvačé, il devait tenir au frère de Thornik et à Thornik lui-même par un lien de famille, qui reste à déterminer.

Notre document n'y aidera guère. Le copiste paraît avoir omis ou brouillé quelque chose dans la phrase où Jean, ci-devant Thornik, parlant au nom de son frère et au sien, mentionne leur enfants selon l'esprit et selon la chair : « Michel, Čordvaneli Ek'usoviṭi, Bagraṭ le patrice, Čordvaneli et Mširaï Thornik ».

Cette énumération est en désaccord flagrant avec celle d'un autre colophon auquel nous avons fait allusion plus haut. Dans ce dernier ², Thornik, après plusieurs autres recommandations, demande des prières « ... pour Jean Varazvačé, pour son épouse et leurs enfants, Michel, Čordvanel le stratège, et Čorolodi, et Thornik, pour les enfants de mon frère Čordvanel le patrice, et pour Bagraṭ le patrice, pour le repos de l'âme du magistros Bagraṭ ³, de mes parents Čordvanel et

¹ Vie des SS. Jean et Euthyme, ch. 20, 80-81 ; Anal. Boll., t. XXXVIII-XXXIX, pp. 30, 60-62.

² En attendant l'édition de M. Blake, nous devons nous en rapporter au texte publié par BAKRADZE, op. c., p. 244.

³ D'après Asoḡik, l. III, ch. 40, un magistros Bagaraṭ, « fils de Thornik le moine », fut tué dans une déroute sous les murs de Khlat, le jour de Pâques 998 (*Histoire universelle par ÉTIENNE ASOḡIK DE TARON* (deuxième partie), trad. Fréd. MACLER, p. 155. Si la date n'est pas fausse, il s'agit indiscutablement d'un autre personnage. En tout cas, la mention « fils de Thornik » est incomplète, et N. Emin a corrigé avec raison : fils du frère de Thornik (*Vseobščaja istorija Step'anosa Taronского Asog'ika po prosvaniju*, Moscou, 1864, p. 193).

Marie, de mes frères Bagrat, Aršušai et Abuharb, pour le frère de mon père Abuharb et pour Aršušai... ».

A la plus rapide inspection de ces deux textes, chacun reconnaîtra que celui du manuscrit de Moscou doit avoir été abrégé, peut-être par la seule maladresse du copiste Michel. Il y a d'autres divergences fort singulières aussi entre les deux énoncés. Nous n'avons pas à les discuter ici. Mais ce désaccord entre deux documents qu'à première vue on prendrait pour deux autographes authentiques devait être signalé, tout au moins à cause de la leçon de prudence qui en ressort.

Entre ces deux extraits généalogiques qui devraient être pareils, la plus notable différence est que, d'après le manuscrit de l'Athos, Thornik n'avait pas de descendance directe, tandis que, dans le colophon de Moscou, l'expression : « nos fils selon l'esprit et selon la chair » semblerait dire que Thornik et son frère avaient tous deux des enfants. Mais si l'on y regarde de plus près il paraît bien que cette formule indivise doit se dédoubler. Les trois des noms qui suivent, sont ceux des fils de Jean Varazvacé dans le colophon de l'Athos. A ces trois neveux, le manuscrit de Moscou en ajoute deux : Bagrat le patrice et Čordvanel. On les retrouve tous deux un peu plus loin, mais avec un autre qualificatif de parenté, dans la liste du manuscrit de l'Athos. Notre copiste s'est embrouillé dans ces Bagrats et ces Čordvanels, comme beaucoup de ses pareils dans les homonymes d'une annonce martyrologique.

Certaines variantes sont présentement malaisées à expliquer. Le surnom de Čordvanel Ek'ousoviți peut cacher un titre militaire, comme « domestique des ἐξκούβιτοι »¹. A l'endroit correspondant le manuscrit de l'Athos porte² : ჩორდვანელ ზორავანობა და ჩოროლოდობა თჳს — « pour Čordvanel le stratège et pour Čorolodi ». Čordvanel a donc monté en grade, et il est accompagné ici d'un personnage tout à fait inconnu. On observera pourtant, que, dans l'écriture géorgienne hiératique, ek'ousoviți et čorolodi, ont certains éléments qui prêtent à une facile confusion. Mširaï Thornik, qui est propre à notre texte, est beaucoup moins embarrassant. Ce prénom ressemble fort

¹ Suggestion de M. Blake.

² Leçon rectifiée par M. Blake.

à l'adjectif *მცირე*, « petit », et pourrait être une épithète familière plutôt qu'un nom proprement dit. On s'expliquerait ainsi que, quelques années plus tard, il ait cessé d'être en situation.

Ni l'une ni l'autre de nos deux généalogies ne détermine le lien de parenté qui rattachait le grand Thornik à la famille de S. Jean l'Hagiorite, père de S. Euthyme. Mais elles autorisent une conclusion indirecte qui paraît assez sûre.

Le chroniqueur arménien Étienne Asolik mentionne un patrice Čortovanél, fils du frère de Thornik le moine, qui tomba aux mains des Arabes d'Égypte, dans un combat malheureux livré en Syrie, par le magistros Dalassenos ¹. Chez ce même Asolik, quelques chapitres plus loin, sous la date 1001-1002, il est parlé d'un Čortovanel, petit-fils d'Abu-Harb, qui fut massacré en Taïq, dans une mutinerie de la družina russe à la solde de Basile II ². On a cru qu'il s'agissait d'un autre personnage. Mais dans ce cas, il y aurait eu dans la descendance d'Abuharb un autre Čordvanel — le quantième? — que Thornik, lui-même ne connaissait pas. L'explication qui accorde tout, c'est que le Čordvanel en question était neveu de Thornik par son père Jean Varazvacé, et petit-fils d'Abuharb par sa mère, soeur de la mère de S. Euthyme.

Ce qu'il y a de plus caractéristique dans le colophon de Moscou, c'est le silence complet qu'il garde sur des événements que Thornik rappelle sans fausse modestie dans le mémorial du manuscrit d'Ivion. Nous avons déjà dit comment, à l'heure la plus critique de la révolte de Bardas Scléros (977-978), l'ancien stratège byzantin, devenu moine à la laure de S. Athanase, avait par avance joué le rôle du P. Ange de Joyeuse, pendant la Fronde. Sur les instantes supplications de la régente Théophano, Thornik, sorti de sa retraite, avait obtenu du curopalate David d'Ibérie un secours militaire, dont il prit le commandement. A la tête de 10.000 cavaliers géorgiens, le moine guerrier avait battu Scléros et l'avait poursuivi jusque sous Maïâfâriqîn ³. Après quoi, il était retourné à l'Athos, achever sa vie dans la contemplation, mais non pas tout à fait,

¹ Liv. III, ch. 37, trad. MACLER, p. 151.

² L. III, ch. XLIII, MACLER, p. 164-65.

³ Les sources sont indiquées ci-dessus, p. 363, n. 2.

semble-t-il, dans le silence ¹ et dans l'oubli. Les empereurs, dont il avait sauvé la couronne, le comblèrent de libéralités qui servirent à fonder la laure des Ibères.

Aucun copiste Athonite n'était assez distrait pour oublier cette glorieuse histoire. Or le colophon de Moscou n'en souffle mot. On n'y trouve même pas la plus lointaine allusion à l'existence d'une colonie géorgienne au mot Athos. Les termes employés par Thornik semblent plutôt indiquer qu'il vient à peine d'arriver au monastère où il a d'abord résidé à la Sainte Montagne, c'est-à-dire à la laure de S. Athanase. L'original de notre colophon serait donc antérieur aux exploits de Thornik.

Ceci pourrait nous éclairer encore une autre énigme. Dans le mémorial du codex de l'Athos, Thornik demande des prières pour les enfants de son frère le patrice Čordvanel, mais de ce frère lui-même nulle mention distincte. Que se cache-t-il là dessous? Mystère. Voici pourtant un témoignage qui doit être entendu en tout état de cause.

Asolik, qui rend pleine justice au rôle providentiel joué par Thornik lors de la révolte de Scléros ², n'en rapporte pas moins que Scléros compta parmi ses partisans *Չորտուանէլ մաժիստոսն եղբաւր որդի Թորնիկայ աբեղայի* ³, « le magistros Čortovanêl, fils du frère de Thornik le moine ». Ce rebelle s'était emparé du Taron et de la Derxène, et parvint à s'y maintenir, longtemps après la déroute de Scléros. Il fut vaincu et tué en 990, par le patrice Jean Portiz, dans la plaine de Bagarič en Derxène ⁴. Ce texte est embarrassant. Il cesserait de l'être si l'on pouvait y supprimer le mot « fils ⁵ ». Le rebelle Čortovanêl serait donc ce propre frère de Thornik, qui n'est représenté que par ses enfants dans l'arbre généalogique de la famille, sous sa forme la plus complète et la plus authentique.

L'original du manuscrit de Moscou provenait du pays de Karni, c'est-à-dire de Theodosiopolis, en arménien Karin, aujourd'hui Erzeroum. Ce détail est en parfaite harmonie avec l'histoire.

¹ Vie des SS. Jean et Euthyme, ch. 15, Anal. Boll., t. XXXVIII-XXXIX, p. 24.

² Liv. III, ch. 15 ; trad. MACLER, p. 59-60.

³ Ed. G. ŠAHNAZAREAN (Paris, 1859), p. 242-43.

⁴ L. III, ch. 27 ; cf. ch. 34, MACLER, pp. 133-34, 146.

⁵ Faute inverse de celle qui a été signalée plus haut.

La Vie des SS. Jean et Euthyme rapporte en effet que Thornik avant d'arriver à l'Athos était devenu moine « dans son pays » ¹. L'endroit n'est pas indiqué, mais tous les indices convergent vers la vallée de Thorthoum à proche distance au nord-est de Karin. Au IX^e-X^e siècles, toute cette région était constellée de monastères géorgiens dont les noms reviennent souvent dans les anciens manuscrits du couvent des Ibères et dans l'histoire du monastère : Ušk'i ², d'où provenait le recueil d'homélies plusieurs fois mentionné ci-dessus, Khakhuli, où fut élevé S. Georges l'Hagiorite ³, Iškhan ⁴ et combien d'autres. C'est là aussi que M. Taqaïšvili a retrouvé le couvent des Quatre-Églises ⁵, où S. Jean, père de S. Euthyme se retira d'abord, avant de passer en pays grec ⁶. S'il fallait mettre un nom précis sur l'endroit du pays de Karin où fut copié le Thesaurus destiné à enrichir la bibliothèque des Ibères, on n'aurait que l'embaras du choix.

On pourrait même se demander si, en disant que Thornik était devenu moine « dans son pays », le biographe des SS. Jean et Euthyme ne laissait pas entendre que le grand homme n'était pas natif de l'Ibérie proprement dite ⁷. Il y a dans les termes une sorte d'opposition qui ne se comprend guère, si le pays natal du héros était également celui de l'hagiographe, de ses lecteurs et des principaux personnages du récit. Le nom même de Thornik est arménien. Celui de son frère Jean Varazvačé est de formation beaucoup plus arménienne que géorgienne. Par son

¹ Ch. 8, *Anal. Boll.*, t. c., p. 18-19.

² Voir *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 547-48.

³ *Vie de S. Georges l'Hagiorite*, ch. 8 et suiv., *Anal. Boll.*, t. c., p. 83 et suiv. ; voir, ch. 9, note 1.

⁴ *Vie de S. Grégoire de Khandzta*, ch. 5 et pass., *Anal. Boll.* t. c., p. 221.

⁵ Le savant archéologue nous a confié que ses explorations archéologiques et épigraphiques de la région de Thorthoum ont mis au jour nombre de matériaux entièrement inédits.

⁶ *Vie des SS. Jean et Euthyme*, ch. 6, *Anal. Boll.*, t. c., p. 17.

⁷ Asolik dit qu'il était de race géorgienne, *զԹողնիկ զաւրաւարն, որ էր յազգէն վրաց* (l. III, ch. 15, éd. ŠAHNAZAREAN, p. 179). Mais il ne faut pas oublier que, pour les tenants de l'Église nationale, les Arméno-Géorgiens de la confession byzantine étaient Géorgiens. Voir la remarque de G. Têr-Mkrtčean, dans MACLER, op. c., p. 69, note 5.

premier élément, il appartient à la longue série des noms dérivés de վարազ, varaz, « sanglier »¹. Son second élément -վաչ, très rare en géorgien, est au contraire fréquent à l'état isolé dans la nomenclature arménienne.

Chaque progrès de nos connaissances apporte donc une preuve nouvelle du rôle important joué dans l'histoire par la marche bilingue où l'Arménie a servi d'intermédiaire entre la Géorgie et le monde byzantin.

P. P.

¹ Cf. H. HÜBSCHMANN, *Armenische Grammatik. I. Armenische Etymologie* (Leipzig, 1897), p. 81-82.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

* Albert EHRHARD. *Die Kirche der Märtyrer. Ihre Aufgaben und ihre Leistungen.* München, 1932, Kösel und Pustet, in-8°, XII-412 pp.

Nous ne voulons pas trop médire des manuels d'histoire ecclésiastique qui, comme tous les manuels, sont un mal nécessaire. Mais il faut avouer qu'ils se réduisent souvent à des squelettes sans corps et surtout sans âme, et que de plus en plus la « littérature » tend à étouffer l'esprit. On est heureux de voir paraître enfin une histoire ecclésiastique, de grand style, dont toutes les pages accusent une entière maîtrise du sujet, sans que l'auteur ait cru nécessaire de les encombrer de références bibliographiques : quatre pages de notes à la fin du volume suffisent à l'essentiel.

L'Église des martyrs est l'Église des trois premiers siècles. Elle nous est montrée d'abord en lutte avec ses ennemis extérieurs, l'État romain et la plèbe païenne ; puis avec ceux de l'intérieur, les hérésies, notamment le gnosticisme et le montanisme, incarnant des tendances opposées. La nature spéciale de ces erreurs est clairement caractérisée, ainsi que l'attitude des apologistes qui entreprirent de les combattre. Ces deux grandes sections de l'ouvrage amènent très naturellement le tableau qui résume la pensée fondamentale de l'historien, la formation de l'Église catholique durant la période des origines, avant le triomphe. A ceux qui objectent que l'Église catholique n'a pas existé dès le début, l'auteur ne s'attarde pas à opposer des arguments qui reposent sur un malentendu. Avec beaucoup de bon sens, il leur donne raison en ce sens qu'il ne pouvait être question d'une Église universelle, tant qu'il n'existait qu'un petit nombre de communautés chrétiennes ; il fallait attendre que la nouvelle religion eût pris de l'extension dans le temps et dans l'espace. En y réfléchissant, on s'étonne même de rencontrer si tôt l'expression d' « Église catholique », qu'emploie déjà S. Ignace au début du second siècle. L'exposé du développement de l'idée catholique est de tout point remarquable. L'auteur commence par vider en quelques pages substantielles la question, si souvent obscurcie par le parti-pris, des apports de l'hellénisme. Comme signes et facteurs de l'unité ap-

paraissent en premier lieu la hiérarchie, le primat romain, qui, dès lors commence à s'exercer, les règlements ecclésiastiques. En même temps la doctrine se développe, et la science théologique se fonde, principalement dans les deux grandes écoles d'Alexandrie et d'Antioche. Les formes du culte se fixent concurremment. Dans un chapitre très important, sont étudiées ensuite les institutions et les manifestations catholiques de la vie chrétienne : les sacrements, avec les controverses auxquelles leur usage donna lieu, les moyens de sanctification personnels, comme la prière, le jeûne, l'aumône ; les classes qui se forment parmi les fidèles : clergé, laïcs, et, issus de cette dernière catégorie, les moines destinés à prendre bientôt une si grande importance. A lire, un très beau chapitre sur la communion (p. 344-46), dont nous citons volontiers les dernières lignes. « Le mystère de l'autel était leur grand trésor qu'ils dérobaient soigneusement aux yeux des profanes et qui n'était révélé aux catéchumènes qu'après le baptême. C'est là le sens et la portée de la *disciplina arcani*. Cette expression, qui a été mise en circulation au xvii^e siècle, est équivoque, parce qu'elle fait naître l'idée d'une discipline telle que le jeûne et la pénitence. Ce qu'elle entend désigner n'est autre chose que l'effet du profond respect dont le corps et le sang du Christ dans l'Eucharistie étaient l'objet. C'est sans doute ce sentiment qui explique pourquoi le mystère de l'autel n'a pas de place dans les spéculations théologiques des écrivains de l'époque des martyrs, et ne fut par suite, l'objet d'aucune controverse ecclésiastique. Bien des mauvais jours auraient été épargnés à la chrétienté si l'on avait gardé toujours cette attitude profondément religieuse, et soustrait à l'influence dissolvante du rationalisme et de la critique le mystère de l'eucharistie, que même l'intelligence soumise à la foi est incapable de comprendre. »

Nous voudrions nous arrêter à d'autres citations, mais ce serait perdre de vue la partie de l'ouvrage qui devrait avant tout solliciter notre attention, puisqu'il s'y agit spécialement des martyrs et des persécutions. Pour le grand nombre des historiens, l'« Église des martyrs » n'est qu'une expression commode servant à désigner la période contemporaine de la répression sanglante du christianisme par les empereurs, mais ils ne donnent qu'une place restreinte à leurs victimes, faute d'oser aborder une littérature qui ne leur est pas familière. Mgr Ehrhard la connaît à fond, et ne craint pas d'user des Actes d'importance secondaire, en faisant les réserves nécessaires sur leur valeur. Il est bien des martyrs historiques, qui sont surtout connus par des récits de fantaisie, dont on ne peut accepter la chronologie que sous bénéfice d'inventaire. A moins donc de les passer sous silence, on peut les rattacher provisoirement à la période que la légende leur assigne, et c'est avec cette restriction qu'ils occupent une place dans l'esquisse des persécutions que retrace l'auteur. Celui-ci, avec raison, demande que l'on en finisse avec la distinction un peu trop simpliste des Actes authen-

tiques et inauthentiques. Il faut laisser ces qualifications à la diplomatique et ne pas oublier que l'historicité des textes hagiographiques comporte bien des degrés. Les questions littéraires n'occupent pas, d'ailleurs, la place principale dans le livre de Mgr E. Les différentes phases de la lutte dont le christianisme devait sortir vainqueur sont soigneusement décrites, après une étude sur la base juridique des poursuites intentées aux chrétiens. P. 120-21, d'intéressantes réflexions sur les avantages que l'Église a pu retirer des persécutions.

L'important ouvrage de Mgr E. trouvera partout bon accueil, nous n'en doutons pas. Souhaitons qu'il soit mis, par de bonnes traductions, à la portée d'un grand nombre de lecteurs qui ignorent l'allemand ou le lisent péniblement. H. D.

* Rudolf HERZOG. *Die Wunderheilungen von Epidauros*. Leipzig, Dieterich, 1931, in-8°, iv-164 pp., illustré (= *Philologus*, Supplementband XXII, 3).

Des six stèles où étaient inscrites les guérisons obtenues à l'Asclépieion d'Épidaure, et que Pausanias avait vues en place, trois, et un fragment d'une quatrième ont été retrouvées par Kavvadias. Elles ont fait l'objet de plusieurs publications ; mais les *Inscriptiones Graecae* (t. IV, 2), pour le texte, et l'*Épidaure* de Defrasse et Lechat, pour la traduction, ne sont pas à la portée de tout le monde. M. Herzog a rendu service en réunissant, dans un volume commode à consulter, le texte révisé des *λάματα*, accompagné d'une traduction allemande, d'une étude sur les sources et le caractère de cette curieuse collection, aussi intéressante pour l'histoire de la médecine que pour l'histoire religieuse. Suit un commentaire, où sont réunies et classées, toutes les données que fournissent les inscriptions sur les maladies et leur guérison. Celle-ci n'est pas toujours obtenue à la suite d'une vision et par une intervention sensible du dieu. La thérapeutique jouait un certain rôle à Épidaure ; les recettes employées, trois siècles avant notre ère, sont souvent bien étonnantes. Que les petits récits de l'Asclépieion fassent songer aux recueils de miracles de certains sanctuaires chrétiens, c'est ce qu'on ne peut nier, et nous avons insisté sur les analogies à propos de cette catégorie de documents (*Anal. Boll.*, XLIII, 71-73). On peut s'étonner que M. H. se soit contenté de citer des collections récentes, pour lesquelles il serait bien malaisé de découvrir un lien de continuité avec les *λάματα* d'Épidaure. Ce ne sont pas les cures d'Asclepios ni la littérature qui s'en inspire qui font croire aux chrétiens de notre temps qu'ils sont exaucés par la S^{te} Vierge lorsqu'ils vont la prier à Altötting ou à Lourdes, par S. Wolfgang à l'Abersee. Ils témoignent leur reconnaissance aux saints par un ex-voto ou dans un récit de la faveur obtenue, parce qu'ils se sentent guéris de leur mal à la suite des supplications adressées au ciel. Il aurait mieux valu chercher un parallèle dans de vieux recueils de miracles où l'influence littéraire de certains textes païens se reconnaît sans dif-

ficulté. Voir les exemples dans l'article cité. Sauf cette réserve, on ne peut qu'admirer l'érudition de l'auteur et la sûreté de sa méthode philologique.

H. D.

* V. USSANI. *Hegesippi qui dicitur Historiae libri V. Pars prior textum criticum continens*. Vindobonae, Hoelder-Pichler-Tempsky, 1932, in-8°, 423 pp. (= *Corpus Scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, vol. LXVI).

L'attribution de la traduction latine du *De Bello iudaico* de Josèphe à Hégésippe est le fait d'une série d'altérations subies, au cours du moyen âge, par le nom de l'historien juif : Ἰώσηπος, Iosippus, Egesippus. D'anciens témoins citent comme auteur S. Ambroise, dont des connaisseurs n'écartent pas le nom a priori. Certains critiques ont proposé celui du juif Isaac, d'autres encore, sans rallier tous les suffrages. Il est plus prudent de continuer à parler du pseudo-Hégésippe, lorsqu'il s'agira de la vieille traduction de Josèphe dont M. Ussani vient de donner une nouvelle édition. La tradition manuscrite de ce texte n'avait pas été étudiée dans son ensemble. Cette fois tous les manuscrits connus ont été examinés et classés ; c'est l'Ambrosianus qui a eu les préférences et a servi de base à la constitution du texte. Faut-il dire qu'il a été établi avec un soin extrême et qu'il a bénéficié de l'expérience consommée d'un des plus habiles philologues de ces temps-ci ? Le travail était terminé avant la guerre. On n'a pas cru devoir attendre, pour le publier, que les prolégomènes fussent terminés. Dès maintenant les travailleurs disposent d'un texte sûr, accompagné d'un appareil critique suffisant, et d'une série imposante de parallèles, qui sera complétée, l'auteur nous le dit, dans l'*Index locorum*. Les tables, et surtout l'introduction, rendront l'ouvrage complètement utilisable. Dans cette dernière, l'auteur nous dira son avis définitif sur plus d'un problème qui attend une solution, et il s'expliquera sur les relations du pseudo-Hégésippe avec le Josèphe slave dont on nous a tant rebattu les oreilles.

H. D.

* Michel ANDRIEU. *Les Ordines Romani du haut moyen âge. I. Les manuscrits*. Louvain, Spicilegium Sacrum Lovaniense, 1931, in-8°, xxiii-631 pp.

* Pierre DE PUNIET. *Le Pontifical romain. Histoire et commentaire*. Paris, Desclée, De Brouwer, 1930-1931, 2 vol. in-8°, 300, 353 pp.

* Walter Howard FRERE, *Studies in Early Roman Liturgy. I. The Kalendar*. Oxford, University Press, 1930, in-8°, 159 pp. (= *Alcuin Club Collections*, XXVIII).

Le beau volume que M. Andrieu vient de publier sur les *Ordines Romani*, n'est qu'une introduction à l'édition de ces textes si importants pour l'histoire de la liturgie, et déjà l'on peut dire que le sujet, où tout paraissait obscur et confus, se trouve presque entièrement éclairci. Tout le monde connaissait au moins les *Ordines* publiés par Mabillon. Mais on n'en tirait guère parti, et leurs rela-

tions avec les textes analogues n'étaient pas clairement établies. Un *Ordo Romanus* est essentiellement une description des principales cérémonies liturgiques : messe, baptême, ordinations, dédicaces, offices des grands jours, telles qu'elles étaient pratiquées à Rome. Il est difficile de dire si les premiers écrits de ce genre furent rédigés dans un but pratique, pour servir de directoire dans les fonctions liturgiques. Toujours est-il que les *Ordines* se présentent comme des recueils de rubriques destinées à encadrer les formules que doit prononcer le célébrant. Un exemple assez simple d'un recueil d'*Ordines* est celui du ms. 412 de la Faculté de médecine de Montpellier : 1^o) *Ordo* de la messe papale ; 2^o) *Ordo* baptismal romain ; 3^o) *Ordo* de la semaine sainte ; 4^o) *Ordo* de la déposition des reliques dans une église nouvelle ; 5^o) Rituel romain des ordinations ; 6^o) *Ordo librorum catholicorum*, c'est-à-dire des livres de la Bible qui fourniront les lectures de l'office. Le recueil est-il venu de Rome, ainsi constitué, ou a-t-il été formé ailleurs d'éléments romains, on ne saurait le dire. Ce qu'il est plus important de noter, c'est que les *Ordines Romani*, dès la fin du VIII^e siècle, ont passé les Alpes, accompagnant les sacramentaires romains, qui n'étaient guère utilisables sans ce complément. Il était inévitable que, sous l'influence des usages locaux, les textes primitifs fussent soumis à un travail d'adaptation, et c'est ainsi que la plupart des manuscrits ne représentent plus une liturgie purement romaine, mais une combinaison de l'usage romain avec l'usage gallican. « Au IX^e siècle, les recueils d'*Ordines* nous apparaissent sous un double aspect. Tantôt ils constituent de vrais livres d'église, qui ne tarderont pas, en s'agrégeant des éléments du sacramentaire, à présenter les traits essentiels d'un véritable pontifical ; tantôt ils vont se perdre dans de vastes sommes liturgico-théologiques, destinées à l'instruction des clercs. Vers le milieu du siècle suivant, les deux courants se rejoignent dans une compilation fort touffue, le pontifical romano-germanique, qui voit le jour à Mayence, et de là se répand rapidement dans la chrétienté occidentale (p. 546) », en terre d'Empire d'abord, puis dans les pays voisins. Rome même lui accorda le droit de cité. Le pontifical romain du XIII^e siècle est un remaniement du pontifical romano-germanique. Il fournit la plupart des matériaux dont se composa le pontifical de Guillaume Durand. Ce dernier forme la substance du *Pontificale Romanum* actuel.

Telles sont les principales conclusions de la longue étude de M. Andrieu, faite sur des matériaux fort dispersés, mais groupés d'une façon très pratique, de manière à ne jamais donner l'impression de l'encombrement. La première partie de l'ouvrage (p. 3-27) consiste dans l'énumération de tous les textes distincts dont les combinaisons forment les *Ordines* divers, et pour chacun d'eux — ils sont au nombre de 50 — sont indiqués les éditions et les manuscrits. Dans la deuxième partie (p. 31-464), les manuscrits sont analysés méthodiquement, et chacune des pièces qui les composent, identifiée. L'histoire des recueils d'*Ordines*, dont nous avons résu-

mé la conclusion, forme la troisième partie de l'ouvrage (p. 467-550), complété par près de 80 pages de tables diverses. Elles achèvent de faciliter l'usage d'un volume bien ordonné, bien imprimé, dont les dimensions ne doivent effrayer aucun lecteur.

C'est à un public beaucoup plus large qu'est destiné l'ouvrage de Dom de Puniet sur le Pontifical romain. Les ecclésiastiques instruits qui n'ont pas le loisir de s'engager dans les études longues et austères dont M. Andrieu a jeté les bases scientifiques, liront avec fruit le commentaire bien informé et non moins bien ordonné que D. de P. a écrit à leur intention. Après une introduction historique assez sommaire, l'auteur explique dans le détail les rites de la confirmation, des ordinations, de la consécration des évêques. Il y ajoute des chapitres assez fournis sur les élections abbatiales, la bénédiction des abbés, la consécration des vierges, le sacre royal, la bénédiction des chevaliers. Dans une dernière partie intitulée : bénédictions d'objets, il est surtout parlé de la dédicace des églises. La bibliographie n'occupe pas, dans ces volumes, une place exagérée. Certaines questions, à peine effleurées, demanderaient à recevoir quelques développements. Parmi les retouches qui seront apportées à la prochaine édition, indiquons, en passant, t. II, p. 23 : « la *Capella graeca*, au cimetière de Priscille » et non pas de Domitille.

Un liturgiste réputé, W. H. Frere, actuellement évêque anglican de Truro, commence une série d'études sur l'ancienne liturgie romaine, dont la première est consacrée au calendrier. Il importerait certainement d'en fixer la plus ancienne forme et de distinguer les accroissements successifs qui lui ont été donnés. Mais les sources dont nous disposons ne permettent guère d'atteindre la précision désirable. L'auteur commence par les énumérer et les caractériser sommairement. C'est d'abord le martyrologe. Il serait utile, pour éviter toute confusion, de distinguer du martyrologe le calendrier, qui est essentiellement local, et de réserver le nom de martyrologe pour les compilations, dont l'hiéronymien est un représentant bien connu. La *Depositio martyrum* est un calendrier. Et il n'est pas complet, semble-t-il, même pour la date de sa publication. Le martyrologe hiéronymien a englobé un exemplaire plus complet. Mais à quel moment précis fut arrêtée la rédaction de cet exemplaire ? Et qui oserait se flatter de le restituer ? Nous n'avons pas la preuve certaine qu'une sainte aussi célèbre, dans la suite, que *St^e Cécile*, y avait pris place. Le texte le plus sûr pour fixer sa fête au 22 novembre est celui du *Liber pontificalis*, et il ne nous mène pas au delà de l'année 545. Les sacramentaires ne fournissent pas de dates bien précises — et pour les titres presbytéraux (car l'auteur n'a négligé aucun moyen d'information), il est en général fort difficile de savoir exactement quand ils passèrent sous le vocable d'un saint. Le problème abordé par l'auteur n'est donc pas aisé à résoudre. J'avoue ne pas voir très clairement sur quel principe est fondée la distinction des couches successives du calendrier telles

qu'elles apparaissent ici. Au mois de février, par exemple, la colonne de droite, réservée aux fêtes les plus anciennes, contient trois dates : le 2, la Purification, le 5, S^{te} Agathe, le 14, S. Valentin. La première de ces fêtes est de date relativement récente ; la seconde, plus ancienne, est pourtant une addition. Dans la colonne de gauche parmi les additions postérieures nous trouvons, au 22, la *Cathedra Petri*, qui est la seule fête attestée par le plus ancien témoin, la *Depositio Martyrum*. D'autres anomalies se rencontrent dans les mois suivants. Ainsi, au mois de septembre, Cyprien est le seul nom de la *Depositio* qui soit placé dans la première colonne. Protus et Iacintus sont dans la seconde, Gorgonius dans la troisième et ainsi de suite. Il y a dans l'essai sur le calendrier romain beaucoup de recherches et d'utiles remarques. Mais plus d'une question aurait besoin d'être mise au point. Notons en passant quelques endroits qui réclament une retouche. P. 89 : il n'existe pas de *titulus Priscillae* ; celui de l'Aventin est le *titulus Priscæ*. P. 105 : Pudentiana n'est pas précisément la patronne du *titulus Pudentis*. P. 130 : la date du 16 septembre pour S^{te} Euphémie à Rome ne « contraste » pas avec l'usage oriental. C'est aussi la date des Grecs. Lucie, dont la légende fait la compagne de Geminianus, n'est pas une sainte romaine, mais la célèbre martyre de Syracuse. P. 131 : Cosme et Damien sont des martyrs de Syrie. P. 141 : L'église de S. Théodore, qui est citée comme antérieure à celle du Velabrum, s'appelait en réalité *ecclesia Theodoraæ*. P. 141 : il est difficile de soutenir que S. Martin a été introduit dans le calendrier romain après S. Ménas et changé de date parce que S. Ménas était en possession. Le *titulus Equitii* n'a pas été fondé par S. Silvestre, mais par Equitius. S. Calliste (p. 26) n'a pas été enseveli dans le cimetière qui porte son nom, mais dans le cimetière de Calépode, sur la voie Aurélienne.

Nous avons reçu, du même auteur, le premier fascicule du tome II de la *Bibliotheca musico-liturgica* (Nashdom Abbey, Burnham, Bucks., in-4°, 120 pp.). Il contient une description sommaire des manuscrits liturgiques des bibliothèques de Cantorbéry, de York, Londres (Saint-Paul), Durham, Bangor, Exeter, Hereford, Lincoln, Salisbury, Worcester, Liverpool (Mayer Museum), Stonyhurst, Manchester (Chetham Hospital, Rylands Library), Édimbourg, Paisley, Stirling, Dublin, Cambridge, soit plus de 300 manuscrits, dont un bon nombre sont à peine connus. H. D.

* Norman H. BAYNES. *Constantine the Great and the Christian Church*. London, 1929, in-8°, 107 pp. (= *Proceedings of the British Academy*, vol. XV).

Sous la forme d'une simple « lecture » ou conférence, M. Baynes apporte à l'histoire du premier empereur chrétien une contribution de premier ordre. On est d'abord étonné de constater que le texte ne contient que 30 pages, alors que les notes, rejetées à la fin du volume, en comptent plus du double. Il y a, dans ce qu'on serait

tenté de prendre pour l'accessoire de la publication, tout autre chose qu'un vain étalage de bibliographie, et nous ne croyons pas exagérer en disant que les deux parties sont d'une lecture également captivante. La première est une esquisse de l'action de l'empereur, dans ses relations avec l'Église. Dans la seconde, l'auteur examine l'attitude prise, depuis un peu moins d'un siècle, par la critique dans la question Constantinienne. Cet exposé est d'un haut intérêt. Dans les recherches qui se portent sur une époque capitale de l'histoire et sur laquelle nous sommes remarquablement bien documentés, on s'attendrait à voir les historiens travailler dans l'atmosphère de sérénité, qui convient à des études désintéressées. Il y a peu d'exemples d'un sujet ayant au même degré remué les passions qui font perdre la claire vue des choses et transforment en avocats trop habiles les représentants de la science objective. Mais pensez donc : on nous parle d'un empereur qui s'est converti, qui prétend avoir eu une vision, d'un historien contemporain qui affirme tout cela. Cela est intolérable. Les plus modérés refusent à Constantin la sincérité qu'ils accordent volontiers à Julien. Quand il est parlé de conversion, on souligne le mot pour faire entendre qu'un historien digne de ce nom doit laisser ce terme aux hagiographes. Constantin n'est qu'un politique avisé, mais hypocrite. Quant à Eusèbe, c'est « le premier historien de l'antiquité qui soit foncièrement (durch und durch) malhonnête » (Burckhardt). Ceci, naturellement, à propos de la *Vita Constantini*, ouvrage, d'un caractère spécial, qui tient beaucoup du panégyrique, mais renferme une bonne part de matériaux historiques. L'idée s'étant répandue que la *Vita Constantini* n'est qu'une vaste conspiration contre la vérité, on en a pris à son aise avec les documents insérés textuellement dans la composition. Tout le monde s'est cru autorisé — disons-mieux, s'est cru obligé, pour n'être pas taxé de réactionnaire — d'en nier l'authenticité, en tout ou en partie, d'après le système adopté, et l'on a vu les critiques réputés conservateurs rivaliser de zèle avec leurs collègues les plus avancés, pour découvrir des faux fabriqués à la gloire de Constantin.

Il était temps qu'une réaction se produisît et qu'une voix autorisée fît entendre la protestation du bon sens. M. Baynes a eu le courage de rappeler les principes de la saine critique. Une longue étude du sujet, embrouillé à plaisir par ceux qui s'étaient flattés d'en démêler la complexité, l'a amené à se convaincre que, pour comprendre le règne de Constantin, il faut partir des lettres et des édits de l'empereur, et non point d'une combinaison imaginée a priori. L'exposé de M. B. est d'une clarté et d'une logique remarquables. Tous ceux qui s'occupent de cette heure décisive de l'histoire du monde doivent lire ces pages, et nous n'allons pas les résumer. Il peut être intéressant de savoir ce que M. B. pense de la vision de Constantin, cette « pierre de scandale » de tant d'historiens. Voici comment il s'exprime. « Tout ce que l'historien peut dire, c'est qu'Eusèbe assure que Constantin lui a affirmé... Pourtant, il y a

autre chose encore. Il peut ajouter que, contre l'avis de ses généraux, contre le conseil des augures, Constantin, avec une étonnante audace, envahit l'Italie, et qu'après avoir défait, dans le nord de la péninsule, les troupes de Maxence, il prit le parti plus surprenant encore de marcher directement contre les murs de la capitale. A mon avis, je dois l'avouer, tout cela s'explique mieux si Constantin était convaincu que le Dieu des chrétiens lui avait assuré la victoire. Que l'apparition de la croix lumineuse fût une impression subjective ou une réalité objective, l'histoire ne peut le décider. » On ne saurait mieux dire. H. D.

* Germain MORIN. *Un groupe inconnu de martyrs Goths dans un sermon anonyme d'origine barbare*, dans *Historisches Jahrbuch*, t. LII (1932), p. 178-84.

Ce groupe de martyrs n'est connu que par un sermon écrit en latin barbare, dont on a trois manuscrits, un au Vatican, un autre au Mont Cassin, un troisième à Florence. D. Morin, qui vient d'en publier une édition excellente, précédée d'une savante introduction, lui a donné le titre que suggère le contenu de la pièce : *In natale martyrum Hildevora, Vihilae (al. Iuhilae) et Theogenis*. A. Mai, qui a le premier attiré l'attention sur cette pièce (*Nova Patrum Bibliotheca*, t. I, p. 121), reconnaissait dans Theogenes l'évêque d'Hippone qui prit part au concile de Carthage de 256, et lui donnait pour compagnons les deux autres martyrs. Avec raison, D. M. rejette cette identification. Si Theogenes était un évêque, il serait nommé en tête du groupe. Quant aux deux autres noms, ils n'ont rien d'africain : ce sont des noms Goths.

La mention des Trois Enfants dans la fournaise permet de penser que les martyrs subirent la peine du feu. Mais toute autre indication sur leur histoire fait défaut. Il n'y a non plus aucune donnée permettant de fixer la date de composition. Un passage du sermon suggère à D. M. une remarque intéressante. Un des manuscrits l'énonce ainsi : *Gloriosa etenim devotio martyrum nec adversantium minacia pertimescit nec avarica rabie perturbatur*. Il y aurait ici une allusion aux incursions des Avars qui, vers 572-582, s'emparèrent de Sirmium, ravagèrent la Dalmatie et, vers 615, détruisirent Salone. Le style du sermon est empreint de la barbarie du VII^e siècle et sa diffusion, en Italie, s'expliquerait « par le fait des nombreuses émigrations imposées aux habitants de l'Illyrie par la poussée des barbares ». Mais, comme l'auteur le fait remarquer, la leçon *avarica* n'est pas assurée. Le manuscrit de la Vaticane 3836 porte : *a barbarica*. On a pu se demander si le groupe ne comptait pas quatre martyrs, au lieu de trois. Dans le manuscrit du Mont Cassin, le scribe sépare par un point *Hilda. Evora*. Mais d'une part, les martyrs sont comparés aux trois enfants dans la fournaise, et le nom d'*Hildevara* n'est pas inconnu. La date de la commémoration est inconnue, et Theogenes, le seul des trois qui appartienne à l'onomastique gréco-latine, ne semble pouvoir être identifié avec

aucun des homonymes du martyrologe hiéronymien ou des synaxaires.
H. D.

* *Monumenta Asiae Minoris antiqua*, vol. I-III. Manchester, University Press, 1928-1931, in-4°, xxxi-239, xviii-207, xiv-238 pp., illustrations, cartes et plans (= *Publications of the American Society for Archaeological Research in Asia Minor*).

Une idée pratique a présidé aux travaux d'exploration entrepris en Asie Mineure par la Société Américaine dont nous annonçons l'importante publication. On pouvait hésiter entre deux méthodes. Choisir quelque centre riche en antiquités, relever tout ce qu'on peut y trouver sur le sol ou dans le sous-sol, fouiller la terre jusqu'à épuisement; ou bien renoncer provisoirement au travail, toujours long et coûteux, des fouilles, et commencer par faire, sur une assez vaste étendue, le relevé de tout ce que l'on peut atteindre à la surface, réservant pour plus tard les recherches en profondeur. Une raison décisive pour s'arrêter au second est tirée du danger de voir disparaître du jour au lendemain des restes précieux trop faciles à atteindre. Il est urgent d'en dresser l'inventaire, avant que le temps et l'ignorance des hommes aient fait leur œuvre. On ne peut qu'approuver un plan aussi judicieux. Mais il ne faut pas le perdre de vue, si l'on veut apprécier équitablement les résultats des premières campagnes.

Le premier volume tout entier est l'œuvre d'un éminent épigraphiste, M. W. M. Calder. Il nous donne près de 450 inscriptions, toutes accompagnées d'une photographie ou au moins d'un dessin, réparties en trois groupes. Le principal est formé par les inscriptions de Laodicée, *Λαοδίκεια Κατακεκαυμένη*, actuellement Ladik. D'autres proviennent des villages de l'Axyon (Düyü, Atlandy, Kolu Kissa etc.); un dernier groupe de Polybotus et de quelques autres localités de la Phrygie Orientale. La plupart des inscriptions sont grecques; très peu de latines, quelques textes phrygiens. On remarquera le grand nombre de noms précédés, en guise de *praenomen*, d'*Ἀνθήλιος* et de *Φλάβιος*. L'auteur a mis un soin particulier à discerner, autant que possible, les inscriptions chrétiennes, ce qui n'est pas aisé, lorsqu'il s'agit de courtes épitaphes dont le formulaire n'offre rien de caractéristique. M. C. explique, p. xxii-xxiii, les principes qui l'ont guidé. Parmi les inscriptions chrétiennes les plus importantes, mais non malheureusement les plus claires, on peut compter le n. 157, qui a déjà fait l'objet de plus d'une étude, et serait, d'après l'auteur « a cryptic epitaph » d'un prêtre martyr de la grande persécution. Cette interprétation repose sur des hypothèses assez fragiles, comme aussi celle qui fait de Sévère et d'Eugène, dans l'inscription 171, des martyrs de la grande persécution. Le seul nom de saint mentionné dans les inscriptions est celui de S. Cirycus, n. 323, et probablement aussi n. 251. A noter, n. 177, le nom assez rare d'*Ἀνένκλητος*.

Deux grands champs de ruines, Meriamlik et Korykos, ont été

explorés par MM. E. Herzfeld et S. Guyer. Les résultats de leurs recherches sont consignés dans le tome II des *Monumenta*. Meriamlik, à un peu plus de quatre kilomètres de l'ancienne Séleucie, est l'endroit précis où s'élevait un des plus fameux sanctuaires de l'antiquité, la basilique de S^{te} Thècle. L'édifice, dont on a retrouvé les traces dans les amas de décombres accumulés sur l'emplacement, remonte au v^e siècle. C'était une construction monumentale, splendidement ornée, comme l'attestent suffisamment les débris d'architecture qui couvrent le sol. Sous la basilique s'étendaient des grottes, dans lesquelles on a localisé la retraite où S^{te} Thècle aurait passé les dernières années de sa vie, et où elle aurait disparu, le rocher se refermant sur elle. On y a construit une petite basilique souterraine à laquelle un escalier, en partie conservé, donnait accès.

Ce n'étaient point là les seules églises de l'agglomération. On a pu notamment reconstituer le plan d'une église à coupole, dont l'architecture contrastait fortement avec celle de la basilique. Bien d'autres constructions avoisinaient le sanctuaire, et formaient un ensemble imposant, dont parlent les pèlerins et l'évêque Basile de Séleucie, dans le livre des Miracles de S^{te} Thècle (*Anal. Boll.*, XLIII, 49-57). De tout cela il reste bien peu de chose. On a retrouvé, vis-à-vis de l'église à coupole, une installation où l'on avait cru reconnaître un baptistère. En l'étudiant de près, nos explorateurs ont pu établir qu'il s'agit d'un établissement de bains. La localité était très exposée aux coups de main des bandits (voir Basile de Séleucie), et l'on fut obligé de l'entourer de murs pour se défendre contre eux : *Propterea autem murus missus est ad custodiendam ecclesiam propter Hisauros, quia satis mali sunt et frequenter latrunculantur, ne forte conentur aliquid facere circa monasterium quod est ibi deputatum*. Ainsi parle Éthéria, qui a fait le pèlerinage de Sainte-Thècle. Ces murs n'ont pas entièrement disparu. L'enceinte était naturellement percée de portes et garnie de tours.

En suivant la côte depuis Séleucie jusqu'à Lamos (vers le port actuel de Mersina), on rencontre à mi-chemin Corycos, bien moins célèbre, mais dont l'importance, surtout à l'époque byzantine, est révélée par les trouvailles récentes, tant à l'intérieur de la ville que dans la banlieue la plus proche. On a donné le nom de cathédrale à l'église la plus considérable située dans l'enceinte. C'est une basilique à trois nefs, terminée par une abside polygonale. Elle était richement ornée. Une des mosaïques du pavé porte l'inscription que voici : *Οὗ τὸ ὄνομα ὁ κύριος γινώσκ(ε)ι εὐξάμενος ὑπὲρ σωτηρίας ἑαυτοῦ καὶ παντὸς τοῦ οἴκου αὐτοῦ τὴν εὐχὴν ἀπέδωκεν*. L'éditeur regarde comme certain que le donateur « dont Dieu connaît le nom » s'appelait Théognoste, et, sur le plan, l'église est désignée comme la *Theognost Kirche*. Est-il donc impossible d'imaginer que, dans un sentiment touchant d'humilité chrétienne, un bienfaiteur n'ait pas voulu livrer son nom à la postérité ? Deux autres églises, à l'intérieur des murs, ont paru ne pas offrir le même intérêt, et n'ont pas été l'objet d'un examen approfondi.

C'est surtout en dehors de la ville, le long de ce que les explorateurs ont nommé la « Via Sacra », que les édifices religieux, entourés de sépultures, se multiplient et prennent de l'ampleur. Celle qui est désignée sous le nom de « Grabeskirche » n'a pas moins de 80 mètres de long sur 30 de large. Une autre église, dite « Querschiff-basilica », est de dimensions beaucoup moins considérables. Il s'y ajoute encore une grande église arménienne, et un ensemble de bâtiments, un monastère, semble-t-il, avec une église. Toutes les quatre ont été publiées par G. L. Bell, dans la *Revue archéologique*, 1906, mais très sommairement. Elles le sont cette fois avec tous les détails que l'on peut souhaiter et un luxe de dessins et de plans qui, en bien des cas, supplée à la vue directe des monuments. Les enceintes fortifiées n'ont pas été négligées, et là encore on a trouvé des chapelles en ruines.

Une idée d'ensemble, avec de précieux compléments, et une riche moisson d'inscriptions est à chercher dans le tome III, publié par MM. J. Keil et A. Wilhelm, et qui embrasse un vaste territoire de Séleucie à Lamos, comprenant Corasion, Corycos, Elaiousa, Sébaste, et aussi Diocésarée et Olba. Les nombreuses cartes et photographies dont il est enrichi lui donnent une valeur particulière. A Diocésarée a été trouvé un bloc de marbre avec cette inscription intéressante : Πόλις τοῦ ἁγίου Λουκίου. Le bloc n'est malheureusement plus en place. Le saint est inconnu. C'est sans doute un martyr local, qui reposait peut-être, comme on le conjecture, dans une petite église dont on a relevé la trace (p. 60). D'autres noms de saints figurent dans les inscriptions. Par exemple, n. 783 : Σωματοθήκη διαφέρουσα τοῦ εὐαγοῦς πτωχίου τοῦ ἁγίου Κόνωνος (aussi n. 784, 785); n. 786 : Σωματοθήκη διαφέροτα τοῦ ἁγίου Μαρᾶ (καὶ) Μακεδονίου; n. 787 : [τοῦ] ἁγίου Μηνοδώρου; n. 638 : Θήκη Παύλου πρεσβυτέρου παραμοναρίου τῆς ἁγίας Χαριτίνης (voir aussi n. 580, 788); n. 590 : Θίκη Μηνᾶς παραμονάρις τοῦ ἁγίου Ἑλλά. Ces textes ont été relevés à Corycos. S. Conon et S^{te} Charitine, S. Mamas, sont connus par des textes hagiographiques. Macédonius et Ménodorus ne sont pas aisés à identifier en ce moment. Il ne faut pas désespérer d'y arriver plus tard. Il en est de même de certains termes du vocabulaire ecclésiastique dont le sens précis nous échappe encore. C'est un des grands mérites des *Monumenta* de mettre à la portée des chercheurs des matériaux qu'ils ne manqueront pas de mettre à profit.

H. D.

* *Studi di antichità cristiana* pubblicati per cura del Pontificio Istituto di archeologia cristiana, t. II, III, IV. Roma, Pontificio Istituto, 1931, in-8°, 251, 156, 135 pp., illustrés.

* H. ACHELIS. *Römische Katakombenbilder in Catania*. Berlin, Walter De Gruyter et Co., 1932, in-4°, 31 pp., 24 pl. (= *Studien zur spätantiken Kunstgeschichte*, 5).

* *Forschungen zur Kirchengeschichte und zur christlichen Kunst*. Leipzig, Dieterich, 1931, in-8°, 253 pp., illustré.

* H. LOTHER. *Realismus und Symbolismus in der altchristlichen Kunst*. Tübingen, Mohr, 1931, in-8°, 46 pp.

L'Institut pontifical d'archéologie chrétienne déploie une remarquable activité. La série des études, heureusement commencée par celle de M. G. B. Giovenale sur le baptistère du Latran (*Anal. Boll.*, XLIX, 412), vient de s'enrichir coup sur coup de trois volumes, aussi bien imprimés et illustrés que le précédent, sur des sujets assez divers. Le premier, qui a pour auteur le P. E. Bulletti, est intitulé : *Itinerarium Urbis Romae di fra Mariano da Firenze O.F.M.* Fra Mariano envoyé à Rome pour les affaires de son ordre, en 1517, peut-être déjà en 1516, profita de son séjour, dans la capitale pour visiter les sanctuaires et les monuments. Il le fit méthodiquement. Tous ses itinéraires partent du Forum : 1°) à la basilique Vaticane, retour par le Transtévère ; 2°) à Saint-Paul, par l'Aventin, retour par Saint-Sébastien et la Voie Appienne ; 3°) à Saint-Jean-de-Latran, retour par la Via Labicana et le Colisée ; 4°) à Saint-Laurent-hors-les-murs, retour par Sainte-Marie-Majeure ; 5°) à Sainte-Agnès-hors-les-murs, retour par le Viminal ; 6°) à Sainte-Marie du Peuple, voie Flaminienne, retour par le Champ de Mars. Rentré dans son couvent, il mit en ordre ses notes, qu'il compléta par des lectures, et les rédigea sous forme de guide. Fra Mariano est un homme intelligent et un esprit curieux, mais pas spécialement versé dans la science de l'antiquité. L'intérêt de l'*Itinerarium* consiste principalement en ce qu'il représente l'état de Rome avant le sac et la disparition d'un certain nombre d'églises, comme celle de S. Servulus, près de S. Clément (voir *Anal. Boll.*, XLIX, 414), Saint-Tryphon, Saint-Félix in Pincis, et quelques autres.

Dans le volume suivant, qu'il a intitulé : *Les secrets de la draperie antique*, M. J. Repond traite du sujet qui lui est familier : l'himation grec et le pallium romain. Il a étudié ce vêtement dans les monuments antiques et sur le modèle vivant. Il détermine la forme, les dimensions, la disposition de cette simple pièce d'étoffe, dont les anciens surent tirer un si merveilleux parti. « Pendant neuf siècles, le plus bel habit n'a pas appartenu à qui avait le meilleur tailleur, mais à qui savait le mieux draper et porter l'himation tissé sous son toit par les femmes de sa maison. » Le secret est perdu, et M. R. a fait un effort méritoire pour le retrouver. Il distingue jusqu'à sept types différents, là où les profanes remarqueront à peine quelques légères variantes. Les plus grands artistes de la renaissance et des temps modernes se sont souvent trompés dans la manière de représenter le vêtement antique, et les archéologues auraient le droit de porter un jugement sévère sur leur esthétique superficielle. Tout le monde devine le parti que l'on pourrait tirer d'une connaissance approfondie des détails du costume pour déterminer l'âge, la provenance, l'authenticité même de certains monuments figurés. C'est malheureusement une des branches les plus négligées de l'archéologie. Une étude, comme celle de M. R. est bien faite pour stimuler les recherches. Les matériaux ne manquent pas.

Une monographie de M. René Vieillard sur *Les origines du titre de Saint-Martin aux Monts* remplit le quatrième volume de la collection. Des publications récentes ont permis de renouveler le sujet, sur lequel on possédait un bon travail de M. A. Silvagni (*Archivio della R. Societa Romana di Storia Patria*, 1912, p. 329-47). On s'accorde à dire que le *titulus Equitii*, fondé au III^e siècle, par un fidèle dont on ne connaît que le nom, fut désigné plus tard sous le nom de *titulus Silvestri*; que le pape Symmaque éleva, à côté de l'édifice, une basilique en l'honneur de S. Martin de Tours. Cet édifice fut reconstruit par le pape Serge II, et consacré en l'honneur des SS. Silvestre et Martin. Les sources littéraires et les monuments ont été consciencieusement interrogés. Des illustrations bien choisies et des plans soigneusement dressés ajoutent à la clarté de l'exposition, et l'on n'a aucune peine à suivre l'auteur dans ses déductions, malgré la complexité du sujet. La partie la plus intéressante du mémoire consiste dans les recherches sur la maison romaine où fut établi le *titulus Equitii*, et dont « le gros œuvre » existe encore. Comment le culte de S. Silvestre fut-il installé à cet endroit? M. V. énonce sur cet article les hypothèses les plus plausibles. Il faut bien avouer qu'aucune d'entre elles ne s'impose, tant il reste encore d'obscurités dans ces questions d'origine. On n'a pas expliqué davantage quand ni comment S. Martin pape a supplanté l'évêque de Tours dans le vocable de la basilique. Le fameux catalogue des reliques transportées dans cette église est reproduit en fac-similé, et transcrit. Il y aurait encore beaucoup à dire sur cette inscription. Je ne vois pas que TASON, ligne 9, puisse donner *et sociis*. Ne serait-ce pas plutôt *Trason*? Dans un des appendices, M. V. étudie la lampe votive portant l'inscription *sancto Silvestro ancilla sua votum solvit*. Elle serait de la fin du V^e siècle. Il est prudent de ne pas trop préciser, et il ne faudrait pas affirmer avec trop d'assurance qu'elle « fut suspendue dans le titre de l'Oppius, un peu avant le pontificat de Symmaque ».

Un article de M. A. Silvagni, sur la Topographie des cimetières de la Voie Aurélienne (*Rivista di archeologia cristiana*, 1932, p. 103-118) nous ramène par un détour à S. Martino in Monti. Durant le moyen âge, les cimetières de cette région ont été dépouillés d'un bon nombre d'inscriptions pour servir à paver la basilique. On en a reconnu plus de 200, toutes antérieures au VII^e siècle, dont un bon nombre ont pris place dans la Galleria lapidaria du Vatican. D'autres, dont on avait pris copie, ont disparu. Parmi celles-ci, une inscription métrique, très importante, mais trop fragmentaire pour permettre d'essayer une restitution. De Rossi avait transcrit le peu de mots qui en restent, et avait réussi à rétablir le sens. Il s'agit de travaux exécutés, dans la crypte des SS. Processus et Martinien, par le prêtre Marcianus, peut-être sur l'ordre du pape Damase, bien que l'inscription ne puisse être attribuée à ce pape. L'illustre archéologue a laissé une note à ce sujet. M. Silvagni a rendu service en la publiant. C'est le seul texte épigraphique que nous possédions

sur ces martyrs. Il peut être intéressant de noter, à ce propos, que d'après le martyrologe hiéronymien, les deux saints reposaient *in cimiterio Damasi*.

Dans la même revue, quelques pages plus loin (p. 147-150), M. E. Josi nous apprend que des matériaux de démolition provenant du cimetière de Basilla ont livré un fragment philocalien comprenant quatre lettres ayant appartenu à l'inscription *Iamdudum quod fama refert te Graecia misit* (IHM, '52), dont la provenance était incertaine, et qui ne renferme aucun nom. Marucchi la rapportait à Hippolyte, le chef des Martyrs grecs de la voie Appienne, dont l'idée l'obsédait. Terribilini avait soupçonné qu'elle se rapportait à S. Hermès. La découverte de M. Josi confirme définitivement cette hypothèse. D'autres fragments de même origine, et où figure le nom de S. Hermès, montrent que Damase n'avait pas seulement composé des vers en son honneur, mais qu'il avait orné son tombeau, comme ceux des SS. Marc et Marcellin, Chrysanthé et Darie, Hippolyte et Janvier (cf. *Rivista*, t. IV, p. 223).

Plus d'un archéologue, qui s'intéresse à l'art des catacombes, apprendra avec surprise que le musée communal de Catane possède un certain nombre de peintures (pas moins de 37) très authentiques, détachées des parois des cimetières romains. Elles avaient été réunies vers le milieu du XVIII^e siècle, par les Bénédictins de Catane, qui avaient créé un musée d'antiquités. M. Achelis les a fait photographier, et en publie de fort belles reproductions, en 24 grandes planches. Dans l'introduction il donne l'historique du transport de ces fresques, non sans y ajouter des détails sur l'état d'abandon des catacombes à cette époque, et des faits, qui, maintenant, nous paraissent invraisemblables, mais, hélas, ne sont que trop vrais. Parmi les peintures de Catane, plusieurs ont été fortement retouchées; mais le dessin primitif est généralement reconnaissable. Elles proviennent du cimetière de Domitille, comme on a pu s'en assurer en les comparant aux planches de la *Roma sotteranea* de Bosio, antérieures au brigandage dont le musée de Catane a profité. Que n'avons-nous, dans le format maniable adopté par M. Achelis, l'ensemble des peintures des catacombes, que le temps et les voleurs ont respectées!

Le volume de *Forschungen*, annoncé plus haut, est dédié à M. Johannes Ficker, l'archéologue bien connu, à l'occasion de ses 70 ans. Comme tous les recueils de ce genre, il est composé de travaux sur des sujets assez disparates. On les a groupés en deux catégories; les uns se rapportent à l'histoire ecclésiastique, les autres à l'art chrétien.

Dans la première série nous remarquons des articles de M. E. Kohlmeyer, sur l'idéologie de la Papauté dans l'antiquité; de M. H. Dörries sur le monachisme et le travail; de M. W. Elliger sur le mouvement iconoclaste du VIII^e siècle. D'autres, qui ont pour auteurs MM. F. Kattenbusch, W. Köhler, E. Nagel, H. Freydank, traitent de sujets d'histoire de la Réforme. Le second groupe retiendra sur-

tout l'attention des archéologues. On lira avec fruit, comme tout ce qui sort de sa plume, les considérations générales que M. E. von Dobschütz a groupées sous le titre : « Vom Verstehen der Kunst », avec sous-titre : « Zur Darstellung des Unsichtbaren ». Les transformations du style dans la représentation des personnes à l'époque impériale, les tendances artistiques qui trouvèrent leur expression dans les œuvres profanes d'abord, puis et surtout dans les premières créations inspirées par le christianisme, sont étudiées dans un court article de M. O. Thulin. L'auteur s'arrête spécialement à la statuette du Musée des Thermes représentant le Christ sous la forme d'un adolescent. C'est aussi au point de vue du style que M. W. Köhler examine la célèbre mosaïque de Sainte-Pudentienne. Il va sans dire qu'il a été tenu compte des retouches et des restaurations qui ont altéré ce vieux monument, mais non pas au point de le rendre méconnaissable. M. K. y retrouve la tradition romaine comme aussi dans les parties conservées de la mosaïque de Sainte-Sabine, à peu près contemporaine. Celles de l'arc triomphal de Sainte-Marie-Majeure (432-440) sont d'un tout autre caractère.

En 1901, G. Weber avait publié dans la *Byzantinische Zeitschrift*, p. 568-73, une courte description des ruines d'une basilique, avec baptistère et autres dépendances, trouvées à Gül-bagtsché, sur la côte occidentale d'Asie Mineure, à deux lieues de Vourla, l'antique Clazomène. L'étude du monument a été reprise par M. K. Michel, qui en décrit l'ordonnance, appuyée d'un nouveau plan, et inventorie les débris de l'ornementation que le temps a épargnés. La première construction semble remonter à la seconde moitié du ^v^e siècle. M. J. Reil s'occupe de certains symboles caractéristiques qui accompagnent la scène du calvaire sur les ivoires du Bas-Rhin. Enfin, M. H. Kehrer cherche à expliquer un dessin de Grünewald conservé à Berlin. C'est un fragment d'« Annonciation », représentant l'archange Gabriel, somptueusement vêtu, et deux anges qui portent sa traîne. Les deux articles qui terminent le recueil sont entièrement en dehors du cadre de nos études.

L'opuscule de M. Lothar est le développement d'une conférence (qui n'a pas été prononcée) sur les méthodes suivies, en ces temps-ci, par les archéologues dans l'interprétation des œuvres d'art figuratives de l'antiquité chrétienne. L'auteur s'arrête à deux questions principales : les scènes bibliques représentées dans les catacombes et généralement regardées comme l'expression d'un symbolisme funéraire et des idées religieuses essentielles en rapport avec les fins dernières. Les principes exposés par M. Styger, dans un livre qui a fait du bruit, *Die altchristliche Grabeskunst* (voir *Anal. Boll.*, XLVI, 171-73) sont critiqués assez vivement. Mettons qu'ils aient été poussés avec quelque exagération. Il n'en est pas moins vrai qu'une réaction était nécessaire contre l'a-priorisme de certains archéologues. Dans la seconde partie de son travail, M. L. parle des motifs qui sont communs à l'art païen et à l'art chrétien. On peut dire, en général, qu'avant d'être adoptés par les chrétiens

ces thèmes n'avaient aucun sens religieux, ou s'étaient dépouillés de leur signification primitive. Reste à savoir s'ils ont été acceptés comme de simples ornements, ou si on leur a donné une valeur symbolique. C'est une question à examiner dans chaque cas particulier.

H. D.

* Joseph BRAUN, S.I. *Das christliche Altargerät in seinem Sein und in seiner Entwicklung*. München, Max Hueber Verlag, 1932, in-8°, xviii-704 pp., illustrations.

Par ses grandes publications, le P. Braun a rendu aux études liturgiques les plus éminents services. Son ouvrage monumental sur l'autel chrétien (*Anal. Boll.*, XLIII, 385-87) avait été précédé d'un volume, aussi important en son genre, sur les vêtements liturgiques (*Anal. Boll.*, XXVIII, 115). Il a tenu à parfaire la trilogie en y ajoutant le gros ouvrage que nous annonçons, sur le mobilier, ou, plus exactement, sur la vaisselle liturgique. On y retrouvera les qualités que les précédents volumes nous ont permis d'apprécier : une entière maîtrise du sujet, une connaissance étendue des sources écrites, comme des monuments. Ceux-ci ont été recueillis dans tous les pays. Il n'y a en Europe aucune église, aucune sacristie, aucun musée que le P. Braun n'ait exploré, et dont il n'ait rapporté des photographies, qu'il communique libéralement à ses lecteurs. Cette fois il nous en donne plus de 600, réparties dans le texte et sur 149 planches. On chercherait en vain ailleurs une pareille documentation, qui rendra autant de services aux archéologues qu'aux historiens des arts mineurs.

La méthode suivie n'est pas différente de celle que le P. B. a appliquée à l'étude du costume. Il examine un à un les vases sacrés et autres objets du service eucharistique, et commence par expliquer l'usage auquel il est employé actuellement. Il en indique la matière et la forme, disons mieux : les formes qu'on lui a données selon les époques et les pays, avec les ornements que les artistes ont su imaginer. On trouvera donc ici tous les renseignements que l'on peut désirer sur les calices, les patènes, les ciboires, les ostensoirs et autres pièces principales, que nous n'avons pas besoin d'énumérer.

Sur les objets dont l'usage n'a jamais été universel ou qui ont cessé depuis longtemps d'être employés, l'érudition du P. B. n'est pas en défaut. Le chalumeau (*fistula, calamus, tutellus, pipa* etc.), au moyen duquel on aspirait le saint sang contenu dans le calice, n'est plus en usage qu'à la messe solennelle du pape ; mais il a une assez longue histoire. Les rites orientaux ne l'ont pas connu, et le remplacent par une cuiller. Dans des inventaires il est question de *forcipes argentei quibus porrigebatur hominibus corpus dominicum*. Mais cette mention est très rare. On rencontre aussi, sous les noms de *colum, colatorium, catia, sia*, un instrument qui n'est qu'une cuiller percée de trous et destinée à filtrer le vin du sacrifice. La *turris* du rite gallican n'est pas, comme on l'a dit parfois, un taber-

nacle en forme de tour, pour la réserve eucharistique. C'est un vase, en forme de tour, dans lequel on portait les *oblata*, qui étaient honorés, par prolepse, comme après la consécration.

Les accessoires ne sont pas oubliés : boîtes à hosties, chandeliers, encensoirs, goupillon, *flabellum*, appelé parfois *muscarium*, *ventilabrum*, etc. On consultera avec fruit la table des matières, qui rendra les services d'un glossaire liturgique. H. D.

* Fedele SAVIO. *Gli antichi vescovi d'Italia dalle origini al 1300*. La Lombardia, Parte II, vol. I, II. Bergamo, Tipografia editrice S. Alessandro, 1929, 1932, xv-387, x-534 pp.

De la grande œuvre entreprise par le regretté P. F. Savio, deux volumes seulement ont été publiés du vivant de l'auteur. Le premier paru en 1898, était consacré aux évêchés du Piémont. Le second, ayant pour sous-titre *La Lombardia. Parte I*, et rempli tout entier par la série des évêques de Milan, a été annoncé ici-même (*Anal. Boll.*, XXXIII, 237), à un moment où rien ne faisait prévoir que la mort allait mettre un terme à une activité scientifique singulièrement féconde. Le P. Savio s'est éteint au début de 1916. Il avait achevé de préparer la suite de la *Lombardia*, comprenant les diocèses de Côme, de Pavie, de Bergame, de Brescia. Il restait quelques lacunes à remplir pour Crémone, Mantoue et Lodi. Mgr G. Locatelli, le savant bibliothécaire de Bergame, et le P. G. Schio se chargèrent de compléter le manuscrit d'après les notes de l'auteur, et d'en faire une copie suffisamment claire pour l'imprimeur. La mort du P. Schio, en 1928, fit retomber tout le poids de l'édition sur les épaules de Mgr L., qui s'acquitta à souhait d'une tâche qui exigeait autant de science que de dévouement. Comme l'assure le P. Tacchi Venturi, dans une introduction où il retrace la carrière du P. Savio, l'éditeur est parvenu à suivre partout le texte de l'auteur, sauf dans une notice, celle de l'évêque de Côme, Jean de Advocati (1274).

On connaît le plan du P. S. Une étude préliminaire des listes épiscopales de chaque diocèse est suivie d'une série de notices où sont passées en revue toutes les sources relatives à l'histoire de chaque évêque. L'esprit critique du P. S. s'y retrouve partout, et sa connaissance spéciale des textes hagiographiques l'a préservé d'une foule d'erreurs que des historiens locaux, d'ailleurs avisés, n'ont su éviter. Les origines des diocèses nous sont trop souvent connues par des traditions encombrées de fables, et l'on ne s'étonnera pas du nombre considérable d'erreurs que le P. S. a été amené à corriger. Plus d'une retouche est à faire à des notices de saints évêques, que nos prédécesseurs ont été obligés de rédiger sur une documentation insuffisante, à laquelle rien alors ne pouvait suppléer. Le cas de S. Gaudiosus de Brescia (*Act. SS.*, Mart. t. I, p. 261), qui a passé pour Gaudentius, deuxième du nom, n'est pas isolé. Les volumes posthumes du P. S. ne sont pas rendus inutiles par l'ouvrage de Mgr Lanzoni, *Le origini delle diocesi antiche d'Italia*

(*Anal. Boll.*, XLII, 163) dont l'illustre auteur a publié quatre ans plus tard une seconde édition, soigneusement revue, sous le titre de *Le diocesi d'Italia* (Faenza, 1927, 1122 pp.) Si l'ouvrage du P. S. embrasse un territoire beaucoup plus restreint, il a l'avantage de s'étendre à une période notablement plus longue, Mgr Lanzoni ne dépassant pas les premières années du VII^e siècle. Tous les deux ont traité la matière avec une égale défiance des embellissements de la légende.

H. D.

* Franz DÖLGER. *Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der Neuere Zeit*. Reihe A : Regesten, Abt. I, 3^r Teil. München und Berlin, Oldenbourg, 1932, in-4^o, vi-77 pp.

* A. A. VASILIEV. *Histoire de l'Empire Byzantin*, traduit du russe par P. BRODIN et A. BOURGUINA. Paris, A. Picard, 1932, 2 vol. in-8^o, ix-498-482 pp., cartes, illustrations.

L'ordonnance de la grande publication entreprise sous les auspices des Académies de Munich et de Vienne a été expliquée ici (*Anal. Boll.*, XLIII, 393-95) à l'occasion des Regestes dont M. F. Dölger a fait paraître les deux premières parties concernant respectivement les périodes 565-1025, 1025-1204. La méthode de l'auteur a été indiquée, et l'on a insisté sur les résultats que les études byzantines ont à attendre de l'énorme travail auquel il s'est assujéti. La même méthode a été suivie, avec plus de rigueur encore, dans le nouveau fascicule qui vient de paraître, et qui comprend les années 1204-1282, soit les règnes de Théodore I Lascaris à Michel VIII Paléologue. L'auteur n'a pas besoin de s'excuser d'avoir mis un long intervalle entre ce fascicule et le précédent. Bien des questions délicates, surtout en matière de chronologie, ont dû être résolues préalablement. Les conclusions de ces études préliminaires ont été publiées dans la *Byzantinische Zeitschrift*. L'important article *Die Kaiserurkunden des Johannes-Theologos-Klosters auf Patmos*, paru dans le t. XXVIII, p. 332-71, doit être spécialement signalé. Quelques lecteurs, habitués à la concision des Regestes de Jaffé et autres du même modèle, pourront être déconcertés par l'ampleur des Regestes de M. D. Ils s'apercevront bien vite que les conditions sont différentes et que, sur un terrain aussi peu préparé que la diplomatique byzantine, le plan avait besoin d'être élargi.

On pourra lire plus haut, p. 225, une appréciation sommaire de l'ouvrage de M. Vasiliev, sur l'histoire de Byzance, à propos de la traduction anglaise, qui a mis à la portée d'un grand nombre de lecteurs, arrêtés par la langue de l'original, une synthèse d'une valeur incontestable, malgré des lacunes évidentes. Le cercle des lecteurs de M. V. s'élargira considérablement, maintenant qu'il nous est présenté en français, dans une édition magnifiquement imprimée, relevée par une illustration discrète et de bon goût. On aurait voulu, pour le dire en passant, que les provenances des reproductions fussent indiquées parfois avec plus de précision. Qui ne serait embarrassé de retrouver le « manuscrit byzantin du

x^e siècle de la Bibliothèque nationale de Paris » d'où sont tirées les miniatures de la planche I, et le manuscrit d'où proviennent les portraits (?) de neuf empereurs figurés sur la planche XVIII? Je sais bien qu'on renvoie à un ouvrage de Lambros, qui a été le premier à les publier. Mais tout le monde ne possède pas ce livre dans sa bibliothèque. L'auteur n'est pas en cause ici. Comme pour l'édition anglaise, il s'est efforcé de compléter et de mettre son texte au courant. Mais il se pourrait que M. Diehl, dans la préface qu'il a mise en tête du premier volume, exagère quelque peu en disant que « cet ouvrage représente, à la date de 1931, l'état exact et la bibliographie complète sur l'histoire de Byzance. » Rien que par son plan, l'auteur a été amené à négliger bien des sources et des travaux qui intéressent cette histoire, et l'énorme littérature hagiographique byzantine a été traitée très sommairement. Pourtant certaines Vies de saints, on le sait, ont leur importance au point de vue de l'histoire politique. Comment par exemple, à propos des troubles iconoclastes, la Vie du néomartyr Romain (*Anal. Boll.*, XXX, 307) n'a-t-elle pas été citée? Et nous pourrions indiquer d'autres omissions plus graves. Au lieu d'un travail, remontant à 1893, sur Syméon Métaphraste, l'auteur aurait pu renvoyer à notre *Synopsis Metaphrastica*, dans *BHG*², qui donne un tableau de l'œuvre du grand logothète. Que tout ceci ne nous empêche pas de reconnaître que l'ouvrage de M. V. est indispensable à tous les byzantinistes, et qu'aucun autre ne permet d'apprécier au même degré les services rendus à leurs études par les savants russes. H. D.

* *Concilium universale Chalcedonense* edidit Edvardus SCHWARTZ. Volumen alterum. Versiones particulares. Pars prior. *Collectio Novariensis de re Eutychis*. Berlin et Leipzig, W. de Gruyter et Co., 1932, in-4°, XII-92 (= *Acta conciliorum oecumenicorum*, tomus alter, volumen alterum, pars prior).

* C. SILVA-TAROUCA, S.I. *Novi studi sulle antiche lettere dei Papi*. Roma, Pontificia Università Gregoriana, 1932, in-8°, 197 pp., 3 fac-similés en phototypie hors texte. Extrait de *Gregorianum*, t. XII (1931), p. 3-56, 349-425, 547-98.

Les versions « particulières » — entendez : « partielles » — qui sont ici groupées sous l'étiquette de la « collectio Novariensis », sont :

1. Un extrait des Actes du Synode de Constantinople en 448, comprenant la seconde session et la première moitié de la troisième ;
- 2) les Actes, à l'état fort incomplet, du deuxième concile d'Éphèse ;
- 3) le texte de l'appel interjeté par Eusèbe de Dorylée devant le pape S. Léon ;
- 4) l'appel d'Eutychès au même pape, avec les pièces justificatives qui s'y rattachent ;
- 5) deux lettres de S. Flavien de Constantinople au pape et son pourvoi en appel ;
- enfin 6) le « Tome » de S. Léon à Flavien.

Nous avons déjà fait remarquer (ci-dessus, p. 170), qu'on n'aurait pas songé à chercher le texte latin de la célèbre lettre dogmatique de S. Léon dans un recueil de traductions. L'explication de ce clas-

sement, c'est que M. Schwartz a voulu rattacher le « Tome » de S. Léon à la collection de Novare. On ne voit guère pourquoi. Malgré l'importance que tout le monde reconnaît au manuscrit de Novare, il n'est pourtant pas le premier témoin à entendre quand il s'agit de la lettre à Flavien : ses leçons propres sont fréquemment rejetées en variantes par M. S. lui-même ; et l'important post-scriptum, servant de lettres de créance aux envoyés du pape (SCHWARTZ, p. 33, l. 4-10), y est complètement omis.

Toutes les pièces relatives au synode de Constantinople et au deuxième concile d'Éphèse se retrouvent in extenso dans les Actes du concile de Chalcédoine. M. S. regarde pourtant comme indiscutable, avant toute démonstration, que le rédacteur les a prises, non pas dans les Actes de Chalcédoine, mais à la source même, dans les procès verbaux des deux synodes. Le dossier est rangé par ordre de dates. Toutefois le mémoire d'Eutychès est rejeté après la correspondance de S. Léon et de Flavien, parce que le pape a refusé de le recevoir (p. vi). Donc si nous comprenons bien, cette même raison prouve que le compilateur a laissé à son rang chronologique le second synode d'Éphèse parce qu'il estimait que, de l'aveu de pape ou malgré le pape, le *latrocinium Ephesinum* devait être tenu pour légitime.

Sur la date et l'origine de la collection de Novare, M. S. présente un système qui lui est propre et qui a toute chance de le rester. Le recueil a été formé à Rome, entre le second synode d'Éphèse et le concile de Chalcédoine, et sur l'ordre direct de S. Léon. Au début de la crise monophysite, le pape se renferme d'abord dans une attitude ambiguë. Il s'abstient de répondre au premier rapport de S. Flavien ; et, avant d'intervenir lui-même contre Eutychès, il confie à un noble personnage de Rome le soin de le réfuter, avec mission de démontrer principalement que le témoignage du pape Jules I, allégué par Eutychès, ne favorise pas la nouvelle hérésie. A cet effet, le mandataire anonyme reçoit en communication les pièces nécessaires « e scrinio papali » (SCHWARTZ, p. vi-vii ; cf. vol. III, p. xiii). Il les passe à un controversiste, également anonyme, qui les traduit ou les fait traduire, et formule son avis dans une consultation adressée au premier mandataire du pape. C'est le dossier conservé dans les nos 23-26 de la « collectio Casinensis » (ibid., p. 143 et suiv.). Sur ces entrefaites éclate le scandale d'Éphèse. Le pape juge nécessaire de se jeter lui-même dans la mêlée ; et puisque sa lettre dogmatique (le Tome à Flavien) n'a pu être promulguée à Éphèse, il va la publier de nouveau, en l'encadrant de pièces justificatives propres à la faire valoir. En conséquence, les trois mémoires d'Eutychès à S. Léon sont traduits une seconde fois et joints aux autres documents qui ont été énumérés plus haut. Si ces versions paraissent peu homogènes, c'est que, pour gagner du temps, on a partagé la besogne entre les traducteurs, tous pareillement médiocres, que l'on avait sous la main.

Pourtant ce n'est point par un effet de cette hâte ni par aucun

autre accident d'exécution que les Actes du synode de Constantinople sont écourtés. Les omissions ont été volontaires, bien que le sujet de la seconde session tout au moins soit fondamental dans le procès d'Eutychès. « At Leo non id agebat ut Cyrilli, vel Flaviani, vel episcoporum Orientis defenderet fidem, quacum non in omnibus consentiebat,... sed ut suam propagaret ; nulla igitur re certius eum ipsum collectionis auctorem fuisse probatur quam huius actionis omissione » (p. VII).

Et voilà par conséquent la plus forte des raisons qui établissent que le Tome *ad Flavianum* est, par la volonté de S. Léon lui-même, indissociablement incorporé à la collection de Novare. En résumant ainsi les déductions de M. S., on peut craindre de leur donner malgré soi un air caricatural. Pourtant nous croyons bien avoir rendu fidèlement la pensée du savant critique, telle qu'il nous a été possible de la comprendre. Du reste, on vient de l'entendre lui-même. Pour présenter sous un jour moins défavorable l'hypothèse principale de M. S., il faudrait commencer par en éliminer l'impossible histoire du dossier d'Eutychès dans la collection du Mont Cassin. Admettons que, par une dérogation bien insolite à ses habitudes et à son caractère, S. Léon, au lieu de condamner Eutychès par voie d'autorité, ait jugé opportun d'organiser ce qu'on appellerait aujourd'hui une campagne d'opinion, dans l'Eglise latine, où la nouvelle hérésie était encore inconnue. Mais comment concevoir que le « nobilis quidam Romanus » préposé à l'exécution de ce dessein, ait été un personnage totalement effacé, malgré la faveur dont il jouissait auprès du pape ? « De Anicia vel eiusmodi gente eum fuisse coniecerim », dit M. S. (vol. IIII, p. XIII). Soit ! mais le fait est que personne jamais n'a entendu parler de lui ; et comment s'expliquer qu'à Rome même, dans un moment où le temps pressait on ait recommencé sur nouveaux frais, par ordre du même pape, les mêmes traductions dont il avait été chargé ?

Ce n'est pas tout. Ce dignitaire anonyme était servi par un clerc, qui dans son genre était un précurseur, car dès l'année 449, il cultivait les élégances de la latinité carolingienne. Carl Weyman n'est malheureusement plus là pour dire, si un lettré, choisi pour être le porte-parole de S. Léon, aurait jamais pu écrire : *cum ergo percurrerem praedictum exemplar epistolae vel exemplum fidei Eutychetis, inter cetera, textus verborum eius inveni ubi a sancto concilio episcoporum expeti a se duas naturas in Christo confiteri conqueritur* (vol. IIII, p. 146). Et ceci encore, qui serait d'un helléniste : *si quis nostrum purpuram aut diademam regalem iacentem inveniatur, numquid ea conabitur adorare ?* (ibid., p. 147). Ce latin devrait être soumis à une sérieuse expertise. Si les connaisseurs décident, à la simple majorité, qu'un clerc romain a pu écrire cela et le reste, à quelques pas de la chaire de S. Léon, le dictionnaire latin devra s'enrichir de plusieurs termes nouveaux : *infabricabilis* (p. 150, l. 2), *lassare*, au sens médio-passif (pp. 147, l. 34, 148, l. 32), etc. — tout cela, sans faire entrer en ligne de compte des perles qui peuvent être

la propriété du copiste, comme *poculianistis* pour *Paulianistis* (p. 149, l. 38).

Une fois de plus, un regret se mêle au tribut d'hommages que personne ne refuse au gigantesque labeur de M. S. Son édition, qui laisse à peine un résidu inutilisé dans la tradition manuscrite, s'arrête un peu trop tôt devant les questions qui dépassent la technique du philologue. Dans une œuvre comme celle de S. Léon, tout ne peut se décider par des comparaisons de variantes. Le rôle historique du grand pape, son caractère et la sincérité de sa foi religieuse comptent aussi pour quelque chose.

L'étude du P. Silva-Tarouca vient à point pour éclairer cet aspect de la question. Elle comprend une partie générale sur la correspondance des pontifes romains du IV^e au XII^e siècle. S. Léon étant le premier pape dont il soit possible de reconstituer à peu près le registre, tient déjà une large place dans les quatre premiers chapitres où sont étudiées les origines et l'organisation de la chancellerie pontificale. Les deux derniers chapitres le concernent spécialement. (Une esquisse de leur contenu a paru en 1926, dans les *Mélanges offerts à M. P. Kehr* ; cf. ci-dessus, p. 172.)

Les vues exposées par le P. S.-T. sont le fruit de recherches personnelles, poursuivies depuis des années déjà, avec une complète indépendance de jugement. Il lui arrive de se trouver à la fois contre Maassen, Duchesne et C. H. Turner (p. 147, note). Trois critiques de cette force, unis sur l'opinion qu'il rejette, ne l'intimident pas. Ceux-là même qui se sentent incapables de partager son assurance hésiteront à lui en faire un reproche, après avoir vu combien le sujet est fertile en pièges même pour les savants les mieux préparés. Turner, l'érudit impeccable s'il en fut, n'a-t-il pas commis deux omissions assez graves, dans sa description du manuscrit 1645 de la bibliothèque Mazarine, le célèbre codex Grimanicus ? (SILVA-TAROUCA, p. 148).

Quand on entend l'auteur exposer en détail l'état dans lequel se présente la tradition manuscrite des lettres pontificales, jusqu'à la fin du VIII^e siècle, ou même, jusqu'en 819, date du premier original conservé (p. 18), on est tenté de se demander s'il ne s'est pas engagé dans une recherche sans issue. Tout semble manquer à la fois : les registres dont il ne subsiste que des témoignages indirects, les pièces originales, sur lesquelles on pourrait constater avec précision les différences entre les expéditions adressées aux destinataires et les copies demeurées à la chancellerie, enfin les exemplaires manuscrits représentant sans contamination les formes protocolaires, soit des originaux, soit du registre, puisque registre il y a. Dans cette incertitude, le P. S.-T. a pris le parti de procéder en remontant par induction de la période la moins mal connue vers les époques plus anciennes, où l'observation directe fait défaut. Il apporte à cette opération une prudence extrême, mais qui ne paraît pas superflue. C'est que le principe même de la méthode donne à réfléchir. « La continuità burocratica delle tradizioni cancelleresche » (p. 19)

n'est plus entièrement rassurante, du moment que les documents certains du VIII^e-IX^e siècle permettent de constater un « sviluppo » du formulaire, entre l'époque byzantine et le règne de Charlemagne (p. 36).

En interprétant trop logiquement quelques déclarations préliminaires du P. S.-T., on pourrait se demander, non sans inquiétude, s'il ne regarde pas le protocole des lettres pontificales comme un critère indispensable de leur authenticité. Mais cette crainte sera promptement dissipée. L'auteur passe en revue les principales formules de chancellerie qui reviennent, soit dans les intitulés, soit dans les clausules des lettres de S. Léon : *epistula uniformis* (p. 65-69), *et alia manu* (p. 69-82), qu'il considère, avec assez de vraisemblance, comme une rubrique introduite dans les procès verbaux des séances conciliaires ; *a pari* (p. 82-94). Sa conclusion, aussi nette que fortement motivée, est qu'aucune de ces formules ne constitue par elle-même une garantie d'authenticité. Elles se lisent sur plus d'une pièce fausse et des compilateurs les ont interpolées dans des documents de bon aloi, où elles sont hors de place. A quoi l'on peut ajouter que les meilleurs manuscrits sont loin d'être d'accord sur le libellé des suscriptions et des clausules de certaines lettres dont l'authenticité est absolument indiscutable. Ainsi, par exemple, dans le manuscrit de Munich 14540, toutes les pièces de la correspondance de S. Léon portent des dates consulaires complètes, alors que dans la collection Quesnel, notamment dans le Paris. 12097, les lettres papales expédiées durant les premiers mois de certaines années (451-455, 458, etc.), ne nomment que l'un des deux éponymes ou s'en tiennent à la date post-consulaire (p. 136-38). Manifestement, c'est la main d'un correcteur qui, en maint endroit, a rétabli dans le *Monacensis* la datation complète. On ne saurait donc voir dans ces formules de chancellerie une marque d'origine absolument sûre. Il s'ensuit de là que l'authenticité des lettres de S. Léon doit se décider par les mêmes critères que s'il s'agissait d'un traité dogmatique ou d'un sermon. Tout le chapitre VI (p. 135-186) est employé à cette discrimination. Nous permettra-t-on d'avouer que certaines condamnations prononcées par le P. S.-T. nous semblent un peu précipitées ? Celle-ci, par exemple. Dans la lettre 113, datée du 10 mars 453 (n° 60 dans l'édition de M. Schwartz), S. Léon ordonne à l'évêque Julien de Cos de faire rédiger une traduction complète et sûre des Actes de Chalcédoine, parce que les procès verbaux transmis à Rome sont *parum clara, propter linguae diversitatem*. Or, 11 jours plus tard, dans la lettre 114 (SCHWARTZ, n° 64) S. Léon, s'adressant aux pères du concile, leur renouvelle solennellement son adhésion, *ut et fraterna universitas et omnium fidelium corda cognoscant me... per approbationem gestorum synodaliū propriam vobiscum unisse sententiam, in sola videlicet fidei causa, quod saepe dicendum est...* Contradiction flagrante, dit le P. S.-T. ; la lettre du 10 mars est donc un faux (p. 163-64). Est-ce bien certain ? Sur les décrets dog-

matiques de Chalcédoine, le pape ne pouvait manquer d'être exactement renseigné, puisqu'ils étaient l'objet même des délibérations du concile. Au contraire, la lettre 61 (113) à l'apocrisiaire Julien se rapporte à une mesure disciplinaire portée contre les deux archidiaques Aetius et André : question de fait, embrouillée comme les conflits de personnes le sont ordinairement, et dont à Rome on ignorait le premier mot. S. Léon lui-même semble appuyer sur cette différence, en limitant expressément sa ratification aux canons doctrinaux du concile : *in sola videlicet fidei causa, quod saepe dicendum est*. Loin de contredire la lettre à Julien de Cos, cette réserve formelle en est plutôt une confirmation. Quelques-uns des chefs d'exclusion prononcés par le P. S.-T. contre les pièces qu'il rejette nous ont paru laisser place à une interprétation tout aussi conciliante.

En appliquant logiquement les mêmes critères à des documents que personne ne songe à contester, on serait amené à des conséquences désastreuses. Soit, par exemple, le cas des quatre lettres envoyées de Rome à Constantinople par trois membres de la famille impériale (Valentinien III à Théodose, Galla Placidia à Théodose, Eudocie à Théodose, Galla Placidia à Pulchérie, *P. L.*, LIV, p. 857-65). Toutes ces lettres s'accordent à affirmer que les pèlerins impériaux ont trouvé le pape à Saint-Pierre, entouré d'une nombreuse assemblée d'évêques italiens. Cette assemblée, dit le P. S.-T., ne peut être que le synode tenu en octobre 449, pour condamner le « brigandage d'Éphèse » (p. 98). De son côté, Valentinien écrit à Théodose que sa visite au pape eut lieu *μετὰ τὴν σεβάσμιον νύκτα τῆς ἡμέρας τοῦ Ἀποστόλου* (*P. L.*, t. c., p. 858). Or, on ne connaît aucune fête de S. Pierre tombant au mois d'octobre ni dans les mois suivants, jusqu'au 22 février, fête de la Chaire de S. Pierre à Rome. Nul moyen d'admettre, assure le P. S.-T., que le synode d'octobre 449 se soit prolongé jusqu'au 22 février 450. Valentinien parle de la station qui se célébrait à Saint-Pierre, le samedi des Quatre-Temps de Noël, comme on le sait par les sermons xix de S. Léon (p. 100). Explication spécieuse, mais improbable. Le texte désigne trop clairement la vigile d'une fête de l'Apôtre, et Valentinien n'a pu se tromper sur la portée du terme qu'il employait. Du reste, d'octobre à la fin de décembre, on compte tout de même deux mois : longue durée pour un synode dont la résolution unique était prise avant toute délibération. Concluons-nous de là que la lettre de Valentinien est apocryphe ? Non pas, mais que la solution qui permettra de la concilier avec les faits établis reste à trouver.

De tous les résultats obtenus par les doctes recherches du P. S.-T., le plus important est d'avoir définitivement établi la supériorité du manuscrit de Munich 14540, le ci-devant « Codex Ratisbonensis ». Par voie de conséquence, la collection « Grimani » est rabaisée d'autant ; et M. Schwartz est blâmé, en termes discrets (p. 185), pour lui avoir conservé le bénéfice de la situation acquise. Un autre

bon service du P. S.-T. est d'avoir bien mis en lumière le rôle exceptionnel joué par l'Église d'Arles dans la propagation du *Tomus* et des lettres dogmatiques de S. Léon. Devant les preuves accumulées par le savant critique, on ne peut se dérober à la conclusion, en apparence paradoxale, que les témoins de la tradition « arlésienne » l'emportent souvent sur des manuscrits qui semblent pourtant dériver du registre pontifical.

Comme la dissertation du P. S.-T. se rapporte principalement à la correspondance de S. Léon, il est possible que les byzantinistes n'y remarquent pas un texte dont la valeur documentaire mérite d'être soulignée. Nous voulons parler de la signature du pape S. Martin I, imitée en lettres latines, dans le manuscrit grec Vatic. 1455a, fol. 145. Cette pièce curieuse est reproduite en fac-similé, en face de la p. 50.

P. P.

* *Miscellanea Agostiniana*. Testi e studi pubblicati a cura dell'Ordine Eremitano di S. Agostino nel XV centenario dalla morte del santo Dottore. Volume II. *Studi Agostiniani*. Roma, Tipografia poliglotta Vaticana, 1931, in-4°, xxxvi-1043 pp. 1 pl. hors texte, fac-similés.

Trente-et-un articles, notes ou dissertations s'étendant sur un total de 1043 pages de grand format. Ces études, il est vrai, se rapportent toutes à l'œuvre écrite et à la personnalité historique du seul S. Augustin ; elles n'en composent pas moins un redoutable ensemble, qui ne tombe pas sous les mesures ordinaires. Pour ramener notre tâche aux bornes du possible, nous indiquerons d'abord les travaux qui n'ont aucun point de contact avec l'hagiographie.

A. SOUTER, *Notes on the « De catechizandis rudibus »* (p. 253-257) ; Dom D. DE BRUYNE, « *Enarrationes in psalmos* » prêchées à Carthage (p. 321-26) ; ID., *De octo quaestionibus ex Veteri Testamento. Un écrit authentique d'Augustin* (p. 327-340) ; F. ERMINI, *Il « Psalmus contra partem Donati »* (p. 341-52) ; A. VACCARI, *Cuore e stilo di S. Agostino nella lettera 73* (p. 353-58) ; F. CAVALLERA, *Les « Quaestiones hebraicae in Genesim » de Saint Jérôme et les « Quaestiones in Genesim » de Saint Augustin* (p. 359-72) ; M.-J. LAGRANGE, *Les Rétractations exégétiques de Saint Augustin* (p. 373-96) ; G. BARDY, *Le « De haeresibus » et ses sources* (p. 397-416) ; Dom D. DE BRUYNE, *S. Augustin reviseur de la Bible* (p. 521-606) ; F. DI CAPUA, *Il ritmo prosaico in S. Agostino* (p. 607-764) ; I. SESTILI, *Augustini philosophia pro exsistentia Dei* (p. 765-94) ; Ch. BOYER, *La théorie augustinienne des raisons séminales* (p. 793-820) ; J. LEBRETON, *Saint Augustin théologien de la Trinité. Son exégèse des Théophanies* (p. 821-36) ; J. RIVIÈRE, *Contribution au « Cur Deus homo » de Saint Augustin* (p. 837-52) ; A. M. JACQUIN, *La prédestination d'après Saint Augustin* (p. 853-78) ; O. BARDENHEWER, *Augustinus über Röm.*, 7, 14 ff. (p. 879-84) ; F. S. MUELLER, *S. Augustinus amicus an adversarius Immaculatae Conceptionis* (p. 885-

914) ; D. BASSI, *Le beatitudini nella struttura del « Sermone Domini in monte » e nelle altre opere di S. Agostino* (p. 915-32).

Tous ces articles ressortissent à des disciplines spéciales, et il en est dans le nombre sur lesquels bien peu de chercheurs qualifiés oseraient émettre un avis personnel. Déduction faite de cette partie qui nous échappe, la masse restante est encore trop considérable pour qu'il soit possible de l'analyser en détail.

Mgr J. WILPERT. *Il più antico ritratto di S. Agostino* (p. 1-3). On peut considérer comme très hautement probable qu'il a existé des portraits de S. Augustin, exécutés d'après nature. Un artiste qui, vers la fin du VI^e siècle, aurait voulu représenter le grand évêque d'Hippone ne manquait donc pas de modèle dont il pouvait s'inspirer. Or, une peinture murale du *Sancta Sanctorum*, que Mgr Wilpert reproduit d'après ses *Mosaici e pitture* (pl. 140, 2), nous montre un personnage désigné comme un docteur universel de l'Église latine. L'inscription ne porte pas de nom. Sur la figure on ne voit aucun des attributs de l'épiscopat ni de la sainteté. Néanmoins, Mgr W. n'hésite pas à la donner pour un portrait de S. Augustin. Ce jugement du savant archéologue suffit à la rendre très digne d'attention.

B. LEGEWIE. *Die körperliche Konstitution und die Krankheiten Augustins* (p. 5-21). Ailleurs que dans un recueil de la plus haute tenue, ce titre pourrait annoncer une incursion déplaisante dans certaines théories à la mode. Ici, la crainte est sans fondement. Le Dr. Legewie, auteur d'une « psychographie » de S. Augustin (Bonn, 1925), n'a pu éviter de s'expliquer sur les symptômes pathologiques qui transparaissent dans le récit des Confessions. Il a dû également faire justice des interprétations odieuses qui ont parfois été données au langage de l'amitié, comme le parlait Augustin converti. Mais on lui saura gré de ne pas s'être appesanti sur ces brutalités. Son but n'était pas, Dieu merci, d'expliquer la vie mentale et morale du grand évêque par son tempérament, ni de répondre à ceux pour qui le génie est d'ordinaire lié à quelque tare physiologique. Ce qui ressort le plus clairement du diagnostic médical du Dr L., c'est que, dans son labeur immense, Augustin a été servi par un organisme fragile et que son activité studieuse, s'ajoutant aux fatigues de son zèle pastoral, a fait de sa vie une longue lutte contre l'infirmité.

U. MANNUCCI. *La conversione di S. Agostino et la critica recente* (p. 23-47). Cette étude devait porter la signature de feu Mgr Mausbach. Son auteur n'ayant pu y mettre la dernière main, Mgr Mannucci a pris la peine d'en récrire les parties laissées à l'état d'ébauche. Elle méritait de n'être pas abandonnée à l'oubli. Puisqu'il se trouve des critiques pour jeter le doute sur la sincérité de la conversion d'Augustin, il convient que ces objections soient réfutées, si vaines qu'elles paraissent à qui ne refuse pas de voir que l'évêque d'Hippone s'annonce déjà tout entier dans le catéchumène de S. Ambroise. La discussion de Mgr M. est bien conduite. Peut-être

aurait-elle pris un tour plus rapide et plus direct, si l'auteur avait mis en évidence dès le début cette observation qu'il énonce en finissant, par manière de concession « alla critica recente » (p. 47). Le livre des Confessions n'est pas une sorte de journal intime, enregistrant, du point de vue strictement personnel et subjectif, la crise d'âme qui a ramené Augustin à la foi de son enfance. Sous sa forme autobiographique, c'est en réalité une apologie, où « si riflette tutta la esperienza cristiana dei secoli fino allora passati, con tutti li elementi sorti dal contatto del Cristianesimo col mondo greco e romano ». Ce jugement est assez voisin de celui qui a été exprimé ici-même, à propos du livre de M. Sparrow Simpson (*Anal. Boll.*, XLIX, 425).

F. MEDA. *La controversia sul « rus Cassiciacum »* (p. 49-59). « Controverse », on pourrait dire « bataille », tant la lutte est ardente autour du problème de topographie concernant le domaine de Cassiciacum, où S. Augustin s'est retiré avec ses élèves et sa famille après sa conversion. Le débat, comme personne ne l'ignore, se livre entre deux localités du Milanais : Cassago di Brianza et Casciago di Varese, et l'on se doute bien que, de part et d'autre, l'esprit de clocher a dit son mot dans la compétition. M. Meda tient pour Cassago, en vertu de raisons qu'il déduit avec une belle vigueur : raisons topographiques, archéologiques, phonétiques. Ces dernières sont figurées aux yeux par un accent, qui est partout planté comme un panache sur la pénultième de *Cassiciacum*. Nous devons dire que les arguments apportés paraissent solides, et qu'ils sont corroborés d'autorités non moins considérables. L'avis de Dom Morin (*Où en est la question de Cassiciacum?* dans *La Scuola cattolica*, 1927, p. 51-56) laisse bien peu d'espoir aux défenseurs de Casciago di Varese.

P. MONCEAUX. *Saint Augustin et Saint Antoine. Contribution à l'histoire du monachisme* (p. 61-89). C'est en entendant un récit de la vie de S. Antoine, par son compatriote Ponticianus, que S. Augustin reçut le dernier choc qui détermina sa conversion. Devenu chrétien, il organisa en communauté religieuse le petit groupe de parents et de disciples, qui vivaient avec lui, à Milan, dans une retraite studieuse, aux frais de son protecteur Romanianus. Cet essai avant-coureur du cénobitisme augustinien eut pour théâtre le *rus Cassiciacum* dont il vient d'être parlé. Il ne dura guère que sept mois. Mais plus tard à Hippone, Augustin devenu prêtre, fonda dans le jardin même de l'église épiscopale, un *monasterium*, où se forma une véritable communauté religieuse, astreinte à une observance régulière, à la pauvreté évangélique, et liée par un vœu d'obéissance, d'où elle prit le nom de *congregatio propositi*. Ce premier monastère d'Augustin, qui était destiné aux laïcs, ne tarda pas à devenir une sorte de séminaire, où se recrutait le clergé d'Hippone. Après son élévation à l'épiscopat, Augustin établit, à l'évêché même, une seconde communauté, celle-ci réservée aux clercs : *monasterium clericorum in domo episcopii*. Avec

ses commensaux, l'évêque menait la vie d'un véritable moine. Le diocèse d'Hippone comptait aussi plusieurs couvents de femmes, dont l'un doit avoir été créé sous l'influence directe d'Augustin, car sa propre sœur en fut la première supérieure. Il est entré dans l'histoire par un épisode, dont on ne voit pas que les deux monastères d'hommes aient donné l'exemple. En 423, les religieuses se révoltèrent contre Félicité, la supérieure alors en fonctions, et contre leur directeur spirituel, le prêtre Rusticus. L'évêque, prié d'intervenir, se borna d'abord à donner aux deux partis des conseils de charité et de concorde. Puis, comme l'émeute continuait de gronder, il le prit de plus haut, et imposa d'autorité aux moniales récalcitrantes une ligne de conduite, qui devait être le règlement du monastère. C'est la lettre 211, d'où sortit plus tard la *Regula sancti Augustini*.

M. Monceaux a esquissé à larges traits les débuts et le développement progressif de ces institutions, en ouvrant çà et là des échappées sur les origines de la vie érémitique et cénobitique dans l'Église et dans les religions non chrétiennes. Quand on a fait le tour de ce panorama, on se trouve fort loin de S. Antoine. L'auteur lui-même en fait la remarque (p. 88) et croit nécessaire de se justifier par une explication, que le lecteur acceptera en souriant. Au vrai, le nom du premier ermite n'était ici qu'une habile entrée en matières. Mais les curieux qui se laisseront prendre à cette innocente tentation de S. Antoine n'auront pas à s'en repentir.

G. G. LAPEYRE. *Saint Augustin et Carthage* (p. 91-148). S. Augustin a passé une partie de sa jeunesse à Carthage ; il en a fréquenté les écoles et des milieux moins édifiants encore que les écoles. Plus tard, devenu prêtre et évêque, il a été mêlé aux affaires et aux querelles qui ont agité la métropole de l'Église d'Afrique. Tous les sanctuaires de Carthage ont entendu sa parole. Ces souvenirs et d'autres encore pouvaient servir de prétexte à une de ces reconstructions de l'antique, dont la littérature a donné, à propos de Carthage précisément, de fort mauvais modèles. Mais le P. Lapeyre n'est pas tombé dans ce travers. Dans ce qu'il dit de la Carthage chrétienne, on reconnaît un disciple du regretté P. Delattre. De notre point de vue professionnel, nous signalerons surtout une liste complète et détaillée des basiliques de martyrs et des autres églises de Carthage où S. Augustin a prêché (pp. 94 et suiv., 135-137). Il ne s'en faut pas de beaucoup que le P. L. ait relevé toutes les mentions de Carthage qui apparaissent dans l'œuvre d'Augustin, y compris quelques-unes, dont il est permis de penser qu'il force un peu la signification. Des livres comme le *De catechizandis rudibus* ou le *De haeresibus* n'appartiennent pas à Carthage parce que leur auteur les a composés l'un et l'autre à la demande de deux diacres carthaginois (p. 142-42). La *Cité de Dieu* et le livre sur la Trinité sont de même annexés à Carthage pour des raisons qui ne sont pas sensiblement plus fortes (p. 145-47). Et s'il existait des érudits intéressés à défendre les gloires locales d'Hippone, ils au-

raient bien à élever quelques revendications. S. Augustin n'était pas absent de son diocèse aussi souvent que certaines expressions du P. L. le donneraient à penser.

A. WILMART O. S. B. *Operum S. Augustini elenchus a Possidio eiusdem discipulo Calamensi episcopo digestus*, post Maurinorum labores novis curis editus critico apparatu numeris tabellis instructus (p. 149-233). L'allure un peu solennelle de ce titre, où est évoqué le grand nom des Mauristes, n'a rien d'exagéré. Le catalogue des œuvres de S. Augustin par Possidius est un document d'une rare importance. Il a trouvé en Dom Wilmart l'éditeur qu'il attendait depuis longtemps. Le texte est établi avec un soin et une rigueur de méthode qui ne laissent rien à désirer. Quelques « témoins de seconde ligne », au nombre d'une quinzaine en tout, ont été réservés pour un examen ultérieur (p. 157, note). A l'introduction critique de l'éditeur devait être jointe une étude sur la valeur historique du document, par le R. P. Casamassa. Personne ne s'étonnera que l'éditeur de la *Miscellanea Agostiniana*, absorbé par cette tâche écrasante, ait préféré remettre à plus tard sa contribution personnelle. Dom W. a pris sur lui de le suppléer au dernier moment, en coordonnant quelques notes où il a indiqué dans son édition les éléments positifs du problème. L'idée essentielle de cet aperçu, c'est que l'*Indiculum* est antérieur à la *Vita* à laquelle il est incorporé. Dom W. regarde comme allant de soi que Possidius a, durant les quatorze mois du siège d'Hippone (juin 430 - août 431), transcrit et disposé dans un ordre à lui l'*Indiculum* des œuvres de S. Augustin qui existait à la bibliothèque épiscopale (p. 159). Il en donne des raisons dont nous croyons bien sentir la force. Mais, à tout prendre, sa conclusion ne rend pas aisé d'expliquer comment il se trouve que le catalogue de Possidius, rédigé d'après l'original le plus authentique, soit sur plusieurs points en désaccord avec l'œuvre écrite de S. Augustin, telle que celle-ci nous est parvenue. M. Lietzmann, pour ne nommer que ce maître, a éprouvé cette difficulté dans sa pénétrante étude sur la correspondance d'Augustin (cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 154).

Comme exemple des épineux problèmes qui se dressent à chaque pas dans l'*Indiculum* de Possidius, on nous permettra de citer ici, en avançant un peu l'ordre des articles, une courte note de Dom D. DE BRUYNE : *Une énigme dans la liste des écrits d'Augustin rédigée par Possidius* (p. 317-19). Parmi les livres d'Augustin contre les Donatistes, on trouve au n° 10 dans l'édition de Dom Wilmart (p. 168) la mention suivante : *Contra quendam osorem missum [est] a supra scriptis liber unus*. L'édition des Mauristes portait : *contra quos clam hoc sermonis sumptum est a supra scriptis liber unus*. Partant du fait à peu près certain que l'ouvrage ainsi désigné est le n° 54 des Rétractations, Dom De B., après un nouvel examen de la tradition manuscrite, dans l'appareil critique de son confrère, a constaté qu'elle se laisse ramener à la leçon : *contra*

quod a Moxor missum est... Que représente *Moxor*? Une localité, bien sûr, mais laquelle? Dom W. se le demandait, quand il eut l'heureuse surprise de remarquer qu'il existait une ville de ce nom, en Numidie, dans la province même d'Hippone. En 484, *Moxor* était le siège d'un évêché, dont le titulaire *Domninus* fut condamné aux mines (MESNAGE, *L'Afrique chrétienne*, p. 423). Cette découverte, à laquelle le R. P. Casanova a été associé, est un de ces élégants tours de force qui font la joie et l'admiration des amateurs de la critique textuelle.

E. A. LOWE. *A list of the oldest extant manuscripts of Saint Augustine, with a note on the Codex Bambergensis* (p. 235-41); A. WILMART. *La tradition des grands ouvrages de Saint Augustin* (p. 257-315). Nous ne croyons pas empiéter sur le domaine de la patristique, en signalant ici ces deux études, auxquelles nous n'avons pas le droit de nous arrêter. Elles ne sauraient demeurer indifférentes à aucun de ceux qui cherchent à connaître l'antiquité chrétienne. Heureux les travailleurs qui rencontrent sous leur main des matériaux de qualité aussi attirante et aussi excellemment élaborés.

A. KUNZELMANN. *Die Chronologie der Sermones des hl. Augustinus* (p. 417-520). Le R. P. Adalb. Kunzelmann O.S.A. a présenté en 1928, comme thèse de doctorat à la faculté de philosophie de Wurzburg, une dissertation intitulée: *Die zeitliche Festlegung der Sermones des hl. Augustinus*. Le présent article en est, évidemment, une seconde édition revue, complétée et améliorée. La partie chronologique est précédée d'une introduction sur S. Augustin prédicateur et sur les critères internes et externes d'où peut se déduire la date d'un sermon sans indication d'époque ou de circonstance. Travail instructif, solide, plein de résultats intéressants. On peut regretter seulement qu'il ne soit pas disposé en vue d'une consultation rapide. Il le serait si chacun des discours examinés portait un numéro d'ordre, rappelé dans la table chronologique (p. 516-20).

U. MORICCA. *Spunti polemici di S. Agostino contra i nemici e i falsi interpreti del suo ideale monastico* (p. 933-75). S. Augustin eut à défendre l'institution monastique non pas seulement contre les violences de parole et les voies de fait des donatistes, mais encore contre les préjugés et le mauvais vouloir de ceux que M. Moricca nomme « falsi interpreti », et qui n'étaient pas tous des catholiques tièdes ou des moines relâchés. Il s'ensuivit une lutte qui eut ses épisodes pénibles. Parmi les écrits examinés ici, il en est que l'on rabaisse, nous semble-t-il, en les classant dans le genre de la controverse. Ce sont des actes d'autorité épiscopale, où l'évêque prononçait en juge suprême. Il importe de leur conserver ce caractère, même au simple point de vue de l'histoire littéraire. Mais le *De opere monachorum* est bien, comme le dit M. M. un ouvrage de polémique, où la discussion a pris un tour personnel. Augustin se défend contre des adversaires qui l'atteignent lui-même en attaquant des idées qui lui sont chères. Comme l'auteur en fait la remarque (p. 974), il ne réussit pas à les convaincre. Pas même lui!

Grande leçon, d'où l'on aurait pu conclure que la dispute autour des lois de la perfection chrétienne est une occupation stérile.

P. GEROSA. *S. Agostino et l'imperialismo romano* (p. 977-1040). Ce même titre, énoncé dans les mêmes termes, il y a vingt ans, n'aurait pas eu le même sens qu'aujourd'hui. A mesure que l'on remonte dans le passé, le concept juridique où réside le nœud vital du sujet — nous ne disons rien du néologisme qui sert à l'exprimer — s'estompe et s'obscurcit. Si par impossible un lecteur du *De civitate Dei*, contemporain de l'auteur, s'était posé une question analogue à celle que discute M. Gerosa, voici, apparemment, les quelques points de fait en présence desquels il se serait trouvé. Augustin, pas plus qu'aucun esprit cultivé de son époque, n'avait l'idée d'un ordre public et d'un État chrétien qui ne fussent pas l'empire romain. Il croyait et il disait très nettement que Rome avait rempli une mission providentielle, qui n'était pas terminée. Elle devait cet honneur au génie de ses chefs et surtout aux vertus naturelles, qui distinguaient les Romains de l'âge héroïque et dont leurs descendants n'ont jamais complètement dégénéré. Mais de très bonne heure, ces fortes qualités civiques se sont mises au service d'une orgueilleuse politique de conquêtes et de domination universelle, qui n'a reculé devant aucune violence et aucune injustice. En somme cet empire, dont la puissance répondait à un dessein de Dieu, a grandi par une succession de guerres qui ne furent que d'abominables brigandages. Comment l'esprit d'Augustin arrivait-il à réunir ces aspects opposés dans une vue harmonieuse qui mettait d'accord le chrétien et le Romain ? Il faut bien croire que c'est là un problème embarrassant puisque, dans son « Introduzione bibliografica », qui tient quatorze grandes pages (p. 177-90), M. G. a pu énumérer une longue suite de solutions, qui lui paraissent insuffisantes. Celle qu'il propose à son tour est ingénieuse, éloquente et animée d'une chaleureuse admiration pour l'œuvre géniale où il conduit ses lecteurs. Mais, à dire vrai, nous ne croyons pas qu'elle empêchera la question de rebondir, parce qu'à l'examen de cette question se mêlent aujourd'hui des systèmes, des intérêts et même des passions politiques dont S. Augustin n'avait pas le plus lointain soupçon.

Nous avons à peine effleuré le contenu de la *Miscellanea Agostiniana*. Les érudits auxquels il sera donné de s'enfermer dans ce monument pour le visiter à loisir pourront apprécier le service rendu par le trop modeste savant qui a été l'âme de toute l'entreprise.

P. P.

* Elisa RICCI. *Mille Santi nell' arte*. Milan, U. Hoepli, 1931, in-8°, xx-734 pp., nombreuses illustrations.

Le recueil iconographique publié par M^{me} Ricci ne prétend pas être un répertoire systématique. Au cours de fréquentes visites dans les églises et les musées d'Europe et plus spécialement d'Italie, l'auteur a noté de nombreuses peintures, sculptures, mosaïques,

qui ont pour objet un thème hagiographique. Les notices, groupées d'après l'ordre alphabétique des noms de saints, comprennent quelques indications biographiques, la liste des attributs les plus caractéristiques et l'identification des œuvres d'art représentées. M. Corrado Ricci, qui a écrit la préface, croit devoir avertir le lecteur que les notes biographiques renferment beaucoup d'éléments légendaires et que la critique y trouverait facilement à s'exercer. Mais on comprend que M^{me} R. pouvait se dispenser de ce triage délicat, puisque c'est la légende qui a inspiré l'œuvre d'art.

Quand une peinture représente un épisode peu connu emprunté à la Vie d'un saint local, il eût été souhaitable d'indiquer la source littéraire qui explique le sujet. Par exemple, le tableau où S. Aldebrando de Fossombrone est représenté étendu dans son lit et bénissant un plat de perdrix, interprète exactement un chapitre de la *Vita* (BHL. 243). Le saint sur le point de mourir refusa de manger la perdrix qu'on lui avait préparée, fit un signe de croix sur le rôti et, continue la légende, *praecepit ut ad forestam rediret et statim revixit et recessit viva, volando coram praesentibus et adstantibus*. La jeune femme que l'on voit à côté de S. Éloi, dans le tableau de Petrus Christus, est identifiée par M^{me} R. avec S^{te} Godeberte, patronne de Noyon (et non d'Amiens). Woltmann, et après lui, Friedländer (*Die Altniederländische Malerei*, t. I, p. 146-47) ont fait valoir contre cette identification des objections qui paraissent décisives. Dès lors ne serait-il pas plus prudent de placer cette magnifique toile sous le nom de S. Éloi et non de S^{te} Godeberte ? Une des gravures représente l'abbé de Pomposa, S. Guido, assis devant une table, sur laquelle on distingue un plat de poissons. Il eût été bon d'avertir le lecteur que la reproduction ne donne qu'un fragment d'une fresque de l'abbaye de Pomposa, fresque qui a pour objet le miracle de l'eau changée en vin, raconté par la *Vita* (BHL. 8876). A ne considérer que la reproduction, on pourrait croire que le saint a été peint isolément, avec un de ses attributs caractéristiques. Quelques erreurs, seront facilement corrigées par le lecteur : S. François d'Assise, 1182-1226 et non 1282-1326 ; S^{te} Waudru a vécu au VII^e siècle et non au premier. Dans la notice de S^{te} Begge, lisez Andenne et non Ardennes.

Mais ce ne sont là que des vétilles et quiconque s'intéresse à l'iconographie, saura gré à M^{me} R. d'avoir fourni aux chercheurs un recueil qui les aidera souvent à reconnaître des thèmes hagiographiques. Plusieurs index — index des attributs, des patronages, des artistes — facilitent encore la consultation du livre, auquel la maison d'édition Hoepli a donné l'élégance et le fini dont elle a le secret.

B. DE GAIFFIER.

* DAHLMANN-WAITZ. *Quellenkunde der deutschen Geschichte*. 9. Auflage, herausgegeben von Hermann HAERING. Leipzig, K. F. Koehler, 1931, in-8°, XL-1292 pp.

Au nombre des tâches pénibles et sans éclat que toute science

impose périodiquement à ceux qui la servent, il faut compter la mise à jour des grands répertoires bibliographiques. L'Histoire n'échappe pas à cette nécessité ; aussi convient-il de remercier les érudits qui s'appliquent avec un zèle désintéressé à rendre plus faciles, grâce à des instruments de mieux en mieux ajustés, les recherches de leurs confrères. C'est particulièrement à l'initiative de M. Albert Brackmann que nous devons le nouveau « Dahlmann-Waitz » qui vient de sortir des presses. L'équipe de spécialistes qu'au nom du comité directeur des *Jahresberichte für deutsche Geschichte*, M. Hermann Haering a groupée en vue de publier la neuvième édition de l'indispensable *Quellenkunde*, ne comprend pas moins de cinquante-quatre noms, soit douze de plus que l'édition précédente. Parmi les collaborateurs qui ne figurent plus dans cette liste, nous notons quelques hommes de valeur, aujourd'hui disparus ou qui ont cédé la place à de plus jeunes : Albert Hauck, Harry Bresslau, F. Köpp, K. Mirbt, O. Redlich, A. Kleinclausz et l'auteur de la huitième édition, M. Paul Herre. Comme nouveaux venus à la rédaction, il convient de signaler, pour les sections qui nous intéressent surtout, MM. A. Hessel (Paléographie), R. Heuberger (Diplomatique), V. Löwe (Archives), W. Levison (Mérovingiens et Carolingiens), L. Zscharnack, etc. M. A. Paust, chargé de l'histoire ecclésiastique, inaugure une rubrique nouvelle sous le titre : *Die Einführung des Christentums*. Une autre partie, entièrement nouvelle, a pour objet l'*Auslanddeutschtum* ; elle a été confiée au Deutsches Ausland-Institut de Stuttgart. Et comme, depuis 1912, l'histoire d'Allemagne a parcouru une rude étape, il faut ajouter à ces innovations un long chapitre intitulé : *Weltkrieg und Versailles, 1914-1919*. Pourtant, le manuel n'a pas notablement augmenté en volume et en poids. Si la matière s'est accrue d'au moins un tiers, on a aussi beaucoup élagué ; en outre, diverses modifications d'ordre typographique ont étendu sensiblement la surface imprimée. Remarquons enfin que, cette fois, la Table générale forme un fascicule séparé ; elle a paru quelques mois après l'ouvrage, mais avec une pagination continue.

On n'attend pas que nous nous appliquions ici à compléter, pour notre part, les « Additions et rectifications » qui terminent le *Registerband*. Il n'est pas sans intérêt, toutefois, de noter que les bollandistes ont publié un supplément à leur *Bibliotheca hagiographica latina*, et que, dans le tome IV de novembre des *Acta Sanctorum*, ils ont atteint non le 19 de ce mois (comme il est dit, page 185), mais le 10. Qu'on leur permette de ne pas trouver l'écart négligeable.

M. C.

* *Mittelalterliche Bibliothekskataloge Deutschlands und der Schweiz*. Dritter Band, Erster Teil : *Bistum Augsburg*, bearbeitet von Paul RUF. München, C. H. Beck, 1932, in-8°, 191 pp.

* Josef MONTEBAUR. *Studien zur Geschichte der Bibliothek der Abtei St. Eucharius-Matthias zu Trier*. Freiburg i. Br., Herder,

1931, in-8°, VIII-164 pp. (= *Römische Quartalschrift*, 26. Supplementheft).

La commission de l'Académie de Bavière, à qui incombe le soin d'éditer les anciens catalogues des bibliothèques d'Allemagne et de Suisse (cf. *Anal. Boll.*, XLVII, 389), a résolu de diviser en plusieurs parties la matière, fort compacte, du tome III de la publication. Ce volume, comme on sait, doit comprendre les diocèses d'Augsbourg, d'Eichstätt et de Bamberg, si riches en instituts religieux. Le fascicule I^{er}, qui vient de paraître, ne contient pas moins de 66 listes, pour une bonne part inédites ; elles se rapportent toutes au diocèse d'Augsbourg. C'est à M. Paul Ruf, bibliothécaire au département des manuscrits de la bibliothèque d'État de Munich, qu'on doit de les avoir groupées et publiées. Divers savants l'ont aidé dans sa tâche, en tête desquels il serait injuste de ne pas nommer M. Paul Lehmann, qui a signé les premiers volumes et qui demeure le chef de l'entreprise.

Voici les principaux fonds analysés : Andechs, Augsbourg (Chapitre, SS. Ulrich et Afra, etc.), Benediktbeuern, Chartreuse de Buxheim, Augustins de Diessen, Füssen (St. Mang), Cisterciens de Kaisheim, Kempten, Kochel, Croisiers de Memmingen, les comtes d'Ettingen, Wessobrunn, etc. En marge des listes anciennes on trouvera ici comme dans les précédents volumes une foule de renseignements précis et bien contrôlés, quoique d'intérêt fort inégal pour l'évolution de la pensée au moyen âge. Nombre d'inventaires, il faut le reconnaître, sont d'une insigne pauvreté ou ne signalent guère que des livres de chœur. A noter plus particulièrement la notice des abbayes de Benediktbeuern, de SS. Ulrich et Afra, de Kochel, et la *descriptio librorum domni nostri Embriconis episcopi* (environ 1063-1075) du chapitre d'Augsbourg, où l'on rencontre un *Passionarium*, des Vies de S. Martin, de S. Nicolas, de S. Basile, de S. Siméon de Trèves, de S. Jean l'Aumônier. Sur la donation apocryphe de la princesse franque Kizyla (vers 800) à Kochel, lire l'article récent de M. Ruf dans *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens*, t. XLVII, p. 461-76.

Plusieurs manuscrits bavarois dont il est ici question, ont été mis à profit par nos prédécesseurs. M. R. en signale, pp. 51, 104-105, 129 ; on pourrait en ajouter, d'après les *Collectanea bollandiana* (p.ex., cod. Bruxell. 8955-56, fol. 254-266^v ; VAN DEN GHEYN, *Catalogue*, t. V, p. 579). M. R. rappelle aussi le passage, à Augsbourg, des bollandistes Henschen et Papebroch, et il se réfère aux *Acta Sanctorum* (Martii t. I, p. xxv). Voici en quels termes Papebroch s'exprime à ce propos dans le diaire manuscrit qui nous a conservé les souvenirs du long et fructueux voyage de 1660 : « 25^a Septembris mane ad aras S. Afrae et S. Udalrici ego et P. Gamans celebravimus sacrum ; quo peracto, vidimus sacristiam amplam et reliquias per totam ordinatissime cum ornamentis sacris dispositas... A sacristia transivimus ad bibliothecam una cum P. Henschenio qui interim advenerat, eamque vidimus a libris bene instructam etiam

manuscriptis, quorum classis altitudine par ceteris ad 23 pedes extenditur in longitudine. Singulae capsae suis numerantur clathris, et si quis librum ex bibliotheca auferat, is suum et libri nomen notat in tabella lignea quae in loco libri relinquitur, donec is referatur. Post meridiem ad inspiciendam publicam ad S. Annae bibliothecam nos contulimus. Est ea in veteri Carmelitarum monasterio capacissima in aula 70 minimum passus longa et 11 fenestris illustrata. Libri autem ipsi per 27 digesti pulpita vel utrimque iacent in pluteis vel sub iis stant ad virgas ferreas, catenati omnes, sic ut longius auferri nequeant. Infra bibliothecam eiusdem capacitatis locus, ex quo Welseriana bibliotheca Rei publicae legata 4 fenestras occupat... » (cod. Bruxell. 17671-72, fol. 174-175). Et dans une lettre adressée d'Augsbourg à Bollandus, le 26 septembre 1660, Henschenius écrit à son tour : « Examinavimus bibliothecam publicam ad S. Annam, in qua et Velseriana. Item bibliothecam S. Udalrici, in qua reperimus ms. Martyrologium, quod descripsimus. Est simile cum Richenaugiensi et Rhinauiensi, sed ab illis varie differt... » (cod. Bruxell. 7761, fol. 23 ; cf. et *Acta SS.*, Nov. t. II, 1, p. [xxii]).

Avec raison M. Montebaur déclare, au seuil de son ouvrage sur la bibliothèque de Saint-Mathias de Trèves, qu'il y a place, à côté d'une entreprise générale telle que la publication des *Bibliotheks-kataloge Deutschlands*, pour une série de monographies particulières, d'intérêt plus local (« mehr ortsgeschichtlicher Art »), où l'on tenterait de refaire l'histoire d'un fonds déterminé. Avec raison encore, M. M. ajoute que cette histoire devrait être intérieure autant qu'extérieure, spirituelle et matérielle ; elle ne devrait pas, dit-il, courir le risque d'être étouffée sous le détail minutieux (« im Detail ersticken »). D'autre part, ce n'est pas en quelques années qu'on peut acquérir, en ces difficiles matières, la maîtrise d'un Delisle, d'un Traube, d'un Paul Lehmann. Une érudition trop neuve se trahit bientôt, soit par des lacunes dans le travail d'investigation, soit par de mortifiantes méprises sur le terrain de l'histoire littéraire. L'étude de M. M., si méritoire à maints égards — elle a été présentée par son auteur comme thèse de doctorat à l'Université de Berlin — n'échappe point à certains reproches. La plupart ont été formulés avec compétence dans deux articles récents, qu'il nous faut mentionner ici parce qu'ils complètent et corrigent sur divers points le travail de M. M. Le premier article est de M. Paul LEHMANN : *Bemerkungen zu einer bibliotheksgeschichtlichen Arbeit*, dans *Historische Vierteljahrschrift*, t. XXVI (1931), p. 605-610 ; l'autre, du P. Virgile REDLICH O.S.B. : *Zur Bibliotheks- und Geistesgeschichte der Trierer Abtei St. Matthias*, dans *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens*, t. XLIX (1931), p. 448-64.

L'ouvrage de M. M. comprend deux sections bien distinctes : I. Recherches sur l'histoire de la bibliothèque de Saint-Mathias, depuis les origines jusqu'à l'abbé Jean Rode (1421) ; puis jusqu'à la sécularisation (1803) ; II. Études sur le catalogue de Saint-Mathias,

spécialement sur le catalogue du xvi^e siècle, contenu dans le manuscrit 2229/1751 de la Ville de Trèves ; publication de la pièce, dans la mesure où elle concerne le dépouillement des manuscrits, avec identification des recueils aujourd'hui conservés ; table des auteurs et des matières signalés dans le catalogue. Cette ancienne liste à laquelle M. M. a consacré la plus grande partie de son ouvrage, et qui peut dater des années 1550-1575, a certainement un réel prix et méritait d'être imprimée. Elle fourmille malheureusement d'erreurs matérielles portant sur les noms d'auteurs et sur les titres (et il n'est pas exclu que la typographie ait encore ajouté quelques fautes à celles du moine de Saint-Mathias). M. M. n'a pas cru devoir les rectifier, même en note. Mais pourquoi les a-t-il également consignées presque toutes dans son *Register*, qui devrait pourtant servir de clef pour nous introduire dans le vieux fonds de l'abbaye ? Voici quelques exemples assez déroutants, on en conviendra, pour les spécialistes de l'hagiographie : *Cleonis* pour *Neonis*, *Elphii* pour *Eliphii*, *Usma* pour *Ursmari*, *Vindani* pour *Findani*, etc. L'*Euerigesti* du catalogue devient *Evergisti* dans la Table ; *Pyrminii* se change en *Phyrminii*, *Annonis* en *Anonis*, *Calocerii* en *Colocerii*. Des formes telles que *Getunlii*, *Cirealis*, *Fursii*, *Godefridi de Balion* etc. sont maintenues. L'abbé *Nitadus* (il faut lire *Nithardus*) est désigné à tort comme l'auteur de la *Vita Liutwini*, laquelle est en réalité l'œuvre de Thiofrid d'Echternach, Nithard n'intervenant que dans le prologue. En quoi, vraiment, les bévues commises par un moine du xvi^e siècle — et qui se ne trouvent nullement, notons-le, dans les anciens manuscrits — peuvent-elles intéresser la véritable histoire du fonds de Saint-Mathias ? N'omettons pas de signaler que dom Redlich, qui connaît fort bien cette bibliothèque monastique, a dressé une liste, considérablement augmentée, des recueils qu'on peut encore identifier de nos jours. Elle ne compte pas moins de 285 numéros (art. cité, p. 449-452). Le catalogue des manuscrits hagiographiques de la bibliothèque de la Ville de Trèves, dont nous préparons en ce moment l'impression, et qui fera suite à nos dépouillements des fonds du Séminaire et de la Cathédrale (*Anal. Boll.*, XLIX, 241-75), nous permettra sans doute de reconnaître encore d'autres recueils provenant de Saint-Mathias.

M. C.

* Rudolf KRISS. *Volkskundliches aus altbayerischen Gnadenstätten*. Beiträge zu einer Geographie des Wallfahrtsbrauchtums. Augsburg, Benno Filser, 1930, in-8°, 380 pp., illustrations et cartes (= *Das Volkswerk*, herausgegeben von J. M. RITZ und A. SPAMER).

* Romuald BAUERREISS, O.S.B. *Pie Jesu*. Das Schmerzensmann-Bild und sein Einfluss auf die mittelalterliche Frömmigkeit. München, Karl Widmann, 1931, in-8°, 130 pp., illustrations.

La Vieille Bavière est une terre élue du folklore. M. R. Kriss, qui habite la pittoresque région de Berchtesgaden, porte un intérêt

passionné aux pratiques des pèlerins de son pays. Amateur itinérant, doublé d'un théoricien averti, M. K. a tout observé sur place. Le livre où il a condensé les innombrables notes prises au cours de ses excursions, nous renseigne particulièrement sur les objets de tout genre et de toute forme dont la piété reconnaissante des foules a orné, au cours des siècles, les églises et les chapelles miraculeuses : ex-votos de cire, d'argent ou d'étain, cierges commémoratifs, frustes images aux couleurs voyantes, petits tableaux sur bois représentant avec une gaucherie naïve des scènes de sauvetage ou de guérison, jusqu'à des amulettes, formules magiques et autres documents de la superstition populaire. A quoi viennent s'ajouter les récits des légendes, croyances et coutumes, fidèlement recueillies de la bouche des gens de la contrée. Outre les vocables de « Maria-Hilf », « Maria-Schutz », « Maria-Trost », et quelques autres, universellement répandus, divers patronages de saints locaux retiennent notre attention. Parmi eux, on rencontre le plus souvent, dans les listes dressées par M. K., S. Léonard, grand protecteur du bétail, puis S. Coloman, S^{te} Wilgeforte (Kümmernis), SS. Wolfgang, Érasme, Valentin, Pancrace, S^{te} Corona. D'autres, moins fréquents, doivent également être signalés ici : le bienheureux Eberhard à Tuntenhausen, Castulus à Moosburg, Quirinus à Tegernsee, Rasso à Grafrath, Utto à Metten, Sebald à Egling, Nantowin à Wolfratshausen, Wendelin à Heiligenberg ; et, parmi les saintes, Edigna à Puch, le groupe des trois vierges Einbeth, Warbeth et Wilbeth à Schildthurn ; enfin, une S^{te} Alta, dont le culte est localisé à Pürten et, à Reisbach, la martyre Wolfsindis ou Wolfina, sur qui on serait heureux de posséder quelques documents sûrs. En pèlerinant avec M. K., nous apprenons qu'à Vilsbiburg, S. Jude Thaddée, invoqué comme patron dans les nécessités matérielles urgentes, a joui d'une grande vogue en ces dernières années. S. Expédit, ajoute à ce propos M. K., eut, lui aussi, son heure de notoriété durant la période d'inflation monétaire qui suivit la guerre mondiale ; mais, une fois la monnaie stabilisée, l'oubli couvrit presque aussitôt cette dévotion nouvelle. Dans le chapitre des conclusions, M. K. constate, non sans mélancolie, que, si de grands foyers de culte, comme Altötting, attirent toujours les masses, le phénomène religieux du pèlerinage individuel, entrepris à la suite d'une promesse ou dans un but déterminé, vers un sanctuaire spécialement choisi, et accompli suivant tous les rites de la coutume ancestrale, est en décroissance marquée. Bien qu'on rencontre çà et là des panneaux votifs d'un caractère moderne — scènes de combat dans les tranchées, miracles de la salle d'opération, accidents de motocyclette ou de chemin de fer — rares sont les tableaux dans le goût traditionnel. Les ex-votos sont ouverts sans art et sans soin ; les médailles, les jetons, les images n'ont plus ni le cachet local, ni la valeur d'antan.

Au livre de M. Kriss sur les pèlerinages bavarois nous joindrons l'étude si instructive que le P. R. Bauerreiss vient de consacrer

au type iconographique de l'Homme de douleur et à son influence sur la piété médiévale. Parmi ces pages documentaires, souvent très neuves, le plus grand nombre (p. 22-79) est occupé par un recensement des lieux de prière illustrés par un prodige eucharistique (« Die Hostienkirchen »). Et c'est par là surtout que l'ouvrage, d'un contenu à première vue assez disparate, touche à nos travaux. Dans un premier chapitre, l'auteur met d'abord en relief le caractère nettement eucharistique de l'*Imago pietatis*, ou représentation du Christ douloureux, et ensuite son rapport, au moyen âge, avec le thème du sacrifice, le tabernacle isolé de l'autel (« Sakramenthäuschen »), la liturgie funéraire (*Dies irae*), la messe de S. Grégoire etc. On se souvient de l'article du P. B., publié en 1927 dans les *Studien und Mitteilungen* de Munich : *Der gregorianische Schmerzensmann und das « Sacramentum S. Gregorii » in Andechs*. La deuxième section de son étude d'ensemble est intitulée : *Die Hostienlegenden des Hoch- und Spätmittelalters*. Elle se complète, comme nous l'indiquions plus haut, par une bonne centaine de courtes notices sur des sanctuaires où s'est localisée une légende ayant pour objet les espèces consacrées. Le répertoire, remarquons-le, ne prétend être à jour que pour les territoires de langue allemande. A cette nomenclature viennent s'ajouter, sous le titre *Auswertung*, diverses études qui portent sur le calendrier liturgique, la toponymie, les particularités architecturales de certaines églises, le thème propre de la légende eucharistique, ses origines et ses différenciations (sacrilèges perpétrés par les Juifs, découverte d'hosties consacrées, prosternements d'animaux, hosties sanglantes, etc.). Un point à noter : c'est aux environs de 1300-1320 que la diffusion du thème atteint son apogée. Enfin, une troisième et une quatrième partie du travail ont respectivement pour sujet : *Die ältesten Muttergotteswallfahrten auf süddeutschen Boden*, et *Die Entstehung des Herz-Jesu-Bildes*. Il va sans dire que l'auteur, ici encore, se place au point de vue spécial qu'il s'est choisi. En relation avec le type du Christ souffrant, il examine le rôle de la Pietà dans l'iconographie mariale aux lieux de pèlerinage, ainsi que les premières figurations de la Plaie du Côté.

M. C.

* F. W. BUCKLER. *Harûnu'l-Rashid and Charles the Great*, Cambridge, Mass., The Medieval Academy of America, 1931, in-8°, (vii)-64 pp. (= *Monographs of the Mediaeval Academy of America*, N° 2).

Si l'on en croit la *Vita Karoli Magni* et les annales franques, plusieurs ambassades furent échangées entre Charlemagne et le khalife de Bagdad. Les sources latines n'en comptent pas moins de sept, qui s'échelonnent entre les années 797 et 807. Deux de ces missions auraient été envoyées personnellement par Haroun ar-Rašid ; elles se seraient présentées devant l'empereur franc, l'une à Verceil, la seconde à Aix-la-Chapelle. Cette dernière, outre les politesses et les présents, qui étaient de règle en pareille occa-

sion, était chargée de remettre la réponse du khalife à certaines demandes, qui furent réglées, dit Einhard, à la satisfaction de Charles. Par le peu qui est dit de cet accord, on croit comprendre que Charles était intervenu en faveur des chrétiens de Jérusalem, qui avaient sollicité sa protection, pour eux-mêmes et pour leurs sanctuaires. Ce qu'il obtint n'est pas bien clair ; mais cette obscurité même laissait le champ libre aux hypothèses, et les allusions des annales carolingiennes ont donné lieu à des considérations historiques, où le protectorat français sur les chrétiens de Terre-Sainte était rattaché à des origines lointaines, dont il n'y a pas la moindre trace dans l'historiographie musulmane. Est-ce ce parti pris de compter pour rien les sources arabes, qui parut impardonnable à feu V. Bartold ? Ou bien le grand orientaliste russe soupçonna-t-il dans la thèse traditionnelle un trompe-l'œil servant à des fins politiques qui blessaient son pays à un endroit particulièrement sensible ? Toujours est-il qu'il perdit patience et entreprit de démontrer que Haroun ar-Rašid n'avait jamais envoyé d'ambassade à Charlemagne, dont peut-être il ne connaissait même pas l'existence (*Karl Velikij i Harun ar-Rašid*, dans *Khristianskij Vostok*, t. I, 1912, p. 69-64). Presque simultanément, un autre érudit russe, M. A. A. Vasiliev, qui connaît à fond toute la littérature arabe relative à Byzance et à l'Occident, reprenait l'examen du problème indépendamment de son savant collègue, et arrivait à des conclusions toutes différentes, voire opposées. Bartold ne se le tint pas pour dit et répliqua en abondant dans son sens (*Khristianskij Vostok*, t. III, 1914, p. 263-96). Cette passe d'armes eut son écho en Europe et en Amérique. M. Kleinclausz, M. Einar Joranson, M. Bréhier, d'autres encore revinrent sur la question en s'attachant de préférence aux textes occidentaux. Pour la plupart des lecteurs, qui ne peuvent envisager le sujet que sous un angle nécessairement trop resserré, cette discussion, il faut l'avouer, demeurerait extrêmement confuse. M. Buckler s'est dit qu'il y avait lieu d'en faire une revision critique et d'en dresser la bibliographie. Entreprise opportune, en effet, et dont les hagiographes seraient les premiers à profiter, car, sans parler de la *Vita Karoli Magni* intéressée directement dans l'affaire, d'autres Vies de saints comptent parmi les sources où il est le plus souvent parlé des relations de l'Occident avec la Palestine, depuis la conquête arabe jusqu'aux Croisades.

Dans l'exécution de son dessein, M. B. a été moins bien inspiré. Charlemagne et ses prédécesseurs sont intervenus dans les affaires arabes en Espagne, à la faveur des dissensions qui se prolongeaient entre les derniers tenants du parti omayyade et les fondés de pouvoir de la dynastie abbasside. En profitant de cet antagonisme, qui se compliquait de rivalités personnelles, ils ont trouvé des alliés ou des confédérés plus ou moins sûrs parmi les Sarrasins, exactement comme on a vu en Arménie, au Caucase et ailleurs, des coalitions se former et se défaire entre chrétiens et

musulmans contre le khalifat. Vouloir chercher à ces manœuvres politiques, suggérées par la nécessité du moment, un sens juridique ou une légitimation dans le droit islamite codifié de longs siècles plus tard par les commentateurs du Coran, est encore moins raisonnable qu'il ne le serait de se faire expliquer ces mêmes plans militaires des Carolingiens par les légistes de Philippe le Bel. Tout le chapitre préliminaire de M. B. : *'Abdu'l-Rahmân and the Franks* est embrouillé de ces fictions anachroniques. Les chapitres suivants, loin de dissiper cette confusion, l'aggravent. Voici un exemple qui donnera une juste idée de tout le reste. Parmi les présents offerts à Charlemagne, les annales franques mentionnent un vêtement d'honneur. Or, nous apprend M. B., avec textes à l'appui, un tel cadeau est celui que les théoriciens du droit musulman appellent : *Khil'at*. « This was technically known as a *malbûs khâs* (lire : *khâss*), *vestis praecipua* » et son acceptation signifiait que le donataire se reconnaissait vassal du khalife (p. 34). D'où la conséquence : « If this analysis be correct, in the year 801 Harûn's triumph exceeded those of Alexander the Great, for he was lord, not only of the Muslim world, including a large part of Spain, but also of the Roman Empire, ... and Charles had accepted his overlordship » (p. 36). Comment peut-on écrire cela sérieusement ? Il n'y a pas de dictionnaire ni de glose juridique qui tiennent. Des conclusions d'aussi longue portée, suspendues à un mince détail de cérémonial et de costumier, sont comiques, tout simplement. Plutôt que d'en passer par là, on reviendrait encore plus volontiers au scepticisme exagéré de Bartold. Il est moins compromettant pour les sources orientales et pour leur effet sur le sens critique des orientalistes.

P. P.

* Adalbert HAEMEL. *Eine neue Pseudoturpin-Hypothese*. Iena und Leipzig, W. Gronau, in-8°, 1929. Extrait du *Festschrift Eduard Wechssler*, p. 45-52.

* Pius FISCHER O.S.B. *Die französische Uebersetzung des Pseudo-Turpin nach dem Codex Gallicus 52 (München)*. Wertheim am Main, Bechstein, 1932, in-8°, 109 pp. (= *Pseudo-Turpin-Studien*, Heft 3).

La compilation connue sous le nom de *Liber S. Iacobi* renferme, dans sa forme la plus complète, cinq parties : 1. Une anthologie de pièces liturgiques en l'honneur de S. Jacques. 2. Un recueil de Miracles. 3. Le *Liber translationis S. Iacobi*. 4. Le pseudo-Turpin : *Turpini Historia Karoli Magni et Rotholandi*. 5. Un guide pour le pèlerin qui se rend à Saint-Jacques de Compostelle. Les problèmes soulevés par cette compilation continuent d'exercer la curiosité et l'ingéniosité des critiques. Depuis les travaux de M. Bédier (*Anal. Boll.*, XXXII, 459), personne n'a repris l'étude de cette question d'une manière aussi approfondie que M. M. Buchner (*Pseudo-Turpin, Reinold von Dassel und der Archipoet in ihren Beziehungen zur Kanonisation Karls d. Gr.* dans la *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, t. LI (1928), p.

1-72). Les recherches de ce savant se sont surtout concentrées sur les origines du pseudo-Turpin et indirectement sur les autres pièces du *Liber S. Jacobi*. Dans ses grandes lignes la nouvelle hypothèse de M. Buchner peut se résumer ainsi : il y a un lien étroit entre les circonstances qui préparèrent la canonisation de Charlemagne et la rédaction de l'*Historia Karoli Magni*. Bien mieux, les auteurs de cette supercherie littéraire seraient dépistés. L'archevêque de Cologne, Reinald de Dassel, à la veille de la canonisation de Charlemagne (1165) aurait chargé l'*Archipoeta* de rédiger une œuvre qui mît en évidence les mérites du grand empereur. Les preuves de cette nouvelle hypothèse ont été examinées en détail par un spécialiste très compétent en ces matières, le professeur A. Hämel de Wurzburg. Au terme de cet examen, les conclusions de M. Buchner sont presque toutes écartées. Il est du reste à présumer, qu'aussi longtemps que nous ne posséderons pas une édition critique du *Liber S. Iacobi* et des différentes recensions du texte, les historiens, faute d'un terrain solide, ne pourront rien construire de définitif. Seule l'étude de la tradition manuscrite permettra de résoudre les principaux problèmes. Le *Liber S. Iacobi* forme-t-il un tout homogène ? L'*Historia Karoli Magni* a-t-elle, dès le début, fait partie de l'ensemble de la compilation ou bien est-elle une œuvre indépendante, qui aurait été incorporée plus tard dans le *Liber S. Iacobi* ? Les questions d'auteur et de date trouveront sans doute aussi leur solution dans l'examen des manuscrits.

Les résultats d'une étude de ce genre paraîtront prochainement. M. Hämel a réuni plus de cent manuscrits qui renferment soit le texte complet du *Liber S. Iacobi*, soit uniquement une des parties de la compilation. La collation des manuscrits a révélé à M. H. qu'il existe trois recensions du texte : une recension longue, qui est représentée par le plus ancien manuscrit, à savoir le célèbre *Codex calixtinus* du chapitre de S. Jacques de Compostelle ; une recension plus brève, très répandue, que M. H. appelle la vulgate ; enfin une troisième recension, qui ne comprend que l'*Historia Karoli Magni* du pseudo-Turpin et qui est conservée dans des manuscrits destinés avant tout à glorifier Charlemagne et non S. Jacques.

Ces conclusions sont exposées par un élève de M. H., le P. Pius Fischer, dans une dissertation qu'il a consacrée à une des premières traductions françaises du pseudo-Turpin. Rien ne prouve mieux le succès de ce texte que les nombreuses traductions françaises qui virent le jour au début du XIII^e siècle. Le P. F. en énumère cinq. Il a choisi comme objet de son étude la seconde, qui date des années 1206 ou 1207 et ne l'a examinée qu'à un point de vue : comparer la version française, telle qu'elle est conservée dans le manuscrit français 52 de la Bibliothèque de Munich, avec les trois recensions latines dont il vient d'être question. La comparaison des textes a été poursuivie avec une méthode et un soin qui satisferont les plus exigeants. Toutes les libertés, grandes et petites, que le traducteur s'est permises dans l'accomplissement de sa tâche,

sont relevées. Mais l'effort de cette minutieuse étude n'est guère récompensé par les résultats auxquels elle conduit. Ils permettent toutefois de se rendre compte de la manière dont au XIII^e siècle on comprenait l'art de la traduction. B. DE GAIFFIER.

* Bernhard BISCHOFF. *Wer ist die Nonne von Heidenheim?* Extrait de *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens*, t. XLIX (1931), p. 387-88.

Tout critique, en histoire, se double à certaines heures d'un détective. M. Bischoff n'y contredira point, et l'épisode de la « moniale d'Heidenheim » mérite, à cet égard, d'être conté.

Dans une étude, parue ici-même en octobre dernier, sur la légende de S. Richard, honoré à Eichstätt et à Lucques, nous insistions pour qu'on abandonne désormais plus résolument une opinion fausse, qui s'est accréditée depuis des siècles, touchant l'auteur des Vies de S. Willibald et de S. Wynnebald. Aujourd'hui encore, en effet, il se rencontre des historiens qui attribuent ces biographies à S^{te} Walburge, la propre sœur des deux saints. Au moment où s'imprimait notre article, M. B. examinait à Munich les plus anciens manuscrits provenant de Freising et, parmi eux, le Clm. 1086, des confins des VIII^e-IX^e siècles. Ce recueil contient les Vies des deux frères anglo-saxons. Or, au fol. 71^v, à la fin de la *Vita Wynnebaldi* et avant le prologue de la *Vita Willibaldi*, un cryptogramme de quelques lignes attira le regard de M. B. Le texte, fort curieux, qui avait échappé jadis aux éditeurs des *Monumenta Germaniae*, exerça la sagacité toujours en éveil du disciple de M. Lehmann. Ayant découvert la clef du problème dans une substitution constante des cinq premiers nombres ordinaux (prī, seċ, tēr, quār, quīn) aux cinq voyelles, il put transcrire en clair le cryptogramme sous cette forme, parfaitement sûre : *Ego una Saxonica nomine Hugeburc ordinando hec scribebam*. Voilà donc établie l'identité de la « religieuse d'Heidenheim ». Car il ne saurait s'agir ici d'un simple colophon de copiste occasionnel. On remarquera, en effet, que la suscription énigmatique d'Hugeburc trouve un fidèle écho dans le prologue de chacune des deux Vies : *Originem vite exordiumque virtutum beati Wynnebaldi... ordinare edissereque me libet ; ... ego indigna Saxonica de gente istic venientium novissima*.

Après plus de mille ans, grâce à M. B., la trop discrète moniale anglo-saxonne a enfin retrouvé son nom et repris sa place — une place enviable — dans les rangs des hagiographes. M. C.

* A. W. WADE-EVANS. *Bonedd y Saint, E*. Extrait de *Archaeologia Cambrensis*, June, 1931, p. 158-75.

* ID. *The Llancarfan Charters*. Extrait de *Archaeologia Cambrensis*, June, 1932, p. 151-65.

Grâce à M. Wade-Evans, on connaît maintenant huit manuscrits du *Bonedd y Saint* (généalogies des saints gallois). Quatre d'entre eux avaient été publiés précédemment. M. W.-E. imprime in-ex-

tenso le cinquième, Llanstephan 28, copié en 1485 par Gutun Owain. Il signale brièvement les trois autres, inédits : ce sont les numéros 27, 127 et 182 de Peniarth, datés respectivement du dernier quart du ^{xv}^e siècle, de 1510 environ et de 1514 environ.

La recension de Llanstephan est assez complète (61 saints, plus deux suppléments, le premier de 8, le second de 16 articles. Elle remonte à une source ancienne et excellente, mais de multiples erreurs la déparent. L'éditeur, en un savant commentaire, détermine l'apport de ce nouveau témoin et redresse les inexactitudes de sa déposition.

Nous ne relèverons pas ici dans le détail ces notes, qui éclairent une tradition compliquée. Pour bon nombre de saints, leurs noms mêmes sont de pures *voces nihili*. Jadis, des compilateurs de généalogies, et, à une époque plus rapprochée de nous, quelques érudits sans scrupule, ont peuplé de leurs inventions l'histoire religieuse ancienne du Pays de Galles. Quantité de personnages ne durent leur existence qu'au hasard d'une mauvaise leçon, à l'étourderie ou à l'inapplication d'un scribe. Si tous n'ont pas leur biographie, ils sont largement représentés parmi les patrons d'églises.

La longue note des p. 170-72 attirera l'attention. M. W.-E. y rappelle que l'église d'Abergele porta très tôt le vocable de S. Michel archange. Si ce n'est pas, au Pays de Galles, la plus ancienne dédicace proprement dite, c'est du moins une des premières en date (718). La cérémonie de la dédicace se rattache aux usages liturgiques du continent plutôt qu'à ceux des chrétientés celtiques primitives. Elle ne peut donc avoir eu lieu, à Abergele, que sous des influences s'exerçant contre le particularisme celtique. M. W.-E. remarque, à ce propos, qu'un des évêques qui occupèrent, une génération ou deux plus tard, le siège d'Abergele, S. Elfoddwg (Elbodg dans les *Annales Cambriae*) est représenté comme un des principaux artisans de la paix définitive entre les clergés de Galles et d'Angleterre. Il écarte délibérément l'explication de Bevan (*St. David's*, p. 35). Celui-ci voyait dans les mots : *Consecratio Michaelis archangeli ecclesie* (*Annales Cambriae*, année 718), la simple transcription d'une notice du martyrologe hiéronymien au 29 septembre. Nous confirmerions volontiers l'opinion de M. W.-E. par un nouvel argument. L'événement commémoré au martyrologe se place bien avant le début du ^{viii}^e siècle. Il n'est donc guère croyable, comme paraît l'avoir supposé Bevan, que le compilateur des *Annales Cambriae* ait introduit cette mention dans son œuvre pour l'avoir rencontrée, dans de vieilles annales, à la date de 718.

Certaines chartes de Llancarfan ont été publiées par Rees, dans ses *Lives of the Cambro-British Saints*, pp. 86-94, 383-92, à la suite de la Vie et de la Passion de S. Cadoc, abbé de Llancarfan (*BHL*. 1491-1492). Édition fort défectueuse, que remplaça, en 1895, celle de Frederick Seebohm, *Tribal System in Wales*, p. 205-224. M. W.-E. étudie ces pièces. Il corrige en beaucoup de points les

leçons de Seebohm, résume les documents, identifie autant que possible les personnages cités et les témoins, dépouille les indications topographiques. On voit l'utilité de ce travail pour l'histoire de Llancarfan. A propos de la charte X (Villa Reathr, REES, p. 92 ; SEEBOHM, p. 216-18), M. W.-E. (p. 160-61), s'occupe d'un problème ardu. Comment S. Cadoc, abbé de Llancarfan s'est-il transformé en S. Sophias, abbé et évêque de Bénévent ? A en croire d'anciens biographes, S. Cadoc, dans ses vieux jours, se retira en un lieu appelé *civitas Beneventana* et *civitas Sancti Sophie*. Le scribe auquel nous devons le manuscrit unique Cotton. Vesp. A. XIX, écrit en toutes lettres dans le lemma : *Beneventum*. La Vie elle-même situe cet endroit hors de la Grande-Bretagne. Mais M. W.-E. pense que c'est simplement Llansannor, à six milles au nord-ouest de Llancarfan. En vieux-gallois cette paroisse s'appelait Nant Auan (« la Vallée de Naddawan »). Son église, qui se dresse au sommet de la vallée, aurait porté le nom de Lan Ben Nant Auan (« l'église, le monastère du haut de la vallée de Naddawan »), d'où *Civitas Beneventana* (*civitas* traduit souvent les noms celtiques qui signifient « monastère »). Quant au nom de Sophias donné à Cadoc, en voici l'explication : l'église de Llansannor, en 1180, porte le titre de *Capella Sanctae Senwarae de la Thawa*. *Senwara* serait une adaptation fantaisiste du gallois *synnwyr*, « sagesse ». La dédicace ancienne serait donc la même que celle de Sainte-Sophie, à Byzance. Par latinisation, on en aurait tiré, au moyen âge, une sainte, *Sancta Senwara*, et par grécisation, un saint, *Sanctus Sophias*. Une tradition, d'ailleurs sérieuse, affirmait que le fondateur de Llansannor n'était autre que le premier abbé de Llancarfan. Les hagiographes ont donc identifié avec S. Cadoc, abbé de Llancarfan, leur S. Sophias, *abbas et episcopus in civitate Beneventana*. L'explication ne doit probablement pas être cherchée si loin. Il y avait, à Bénévent, en Campanie, une vieille et célèbre église de Sainte-Sophie. C'est sans doute ce vocable qui a été transformé en Sophias, abbé et évêque à Bénévent.

P. GROSJEAN.

* Paul Willem FINSTERWALDER. *Die Canones Theodori Cantuariensis und ihre Ueberlieferungsformen*. Weimar, Hermann Böhlau, 1929, in-8°, xx-334 pp. (= *Untersuchungen zu den Bussbüchern des 7., 8. und 9. Jahrhunderts*, I).

L'édition des principaux pénitentiels de l'Église latine que donna, en 1851, Hermann Wasserschleben, a rendu, pendant longtemps, de si précieux services, que l'on s'habitua à y puiser de confiance. Et pourtant, ces textes ne sauraient être acceptés que sous bénéfice d'inventaire. L'étude de J. T. MacNeill sur les Pénitentiels celtiques (*Revue Celtique*, t. XXXIX, 1922, p. 257-300 ; t. XL, 1923, pp. 51-103, 320-4) a bien mis en lumière qu'on ne pouvait faire fond sur les leçons de Wasserschleben. Une revision complète s'impose. Ce sera sans doute l'œuvre d'une équipe de travailleurs, dont chacun se limitera à une portion déterminée de l'ensemble.

M. F. examine de la sorte une série importante de canons, ceux que la tradition attribue à l'archevêque Théodore de Cantorbéry (668-690). Trois collections subsidiaires s'y rattachent : celle d'un compilateur anonyme, qui signe « discipulus Umbrensiū », les *Capitula Theodori* et les *Canones Gregorii*. M. F., en une Introduction plutôt verbeuse, s'efforce de déterminer les relations mutuelles de ces recueils. Il décrit les manuscrits, assez nombreux, où il a retrouvé des traces de l'influence de Théodore. Peut-être lui arrive-t-il parfois d'accumuler des détails sans rapport immédiat avec son sujet. Enfin les textes mêmes (p. 239-334) ne sont pas entièrement satisfaisants. Dans une tradition compliquée, est-il sage de rejeter arbitrairement un tel nombre de variantes ? Pour absurdes qu'elles paraissent, dans un genre littéraire aussi proche du gnomique, elles seraient d'un puissant secours pour l'identification de manuscrits nouveaux, ou de compilations similaires. A cause de la diversité des décisions canoniques, la critique trop souvent ne dispose que de ces leçons difficiles ou impossibles, pour déterminer avec quelque certitude la parenté des collections. Il est à craindre que l'apparat imprimé par M. F. ne soit pas de nature à faciliter ce travail. Quant aux lecteurs qui ne sont point des spécialistes du droit ecclésiastique, une table méthodique des nombreux sujets traités dans ces pages leur eût rendu service. Ils en seront réduits à la faire eux-mêmes, s'ils veulent tirer parti, pour leurs études, du contenu abondant et varié de ces pièces. En tout cas, l'édition de M. F. marque un sérieux progrès sur celles dont on disposait. Il a accumulé beaucoup de matériaux ; sans doute tiendra-t-il à les mettre en œuvre, dans les volumes suivants.

P. GROSJEAN.

* E. G. R. WATERS. *An Old Italian Version of the Navigatio Sancti Brendani*. Oxford, University Press, 1931, in-8°, viii-86 pp., ill. (= *Publications of the Philological Society*, No. X).

Le regretté M. Waters, éditeur de la *Navigatio* de S. Brendan en vers anglo-normands (*Anal. Boll.*, XLVII, 161), a laissé dans ses papiers une édition de la version italienne de la même pièce, qui se lit dans le manuscrit 1008 de la bibliothèque de la Ville, à Tours. Des mains pieuses en ont assuré la publication. Le texte est précédé d'une étude sur la langue de ce *volgarizzamento* : ce serait le dialecte de Lucques, au XIII^e siècle. Dans l'Introduction, M. W. indique par où cette traduction se distingue des autres versions italiennes : elle est remarquablement plus fidèle à l'original latin.

P. GROSJEAN.

* *Leaves of History*. Series I. Drogheda, « Drogheda Independent », 1930, in-8°, 104 pp., ill.

Ces pages anonymes sont l'œuvre d'un érudit modeste et consciencieux, à qui, depuis de longues années, l'antiquité irlandaise

est un terrain familier. M. l'abbé Paul Walsh (en gaélique Pól Breathnach) mérite d'être mis ici à l'honneur à cause des bons services que rendront ces *Leaves of History*. Cette première brochure, en effet, doit être suivie d'une autre, qui comprendra des notices historiques sur les paroisses de St. Mary's (à Drogheda), Donore, Duleek, et Ardcath. Nous attendons avec quelque impatience l'étude sur Duleek, où M. W. devra traiter de S. Cianán. Le premier fascicule contient d'abord une section sur l'ancien pays de Meath tel qu'il nous est décrit dans le *Book of Rights*, compilation juridique, à laquelle selon des traditions fort peu sûres, S. Patrice et S. Benignus auraient mis la main. Ce qui est certain, c'est que ce texte reflète la situation politique de l'Irlande à un moment compris entre la mission de S. Patrice et l'invasion anglaise. Sous la forme qui nous est parvenue, il date des environs de l'an 1000. Son but est de codifier les coutumes qui réglaient les rapports de vassalité entre les différents royaumes, principautés et seigneuries qui formaient l'Irlande gaélique. M. W. reprend, dans le plus grand détail, les renseignements qui, dans cette compilation, concernent l'ancien royaume de Meath et les principautés tributaires. Histoire, généalogie, divisions géographiques, tout est décrit de main de maître, et éclairé de nombreuses références aux documents qui peuvent contribuer à l'intelligence du *Book of Rights*. La seconde partie retrace l'histoire de la paroisse catholique de Stamullen, qui comprenait jadis, outre celle de Stamullen, les paroisses de Moorechurch, Ballygarth et Julianstown. Ici encore, antiquités, registres de paroisses, anciennes annales, tout est mis à contribution en un compte rendu très complet. La dernière brochure de la série sera, sans aucun doute, pourvue de tables, qui faciliteront l'usage des nombreux renseignements accumulés, dans ces pages érudites, par l'ancien professeur d'histoire ecclésiastique de Maynooth.

P. GROSJEAN.

* St. John D. SEYMOUR. *Irish Visions of the Other-World. A Contribution to the Study of Mediaeval Visions*. London, S. P. C. K., [1930], in-8°, 192 pp.

Le Rev. St. John D. Seymour connaît bien cette branche caractéristique de la littérature irlandaise dont les productions portent le nom de *Fís* (Vision). Il s'y est initié par des travaux préparatoires, d'une allure plus technique que ce volume de vulgarisation ; ce sont notamment : *St. Patrick's Purgatory* (Dundalk, 1918), *The Seven Heavens in Irish Literature* (*Zeitschrift für celtische Philologie*, t. XIV, p. 18-30), *The Eschatology of the Early Irish Church* (ibid., p. 179-211), *Studies in the Vision of Tundal* (*Proceedings of the Royal Irish Academy*, Vol. XXXVII, Section C, p. 87-106), *The Vision of Adamnán* (ibid., p. 304-12).

Voici les pièces principales examinées dans les *Irish Visions of the Other-World*. Nous les indiquons, quand c'est possible, par un renvoi, soit à la *BHL.*, soit au *Catalogue* de Plummer dans ses *Miscellanea*

Hagiographica Hibernica, soit au premier volume des *Sources* de M. J. F. Kenney (cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 206), soin qui nous eût été épargné si M. S. avait adopté lui-même ces moyens commodes d'identification. Il n'a d'ailleurs point tiré tout le parti possible des instruments de travail que nous venons de citer. Vision de Fursa (*BHL.* 3212 ; KENNEY, n° 296 et p. 783) ; Vision de Drihthelm (BÈDE, *Histoire ecclésiastique*, V, 12 ; ÆLFRIC, *Homilies*, éd. B. THORPE) ; Vision du moine de Wenlock, racontée par S. Boniface (*M. G. Epist.*, t. III, p. 252-57. M. S. ne se réfère qu'à la traduction de M. E. KYLIE, *English Correspondence of St. Boniface*, p. 78 et suivantes ; cf. *Anal. Boll.*, XLIII, 195) ; Vision de Laisrén (éd. Kuno MEYER, dans les *Otia Merseiana*, t. I, p. 113 et suivantes) ; fragments d'une Vision irlandaise de l'enfer, inédite, étudiée par M. S., *Irish Versions of the Transitus Mariae*, dans le *Journal of Theological Studies*, t. XXIII, p. 36 et suivantes) ; Vision d'Adamnán (KENNEY, n° 226 ; ici encore M. S. ne cite que des traductions) ; Vision du chevalier Owen au Purgatoire de S. Patrice (*BHL.* 6510-6512 ; PLUMMER, n° 172 ; M. S. utilise le texte de Migne, mauvaise réimpression de celui de Messingham, lequel n'est qu'une compilation arbitraire et maladroite de recensions différentes) ; Vision de Tondale (KENNEY, n° 619) ; Vision insérée dans le Voyage maritime des Uí Corra (KENNEY, n° 618) ; Vision d'un vieillard, S. Grégoire le Grand d'après certains versions (éditée entre autres dans la *Revue Celtique*, t. XLVI 1929, pp. 230, 239, 246, 250-51) ; Visions diverses racontées dans les Vies de S. Brendan de Clonfert, sur lesquelles on peut consulter *Anal. Boll.*, XLVIII, 99-103 ; enfin les Visions de toute sorte dont s'agrémentent les récits irlandais qu'on appelle *Imrama* (*Voyages maritimes*). Le plus grand succès en ce genre littéraire des *Imrama*, l'aboutissement des légendes païennes, sous la plume de rédacteurs chrétiens, fut le Voyage merveilleux de S. Brendan. M. S. mentionne encore diverses pièces étrangères aux Iles Britanniques. Nous n'en dresserons pas le catalogue. L'index permettra de les retrouver aisément. Il ne sera pas aussi facile d'identifier les textes employés par l'auteur.

Celui-ci présente au public les plus importantes conclusions de ses études précédentes, dégagées de leur appareil d'érudition. Sur un point pourtant, il s'en écarte. Dans la seconde partie de la Vision d'Adamnán, il voit une description ancienne de l'enfer, et non plus une Vision du purgatoire, relativement récente, qu'on aurait ajoutée en appendice à la Vision d'Adamnán proprement dite. Non sans raison, il réunit, dans un aperçu d'ensemble, les Visions irlandaises et celles que rapportent les écrivains anglo-saxons : l'influence réciproque des deux pays a été trop profonde pour qu'il fût permis de se dispenser d'une comparaison.

La théorie générale proposée par M. S. sur les Visions paraîtra contestable. La voici en peu de mots. L'idée qu'on se faisait de l'état des âmes après la mort, et en particulier la notion du purgatoire auraient, au cours des âges, considérablement varié. D'accord ;

mais gardons-nous ici d'imiter M. S. et de parler de dogme : car sans le moindre doute, les fantaisies dont s'est nourrie l'imagination celtique rentrent dans les limites des libres spéculations et des révélations privées. M. S. croit discerner, dans quelques textes, certains stades d'évolution, nettement déterminés. Ces textes, plus ou moins exactement datés, nous ont été conservés de façon assez complète. Ensuite, appuyé sur ces premiers résultats, il tente d'assigner une place, dans la chronologie et l'histoire littéraire, aux pièces et fragments non datés. Sur le fond de la question, d'ailleurs, on peut imaginer que de bons esprits ne perçoivent aucune différence entre le purgatoire et la seconde catégorie établie en enfer par « la tradition eschatologique primitive », selon l'expression de M. S. Jusqu'à plus ample informé, la prudence conseille de suspendre notre jugement. Mais n'était-il pas possible de présenter cette construction sans trop la dépouiller de son caractère hypothétique ? Elle est assise entièrement, nous l'avons indiqué, sur les conclusions peut-être mal assurées et, tranchons le mot, tendancieuses, que M. S., dans la section précédente, tire de certains textes, en définitive mal éclaircis et assez peu nombreux. D'autre part, l'auteur ne souligne pas un excellent argument qui corrobore sa thèse : la classification chronologique générale où conduit l'emploi du critère établi par lui, concorde à peu près avec les résultats de la critique littéraire et philologique — résultats, il faut l'avouer plutôt flottants. N'y a-t-il pas lieu de regretter que l'attention de M. S. se soit trop exclusivement fixée sur cette prétendue évolution doctrinale, point de vue assez étroit, somme toute, dans ce vaste sujet ?

L'auteur insiste à bon droit sur l'influence exercée par les œuvres d'imagination, notamment les *Imrama*, d'abord d'inspiration profane, ensuite (grâce, sans doute, à la vogue dont jouit la *Navigatio Brendani*) de plus en plus religieuse et ecclésiastique. Très à propos, M. S. mettant à profit l'étude de M. H. J. Lawlor, *A Fresh Authority for the Synod of Kells, 1152* (*Proceedings of the Royal Irish Academy*, Vol. XXXVI, Section C, 1922) note l'importance de certains détails contenus dans la *Vision de Tondale*. Celle-ci est un des rares documents qui donnent une idée des affaires de l'Église d'Irlande au début du XII^e siècle, et tout particulièrement de l'application des mesures édictées par le synode de Rath Breasail (1110, établissement de circonscriptions diocésaines), entre cette date et celle du synode de Kells (1152). M. S. met en relief (p. 147-150) les allusions fort explicites du moine Marc, auteur de la *Vision de Tondale*. Il énumère encore (p. 142-45) les indices montrant que Marc, très influent dans la politique religieuse de son pays, fut l'un des Irlandais qui fournirent à S. Bernard certains éléments de sa Vie de S. Malachie (*BHL*. 5188). M. S., on le voit, connaît bien la littérature de son sujet et la cite copieusement. Mais, prouvant sa thèse par bribes, il rend malaisé de s'assurer qu'il a tiré bon parti de nombreuses anecdotes, dispersées dans les sources, et dont le souvenir revient naturellement à la pensée d'un lecteur

tant soit peu familiarisé avec le moyen âge irlandais. Indiquons quelques points où une correction semble s'imposer, et d'autres où l'on souhaiterait plus de précision, ou du moins de plus amples éclaircissements. Dans la bibliographie, p. 11, nous ne trouvons pas l'utile *Catalogue* de Plummer, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*. P. 91, la Vision de Cairbre Crom a été éditée par Georges Dottin, dans son *Manuel d'Irlandais Moyen* (t. II, p. 119-23) et par Whitley Stokes dans la *Revue Celtique*, t. XXVI, p. 362-68. Ces textes sont préférables à celui de Colgan, reproduit par les Bollandistes, *Act. SS.*, Mart. t. VI, p. 467, paraphrase latine très libre, faite peut-être d'après le gaélique du *Leabhar Breac*, qu'imprime Dottin. P. 163 et suivantes, M. S. admet avec trop de complaisance la probabilité d'emprunts à des textes liturgiques déterminés. Il se fonde sur des parallélismes, dont quelques-uns nous paraissent forcés, d'autant plus qu'il ne manque point, dans ces textes, d'expressions, non relevées par M. S., et qui sont pourtant très fréquentes, non seulement dans la liturgie, mais encore dans d'autres branches de la littérature ecclésiastique. Cette remarque risque d'infirmer les conclusions de l'auteur. L'interprétation de passages obscurs par ce procédé ne laisse pas d'être hasardeuse. M. S. incline parfois à lui donner trop de crédit. Concernant le fond de l'épisode de Judas, dans la *Navigatio Brendani*, l'étude de Dom Louis Gougaud, *La Croyance au répit périodique des damnés dans les légendes irlandaises* (cf. *Anal. Boll.*, XLVI, 205), et celle de M. Joseph Vendryes sur *l'Enfer glacé* (*Revue Celtique*, t. XLVI, 1929, p. 134-42) eussent fourni d'utiles suppléments d'information. Quant au passage où S. Brendan rappelle à ses moines que le froid d'une journée de bise n'est rien à côté de celui de l'enfer, voir la *Vita Brendani*, *BHL*. 1441 (*Anal. Boll.*, XLVIII, 103-121), plus ancienne, nous croyons l'avoir montré, que la *Vita prima* de Plummer, *BHL*. 1442 b. Ceci affecte considérablement la valeur de l'argument de M. S. (p. 92). Sur les rapports de la *Vita Brendani*, *BHL*. 1442 b, avec la recension en vers anglo-normands, l'opinion de Plummer doit être abandonnée. Le regretté M. Waters a repris tout ce problème, et mis parfaitement en évidence une conclusion diamétralement opposée : c'est le latin qui est traduit de l'anglo-normand (cf. *Anal. Boll.*, XLVII, 161). Il fallait donc éviter d'appeler encore *BHL*. 1442 b « Plummer's unique text » (p. 87). Enfin, dans le passage auquel M. S. fait allusion, p. 44, le mot *Beati* ne signifie point « les Béatitudes », mais, comme presque toujours dans ces textes, le psaume 118, *Beati immaculati*. Pour les dernières années surtout, où l'excellente *Bibliography* de M. R. I. Best faisait défaut, des publications ont échappé qui ne sont pas sans quelque importance, et dont on ne saurait dire qu'elles soient enfouies dans des recueils inaccessibles aux celtisants. Peut-être aussi les textes gaéliques ont trop été consultés en traduction. Parmi les omissions, il nous sera permis de citer le petit texte, suivi d'un poème, sur une apparition de l'âme de Mac Maguire, chef de

Fingal (*Zeitschrift für celtische Philologie*, 1929, p. 300), ainsi que *A Tale of Doomsday Colum Cille should have left untold* (*Scottish Gaelic Studies*, Vol. III, 1929, p. 73-83 ; *Addenda et Corrigenda*, ibid. p. 188-99). Le Dialogue de S. Columba d'Iona avec Mongan (*Anal. Boll.*, XLV, 75-83) renferme certains détails sur les îles bienheureuses, qui ne sont pas moins caractéristiques que d'autres relevés dans les *Imrama* par M. S.

Le manuscrit Add. 30512, du British Museum, fol. 35^v, au bas, contient une note marginale qui jusqu'ici n'a pas été remarquée. Elle n'est d'ailleurs pas signalée dans la description de M. Robin FLOWER, *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, t. II. On trouvera le texte dans *Irish Texts*, Fasc. I, p. 24. En voici la traduction : « Sept cercles jusqu'à la Trinité ; et la largeur de chacun de ces cercles est mille ans de voyage, à raison de soixante milles par jour. — Trois choses qui mettent en fuite le démon : humilité, patience, pénitence. » La première phrase rappelle clairement le souvenir des sept cieux, au terme desquels est situé le ciel de la Trinité. Nous ne nous souvenons pas d'un parallèle exact, mais la tradition à laquelle se rattache le passage est assurément fort ancienne. Comparez pour la première phrase le texte, beaucoup plus développé et assez différent, d'un fragment de Reichenau (ms. CCLIV, actuellement à Karlsruhe, imprimé par Dom. D. De Bruyne, *Revue Bénédictine*, t. XXIV 1907, p. 323-24) ; et pour la seconde, un autre fragment, énumérant sept vertus qui sont les différents degrés par lesquels passe l'âme dans son ascension vers le royaume des cieux. Le démon est représenté comme s'opposant à cette ascension. La composition dont notre note marginale est un extrait regardait, sans doute, l'humilité, la patience et la pénitence, comme des vertus qui font fuir les esprits mauvais.

P. GROSJEAN.

John HYNES. *St. Caillin*. Dans *The Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, Vol. LXI, 1931, p. 39-54, illustrations.

Au point de vue historique et archéologique, S. Caillin, fondateur du monastère de Fenagh, au comté de Leitrim, n'avait pas encore été étudié. Le texte de sa Vie (PLUMMER, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, Catalogue, n° 14) a été publié, il est vrai, par D. H. KELLY et W. M. HENNESSY, *The Book of Fenagh* (1875), en irlandais avec traduction anglaise et notes. Mais cette édition ne comportait pas l'examen des autres sources, et ni Colgan, ni O'Hanlon, ni encore les *Acta Sanctorum* n'ont traité de S. Caillin, dont la fête tombe le 13 novembre. Il y avait donc lieu de réunir les différents éléments littéraires et traditionnels de sa légende. C'est ce qu'a entrepris le Rev. John Hynes. Son travail, d'une brièveté et d'une précision exemplaires, est un heureux exemple de ce que peut apporter, pour la meilleure connaissance d'un saint local, un érudit archéologue. Voici un aperçu de l'article. Énumération et résumé des sources littéraires d'information : ma-

nuscrits de la Vie gaélique (le Vieux Livre de Caillin, aujourd'hui perdu, et le Livre de Fenagh, actuellement à l'Académie Royale d'Irlande, qui en est une copie exécutée en 1516). De ce dernier, on connaît quatre copies modernes, pour ne rien dire des nombreux manuscrits renfermant séparément plusieurs des poèmes qui forment le principal de la Vie gaélique. M. H. ne les a pas catalogués. L'auteur passe ensuite à l'étude du monastère de Fenagh : court historique d'après les Annales irlandaises ; description des ruines ; énumération des noms anciennement donnés au pays, au lac et à la colline de Fenagh. M. H. ne se risque point à de nouvelles étymologies : la fantaisie des vieux poètes hagiographes s'est laissé ici entraîner fort loin. Enfin, l'histoire et la description de l'ancienne clochette dite de S. Caillin, actuellement au presbytère de Foxfield, ainsi que de la chapelle et des fontaines de S. Caillin à Chapel Island, dans la baie de Galway.

Le même fascicule contient une étude de M. Henry MORRIS, *Some Ulster Ecclesiastical Bells* (p. 61-64). Notons que la tradition associe certaines de ces clochettes avec la mémoire de S. Athgein (alias Aithcen), cuisinier de S. Patrice, et de S. Buadan, patron de Culdaff, en Inishowen, comté de Donegal. Une troisième clochette ancienne provient peut-être de la famille de l'*erenagh* de Derry (fonctionnaire monastique d'abord, laïc ensuite, de l'abbaye fondée par S. Columba), une autre enfin de l'*erenagh* de Ballymagroarty (en irlandais Baile Mac Rabhartaigh.) P. GROSJEAN.

* A. GOODWIN. *The Abbey of St. Edmundsbury*. Oxford, Blackwell, 1931, in-8°, VIII-88 pp..

M. Goodwin, chargé de cours à l'université de Liverpool, imprime l'essai qui a remporté le prix Gladstone, à Oxford, en 1926. S'il partage les préjugés anticléricaux et anti-monastiques d'une certaine école anglaise, il ne le laisse voir qu'aux p. 78-81, et son opuscule, sans prévention comme sans malice, est agréable à lire. Dans le premier chapitre, l'auteur retrace les origines de Bury St. Edmunds. On sait le rôle joué à cette époque par les reliques de S. Edmond, roi et martyr. Le reste du livre concerne principalement, avec les disputes entre moines et bourgeois, l'administration monastique. Dans ces dernières pages revit la personnalité de Samson (abbé de 1182 à 1211), rendu célèbre par la chronique de Jocelin de Brakelonde. On remarquera aussi le chapitre IV. M. G. y expose comment le monastère de Bury, pendant la période si critique qui va de la Peste noire à la Réforme, réussit à se redresser et à maintenir, avec les plus saines traditions de bonne administration, la discipline religieuse, qui fleurit toujours dans une abbaye bien gouvernée. En appendice, une liste chronologique des abbés et l'examen de certains points qui touchent à l'histoire économique du monastère. P. 35, M. G. montre la fragilité de l'opinion qui veut que les reliques de S. Edmond aient été transférées à Saint-Sernin de Toulouse, en 1216. P. 69-70, il fait ressortir le

succès de la publicité donnée au saint par la Vie en vers anglais du poète Lydgate. Il faut corriger *tamen* en *tam*, p. 6, note 8, à la fin.

P. GROSJEAN.

* R. VASMER. *Chronologie der arabischen Statthalter von Armenien unter den Abbasiden, von as-Saffach bis zur Krönung Aschots I. 750-887*. Wien, Mechitharisten Buchdruckerei, 1931 = (*Studien zur armenischen Geschichte*, 5).

Les trois études réunies sous ce titre commun ont paru, la première en russe dans les *Zapiski Kollegii Vostokovedov*, t. I (1925), la seconde et la troisième en allemand dans le *Handes Amsorya*, t. XL (1927), XLIII (1929) et le tout en traduction arménienne dans cette même revue, t. XLII (1928)-XLVI (1932). Leur auteur M. R. Vasmer a été amené à les entreprendre en classant un grand nombre de monnaies arméniennes inédites, récemment entrées au musée de l'Ermitage à Léninegrad. Il s'est trouvé, à l'épreuve, que le cadre chronologique qui devrait former la base de ce classement est encore bien incertain dans le détail. Les séries numismatiques de l'Arménie arabe n'apportent de renseignements précis que pour la période antérieure à 833 ; car à partir de cette date les noms des gouverneurs ne figurent plus sur les pièces frappées par les ateliers arméniens. Entre 750 et la fin du règne d'al-Ma'mûn, les monnaies portent des noms d'émirs qu'il n'est pas toujours aisé de mettre d'accord avec le témoignage des chroniques arméniennes et arabes. M. V. a néanmoins pu ajouter quelques points de repère suffisamment sûrs à la liste chronologique des commandants militaires de l'Arménie arabe, et, occasionnellement, à celle des émirs de Tiflis. En un domaine aussi mal exploré, il était difficile de ne rien perdre de vue. Une omission moins excusable nous a frappé. La prise de Tiflis par Zirak le Turc est datée avec toute la précision souhaitable (26 août 853) par une inscription géorgienne de l'église d'Ateni, que M. V. semble n'avoir pas connue (cf. *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 550-551).

P. P.

* R. P. AZAÏS et R. CHAMBARD. *Cinq Années de recherches archéologiques en Éthiopie, province du Harar et Éthiopie méridionale*. Préface par Edm. POTTIER. Paris, Paul Geuthner, 1931 ; I. *Texte*, 1 vol. in-4°, ix-346 pp., 6 planches et une carte hors texte ; II. *Atlas*, in-4°, 10 pp. et cx planches.

Bien qu'il existe une soi-disant histoire d'Éthiopie, qui prend son cours à l'époque du roi Salomon, il est aujourd'hui reconnu que, jusque vers le xiii^e siècle, cette histoire se réduit à quelques faits reliés par des légendes et par des fables. Compter sur on ne sait quel document inédit, qui viendrait tout à coup au secours de notre ignorance, c'est un espoir purement théorique, que personne ne prend plus au sérieux. Les documents écrits ne donnant ni ne promettant rien, il restait comme dernière ressource, l'exploration archéologique du pays. Aussi les gens du métier et les simples cu-

rieux attendaient-ils avec intérêt le rapport complet du R. P. Azaïs sur ses cinq missions scientifiques dans la province du Harar et dans l'Éthiopie méridionale de 1921 à 1926. Le grand public avait déjà été mis en éveil, notamment par un bref aperçu que M. A. Kammerer a donné de ces découvertes dans son *Essai sur l'histoire antique d'Abyssinie* (Paris, 1926), annexe V, p. 171-80. On savait que les recherches de l'intrépide explorateur portaient en ordre principal sur les monuments mégalithiques et néolithiques, dont l'existence lui était connue par un séjour de quinze années, qu'il avait fait, avant la guerre, dans la mission d'Abyssinie. Mais sur son chemin, le voyageur pouvait avoir rencontré aussi d'anciennes églises, des ruines de sanctuaires oubliés ou mal connus et autres précieux vestiges du passé chrétien. L'histoire ecclésiastique trouverait certainement à glaner sur les pas de l'archéologie préhistorique.

Le rapport du P. A. se présente sous la forme attrayante d'un carnet de route, où les constatations techniques sont enregistrées, au fil des jours, entre des impressions de voyage, des croquis pittoresques et des scènes de genre. La même variété piquante et instructive se remarque dans l'illustration dont tout ce beau volume est égayé et dans les 110 planches de l'album. M. E. Pottier, qui a exercé une sorte de patronage scientifique sur toute l'entreprise, n'a pas hésité à déclarer que les résultats de l'expédition répondent pleinement aux fatigues et aux dangers qu'ils ont coûtés. Son témoignage fait le plus grand honneur au P. A. et à son assistant, M. R. Chambard, qui l'a accompagné dans plusieurs de ses voyages.

Quant à la part de l'hagiographie dans cette moisson d'observations inédites, nous devons convenir qu'elle est modeste. Elle n'est pas nulle pourtant. Les explorateurs ont visité, on pourrait dire redécouvert plusieurs anciens édifices religieux de l'Éthiopie méridionale. Le plus caractéristique est le sanctuaire d'Adadi-Maryam, au sud-ouest d'Addis-Ababa. C'est une petite chapelle taillée dans le roc et presque entièrement dissimulée sous la surface du sol. On y reconnaît le type architectural des églises monolithes, assez nombreuses dans l'Éthiopie du Nord, et dont les fameuses églises de Lâlibalâ, dans le Tigré, sont l'exemple le plus achevé. La chapelle d'Adadi-Maryam étant d'une facture très inférieure, le P. A. incline à la regarder comme plus ancienne. Contrairement à une opinion qui a gardé des partisans, il croit que ces édifices monolithes ne sont pas l'œuvre d'une race étrangère et qu'il faut « y voir des produits directs du génie abyssin » (p. 169). Passe pour « génie ». Mais si l'édicule d'Adadi-Maryam nous montre cette architecture dans l'enfance, on voudrait savoir quelle enfance, la vraie ou bien celle où l'art aussi est sujet à retomber. Tout le monde ne se chargerait pas de démontrer que le christianisme a pénétré dans l'Éthiopie méridionale, d'assez bonne heure pour y donner naissance à une architecture antérieure aux monuments de la région Axoumite.

Dans la chaîne de Gamu, à l'ouest du lac Margharita, le P. A.

a entendu parler de « très anciennes églises », dont quatre seraient « particulièrement remarquables ». La plus caractéristique des quatre, et la seule que le P. A. ait pu visiter, l'église de Birbir Maryam, sur la montagne de même nom, est une construction moderne, rétablie par Ménélik sur l'emplacement d'un ancien sanctuaire, détruit par l'invasion musulmane et dont il ne reste nul vestige (t. I, p. 266 et suiv., t. II, pl. xci-xciii). Il faut également des yeux d'archéologue pour admirer les antiquités du trésor, et une candeur peu commune pour s'imaginer qu'il se cache rien de sérieux dans les manuscrits que le clergé de Birbir Maryam a étalés devant les voyageurs.

Plus intéressant à tous égards est le témoignage de « l'érudit abyssin », qui, à Garawa dans le Harar, a expliqué au P. A. les origines de la « Masqal », qui est la fête éthiopienne de l'exaltation de la Croix. Cette Translation de la vraie croix, où l'on voit se renouveler, en la personne du roi David I (1382-1413), le même prodige arrivé à Héraclius, lors du retour de la Croix à Jérusalem, est un exemple on ne peut plus clair et démonstratif d'une tradition locale importée par la littérature.

P. P.

* J. OLRIK et H. RÆDER. *Saxonis Gesta Danorum* primum a C. KNABE et P. HERRMANN recensita. Tomus I. Copenhague, Levin et Munksgaard, 1931, in-4°, LI-609 pp.

L'œuvre de Saxo Grammaticus sur l'histoire ancienne du Danemark ne subsiste complète dans aucun manuscrit. Celui qui servit pour l'édition princeps de 1541 a disparu sans laisser de traces. Il ne reste que quelques fragments, dont le plus précieux, retrouvé à Angers, fut acquis par la Bibliothèque royale de Copenhague en 1878. L'éditeur du xvi^e siècle, à qui nous devons la conservation de ce texte important, s'est acquitté de sa mission avec assez de négligence. D'où une série de lourdes fautes, que de nombreux critiques scandinaves se sont efforcés de corriger, depuis un demi-siècle et davantage, en une longue série d'études et de monographies. Le moment était venu de donner à toute cette activité sa conclusion naturelle en élaborant une édition définitive des *Gesta Danorum*. Le premier volume, contenant le texte, paraît sous les auspices de la Société de Langue et de Littérature danoises (*Det Danske Sprog- og Litteraturselskab*), en un tome luxueusement imprimé. Les Fondations Carlsberg et Rask-Ørste ont aidé à la publication.

La savante préface de M. J. Olrik, en latin d'abord, ensuite en traduction danoise, présente avec clarté l'histoire du texte, décrit l'édition princeps et les fragments manuscrits, expose la méthode adoptée. Les index des éditions précédentes, des traductions, des noms propres sont compris dans ce volume. Le suivant contiendra entre autres, l'*Index verborum*.

P. GROSJEAN.

* Rud. HUYSMANS. *Wazo van Luik in den ideeënstrijd zijner dagen*. Nijmegen, N. V. Dekker en Van de Vegt en J. W. van Leeuwen, 1932, in-8°, xxxii-206 pp.

* Heinrich SPROEMBERG. *Beiträge zur französisch-flandrischen Geschichte*. Band I: *Alvisus, Abt von Anchin (1111-1131)*. Berlin, Ebering, 1931, in-8°, 200 pp. (= *Historische Studien*, Heft 202).

Au cours d'une lecture récente, faite à l'Académie royale de Belgique, sur *L'étude des réformes monastiques des x^e et xi^e siècles* le regretté Dom Ursmer Berlière faisait observer que depuis quelques années l'intérêt des historiens se porte de nouveau avec une certaine prédilection vers les centres réformateurs de Bourgogne et de Lotharingie. L'éminent érudit signalait à cette occasion que, si l'on avait maintes fois, dans le passé, exagéré l'influence de Cluny sur les monastères de nos régions, des études nouvelles ont mis en lumière le rôle considérable qui, sur le terrain des luttes politico-religieuses de l'époque, revient à divers représentants de l'épiscopat et du monachisme lotharingiens. Et il citait un Rathier, un Wason, un Frédéric de Lorraine. En même temps, il mettait en garde contre un excès en sens contraire, qui consiste à « minimiser » à outrance l'action des grands courants, tels que celui de Cluny, et d'en isoler trop certaines initiatives personnelles. On peut étudier, à cet égard, l'activité d'un Richard de Saint-Vanne, qui vient précisément d'être l'objet des recherches d'un jeune savant belge, M. E. Sabbe, dans la *Revue belge de philologie et d'histoire* (t. VII, p. 551-70; du même, *La réforme clunisienne dans le comté de Flandre au début du xii^e siècle*, *ibid.*, t. IX, p. 121-38).

Sans entrer dans la discussion détaillée de théories qui ne ressortissent pas directement à nos études, nous avons tenu à indiquer à nos lecteurs deux nouveaux ouvrages, qui nous ont été adressés, sur le réveil de la discipline ecclésiastique au moyen âge. Wason de Liège au xi^e siècle, Alvisus, abbé d'Anchin, au xii^e, furent, dans nos contrées, des champions de l'idée réformatrice. Jamais encore leur personne et leur action n'avaient été, de la part des historiens, la matière d'une investigation critique aussi pénétrante que celle qu'on leur consacre dans les livres dont nous avons transcrit les titres ci-dessus. Ces travaux méritent assurément un examen approfondi. Sans doute l'auteur de *La Réforme grégorienne*, M. A. Fliche, sera-t-il des premiers à discuter avec M. Huysmans divers points où le critique néerlandais défend une manière de voir opposée à la sienne. Sur les sources de l'histoire de Wason (cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 430) on trouvera en tête de l'ouvrage de M. H. un chapitre spécial, où est étudié à fond le problème de l'origine des *Gesta episcoporum Leodiensium* et de leur double rédaction. Le chanoine liégeois Anselme est bien l'auteur de la recension longue; il n'a pas écrit la recension courte, sur les tendances de laquelle Waitz s'est jadis abusé. Au chapitre III, M. H. établit que le petit traité « de ordinando Pontifice » a été composé dans le milieu lotharingien et s'adresse, non à Wason de Liège (FLICHE), mais bien à des évêques

français (SACKUR). Se fondant principalement sur l'analyse de ce document, M. H. prononce un verdict affirmatif dans le procès de simonie que l'histoire a intenté à Grégoire VI.

L'abbé Alvisé a été regardé longtemps comme un frère du célèbre Suger de Saint-Denis. A tort assurément, et M. Sproemberg ruine à nouveau et pour de bon, espérons-le, cette opinion. Fils d'une famille bourgeoise du comté de Flandre, moine à Saint-Bertin, choisi comme prieur de la réforme à Saint-Vaast d'Arras, puis abbé d'Anchin, enfin évêque d'Arras, telle fut la carrière d'Alvisé. Dans ce premier volume d'un ouvrage qui doit en compter plusieurs, M. S. la retrace jusqu'en l'année 1131, date de l'élévation de l'abbé d'Anchin à l'épiscopat. L'exposé de l'auteur — et celui-ci ne s'en défend pas — déborde largement les cadres d'une simple biographie de moine réformateur. Les deux chapitres principaux du livre se groupent sous le titre commun : *Die flandrische Klosterreform*. En annexe, des registres diplomatiques de l'activité d'Alvisé, sous 169 numéros, seront accueillis avec reconnaissance. M. C.

* Adolf HOFMEISTER. *Eine metrische Bearbeitung von Ebo's Vita Ottonis von Bamberg*. Ein Beitrag zur Geschichte seines Fortlebens in Pommern im späteren Mittelalter. Extrait de *Baltische Studien*, N. F. t. XXXIII (1931), p. 23-45.

Depuis quelques années, M. Hofmeister s'occupe d'identifier et de grouper les pièces, assez nombreuses, qui constituent le dossier hagiographique de S. Otton de Bamberg, l'apôtre des Poméraniens. Déjà il avait publié une édition critique annotée, puis une traduction de la *Vita* du moine de Prüfening (cf. *Anal. Boll.*, XLVII, 190). Il annonçait, de même, la publication des œuvres, préalablement passées au crible, d'Ebo et d'Herbord de Michelsberg, dont la transmission manuscrite est, comme on sait, fort embrouillée. Une adaptation allemande de ces biographies par le frère mineur Conrad Bischoff, datée de 1473, et demeurée inédite, avait également retenu l'attention du critique des *Monumenta Germaniae*. Et voici que, par surcroît — *omni habenti dabitur* —, il lui est tombé entre les mains une Vie latine en vers, tout à fait inconnue jusqu'à ce jour. C'est le manuscrit Nik. xxxvii E 109 de Greifswald qui la lui a révélée (fol. 251-252^v ; inc. *En favor Ottonis...* ; des. ... *quod nescivi meminivi* [sic]). Le recueil est d'origine franciscaine ; il contient, notamment, des Vies de S^{te} Claire, de S. Louis de Toulouse, de S. François etc. Le copiste, « frater Hinricus Sund », écrivait en 1427-1433. La composition de la Vie métrique de S. Otton se base sans conteste sur le texte original d'Ebo. Comme document historique, le morceau, d'assez basse époque, est sans intérêt ; c'est plutôt comme témoignage de la diffusion du culte de S. Otton en Poméranie qu'il prend quelque valeur. Car c'est bien dans cette contrée que l'hagiographe a écrit son poème, dont l'ingénieux esprit des philologues aurait tort de

trop scruter les 284 vers, extraordinairement raboteux et incorrects.

A cette publication de M. H. dans les *Baltische Studien* fait suite une étude de M. H. Frederichs sur la Messe et l'Office de S. Otton de Bamberg d'après les manuscrits liturgiques. Elle ne nous est pas encore parvenue. M. C.

* L. L. HAMMERICH. *Visiones Georgii. Visiones quas in Purgatorio Sancti Patricii vidit Georgius miles de Ungaria* A. D. MCCCLIII. København, 1931 in-8°, 320 pp., 6 pl. (= *Det Danske Videnskabernes Selskab. Historisk-filologiske Meddelelser*. XVIII, 2).

* Shane LESLIE. *Saint Patrick's Purgatory. A Record from History and Literature*. London, Burns, Oates and Washbourne, 1932, in-8°, XLVII-216 pp., 20 pl., carte.

En 1353, le chevalier Georges de Kriszafán, ou mieux Grissaphan (telle est bien la forme attestée par la plus ancienne tradition) visita, en Irlande, le Purgatoire de S. Patrice. Le récit de ses visions (*BHL*. 6512 m) n'était connu encore que par des extraits. M. L. L. Hammerich édite la pièce entière, avec un appareil critique, où il relève les leçons importantes de onze témoins. Dans son introduction, après un bref résumé des travaux antérieurs, il met en valeur les caractéristiques de ces manuscrits, et en établit le classement. Les citations bibliques sont indiquées en note. On y trouve aussi des éclaircissements sur les rares personnages historiques qui figurent dans le récit. Les planches reproduisent une page de chacun des six principaux témoins du texte. Cette pièce ne se distingue guère des autres contes qui trouvèrent créance, au moyen âge, sur le fameux Purgatoire de S. Patrice. Elle porte sa date cependant : l'eschatologie est moins, pour le rédacteur, un fond sur lequel se détachent des visions grotesques ou terribles, qu'un prétexte à distinctions et à discussions scolastiques.

Le volume de M. Shane Leslie sur le Purgatoire de S. Patrice, excellemment imprimé et illustré avec goût, n'a pas la prétention d'apporter beaucoup de neuf. C'est plutôt une collection d'extraits, empruntés à la littérature du Purgatoire, des origines jusqu'à nos jours, et traduits en anglais quand ils sont pris à une langue étrangère. Pour le moyen âge, jusqu'au début du xvii^e siècle, une belle série de textes historiques ou prétendus tels, ensuite les principaux documents officiels, sauf-conduits, attestations etc. Les écrits du xvii^e, du xviii^e et même du xix^e siècle, dont M. L. fournit ensuite un choix abondant, ne constituent pas la moins piquante partie de son ouvrage. Enfin, des extraits littéraires : poèmes en moyen anglais, l'*Espurgatoire Seint Patriz* de Marie de France, un choix fort intéressant de vers et de prose irlandais, qui contient de l'inédit, publié par M. O. J. Bergin et le P. Lambert MacKenna S. I. On le voit, M. L. a composé un bel album sur le fameux pèlerinage. Il l'a fait précéder d'une brillante introduction et d'un précieux essai sur les anciennes cartes indiquant la position du

Purgatoire : ces documents topographiques, ainsi que d'autres, non moins inaccessibles (titres de brochures rarissimes, reproductions de manuscrits etc.), forment le principal de l'illustration. Une section bibliographique et une excellente carte moderne complètent cet utile volume.

P. GROSJEAN.

* Gustav SCHNÜRER. *Kirche und Kultur im Mittelalter*. Dritter Band. Paderborn, F. Schöningh, 1929, in-8°, xii-463 pp.

Le troisième volume, qui termine le grand ouvrage de M. Schnürer, mérite les mêmes éloges que les deux premiers (*Anal. Boll.* XLIV, 419). La période, étudiée dans ce dernier tome, comprend la fin du moyen âge et les débuts de la Renaissance. Peu d'époques ont été l'objet de travaux aussi nombreux ; mais, comme le fait remarquer M. Sch., si, il y a quelque quarante ans, les historiens arrêtaient de préférence leurs regards sur les origines de la Renaissance, au cours des dernières années on a surtout cherché à projeter plus de lumière sur les deux siècles qui préparèrent l'aurore des temps nouveaux.

Le travail du savant professeur de Fribourg est le fruit de toute une vie consacrée aux études médiévales. Grâce à sa connaissance très étendue des sources, M. Sch. n'a laissé dans l'ombre aucun des aspects de la vie religieuse, littéraire et artistique du moyen âge occidental. Il analyse avec un sens très sûr des nuances tous les facteurs qui contribuèrent à l'évolution des idées et des institutions. Tableaux d'ensemble ou questions de détail, partout on reconnaît la main du maître. Sans se perdre dans une aride énumération chronologique, M. Sch. a groupé les faits de manière à les éclairer l'un par l'autre. Chez lui, l'historien se double d'un penseur qui, de la complexité des événements, sait dégager les grands courants suivant lesquels se transforma la société religieuse et civile aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles. Tout le long de ces pages, on assiste à l'écroulement de l'ordre chrétien, tel que l'avait rêvé le moyen âge. L'Église en subit le contre-coup. La papauté, qui avec Innocent III était sortie victorieuse de sa lutte avec l'Empire, tomba, par un brusque revirement des choses, sous la tutelle de la France. Après l'attentat d'Anagni, le pouvoir pontifical décline rapidement. Loin de dominer les rivalités qui éclatent entre les états modernes qui peu à peu se constituent, il est lui-même entraîné dans des conflits, dont l'enjeu est avant tout politique.

La matière du présent volume a été répartie en deux sections, dont la première est intitulée : *Décadence de la puissance pontificale et fin de la Féodalité*, la seconde : *Tentative de réforme. La Renaissance*. L'auteur étudie successivement l'action des franciscains spirituels, la lutte pour la suprématie pontificale, le grand schisme, le déclin de la scolastique et le renouveau de la mystique, la société féodale, les manifestations de la vie religieuse et populaire, les conciles pour la réforme, les débuts de l'humanisme et de la Renaissance en Italie, les papes de la Renaissance, l'essor de l'Espagne

et la restauration catholique. Le premier chapitre, où l'auteur a retracé l'histoire des Spirituels, mérite une mention spéciale. M. Sch. a évoqué les phases principales de cette crise religieuse, qui agita non seulement les ordres mendiants, mais tous les clercs et même les laïcs. Par un contraste, qu'on n'a peut-être pas assez remarqué jusqu'ici, les spirituels luttent en faveur de la pauvreté et défendent la doctrine du plus strict dénuement, à un moment où l'Église s'engage dans un système de fiscalité qui devait lui aliéner bien des esprits. On admire l'aisance avec laquelle l'auteur se meut dans l'exposé de cette question enchevêtrée et sait dégager en peu de mots l'essentiel d'une riche documentation. Les hagiographes de profession s'arrêteront de préférence aux pages où l'auteur décrit les différentes manifestations de la dévotion, surtout de la dévotion populaire. Ici M. Sch. est sur un terrain qu'il a cultivé avec prédilection. Il a su caractériser en traits heureux la piété de nos ancêtres.

La bibliographie qui clôt le volume a été triée avec discernement et ne mentionne que des ouvrages utiles. B. DE GAIFFIER.

* Angelo MERCATI. *Il decreto e la lettera dei Cardinali per l'elezione di Celestino V.* Roma, 1931, in-8°, 16 pp., 2 pl. Extrait du *Bullettino dell'Istituto storico Italiano e Archivio Muratoriano*, n° 47.

Après la mort de Nicolas IV, le siège apostolique resta vacant pendant plus de deux ans. Le Sacré Collège, qui s'était réuni à Pérouse en 1294, se trouva assez inopinément d'accord pour élire Pierre de Morrone. En date du 5 juillet 1294, les cardinaux rédigèrent le décret d'élection, et six jours plus tard ils envoyaient au nouveau pape une lettre pour lui notifier qu'ils l'avaient appelé à prendre la succession de Nicolas IV. Les originaux du décret et de la lettre sont conservés maintenant dans les archives du Vatican sous la cote AA. Arm. I-XVIII, 2177, 2178. Le texte a été publié plusieurs fois, mais jamais correctement. Mgr A. Mercati, dans cette nouvelle édition, a voulu en donner une transcription rigoureusement fidèle. La magnifique série des onze sceaux, qui sont encore tous suspendus au parchemin par des lacs de soie ont été, ainsi que le texte du décret, reproduits en fac-similé. Mgr M., dans la description détaillée de chaque sceau, s'est attaché à identifier les figurines en relief qui y sont représentées. En général c'est l'image du saint patron de l'église dont le cardinal était le titulaire. Quand un sceau porte plusieurs effigies, il n'est pas toujours possible de mettre un nom sur chacune d'elles. B. DE GAIFFIER.

* Josiah Cox RUSSELL, *Some Thirteenth-Century Anglo-Norman Writers.* Dans *Modern Philology*, Vol. XXVIII, 1931, p. 257-69.

* ID. *The Many-sided Career of Master Elias of Dereham.* Dans *Speculum*, Vol. V, 1930, p. 378-87.

Deux articles récents de M. J. C. Russell doivent être mentionnés ici. Le premier est une série de notes qui éclairent d'un jour

nouveau la biographie de quelques écrivains anglo-normands. M. R. en a puisé les éléments dans de nombreux documents d'archives, qui avaient échappé presque entièrement aux recherches d'historiens moins patients. On se souvient que la même méthode lui avait servi naguère pour illustrer la carrière d'un poète prolifique, hagiographe à ses heures, Henri d'Avranches (*Anal. Boll.*, XLVI, 440). M. R. s'attache maintenant à l'étude d'auteurs de langue romane. Il reprend très brièvement, en y ajoutant des précisions, le peu que l'on savait déjà sur les écrivains du XIII^e siècle en Angleterre, latins aussi bien qu'anglo-normands. Ce qu'il donne ensuite est nouveau. Il précise la carrière de dix écrivains : Brykhulle, Roau d'Arundel, Gautier de Henley, Raoul de Lenham, Guillaume de Waddington, Pierre de Peckham, Guillaume Twety (alias Twych ou Twici), Gautier de Bibbysworth, Pierre Langtoft, Henri d'Avranches et Pierre d'Ickham.

Les abondants matériaux concernant Maître Élie de Dereham constituent tout un article biographique. La conclusion est à retenir. Maître Élie — on savait déjà qu'il avait été l'architecte de la cathédrale de Salisbury, la Nouvelle Sarum — apparaît désormais comme un personnage chargé de multiples affaires, et dont la vie dut être, à certains moments, fort encombrée. M. R. rappelle non seulement son activité de bâtisseur, mais l'intérêt que, dans tous ses déplacements, il conserva pour son canoniat de Sarum. On le rencontre comme témoin dans des chartes et autres documents, aussi bien à la cour royale qu'au chapitre de Sarum, chargé du temporel de Cantorbéry durant la vacance du siège après la mort de l'archevêque Hubert Walter, exécuteur de testaments, et menant à bien nombre d'autres offices encore. Les références accumulées par M. R. se montent à près d'une centaine. Mais c'est principalement l'architecte qui appelle l'attention. Pour ne rien dire de ses constructions à Salisbury, à Clarendon, à Winchester, à Gravelines, à Herghes, peut-être encore à Durham, on lui confia l'exécution de deux mausolées : celui de Jeanne, reine d'Écosse, sœur du roi d'Angleterre, et celui qui recueillit les reliques de S. Thomas de Cantorbéry, lors de la translation, en 1220. P. GROSJEAN.

* Hope Emily ALLEN. *English Writings of Richard Rolle, Hermit of Hampole*. Oxford, Clarendon Press, 1931, in-8°, LXIV-180 pp., ill.

Miss Hope Emily Allen, dont nous signalions naguère (*Anal. Boll.*, XLVII, 220) l'ouvrage : *Writings ascribed to Richard Rolle, Hermit of Hampole, and Materials for his Biographh*, continue à s'intéresser aux œuvres de l'ermite de Hampole, spécialement à celles qui sont composées en langue anglaise. Laissant à d'autres le soin d'éditer les œuvres latines de Rolle en tirant parti des matériaux nombreux qu'elle a accumulés dans son *magnum opus*, elle publie, à l'intention des anglicistes, la presque totalité des écrits anglais qui nous ont été conservés. Seul le *Psalter* n'est pas imprimé in-

extenso. Miss A. en donne seulement l'introduction, avec le commentaire des psaumes 3, 12, 56 et 61, verset 2. Le *Psalter* est d'ailleurs le moins original des écrits de Richard Rolle. Il est principalement inspiré du commentaire de Pierre Lombard. Néanmoins, comme Miss A. le fait remarquer, d'après une thèse inédite de Miss Dorothy Everett, le texte suivi par Rolle n'est point celui du Lombard : c'est une recension du psautier « gallican » de S. Jérôme. L'introduction, en ce qui concerne la biographie, est un résumé des *Writings ascribed to Richard Rolle*, corrigé et complété de-ci de-là ; et la place qui se devait y est, cette fois, faite à l'ermite de Hampole comme écrivain anglais. En outre, chaque pièce ou groupe de pièces est précédé d'un prologue substantiel. Les textes ne sont pas simplement reproduits des éditions précédentes. On n'y a repris que quelques variantes. La plupart des transcriptions nouvelles sont dues à M. J. A. Herbert. Un glossaire et des notes complètent le petit volume. Au frontispice, une reproduction du feuillet de garde du manuscrit Laud Misc. 528 : la miniature semble représenter un lecteur de Richard Rolle en prière devant l'ermite, qui n'a pas d'auréole.

P. GROSJEAN.

* Gottfried FISCHER. *Geschichte der Entdeckung der deutschen Mystiker Eckhart, Tauler und Seuse*. Freiburg i. Ue., Universitätsbuchhandlung Hess, 1931, in-8°, 134 pp.

Ce n'est pas la première fois qu'on retrace les phases successives des recherches qui ont pour objet la vie et les œuvres d'Eckhart, de Tauler, de Suso. Récemment Xavier de Hornstein (*Les grands mystiques allemands du XIV^e siècle. État présent des problèmes*. Lucerne, 1922), et A. Chiquot (*Histoire ou légende? Jean Tauler et le « Meister Buoch »*, Strasbourg, 1922) passaient en revue l'un, la littérature relative aux trois écrivains mystiques, l'autre la littérature relative à Tauler. L'essentiel avait été réuni dans ces deux monographies et l'on s'étonne que M. F. ne les mentionne pas.

Jusqu'au XIX^e siècle, les trois mystiques dominicains n'avaient guère retenu l'attention des érudits. Le retour de popularité qu'ils ont connu depuis est dû aux études de philologie et de philosophie médiévales. En ce qui concerne Tauler, M. F. ne pouvait laisser dans l'ombre la célèbre discussion sur les origines des écrits des « amis de Dieu ». Il a résumé les étapes de cette controverse d'histoire littéraire et décrit les multiples hypothèses qui ont été formulées à leur sujet. A la fin de ce chapitre, M. F. aurait pu exposer d'une manière plus complète les résultats qui, après un siècle de recherches et de discussions, sont désormais acquis. Un point est maintenant tout à fait certain. L'historien doit éliminer de la vie de Tauler tous les éléments qui reposaient sur la légende de la « conversion du maître de la sainte Écriture ». La critique est d'accord avec Denifle pour reconnaître que « Tauler n'a jamais été maître en théologie et que le maître sublime et illuminé ne peut-être identifié avec Tauler ». Nous empruntons ces dernières lignes à un

des spécialistes les plus avertis de l'histoire dominicaine, le P. G. Théry. Dans son *Esquisse de la Vie de Tauler* publiée en tête de l'édition des sermons de Tauler (*Sermons de Tauler*, Traduction sur les plus anciens manuscrits allemands par les RR. PP. HUGUENY, THÉRY, O. P. et A. L. CORIN, Paris, 1927), le savant dominicain a fort bien montré dans quelle mesure, d'après les sources actuellement connues, on peut retracer le *curriculum vitae* de Tauler.

Pour tout ce qui concerne le problème de l'authenticité de la *Vita Susonis*, M. F. est bien au courant et les publications les plus récentes, notamment de R. SENN, *Die Echtheit der Vita Heinrich Seuses* (Bern, 1930), et du P. Planzer ont été mises à contribution. Ces dernières défendent l'authenticité de la *Vita*. La thèse opposée a encore des partisans. Aux noms cités par M. F. il faut ajouter celui de M^{me} J. Ancelet-Hustache qui, dans son livre *La vie mystique d'un monastère de Dominicaines au moyen âge* (Paris, 1928), a tâché de préciser jusqu'à quel point sœur Elsbet Stigel a pris part à la rédaction de la Vie de Suso. La discussion n'est pas close. M. W. Thimme vient de reprendre l'examen du problème : *Ueber Verfälschung und Zuverlässigkeit der Vita H. Seuses* (*Theologische Studien und Kritiken*, t. 103, 1931, p. 371-428). De son côté, le P. Planzer a entrepris une étude comparée de la *Vita* et de l'*Horologium Sapientiae*. La première partie de ce travail a paru dans l'*Archivum Fratrum Praedicatorum*, t. I (1932), p. 181-221, sous le titre : *Das Horologium Sapientiae und die Echtheit der Vita des seligen Heinrich Seuse O. P.* Dans le chapitre : *Der weitere Verlauf der Eckhartforschung*, (p. 106-130), l'auteur passe sous silence les articles publiés par le P. G. THÉRY : *Édition critique des pièces relatives au procès d'Eckhart contenues dans le manuscrit 33b de la bibliothèque de Soest* (dans les *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge*, 1926, p. 129-269) et le *Commentaire de Maître Eckhart sur le livre de la Sagesse* (ibid., 1928, p. 321-443 ; 1930, p. 233-394). Ces études fondamentales ont fait vieillir bien des travaux antérieurs et sont indispensables à tous ceux qui s'intéressent aux recherches sur Maître Eckhart.

B. DE GAIFFIER.

* Isak COLLIJN. *Acta et Processus canonizationis Beate Birgitte*. Upsala, Almqvist et Wiksell, 1924-1931, in-8°, LV-691 pp (= *Samlingar utgivna av Svenska Fornskriftsällskapet*. Ser. 2 : *Latinska Skrifter*, Band I).

* ID. *Birgittinska Gestalter*. Stockholm, Michaelisgillet, 1929, in-8°, XII-134 pp.

Peu de pièces hagiographiques méritaient mieux de voir enfin le jour que les Actes du Procès de canonisation de S^{te} Brigitte de Suède. A l'occasion des fêtes du sixième centenaire, la *Svenska Fornskriftsällskapet* a décidé de les publier. Ce soin fut confié à M. Isak Collijn, l'un des médiévistes les plus avertis et des travailleurs les plus probes dont s'honore la Suède. Il y a mis des années de

patient labeur. Les *Acta et Processus* de 1378-1380 sont publiés d'après le manuscrit A. 14 de la Bibliothèque royale de Stockholm (p. 1-244). Les variantes significatives des deux autres manuscrits connus (Ottobon. lat. 90 et Harleian. 612) constituent l'appareil critique. Ensuite, les *Deposiciones testium* (p. 245-570), d'après les mêmes manuscrits, et la *Rubricacio seu Summa totius Processus canonizacionis*, pour laquelle on possède un témoin supplémentaire, le codex Nordenskiöld, de la Bibliothèque de l'Université, à Helsingfors. Sept Miracles, des années 1387-1390, ne sont conservés que sur un feuillet, écrit d'une autre main et ajouté au manuscrit de Stockholm (p. 608-610). Une curieuse note sur la manière dont il convient d'examiner canoniquement les miracles, en vue de la canonisation, est imprimée d'après le manuscrit de Stockholm, auquel se joint le codex C. 251 d'Upsala. En appendice enfin la *Relacio Galhardi episcopi Spoletani* (p. 613-614 : manuscrit G. XI 20 de la Bibliothèque communale de Sienne, et manuscrit Nordenskiöld). Cette déposition cite au long la Vie écrite par Pierre le Prieur et Maître Pierre (p. 614-640 ; mêmes manuscrits, plus un ancien codex ayant appartenu aux Clarisses de San Lorenzo in Panisperna ; celui-ci, égaré lors de la suppression du couvent, vers 1870, a été déniché par M. C. dans les archives de la Curie généralice des Franciscains). L'éditeur ajoute une table analytique des documents compris dans le Procès, et d'excellents index. Son Introduction générale, qui a paru en dernier lieu, ne renferme pas seulement une description minutieuse des manuscrits employés. Elle fournit encore tous les éclaircissements souhaitables sur l'histoire du Procès.

De longs travaux préparatoires avaient précédé cette grande publication. M. C. expose, en un volume séparé, les principaux résultats qui ne trouvaient pas leur place naturelle dans ses *Acta et Processus*. Les *Brigittinska Gestalter*, écrits d'une plume facile et érudite, forment une galerie de portraits, où le lecteur reconnaît, sous un jour nouveau, quelques-uns des personnages les plus marquants de la Vie de St^e Brigitte, en particulier les amis italiens de la sainte : Niccola Acciajuoli, Lapa, Esau et Francesco Buondelmonte, Niccolò et Constanza Soderini, Francisca Papazura. D'autres chapitres traitent de Giovanni Terzo, Siennois, confesseur et témoin au Procès, du condottiere espagnol Gomez d'Albornoz, des clarisses de San Lorenzo, des ermites de Monteluco, des Miracles de St^e Brigitte à Rome. Les recherches et les travaux du savant suédois dans les bibliothèques d'Italie valaient bien d'être ainsi conservés pour la postérité.

P. GROSJEAN.

* Bernhard STASIEWSKI. *Der heilige Bernardin von Siena. Untersuchungen über die Quellen seiner Biographien*. Münster i. W., Aschendorff, 1931, in-8°, 112 pp. (= *Franziskanische Studien*, Beiheft 13).

* Vittorino FACCHINETTI. *Bollettino Bibliografico riguardante S. Bernardino da Siena*. Extrait de *Aevum*, IV, 1930, p. 319-386.

Paulus M. SEVESI, O.F.M. *Un sermone inedito del B. Michele*

Carcano su S. Bernardino da Siena, dans *Collectanea Franciscana*, II, 1932, p. 377-99.

Bien que dans son travail M. Stasiewski énumère et analyse les principales études qui ont été consacrées à S. Bernardin de Sienne depuis le xv^e siècle, son enquête porte avant tout sur les nombreuses biographies qui furent rédigées au lendemain de la mort du saint (1444) et pendant la seconde moitié du *Quattrocento*. La liste en est longue ; elle comprend les textes recensés dans la *BHL*. sous les numéros 1188 à 1201 et 1188b, 1190b du supplément à ce répertoire. Aux Vies latines, il faut ajouter une Vie italienne écrite à l'occasion de la canonisation de S. Bernardin (24 mai 1450) ou peu après, par le franciscain Sante Boncor. M. St. cherche à déterminer la date de composition, les sources, la valeur historique de chacune de ces biographies. Il n'a pas été toujours possible de faire partout la lumière. L'auteur reconnaît lui-même que, malgré ses recherches, il a dû laisser plusieurs problèmes dans l'état où il les a trouvés. Faute d'indices certains, quelques textes n'ont pu être datés que d'une manière approximative. L'incertitude qui règne encore dans la chronologie empêche d'aboutir à un classement rigoureux et de voir nettement comment se ramifient les différentes biographies.

Un aspect de la question semble avoir échappé à l'attention de M. St. Pour plusieurs *Vitae* nous ne possédons pas de texte critique. Peut-on se fier assez aux anciennes éditions et ne faudrait-il pas les contrôler d'après les meilleurs manuscrits ? Parfois M. St. s'est mépris sur la valeur des témoignages. Voici un exemple. L'auteur anonyme de la *Vita BHL*. 1190 b, ainsi que le notait jadis le P. Van Ortro (Anal. Boll. XXV, 307), a donné de l'animation au récit par l'emploi du discours direct et du dialogue. Pour M. St., l'hagiographe aurait gardé fidèlement le souvenir des conversations ou des entretiens du saint. Or il n'y a là qu'un artifice de style. Dans l'analyse du même document, M. St. tire argument de quelques paroles prononcées à Viterbe par S. Bernardin pour prouver que l'auteur anonyme accompagnait le saint lors de ce voyage. Rien dans l'ensemble du passage ne le fait supposer et le membre de phrase *veluti ipse nobis postmodum dixit* s'y oppose.

Parmi les Vies latines, il en est quelques-unes qui ne sont connues que sous la forme de notices insérées dans un légendier. Pour des raisons qui nous échappent, M. St. range deux d'entre elles, le résumé de Gielemans (*BHL*. 1195) et celui du recueil de Saint-Sauveur d'Utrecht dans la série des collections de Miracles. Plus loin un chapitre spécial est réservé aux *Viten aus Legendarien*. Il ne passe en revue que trois collections : le supplément de la Légende dorée (*BHL*. 1196), l'*Opus de sex aetatibus mundi* d'Hartmann Schedel, une traduction italienne de la *Vita* écrite par Ludovicus Vicentinus (*BHL*. 1193) et imprimée à Venise en 1513 dans un recueil hagiographique. On le voit, l'auteur n'a pas approfondi la question de savoir quand et comment la Vie de S. Bernardin a pénétré dans les grands légend-

diers qui furent composés pendant la seconde moitié du ^{xv}^e siècle. S'il avait connu l'article du P. Poncelet : *Le légendier de Pierre Calo* (*Anal. Boll.*, XXIX, 5) et le *Conspectus codicum hagiographicorum*, que M. Levison a joint au t. VII des *M.G.*, Scr. rer. merov., il lui aurait été aisé de se retrouver dans ce genre de compilations et d'en déterminer la provenance. Nous nous contenterons de compléter quelques points touchés par M. St. dans les pages consacrées à Gielemans et aux anciens légendiers. La *Vita S. Bernardini* qui se lit dans le recueil de l'hagiographe de Rouge-Cloître ne diffère pas de celle qui se trouve dans le légendier de Corsendonck, dont le manuscrit original est conservé dans la bibliothèque royale de Bruxelles sous le numéro 1638-1649. (cf. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. V, p. 98). Le grand légendier de Böddeken, qui a été composé vers 1450 (cf. *Anal. Boll.*, XXVII, p. 257), aurait dû être étudié avant le supplément de la Légende dorée imprimée en 1483 (*BHL*. 1196). Quant au recueil manuscrit de Saint-Sauveur d'Utrecht, il est aujourd'hui perdu.

A la liste des textes latins du ^{xvi}^e siècle, il convient d'ajouter une Vie qui jusqu'ici a passé inaperçue. Elle est inédite et est conservée dans le manuscrit 1551 de la bibliothèque Casanatense de Rome (*Catal. Lat. Rom.*, p. 262), qui fut écrit en 1518. L'auteur est un franciscain, Christophe Gabrieli mort en 1523. Sbaralea en avait eu connaissance. Il écrivait dans son supplément à Wadding : *Vitam S. Bernardini Senensis quam penes se ms. habuisse scribit Hubertus Benvoglianti...* C'est une longue biographie qui occupe les folios 1 à 84 du manuscrit. Elle est suivie d'un recueil de Miracles : *De miraculis <S. Bernardini> post mortem patratis*, inédit lui aussi.

Le P. Fachinetti, qui prépare une Vie de S. Bernardin de Sienne, a été bien inspiré de publier la bibliographie des ouvrages relatifs au célèbre prédicateur siennois. Ce travail rendra de précieux services et sera utile à tous ceux qui désirent s'orienter dans la liste, déjà longue, des livres consacrés à S. Bernardin. Plus de trois cents travaux ont été réunis et ainsi que le reconnaît l'auteur, cette liste est incomplète. Les œuvres ont été réparties sous douze rubriques, dont une des plus importantes est : *Le antiche leggende*. Dans cette section il faudrait citer le supplément à la *BHL* (1188 b, 1190 b, 1196 a). Nous ne voyons pas pour quel motif le P. F. a exclu de la liste des biographies anciennes les textes recensés sous les numéros 1195, 1196, 1199 de la *BHL*. Ces textes, de mince valeur, il est vrai, méritaient toutefois d'être signalés. Parmi les recueils de miracles, nous ne trouvons pas le récit de la résurrection du jeune Blasius, mort à l'âge de 11 ans. Un résumé latin relatant cet événement a été publié par le P. Henschenius dans les notes supplémentaires au mois de Mai (*Act. SS.*, Maii t. VII, p. 822-24). Henschenius avait reçu communication de ce texte par l'entremise du P. Antonin Tognocchi à Terrinca. Ce dernier devrait figurer dans une bibliographie de S. Bernardin. Dans son

Genealogicum et honorificum Theatrum Etrusco-minoriticum (Florence, 1682), il a inséré (p. 125) une notice biographique de S. Bernardin. Parmi les ouvrages cités dans le paragraphe : *L'eloquenza del grande oratore*, l'importante monographie de Schnitzer, *Savonarola* (*Anal. Boll.*, XLV, 207), a été omise. On y trouvera (t. II, p. 657) un tableau très détaillé de l'éloquence religieuse du *Quattrocento*.

Le P. Sevesi vient d'exhumer des manuscrits un panégyrique de S. Bernardin prononcé par le B. Michel Carcano († 15 octobre 1485). Il en existe une double recension, l'une conservée dans le codex Aldini 62 de la bibliothèque de l'université de Pavie, l'autre dans le ms. 443 de la bibliothèque communale d'Assise. Le P. S. a publié la première dans les *Studi Francescani: Un sermone inedito del B. Michele Carcano su San Bernardino da Siena* (1931, pp. 69-92), la seconde dans les *Collectanea Franciscana* (1932, p. 377-98). La cause *pro confirmatione cultus* du B. Carcano a été récemment introduite en cour de Rome. A cette occasion le P. S. a publié une série d'articles, dans lesquels il fait revivre la personnalité du saint prédicateur et signale les traces du culte dont il fut l'objet. Ces articles étant dispersés dans plusieurs revues, nous en donnerons ici la liste : *Il B. Michele Carcano O.F.M. e il Chiostro di S. Giovanni B. di Lodi alla Costa del Pulignano*, 43 pp. (extrait de *Archivio storico Lodigiano*, 1931) ; *Iconografia del beato Michele Carcano*, 15 pp. (extrait de *l'Apostolato francescano*, 1931) ; *Il sepolcro e le reliquie del beato Michele Carcano*, 14 pp. (ibid.) ; *I « Sermones » e di « Casus conscientie » del beato Michele Carcano nel Codice Aldini 62 della R. Biblioteca dell' Università di Pavia*, 17 pp. (extrait des *Studi Francescani*, 1931). B. DE GAIFFIER.

* *Leontios Makhairas. Recital concerning the Sweet Land of Cyprus intitled « Chronicle »*. Edited by R. M. DAWKINS. Oxford, Clarendon Press, 1932, 2 vol. in-8°, xvi-685-333 pp., carte, tableaux.

La Chronique, ou *Ἐξήγησις τῆς γλυκείας χώρας Κύπρου*, de Léonce Machéras a été publiée par Sathas d'abord en 1873, puis par Miller et Sathas en 1881-1882. Ni l'une ni l'autre édition ne saurait être qualifiée de chef-d'œuvre, et la place restait ouverte pour un texte établi suivant les méthodes rigoureuses, et abondamment annoté, comme il demande à l'être. M. Dawkins, que ses précédents travaux désignaient pour pareille tâche, a voulu combler cette lacune, et il a réussi à nous donner une édition savante et admirablement claire, que l'on ne songera pas de sitôt à remplacer. La chronique nous a été conservée dans deux manuscrits : V, de la Marciana de Venise, O de la Bodléienne. Ils sont assez différents pour représenter deux recensions du même ouvrage. Au jugement de l'éditeur, c'est dans V que se retrouve l'original. La version italienne de Strambaldi a pu être employée utilement pour établir le texte.

Dans les prolégomènes, qui ne sont pas encombrés, comme il arrive trop souvent, de détails inutiles, l'auteur caractérise les différentes branches de la tradition, relève les sources écrites comme les sources orales, et indique les principes qui l'ont guidé dans son édition. Il ajoute un chapitre spécial, complété par le glossaire à la fin du volume, sur la langue de Machéras. Le texte contenu dans le tome I, est divisé en 713 paragraphes, auxquels correspond l'annotation du second volume. Celle-ci représente des recherches très étendues et très variées.

Machéras n'a pas seulement raconté en détail l'histoire de quatre rois de la dynastie de Lusignan, Pierre I, Pierre II, Jacques I et son fils (1359 à 1452), avec quelques notes supplémentaires, dont la dernière se rapporte à l'année 1487. La chronique s'ouvre par une sorte de vue d'ensemble sur l'histoire ecclésiastique de Chypre, remontant jusqu'à Constantin. C'est là surtout que Machéras a accumulé les indications sur les saints spécialement honorés dans l'île. Ceux qui ont parcouru l'article : *Saints de Chypre*, paru ici même (t. XXVI, p. 161-301), savent combien elles sont nombreuses. M. D. n'a eu garde de les négliger. Les cultes locaux donnent lieu à une infinité de problèmes qui ne peuvent être résolus du premier coup, et il faut espérer que la nouvelle édition de Machéras provoquera des recherches en ce sens. A propos de *Ἰωάννης ὁ Λαμπαδιστής* (voir *Anal. Boll.*, t. c., p. 256), M. D. cite, d'après *Κυπριακά Χρονικά*, une description de l'église placée sous son vocable. Dans un travail intitulé *Ἀγίων ἐπιθετα*, M. Ph. Koukoulès considère l'épithète *Λαμπαδιστής* comme appliquée à S. Jean-Baptiste. Cette opinion est rejetée par M. D., qui renvoie à l'acoulouthie du saint, où il est caractérisé comme un saint local. Avant de décider la question, il faudrait que cette hagiographie soit étudiée à fond. Il n'est pas impossible, à la rigueur, que d'un vocable soit sorti une légende où la personnalité du titulaire serait entièrement transformée. A noter que, outre l'*Ἀκολουθία* de Venise, 1667, il y en a une publiée à Larnaca, en 1902 (PETIT, *Bibliographie des Acolouthies grecques*, p. 117). De S. Tychicus (n. 30) il existe aussi une acoulouthie publiée à Nicosie, en 1912 (PETIT, t. c., p. 290), et à celles de S. Néophyte il faut ajouter la plaquette publiée à Larnaca, en 1912 (PETIT, t. c., p. 205). Sur ce saint et son monastère de l'*Ἐγκλειστρα*, il n'eut pas été superflu de se référer à l'article des *Analecta* (t. c.), où une partie de l'œuvre de Néophyte a été publiée pour la première fois, et à l'ouvrage de Hadjiioannes, *Ἱστορία καὶ ἔργα Νεοφύτου πρεσβυτέρου μοναχοῦ καὶ ἐγκλειστου* (Alexandrie, 1914), où se trouvent réimprimées, avec d'autres pièces, toutes celles qui ont paru dans notre revue. Rencontrant, § 35, S. Diomède, M. D. se contente de renvoyer à Hackett, alors que nous possédons une Vie de ce saint, sous forme de panégyrique, dans le recueil de Néophyte le Reclus. Elle a été publiée dans les *Analecta*, t. c., p. 212-20. Ces lacunes paraîtront insignifiantes à côté

de l'énorme masse de renseignements accumulés dans le commentaire courant dont M. D. a enrichi le texte de Machéras.

H. D.

* Tadhg Ó DONNCHADHA. *Leabhar Cloinne Aodha Buidhe*. Baile Átha Cliath [Dublin], Oifig ant Soláthair i Saorstát Éireann, thar cionn Choimisiúin Láimhscríbhinní na hÉireann [Stationery Office, pour la Commission des Manuscrits d'Irlande], 1931, in-8°, xxxviii-317 pp.

* Charles MACNEILL. *Registrum de Kilmainham*. Register of Chapter Acts of the Hospital of Saint John of Jerusalem in Ireland, 1326-1339, under the Grand Prior Sir Roger Outlawe, with Additions for the times of his successors. Ibid., [1932], in-8°, xvi-172 pp.

* *Analecta Hibernica*. Nos. 2 et 3. Ibid., 1931, x-340 et viii-228 pp.

Un des premiers résultats de l'activité de la Coimisiún Láimhscríbhinní na hÉireann — nous en avons entretenu déjà nos lecteurs, *Anal. Boll.*, XLVIII, 361-68 — est d'avoir facilité la publication d'un important volume de M. Tadhg Ó Donnchadha. C'est l'édition du manuscrit 24. P. 33 de l'Académie d'Irlande, intitulé *Leabhar Cloinne Aodha Buidhe* (« le Livre des Enfants, ou de la Race, d'Aodh Buidhe, Aodh le Blond »; en anglais, *The Book of Clandeboy*). Pour être plus exact, disons que le *Leabhar Cloinne Aodha Buidhe* est la portion principale du manuscrit 24. P. 33, assemblage de cahiers dont les dates et l'origine sont fort différentes. On y lit, entre autres (p. 61-98 du manuscrit), un exemplaire des généalogies en prose des saints irlandais (PLUMMER, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, Catalogue, n° 187; exemplaire dérivé du manuscrit auquel Plummer donne le numéro 11). Le Rev. Paul WALSH, dans son édition, *Genealogiae Regum et Sanctorum Hiberniae*, p. 131-38, y a fait appel pour les documents concernant la dispute qui s'éleva à propos de cette recension des généalogies. La copie du *Leabhar Cloinne Aodha Buidhe* proprement dit fut terminée par Ruaidhrí Ó Huiginn, en 1680, pour Cormac, fils d'Art le Jeune, Ó Néill. L'introduction de M. Ó D. nous apporte une histoire détaillée et une description très complète de tout le codex. Il a jugé superflu de reproduire quelques-unes des pièces latines, épitaphes, épigrammes etc., qui se lisent en divers endroits. On ne peut que le regretter. P. xxi, il faut *iuventae* au lieu de *inventae*. Les généalogies des Uí Domhnaill (O'Donnells) et des Uí Docharthaigh (O'Dohertys) ont trouvé la place qu'elles méritaient (p. xxiii-xxv). La grande majorité des textes transcrits dans le manuscrit concerne la famille de Clandeboy, qui lui a donné son nom. Il est heureux qu'une seule publication les renferme tous, car de telles collections perdent grandement à être dispersées en éditions partielles. Souvent, leurs éléments s'éclairent l'un par l'autre, et une édition uniforme allège un peu la tâche du lecteur. Celle-ci est déjà

loin d'être aisée. Il lui faut résoudre de vraies énigmes, expliquer une foule d'allusions à la généalogie et à l'histoire locale. M. Ó D., n'a peut-être pas assez contribué à les rendre intelligibles. Aux poèmes copiés avant 1680, il en joint deux autres, insérés à la fin du manuscrit par Charles O'Connor de Belanagare, le célèbre archéologue du XVIII^e siècle. O'Connor en serait l'auteur. Le *Leabhar Cloinne Aodha Buidhe* est une collection de poèmes, de pièces historiques et généalogiques. Il va des origines de cette famille, qui remonte au roi d'Irlande Niall aux Neuf Otages (mort au début du V^e siècle), jusqu'à la fin du XVII^e siècle. C'est surtout à partir du XV^e siècle que les poèmes se font abondants. Énumérons les principales divisions de cette collection. Deux importantes pièces de prose ne concernent pas exclusivement la branche de Clondeboy, mais la famille des Uí Néill de Tír Eoghain (les O'Neills de Tyrone), à laquelle Clondeboy se rattache. La première est intitulée *Leabhar Eoghanach*, et relate l'histoire dynastique et généalogique des Uí Néill depuis les temps les plus reculés jusqu'à Aodh Úa Néill (Hugh O'Neill, début du XVII^e siècle). Ce *Leabhar Eoghanach* fut composé vers 1577 ou 1580, et complété ensuite jusqu'à l'année 1603. Le second document traite des droits héréditaires des Uí Néill ; compilé d'abord au début du XIII^e siècle, il fut révisé vers la fin du XV^e ; c'est un témoin de grande valeur pour l'histoire des régions soumises à cette puissante lignée. M. Ó D. eût pu mentionner que *Ceart Uí Néill* a été publié déjà, par Pól BREATHNACH (Paul WALSH), dans *Irisleabhar Mhuighe Nuadhat*, 1930, p. 13-17. Alors s'ouvre le *Duanaire Cloinne Aodha Buidhe*, le Livre des Poèmes concernant Clondeboy, 49 pièces couvrant 230 pages d'impression. Il n'est pas rare que des saints irlandais y soient mentionnés : ce sont les patrons traditionnels, et ceux dont la légende veut qu'ils aient béni les ancêtres et la race — à commencer par S. Patrice (pp. 6-7, 103-104 surtout). Dans le premier de ces passages, emprunté au *Leabhar Eoghanach*, on cite le poème *Mo bhennacht for na tuatha* (4 strophes), dans lequel Patrice bénit Eoghan mac Néill ; ce poème a été édité deux fois déjà, d'après des manuscrits plus anciens, par W. STOKES, dans sa *Tripartite Life*, t. II, p. 480, et par Kuno MEYER, dans ses *Selections from Early Irish Poetry*, p. 1. Le poème n° XXIV, du barde Goffraid mac Briain meic an Bhaird (Geoffrey Ward, fils de Brian), rappelle le souvenir de plusieurs saints : Patrice, Brigitte de Kildare, Columba d'Iona, Bérchán et Brénainn de Birr (p. 178). M. Ó. D. a renoncé à incorporer dans l'index les noms propres qui se lisent dans son introduction. C'est fâcheux. La description du manuscrit, par exemple, est bourrée de menus faits historiques. Pourquoi la Commission des manuscrits d'Irlande n'impose-t-elle pas de donner aux index toute l'ampleur désirable ? On pourrait parer à cette déficience par la publication d'un supplément. A cette occasion on donnerait certains éclaircissements dont l'absence est particulièrement regrettable : une table généalogique et chronologique serait bienve-

nue. Quel érudit connaît de mémoire la succession très compliquée des chefs locaux à qui les poèmes font allusion? Seul un spécialiste qui aurait toutes les sources à sa disposition réussirait à s'orienter dans ce labyrinthe. Ces compositions bardiques furent-elles claires en leur temps? En tout cas, elles ont cessé de l'être assez tôt. Bref, quoique le travail de M. Ó D. soit digne d'éloges, il s'est confiné trop exclusivement au point de vue philologique et littéraire. A défaut de cette introduction historique, on consultera une très remarquable étude de M. James HOGAN, *The Irish Law of Kingship, with special reference to Ailech and Cenél Eoghain (Proceedings of the Royal Irish Academy, Vol. XL, Section C, n° 3, 1932)*.

M. Charles MacNeill, édite, pour la même Commission des manuscrits d'Irlande, le Registre des Templiers de Kilmainham, près de Dublin, d'après le codex Rawlinson B. 501. L'Introduction, série de notes érudites, touchant surtout à la topographie, permettra d'utiliser les nombreux renseignements que renferment ces pièces pour l'histoire des églises qui dépendaient de l'Ordre.

Les *Analecta Hibernica* dont le t. I a été analysé ici-même (t. XLVIII, p. 161 et suiv.), se sont accrus de deux volumes. M. Charles MacNeill y complète son Rapport sur les manuscrits de la Bodléienne (N° 2, p. 1-92). Il joint à ce travail l'édition de quelques documents (p. 93-291). Des fautes d'impression ou de lecture déparent les textes latins (p. 89-92) et français. Le ms. Rawl. C. 168 contient un martyrologe qui méritait une plus ample description. Le ms. Rawl. D. 1326 (Vies de la Vierge et Évangile de l'Enfance) est, lui, aussi, plutôt sommairement expédié. On n'ignore pas l'importance des sources irlandaises pour ces textes apocryphes (cf. *Anal. Bioll.*, XLVI, 189-70). M. Robin Flower entreprend, pour le Musée Britannique, un relevé assez semblable à celui que nous venons de mentionner (N° 2, p. 292-329). En guise d'introduction, il a écrit l'histoire des collections d'archives et de manuscrits qui se rapportent à l'Irlande. En supplément (p. 330-40), l'édition d'une Chronique de Kilkenny, du plus grand intérêt. Le tome III apporte, entre autres, des généalogies de Fermanagh, publiées par M. Cormac Úa Cadhla, et une note sur des manuscrits de Cheltenham, récemment acquis par la Bibliothèque nationale de Dublin. Nous y reviendrons. Des lettres concernant les Franciscains irlandais (xvii^e siècle) sont imprimées aux pages 219-24, mais de façon vraiment peu soignée.

Nous devons à M. Montague R. James la correction d'une erreur commise à propos du N° 1 des *Analecta Hibernica*. L'Office et la Vie de S. Cianan ne sont pas inédits, comme nous le pensions (*Anal. Boll.*, XLVIII, 365-66). Ils ont été imprimés en 1869, à très peu d'exemplaires, d'après le ms. Lansdowne 387, par W. G. Hart. C'est un petit volume, d'une rareté insigne, en caractères gothiques et à l'encre verte, qui contient aussi les Offices de la

Vierge, de S. Thomas et de S. Augustin de Cantorbéry, de S^{te} Kyneburga de Gloucester. P. GROSJEAN.

* J. G. O'KEEFFE. *Buile Shuibhne*. Dublin, Stationery Office, 1931, in-8°, vii-110 pp. (= *Mediaeval and Modern Irish Series*, Volume I).

* Maud JOYNT. *Tromdámh Guaire*. Dublin Stationery Office, 1931, in-8°, xv-55 pp. (= même série, Volume II).

* J. FRASER, P. GROSJEAN S.I., J. G. O'KEEFFE. *Irish Texts*. Fascicules I-III. London, Sheed and Ward, 1931, in-8°, iv-64, viii-111, iv-104 pp.

Presque simultanément, deux nouvelles collections de textes irlandais font leur début. La première fournit, sous une forme commode, des pièces d'une certaine étendue, qui conviennent pour l'étude privée de la langue et peuvent également servir de livres de texte aux universités. C'est d'abord une nouvelle impression de *Buile Shuibhne* (la Folie de Suibhne). M. J. G. O'Keeffe, qui en avait donné jadis l'*editio princeps*, à l'*Irish Texts Society*, a préparé cette réimpression. Quelques-unes des productions littéraires les plus originales du moyen âge sont nées en Irlande. Bien peu d'entre elles connurent, comme la Navigation de S. Brendan, le succès à l'étranger ; et même en Irlande ce ne sont pas, semble-t-il, les fantaisies les plus curieuses qui jouirent de la plus grande vogue. Le vieux genre épique resta longtemps le plus populaire. La Vision de Mac Conglinne, merveilleux pastiche des Visions et des Vies de saints irlandaises, n'a pas été conservée en de nombreux manuscrits, et la Folie de Suibhne ne paraît guère avoir été plus souvent copiée. Nul doute pourtant que la légende ne soit très ancienne. Certains des poèmes qu'elle a inspirés remontent à l'époque du vieil-irlandais. La charmante petite pièce : *M'airiú-clán hi Túaim Inbhir* (« Mon petit oratoire à Túaim Inbhir ») est de ceux-là. Elle se lit dans le manuscrit irlandais de Saint-Paul-en-Carinthie, avec quelques autres, qui sont du ix^e siècle au plus tard. Les éditeurs du *Thesaurus Palaeohibernicus*, STOKES et STRACHAN, (t. II, p. 294) semblent y avoir vu une description poétique du monastère de Tuaim Inbhir, en West-Meath, mentionné au 2 décembre dans les gloses du *Félire* d'Óengus (2^e édition, p. 256). A tort, sans doute. M. O'K. indique une direction plus sûre : pour élucider cette composition énigmatique, il faut la rapprocher de la légende de Suibhne (*The Adventures of Suibhne Geilt*, p. xvii-xix ; *Buile Shuibhne*, p. iv-v). Nous irions volontiers plus loin, en remarquant que les trois strophes de Saint-Paul-en-Carinthie décrivent un de ces refuges, au sommet des arbres, où Suibhne l'insensé allait chercher la paix. La glose *barr edin* du manuscrit de Saint-Paul confirme notre hypothèse : elle signifie « le sommet (de l'arbre) couvert de lierre », et c'est une allusion à un refuge un peu mieux abrité que les autres contre la pluie (voir le premier vers de la troisième strophe). D'ailleurs, Tuath Inbhir (peut-être une

erreur pour Túaim Inbhir) est mentionné dans *Buile Shuibhne* (§ 32, à la fin) comme un séjour doux au cœur de Suibhne : *ranac Tûath Inbhir aloinn*. Ceci ne concorde pas trop mal avec le vieux poème. Quoi qu'il en soit de ce détail, M. O'K. opine que la légende de Suibhne pourrait bien remonter, du moins pour le fond, au temps même du héros, et que S. Moling (mort en 697) aurait eu en effet quelque part dans l'établissement de la tradition. Nous inclinerions à croire que l'ouvrage tel qu'il existe — fragments de narration en prose servant presque uniquement à réunir entre eux et à expliquer de nombreux poèmes — porte encore la marque de son origine composite : le récit fabuleux des aventures de Suibhne aurait inspiré, au cours des siècles, plusieurs poètes (et S. Moling tout le premier, pourquoi pas ? — si du moins il fut en réalité le versificateur de mérite que la tradition se plaît à reconnaître en lui). Les pièces les plus remarquables auraient été réunies ensuite sous forme de roman d'aventures, en vers et prose mêlés. Cette tentative d'explication a l'avantage d'offrir une raison probable du décousu, trop apparent dans le récit, et qui ne permet guère de l'appeler une narration continue : doublets, incohérences, transitions heurtées, qui sautent aux yeux ; tandis que les poèmes pris séparément accusent une unité de pensée et sont empreints d'un charme naturel, dont on pourrait s'étonner si, d'un coup, la collection était sortie de la cervelle d'un seul barde. Le génie poétique irlandais se soutient mal, en effet, dans des compositions un peu étendues. Sans nul doute, on n'aurait point tardé à verser dans les procédés de développement et d'amplification par superposition et accumulation, chers à ces écoles poétiques. Au contraire, la collaboration occasionnelle de poètes, chantant la légende fantastique de Suibhne, produit en somme une fort belle anthologie de « Nature Lyrics ». Le fond du récit est le suivant : S. Ronan Finn, abbé de Druin Ineasclainn (Drumskin, Co. Louth), marquait le site d'une église qu'il voulait fonder dans le territoire de Dál Araidhe. Suibhne, roi de ce pays, en prend offense et se lance contre le saint, qu'il trouve occupé à chanter des psaumes. Saisir le psautier et le jeter dans le lac, c'est pour lui l'affaire d'un instant. Survient un messager : Suibhne est convoqué d'urgence par son suzerain pour prendre part à la bataille de Magh Rath. Sur ces entrefaites, une loutre rapporte à Ronan le psautier indemne. Le saint maudit Suibhne et le condamne à errer sans vêtement par le vaste monde, à mourir percé par une lance ; tous ceux de sa race périront à la seule vue du Psautier de S. Ronan. Ici se place un doublet évident : S. Ronan s'interpose avant la bataille de Magh Rath, pour tenter de faire prévaloir la paix. Suibhne rend vains tous ses efforts ; bien plus, il tue un des psalmistes de S. Ronan et veut attenter aux jours du saint lui-même. Sur quoi, nouvelles malédictions : la mort de Suibhne sera celle qu'il a infligée au psalmiste ; en attendant ce tragique événement, il passera ses jours et ses nuits dans les airs, en un état habituel de lévitation, et au sommet des arbres. Car, selon

une vieille croyance irlandaise, les fous ont le pouvoir de se transporter à travers les airs et sont doués d'une extrême légèreté. Telle est l'introduction du conte. La suite expose, en vers et en prose, comme nous l'avons dit, les tribulations et les voyages de Suibhne jusqu'au moment où il parvint à Tech Moling. Il y rencontre S. Moling, qui lit et explique le psautier de S. Caoimhghin (S. Kevin, de Glendalough) à de jeunes clercs étudiant sous sa direction. Le moine invite Suibhne à rentrer chez lui chaque soir et à lui faire le récit de ses aventures. Elles pourront ainsi être transmises à la postérité. Après un an, Suibhne, à la suite d'une dispute, est blessé à mort, d'un coup de lance, par Mongan, berger de Moling. Le saint lui donne les derniers sacrements, et lui promet qu'il sera en paradis aussi longtemps que Moling lui-même. On voit comment l'imagination des poètes a su mêler à un thème, peut-être païen dans son origine, deux saints irlandais. C'est pourquoi les passages proprement hagiographiques, que nous venons de résumer, ont été extraits par Michel O'Clery, en vue des publications entreprises par les Franciscains irlandais du xvii^e siècle ; cet extrait est conservé dans le manuscrit 3410 de Bruxelles, fol. 59-61^v, que M. O'K. reproduit in-extenso (p. 92-96), après avoir édité *Buile Shuibhne* selon les autres manuscrits qui le contiennent sans coupure, B. IV. 1 et 23. K. 44 de l'Académie d'Irlande. Le texte est accompagné d'une brève introduction, d'un glossaire des mots rares, et de notes ; pour une préface plus ample et une traduction, on se reportera à l'édition de l'*Irish Texts Society*.

Le récit publié dans la même collection par Miss Maud Joynt, *Tromdámh Guaire* (« la Troupe importune des hôtes de Guaire »), est, lui aussi, un conte profane teinté d'hagiographie. Il est du nombre de ceux qui constituent le prologue de la grande épopée irlandaise, *Táin Bó Cualnge* (« l'Enlèvement des Vaches de Cualnge »). Nous y lisons comment le *Táin*, entièrement perdu, fut recherché, à la suite de certaines aventures, par Senchan Torpéist, chef des poètes d'Érin, au vii^e siècle. L'entreprise est finalement couronnée de succès, grâce à l'intercession de saints irlandais, : Columba d'Iona, Ciarán de Clonmacnois, Ciarán de Saighir, Findén de Clonard et Findén de Moville, Seanach mac Caitin (dont on sait fort peu de chose, et qui semble avoir été connu plus tard sous le nom de Seanach mac Gaitri ; ce nom de Senach, Seanach fut d'ailleurs porté par plusieurs personnages illustres dans l'hagiographie irlandaise) ; Ruadhán de Lorrha ; Brénainn de Birr ; Brénainn de Clonfert, le Navigateur ; Da-Lua de Daire (Derry), Caillín (de Fenagh, très probablement). Mo-Cholmóc Ce dernier nom est donné à plusieurs des nombreux saints Colum, Columba ou Colmán, entre autres à Colmán de Lismore, fait remarquer Miss J. ; n'aurions-nous pas plutôt affaire à Colmán de Comrar, dans l'ancien royaume de Meath, maintenant Conry, près de Uisneach Hill, en Westmeath ? Celui-ci est appelé Mo-Cholmóg dans le *Yellow Book of Lecan*, fol. 183b, en un autre passage où sont rappelés quelques saints principaux du

pays ; Mo-Chaemhóg, fausse leçon, se trouve dans le passage parallèle de *Betha Choluim Chille*, éd. O. KELLEHER et SCHOEPPERLE, p. 212) ; Comgall (celui de Bangor, sans doute). *Tromdámh Guaire* avait été publié par Owen Connellan, en 1860, dans un ouvrage maintenant fort rare, le tome V des *Transactions of the Ossianic Society*, sous le titre *Imtheacht na Tromdhaimhe*, qui se rencontre dans quelques recensions modernes. Miss J. lui restitue le nom qu'il porte dans le meilleur manuscrit, le Livre de Lismore. Elle met ce dernier à la base de son édition, en donnant, quand la chose est utile, quelques variantes d'autres copies plus récentes. Nous avons ainsi maintenant un texte sûr, beaucoup plus sûr que celui de Connellan qui, comme éditeur, s'était permis de grandes libertés.

La collection des *Irish Texts* est destinée principalement à accueillir des textes gaéliques qui, pour des motifs divers, risqueraient de ne pas trouver d'éditeur. Combien de copies dorment dans les cartons ! Parfois le caractère même de certains morceaux, généalogiques, techniques, fragmentaires, fait qu'on ne se risque pas à les offrir au public ; d'autres semblent de trop mince valeur ; d'autres, dont le sens présente de grosses difficultés, attendraient longtemps encore les instruments de travail qui rendraient plus aisée leur interprétation. Quelques collections d'avant-guerre avaient rendu, en ce domaine, des services signalés, notamment l'*Archiv für celtische Lexicographie* et les *Anecdota from Irish Manuscripts*, dus largement l'un et l'autre à l'énergie et à l'initiative de Kuno Meyer. Les *Irish Texts* ambitionnent simplement de mettre les manuscrits à la disposition des celtisants. On peut y voir une résurrection des *Anecdota*, mais sur un champ plus étendu, car leurs pages, ouvertes à tous, ne sont pas exclusivement consacrées à des inédits. Des pièces rares ou inaccessibles, des recensions nouvelles de textes déjà connus pourront y trouver place. Le premier volume est un fascicule de miscellanées ; le second contient une série de poèmes bardiques sur les Uí Domhnaill (O' Donnells), livre de famille semblable pour le fond au *Leabhar Cloinne Aodha Buidhe*, dont nous avons assez indiqué les caractéristiques pour éviter de nous répéter ici ; le troisième volume, des miscellanées également, mais toutes de caractère hagiographique. Après qu'un nombre suffisant de fascicules aura été publié, viendront des index généraux, qui rendront, en l'espèce, plus de services que des tables partielles. On n'attend pas de nous autre chose que cette brève indication du plan des *Irish Texts*, avec l'énumération des pièces hagiographiques que contiennent les volumes parus. La *Vitae Brigitae* (fasc. I, p. 2-16) est celle qui porte le n° 12 dans le *Catalogue* de Plummer ; les notes du regretté savant, conservées à la Bibliothèque des Bollandistes, ont aidé à établir le texte et rendu de grands services pour l'élucider. Cette Vie était peut-être, parmi les Actes inédits des saints irlandais, celle dont la publication était la plus urgente ; elle est relativement ancienne, à en juger par la langue, et cite largement, en latin, une

Vita qui ne correspond exactement à aucune de celles qui nous sont parvenues. En appendice, on trouvera les récits sur S^{te} Brigitte contenus dans le même manuscrit Rawlinson B. 512, et qui portent dans le *Catalogue* de Plummer le n° 86. M. R. I. Best publie (fasc. I, p. 34-35) un récit concernant S. Mael Ruain de Tallaght (PLUMMER, *Catalogue*, n° 147). M. J. Pokorny donne (p. 42-44) trois contes hagiographiques extraits du Livre de Lismore : Colum Cille, Comgall et Cainnech (PLUMMER, n° 107), S. Patrice et Lughaidh, fils de Laeghaire (PLUMMER, n° 159 A 1), Mael Póil et la religieuse. Au fasc. I, p. 64, un poème sur les saints de la race de Fergus. Le fascicule III doit à M. J. G. O'Keeffe les pièces hagiographiques suivantes : un texte sur les quatre saints issus d'Eoghan mac Murchadha : Cormac, Beccan (également appelé Emin), Culan et Diarmaid ; le récit, en prose et en vers, sur S. Cormac mac Cuilenáin et ses bouffons ou jongleurs ; la Vie inédite de S. Molaga (PLUMMER, n° 54 ; la Vie latine que donne Colgan est une simple traduction qui, d'ailleurs, néglige la presque totalité des passages en vers). Dans le fascicule III encore, une édition des listes de saints contenues dans le Livre de Leinster : les saints irlandais dont on ne cite pas habituellement le nom, mais qui sont connus d'ordinaire sous les dénominations de « le fils d'un tel », « les fils d'un tel », « les filles d'un tel » (PLUMMER, n° 192) ; le catalogue des saints irlandais classés selon leur dignité : les évêques d'abord, puis les prêtres, enfin les diacres (PLUMMER, n° 191) ; les généalogies en vers des saints irlandais (PLUMMER, n° 188). Ce texte, inédit à l'exception de quelques strophes séparées, est publié d'après la copie préparée pour les Franciscains irlandais du xvii^e siècle, manuscrit de Bruxelles 2542-2543, fol. 1-20. C'est, de toutes les recensions, la plus longue et la plus complète, quoique la plus récente. Un certain nombre de quatrains additionnels sont l'œuvre du dernier rédacteur, Cú-cóigcríche (anglicisé Peregrine) O'Clery, qui est en même temps le copiste de ce manuscrit. Le document est annoté : dates des fêtes, lieux où les saints étaient honorés, etc.. Ce commentaire est probablement de Michel O'Clery, cousin de Cú-cóigcríche. Les généalogies sont représentées aussi par une série en prose (PLUMMER, n° 187). C'est la recension composite du manuscrit Laud 610, où l'on discerne au moins quatre sources différentes. Elle offre bien des problèmes à résoudre au point de vue critique. Le *Catalogus sanctorum Hiberniae* (KENNEY, *Sources*, t. I, n° 271) est publié d'après le seul manuscrit qui restât encore inédit, à notre connaissance ; il n'y a plus aucun espoir de retrouver jamais celui qui dans les premières années du xvii^e siècle, se lisait au début du manuscrit 5057-5059 de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, alors chez les Franciscains irlandais de Louvain. On lit dans le même fascicule des synchronismes établis entre quelques saints irlandais et les rois qui gouvernèrent soit l'Irlande entière soit des portions du territoire ou même l'Écosse, en partie soumise à une dynastie issue de l'Irlande. Enfin quelques pièces hagiographi-

ques de peu d'étendue, sur les cinq plus nobles saints de l'Irlande, sur les endroits où reposent les restes de certains saints, sur la chronologie de S. Patrice et de S. Columba d'Iona, sur les doubles noms portés par plusieurs saints irlandais, sur les différents saints du nom de Colmán qui vécurent à l'endroit appelé Ucht Máma, sur les papes qui envoyèrent des missionnaires en différents pays. Le fascicule II renferme une pièce célébrant l'accomplissement de quelques prophéties de S. Columba d'Iona, sa fidélité à ses promesses, et la protection toujours présente dont il entoure les Uí Domhnaill (p. 87-91).

P. GROSJEAN.

* Lambert MACKENNA, S. I. *Philip Bocht O Huiginn*. Dublin, Talbot Press, 1931, in-8°, xxvi-265 pp.

* James A. GEARY. *An Irish Version of Innocent III's De Contemptu Mundi*. Washington, Catholic University of America, 1931, in-8°, 263 pp., planches.

* Osborn BERGIN. *Trí Bior-Ghaoithe an Bháis*. Séathrún KÉITINN do sgriobh. *The Three Shafts of Death* by Geoffrey KEATING, D.D. Second Edition with Introduction, Indices and Glossary. Dublin, Hodges, Figgis and Co., 1931, in-8°, xxxii-495 pp.

Une bienfaisante émulation a mis aux prises nombre de celtisants. Leur attention s'est portée principalement sur l'édition de textes, qui est certes d'une impérieuse nécessité. Cette abondante floraison est le signe d'un renouveau des études celtiques.

Le P. MacKenna réunit en un volume toutes les pièces qu'il croit pouvoir attribuer, avec quelque probabilité, au barde franciscain Philip Bocht (Philippe le Pauvre ou Philippe le Franciscain) Ó Huiginn. Fin connaisseur de la poésie religieuse d'Érin au moyen âge, le P. MacK. s'est astreint à de longues recherches dans les manuscrits. Il n'a rien laissé échapper de ce qui peut contribuer à constituer un texte satisfaisant, et tient compte de tous les témoins qu'il est parvenu à découvrir. Sa traduction, présentée modestement comme un essai d'interprétation, est des meilleures. On ne saurait mieux faire en attendant un dictionnaire. Les notes enfin et le glossaire apportent tous les éclaircissements souhaitables. La maîtrise du P. McK. apparaît surtout dans son Introduction. Il y indique, en supplément aux études qui ont déjà vu le jour sur la poésie bardique, les idées religieuses des bardes irlandais du moyen âge (p. xiv-xxiv). Quelques-unes sont bien curieuses. Nous ne nous attarderons point à résumer cet aperçu, qui ne rejoint que de loin en loin les études hagiographiques. Remarquons-le cependant, avec le P. McK. : les emprunts que font les bardes aux récits bibliques comme aux légendes hagiographiques sont étrangement limités, et les Vies des saints irlandais, en particulier, sont moins largement représentées qu'on ne l'attendrait : les mêmes thèmes reviennent sans cesse. Voici la liste hagiographique dressée par l'auteur, et portant sur l'ensemble de la littérature bardique : S. Pierre, S. Paul, S. Jean

Baptiste, S. Jean l'Évangéliste, St^e Marie-Madeleine, S. Michel, St^e Marguerite, St^e Catherine d'Alexandrie ; quelques poèmes sur S. François d'Assise et sur S. Dominique, deux seulement sur S. Patrice. Aucun, à proprement parler, n'est consacré aux autres saints d'Érin, d'ailleurs fréquemment mentionnés en passant. Comme il est naturel, la St^e Vierge apparaît souvent dans cette littérature religieuse ; sa Vie pourtant n'est le sujet d'aucun poème. Ajoutons un nom qui a échappé au P. McK. : S. Louis de Toulouse (cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 214). Presque toujours, en guise de signature, Philip Bocht conclut par une invocation, sous forme de dédicace, à ses deux patrons préférés, S. Michel archange (dont il aura porté le nom dans le monde) et S. François d'Assise. Rien d'ailleurs, dans son art figé, ne rappelle la fraîche inspiration des spirituels franciscains. Mais puisque les supérieurs de Philip Bocht, après son entrée à l'Observance, ont favorisé ses déportements littéraires, il faut bien croire qu'ils s'en promettaient quelque utilité. La formation bardique de Philip Bocht avait assurément été parachevée avant le début de sa vie religieuse. Nous ignorons presque tout le reste. Fut-il ordonné prêtre ? On n'en est pas sûr. Peut-être est-il resté simple frère lai, comme le fut, un siècle et demi après lui, Michel O'Clery. Celui-ci aussi avait reçu des méthodes traditionnelles de l'Irlande sa formation d'historien. Ses supérieurs appliquèrent son beau talent au grand travail que devaient couronner les importantes publications de Jean Colgan. La collaboration de Michel O'Clery suffirait à sa gloire. Il faudrait citer encore ses travaux personnels, en gaélique : le *Leabhar Gabhála*, les généalogies en vers et en prose, le martyrologe dit de Donegal etc. Un autre barde se fit Franciscain, vers 1600 ; c'est Giolla Brighde Ó hEodhusa (Robin FLOWER, *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. X, 1915, p. 267).

Indiquons les poèmes de Philip Bocht dont le thème est proprement hagiographique. N^o 1 et n^o 8, sur S. François d'Assise. Deux détails ne se lisent pas d'ordinaire dans les Vies du saint : 8, 12, à la chute des anges rebelles, leurs places, laissées vides au ciel, sont destinées à S. François (qui remplacera Lucifer) et aux membres de ses trois Ordres ; 8, 28, l'église d'Ara Caeli fut construite à Rome — et non à Assise — parce qu'il était plus convenable que la terre de Rome recouvrit les reliques de certains enfants de S. François qui étaient morts martyrs. Cette dévotion au sol romain se retrouve ailleurs dans la tradition irlandaise, par exemple dans certains poèmes attribués à S. Senan d'Inis Cathaigh (Scattery Island), IX, 8, dans le manuscrit de Bruxelles 2324-2340. Enfin le Tiers Ordre séculier semble mentionné (1, 15), indication précieuse, car on n'a pu retrouver que fort peu de traces des Tertiaires séculiers en Irlande, aux xiv^e et xv^e siècles. N^o 5, sur les quatre bois de la croix. La légende de l'invention présente quelques caractères particuliers dans le récit de Philip Bocht. Un poème sur le même sujet se lit dans d'autres manuscrits, notam-

ment H. 1. 11 de Trinity College, à Dublin ; celui-ci n'est-il pas une simple copie des manuscrits Add. 30512 ou Egerton 136, du British Museum, que le P. McK. ne signale point ? N° 10, sur S. Patrice : les compagnons du saint, à son arrivée en Irlande, sont au nombre de treize, chiffre qui ne paraît pas se rencontrer ailleurs. N° 11, sur S. Jean l'Évangéliste : Philip a versifié et développé la Légende dorée, avec beaucoup de liberté. Le P. McK. signale une Vie en prose du même saint, traduite du latin par Augustin Mag Raighin (Magradin) ; elle serait toute différente du récit de Jacques de Varagine ; c'est le n° 328 du Catalogue de PLUMMER, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*. Dans le n° 13, sur la dévotion à la Vierge, le poète relate la légende du B. Walter de Birbech (BHL. 8794-95) ; il puise sans doute au recueil de Césaire d'Heisterbach, mais — chose étrange — le héros de l'aventure n'est plus Walter de Birbech, c'est S. Georges en personne, patron de la chevalerie, et le fait est présenté comme l'origine de la conversion du mégalomartyr. Le n° 14 a pour sujet St^e Catherine d'Alexandrie. Sur un thème vraisemblablement emprunté à Jacques de Varagine, le barde donne libre cours à sa fantaisie. Dans le n° 16, sur la Sainte Écriture, composition fort bizarre, le martyre est envisagé comme une punition que Dieu inflige à certains saints pour leurs péchés. Aura-t-il mal saisi cette doctrine que le martyre procure la rémission de toutes les fautes ? En tout cas l'opinion de Philippe sent le fagot. Elle fut condamnée, moins d'un siècle plus tard, sous la plume de Baius. Le n° 18 est consacré à St^e Catherine d'Alexandrie et à S. Michel archange. Le n° 20, S. Dominique, ne contiendrait rien qui ne remonte à la Légende dorée. Le n° 24 est une louange des douze apôtres ; dans les notes du P. McK. sur cette pièce, p. 236, 17a, lire *callos in* au lieu de *callosia*. Le n° 26 concerne S. Pierre et S. Paul. Le n° 27, sur S. Jean Baptiste, est composé d'après l'évangile. La chose est plutôt étonnante pour qui se rappelle les légendes imaginées par le moyen âge irlandais au sujet du Précurseur.

M. l'abbé James A. Geary, de l'Université catholique de Washington, s'était déjà fait connaître par la publication d'une série d'homélies irlandaises du moyen âge sur la Résurrection, la Pauvreté, la Confession et l'Eucharistie (*Catholic University Bulletin*, t. XVIII, p. 175-86, 266-79, 344-66, 460-75). Il publie à présent, d'après les cinq manuscrits connus, une longue pièce, la traduction du *De Contemptu mundi* d'Innocent III, exécutée probablement vers le premier quart du xv^e siècle. Il est incontestable que ce texte est de grande importance au point de vue de la transition qui marque le passage du gaélique médiéval au gaélique moderne. Traduction ou paraphrase, il est malaisé de décider lequel des deux termes conviendrait le mieux. L'interprète a mis parfois de son cru, rien de bien extraordinaire, pourtant. La spiritualité un peu sombre du grand pape avait, au moyen âge finissant, toutes les faveurs des Irlandais. Peut-être son influence n'a-t-elle que trop

persisté, disposant ainsi l'Irlande à accueillir le jansénisme. Il y arriva à une époque où tous les prêtres irlandais recevaient en France leur formation cléricale. D'ailleurs, d'étranges affinités rapprochent le pessimisme celtique du jansénisme. Les futurs historiens du mouvement religieux médiéval trouveront dans ce *De Contemptu mundi* un point de repère. Il est désirable surtout que nous soyons pourvus d'autres traductions semblables, celles par exemple qu'inspirèrent la Nouvelle Dévotion et la spiritualité franciscaine. Elles rendent un tout autre son. Dans l'introduction, avec des notes sur l'histoire de la langue, l'étude des rapports qui unissent les divers manuscrits. Celui de Paris, Bibliothèque nationale, Fonds celtique et basque, n° 1, renferme pas mal de pièces hagiographiques. Plummer les énumère dans son *Catalogue of Irish Hagiography*. Après le texte, viennent une traduction anglaise, des notes, un glossaire, et, en fac-similé, une page de chacun des cinq manuscrits.

C'est encore une œuvre spirituelle que nous offre M. O. J. Bergin. Si elle est loin d'être originale, elle reste pourtant spécifiquement irlandaise. Nous la devons à un des meilleurs écrivains, Geofroy Keating (début du xvii^e siècle), un de ceux qui ont le plus fortement marqué à leur empreinte l'irlandais moderne. Les travaux historiques de Keating, *Foras Feasa ar Éireann*, — ils ne sont point négligeables, on le sait, — représentent quatre tomes de la collection de l'*Irish Texts Society*. Les traités ascétiques du même auteur ont puissamment aidé à défendre la foi catholique contre les attaques protestantes. Ils méritaient une édition faite avec le même soin. *Trí Bior-Ghaoithe an Bháis* (« Les trois Javelines acérées de la Mort ») avait été publié déjà par Robert Atkinson. Mais celui-ci, pour ne rien dire d'un certain manque de scrupule dans ses devoirs d'éditeur, avait normalisé à l'excès le langage des manuscrits. Nous n'adresserons point ce reproche à M. B. Son édition a atteint un rare degré de perfection. M. B. a fait entre les manuscrits, fort nombreux, le choix le plus judicieux. Ceux-ci se divisent en deux classes. Une des caractéristiques qui les distinguent est l'insertion, dans ceux de la seconde catégorie (manuscrits 23. G. 2 et 23. E. 17 de l'Académie d'Irlande), de quelques paragraphes sur S. Jean Baptiste et sur S. Patrice. Ces derniers renferment notamment un poème, en sept quatrains, sur les austérités de S. Patrice. Sous forme d'*exempla* et de considérations pieuses, *Trí Bior-Ghaoithe an Bháis* réunit pas mal de citations ou d'allusions empruntées à la littérature du moyen âge. La table des auteurs cités, rédigée par M. B., permettra de les identifier pour la plupart. Le volume est pourvu d'un excellent vocabulaire qui, à défaut du dictionnaire du gaélique ancien et médiéval, depuis longtemps attendu, rendra d'excellents services.

P. GROSJEAN.

* *Duanta Eoghain Ruaidh Mhic An Bhaird*. Tomás Ó RAGHALLAIGH, M. A., do chuir i n-eagar. Gaillimh, Ó Gormain Teach na Clodoireachta, 1930, in-8°, 511+20 pp., cartes et illustrations.

M. Tomás Ó Raghallaigh, dans cette thèse de doctorat, édite les poèmes du barde irlandais Eoghan Ruadh Mac an Bhaird (sous la forme anglaise : Owen Roe Ward), qui vécut dans la seconde moitié du xvi^e siècle et jusqu'aux premières années du siècle suivant. Au total, 21 pièces, avec les variantes des manuscrits et une traduction en prose irlandaise moderne, mise en regard ; ensuite, à part, une version anglaise, des notes (en irlandais), des tables et un vocabulaire ainsi qu'une introduction très développée (en irlandais également). La longueur de celle-ci se justifie par le fait qu'il n'y a pas encore d'histoire littéraire de l'Irlande en gaélique. M. Ó R. tenait à donner en cette langue, non seulement les maigres renseignements que nous possédons sur Eoghan Ruadh Mac an Bhaird, mais encore un rapide coup d'œil sur les écoles bardiques et la poésie lyrique irlandaise en général, au cours des âges qui ont précédé Eoghan Ruadh. La plupart des pièces d'Eoghan Ruadh se rattachent à la tradition des bardes de cour, issus de la lignée des anciens poètes royaux de la grande époque. Elles nous intéressent surtout parce qu'elles montrent combien cette poésie formelle et figée usait de clichés sur les saints irlandais, patrons des chefs ou de leurs territoires. Voici quelques-unes de ces mentions. Une prophétie de S. Ultan, probablement le patron d'Ardraccan (poème 14, strophe 27). Les églises d'Adamnán et de Colum Cille (ibid., str. 85 ; M. Ó R. écrit, dans sa traduction anglaise, « Adamnan Eunan », en juxtaposant, semble-t-il, la forme irlandaise du nom du saint et une prononciation anglaise de cette même forme ; la strophe paraît rappeler, assez obscurément, une bénédiction donnée à ces églises par Colum Cille « du pays de Conall creibhlinne (?) » (pp. 370, 15*) : ce personnage, Conall Creibhlinne, est mentionné dans d'autres poèmes concernant Colum Cille, mais nous n'avons pas réussi à l'identifier.. Une allusion générale aux saints et à leurs églises, dans la tourmente qui les ravageait sous les influences anglaises et protestantes (ibid., str. 2). Une autre allusion, plus voilée encore, à une certaine prophétie, qui pourrait bien n'être qu'une référence à l'Ancien Testament, comme cette pièce en contient plusieurs (ibid., str. 8). Le poème 15 est consacré à des conseils moraux, tirés, d'après le poète lui-même, des œuvres de Bernard, le saint abbé. Sans aucun doute, il s'agit de S. Bernard de Clairvaux : son ascendant fut grand en Irlande, où aucune branche de l'ordre monastique ne fleurit comme Cîteaux. Ces avis pourraient s'adresser à un moine (str. 18) ; il n'est pas improbable qu'ils soient une adaptation de l'original, faite par le poète à l'intention de quelque ami laïc. Dans le poème 10, consacré aux armes des O'Donnells (que M. Ó R. reproduit en couleurs), tout le début traite de la bénédiction donnée par S. Patrice à l'ancêtre de la famille, Conall, fils de Niall. Le barde donne, en vers, la référence exacte au chapitre

138 de Jocelyn (*BHL*. 6513 ; § 120 dans l'édition des *Act. SS.*, Mart. t. II, p. 568, mais dans les éditions de Messingham et de Colgan, comme dans plusieurs manuscrits, c'est bien le chapitre 138). Le nom de cet hagiographe a été maltraité par le poète ou par le scribe : on le trouve sous la notation, plus ou moins phonétique, O Salionus, rappelant les patronymiques irlandais en Ó (Úa), suivi du génitif. C'est bien Jocelyn de Furness, le moine de Downpatrick. La curieuse transcription O Salionus rappelle les fantaisies qui méritent de rendre célèbre un manuscrit plus moderne, du British Museum, où le Stagyrte devient : Harry Stottle, et Mahomet : Mac Homéid ; Mac Thusaleim et des formes semblables ont été signalées ailleurs aussi pour Mathusalem.

Son goût pour les allusions hagiographiques n'empêche nullement Eoghan Ruadh de recourir à une mythologie, si vague qu'on ne saurait prononcer si elle est classique ou celtique. Seule une invocation aux dieux des vents (8, 4) a plutôt une saveur antique. La Bible aussi est citée, par exemple l'histoire de Joseph en Égypte (9, 13 et suivants). Quelques termes rappellent les vieilles institutions ecclésiastiques de l'Irlande (13, 82 et suivants). Le barde pleure le triste sort des antiques sièges épiscopaux de Derry et de Raphoe, livrés à des hérétiques et à des intrus.

Un petit nombre de notes seulement concernent les passages qui pourraient être d'un intérêt spécial pour nos études. Par exemple, p. 417 (citation de Colgan sur l'ancienne Vie irlandaise en vers de S. Columba d'Iona) ; p. 422-24, sur S. Patrice et Conall, fils de Niall ; p. 424, sur le *bachall Isu*, ou bâton de Jésus, nom donné à la crosse de S. Patrice. M. Ó. R. rappelle que cette précieuse relique fut brûlée, sous la Réforme, dans les rues de Dublin.

P. GROSJEAN.

* Georg SCHURHAMMER. *Die zeitgenössischen Quellen zur Geschichte Portugiesisch-Asiens und seiner Nachbarländer (Ostafrika, Abessinien, Arabien, Persien, Vorder- und Hinterindien, Malaiischen Archipel, Philippinen, China und Japan) zur Zeit des hl. Franz Xaver (1538-1552)*. 6080 Regesten und 30 Tafeln, Leipzig, Verlag Asia Major, 1932 ; in-8°, XLVII-521 pp. (= *Veröffentlichungen der katholischen Universität Jôchi Daigaku*, Tôkyô. Xaveriusreihe Bd. I.)

Le titre qu'on vient de lire se passe de commentaires. Il contient des indications et des chiffres qui parlent par eux-mêmes, et la signature du P. Schurhammer est une garantie certaine que les matériaux inventoriés dans ce vaste répertoire ont été recueillis et identifiés avec une méthode excellente. Jusqu'à l'année 1538, le regeste se borne à un choix de pièces : 215 en tout. A partir de là, il devient complet, au moins pour les sources relatives à l'histoire des Indes portugaises. Les autres pays énumérés sous la rubrique : « Nachbarländer » ne pouvaient évidemment prétendre à un traitement aussi libéral. Pourtant, les érudits en quête d'un détail sur l'Abyssinie ou la Perse,

par exemple, se trouveront bien eux aussi de consulter l'index analytique du P. S. aux noms qui les intéressent.

L'introduction, dont le seul défaut est d'être imprimée en texte beaucoup trop dense, comprend d'abord un aperçu historique sur l'Asie portugaise et la biographie des personnages dont les noms vont reparaître à chaque page du regeste. Puis, après un classement sommaire des documents par ordre de nature ou de provenance, vient la longue liste des bibliothèques ou archives d'où ils sont tirés. Elle remplit huit grandes pages (xxxviii-xlvi). Telle de ces notices relatives à des fonds aujourd'hui perdus ou dispersés résume une longue et méticuleuse enquête, (voir par exemple, p. xlv-xlvi : Goa). L'ensemble du recueil témoigne d'un labeur qu'on peut qualifier d'herculéen. Malgré tant d'efforts, que les circonstances, en somme, n'ont pas trop mal servis, la matière n'a pu être épuisée. Au bout de l'introduction, un dernier paragraphe, intitulé : « Agenda », indique les archives où l'auteur n'a pas eu accès et dont il a remis l'exploration à plus tard. Louable sagesse, qu'il convient d'approuver surtout chez un travailleur dont l'audace heureuse serait excusable de ne pas reconnaître les bornes du possible.

P. P.

* Johannes METZLER S.I. P. *Johannes Arnoldi S.I., Blutzeuge der norddeutschen Diaspora (1596-1631)*. Ein historisches Zeitbild. Paderborn, Bonifacius-Druckerei, 1931, in-8°, xvi-230 pp., illustrations.

Trois siècles se sont écoulés depuis l'héroïque trépas du jésuite westphalien Jean Arnoldi. Pour n'avoir pas déserté, au moment du péril, le poste avancé où l'avait conduit son zèle sacerdotal, il succomba dans une embuscade, sous les coups de quelques paysans luthériens ameutés contre lui. A Visselhövede, village de l'ancien duché de Verden, où le P. Arnoldi était le dernier soutien de la vieille foi, on conserva toujours, avec quelques reliques du « martyr », la mémoire de son sacrifice. On l'honora de même à Warburg, sa ville natale. Quant aux historiens de la Compagnie de Jésus, ils ne manquèrent pas de faire écho à la voix du peuple. Dès le 17 janvier 1642 le général de l'Ordre, Mutius Vitelleschi, écrivait au provincial de la Rhénanie-inférieure, Goswin Nickel : « Aussitôt que Votre Révérence aura réuni des relations sûres et circonstanciées de l'assassinat du P. Arnoldi, elle voudra bien me les transmettre, afin que, si le Père est vraiment tombé en haine de notre religion — comme tout paraît l'indiquer — nous puissions l'en féliciter là-haut, ainsi que toute la Compagnie, et ajouter son nom à la liste de ceux qui ont versé leur sang pour le Seigneur ».

Quoi qu'il en soit des mobiles — strictement religieux ou non — qui armèrent le bras des meurtriers, il est relativement aisé de fixer, d'après le récit des contemporains, la scène du crime. Elle se serait déroulée au lieu dit « Paterbusch », le 9 novembre 1631. Il était moins facile de retracer en détail le *curriculum vitae* du P. Arnoldi avant cette date. Archiviste de profession, habile à scruter les dossiers, le P. Metzler a réussi non seulement à évoquer la personne de son

héros, mais encore à refaire un cadre historique au portrait : Warburg, où se passa l'enfance d'Arnoldi ; Paderborn, où il fut étudiant, puis novice ; Sinsheim, Emmerich, Bocholt, Verden et enfin Visselhövede, où il travailla comme prêtre catholique, dans les circonstances les plus pénibles, créées par les remous de la politique religieuse et par les guerres de la Contre-Réforme.

L'auteur nous permettra de rectifier, en terminant, un point de son exposé. Parmi les premiers annalistes qui célébrèrent la mémoire du P. Arnoldi, il mentionne avec honneur deux membres de l'Ordre, qu'il appelle « zwei belgische Jesuiten » : Philippe Alegambe et Jean Nadasi. Pour Alegambe, originaire de Bruxelles, nulle objection ; quant à Nadasi, c'est un authentique Hongrois, né à Tyrnau. Le P. M. aurait-il confondu le nom de cette ville avec celui de Turnhout, la capitale de notre Campine ? M. C.

* Ludwig VON PASTOR. *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters*, Bd. XIV, 2^e Abteilung. Freiburg i. B., Herder, 1930, in-8°, xxxvi et 667-1225 pp.

La deuxième partie du quatorzième tome de l'*Histoire des Papes* de Pastor comprend les pontificats d'Innocent XI (1676-1689), d'Alexandre VIII (1689-1691), d'Innocent XII (1691-1700). La politique absolutiste de Louis XIV fut pour les papes de cette période une de leurs plus constantes préoccupations. Même en s'en tenant aux grandes lignes, l'histoire des rapports de la papauté avec le roi de France présente une telle complexité et se ramifie en tant de directions différentes, qu'on la retrouve, sous des aspects divers, dans presque tous les chapitres. Une autre source d'inquiétudes étaient les progrès incessants de l'armée turque, qui vint camper sous les murs de Vienne. Innocent XI eut la consolation de voir ses efforts couronnés de succès, quand le 12 septembre 1683, l'empereur Léopold, aidé par le roi de Pologne, Jean Sobieski, mit en déroute les forces ottomanes. Du point de vue doctrinal, le pontificat d'Innocent XI, fut également marqué par des difficultés nombreuses, engendrées par le quiétisme et le probabilisme. Jusqu'en ces dernières années, Michel Molinos n'avait été l'objet d'aucun travail d'ensemble. Le livre du P. DUDON, *Le quiétiste espagnol Michel Molinos (1628-1696)* est venu combler cette lacune et Pastor se plaît à reconnaître dans ce livre, le guide sûr qu'il a suivi pour retracer les phases principales de cette question embrouillée.

Arrêtons-nous un instant à Innocent XI. La sainteté de sa vie et de sa mort attira vers son tombeau une foule toujours croissante. Dès 1690, Marescotti notait qu'on avait commencé à élever une balustrade autour du sarcophage, afin de le protéger contre la ferveur indiscrete des visiteurs, qui enlevaient des morceaux de plâtre (p. 1040). Un peu plus tard, la Congrégation du S. Office faisait examiner dix miracles opérés par l'intercession d'Innocent XI. En 1714, Clément XI introduisit la cause et rien ne semblait devoir s'opposer au déroulement régulier de la procédure. Mais peu à peu le silence se fit autour de la

mémoire du saint pontife. Pastor attribue ce revirement à la politique française, hostile à la béatification d'un pape qui, à plusieurs reprises, avait tenu tête au grand roi. Le tombeau définitif d'Innocent XI fut inauguré en 1700. Aux indications bibliographiques relatives à ce sujet, il convient d'ajouter : A. VALENTINI, *La patriarcale Basilica Vaticana*, t. II, p. 25. On y trouve, en même temps qu'une description très détaillée du monument, une magnifique reproduction gravée sur cuivre.

Peu de temps avant Innocent XI, s'éteignait à Rome la reine Christine de Suède (19 avril 1689). Entre elle et le pape les causes de dissentiment n'avaient pas manqué. Toutefois, quelques mois avant sa mort, la reine s'était réconciliée avec le Souverain Pontife. Le Sacré Collège tout entier assista à ses funérailles. Plus tard, Innocent XII remettait à Carlo Fontana la somme de 6000 scudi pour l'érection dans la basilique de Saint-Pierre d'un monument sur le tombeau de la reine. Les réunions d'artistes et de lettrés qui régulièrement se tenaient dans le palais de la souveraine, survécurent à celle qui en avait été l'animatrice. Elles devaient recevoir une organisation plus stable dans la célèbre académie connue sous le nom d'*Arcadia*, qui fut fondée sous le successeur d'Innocent XI, Alexandre VIII. Le bref pontificat de ce dernier (1689-1691) n'a guère marqué dans l'histoire. Un des actes les plus importants de son règne fut la canonisation de cinq bienheureux, Laurent Giustiniani, Jean de Sahagun, Pascal Baylon, Jean de Dieu et Jean de Capistran. Les fêtes eurent lieu le 16 octobre 1690.

Le conclave de 1691 élit le cardinal Pignatelli qui prit le nom d'Innocent XII. En retraçant les nombreuses querelles doctrinales qui agitérent ce pontificat, Pastor fait une brève allusion au différend qui surgit à la fin du XVII^e siècle entre les Carmes et les Bollandistes (p. 1116). C'est en effet à Innocent XII que le P. Sébastien de S. Paul dédia son *Exhibitio errorum quos P. Daniel Papebrochius Societatis Iesu suis in notis ad Acta Sanctorum commisit* (Coloniae Agrippinae, 1693). Les milieux romains ne se hâtèrent nullement de donner suite aux accusations accumulées dans les six cents pages de ce volumineux réquisitoire. Mais après que l'Inquisition d'Espagne eut censuré l'œuvre des *Acta Sanctorum* (14 novembre 1695), les détracteurs des hagiographes mirent tout en œuvre pour que Rome confirmât cette censure. Ce fut en vain. Parmi les personnages influents qui intervinrent près du pape en faveur des Bollandistes, Pastor ne cite que l'empereur Léopold I (17 mars 1696). La liste pourrait être facilement allongée. Les Archives du Vatican (*Principi*, n° 126), renferment une série de lettres adressées à Innocent XII pour lui demander de protéger l'œuvre des hagiographes. Parmi ces requêtes nous notons celle de Jean, roi de Pologne (3 avril 1696), du roi d'Espagne (6 avril), de l'Électeur palatin du Rhin, Jean Guillaume (28 avril), du grand-duc de Toscane (16 octobre). Toutefois, malgré l'intervention de nombreux amis et protecteurs et les démarches du P. Janning, collaborateur de Papebroch, on ne put obtenir un désaveu de la censure espagnole.

B. DE GAIFFIER.

* Émile MÂLE. *L'art religieux après le Concile de Trente*. Étude sur l'iconographie de la fin du xvi^e siècle, du xvii^e et du xviii^e siècle. Paris, Colin, 1932, in-4^o, ix-532 pp., illustré.

* Tancred BORENIUS. *St. Thomas Becket in Art*. London, Methuen and Co., 1932, in-8^o, xix-122 pp., illustré.

Arrivé au terme de ses célèbres études sur l'art religieux du moyen âge, M. Mâle, faisant allusion à la période qui allait s'ouvrir après le Concile de Trente, écrivait : « Désormais, il y aura encore des artistes chrétiens ; mais il n'y aura plus d'art chrétien ». Depuis lors, l'auteur s'est livré à une étude approfondie de la production artistique du xvii^e siècle ; sans hésiter, il reconnaît qu'il s'est trompé et que cette conclusion pessimiste ne saurait être maintenue. Ceci nous vaut un volume, qui continue les travaux de prédilection de l'auteur et qui, sous le rapport de la documentation, de l'illustration et de la valeur littéraire, est à la hauteur des précédents (*Anal. Boll.*, XXI, 422 ; XXVIII, 487 ; XXIX, 466). On y apprend à connaître et à admirer un art nouveau, qui n'est point né, comme on pourrait le croire, du caprice des artistes et de la préoccupation de sortir des voies battues. Il trouve son explication dans l'histoire de l'époque ; il est la conséquence et l'expression de la contre-réforme. D'une contemplation un peu superficielle des toiles et des sculptures dispersées dans les églises et les musées, on rapporte l'impression qu'il y eut alors un grand nombre d'artistes habiles qui travaillèrent beaucoup pour les églises. Mais une admiration trop exclusive du moyen âge empêche souvent de rendre justice aux maîtres modernes ; il est bon de s'entendre dire, par un juge compétent, qui lui-même est revenu de ces préjugés, que « le Dominiquin, le Guerchin, Rubens, Le Sueur, Zurbaran, Murillo, Montañez, beaucoup d'autres encore ont été souvent d'admirables interprètes de la pensée chrétienne. Ils ont dit des choses que le moyen âge n'avait pas dites ».

L'art nouveau part de Rome, où M. M. en a eu comme la révélation. De Rome il se répand dans tous les pays catholiques. L'auteur l'a spécialement étudié en Italie, en France, en Espagne et en Belgique. Ne pouvant tout embrasser, il a laissé à d'autres de compléter ses recherches par l'exploration de l'Allemagne du Sud, de l'Autriche, de la Pologne. Mais il connaît assez ces pays pour savoir qu'ils ne font point exception. Les grands propagateurs du mouvement sont les ordres religieux. Jésuites, Carmes, Augustins, Dominicains, Franciscains, Trinitaires stimulent les artistes en les chargeant d'orner leurs églises, et les inspirent en leur désignant les thèmes à exploiter. Le choix des sujets reflète les préoccupations du moment. Le protestantisme attaquait la papauté, les indulgences, les sacrements, les œuvres et la charité active, le culte de la St^e Vierge et des saints. L'iconographie nouvellement mise à l'ordre du jour est une affirmation solennelle de ces vérités et de ces pratiques, et M. M. a pu dire que l'art prend part à la controverse.

Dans le chapitre sur la représentation du martyr et dans celui que l'auteur a intitulé : « Persistance de l'esprit du moyen âge », il

fait justement remarquer que l'Église s'est montrée indulgente pour les légendes, où les peintres trouvaient ample matière à représenter des scènes tantôt pittoresques, tantôt pathétiques. L'hagiographie romaine reçut d'eux une sorte de consécration, qui ne fut pas sans ralentir quelque peu les progrès de la critique. Mais on n'imaginerait guère que l'on eût interdit aux artistes de s'inspirer des histoires dont la lecture continuait à alimenter la piété des fidèles, dans des ouvrages très répandus, et celle du clergé dans le bréviaire.

Parmi les thèmes de l'hagiographie nouvelle, M. M. note spécialement la représentation de l'extase. Il est peut-être exagéré de dire qu'elle fit alors son apparition dans l'art. Fra Angelico, le Pérugin et leurs émules se sont exercés et ont réussi parfois à exprimer le ravissement et la vision céleste. Mais il est certain que les saints de la contre-réforme, S. Ignace, S. Philippe Neri, St^e Thérèse, St^e Marie-Madeleine de Pazzi ont été fréquemment représentés à ces moments où d'intimes communications avec Dieu transfiguraient tout leur être. Ce sont les artistes du xvii^e siècle qui ont pour ainsi dire mis à la mode l'expression figurée de ces états mystiques. La lumière surnaturelle qui éclaire le visage du confesseur ou du martyr est devenue peu à peu une sorte d'attribut de la sainteté, un lieu commun qui n'a pas manqué d'exercer son influence sur l'hagiographie moderne. Il est actuellement bien peu de causes de béatification dont les patrons se contentent de faire valoir les vertus du candidat. Presque toujours les promoteurs font tous leurs efforts pour démontrer qu'il a été l'objet de faveurs surnaturelles sensibles.

Les dévotions d'introduction récente ont également mis leur empreinte sur l'art du xvii^e siècle : ainsi la dévotion aux Anges gardiens, à la Sainte-Famille, à S. Joseph. Hélas, celles que l'on a vu naître depuis, n'ont pas trouvé d'aussi dignes interprètes. Les artistes qui devraient leur succéder se débattent dans l'impuissance. L'art est mort, et nous retournons à la barbarie.

La supériorité de M. M. consiste, on le sait, en ce qu'il joint à la connaissance de la matière artistique celle de l'histoire religieuse, où elle doit être située pour en donner la pleine intelligence. Ce n'est peut-être pas à nous de vanter la beauté de la forme littéraire qu'il a su donner à son sujet, comme dans ses précédents ouvrages, et qui devient de plus en plus rare dans le monde de l'érudition. Qui ne sait pourtant que là est le secret de la durée des œuvres de l'esprit, et que les générations nouvelles, qui semblent répugner à l'effort de la composition et du style, paieront cher leur dédain, *spretæ iniuria formæ*?

L'illustre auteur nous permettra d'ajouter un souhait que beaucoup de ses lecteurs formuleront avec nous, j'en suis sûr : c'est que la prochaine édition soit complétée par une table des artistes. Ce sera l'occasion de redresser quelques menues erreurs, inévitables dans une documentation abondante et compliquée. Ainsi, le religieux qui a décoré l'église Saint-Ignace, à Rome, n'est pas le Père mais le Frère André Pozzo, coadjuteur temporel, tout comme le Frère Da-

niel Zegers, le grand peintre de fleurs, qui encadra de ravissantes guirlandes certains tableaux de Rubens et d'autres peintres anversoïsois de cette époque. Une table des sujets s'ajouterait avantageusement à celle des artistes.

L'iconographie d'un seul saint, S. Thomas Becket, est le sujet du livre de M. Borenus, et cette monographie, une des plus complètes qui aient été publiées, peut servir de modèle à tous les travaux de ce genre. On sait que le culte de S. Thomas († 1170), s'est répandu avec une rapidité extraordinaire. Sans tarder, l'art s'est emparé de cette grande figure que l'auréole du martyr désignait à la piété des fidèles. Une douzaine d'années à peine après sa mort, on trouve S. Thomas représenté sur les mosaïques du dôme de Monreale. On donne, il est vrai, de ce fait, une raison spéciale. Le fondateur de cette admirable cathédrale, Guillaume le Bon, de Sicile, prit pour femme, en 1177, la princesse Jeanne, la propre fille du roi Henri II d'Angleterre. Est-ce ce dernier qui, pour marquer la sincérité de sa pénitence, fut l'inspirateur d'une œuvre qui aurait le caractère d'un acte de réparation ? Il serait difficile de le dire. Il n'est pas certain que la mosaïque sicilienne soit la première représentation du saint. Le haut-relief de la cathédrale de Sens (planche VI, 1) est de la fin du XII^e siècle. La fresque de San Martino ai Monti, qui a disparu maintenant, mais dont on a conservé un dessin (pl. II, 2), est un peu moins ancienne. Elle remonte aux premières années du siècle suivant, comme aussi le vitrail de Chartres et les peintures de Tarrasa (pl. XIV, XV, XVI). Quoi qu'il en soit des premières figurations du martyr, elles furent suivies d'un très grand nombre d'autres, et n'eût été la rage iconoclaste qui, en Angleterre, s'acharna sur sa mémoire à partir du règne de Henri VIII, on en formerait une galerie interminable. Ce qui en reste est encore très considérable, et les consciencieuses recherches de M. B. ont abouti, à cet égard, à des résultats surprenants. Toutes les formes de l'art ont été mises à contribution pour rehausser la gloire du célèbre martyr : peinture, statuaire, glyptique, émaillerie, miniature, broderie, etc. Ces nombreux matériaux ont été excellemment classés par M. B. en trois groupes : figures isolées du saint ; séries de scènes de la vie du saint ; représentations de la scène du martyre. Pour compléter, un chapitre sur l'iconographie de Henri II et des quatre meurtriers.

Rien ne permet de penser qu'un portrait du saint nous ait été conservé. On n'a de lui que des figures stylisées. La mosaïque de Monreale et la fresque de San Martino ai Monti représentent l'évêque à la manière byzantine, la tête nue, un volume dans la main gauche, la main droite levée pour bénir. Ailleurs, il porte le plus souvent la mitre et la crosse. La seule caractéristique qu'on lui voit parfois, c'est le glaive abattu sur la tête et s'enfonçant dans le crâne. La série la plus considérable des sujets se trouve dans les vitraux de la cathédrale de Cantorbéry. D'autres sont dispersés un peu partout, en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Scandinavie. Les plus intéressants sont reproduits dans les planches du volume. La

scène du martyre, lorsqu'elle est isolée, ne se laisse pas toujours rapporter immédiatement à S. Thomas, et dans certains cas, malgré les analogies de la composition, on peut être amené à prononcer un autre nom. M. B. reproduit (pl. XXXIII, 1) une châsse émaillée de la cathédrale de Sens, où l'on voit quatre meurtriers se jetant sur un martyr debout devant l'autel, tel que S. Thomas est souvent représenté sur les petits monuments de cette catégorie. Mais ici on distingue, sur le sol, deux personnages de plus. L'auteur accepte l'explication proposée par M. Mayeux (*Bulletin de la Soc. des Antiquaires de France*, 1923). La scène représentée serait, non pas le meurtre de S. Thomas, mais la mort de S. Savinien, martyrisé à Sens, avec deux compagnons, d'après la légende. Une autre châsse de même style, ayant appartenu à M. H. Chase Meredith, représente une scène semblable. Mais ici on voit, à droite de l'autel, deux moines debout, les bras étendus dans l'attitude de la prière. Sans exclure la possibilité de reconnaître dans le personnage principal S. Thomas de Cantorbéry, M. B. ne serait pas opposé à l'identifier avec l'abbé Théodore, massacré par les Danois, en 870, à l'autel principal de Croyland. Les deux moines seraient Elfget et Savin, qui furent mis à mort à la même occasion. Il peut donc y avoir des cas douteux. M. B., pénétré de la tradition iconographique, n'aura guère d'hésitation et l'on peut se fier à lui.

En guise d'introduction, l'auteur a écrit un bon chapitre sur la vie et la personnalité de S. Thomas. Il insiste sur l'abondance et la valeur de la matière historique qui le concerne, et sur l'extraordinaire diffusion de son culte. Sur ce dernier point, l'iconographie du saint nous apporte de précieux renseignements. Mais l'auteur doit en avoir réuni beaucoup d'autres, dans divers domaines, au cours de ses recherches. Qu'il n'hésite pas à les donner au public et à soulager d'autant les continuateurs des *Acta Sanctorum*, qui auront à s'occuper, au 29 décembre, de ce saint populaire entre tous. On lira avec intérêt (p. 109-110) un extrait de la proclamation du roi Henri VIII, décrétant, le 16 novembre 1538, la décanonisation (comme dit M. B.) de S. Thomas Becket. Le roi ordonne « that from hense forth the sayde Thomas Becket shall not be estemed, named, reputed, nor called a sayncte, but bysshop Becket, and that his ymages and pictures, trough the hole realme, shall be putte downe and auoyded out of all churches, chapelles, and other places, and that from hence forthe, the dayes used to be festivall in his name, shall not be obserued, nor the seruice, office, antiphones, collettes and prayers in his name redde, but rased and put out of all the bokes. » Parmi les fêtes supprimées par ordre royal, il y a évidemment celle de la *Regressio S. Thomae*, le 2 décembre, instituée en souvenir de la rentrée triomphale du saint dans sa ville épiscopale après une absence de six ans. M. Fr. Wormald, du British Museum, a retrouvé une partie de l'office de ce jour et se propose de la publier dans les *Analecta* (p. 7, note 1). Nos lecteurs lui en seront reconnaissants. H. D.

Le volume XVII des *Proceedings of the British Academy* contient un travail du P. DELEHAYE intitulé : « *In Britannia* » dans le *Martyrologe hiéronymien* (21 pp.). Les notices des dates suivantes y sont étudiées : 7 février, 16 février, 21 mai, 22 juin, 17 septembre. La mention de la Bretagne ne peut être maintenue qu'au 22 juin, avec le nom de S. Alban de Vérulam. Les 889 compagnons qui lui sont adjoints dans le texte actuel appartiennent à une autre notice. Le problème Augulus, évêque de Londres, qui a embarrassé beaucoup d'historiens, doit être définitivement rayé du martyrologe. La leçon *Augulus* n'est pas certaine, et il est assez probable qu'il s'agit d'un évêque africain. Le martyrologe Romain portait, jusqu'en 1913, au 7 février : *Augustae in Britannia natalis beati Auguli episcopi*. Parmi les « corrections » dont il s'est enrichi depuis, nous trouvons : *Augusti, cui nunc Londini nomen* etc. C'est une des graves erreurs (voir *Anal. Boll.*, XLII, 387) qui ne manqueront pas de disparaître dans la prochaine édition.

En 1930, M. K. BIHLMAYER a terminé la huitième édition de son manuel d'histoire ecclésiastique (voir *Anal. Boll.*, XLIX, p. 125). Tel a été le succès de cette publication que cette année même la maison Schöningh, de Paderborn a été obligée d'en faire immédiatement une neuvième édition. On a eu recours au procédé anastatique. Mais plusieurs fautes ont pu être corrigées, et le volume est précédé d'un supplément de bibliographie, portant sur les années 1925-1931, pour le premier volume, sur les années 1927-1931, pour le second.

L'étude de M. Anton BAUMSTARK sur le missel romain (**Missale Romanum. Seine Entwicklung, ihre wichtigsten Urkunden und Probleme*. Eindhoven, van Eupen, s. d., 238 pp.) expose le développement de ce livre liturgique depuis les premières traces de prières à forme fixe jusqu'à la réforme tridentine, et même jusqu'aux plus récentes additions. En appendice (p. 205-238), un tableau indiquant pour chaque jour du calendrier la fête et les anciens missels qui la mentionnent. Un bon index ajouterait beaucoup à l'utilité de ce volume, bourré de dissertations et de notes érudites.

Exposer aux étudiants, dans un aperçu clair et concis, l'histoire des symboles de foi, tel est le but de M. F.J. BADCOCK (**The History of the Creeds*. London, S.P.C.K., 1930, xiv-250 pp., carte). Pour l'atteindre pleinement, il aurait dû veiller davantage à la correction de ses citations et se tenir plus parfaitement au courant de quelques travaux récents. Ce n'est pas ici le lieu de les énumérer. Regrettons seulement que la curieuse *Fides catholica* du ms. Royal 2. A. XX, du Musée britannique, publiée par F. E. WARREN, *Antiphonary of Bangor*, t. II, p. 100, n'ait pas retenu son attention.

M. le chanoine Richermoz avait consacré tous les loisirs que lui laissait son ministère, à des recherches sur l'histoire ecclésiastique de la Tarentaise. La mort le surprit avant qu'il ait pu faire connaître le fruit de ses travaux. M. le chanoine J. M. Emprin s'est chargé d'éditer les manuscrits laissés par le défunt. L'ouvrage complet, intitulé *Tarentasia Christiana* comprendra cinq volumes. Jusqu'ici le premier seul a paru **Le diocèse de Tarentaise des origines au Concordat de 1802*. (Moutiers, Béroud, 1928, xvi-462 pp.). Il renferme la liste des évêques, du personnel du chapitre, des collèges, des maisons religieuses, des paroisses du diocèse. De nombreux travaux, publiés pour la plupart dans les *Mémoires de l'Académie du Val d'Isère*, avaient préparé l'auteur à cette étude d'ensemble sur l'histoire religieuse de la Tarentaise. La liste épiscopale, telle que M. R. l'a reconstituée est très sujette à caution pour les premiers siècles. Il eût pu se dispenser de se référer aux différents auteurs qu'il cite, s'il avait consulté les *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule* (t. I, p. 243). M. R. s'abstient prudemment de préciser à quelle date commença l'évangélisation de la Tarentaise. Dans une note toutefois (p. 1), il se départ de cette prudence et, se faisant l'écho de l'historien d'Aoste, Mgr Duc, il mentionne le passage de S. Pierre par les Alpes pour se rendre en Grande Bretagne. S. Jacques, premier évêque de Tarentaise n'a pas un dossier bien sûr et il n'était pas inutile de soumettre sa biographie (*BHL*. 4112) à un sérieux examen. Une fois franchie la période des origines, M. R. se meut sur un terrain qu'il connaît mieux. Les archives locales, qu'il a dépouillées avec soin, lui ont fourni une documentation de premier choix.

Lorsque, le 11 août 1915, H. Brunner mourut après une carrière longue et féconde, consacrée toute entière à l'histoire du droit, il laissait, déjà réunis et mis en ordre, un grand nombre de ses articles qu'il se proposait de publier en volume. Ces contributions, les unes assez développées, les autres fort succinctes, à l'étude du droit en Occident, spécialement du droit coutumier et de ses sources, avaient paru, de 1864 à 1913, dans divers périodiques spéciaux ou dans des recueils de Mélanges parfois peu accessibles. On y rencontre même des analyses d'ouvrages et quelques notices nécrologiques. L'ensemble, formant une mine précieuse de renseignements, avait été confié en 1924 par le fils du défunt aux soins de M. Karl RAUCH. Celui-ci vient de publier ces **Abhandlungen zur Rechtsgeschichte, Gesammelte Aufsätze von Heinrich BRUNNER*, chez les successeurs de H. Böhlau à Weimar (2 vol., in-8°, 1931, vi-722 et vi-672 pp.). On ne pouvait mieux honorer la mémoire de celui qu'une histoire du droit, devenue classique, a rendu à jamais illustre.

La même maison de Weimar continue la publication de l'*Index interpolationum quae in Iustiniani Digestis inesse dicuntur*, entreprise autrefois par L. Mitteis et dirigée à présent par MM. E. LEVY et E. RABEL. Le tome II (1 vol. in-4°, 1931, vii-326 pp.) se rapporte aux livres XXI-XXXV du Digeste.

Le professeur Giuseppe Monticelli, en publiant ses deux volumes **Italia religiosa* (Torino, Fratelli Bocca, 1927, 1928, n° 346 et 361 de la *Piccola Biblioteca di Scienze moderne*) a entrepris de résumer pour le grand public l'histoire religieuse d'Italie depuis l'époque des invasions jusqu'à l'an mille. La *Geschichte Italiens im Mittelalter* de Ludo Moritz Hartmann a été son principal guide. On s'étonne que l'auteur n'ait pas donné de l'histoire monastique un tableau plus complet et plus exact. Des travaux comme l'*Italia pontificia* de M. Kehr aurait pu en fournir les éléments. Les quelques pages concernant Farfa (p. 445) sont insuffisantes. Le livre du cardinal Schuster : *L'imperiale Abbazia di Farfa* (Roma, 1921) n'est pas cité. P. 231, sont exposées d'une façon assez vague les origines du sanctuaire de Saint-Michel sur le Mont Gargan. L'auteur aurait pu renvoyer à Lanzoni, qu'il a consulté (*Le Origini delle diocesi antiche d'Italia*, p. 185).

Dans un livre récent, qui a reçu le meilleur accueil, le P. É. de Moreau a dit les raisons qui doivent nous faire honorer la mémoire d'un grand apôtre du Nord, trop injustement oublié dans nos contrées, où pourtant il a vu le jour. Quelques mois après la publication du *Saint Anshaire, missionnaire en Scandinavie au IX^e siècle* (Louvain, 1930), et sans avoir pu, semble-t-il, mettre à profit les recherches originales de notre confrère, le P. Philippe OPPENHEIM, bénédictin de l'abbaye de Coesfeld, publiait, lui aussi, à l'usage du public allemand une biographie du saint : * *Der heilige Ansgar und die Anfänge des Christentums in den nordischen Ländern* (München, Hueber, 1931, in-8°, VIII-208 pp.). Rédigée dans le style édifiant et un tantinet pompeux, qui souvent caractérise ce genre d'ouvrages, elle a pour sous-titre : « Ein Lebens- und Zeitbild ». Le récit, agréablement illustré, suit pas à pas l'excellente *Vita Anskarii* de Rimbert (cf. *Anal. Boll.*, XLV, 415) et ne s'embarrasse guère de discussions critiques. Le cadre historique, en revanche, est largement décrit.

En vue de faciliter l'étude des sources en langues germaniques qui nous renseignent sur les événements du règne d'Ethelred (978-1017), Miss Margaret ASHDOWN publie ses * *English and Norse Documents relating to the Reign of Ethelred the Unready* (Cambridge, University Press, 1930, XIII-312 pp.). En anglais, c'est le poème sur la bataille de Maldon (connu aussi sous le nom de Mort de Byrhtnoth), et une des recensions de la Chronique anglo-saxonne. En vieux norrois, plusieurs pièces hagiographiques : l'*Óláfsdrápa* (lamentation sur la mort du roi S. Olaf) de Hallfredhr Vandrædhaskáld, les chapitres de l'*Ágrip* (résumé d'histoire ancienne du Nord) qui concernent le même saint, des extraits des trois sagas qui relatent son règne : *Óláfs Saga Tryggvasonar*, *Óláfs Saga Helga*, *Óláfs Saga ins Helga*. Le tout accompagné de traduction et de notes très abondantes, avec Introduction et Index explicatifs des noms de personnes et de lieux.

Le P. Alphonse Žák O. Praem., dont on connaissait le zèle inlassable à illustrer les fastes de son Ordre, est décédé en janvier 1931. Durant plus de quarante années il avait étudié avec une particulière prédilection la carrière, aux aspects si variés, et le culte, universellement répandu, de S. Norbert. Une nouvelle Vie du fondateur, qu'il laissait en manuscrit, est le fruit de ces recherches. Verra-t-elle le jour, nous l'ignorons. En attendant on peut lire une courte esquisse biographique, agrémentée de notes diverses, que l'auteur avait écrite, en 1928, à la requête de l'éditeur des *Kleine historische Monographien* de Vienne : * *Der heilige Norbert. Ein Lebensbild nach der Kirchen- und Profangeschichte entworfen* (Wien, Reinhold, 1930, in-8°, 254 pp., ill.). Le format populaire, la couverture et les bois gravés destinent l'ouvrage au grand public. Mais, tandis que le profane se rebutera peut-être à la vue des listes chronologiques et des remarques critiques dont s'alourdit ce petit livre, les érudits n'iront sans doute pas y chercher ce qui s'adresse à eux. Nous apprenons, dans l'avant-propos, que le pieux écrivain, qui collaborait assidûment aux *Analecta Praemonstratensia*, avait réuni aussi les matériaux d'une histoire générale de l'Ordre norbertin, et son Bulletin. Nous ignorons si le P. Ž., travailleur consciencieux mais isolé, et qui apparaît surtout comme un chroniqueur curieux du détail, pouvait également aborder sans risques les œuvres de large envergure, qui exigent, avec une information judicieusement triée, des dons d'évocation et de synthèse.

Le *Heilige Norbert* porte dans la série des petites monographies historiques de la maison Reinhold les numéros d'ordre 21-22. Voici encore, dans la même collection, trois volumes qui touchent à nos études et dont il suffira de transcrire ici le titre. N° 23 : * *Die Heiligen in der Wüste. Der mittlere Teil der Mönchsgeschichten des Tyrannius Rufinus* (Wien, 1930, 116 pp.) ; n° 25 : BEDA VENERABILIS. *Leben der Aebte des Klosters Wearmouth-Jarrow, übersetzt und herausgegeben von Stephanus Hilpisch O. S. B.* (Wien, 1930, 85 pp.) ; n°s 26-27 : V. O. LUDWIG. *Die Nebelungenstrasse. Kultur im Spiegel der Landschaft* (Wien, 1931, 288 pp.). Il s'agit, dans ce dernier ouvrage, du Danube, de son folklore, de ses légendes. Nous y relevons, en passant, les noms de S. Coloman, de S. Wolfgang, de S. Altman.

La liste des biographes de S. Roch continue de s'allonger. M. l'abbé Maurice BESSODES vient de composer une courte monographie, intitulée : * *Saint Roch, Histoire et Légendes* (Turin, Marietti, 1931, vii-169 pp.). C'est une Vie romancée, avec, en appendice, quelques « notes critiques » (p. 151-68), qui n'apportent aucune nouvelle lumière aux nombreux problèmes de l'histoire de S. Roch.

Le tome IV du * *Life in the Middle Ages* de M. G. G. COULTON complète la série (*Monks Friars and Nuns* : xv-396 pp., Cambridge University Press, 1930, ill.). Nous renvoyons aux remarques faites à propos du premier volume (*Anal. Boll.*, XLVII, 197-98).

Les extraits traduits ici concernent la vie religieuse au moyen âge, dans les ordres monastiques comme dans les ordres mendiants. Au nombre de plus de 120, ils ont été empruntés aux auteurs les plus divers, depuis S. Jérôme jusqu'au B. Thomas More.

Du même auteur, les presses de Cambridge viennent de réimprimer *Ten Medieval Studies* (1930, xv-297 pp.). Sauf le dernier essai, qui date de 1916, ce sont des articles polémiques, parus dans différentes revues, il y a un quart de siècle.

Nous avons signalé en son temps le livre consacré à S. Hugues de Lincoln par un anglican, M. R. M. Woolley (*Anal. Boll.*, XLVII, 196). Il n'existait point de biographie catholique depuis la Vie écrite par un Chartreux et traduite du français, avec une introduction du P. Herbert Thurston, S. I. (1898). M. Joseph CLAYTON comble cette lacune (* *St. Hugh of Lincoln*. London, Burns Oates and Washbourne, 1931, 238 pp.). Tout a été combiné pour rendre la lecture agréable, et l'histoire n'y a rien perdu, car M. C. connaît fort bien la période où se placent les faits et gestes de ce saint si populaire dans l'Angleterre du moyen âge.

On a mis les Vies de saints en pièces de théâtre, en romans, en scénarios de cinéma. C'est un heureux retour à l'ancienne tradition orale que de les adapter, comme l'a fait Miss Vera BARCLAY, à ces récits du soir, autour du feu des camps scouts (**Saints of these Islands*. Londres, Sheed and Ward, 1931, 253 pp. — **Saints by Firelight*. Londres, Sheed and Ward, 1931, 206 pp.). Raconter ainsi simplement, c'est revenir aux temps primitifs, où les gestes des grands hommes d'Église furent souvent narrés dans les longues veillées d'hiver. Ces histoires vraies, composées d'abord pour d'authentiques feux de camp, n'ont rien perdu à cette transformation. Miss B. a d'une part la préoccupation de ne point offenser la vérité historique, et d'un autre côté le rare bonheur de rencontrer un mode d'expression qui rend la vie à des récits un peu figés à force de transcriptions et de remaniements littéraires. Un succès pour l'hagiographie et qui sera poursuivi, espérons-le, en d'autres volumes. Voici les principaux héros des deux opuscules : S. Columba d'Iona, S. Augustin de Cantorbéry, S. Aidan de Lindisfarne avec St^e Hilda de Whitby, S. Cuthbert, S. Benoît Biscop, le vénérable Bède, S. Boniface, S. Swithin, S. Dunstan, le roi Alfred, le petit moine qui survécut aux atrocités du sac de Croyland par les Normands ; dans le second recueil, St^e Élisabeth de Hongrie, St^e Zita, St^e Brigide de Kildare, St^e Marguerite d'Écosse, St^e Geneviève, St^e Perpétue, St^e Claire et St^e Thérèse d'Avila.

Dans **Spicilegium Geometreum* (extrait de *Eos*, t. XXXII, 1929, p. 191-98), M. Jean SAJDAK, l'éditeur des hymnes de Jean Kyriotès Geometra (cf. *Anal. Boll.*, L, 189) restitue à ce poète hagiographe les treize petits poèmes publiés par L. Sternbach sous le nom des

patriarches Méthode et Ignace (*Eos*, t. IV, 1897, p. 154-60). Il en reproduit le texte d'après le manuscrit de Paris, Suppl. grec 690. Ce sont des vers en l'honneur des Cinq Martyrs et de leur chef S. Eustrate (cf. *BHG*. 646), des XL Martyrs de Sébaste, de la conception virginale de Marie et de la mort des apôtres.

Un second article, paru sous le même titre **Spicilegium Geometreum II* (extrait de *Eos*, t. XXXIII, 1931, p. 521-34), est consacré à une série de quatorze épigrammes de Kyriotès, conservée, en deux tronçons, dans le Vaticanus Palat. gr. 367. M. Sajdak en donne une édition qui corrige en maints endroits celle de Sp. Lambros (*Néος Ἑλληνομνήμων*, t. XVI, 1922, p. 44-47) et qu'accompagne un précieux commentaire.

Le * *Saint Ignatius* de M. Christopher HOLLIS (London, Sheed and Ward, 1931, ix-287 pp.), est à la fois une biographie et un essai d'interprétation ou d'explication destiné au public anglais. Certaines considérations subsidiaires auxquelles se livre l'auteur ne seront pas du goût de tout le monde. Pour le fond, de bons travaux existants ont été mis à profit.

Deux Vies de S. François Xavier ont vu le jour en anglais. La première, par Miss Edith Anne ROBERTSON (**Francis Xavier, Knight Errant of the Cross, 1506-1562*. London, Student Christian Movement Press, [1930], 207 pp., 1 pl.) appartient à une série de dix biographies de missionnaires illustres. Les neuf autres volumes concernent des missionnaires protestants. En dépit d'efforts visibles pour rester impartial, et de passages parfois vraiment sympathiques, l'auteur n'a pas su se défendre de certains préjugés. D'où parfois des pages amères contre l'Église catholique, le Pape, S. Ignace de Loyola ; d'où un portrait de S. François Xavier qu'on a volontairement rendu le moins catholique et le moins jésuite possible. Un chapitre entier s'attache à démontrer que le saint n'appartint jamais de cœur à la Compagnie de Jésus, et se refusa à être un fils spirituel du fondateur : l'histoire véridique sait pourtant qu'il les a tendrement aimés. Bref, une œuvre de parti, qui fait du grand apôtre le messager d'un christianisme mutilé.

Toute autre est l'impression qu'on retire du livre de Miss Margaret YEO (**St. Francis Xavier, Apostle of the East*. London, Sheed and Ward, 1931, viii-325 pp., 1 carte). Avec un beau talent de narration et de description, qui s'était affirmé dans d'autres œuvres, de pure imagination celles-là, Miss YEO a mis en œuvre les éléments fournis par la correspondance du saint, qui est abondamment citée.

D'après les meilleurs travaux existants, le Rev. William REANY a composé une Vie de S. Pierre Canisius (**A Champion of the Church, St. Peter Canisius, S.J.* Dublin, Browne and Nolan, 1931, 206 pp., ill.). Elle fera connaître au public de langue anglaise l'apôtre de la Germanie.

Le troisième volume du **Lexikon für Theologie und Kirche*, publié par Mgr BUCHBERGER (Freiburg i. Br., Herder, 1931), commence à *Colorbasus* et se termine sur *Filioque*. L'érudition qui a été condensée dans ces 1040 colonnes, est, comme dans les tomes précédents, de la meilleure qualité ; pour les notices qui se rapportent à nos études, elle se recommande parfois de la signature d'éminents spécialistes. Un regret : pourquoi certains collaborateurs ont-ils pris l'habitude de renvoyer à notre *Bibliotheca hagiographica latina* en mentionnant à côté du sigle *BHL* un chiffre qui indique non un texte mais une page de ce répertoire ? Voilà qui va causer bien des confusions. Il y a des lacunes ; celle-ci, par ex. : S. Euthyme l'Hagiorite († 1028) méritait à coup sûr une place auprès des nombreux personnages de ce nom (cf. *Anal. Boll.*, XXXVI-XXXVII, 8). Parmi les rares erreurs typographiques : col. 628 lire *Scarapsus* au lieu de *Scarapeus*. Enfin, une superfluité : sur *St^e Germaine Cousin*, on ne cherchera guère de précisions historiques dans l'aimable « jeu » d'Henri Ghéon, *La bergère au pays des loups* (col. 65).

Le P. Benoît ZIMMERMAN, auquel nous devons déjà tant d'excellents travaux sur l'Ordre des Carmes, vient d'éditer le mémoire que le maître général Pierre Terrasse rédigea au cours de la visite canonique qu'il fit en France, en Angleterre, en Belgique, en Allemagne, en Italie, pendant les années 1503-1511 (*Acta Petri Terrasse*, Romae, 1931, 80 pp.). Ces notes administratives, toujours brèves et hâtivement écrites, sont fort utiles pour l'historien. Elles permettent de se rendre compte d'une manière concrète et précise de l'état de l'ordre à la veille de la réforme. Un index des noms de personnes et des maisons facilite la consultation d'un texte rempli de renseignements biographiques et topographiques.

* *Campinia sacra* est le titre d'une série de monographies, consacrées par M. Floris PRIMS à l'histoire des anciennes fondations religieuses de cette région de la Belgique septentrionale, appelée en flamand Kempen, qui s'étend au Nord de la Dyle et du Démer sur les provinces d'Anvers et du Limbourg. La publication, preuve nouvelle du zèle entreprenant qui anime l'archiviste anversoïse, comptera quatorze fascicules. A ce jour, deux ont paru : I. *Arendonk - Sint Agnetendal*, et II. *Grobbendonk - Ten Troon* (Antwerpen « Veritas », 1931 et 1932, 2 vol. in-8°, 84 et 132 pp., illustr.). Ces petits ouvrages, bien documentés, trouveront bon accueil auprès du public. Si les grandes abbayes de l'Ordre de Prémontré, Tongerlo, Averbode, Postel, sont connues de tous, quelques autres monastères campinois, d'un renom moindre, méritaient d'être sauvés d'un injuste oubli. Sint-Agnetendal à Arendonk, situé à environ deux lieues de la ville de Turnhout, est un couvent de sœurs Franciscaines. Le prieuré de Notre-Dame « Ten Troon » à Grobbendonk, (canton d'Herenthals), fut fondé au début du xv^e siècle, par des chanoines augustins de la

congrégation de Windesheim ; très florissant autrefois, comme en témoigne le *Chronicon Throno-Martinianum* de Bosmans, il n'en reste plus aujourd'hui que des ruines éparses.

M. Olivier LEROY avait naguère réuni en volume des notes sur *La lévitation*. En une brochure beaucoup plus mince, il nous présente des réflexions et des recherches sur des cas où le corps humain aurait résisté à l'action du feu (* *Les Hommes Salamandres*. Paris, Desclée, De Brouwer [1931], 93 pp. = *Questions disputées*). Un certain nombre d'exemples sont empruntés à des Vies de saints. Le relevé de M.L. ne prétend pas être complet, et même il est loin d'être abondant. Trop souvent, d'ailleurs, l'auteur se réfère à des éditions périmées. On trouvera pourtant, dans ces pages rapides, des renseignements curieux. Le P. Herbert THURSTON, S. I., a repris et complété la documentation de M. Leroy, en une série d'articles intitulés *Human Salamanders* (dans *The Month*, t. CLIX, 1932, pp. 144 et suiv.)

Dans une étude sur le culte des saints, le P. Delehaye s'est exprimé en ces termes au sujet des reliques : « L'histoire du culte des reliques à travers les âges n'a pas été écrite. *Histoire longue, compliquée, et, on peut bien le dire, affligeante et pleine d'enseignements*. Elle nous apprendrait comment les élans d'une dévotion ardente mais indiscrete, plus encore que les révolutions, ont fini par dissiper un trésor des plus précieux que l'antiquité nous avait légué » (*Sanctus*, 1927, p. 196). Les mots que nous venons de souligner ont été imprimés sur la bande d'une *Courte histoire des reliques*, récemment lancée par la collection *Christianisme*. La citation, suivie des noms et qualités du P. Delehaye, tend à faire croire qu'elle exprime le jugement porté par le « président de la Société des Bollandistes » sur cette nouvelle publication de la maison Rieder. Il nous paraît complètement superflu de protester contre ce stratagème. Nous admirons seulement que l'éditeur et le directeur de la collection se soient oubliés à donner une pareille preuve du dessein qui les anime et de la probité scientifique qu'ils y apportent.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

- ANDERSON (Andrew Runni). *Alexander's Gate, Gog and Magog, and the Inclosed Nations*. Cambridge, 1932, in-8°, viii-117 pp. (= *Monographs of the Mediaeval Academy of America*, 5).
- Antonianum. Annus VI, fasc. 3. S. Antonio Patavino recurrente eius beatae mortis VII centenario dicatum. Roma, 1931, in-8°, illustrations.
- BALDE (Jean). *Les Dames de la Miséricorde*. Paris, Grasset, 1932, in-8°, 258 pp. (= *Collection « Les grands Ordres monastiques »*, XIII).
- BARDENHEWER (Otto). *Geschichte der altkirchlichen Literatur*. V Band. Freiburg i. Br., Herder, 1932, in-8°, xi-423 pp.
- BARNICKEL (J. B.). *Clavius. Welt-Einheitskalender*. Heft 1 : *Feste Ostern*. Bamberg, J. M. Reindl, 1932, in-8°, 128 pp.
- BREMOND (Henri). *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours*. T. IX : *La vie chrétienne sous l'ancien régime*. Paris, Bloud et Gay, 1932, in-8°, iii-395 pp., illustrations.
- BUTLER (Alban). *The lives of the Saints*. New edited by Herbert THURSTON and Donald ATTWATER. Vol. VII. July. London, Burns Oates and Washbourne, 1932, in-8°, xix-457 pp.
- CAMM (Bede). *Nine Martyr Monks. The Lives of the English Benedictine Martyrs beatified in 1929*. London, Burns Oates and Washbourne, 1931, in-8°, xv-356 pp., illustrations.
- Concilium Tridentinum. Diariorum actorum epistularum tractatum nova collectio*. Edidit Societas Goerresiana. Tomus tertius, diariorum pars tertia, volumen prius. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1931, in-4°, viii-762 pp.
- CONIGLIONE (Matteo Ang.) O.P. *Il B. Giovanni Liccio da Caccamo*. Palermo, G. Lugaro, s. a. ; in-8°, 22 pp.
- DAL -GAL (G.). *Nuova luce d'Italia. Il santo di Padova nella storia*. Roma, Scuola tip. Pio X, 1932, in-8°, xvi-324 pp., portrait.
- Doctoris seraphici S. Bonaventurae Prolegomena ad sacram theologiam ex operibus eius collecta*. Edidit Thaddaeus SOIRON O.F.M. Bonn, P. Hanstein, 1932, in-8°, 32 pp. (= *Florilegium patristicum tam veteris quam medii aevi auctores complectens*, fasc. XXX).
- DÖLGER (Franz Joseph). *Antike und Christentum. Kultur- und Religionsgeschichtliche Studien*. Bd. III, H. 1-2. Münster i. W., Aschendorff, 1932, in-8°, p. 1-152, 10 planches.
- DRESSAIRE (Léopold). *Jérusalem à travers les siècles*. Histoire, archéologie, sanctuaires. Paris, Bonne Presse, 1931, in-8°, 544 pp., illustrations, carte.
- DUKE (John A.). *The Columban Church*. Oxford, University Press, 1932, in-8°, xii-200 pp.
- FACCHINETTI (Vittorino) O.F.M. *Saint Pascal Baylon, Franciscain. Le saint de l'Eucharistie*. Traduit de l'italien par le P. Barthélemy HÉROUX O.F.M. Montréal, Librairie St-François, 1928, in-8°, xxviii-90 pp. (= *Collection « Pax et Bonum »*).

- FERRARO (BALDASSARRE). *Il culto, la chiesa parrocchiale, e le reliquie dei santi martiri Ciro e Giovanni, principali protettori della città di Vico Equense*. Sorrento, 1931, in-8°, 128 pp.
- FOUCHET (Maurice). *Notes sur l'Afghanistan*. Œuvre posthume. Paris, Maisonneuve, 1931, in-8°, 228 pp.
- FOURNIER (Paul) - LE BRAS (Gabriel). *Histoire des collections canoniques en Occident depuis les fausses décrétales jusqu'au décret de Gratien*. t. II. Paris, Recueil Sirey, 1932, in-8°, 386 pp.
- FRÉDÉRIC DE GHYVELDE O.F.M. *Vie de Saint Antoine de Padoue*. 2^e éd. Montréal, Librairie St-François, 1931, in-8, viii-245 pp., illustrations. (= *Collection « Pax et Bonum »*).
- GARDNER-SMITH (P.). *The Church in the Roman Empire*. Cambridge, University Press, 1932, in-8°, x-114 pp. (= *The Christian Religion; its Origin and Progress*, II, 1).
- GORCE (Maxime). *Le Rosaire et ses antécédents historiques, d'après le manuscrit 12483 fonds français de la Bibliothèque Nationale*. Paris, A. Picard, 1931, in-8°, 117 pp.
- GOVER (J. E. B.) - MAWER (A.) - STENTON (F. M.). *The Place Names of Devon*. Cambridge, 1931-32, 2 vol. in-8°, lx-xiv-754 pp., cartes. (= *English Place-Name Society*, VIII, IX).
- GOYAU (Georges). *Les Prêtres des Missions étrangères*. Paris, B. Grasset, 1932, in-8°, 287 pp. (= *Collection « Les grands Ordres monastiques et Instituts religieux »*, XII.)
- GRABMANN (Martin). *Der hl. Albert der Grosse. Ein wissenschaftliches Charakterbild*. München, M. Hueber, 1932, in-8°, 30 pp., portrait.
- GRUSS (J.). *Die Heiligen des Elsasses*. Colmar, Éditions « Alsatia », 1931, in-8° 347 pp., illustrations.
- GUDIOL I CUNILL (Josep). *Nocions d'arqueologia sagrada catalana*. 2^e éd. T. I. Barcelona, J. Porté, s. a., in-8°, 350 pp., illustrations.
- GUIBERT (Josephus DE) S.I. *Documenta ecclesiastica christianae perfectionis studium spectantia*. Romae, Universitas Gregoriana, 1931, in-8°, xv-562 pp.
- HARPSFIELD (Nicholas). *The Life and Death of Sir Thomas Moore, knight, sometimes Lord high Chancellor of England*. Edited by Elsie VAUGHAN HITCHCOCK. London, Humphrey Milford, 1932, in-8°, ccxxx-398 pp., illustrations (= *Early English Text Society*, 181).
- HENRION (Albina). *Sainte Claire d'Assise, la coopératrice de saint François*. Traduit de l'italien par le R. P. Barthélemy HÉROUX O.F.M. Montréal, Librairie St-François, 1929, in-8°, xiii-102 pp. (= *Coll. « Pax et Bonum »*).
- JONES (Leslie Webber). *The Script of Cologne, from Hildebald to Hermann*. Cambridge, The Mediaeval Academy of America, 1932, in-4°, xi-98 pp., 101 planches (= *The Mediaeval Academy of America*, Publication 10).
- JOURDA (Pierre). *Une princesse de la Renaissance. Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre (1492-1549)*. Paris, Desclée-De Brouwer, s. a., in-8° 288 pp., portrait. (= *Temps et Visages*).
- KOPP (Clemens). *Glaube und Sakramente der Koptischen Kirche*. Roma, 1932, in-8°, 220 pp. (= *Orientalia christiana*, XXV, 1.)
- LA MONTE (John L.). *Feudal Monarchy in the Latin Kingdom of Jerusalem 1100*

- to 1291. Cambridge, 1932, in-8°, xxviii-293 pp. (= *Monographs of the Mediaeval Academy of America*, 4).
- LETTS (Winifred M.). *Saint Patrick, the Travelling Man. The Story of his Life and Wanderings*. London, I. Nicholson, 1932, in-8°, 128 pp., illustrations.
- LHANDE (Pierre). *La France rayonnante. Argentine, Chili, Uruguay*. Paris, Beauchesne, 1931, in-8°, 143 pp., illustrations.
- Louis de Blois. *Sa vie et ses traités ascétiques*, par les Bénédictins de Saint-Paul-d'Oosterhout. T. II. Abbaye de Maredsous, 1932, in-8°, 221 pp. (= *Collection « Pax »*, 25).
- LUGANO (P.). O.S.B. *La visita alle sacre stazioni romane per la Quaresima e l'ottava di Pasqua*. Città del Vaticano, Libreria Vaticana, 1932, in-12, 151 pp.
- MAHR (Adolf). *Christian Art in Ancient Ireland. Selected objects illustrated and described*. Vol. I. Dublin, The Stationery Office of Saorstát Eireann, 1932, in-fol. xxvii pp., 80 planches.
- MARTIN-CHABOT (Eugène). *La chanson de la croisade albigeoise*. Éditée et traduite du provençal. T. I. Paris, H. Champion, 1931, in-8°, xxvi-304 pp., carte. (= *Les classiques de l'histoire de France au moyen âge*. 13).
- MARY OF THE INCARNATION BYRNE. *The Tradition of the Nun in Mediaeval England*. A Dissertation. Washington, The Catholic University of America, 1932, in-8°, xxxv-235 pp.
- MASSANGE DE COLLOMBS (H.). *Inventaire des objets d'art et antiquité conservés dans les églises, chapelles, et presbytères du canton de St-Vith*. Tongres, G. Michiels-Broeders, 1931, in-8°, 148 pp., 37 planches.
- MOLITOR (Raphael) O.S.B. *Aus der Rechtsgeschichte benediktinischer Verbände. Untersuchungen und Skizzen*. 2. Band. Münster i. West., Aschendorff, 1932, in-8°, 688 pp.
- MONCEAUX (Paul). *Saint Jérôme. Sa jeunesse, l'étudiant, l'ermitte*. Paris, B. Grasset, 1932, in-8°, xxiii-240 pp. (= *Collection « La Vie chrétienne »*, 7).
- O'BOYLE (James). *Life of St. Malachy, Patron Saint of Down and Connor*. Belfast, P. Quinn, 1931, in-8°, 199 pp., frontispice.
- PEERS (E. Allison). *St. John of the Cross*. Cambridge, University Press, 1932, in-8°, 75 pp.
- ROSA (ITALO). *Il B. Giordano Forzatè, abate e priore di San Benedetto in Padova (1158-1248)*. Padova, 1932, in-8°, xvi-130 pp., (= *Scritti monastici*, 14).
- ROST (KURT). *Die Historia Pontificum Romanorum aus Zwettl*. Greifswald, 1932, L. Bamberg, in-8°, 180 pp. (= *Greifswalder Abhandlungen zur Geschichte des Mittelalters*, 2).
- SCHEEBEN (Heribert C.) - WALZ (Ange) O.P. *Iconographia Albertina. Saint Albert le Grand dans l'art*. Freiburg i. Br., Herder, 1932, in-4°, 58 pp., 87 fig.
- SCHOLZ (Richard). *Marsilius von Padua Defensor pacis*. Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1932, in-8°, lxxxix-300 pp. (= *Fontes iuris germanici antiqui in usum scholarum*, fasc. 1.)
- SHELDON (Gilbert). *The Transition from Roman Britain to Christian England*. A. D. 368-664. London, Macmillan, 1932, in-8°, xxiii-219 pp.
- SILVESTRI (Cipriano M.) O.F.M. *Le héraut du grand roi* (Conférence). Traduit de l'italien par le P. Barthélemy HÉROUX, Montréal, Librairie St-François, 1929, in-8°, 83 pp. (= *Collection « Pax et Bonum »*).

- STURLASON (Snorre). *Heimskringla or the Lives of the Norse Kings*. Translated into English by A. H. SMITH. Cambridge, W. Heffer, 1932, in-8°, xxxviii-770 pp., illustrations.
- TEIXEIRA (F. Gomes). *Santo Antonio de Lisboa (História, tradição e lenda)*. Lisboa, A. M. Teixeira, 1931, in-8°, xv-280 pp., illustrations.
- THIBAUT (Raymond) O.S.B. *Ames saintes du grand siècle. Abbesses et religieuses de Faremoutiers*. Abbaye de Maredsous, 1932, in-8°, 128 pp. (Collection « Pax », 34).
- TOMMASINI (Anselmo M.) O.F.M. *I Santi irlandesi in Italia*. Milano, Soc. ed. « Vita e Pensiero », 1932, in-8°, 443 pp.
- TROCHU (Francis). *L'admirable vie du Curé d'Ars*. Paris, E. Vitte, 1932, in-8°, 238 pp., illustrations.
- VÉLEZ (Pedro M.). *Observaciones al libro de Aubrey F. G. Bell sobre Fray Luis de León*. El Escorial, 1931, in-8°, 356 pp.
-

INDEX SANCTORUM

- Abbanus erem. 202.
 Adurhormiz m. 174.
 Aedesius m. 40.
 Agapitus m. Praeneste 158.
 Agapitus. *Vid.* Felicissimus.
 Agatha v. m. 378.
 Agnes v. m. 156.
 Ailbeus ep. Imlacensis **139-146**.
 Albanus m. 461.
 Albertus et Briccius mm. 175.
 Aldebrandus ep. Forosempro-
 niensis 404.
 Alexander m. 185.
 Alta 409.
 Amantius presb. Tiferni 316.
 Ambrosius ep. 163, 375.
 Amandus ep. Traiectensis 134.
 Anahid v. m. 174.
 Andreas ap. 7, 11, 12, 13.
 Anscharius ep. Hammaburgen-
 sis 463.
 Anselmus ep. Cantuariensis 229.
 Anselmus ep. Lucensis 185.
 Anthimus presb. m. 223.
 Antonius Patavinus 176.
 Aristaces, Vrthanes, Iusik, Gre-
 gorius et Daniel 20-25.
 Athgein *al.* Cobmac 423.
 Augustinus ep. Hipponensis 166,
 224, 397.

 Barlaam m. Antiochiae 281.
 Barnabas ap. 153.
 Basilius ep. Caesariensis 70, 152.
 Bassus cultus Niciae **295-310**.
 Bavo conf. Gandavi 130.
 Benignus ep. Ardmachanus 418.
 Bernardinus Senensis 435.
 Bernardus ab. Clarevall. **83-122**,
 420, 452.
 Bertrandus patriarcha Aquileien-
 sis 211.
 Birgitta Suecica 231, 434.

 Brandanus ab. Clonfertensis 417,
 419.
 Brigida v. Kildariae 441, 446.

 Cadocus ab. 416.
 Caecilia v. m. 157, 223, 377.
 Caelestinus I p. 146.
 Caelestinus V p. 431.
 Cailin ep. in Hibernia 422.
 Callistus p. 378.
 Castulus m. 409.
 Catharina v. m. Alexandr. 449.
 Catharina Senensis 231.
 Charitine v. p. 383.
 Cirycus m. 381.
 Clara v. 428.
 Colomannus m. 409.
 Columbanus ab. Hiensis 441, 448.
 Commodus m. **147-151**.
 Conon m. 383.
 Corona m. 409.
 Cosmas et Damianus mm. 70, 378.
 Cuthbertus Mayne m. 233.
 Cyprianus ep. Carthaginiensis
 155, 378.
 Cyrillus ep. Hierosolymitanus 30.

 Daniel stylita 18.
 Dominicus 153, 449.

 Eberhardus 409.
 Ebreghislaus ep. Coloniensis 184.
 Edigna v. recl. 409.
 Edmundus rex m. 423.
 Einbeth v. 409.
 Elfoddwg ep. 415.
 Eligius ep. Noviomensis 404.
 Elisabeth landgr. Thuringiae 188.
 Epiphanius ep. Constantiae 47.
 Ephraem Syrus 362.
 Erasmus m. 409.
 Erminus ep. et ab. Lobiensis 132.
 Euphemia v. m. Chalcedone 378.

- Eusebia abb. Hammaticensis 135
 Eusebius m. Afer 160.
 Eustathius m. 53.
 Eustathius ep. Antiochensis 283.
 Euthymius Hagiorita 365, 366,
 368, 370, 467.
 Expeditus m. 409.

 Felicissimus et Agapitus mm.
 184.
 Floridus ep. Tifern. 316.
 Foillanus m. Fossis 132.
 Francisca Romana 214.
 Franciscus Assisiensis 194, 228,
 428, 449.
 Franciscus Xaverius 466.
 Frumentius ep. in Aethiopia 40.

 Gaiana et soc. v. m. 44, 45, 48.
 Gaudiosus ep. Salernitanus 389.
 Georgius m. 51, 450.
 Georgius Hagiorita 359, 364,
 370.
 Germanus ep. Autisiod. 285.
 Godeberta v. Novioduni 404.
 Gomidas m. 222.
 Gregorius I p. 410, 419.
 Gregorius VII p. 193.
 Gregorius Illuminator ep. Magnae
 Armeniae 8, 19, 20, 21, 24, 25,
 45, 46.
 Gregorius ep. m. *Vid.* Aristaces.
 Gudula v. 128, 129.

 Helena imperatrix 48.
 Henricus Suso 433.
 Hermes m. 386.
 Hesychius m. Antiochiae 281.
 Hieronymus presb. 32, 165, 433.
 Hildevora, Vihila, Theogenes mm.
 380.
 Hippolytus presb. 47.
 Hripsime. *Vid.* Gaiana.
 Hucbertus ep. Leodiensis 85, 86.
 Hugo ep. Lincolniensis 465.

 Iacobus Maior ap. 145.
 Iesus Christus.— Crux 51. — SS.
 Eucharistia 409. — Imago Lu-
 censis 176. — Tunica 12, 51.
 Ignatius de Loyola 232, 466.
 Ingenuinus ep. Sabionensis 184.
 Iohannes ap. 147, 153, 449.
 Iohannes de Brébeuf et socii
 mm. Canadenses 233.
 Iohannes Chrysostomus ep. 270,
 271, 277, 301, 362.
 Iohannes Hagiorita 364, 366, 368,
 370.
 Iohannes Ogilvie m. 233.
 Iohannes Roberts m. 233.
 Iohannes Southworth m. 233.
 Iordanus mag. gen. Ord. Praed.
 212.
 Isaac ep. Ninive 167.
 Iudas (*al.* Thaddaeus) ap. 11, 409.
 Iulianus m. cultus Arimini **311-**
345.
 Iulius I p. 392.

 Kevernus *al.* Kiaranus ab. in
 Clonmacnois 195.

 Leo I p. 169, 391.
 Leonardus conf. Nobiliac. 409.
 Lucas ev. 153.
 Lucia v. m. Syracusis 378.
 Ludovicus IX rex 148.
 Ludovicus ep. Tolosanus 428,
 449.

 Malachias ep. Ardmachanus 420.
 Mamas (*al.* Mammes) m. Caesa-
 reae Cappad. 383.
 Mansuetus ep. Tullensis 146.
 Marcus ev. 153, 156.
 Margarita v. m. Antiochiae 449.
 Maria Crescentia Höss 234.
 Maria Deipara 147, 378, 409.
 Maria Magdalena 449.
 Martinus I p. 385, 397.
 Martinus ep. Turon. 165, 198,
284-294, 378, 385, 406.
 Martyres Canadenses S. I. 233.
 Maštötz *al.* Mesrop doctor Armen.
 37, 38.

- Matthaëus ap. 13.
 Matthias ap. 153.
 Maximus conf. 57, 163.
 Menas m. in Aegypto 180, 378.
 Michael Carcano 435.
 Moling *al.* Dairchellus ep. in Hibernia 445.

 Nantowinus m. 409.
 Neophytus m. 439.
 Nicolaus ep. Myrensis 176, 228.
 Nino quae et Theognosta v. in Hiberia 7, 10, 12, 44, 45, 48, 50-54.
 Norbertus ep. Magdeburgensis 464.

 Olavus rex Norvegiae 463.
 Otto ep. Babenbergensis 428.

 Pancratius m. 409.
 Paternianus ep. Fanensis 224.
 Patricius ep. ap. Hiberniae 146, 199, 226, **346-357**, 418, 419, 429, 441, 447, 449, 452.
 Paulus ap. 147, 153, 448.
 Paulus a Cruce 234.
 Perranus. *Vid.* Kevernus.
 Petrus ap. 146, 378, 448, 462.
 Petrus Canisius 466.
 Petrus Damianus 192.
 Petrus Veronensis m. 153.
 Pinnosa S. Ursulae socia 183.
 Porphyrius ep. Gazensis 31.
 Petrus Hiberus ep. Maiumensis 54-58.
 Pudentiana 378.

 Quirinus m. 409.

 Rasso *al.* Ratho 409.
 Remaclus Traiectensis 135.
 Ricardus ep. Andriae. 206.
 Rictrudis abb. 133, 135.
 Robertus Bellarminus 232.
 Rochus conf. 464.
 Romanus m. Antiochiae **241-283**.
 Romanus Melodus 161.
 Romanus neomartyr 391.
 Ronanus ab. 444.

 Savinianus m. 460.
 Sebalduſ erem. Norimberg. 409.
 Seraphim neomartyr 218.
 Silvester p. 47, 378, 385.
 Simon Zelotes ap. 11.
 Speusippus, Eleusippus, Melaſippus et soc. mm. 51.
 Stanislaus Kostka 231.
 Stephana Quinzani 216.
 Stephanus protom. 221.
 Symphorianus m. Augustoduni 195.

 Thecla v. m. 167, 382.
 Theodorus Studita 70, 71.
 Theognosta. *Vid.* Nino.
 Theophanes conf. in Sigriana 44.
 Theophylactus ep. Nicomediae **67-82**.
 Thomas ep. Cantuar. m. 204, 432, 457.
 Thomas Aquinas 154.
 Tiridatus rex Armenorum 45, 46.
 Trypho et Respicius mm. 300.
 Tutgualus ep. Trecorensis 197.
 Tychicus disc. S. Pauli ap. 439.

 Ursula et soc. mm. 181.
 Ursmarus ep. ab. Lobiensis 132, 134.
 Utto abb. in Bavaria 409.

 Valentinus m. 378, 409.
 Valerianus m. Foroliv. 157.
 Vardan et soc. mm. 174.
 Vincentius a Paulo 206.
 Vrthanes. *Vid.* Aristaces.

 Waldburgis abb. Heidenheimensis 189, 414.
 Warbeth v. 409.
 Wendelinus conf. 409.
 Wido ab. Pomposianus 404.
 Wilbeth v. 409.
 Wilgefortis *al.* Kummernis 409.
 Wolfsindis v. m. 409.
 Wolfkangus ep. Ratispon. 409.

INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt.

- ACHELIS, Katakombenbilder in Catania 383.
 AIGRAIN, Liturgia 219.
 AKINIAN, Das Skevra-Evangeliar 231.
 ALBERTINI, Inscription de Tigzirt 160.
 ALLEN, Writings of Richard Rolle 432.
 Analecta Hibernica 440.
 ANDRIEU, Les Ordines Romani 375.
 Archiv für elsässische Kirchengeschichte 187.
 ARON, B. Jourdain de Saxe 212.
 ASTING, Die Heiligkeit im Urchristentum 220.
 ASHDOWN, English and Norse Documents 463.
 AZAÏS et CHAMBARD, Recherches archéologiques en Éthiopie 424.
- BARCLAY, Saints of these Islands; Saints by Firelight 465.
 BARDY, L'Afrique chrétienne 234.
 BASSI, S. Agostino 161.
 BAUERREISS, Pie Jesu 408.
 BAUMSTARK, Missale Romanum 461.
 BAYNES, Constantine the Great 378.
 BEADCOCK, The History of the Creeds 461.
 BEESON, Lupus of Ferrières 197.
 BÉMONT, Simon de Montfort 207.
 BERGIN, Tri Bior-Ghaoithe an Bháis 448.
 BERTHEM-BONTOUX, Sainte Françoise Romaine 214.
 BESSODES, S. Roch 464.
- BIHLMAYER, Kirchengeschichte 461.
 BISCHOFF, Die Nonne von Heidenheim 414.
 BORENIUS St. Thomas Becket in Art 457.
 BORGOGELLI OTTAVIANI, S. Paternianus 224.
 BRAUN, Das christliche Altargerät 388.
 BRIEMLE, Unsere Heiligen 228.
 BROWN, Thomas Becket 204.
 BRUNNER, Rechtsgeschichte 462.
 BUCHBERGER, Lexikon für Theologie und Kirche 467.
 BUCKLER, Harúnu'l Rashid 410.
- CABROL, Les livres de la liturgie latine 219.
 CAMM, Moine et Martyr 233.
 CAMMELLI, Romano il Melode 161.
 CANGIANO, L. Adventus S. Nicolai in Beneventum 228.
 CANTARELLA, S. Massimo Confessore 161.
 CASTEL, Saint Augustin 224.
 CLAYTON, St. Hugh of Lincoln 465.
 COLLIJN, Acta et processus beate Birgitte 434; Birgittinska Gestalter 434.
 CONCANNON, White Horsemen 233.
 COULTON, Life in the Middle Ages 464; Ten Medieval Studies 415.
 CURTAYNE, Saint Catherine of Siena 231.
- DAHLMANN-WAITZ, Quellenkunde 404.

- DAVIDS, De Orosio et S. Augustino 164.
 DELEHAYE, « In Britannia » 461.
 DIEDERICH, Vergil in St. Ambrose 163.
 DOBLE, Saint Symphorian ; Saint Perran ; The Parishes 195.
 DÖLGER, Corpus der griechischen Urkunden 390.
 DUINE, Sources pour l'histoire de la Bretagne 227.
 EHRHARD, Die Kirche der Märtyrer 372.
 FACCHINETTI, S. Bernardino di Siena 435.
 FERGNANI, Il Sepolcro di S. Stefano 221.
 FESTA, Teodoreto 161.
 Festschrift Albert Brackmann 183.
 FINSTERWALDER, Die Canones Theodori Cantuariensis 416.
 FISCHER (G.) Eckhart, Tauler und Seuse 433.
 FISCHER, (P.) Die französische Uebersetzung des Pseudo-Turpin 412.
 FOGELKLOU-LOEHR, Die heilige Birgitta 231.
 Forschungen J. Ficker dargebracht 383.
 FOUQUERAY - DE BECDELIÈVRE, Martyrs du Canada 233.
 FRASER - GROSJEAN - O'KEEFFE, Irish Texts 443.
 FRERE, Early Roman Liturgy, I. 375.
 GAËTAN DU S. NOM DE MARIE, St Paul de la Croix 234.
 GATZ, M. Kreszentia Höss 234.
 GETTY, North Africans 163.
 GOODWIN, St. Edmundsbury 423.
 GOUGAUD, Les surnuméraires de l'émigration Scottique ; Anciennes coutumes claustrales 199 ; Le culte de St Patrice 226.
 GRAHAM, The Great Schism 231.
 GREARY, Innocent III's De contemptu mundi 448.
 GUERRINI, B. Stefana Quinzani 216.
 HATDZOUNI, Katolikosakan ên-troutiun 222.
 HAEMEL, Eine neue Pseudoturpin-Hypothese 412.
 HAMMERICH, Visiones Georgii 429.
 HERZOG, Die Wunderheilungen von Epidauros 374.
 HODGSON, Rolle's Psalter 230.
 HOFMEISTER, Otto von Bamberg 428.
 HOLLIS, Saint Ignatius 466.
 HUYSMANS, Wazo van Luik, 427.
 HYNES, St. Caillin 422.
 Elsass-Lothringisches Jahrbuch 187.
 DE JERPHANION, La voix des monuments ; Mélanges d'archéologie anatolienne ; Histoires de S. Basile 152.
 IÉZÉKIEL, 'Ο προφήτης 'Ιεζεκιήλ ; 'Ακολ. τοῦ ἁγ. Σεραφείμ 128.
 Journal of the Antiquarian Association of the British Isles 227.
 JOYNT, Tromdahm Guaire 443.
 KAMMERER, Petra et la Nabatène 226.
 KELLNER, Der hl. Agapitus 158
 KLEINSCHMIDT, Antonius von Padua, 176.
 KOLB, Ignatius von Loyola 232.
 KRIS, Altbayerische Gnadenstätten 408.
 LAMPRECHT, Johannes Ogilvie 233.
 LANZONI, Passio S. Christophori 224.

- Leaves of History 417.
 LEROY, Hommes Salamandres 468.
 LEVY-RABEL, Index Interpolationum 462.
 LEVASTI, Sant' Anselmo 229.
 LOTHER, Realismus und Symbolismus 384.
 LUDWIG, Die Niebelungenstrasse 464.
 LUIO, La leggenda del Volto Santo 176.

 MACKENNA, Philip Bocht O'Huiginn 448.
 MACNEILL, Registrum de Kilmainham 440.
 MAKHAIRAS, The Sweet Land of Cyprus 438.
 MÂLE, L'art religieux après le Concile de Trente 457.
 MANITIUS, Lateinische Literatur des Mittelalters 190.
 MEISEN, Nikolauskult 176.
 MENEGATTI, Apis argumentosa 223.
 MERCATI, Celestino V 431.
 MESSINA, Der Ursprung der Magier 173.
 METZLER, Joannes Arnoldi 454.
 MICHAËLSSON, Le nom d'Agnès 156.
 MIRRA, Vita e culto di S. Antimo 223.
 Miscellanea Agostiniana 397.
 Mittelalterliche Bibliothekskataloge Deutschlands 405.
 MOCHI ONORY, Data del passaggio del « Castrum Felicitatis » 175.
 MONTEBAUR, Bibliothek St. Eucharis-Matthias zu Trier 405.
 MONTICELLI, Italia religiosa 463.
 Monumenta Asiae Minoris antiqua 381.
 MORIN, Martyrs goths 380.
 Mother Mary Veronica 235.

 NERI, San Roberto Bellarmino 232.

 Ó DONNCHADHA, Leabhar Cloinne Aodha Buidhe 440.
 O'KEEFFE, Buile Shuibhne 443.
 OLRIK-RÆDER, Saxonis Gesta Danorum 426.
 OPPENHEIM, Der heilige Ansgar 463.
 Ó RÁGHALLAIGH, Duinta Eoghain Ruaidh Mhic An Bhaird 452.

 PASINI, S. Valeriano di Forlì 157.
 PASTOR (von), Geschichte der Päpste 455.
 PRIMIS, Campinia Sacra 467.
 DE PUNIER, Le Pontifical romain 375.
 PURDIE, Blessed John Southworth. 233.

 RAND, The Manuscripts of Tours 197.
 REANY, St. Peter Canisius, 466.
 RICCI, Mille santi nell' arte 403.
 RICHERMOZ, Le diocèse de Tarentaise 462.
 RIDDLE, The Martyrs 155.
 RIPPL, Alttschechisches Leben des hl. Franciscus 229.
 ROBERTSON, Francis Xaver 466.
 ROUËT DE JOURNAL-DUTILLEUL, Enchiridion asceticum 166.
 RUCKER, Studien zum Concilium Ephesinum 167.
 RUSSEL, Anglo-Norman Writers; Master Elias of Dereham 431.
 RÜTTIGERS, Das Buch der Gottesfreunde 220.
 RYAN, Irish Monasticism 199.

 SABATIER, Le « Speculum Perfectionis » 194.
 SAJDAK, Johannes Kyriotes Geometra 189, 465.
 SALLOCH, Hermann von Metz 187.
 SAROUKHAN, Un Martyr Arménien 222.

- SAVIO, *Antichi vescovi d' Italia* 389.
- SCHMITT, S. *Anselmi de Incarnatione Verbi Liber ; Proslogion* 229-230.
- SCHNÜRER, *Kirche und Kultur im Mittelalter* 430.
- SCHURHAMMER, *Quellen zur Geschichte Portugiesisch Asiens* 453.
- SCHWARTZ, *Concilium Chalcedonense* 169, 391.
- SEVESI, *Un sermone del B. Michele Carcano* 435.
- SEYMOUR, *Visions of the Other World* 498.
- SHEWRING-McCANN, *The Golden Epistle of William of St. Thierry* 230.
- SILVA-TAROUCA, *Sulle antiche lettere dei Papi* 391.
- SIMPSON, *Under the Penal Laws* 233.
- SLOVER, *Literary Channels between Britain and Ireland* 199.
- SPROEMBERG, *Alvisus von Anchin* 427.
- STASIEWSKI, *Der heilige Bernardin von Siena* 435.
- Studi di antichità cristiana* 383.
- DE Tervarent, *La légende de Ste Ursule* 183.
- TESTORE, *San Stanislao Kostka* 231.
- THURSTON, *The Lives of the Saints* 220.
- TOMASSETTI, *La Campagna Romana* 223.
- TOURNIER, Le B. *Bertrand de Saint-Geniès* 211.
- USSANI, *Hegesippi qui dicitur historiae libri V* 375.
- VASILIEV, *History of the Byzantine Empire* 225 ; *Histoire de l'Empire Byzantin* 390.
- VASMER, *Chronologie der arabischen Statthalter von Armenien* 424.
- VOSTÉ, *Les inscriptions de Rabban Hormizd* 232.
- VULIĆ, *Fruškogorski mučenici* 160.
- WADE-EVANS, *Bonned y Saint ; Llancarfan Charters.* 414.
- WATERS, *The Navigatio S. Brendani* 417.
- WATSON, *History of Somerset* 226.
- WILLIAMS, *Ffordd y Brawd Od-rig ; Ystorya de Carolo Magno* 210.
- WILMART, *Le premier ouvrage de S. Anselme contre Roscelin* 229.
- WOOLLEY, *Coptic Offices* 225.
- YEO, Francis Xavier 466.
- Žák, *Der heilige Norbert* 464.
- ZAGARIA, *San Riccardo* 206.
- ZANDONELLA, *Un grande perseguitato* 225.
- ZIMMERMAN, *Acta Petri Terrasse* 467.

- Leaves of History 417.
 LEROY, Hommes Salamandres 468.
 LEVY-RABEL, Index Interpolationum 462.
 LEVASTI, Sant' Anselmo 229.
 LOTHER, Realismus und Symbolismus 384.
 LUDWIG, Die Niebelungenstrasse 464.
 LUIso, La leggenda del Volto Santo 176.

 MacKENNA, Philip Bocht O'Huiginn 448.
 MacNEILL, Registrum de Kilmainham 440.
 MAKHAIRAS, The Sweet Land of Cyprus 438.
 MÂLE, L'art religieux après le Concile de Trente 457.
 MANITIUS, Lateinische Literatur des Mittelalters 190.
 MEISEN, Nikolauskult 176.
 MENEGATTI, Apis argumentosa 223.
 MERCATI, Celestino V 431.
 MESSINA, Der Ursprung der Magier 173.
 METZLER, Joannes Arnoldi 454.
 MICHAËLSSON, Le nom d'Agnès 156.
 MIRRA, Vita e culto di S. Antimo 223.
 Miscellanea Agostiniana 397.
 Mittelalterliche Bibliothekskataloge Deutschlands 405.
 MOCHI ONORY, Data del passaggio del « Castrum Felicitatis » 175.
 MONTEBAUR, Bibliothek St. Eucharis-Matthias zu Trier 405.
 MONTICELLI, Italia religiosa 463.
 Monumenta Asiae Minoris antiqua 381.
 MORIN, Martyrs goths 380.
 Mother Mary Veronica 235.

 NERI, San Roberto Bellarmino 232.

 Ó DONNCHADHA, Lebhar Cloinne Aodha Buidhe 440.
 O'KEEFFE, Buile Shuibhne 443.
 OLRİK-RÆDER, Saxonis Gesta Danorum 426.
 OPPENHEIM, Der heilige Ansgar 463.
 Ó RÁGHALLAIGH, Duinta Eoghain Ruaidh Mhic An Bhaird 452.

 PASINI, S. Valeriano di Forlì 157.
 PASTOR (von), Geschichte der Päpste 455.
 PRIMIS, Campinia Sacra 467.
 DE PUNIET, Le Pontifical romain 375.
 PURDIE, Blessed John Southworth. 233.

 RAND, The Manuscripts of Tours 197.
 REANY, St. Peter Canisius, 466.
 RICCI, Mille santi nell' arte 403.
 RICHERMOZ, Le diocèse de Tarentaise 462.
 RIDDLE, The Martyrs 155.
 RIPPL, Alttschechisches Leben des hl. Franciscus 229.
 ROBERTSON, Francis Xaver 466.
 ROUËT DE JOURNAL-DUTILLEUL, Enchiridion asceticum 166.
 RUCKER, Studien zum Concilium Ephesinum 167.
 RUSSEL, Anglo-Norman Writers ; Master Elias of Dereham 431.
 RÜTTGERS, Das Buch der Gottesfreunde 220.
 RYAN, Irish Monasticism 199.

 SABATIER, Le « Speculum Perfectionis » 194.
 SAJDAK, Johannes Kyriotes Geometra 189, 465.
 SALLOCH, Hermann von Metz 187.
 SAROUKHAN, Un Martyr Arménien 222.

- SAVIO, Antichi vescovi d' Italia 389.
- SCHMITT, S. Anselmi de Incarnatione Verbi Liber ; Proslogion 229-230.
- SCHNÜRER, Kirche und Kultur im Mittelalter 430.
- SCHURHAMMER, Quellen zur Geschichte Portugiesisch Asiens 453.
- SCHWARTZ, Concilium Chalcedonense 169, 391.
- SEVESI, Un sermone del B. Michele Carcano 435.
- SEYMOUR, Visions of the Other World 498.
- SHEWRING-McCANN, The Golden Epistle of William of St. Thierry 230.
- SILVA-TAROUCA, Sulle antiche lettere dei Papi 391.
- SIMPSON, Under the Penal Laws 233.
- SLOVER, Literary Channels between Britain and Ireland 199.
- SPROEMBERG, Alvisus von Anchin 427.
- STASIEWSKI, Der heilige Bernardin von Siena 435.
- Studi di antichità cristiana 383.
- DE Tervarent, La légende de Ste Ursule 183.
- TESTORE, San Stanislao Kostka 231.
- THURSTON, The Lives of the Saints 220.
- TOMASSETTI, La Campagna Romana 223.
- TOURNIER, Le B. Bertrand de Saint-Geniès 211.
- USSANI, Hegesippi qui dicitur historiae libri V 375.
- VASILIEV, History of the Byzantine Empire 225 ; Histoire de l'Empire Byzantin 390.
- VASMER, Chronologie der arabischen Statthalter von Armenien 424.
- VOSTÉ, Les inscriptions de Rabban Hormizd 232.
- VULIĆ, Fruškogorski mučenici 160.
- WADE-EVANS, Bonned y Saint ; Llancarfan Charters. 414.
- WATERS, The Navigatio S. Brendani 417.
- WATSON, History of Somerset 226.
- WILLIAMS, Ffordd y Brawd Od-rig ; Ystorya de Carolo Magno 210.
- WILMART, Le premier ouvrage de S. Anselme contre Roscelin 229.
- WOOLLEY, Coptic Offices 225.
- YEO, Francis Xaver 466.
- Žák, Der heilige Norbert 464.
- ZAGARIA, San Riccardo 206.
- ZANDONELLA, Un grande perseguitato 225.
- ZIMMERMAN, Acta Petri Terrasse 467.

HOC VOLUME CONTINENTUR

Paul PEETERS. Les débuts du christianisme en Géorgie d'après les sources hagiographiques . . .	5
Le nouveau volume des <i>Acta Sanctorum</i> . . .	59
Albert VOGT. S. Théophylacte de Nicomédie . . .	67
Robert LECHAT. Les Fragmenta de Vita et Miraculis S. Bernardi par Geoffroy d'Auxerre . . .	83
Baudouin DE GAIFFIER. Les revendications de biens dans quelques documents hagiographiques du XI ^e siècle . . .	123
Paulus GROSJEAN. Hibernica e schedis bollandianis.	139
Hippolyte DELEHAYE. La châsse de S. Commodus .	147
Hippolyte DELEHAYE. S. Romain martyr d'Antioche.	241
Maurice COENS. Un miracle posthume de S. Martin à Chablis . . .	284
Hippolyte DELEHAYE. S. Bassus évêque et martyr honoré à Nice . . .	295
Baudouin DE GAIFFIER. L'Office de S. Julien de Rimini	311
Paulus GROSJEAN. S. Patricius in monte Cruachan Aighle	346
Paul PEETERS. Un colophon géorgien de Thornik le Moine . . .	358
Bulletin des publications hagiographiques . .	152, 372

- OLRIK et RAEDER. Saxonis Gesta Danorum 426.
- HUYSMANS. Wazo van Luik 427.
- SPROEMBERG. Alvisus von Anchin 427.
- HOFMEISTER. Otto von Bamberg 428.
- HAMMERICH. Visiones Georgii 429.
- LESLIE. Saint Patrick's Purgatory 429.
- SCHNÜRER. Kirche und Kultur im Mittelalter 430.
- MERCATI. L'elezione di Celestino V 431.
- RUSSELL. Anglo-Norman Writers 431.
- Master Elias of Dereham 431.
- ALLEN. Richard Rolle 432.
- FISCHER G. Eckhart, Tauler und Seuse 433.
- COLLIJN. Acta et processus Beate Birgitte 434.
- Birgittinska Gestalter 434.
- STASIEWSKI. Bernardin von Siena 435.
- FACCHINETTI. S. Bernardino 435.
- SEVESI. Un Sermone inedito del B. Michele Carcano 435.
- MAKHAIAS. The Sweet Land of Cyprus 438.
- O'DONNCHADA. Lebhar Cloinne Aodha Buidhe 440.
- MACNEILL. Registrum de Kilmainham 440.
- Analecta Hibernica 440.
- O'KEEFFE. Buile Shuibhne 443.
- JOYNT. Tromdámh Guaire 443.
- FRASER - GROSJEAN - O'KEEFFE. Irish Texts 443.
- MACKENNA. Philip Bocht O'Huiginn 448.
- GREARY. Innocent III's De contemptu mundi 448.
- BERGIN. Tri Bior-Ghaoithe an Bháis 448.
- O'RAGHALLAIGH. Duinta Eoghain Ruaidh Mhic An Bhaird 452.
- SCHURHAMMER. Quellen zur Geschichte Portugiesisch Asiens 453.
- METZLER. Johannes Arnoldi 454.
- PASTOR. Geschichte der Päpste 455.
- MÂLE. L'art religieux après le Concile de Trente 457.
- BOBENIUS. S. Thomas Becket in Art. 457.

Varia. — H. Delehaye. K. Bihlmeyer. A. Baumstark. F. J. Badcock. Richermoz. H. Brunner. G. Monticelli. P. Oppenheim. M. Ashdown. A. Žák. M. Bessodes. G. G. Coulton. J. Clayton. V. Barclay. J. Sajdak. C. Hollis. E. A. Robertson. M. Yeo. W. Reany. Lexikon für Theologie und Kirche. Zimmerman. Prims. Leroy.

Ce numéro a paru le 6 novembre.